JAMES
CLEMENS
LES FOUDRES DE LA SORCIÈRE
LES BANNIS ET LES PROSCRITS - TOME 2

James Clemens

Les Foudres de la Sor'cière

Les Bannis et les Proscrits – Livre deux

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin

Bragelonne

Pour mes fans les plus enthousiastes et les plus fidèles,
mes frères et sœurs (oui, je vais tous les citer) :
Cheryl, Doug, Laurie, Chuck, Bill, Carrie.

Remerciements

La liste de tous les gens qui ont contribué à la production de ces romans occuperait un livre entier à elle seule. Mais je serais impardonnable si je ne remerciais pas quelques personnes très spéciales : mon agent Pesha Rubinstein, pour m'avoir mis le pied à l'étrier et poussé à galoper toujours plus loin ; mon éditrice Veronica Chapman, pour avoir fait ma publicité dans les couloirs de Del Rey ; enfin, Eleanor Lang et Christine Levis, pour avoir publié et promu la série à travers le monde.

Toute ma reconnaissance à Brom, l'auteur du dessin de couverture de l'édition américaine, et à David Stevenson, le directeur artistique, qui a donné un si séduisant visage à ce projet.

Je m'incline bien bas devant chacun des membres de mon groupe d'écriture, dont l'aide m'a été infiniment précieuse tandis que je peaufinais l'intrigue de ce tome : Chris Crowe, Dennis Grayson, Dave Meek, Stephen et Judy Prey, Caroline Williams et tout particulièrement Jane O' Riva.

J'ai une dette de gratitude éternelle envers Carolyn McCray pour ses critiques, son amitié et le soutien sans faille qu'elle m'a apporté.

Pour finir, un gros câlin à Meryl Olah qui, faisant preuve d'un dévouement admirable, s'est déguisée en Elena lors de plusieurs conventions afin de promouvoir le premier tome de la série.

DÉSERT DE GLACE
Piste des Glaces
Océan du Couchant
Tor Amov
Les Steppes
Mur du Nord
Îles Barrière
Château Mryl
Windham
Passe des Esprits
Grand Croc du Nord
Contrées du Couchant
Passe des Larmes
Pierre Miroir
Lac de Lame
Îles de Kell
Gelph
Rumeur
Vagabonde
Mers Fumantes
Mur du Sud
Ruines de Tulan
Collines Effritées
Désert de Sable
Bourbier
Marais
Lac Noir
Grand Croc du Sud
Haute-Bois
Port Ravel
Récifs Ravagés
Archipel
Boudumonde
Ryissombre
Standi
Gelbourg
Tourrune
Plaines de
Casterville
Penryn
Forêt de Pierre
Noircastel
Baie de T'lek
Îles Skree
Gul'Gotha
Grand Océan
N
O
E
S

Préambule aux Foudres de la Sor'cière

par Sala'zar Mut,
romancier et dramaturge

[NOTE : Ceci est une fidèle reproduction du texte que l'auteur rédigea la veille de son exécution pour crimes contre le Marché commun.]

D'abord et avant tout, je suis écrivain.

En tant que tel, j'ai acquis la conviction que les mots devraient toujours être rédigés avec le sang de leur auteur, afin que celui (ou celle)-ci les choisisse avec le plus grand soin. Qui oserait gaspiller son précieux fluide vital en élucubrations et autres fables ? Si les mots coulaient littéralement de notre cœur, n'exprimeraient-ils pas à coup sûr la vérité de notre âme ?

Aussi, bien que j'écrive ceci avec une encre bon marché qui bave comme la salive d'un mourant, laissez-moi imaginer que c'est mon sang qui court sur ce parchemin. Après tout, ce n'est pas si éloigné de la réalité : depuis ma cellule, j'entends le bourreau aiguiser ses instruments et ce bruit est aussi tranchant que les lames qu'il affûte. Quand j'aurai achevé mon récit, il m'éventrera afin que tous puissent lire ce que les dieux ont écrit en moi. Souffrez donc que mes mots deviennent à la fois le préambule de cette nouvelle traduction des Parchemins Kelvish, et celui du livre ouvert que mon cadavre deviendra au prochain lever du soleil.

Je suis forcé de rédiger mon histoire cette nuit pour que ma chère épouse Delli connaisse une fin rapide sous la hache du bourreau au lieu de subir une lente agonie sur la pierre de la Justice. J'écris afin qu'elle meure en paix. Mais comme je l'ai déjà mentionné, j'entends que mes derniers mots soient fidèles

à la vérité. Et la vérité, c'est que j'aurais rédigé mon histoire même si le sort de ma femme n'en dépendait pas. Car, voyez-vous, l'écriture n'est pas seulement mon métier et mon art – elle est ma vie.

Certes, elle m'a permis d'acheter du pain et un toit à mes enfants, mais elle a également nourri mon âme et sustenté mon cœur. Dans ces conditions, comment pourrais-je refuser de raconter une dernière histoire – fût-elle celle de ma propre damnation, et dût-elle vous éloigner des merveilles contenues dans les Parchemins ? Je sais que je dois servir d'exemple à tous les étudiants qui, comme vous, espèrent devenir des érudits du Marché commun. Que ma mort doit attester de la perversité des Parchemins et du châtiment inhérent à leur lecture.

Qu'il en soit ainsi.

Voici donc mon histoire.

Un soir, dans les ruelles obscures de Gelph, je rencontrai par le plus grand des hasards un marchand qui faisait le commerce des objets proscrits. Il empestait la bière aigrelette, et je n'eus pas de mal à l'écarter de mon chemin. Mais le larron avait dû entrevoir les tréfonds de mon âme, car il me fit à voix basse une offre que je ne pus refuser. Il me proposa une copie des Parchemins, tatouée sur la peau écorchée d'un fanatique. J'avais entendu parler de ce document et, en tant qu'écrivain, je me soupçonnais d'être prêt à payer n'importe quelle somme pour avoir une occasion de le lire. J'avais raison : l'homme à l'haleine fétide n'accepta de me le céder qu'en échange d'un prix exorbitant.

À la lumière d'une chandelle, je déchiffrai l'intégralité du texte en l'espace de quatre jours et de quatre nuits durant lesquels je ne fermai pas l'œil une seule fois. Je craignais que quelqu'un m'interrompe et m'enlève les Parchemins ; aussi les lus-je d'un trait. Mes joues se couvrirent d'une barbe drue, mais je ne m'arrêtai pas avant que mes yeux fatigués aient atteint le point final.

Le premier Parchemin me parut si inoffensif que je ne compris pas pourquoi ce document avait été proscrit. Je m'indignai qu'une œuvre aussi bénigne soit soustraite à la connaissance populaire, mais, en arrivant au terme du dernier

Parchemin, je sus… Je sus pourquoi il était gardé à l'abri des yeux du peuple. Et mon indignation devint rage face à tant d'injustice. Mû par le pouvoir que me conféraient les mots des Parchemins, je cherchai un moyen de révéler leur contenu au plus grand nombre.

Très vite, je conçus un plan. J'écrirais une pièce à partir des Parchemins. En me contentant de changer quelques noms de lieux et de personnes, de modifier deux ou trois éléments de l'histoire, je pourrais révéler leur magie cachée à mes spectateurs. Hélas ! Un des acteurs me trahit. Le soir de la première, je fus arrêté avec l'intégralité de ma troupe et de mon public.

Des deux cents personnes que les autorités emmenèrent par cette nuit pluvieuse, je suis, à l'exception de ma femme, le dernier qui respire encore… Mais les hurlements des autres résonnent toujours dans ma tête. Durant les cinq hivers de mon incarcération, j'ai tant pleuré que ma langue est perpétuellement sèche. Alors même que j'écris ces mots, mes larmes brouillent l'encre humide et lui font dessiner des traînées noires sur le parchemin jaunâtre.

Pourtant, malgré toute la peine que les Parchemins ont causée à ma famille et à beaucoup d'autres, au fond de mon cœur, je ne puis regretter de les avoir lus. Ils m'ont transformé. À présent, je connais la vérité. Et rien ne pourra me l'arracher, sinon les lames du bourreau. Je mourrai, le dernier mot des Parchemins aux lèvres, et je mourrai satisfait.

En tant qu'écrivain, j'ai toujours subodoré que les mots possédaient une certaine magie. Mais, après avoir lu les Parchemins, je comprends à quel point la parole écrite peut être puissante.

Parfois, les mots sont le sang d'un peuple.

Post-scriptum
au préambule

par Jir'rob Sordun, professeur au département des études universitaires – U.D.B.

Vous voici de retour parmi nous pour la lecture du second Parchemin. Soyez les bienvenus.

Vous vous demandez sans doute pourquoi nous avons gaspillé les premières pages de ce livre en y reproduisant les ultimes mots d'un blasphémateur. Sala'zar Mut fut exécuté par torture publique et décapitation lente en la prison de Welk-Neuf, à Sant Sib'aro, quelques heures après avoir rédigé le texte qui précède.

Sa mort, mes chers élèves, est le premier enseignement que vous devez méditer avant de poursuivre votre lecture des Parchemins.

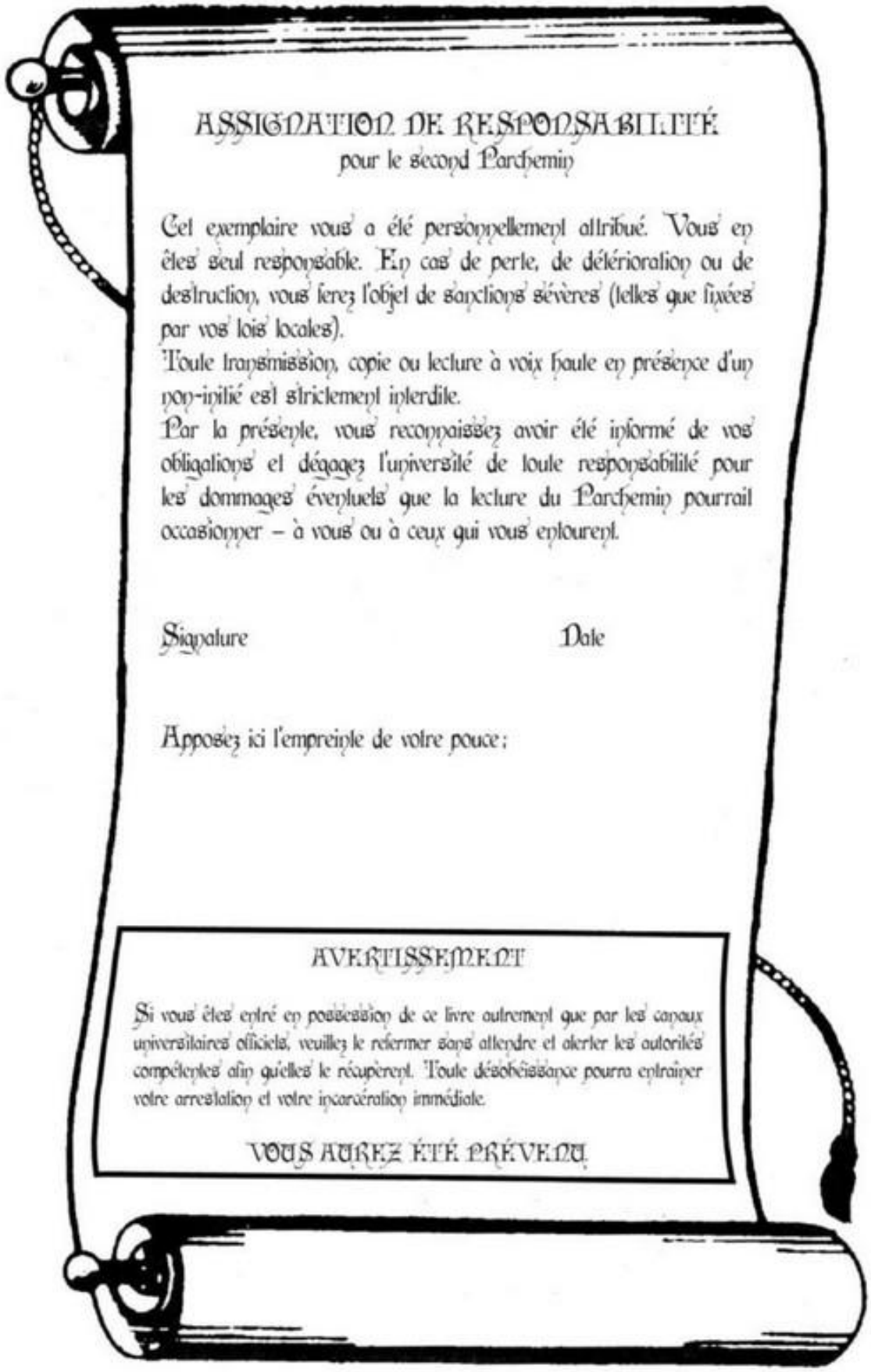
Avez-vous cru à ses paroles ? Avez-vous adhéré à sa théorie que « les mots sont parfois le sang d'un peuple » - qu'ils détiennent un pouvoir magique ? Si tel est le cas, n'ayez pas honte : Sala'zar Mut était un écrivain très doué.

Mais que cela vous serve de leçon. Il ne faut *jamais* faire confiance aux mots.

Mut était victime d'une illusion, d'une faiblesse de l'esprit provoquée par la lecture non supervisée des Parchemins.

Avant de tourner cette page, imprégnez-vous donc de la vérité suivante, et endurcissez votre cœur en la récitant une centaine de fois avant le coucher du soleil :

« Les mots n'ont *pas* de pouvoir.
Les Parchemins n'ont *pas* de pouvoir.
Seul le Conseil a du pouvoir. »



ASSIGNATION DE RESPONSABILITÉ
pour le second Parchemin

Cet exemplaire vous a été personnellement attribué. Vous en êtes seul responsable. En cas de perte, de détérioration ou de destruction, vous serez l'objet de sanctions sévères (telles que fixées par vos lois locales).
Toute transmission, copie ou lecture à voix haute en présence d'un non-initié est strictement interdite.
Par la présente, vous reconnaissez avoir été informé de vos obligations et dégagez l'université de toute responsabilité pour les dommages éventuels que la lecture du Parchemin pourrait occasionner – à vous ou à ceux qui vous entourent.

Signature Date

Apposez ici l'empreinte de votre pouce :

AVERTISSEMENT

Si vous êtes entré en possession de ce livre autrement que par les canaux universitaires officiels, veuillez le refermer sans attendre et alerter les autorités compétentes afin qu'elles le récupèrent. Toute désobéissance pourra entraîner votre arrestation et votre incarcération immédiate.

VOUS AUREZ ÉTÉ PRÉVENU

LES FOUDRES DE LA SOR'CIÈRE

Né dans les flammes,
à l'ombre des ailes des dragons,
ainsi débuta le sombre voyage.

Par-delà ma fenêtre, un soleil hivernal va bientôt s'abîmer dans le bleu de l'océan du Couchant. Le ciel n'a pas encore la douceur rosée du printemps ; c'est un violent flamboiement d'ecchymoses pourpres, rouges et jaunes. Assis à mon bureau, j'attends – comme tous les soirs depuis que j'ai fini de rédiger la première partie de son histoire, l'an dernier. Voilà déjà une centaine de nuits que je regarde la lune enfler puis décroître, dans ce même siège, la plume en suspens au-dessus du parchemin, incapable d'écrire.

Pourquoi ? Pourquoi m'est-il si difficile de poursuivre mon récit ? Je sais que c'est le seul moyen de me libérer de la malédiction de la sor'cière. Je ne pourrai mourir que lorsque j'aurai retranscrit sa véritable histoire dans son intégralité. Suis-je donc en train de traîner les pieds dans l'intention inavouée de prolonger mon interminable existence – de vivre un, deux, voire trois siècles de plus ?

Non. Le temps détruit toutes les illusions que l'on peut entretenir sur soi. Telle l'eau qui s'écoule dans une faille et la creuse peu à peu, le passage des ans a usé les couches de ma mauvaise foi. C'est bien le seul avantage que m'ait apporté cette malédiction : un cœur désormais lucide.

Ma longue improductivité ne naît pas du désir de m'éterniser en ce monde, mais de la terreur qui me paralyse à l'idée de ce que je dois écrire. Il est certaines blessures que même le baume du temps ne parvient pas à guérir.

Je sais qu'il me faut maintenant raconter son ténébreux voyage, décrire sa route obscurcie par l'ombre de la sor'cière. Pourtant, je redoute de consigner cette histoire par écrit. Non

seulement cela m'obligera à revivre des horreurs que je préférerais oublier, mais cela rendra la légende plus réelle en donnant substance et poids à ce qui n'est encore qu'un souvenir inarticulé.

Néanmoins, je n'ai pas le choix.

Alors, tandis que la lumière éclatante et le tendre crépuscule des beaux jours s'estompent derrière moi, je trouve dans le vent glacial et le ciel meurtri la volonté de me remettre à écrire. L'hiver est la seule saison en laquelle je puisse raconter son histoire.

Ce n'est pas, toutefois, la saison en laquelle son histoire a commencé.

Écoutez… Entendez-vous la glace craquer dans les cols alors que le printemps brise enfin l'emprise du gel sur les pics des Dents, rouvrant l'accès aux vallées en contrebas ? On dirait un grondement de tonnerre, un roulement de tambour annonçant le début de son voyage.

Et, comme tous les voyages, bienheureux ou funestes, celui-ci débute par un simple pas.

LIVRE PREMIER

DE SOMBRES ROUTES

1

Elena sortit de la grotte, écartant d'une main le rideau de cuir qui gardait la chaleur des feux dans le refuge des montagnards. Le printemps était déjà vieux d'une lune, mais, à cette altitude, un vent glacial soufflait encore durant les premières heures de la matinée. Dehors, l'air sentait la sève de pin et le coquelicot des landes, et une brise tiède augurait de l'été à venir.

Elena repoussa la capuche de sa pelisse de laine verte et leva les yeux. Les pics encore couronnés de blanc semblaient pencher vers elle, comme s'ils menaçaient de s'écrouler, et le rugissement d'une centaine de cascades nées de la fonte des neiges se répercutait dans la vallée. Après un interminable hiver durant lequel le temps avait paru aussi figé que l'eau des rivières, le redoux était pareil à une nouvelle naissance.

En souriant, Elena fit un pas. Mais, comme pour lui rappeler que l'hiver n'avait pas encore totalement relâché son emprise sur les montagnes, son talon glissa sur une plaque de glace noire. La jeune fille battit des bras sans résultat et atterrit lourdement sur les fesses, au milieu de la piste rocailleuse.

Derrière elle, elle entendit du cuir frotter contre de la pierre tandis qu'Er'ril écartait à son tour le rideau pour la rejoindre.

— Fillette, il ne faudrait pas que tu te brises le cou avant même que nous ayons quitté les Dents. (Il lui tendit la main pour l'aider à se relever.) Tu n'as rien de cassé ?

— Non, ça va. (Les joues assez brûlantes pour faire fondre la glace sur laquelle elle était tombée, Elena se releva seule.) Je n'ai pas vu… J'ai glissé…

Face à l'expression sévère du guerrier, elle poussa un soupir et se détourna. Sous ses sourcils noirs, les yeux gris d'Er'ril semblaient toujours la juger. Et pourquoi ne lui prêtait-il

attention que quand elle se brûlait le doigt à une flamme ou se cognait le pied contre une pierre ? Elle s'essuya les paumes sur son pantalon gris, cherchant à recouvrer sa dignité. Mais elle ne trouva qu'une tache humide sur son séant.

— Ça fait longtemps que les autres attendent, dit Er'ril en la dépassant et en attaquant la montée des trois cents marches qui conduisaient à la passe où le reste de leur groupe s'était rassemblé. Même le loup devrait être de retour.

Fardale était parti au lever du jour pour reconnaître les pistes qui menaient vers les lointaines vallées. Pendant ce temps, Nee'lahn et Méric avaient reçu pour mission de seller les chevaux et de préparer le chariot tandis que Tol'chuk et Mogweed chargeraient provisions et équipement. Seul Kral était resté en bas pour faire ses adieux à son clan.

— Si nous voulons franchir le col avant la tombée de la nuit, dit Er'ril en gravissant les marches, nous devons nous mettre en route sans tarder. Regarde donc où tu mets les pieds au lieu d'admirer les nuages.

À peine avait-il fini sa phrase qu'une plaque de glace le déséquilibra. Il tendit son bras unique pour se rattraper et dut redescendre deux marches en sautillant. Quand il jeta un coup d'œil à Elena par-dessus son épaule, la jeune fille vit que son visage s'était encore assombri d'un ton.

— Je ferai attention, promit-elle en baissant humblement les yeux – mais sans réussir à réprimer une grimace moqueuse.

Er'ril grommela quelque chose entre ses dents et reprit son ascension.

Ils négocièrent le reste de l'escalier avec prudence et sans un mot, chacun enveloppé dans son propre cocon de silence. Mais Elena imaginait qu'ils pensaient tous deux à la même chose : au voyage qui les attendait, à toutes les contrées d'Alaséa qu'ils devraient traverser pour atteindre Val'loa. Quelque part au cœur de la cité enfouie se trouvait le Journal Sanglant qu'Er'ril avait dissimulé des siècles plus tôt : l'ouvrage qui, selon la prophétie, contenait la clé pour sauver Alaséa de la noire corruption du Gul'gotha. Parviendraient-ils à récupérer le Grimoire ? Leurs compagnons et eux formaient une troupe bien hétéroclite ; ils avaient tous des origines différentes et des

raisons d'entreprendre ce périple qui ne l'étaient pas moins.

Ils avaient passé le plus gros des dernières semaines à préparer leur expédition – à choisir leur trajet et à rassembler le matériel nécessaire. À présent, ils étaient partagés entre le soulagement du départ tant attendu et l'angoisse de quitter la sécurité des montagnes. Depuis la veille, une chape de silence pesait sur les épaules de chacun d'eux, à l'exception de…

— Ho ! lança une voix familière derrière eux.

Ils s'arrêtèrent au début de la piste. En pivotant, la jeune fille vit la silhouette massive de Kral se faufiler par ce qui, de loin, semblait être une ouverture minuscule à flanc de falaise. Le montagnard agita un bras gros comme un tronc d'arbre.

— Attendez-moi, j'arrive ! lança-t-il de sa voix pareille au grondement d'un éboulis.

Le dos courbé sous un lourd paquetage, il monta les marches trois par trois, d'un pas bondissant. Elena frémit et retint son souffle. Elle était stupéfaite du peu de montagnards qui se rompaient le cou sur les pistes gelées. Kral se mouvait sans la moindre hésitation, et jamais ses pieds ne glissaient sur la roche. Était-ce l'expérience ou la chance qui l'empêchait de faire une chute mortelle ? se demanda la jeune fille.

Le colosse eut bientôt rejoint ses amis.

— C'est une belle journée pour partir en voyage, commenta-t-il, pas même essoufflé par la rareté de l'air à cette altitude.

Il était le seul membre de leur groupe qui ne paraissait nourrir aucune ambivalence au sujet de leur expédition. Tandis que les autres se renfermaient à l'approche du départ, Kral n'avait manifesté qu'impatience et énergie débordante. Il était constamment en train d'inventorier leur équipement, d'affûter leurs armes, de limer les sabots des chevaux ou de mesurer la fonte des glaces.

Remarquant son large sourire, Elena se décida à lui poser la question qui la travaillait depuis un moment.

— Tu n'as pas l'air très triste. Ça ne te fait vraiment rien de quitter ton village ?

Kral se passa une main dans son épaisse barbe noire. Une expression amusée adoucit ses traits.

— Le printemps est traditionnellement la saison de la

dispersion pour les gens de mon peuple. Quand les passes redeviennent praticables, nous nous répartissons en différents foyers et nous partons arpenter les routes marchandes. Nous ne nous réunissons pas avant la fin de l'automne. En vérité, nous n'avons pas de village à proprement parler. Tant qu'il y a de la pierre sous nos bottes et un cœur dans notre poitrine, nous sommes chez nous.

D'un signe de tête, il invita ses compagnons à avancer. Pourtant, Er'ril demeura immobile.

— Tu dis la vérité, comme tous les montagnards, mais tu ne nous racontes pas tout. (Perché deux marches au-dessus de Kral, il pouvait plonger son regard droit dans celui du colosse.) Je crois savoir pourquoi tu as tellement hâte de partir.

Le demi-sourire de Kral se mua en un pli dur.

— Vraiment ? Et pourquoi donc, homme des plaines ? demanda-t-il, les yeux plissés.

— Lorsque nous nous sommes rencontrés à l'auberge de Gelbourg, tu as mentionné une prophétie selon laquelle ma réapparition annoncerait la fin de ton peuple, répondit Er'ril sans se troubler.

Le montagnard détourna les yeux comme pour étudier les craquelures de la glace qui recouvrait les marches.

— Tu n'es pas seulement excité à l'idée d'arpenter de nouveau les routes : tu es soulagé que je m'en aille et que ton clan ait survécu, affirma Er'ril.

— Tes paroles me font honte, marmonna Kral sans détacher son regard de la pierre gelée.

— Telle n'était pas mon intention.

— Alors, quelle était-elle ?

— Je souhaitais juste t'exprimer ma gratitude. (Er'ril agrippa l'épaule du colosse, qui écarquilla les yeux.) Je t'ai déjà remercié de nous avoir offert le gîte et de m'avoir soigné quand le poison des gobelins coulait dans mes veines, mais je ne t'ai jamais remercié pour le risque que ton clan a pris en me recueillant. Vous connaissiez la prophétie et, pourtant, vous m'avez abrité tout l'hiver.

— Tu ne nous dois rien, pas même des… remerciements. (La langue de Kral avait buté sur le mot.) Il nous était impossible

d'agir autrement. Nous sommes liés à la Pierre, et nous ne nous dérobons pas devant notre devoir – pas plus que devant une quelconque prophétie, aussi alarmante soit-elle.

— Néanmoins, j'ai une dette envers vous, mon ami. (Er'ril pressa l'épaule de Kral une dernière fois, puis laissa retomber son bras et pivota vers la passe des Esprits.) Et les gens des plaines en connaissent un rayon sur l'honneur, eux aussi.

Elena emboîta le pas au guerrier, non sans avoir remarqué la lueur de respect qui s'était allumée dans les yeux de Kral.

Comme ils montaient vers la passe, Er'ril se mit à boiter légèrement sur sa jambe droite ; de toute évidence, l'ascension sollicitait beaucoup trop l'os que le couteau du gobelin avait touché, l'automne précédent. Le poison avait fait fondre la chair du guerrier. Une fois rétabli, celui-ci avait assez vite repris des forces et du muscle, mais le souvenir de ses blessures demeurait et se manifestait de nouveau à chaque effort soutenu.

Er'ril n'était pas le seul membre de leur groupe qui portât des cicatrices. Durant leur première confrontation avec le Seigneur Noir, chacun des compagnons avait été blessé, de manière plus ou moins visible. Et qui savait quelles batailles ils devraient encore livrer avant d'atteindre la cité perdue ?

Arrivé au sommet de la piste, Er'ril s'arrêta, le regard fixé sur la passe ouverte.

— Je pense toujours que votre plan est beaucoup trop risqué, maugréa-t-il.

Elena et Kral le rejoignirent.

En contrebas, la passe des Esprits déployait ses pentes douces et ses prairies verdoyantes. Le printemps était déjà bien installé dans cette partie des hautes terres. Ici, la montagne grouillait de vie. Des crocus éclaboussaient l'herbe de taches bleues et blanches ; des fleurs sauvages pointaient même au travers des rares plaques de neige restantes. Entre les troncs argentés d'un bosquet de bouleaux, toute une famille de chevreuils aux flancs roux montait lentement vers le col. Un faucon, qui décrivait des cercles dans le ciel, piqua brusquement vers l'océan d'herbe ondulante et en rejaillit, tenant une petite créature poilue entre ses serres.

Mais, apparemment, les yeux d'Er'ril ne voyaient rien de tout

cela.

— Regardez-moi ce chariot, bougonna-t-il. On dirait une catin à deux sous, peinturlurée et parée de grelots pour attirer tous les regards.

Sur le bord d'un ruisseau qui se faufilait entre des rochers moussus, les chevaux des compagnons broutaient près d'un gros chariot. Ses flancs de bois étaient peints en orange brûlé ; la toile qui le recouvrait avait été teinte en bleu foncé et parsemée d'étoiles blanches dessinées à la main. Des cloches à vache de couleurs différentes étaient accrochées sur les côtés.

— Moi, je ne le trouve pas mal du tout, répliqua Kral.

Les sourcils froncés, Er'ril se dirigea vers leurs compagnons, qui les attendaient près des chevaux.

— J'aurais dû partir seul avec Elena, grommela-t-il. Ainsi, nous n'aurions pas eu besoin de tout ce bazar.

— Notre décision est prise depuis longtemps, lui rappela Kral. Chacun de nous a lancé ses pierres. Mis à part Méric – qui voulait renoncer entièrement à ce périple –, tu étais le seul à souhaiter que nous nous séparions.

— Nous sommes trop nombreux. À deux, nous aurions avancé plus vite, et nous nous serions fait moins remarquer.

— Peut-être, mais, si par malheur l'ennemi vous repère, tu auras besoin de notre force et de nos compétences à tous pour protéger Elena contre l'emprise du Cœur Noir. Les voleurs et les brigands ne sont pas l'unique danger qui la menace.

— J'ai déjà entendu ces arguments.

Elena était presque obligée de courir pour ne pas se laisser distancer par les deux hommes.

— Oncle Boln a dit qu'on devait rester ensemble, haleta-t-elle.

— Je sais, dit Er'ril en ralentissant pour permettre à la jeune fille de passer devant lui. Loin de moi l'idée d'insulter sa mémoire. C'était un homme courageux. Mais les augures qu'il a tenté de déchiffrer sont difficiles à interpréter avec précision. Il a pu se tromper.

— Non, il avait raison, contra fermement Elena.

Au fond de son cœur, elle sentait qu'il était très important que les compagnons restent unis. Peut-être parce qu'elle avait

déjà perdu toute sa famille : ses parents avaient péri carbonisés par sa faute, son oncle et sa tante avaient été tués par des monstres du Gul'gotha, et son frère Joach lui avait été enlevé par un mage noir. Jamais elle n'aurait pu supporter des pertes aussi terribles sans le soutien de ceux qui l'entouraient. Après six mois passés avec eux, ils étaient devenus sa deuxième famille, unie non par le sang de la naissance mais par celui des batailles –, et elle refusait qu'on la lui arrache comme la première.

— Nous devons rester ensemble, insista Elena.

— C'est ce que nous allons faire, acquiesça Er'ril.

Mais la jeune fille entendit le scepticisme qui perçait dans sa voix.

— C'est un bon plan, affirma Kral. (Il désigna le chariot bariolé.) En nous faisant passer pour un petit cirque – un parmi les milliers d'autres qui arpentent les routes à la belle saison –, nous nous cacherons à découvert. Pendant que des yeux inquisiteurs nous chercheront sur les chemins les moins fréquentés ou dans les ruelles les plus obscures, nous nous déplacerons en plein jour, à la vue de tous et sans nous soucier d'être discrets. Non seulement cela dissuadera les curieux d'y regarder de plus près, mais cela nous permettra de gagner quelques pièces pour acheter des vivres lorsque nos réserves seront épuisées. Je trouve que c'est parfait !

— Et on sait bien que vous autres, montagnards, vous dites toujours la vérité, railla Er'ril.

Kral poussa un grognement amusé et tapota l'épaule du guerrier.

— À tout le moins, cet hiver passé parmi les clans t'aura enseigné un peu de sagesse.

Ils approchaient du chariot à présent, et la voix rocailleuse du montagnard attira l'attention de leurs compagnons, jusque-là absorbés par leurs derniers préparatifs. Nee'lahn, qui était en train de seller un étalon rouan, leva la main pour les saluer… et se figea en apercevant Elena. Clignant des yeux, elle laissa retomber la brosse à étriller qu'elle tenait dans son autre main et se porta à la rencontre des nouveaux venus.

— Douce Mère, Er'ril, qu'as-tu fait à cette pauvre enfant ?

s'exclama-t-elle en essuyant une traînée de boue sur sa joue.

Gênée, Elena porta une main à ses cheveux. À la place de l'abondante crinière rousse qui, naguère, lui tombait dans le dos, elle n'arborait plus que des boucles à peine assez longues pour lui couvrir les oreilles, et teintes en noir par les soins d'Er'ril.

— J'ai pensé que pour dissimuler Elena, le meilleur moyen, c'était encore de la déguiser, expliqua le guerrier. Donc… je vous présente mon fils.

Er'ril regarda les compagnons se rassembler autour d'Elena.

Au milieu du petit groupe, Tol'chuk dépassait tel un rocher jaillissant d'un torrent. Il pesait deux fois plus lourd que Kral, qui n'avait déjà rien d'un freluquet. Sentant que sa silhouette massive effrayait Elena, il prenait garde à ne pas se tenir trop près d'elle. Même s'il était hideux avec sa peau à la texture du cuir et ses crocs saillants, Er'ril avait appris à le respecter, voire à l'admirer pour son calme et son intelligence. Pendant leurs discussions plus qu'animées au sujet de la marche à suivre pour gagner Val'loa, c'étaient les sages arguments de Tol'chuk qui avaient fini par le convaincre d'adopter le plan de la majorité.

Par contraste avec l'og're dans l'ombre duquel il se tenait, Mogweed le taciturne semblait encore plus frêle et plus insignifiant. Aux yeux d'Er'ril, le métamorphe demeurait une énigme. Il parlait rarement, et, quand il le faisait, c'était d'une voix si basse qu'on l'entendait à peine. Ses gestes étaient nerveux, et, dans la plupart des situations, il préférait rester en retrait. Mais, même s'il ne laissait transparaître que peu de chose dans ses attitudes et son discours, il mettait Er'ril mal à l'aise. Le guerrier sentait quelque chose de fuyant et de très peu fiable chez lui. En ce moment même, Mogweed jetait à Elena des coups d'œil furtifs et avides, comme un rapace étudiant sa proie à la dérobée. Er'ril croyait presque voir tourbillonner dans sa tête les pensées qu'il n'exprimait jamais.

Méric, en revanche, n'était pas du genre à garder ses opinions pour lui. Le grand el'phe aux cheveux argentés, vêtu de son habituelle tunique de lin blanc et de son non moins habituel pantalon vert bouffant, se pencha vers Elena en tendant un

doigt très mince pour lui relever le menton, mais ce fut à Er'ril qu'il lança :

— Comment as-tu osé la toucher ? Tu n'avais pas le droit de profaner de la sorte la beauté de notre lignée royale.

— C'était nécessaire, répondit froidement Er'ril. Son déguisement est peut-être la seule chose qui empêchera ta précieuse lignée royale de s'éteindre.

Méric lâcha Elena et tourna un regard dur vers le guerrier.

— Et sa marque ? demanda-t-il en désignant la main de la jeune fille, dont la peau était couverte de tourbillons écarlates. Comment te proposes-tu de dissimuler son flamboiement ?

— Mon fils participera à la vie du cirque en portant le matériel et en balayant. Pour s'acquitter de toutes ces corvées, il aura besoin d'une bonne paire de gants de travail.

Er'ril tapota sa ceinture, à laquelle pendait une paire de gants en cuir très ordinaires.

— Tu veux qu'une princesse el'phique te serve de souillon ? (La peau très pâle de Méric s'empourpra.) Tu l'as déjà assez ridiculisée en la tondant.

À présent, le visage d'Elena avait la même couleur que sa main.

Méric s'agenouilla près d'elle.

— Écoute, Elena, tu n'es pas obligée de faire ça. Tu es la dernière descendante de la lignée du roi des el'phes. Dans tes veines coule le sang de plusieurs dynasties perdues. Tu ne peux pas ignorer ton héritage. (Il lui prit la main.) Renonce à cette quête absurde et laisse-moi te ramener chez toi.

— Je suis chez moi en Alaséa, répliqua la jeune fille en se dégageant. Je descends peut-être de ton fameux roi perdu, mais je suis aussi une enfant de ces contrées, et je ne les abandonnerai pas aux mains du Gul'gotha. Tu es libre de t'en aller si tu veux. Moi, je reste.

Méric se releva.

— Tu sais bien que je ne peux pas rentrer – pas sans toi. Et ma mère, la reine, ne tolérerait pas qu'il te soit fait le moindre mal. Si tu t'obstines dans ta folle entreprise, je n'ai d'autre choix que de t'escorter.

L'el'phe commençait à fatiguer Er'ril.

— Cette enfant est déjà sous ma protection, dit le guerrier en prenant Elena par l'épaule pour l'entraîner plus loin. Elle n'a nul besoin de la tienne.

Méric le toisa d'un regard dédaigneux.

— Le beau garde du corps que tu fais ! railla-t-il. Pour s'en persuader, il suffit de voir le chariot dans lequel tu te proposes de la faire monter. Tu voudrais qu'elle voyage comme une vagabonde !

Er'ril frémit en reconnaissant ses propres objections. Il détestait être du même avis que l'el'phe.

— Ce n'est pas si idiot comme plan, marmonna-t-il en ayant parfaitement conscience de se contredire. Ça fait des siècles que j'arpente les routes d'Alaséa en jonglant pour gagner ma pitance. Et dans un véhicule aussi tape-à-l'œil, un adolescent banal aura plus de chances de passer inaperçu.

— Mais regarde ses cheveux, gémit Méric. Était-ce vraiment indispensable ?

Avant qu'Er'ril puisse répondre, Tol'chuk s'interposa.

— Les cheveux, ça repousse, dit-il simplement, de sa voix pareille au fracas d'une avalanche.

Avec une grimace amusée, Kral se tourna vers Nee'lahn, qui se tenait près de lui.

— C'est réglé. Tu seras donc la seule femme de notre petite troupe. Mais ne t'en fais pas : si tu te sens trop en minorité, on pourra toujours coller une perruque à l'og're et le faire passer pour le chéri de Mogweed.

La nyphai repoussa ses longs cheveux blonds en arrière.

— Ça ne devrait pas être nécessaire. Maintenant, si vous avez suffisamment dévisagé cette pauvre gosse, on pourrait peut-être finir de seller les chevaux et se mettre en route.

— Nee'lahn a raison, acquiesça Er'ril en tournant le dos à Méric. L'humidité du col se changera en glace à la tombée de la nuit, et…

— Regardez ! s'exclama Elena en désignant la passe.

Les compagnons pivotèrent. Un énorme loup noir descendait vers eux en trottinant, telle une ombre se faufilant dans l'herbe de la prairie.

— Il était temps, marmonna Mogweed entre ses dents.

Er'ril perçut le dégoût dans sa voix, et devina qu'il y avait beaucoup de non-dits entre les deux métamorphes.

La langue pendante, Fardale s'immobilisa devant son frère et le fixa de ses yeux ambrés que la lumière du soleil faisait étinceler comme des joyaux. Quelques instants plus tard, il hocha légèrement la tête, rompit le contact visuel et se dirigea vers le ruisseau pour étancher sa soif.

— Alors, Mogweed ? Qu'a dit ton chien ? s'enquit Kral.

— Ce n'est pas un chien, le morigéna Elena à voix basse. Tu ne devrais pas l'appeler ainsi.

— Il plaisante, fillette, intervint Er'ril en se rapprochant d'eux. Vas-y, Mogweed. Dis-nous ce que ton frère a découvert sur l'état des routes.

Le métamorphe recula d'un pas, comme s'il voulait disparaître dans l'ombre de Tol'chuk.

— Il dit que beaucoup d'entre elles sont bloquées par des eaux rapides et profondes, à l'exception de celle qui se trouve le plus au nord.

— Parfait, se réjouit Er'ril. Ça nous laisse une ouverture vers la vallée et les plaines.

— Sauf que…

Mogweed hésita et parut se recroqueviller sur lui-même.

— Sauf que quoi ?

— Fardale dit qu'elle sent mauvais.

Une graine d'inquiétude germa dans les yeux d'Elena.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Er'ril se massa la tempe, où une veine puisait douloureusement depuis la montée ardue de l'escalier.

— Oui, qu'est-ce que ça signifie ? répéta-t-il sur un ton aigre.

Mogweed étudia les fleurs qu'il écrasait sous ses bottes.

— Ce n'est pas clair. Quelque chose…

Il secoua la tête.

Tol'chuk se dandina et se racla la gorge.

— Le loup s'exprime par images, tenta-t-il d'expliquer. Ma moitié si'lura en a capté certaines à l'instant. *Un loup au poil hérissé. Un chemin désert qui empeste la charogne.*

— À ton avis, ça veut dire quoi ? s'enquit Elena d'une toute petite voix.

— Il nous prévient que, même si la voie est libre, ses perceptions de loup captent quelque chose d'anormal. Aussi nous recommande-t-il d'être prudents.

Dans le silence qui suivit, Fardale revint en trottinant et s'assit à côté d'Elena, dont il poussa la main avec son museau mouillé. La jeune fille le gratta distraitement derrière les oreilles.

Je croyais que tu ne voulais pas qu'on le traite comme un chien, songea Er'ril. Mais il ne dit rien. L'intimité qu'Elena partageait avec le loup semblait apaiser son inquiétude croissante ; or, la jeune fille aurait besoin de tout le courage qu'elle pourrait conjurer pour le périple à venir.

— D'accord, conclut Er'ril. On y va, mais on ouvre les yeux et les oreilles.

Tandis que les autres s'affairaient près des chevaux, Mogweed contourna le chariot. Lui aussi avait ses derniers préparatifs à effectuer.

Il repéra la vieille bossue parmi les montagnards venus assister au départ de Kral. Il lui adressa un signe de tête et battit en retraite dans l'ombre du chariot. Plongeant la main dans sa poche, il en tira trois pièces de cuivre et les examina un instant avant d'en ranger une. Deux, ce serait bien suffisant.

Il écouta les autres membres du groupe se crier des instructions. Tous semblaient très occupés. Parfait.

Bientôt, il entendit la respiration sifflante de la montagnarde qui s'approchait en clopinant. Il se mordit la lèvre inférieure. Il détestait dépendre de qui que ce soit. Mais, s'il avait demandé ce service à la vieille femme, c'est parce qu'il ne pouvait pas se débrouiller seul. Il fit sauter les pièces dans sa paume. Par chance, ces bouts de cuivre brillant étaient capables d'inciter les mains d'autrui à faire le travail dont les siennes ne pouvaient se charger.

La vieillarde aux cheveux gris, qui utilisait une branche de noyer poli en guise de canne, rejoignit Mogweed dans l'ombre du chariot. Autrefois, elle avait sans doute été plus grande que le métamorphe, mais le temps avait si cruellement courbé son dos qu'elle devait désormais lever les yeux pour le dévisager. De ses

yeux couleur de granit, elle l'étudia attentivement. Les innombrables hivers qui avaient ravagé son corps avaient également changé son cœur en un bloc de glace aussi dure que les neiges éternelles qui couronnaient les pics – Mogweed le sentait. Soudain, il regretta de l'avoir choisie pour complice. Détournant les yeux pour se dérober à son regard de silex, il se racla la gorge.

— Vous avez pu… vous procurer ce que je vous ai demandé ?

La vieille femme le fixa en silence pendant quelques instants, puis acquiesça et plongea la main dans les replis de sa cape en fourrure de renard miteuse.

— Nous autres nomades, nous sommes des marchands, pas vrai ? répliqua-t-elle avec un rire caquetant.

Elle produisit une petite bourse en peau de chèvre tannée et fit mine de la lui tendre. Mais, quand Mogweed avança une main, elle la ramena brusquement contre sa poitrine.

— Tu peux m'expliquer ce que tu comptes en faire ? demanda-t-elle.

Le métamorphe s'était préparé à cette question.

— Je veux juste les garder en souvenir, dit-il en prenant son air le plus innocent.

La vieille femme plissa les yeux.

— Tu es rusé, siffla-t-elle. Peut-être un peu trop pour ton propre bien.

— Je ne vois pas de quoi vous…

Elle cracha à ses pieds.

— Tu empestes le mensonge.

Mogweed recula d'un pas. Allait-elle le dénoncer ? Machinalement, il porta sa main gauche au manche de la dague passée à sa ceinture.

— Mais il ne m'appartient pas de te juger, et un marché est un marché, conclut la vieille femme en lui lançant la bourse. La Pierre jaugera ta valeur et tracera ton chemin.

Surpris, Mogweed rattrapa maladroitement le petit sac de sa main libre et le plaqua contre sa poitrine pour ne pas le laisser échapper. Ne sachant pas quoi dire, il glissa son autre main – celle qui serrait toujours les deux pièces de cuivre – dans sa poche et en sortit la troisième pièce. Il sentait qu'il avait intérêt

à se montrer généreux.

— Tenez. Pour vous dédommager de votre peine, marmonna-t-il en tendant le tout à la vieille femme.

D'un geste vif, celle-ci lui abattit sa canne sur le poignet. Les trois pièces tombèrent dans la boue.

— Pour nettoyer mes oreilles de tes mensonges, il faudra au moins de l'argent.

Mogweed frotta sa main endolorie, puis fouilla dans sa poche en quête d'une de ses rares pièces d'argent. Il la lui remit en surveillant sa canne d'un œil méfiant.

La vieillarde fit disparaître son salaire dans les plis de sa cape. Avec un grognement, elle se détourna, non sans lui lancer un dernier avertissement.

— Prends garde à ce que tu achètes avec des mensonges, renard rusé. Tu pourrais bien découvrir que ton butin ne vaut pas le prix que tu l'auras payé.

Sur ce elle sortit de l'ombre et disparut dans la lumière du soleil au coin du chariot.

Mogweed ouvrit la bourse en peau de chèvre et examina son contenu. Un sourire dénué de gaieté s'inscrivit sur son visage. Ce butin-là possédait une valeur inestimable.

Lovées au fond de la bourse reposaient plusieurs mèches coupées des cheveux roux d'Elena.

La marque d'une sor'cière.

À l'ombre des branches de chêne entremêlées, un silence étrange s'était abattu sur le sous-bois. Pas un oiseau ne chantait ; pas un insecte ne bourdonnait.

Vira'ni s'agenouilla près d'une souche de pin pourrie, à demi calcinée par un feu très ancien. Seuls ses longs cheveux noirs recouvraient sa peau couleur de lune pâle. Elle tendit l'oreille en retenant son souffle. Le plus léger des bruits aurait suffi à rompre l'enchantement.

Mais ses enfants avaient bien travaillé. Il ne restait pas une créature vivante à un quart de lieue à la ronde. Le sol était jonché de petits corps d'écureuils et d'oiseaux de toutes sortes. Vira'ni aperçut même une biche rousse qui gisait à la lisière du bosquet, le cou tordu par les effets du poison. Satisfaite, elle

inclina la tête pour entamer ses préparatifs.

Face à elle, sur la souche rongée par les vers, reposait un bol de pierre d'éb'ène gros comme la paume de sa main – plus noir que la plus noire des obsidiennes, et zébré de veines de quartz argenté pareilles à des éclairs déchirant un ciel nocturne. Elle le caressa du bout d'un doigt.

À l'intérieur de ce récipient, elle trouverait richesse et pouvoir.

Elle s'entailla le pouce à l'aide d'une dague d'os et fit couler son sang dans le bol. Tel du mercure, les grosses gouttes rouge foncé tombèrent séparément au fond du récipient, puis s'évaporèrent. La pierre était toujours assoiffée.

Tandis que Vira'ni récitait les mots qu'on lui avait appris, elle sentit sa langue devenir plus froide à chaque syllabe. Elle se força à continuer sans s'arrêter – car toute interruption serait synonyme de mort.

Par chance, la litanie était courte. Des larmes perlant entre ses paupières closes, elle cracha hâtivement les derniers mots. Puis elle s'assit sur ses talons et porta son pouce à ses lèvres bleuies pour sucer la plaie. Le sang envahit sa bouche comme du feu liquide.

Mais le plus dur restait encore à venir. Maintenant, elle devait attendre.

Ses enfants durent percevoir sa détresse, car ils s'approchèrent en hésitant. Elle les autorisa à escalader ses jambes et à se réfugier à l'endroit par lequel ils étaient venus au monde. L'un d'eux, plus inquiet que les autres, remonta le long de son ventre et frotta doucement ses pattes poilues contre un de ses mamelons.

Vira'ni répéta les étapes du rituel dans sa tête. Avait-elle commis une erreur ? Il aurait peut-être fallu plus de sang…

Des flammes noires jaillirent soudain du bol d'éb'ène, ondulant telles les langues d'une centaine de serpents.

— Le feu obscur, chuchota Vira'ni.

Loin de la réchauffer, celui-ci parut consumer toute la chaleur qui subsistait dans l'atmosphère. Loin de l'éclairer, il absorba la lumière crépusculaire qui filtrait au travers des frondaisons. Le bosquet devint aussi lugubre que si une nappe

de brouillard glacial s'était déversée du bol.

Effrayé, l'enfant qui se cramponnait au sein de Vira'ni lui mordit le téton. Elle ignora la douleur. Empoisonnée ou pas, la morsure de l'araignée n'était qu'une gêne mineure comparée à la menace tapie dans le feu obscur. Elle inclina la tête.

— Maître, votre servante se tient à votre disposition.

Les flammes enflèrent. Tandis que les ténèbres engloutissaient le bol et la souche, un cri étouffé monta de leurs profondeurs. Vira'ni frissonna. Elle reconnaissait la musique des donjons de Noircastel. Jadis, sa propre voix s'était jointe au chœur des suppliciés. Elle serait toujours parmi eux si le Cœur Noir ne l'avait pas trouvée plaisante à regarder, s'il ne l'avait pas choisie comme calice et inséminée avec sa Horde.

Vira'ni leva la main. À l'endroit où le Seigneur Noir en personne l'avait touchée la dernière nuit, une mèche blanche se nichait désormais dans sa chevelure noire, tel un serpent albinos dissimulé entre les racines d'un chêne. Tandis qu'elle l'entortillait autour de son doigt, des images défilèrent dans son esprit – des crocs jaunes, des griffes acérées, des ailes osseuses… Elle laissa retomber sa main. Certains souvenirs gagnaient à ne pas être examinés de trop près.

Puis une voix s'éleva des flammes, une voix qui sapa toute sa détermination. Tel un chien battu qui redoute les coups de son maître, Vira'ni sentit sa vessie se relâcher, et un liquide chaud se répandit entre ses cuisses alors qu'elle se prosternait encore plus bas.

— Tu es prête ? demanda le Seigneur Noir.

Chacune de ses paroles ébranlait Vira'ni jusqu'à la moelle.

— Oui, Sire.

Elle embrassa le sol qu'elle venait de souiller. Ses enfants s'éparpillèrent et disparurent sous les feuilles mortes ou les carcasses d'animaux. Ils ne constituaient qu'un minuscule vestige de la Horde, mais ils reconnaissaient la voix de leur père.

— Ta région est sécurisée ?

— Oui, Sire. Mes enfants gardent toute la passe. Si la sor'cière l'emprunte, ils me préviendront, et j'interviendrai.

— Tu connais ta mission ?

Vira'ni acquiesça, touchant la boue de son front.
— Nul ne doit en réchapper.

2

Elena ferma les yeux pour mieux se laisser bercer par le mouvement de son cheval. Les muscles de ses jambes réagissaient aux moindres tressaillements, aux moindres ondulations des flancs de l'animal ; à force de familiarité, la frontière entre monture et cavalière se dissolvait en un rythme fluide.

Les compagnons chevauchaient depuis près d'une journée entière, mais ils n'avaient guère progressé. Le chariot cahotant n'avançait pas plus vite qu'un adulte marchant d'un bon pas, et ils avaient été ralentis par plusieurs torrents en crue qu'ils avaient dû traverser avec mille précautions, tant leur courant vivace s'était avéré traître.

Si les autres pestaient contre leur allure d'escargot, Elena n'en avait cure. Elle était trop heureuse de monter de nouveau sa petite jument grise. Brume était le seul vestige de son foyer qui eût survécu aux ravages de l'automne précédent. Quand elle était perchée sur son dos, ces terribles événements ne lui apparaissaient plus que comme les échos d'un cauchemar. Elle pouvait presque imaginer qu'elle traversait les champs de sa vallée natale pour aller pique-niquer à la colline Chauve.

Tendant une main vers la crinière de Brume, elle la peigna de ses doigts tremblants. Un léger sourire releva le coin de ses lèvres. Un instant, elle crut sentir l'odeur de la ferme de ses parents dans la transpiration musquée de la jument.

Puis la voix lasse d'Er'ril l'arracha à sa rêverie, dissipant ses souvenirs.

— Fillette, on monte mieux quand on regarde où on va.

Elena se redressa et ouvrit les yeux. Des rangées de pins et de bouleaux bordaient leur chemin. Devant elle, la jeune fille aperçut l'arrière du chariot qui brinquebalait sur le sol

accidenté. Elle marmonna :

— Brume suit les autres. Elle ne se perdra pas.

Er'ril talonna la monture que lui avaient fournie les montagnards – un étalon blanc dont le pelage se confondait avec la neige des sommets – pour l'amener à la hauteur d'Elena. Il portait une veste d'équitation brune et des bottes noires qui lui montaient jusqu'aux genoux. Un lien de cuir rouge empêchait ses cheveux de lui tomber sur la figure, mais le vent de la passe s'était emparé de quelques mèches sombres qu'il faisait voler derrière Er'ril telle une bannière. Juché sur son grand cheval des roches, il surplombait Elena et sa petite jument grise de presque un mètre.

— Tu t'es exercée récemment ? demanda-t-il d'une voix dure, ses yeux étincelant comme des silex dans le soleil de cette fin d'après-midi.

Elena se déroba à son regard pour étudier le pommeau de sa selle.

— Un peu.

Er'ril lui avait enseigné quelques principes de base sur le contrôle de la magie. Avant de se sacrifier pour créer le Journal Sanglant, son frère cadet, Shorkan, avait été un mage puissant et, durant les dix ans passés à ses côtés, le guerrier avait appris un peu de son art.

Er'ril soupira. Il tendit la main pour saisir les rênes de Brume, tout en contrôlant sa propre monture avec de subtils mouvements du talon et de la cuisse.

— Écoute, Elena, je comprends ta réticence à manipuler le pouvoir qui est en toi, mais…

— Non. Tu te trompes. (La jeune fille ôta son gant droit, révélant la souillure écarlate de sa main.) J'ai fini par accepter le fardeau qui est le mien. Je n'en ai plus peur. (Elle fit mine de poser ses doigts sur le poignet d'Er'ril et, comme elle s'y attendait, le guerrier retira sa main.) Contrairement à toi et aux autres.

Cette fois, ce fut Er'ril qui refusa de soutenir son regard.

— Ce n'est pas ce que tu…, commença-t-il.

Elena leva sa main rougie pour l'interrompre. Elle avait besoin de formuler son sentiment à voix haute.

— Je vois bien qu'ils m'observent en douce et qu'ils se donnent un mal de chien pour ne pas me toucher. Leur frayeur m'inquiète davantage que mon pouvoir.

— Je suis désolé, Elena, mais essaie de comprendre. Ça fait des siècles que personne n'a porté la marque de la Rose – et plus longtemps encore qu'aucune femme ne l'a arborée.

— Ne pouvez-vous voir l'adolescente cachée derrière la Rose ? Je ne suis pas seulement cette tache sur ma main.

Elena remit son gant. Quand elle releva la tête, elle vit qu'Er'ril la fixait avec une expression pensive, et que les lignes de son visage s'étaient adoucies.

— Bien dit, Elena, approuva-t-il. Peut-être ai-je accordé trop d'importance à la sor'cière et pas assez à la femme.

Elle le remercia d'un signe de tête.

— Peut-être devrais-tu tenir compte des deux. Car je soupçonne qu'elles seront également mises à l'épreuve durant notre quête.

Er'ril ne répondit pas, mais il tendit la main et lui pressa le genou.

— Tu as beaucoup grandi durant ces six mois passés auprès du peuple de Kral. Plus que je ne l'aurais cru.

— Ça doit être l'air des montagnes, grimaça Elena.

Le guerrier lui tapota la cuisse et lui offrit un de ses rares sourires. Tout au fond d'elle, quelque chose s'agita. Lorsqu'il retira sa main, elle fut envahie par un mélange de soulagement et de regret.

Er'ril écarta son étalon de quelques pas tandis qu'Elena talonnait Brume pour rattraper le chariot. Elle poussa un soupir. Tout à coup, le voyage vers Val'loa ne lui semblait plus si long.

Un bruit de galop résonna devant elle. Méric apparut, juché sur une capricieuse jument rouanne qui rebroussait chemin ventre à terre. L'el'phe semblait flotter au-dessus de sa selle. Ses cheveux argentés, coiffés en une longue tresse, volaient dans son dos comme pour imiter la queue de sa monture. Il s'arrêta près d'Er'ril et d'Elena.

— Que se passe-t-il ? s'enquit le guerrier.

Méric l'ignora et salua Elena de la tête avant de répondre :

— Kral a fait arrêter les autres un peu plus loin. Il a trouvé quelque chose de bizarre. Il demande qu'on le rejoigne.

Les doigts de la jeune fille se crispèrent sur ses rênes.

— Quelque chose de bizarre ? Quoi, exactement ?

Méric secoua la tête.

— Je l'ignore. Il dit qu'il n'a jamais rien vu de semblable dans les montagnes.

Elena se souvint du message du loup. *« La route sent mauvais. »* Elle resserra frileusement le col de sa veste.

Er'ril avait porté la main au pommeau de son épée.

— Guide-nous.

Méric fit volter son cheval et obtempéra. Tandis qu'ils dépassaient le chariot aux couleurs criardes, Elena vit que Nee'lahn et Mogweed ne se trouvaient déjà plus sur le banc du conducteur. Elle jeta un coup d'œil sous la bâche. Personne. Tol'chuk avait dû partir en avant, lui aussi.

Méric entraîna Er'ril et Elena sur la piste mal dessinée. Au sortir d'un virage, le chemin s'enfonçait dans une pente abrupte. Les autres membres de leur groupe s'étaient rassemblés sur la crête pour étudier le terrain en contrebas. Elena et ses deux compagnons mirent pied à terre.

— Kral, lança Er'ril en se dirigeant vers le montagnard, qu'as-tu trouvé ?

Pour toute réponse, Kral tendit un index épais vers le bas.

Elena s'approcha de Nee'lahn, qui arborait une expression inquiète. La piste descendait vers une forêt en décrivant des lacets serrés. À cause du soleil qui se couchait derrière eux, les arbres étaient noyés dans l'ombre. Il s'agissait, pour la plupart, de chênes noirs et d'érables rouges dont les troncs torturés présentaient un contraste saisissant avec l'élégante posture des pins et des bouleaux que l'on trouvait plus haut dans la montagne.

— Ce bois semble malade, chuchota Nee'lahn, son attention tournée vers l'intérieur, comme si elle écoutait avec bien plus que ses oreilles.

— C'est quoi, le truc qui pend aux branches ? demanda Mogweed.

Elena le voyait aussi : des filaments d'une pâleur presque

phosphorescente qui, telles des lianes spectrales, s'agglutinaient en amas denses ou s'étiraient en rubans aussi longs que les arbres étaient hauts.

— Qu'est-ce que c'est ? insista Mogweed, dirigeant sa question vers Nee'lahn.

Mais la réponse vint de Tol'chuk, dont les yeux perçants brillaient dans la lumière déclinante du crépuscule.

— On dirait des toiles.

La voix de Mogweed monta dans les aigus.

— Et comment… ? Qui les a tissées ?

— À ton avis ? grogna Elena. Des araignées.

Nee'lahn s'avança vers le chêne solitaire. Elle avait besoin de réponses. Le noble vieillard se dressait à la lisière de la forêt telle une sentinelle, un peu à l'écart de ses frères enveloppés par leur linceul arachnéen. Seules ses branches parsemées de bourgeons vert clair effleuraient le bout des leurs. Quelque chose clochait terriblement en ce lieu.

— Nee'lahn ! appela Er'ril. Attends !

La nyphai l'ignora, se contentant de lever une main pour lui intimer le silence. Loin derrière eux, leurs compagnons bataillaient pour guider le chariot dans les virages en épingle à cheveux. Nee'lahn les entendait se crier des instructions. Seuls Er'ril et Elena l'avaient suivie quand elle s'était élancée vers la lisière des arbres.

En tant que nyphai, imprégnée par la magie élémentale des racines et de la mousse, la forêt était son domaine. Elle ne pouvait pas rester les bras ballants pendant que ces bois vénérables souffraient. Elle découvrirait qui les avait agressés – et elle le lui ferait payer.

Elle s'approcha prudemment du chêne, prenant garde à ne pas écraser les glands tombés au pied de son tronc noueux. Offenser ce vieillard n'était pas une bonne idée – pas si elle voulait lui soutirer des réponses.

Avec sa silhouette courbée par les ans, son écorce noircie par des dizaines d'années de gel hivernal et de canicule estivale, l'arbre solitaire imposait le respect. Ses branches s'enchevêtraient comme pour exprimer sa colère face aux

tourments infligés à ses frères. Mais même ce robuste survivant n'avait pas été totalement épargné par la corruption. Nee'lahn repéra plusieurs protubérances de la taille d'un melon qui se détachaient sur son tronc telles d'énormes pustules jaunes. Elles ressemblaient vaguement à la galle provoquée par certaines espèces de guêpes, mais la nyphai n'en avait jamais vu d'aussi grosses.

Elle tendit un doigt hésitant vers l'écorce du vieux chêne, en faisant bien attention à ne toucher aucune des excroissances. Puis elle ferma les yeux, inclina la tête et s'ouvrit mentalement. *Réveille-toi et écoute-moi, ô vénérable aïeul. J'ai besoin de tes conseils.*

Elle attendit une réponse, guettant le frémissement spirituel qui lui indiquerait qu'elle avait été entendue. Certains arbres très âgés s'abîmaient dans leurs rêves et répugnaient à s'arracher, fût-ce quelques instants, au chant choral de leur forêt. Mais ce n'était pas le cas de celui-ci. Nee'lahn ne captait pas la moindre trace de mélodie avec laquelle il aurait pu communier.

Un silence absolu planait sur la forêt.

La nyphai frissonna. Elle n'avait été confrontée à ce phénomène qu'une seule fois auparavant – chez elle, à Lok'ai'hera, après que la Pourriture eut tué son bosquet natal.

— Nee'lahn, dit Elena tout près de son épaule. Tu pleures. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— La forêt… Elle n'est pas malade, répondit Nee'lahn d'une voix brisée. Elle est morte. Elle a été empoisonnée, comme la mienne.

— Comment est-ce possible ? s'étonna Er'ril. Regarde tous ces bourgeons ! Les arbres ont l'air en parfaite santé.

— Non. L'esprit d'un arbre commence à chanter le jour où la graine éclôt, et il continue jusqu'à sa mort. (Nee'lahn fit face à Er'ril et à Elena, une paume respectueusement posée sur le tronc froid du vieillard.) Mais je n'entends aucune voix dans cette forêt, chuchota-t-elle. Tous les esprits l'ont quittée.

— Pourtant, les arbres continuent à pousser, objecta Er'ril.

— C'est un leurre. Quelque chose a chassé les esprits pour prendre leur place, affirma Nee'lahn. Ce qui n'étend devant

nous n'est plus une forêt.

Elena se rapprocha d'Er'ril.

— Qui a bien pu faire ça ? demanda-t-elle, les yeux écarquillés.

— Je ne…

Nee'lahn se raidit. Ce n'était peut-être que son imagination, mais l'espace d'un instant, elle avait cru sentir une vibration familière, entendre un tintement pareil à celui des cristaux agités par le vent. Elle retint son souffle : elle n'osait pas espérer. Puis elle sentit de nouveau l'esprit qui se tendait vers elle, luttant pour remonter à la surface du poison dans lequel il se noyait.

Le vieillard était toujours vivant ! Mais il souffrait tant…

— Nee'lahn ? appela craintivement Elena.

— Chut. Il est si faible…

Nee'lahn se détourna de ses compagnons inquiets pour poser ses deux mains sur le tronc noueux du chêne. *Viens à moi, ô vénérable aïeul*, pria-t-elle. *Laisse ma chanson te redonner des forces.*

Elle se mit à fredonner tout bas une mélodie apprise quand elle était enfant. L'esprit de l'arbre se rapprocha d'elle en hésitant, comme s'il se méfiait. Elle s'ouvrit encore davantage. *Contemple ma lumière. N'aie pas peur.*

Alors, la voix du chêne se joignit à la sienne. Ce fut d'abord un simple murmure, qui se chargea bientôt d'une ferveur désespérée. Cela faisait très longtemps que le vieillard n'avait pas communiqué ainsi. Nee'lahn sentit sa chanson l'envelopper comme les bras d'un ami perdu et retrouvé. Mais son étreinte manquait de vigueur. Bien que magnifique et dotée de la résonance profonde que seul pouvait cultiver le passage de nombreux hivers, sa voix s'estompait un peu plus à chaque note. Il mobilisait les derniers vestiges de son esprit pour répondre à la nyphai.

Nee'lahn refusait qu'il fit tous ces efforts en vain. Harmonisant sa chanson à la douloureuse complainte du chêne, elle implora : *Raconte-moi ce qui est arrivé à ceux qui partagent ta terre, ô vénérable aïeul. Nous devons savoir.*

Le vieillard continuait à fredonner, mais sa voix faiblissait

rapidement. Un seul mot parvint distinctement aux oreilles de Nee'lahn : « Horde. »

Qu'est-ce que ça signifiait ?

Perplexe, elle implora le chêne de lui fournir une description plus claire – mais ne reçut pas de réponse. Le vieillard agonisait. Elle entonna un air de guérison et d'espoir. En vain. L'esprit de l'arbre mourut tandis qu'elle berçait sa chanson contre son cœur.

Baissant la tête, elle toucha son écorce du front. *Puisse la Douce Mère l'accueillir en son sein.*

Mais, à l'instant où l'esprit s'abîmait dans le vide, un dernier chuchotement parvint à Nee'lahn. Choquée, elle laissa retomber ses mains. Un frisson la parcourut de la tête aux pieds. *Non ! Pas ça !* Des larmes jaillirent de ses yeux.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Elena.

Nee'lahn lutta pour reprendre le contrôle de sa langue et s'exprimer de vive voix. Comme le langage humain lui paraissait terne, comparé à la richesse du chant des arbres ! Encore étourdie par le message du chêne, elle secoua la tête.

— Nous devons…

— Recule ! aboya Er'ril.

Il prit la nyphai par l'épaule et l'écarta brutalement du chêne.

Sautillant pour garder son équilibre, Nee'lahn pivota pour voir ce qui avait effrayé le guerrier. Elle porta une main à sa bouche pour masquer sa grimace de dégoût. Les excroissances jaunes s'étaient mises à trembler sur le tronc de l'arbre mort, et les oreilles de la nyphai captèrent un bourdonnement malsain.

— Recule, recule ! la pressa inutilement Er'ril.

Le guerrier et ses deux compagnes battirent précipitamment en retraite.

Soudain, les protubérances explosèrent telles des cosses de laiteron. Une nuée de minuscules araignées rouges s'en déversa pour se répandre sur le tronc et sur les branches du chêne. Une odeur de viande pourrie monta depuis le cœur de l'arbre transformé en foyer de la corruption la plus noire. Quelques secondes plus tard, des milliers d'araignées se balançaient au bout d'un fil de soie agité par la brise.

— Douce Mère ! s'exclama Er'ril. Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

Nee'lahn connaissait la réponse.

— C'est la Horde.

Les araignées continuèrent à tisser leur linceul autour de l'arbre. Elles grossissaient à vue d'œil. Leur corps minuscule enflait telle une ampoule gorgée de sang ; leurs pattes s'allongeaient et épaississaient. La morsure de créatures aussi abominables ne pouvait être que venimeuse, songea Elena.

— Que… Qu'allons-nous faire ? bredouilla-t-elle. Nous ne pouvons pas traverser cette forêt.

— Si, nous le pouvons, répliqua Nee'lahn sur un ton haineux.

Elle se souvenait de l'ultime supplique du chêne. Celui-ci lui avait demandé de commettre un blasphème, un acte qui allait à l'encontre de sa nature de nyphai – mais, à présent, elle en comprenait la nécessité.

— Comment ? demanda Er'ril. Que suggères-tu ?

Nee'lahn ferma les yeux, se remémorant l'image qui avait fleuri dans le chant d'agonie du vieillard. *Des flammes qui lèchent écorces et feuilles*. Une promesse de vengeance durcit sa voix.

— Brûler les arbres pour nous ouvrir un chemin.

Elena se mordilla la lèvre et fléchit sa main droite, étudiant la souillure écarlate dans la pénombre. Le soleil s'était déjà couché derrière les pics des Dents, et une ombre épaisse dissimulait la lisière de la forêt corrompue.

Personne ne prêtait attention à la jeune fille. Ses compagnons étaient trop occupés à discuter de leurs plans pour le lendemain. Pour l'instant, ils n'étaient tombés d'accord que sur une chose : ils ne braveraient pas la forêt pendant la nuit, mais camperaient à une bonne distance de celle-ci et monteraient la garde à tour de rôle jusqu'à l'aube.

Seule Brume se tenait près d'Elena, derrière le chariot, le museau enfoui dans son sac à fourrage. La jeune fille lui peignait distraitement la crinière pour ôter les brindilles qui s'étaient emmêlées dans ses crins et défaire les nœuds qui s'étaient formés durant la journée. Mais elle ne faisait pas du

très bon travail : elle était trop absorbée par la contemplation des spirales rouge sang sur sa peau.

Se souvenant des instructions d'Er'ril, elle se concentra sur la tache. *Laisse la magie affleurer, mais ne la libère pas*. Elle respira plus profondément et ralentit son rythme cardiaque. Elle devait s'entraîner à contrôler le flot de son pouvoir, car elle pressentait que la journée du lendemain mettrait ses talents à rude épreuve. Les paupières mi-closes, elle banda sa volonté pour réchauffer le bout de ses doigts. Les ongles de sa main droite se mirent à briller d'une douce lueur rosâtre.

Et maintenant, passer au niveau supérieur.

Sa volonté s'intensifia au point que cela l'effraya légèrement. Elle entendait l'appel de la magie, ce chant des sirènes dont la séduction lui était familière après toutes les heures passées à s'entraîner avec Er'ril. Elle ne pouvait nier qu'une partie d'elle était attirée par les chuchotements de son pouvoir. Mais, au lieu de nier cette attirance, elle s'efforçait de la contrôler. Er'ril lui avait appris qu'en refrénant ses désirs elle ne réussirait qu'à alimenter la sor'cière, à lui donner assez de force pour dominer la femme.

Jamais elle ne permettrait une chose pareille. Elle était Elena Morin'stal, et trop de gens avaient déjà péri en son nom. Elle ne renoncerait pas à son héritage par facilité – pour le plaisir de céder aux pulsions d'une moitié de son être. Elle ne s'abandonnerait pas à sa soif de magie.

Elle ouvrit grand sa main. Le bout de ses doigts vira au blanc tandis que la chaleur dévorait la couleur de sa peau et la purifiait de la souillure écarlate. Elle s'autorisa un sourire satisfait. Si elle se piquait l'index à présent, sa magie sauvage serait libre de s'écouler et de faire des ravages autour d'elle. Mais, quand elle choisirait de le faire, ce serait la femme et non la sor'cière qui plierait le pouvoir à sa volonté.

Elle serra le poing de toutes ses forces, sentit les énergies contenues à l'intérieur, puis le rouvrit. Sa magie ondulait et crépitait dans sa paume, sur le dos de sa main.

Soudain, une voix s'éleva derrière elle.

— Que fais-tu ?

Elena sursauta. Sous le coup de la surprise, son pouvoir

flamboya encore plus fort, telle une braise ravivée par un tisonnier. Elle le força à s'éteindre, mais pas avant qu'il lui ait écorché les yeux, comme pour lui reprocher de le garder captif. De ce fait, il lui fallut quelques instants pour identifier la mince silhouette qui venait de la rejoindre.

— Mogweed ? lança-t-elle en remettant son gant.

— Tu rengaines ton épée, à ce que je vois, commenta le métamorphe avec un léger sourire.

Elena haussa les sourcils.

— Je te demande pardon ?

Mogweed désigna sa main gantée.

— Tu dissimules ton arme. Une épée au fourreau peut paraître innocente, voire belle, jusqu'à ce qu'on la dégaine et qu'on révèle son tranchant meurtrier. (Dans la pénombre, les yeux du métamorphe brillaient d'une lueur ambrée.) Ta magie est pareille à une épée.

— Peut-être. Mais une épée est plus facile à contrôler. Elle n'essaie pas d'embrocher les gens toute seule, fit timidement remarquer Elena.

— Ah, la maîtrise de toute arme nécessite un certain entraînement. Une épée n'est jamais aussi dangereuse que celui qui la manie.

— Mais même un enfant peut accidentellement tuer avec.

— C'est tout à fait exact. (Mogweed tendit la main vers le peigne d'Elena.) Laisse-moi faire.

Il s'attaqua au démêlage de la crinière de Brume avec bien plus de diligence que la jeune fille n'en avait manifesté.

— Je peux me débrouiller, protesta-t-elle.

Mais elle ne pouvait nier que Brume semblait apprécier les attentions du métamorphe. Évidemment, la poignée d'herbe sucrée que celui-ci lui avait offerte avant de se mettre au travail devait y être pour beaucoup.

— Tut tut, la rabroua gentiment Mogweed. Ça ne me dérange pas, au contraire. Nos chevaux nous ont portés toute la journée ; ils méritent qu'on soit aux petits soins avec eux. (Par-dessus son épaule, le métamorphe regarda Elena de ses étranges yeux aux pupilles fendues.) Mais assez parlé de ta jument. Je suis venu voir si tu voulais de la compagnie. Tu semblais si seule, à l'écart

des autres… Pourquoi ne participes-tu pas à la discussion ?

— Parce que mes idées et mes opinions n'intéressent personne, grommela Elena.

— Mmh. Je connais ça. (Mogweed lui sourit.) Moi aussi, j'ai tendance à rester dans mon coin. Je crains de ne pas bien comprendre les mœurs humaines. Nous autres si'lura, nous vivons isolés dans les contrées du Couchant. Il est rare que nous ayons affaire aux hommes – un trappeur ou un chasseur de temps en temps, c'est tout. Je me sens mal à l'aise quand il y a beaucoup de gens dans les parages. (Il baissa la voix comme pour l'empêcher de trembler.) D'autant que je n'ai jamais été aussi loin de chez moi.

Elena saisit une brosse et se mit à étriller Brume.

— Je comprends ce que tu ressens, marmonna-t-elle, le cœur serré.

Tandis qu'elle s'affairait auprès de sa jument, une douce musique s'éleva depuis le feu de camp : Nee'lahn jouait du luth. Les notes solitaires s'éparpillèrent telle la chaleur des flammes et se perdirent dans l'obscurité, non sans avoir touché l'âme d'Elena au passage. Une fois, Er'ril avait raconté à la jeune fille que le luth de Nee'lahn contenait un esprit de la forêt perdue des nyphai. Et, en écoutant la complainte de l'instrument, Elena sut que c'était vrai. Ses accords parlaient d'un foyer ravagé, d'amis disparus. Ils faisaient vibrer son cœur. Elle avait déjà perdu tellement de proches : ses parents, sa tante, son oncle… Son seul espoir était que son frère Joach, capturé dans les rues de Gelbourg, soit encore en vie, quelque part dans les contrées d'Alaséa. En secret, elle rêvait de le retrouver durant le long voyage qu'elle venait d'entreprendre.

— Joach, souffla-t-elle, tu as promis d'être là pour moi. Tâche de ne pas me faire faux bond.

Mogweed, qui était occupé à peigner la queue de Brume, releva la tête.

— Tu m'as parlé ?

Elena rougit.

— Non, désolée. J'étais perdue dans mes souvenirs.

Le métamorphe hocha la tête d'un air entendu.

— Les souvenirs de chez soi… C'est souvent doux-amer,

n'est-ce pas ?

— Oui… Oui, c'est vrai.

Elena baissa la tête pour cacher ses yeux qui s'emplissaient de larmes. Elle avait toujours trouvé Mogweed assez froid – il restait seul la plupart du temps, ne disait jamais rien et observait toujours les gens d'un air méfiant. Pour la première fois, elle commençait à comprendre sa réserve. Peut-être n'était-il pas si différent d'elle, en fin de compte.

Tous deux continuèrent à panser Brume en silence, Jetant un coup d'œil au métamorphe à un moment où il ne faisait pas attention à elle, Elena le surprit avec un sourire mélancolique aux lèvres. Elle imagina que, comme elle, il pensait à sa famille et à son foyer perdus.

Quelques minutes plus tard, le pelage de Brume était si bien lustré qu'il luisait dans la pénombre du couchant. Elena et Mogweed reculèrent d'un pas pour admirer leur œuvre.

— C'est beaucoup mieux, déclara la jeune fille. Merci.

— Non, c'est moi qui devrais te remercier. Ça m'a fait du bien de parler avec quelqu'un qui partage mes sentiments.

Mogweed leva une main et tapota son pourpoint de cuir comme s'il cherchait quelque chose. Ses doigts finirent par se glisser à l'intérieur d'une poche, dont ils retirèrent un objet minuscule.

— Tiens, c'est pour toi, dit-il. Juste un petit souvenir.

Elena se pencha pour voir ce qu'il lui tendait dans sa paume ouverte.

— C'est un gland, s'étonna-t-elle.

— Oui. Je l'ai ramassé près de ce très vieux chêne.

— Mais pourquoi… ? Je veux dire… Un souvenir de quoi ?

— Oh, ce n'est pas un cadeau de valeur, s'excusa Mogweed. Mais je suis collectionneur. Ce que certains considèrent comme des détritus ont valeur de trésors pour d'autres. J'ai entendu le récit de Nee'lahn. Cette forêt est morte. Je trouve ça triste. Alors, j'ai ramassé ce gland en me disant que je pourrais le replanter ailleurs, loin de cette corruption, pour donner à la forêt une chance de revivre un jour. (Il fit mine de retirer sa main.) Je suis désolé. C'était idiot de croire que…

— Non, non. (De sa main gauche Elena saisit le poignet du

métamorphe et prit le gland. Serrant le poing, elle le pressa contre sa poitrine.) Au contraire. C'était une attention très délicate. Merci, Mogweed. Je chérirai ton cadeau.

— Je pensais que, comme nous avons tous les deux perdu notre foyer… nous pourrions reconstruire celui de quelqu'un d'autre. (La voix du métamorphe se brisa.) Et, ainsi, faire revivre un peu le nôtre.

Une larme solitaire coula sur la joue d'Elena. Cette fois, la jeune fille ne chercha même pas à se cacher. Elle voulait que Mogweed voie combien ses paroles l'avaient touchée.

Le métamorphe parut choqué par sa réaction. Il baissa les yeux comme s'il était gêné ou se sentait coupable.

— Je suis désolé, répéta-t-il. Je ne voulais pas te…

— Non, Mogweed.

Elena tendit la main vers lui. Il eut un mouvement de recul instinctif. Elle lui pressa l'épaule avec un sourire réconfortant, mais avant qu'elle puisse parler, une voix sévère lança derrière elle :

— Elena, tu ne devrais pas déjà être couchée ? (C'était Er'ril.) Nous avons une étape dangereuse en perspective demain ; je veux que tu sois fraîche et dispose, en possession de tous tes moyens.

La jeune fille laissa retomber sa main et fit face au guerrier.

— J'étais juste en train de panser Brume.

Er'ril l'ignora.

— Et toi, Mogweed, tu n'es pas censé prendre le premier tour de garde avec Kral ?

— J'allais le rejoindre, murmura le métamorphe, penaud.

Il s'éloigna en frôlant Elena.

— Et tâche de garder les yeux ouverts ! lança Er'ril dans son dos, sur un ton plus accusateur qu'autoritaire.

Quand l'homme des plaines reporta son attention sur elle, Elena fronça les sourcils.

— Ce n'est pas la peine d'être si dur avec lui. Mogweed n'est pas un guerrier – juste un voyageur, comme moi.

Er'ril émit un bruit grossier.

— Je suis assez bon psychologue, en règle générale. Mogweed est un tire-au-flanc. Il cherche toujours le chemin le

plus facile.

Avec des gestes brusques, Elena rangea ses brosses et son peigne à l'arrière du chariot. Puis elle vida le seau dans lequel Brume avait bu, éclaboussant les pieds d'Er'ril avec son contenu.

— Pas de doute : tu es très doué pour deviner ce que ressentent les gens, railla-t-elle.

Tandis qu'elle se dirigeait vers son sac de couchage à grands pas furieux, ses doigts palpèrent la petite bosse dans sa poche. Le gland lui prouvait que les apparences étaient parfois trompeuses. Il semblait faible et inutile, mais dans son cœur se tapissait un chêne virtuel. Er'ril était incapable de voir ce genre de chose – en Mogweed comme en elle.

Derrière elle, Elena entendit le guerrier marmonner :

— Mais qu'est-ce qu'elle a, cette gosse ?

Rien, lui répondit-elle en silence. *Rien du tout*.

Er'ril montait la garde. Les compagnons avaient installé leurs sacs de couchage à l'intérieur d'un cercle de feux censé les protéger contre d'éventuels maraudeurs. Pour l'instant, les créatures de la Horde se contentaient de rester tapies dans leur bois mort, mais mieux valait ne pas baisser leur garde.

Si la lumière des flammes éclairait la lisière de la forêt, leur chaleur parvenait à peine jusqu'au guerrier. Vêtu d'une veste en peau de daim avec un col en fourrure, il se tenait dos aux feux. Par cette froide nuit sans lune, l'aube lui apparaissait comme une promesse mensongère. Même les étoiles avaient le plus grand mal à percer la fine brume nuageuse qui s'était abattue sur le paysage à la tombée de la nuit.

Er'ril scrutait la lisière de la forêt, essayant de percer ses mystères. La discussion stratégique s'était poursuivie jusque tard dans la soirée. Les compagnons avaient très vite décidé qu'ils ne rebrousseraient pas chemin. D'après le loup, les autres pistes étaient inondées – et peut-être également bloquées par la corruption. Non, ils n'avaient pas d'autre choix que de traverser la forêt. Pourtant, un doute glacial coulait dans les veines d'Er'ril. L'enfant était sous sa responsabilité.

— Nous devons avancer, lança brusquement Tol'chuk,

comme s'il avait lu dans ses pensées. Nous n'avons pas le choix.

Depuis le début de leur tour de garde, l'og're était accroupi, immobile et silencieux tel un rocher – si bien qu'Er'ril avait presque oublié sa présence.

— Je sais, acquiesça-t-il, soulagé de pouvoir exprimer son inquiétude à voix haute. Enfin… oui et non. On pourrait retourner dans la montagne, auprès du peuple de Kral, et attendre l'ouverture des autres passes.

— Non, c'est le bon chemin, affirma Tol'chuk, avec tant de certitude qu'Er'ril ne put s'empêcher de tourner la tête vers lui.

— Comment peux-tu en être si sûr ?

L'og're se dandina sur ses talons, et ses articulations craquèrent comme de jeunes sapins. Dans la lueur des feux, Er'ril le vit ouvrir la sacoche qu'il portait sur la cuisse et en sortir un gros objet qui, telle une braise ardente, rougeoyait entre ses griffes. Il reconnut aussitôt le Cœur – selon Tol'chuk, un précieux morceau de sanguine extrait des profondeurs du royaume og're. Il l'avait déjà vu, mais jamais aussi brillant. Il ne pouvait en détacher son regard. La radiance du cristal semblait le pénétrer jusqu'à la moelle. Tout bas, sur un ton plein de respect, il demanda :

— Que représente le Cœur ?

Tol'chuk redevint un rocher. Seule la vapeur blanche qui s'élevait de ses narines dans l'air glacial indiquait qu'il vivait toujours. Enfin, il reprit la parole.

— Je vais te dire une chose, Er'ril. Une chose que je n'ai racontée à personne d'autre.

— De quoi s'agit-il ?

— Il y a très longtemps, un de mes ancêtres, le Parjure, a trahi la Terre de la façon la plus abominable qui soit. Et, pour le punir, la Terre a maudit notre peuple.

Honteux, l'og're baissa la tête et courba le dos.

Er'ril ne l'avait jamais vu manifester tant de douleur et de chagrin. Mal à l'aise, il reporta son attention sur la lisière de la forêt, mais il savait qu'il ne pouvait pas ignorer la détresse de son compagnon.

— Qu'avait fait ce Parjure, au juste ? lança-t-il dans le silence.

— Personne ne le sait. (Tol'chuk leva la pierre ardente.) Mais ceci est notre malédiction. Le Cœur retient l'esprit des morts de notre clan jusqu'à ce qu'ils puissent passer dans l'au-delà. Hélas ! La Terre a planté une graine corrompue – un ver noir appelé « le Fléau » – dans les entrailles du cristal. Désormais, il dévore nos esprits au lieu de les libérer.

Er'ril grimaça. En effet, c'était une histoire sinistre.

— Je suis le dernier descendant du Parjure, et mon sang mêlé me condamne à ne jamais engendrer d'enfant. Selon la prophétie, moi seul peux lever la malédiction qui pèse sur notre peuple et détruire le Fléau.

Er'ril jeta un coup d'œil à la pierre, tentant de distinguer le ver noir à travers sa radiance. Mais il ne vit rien.

— Ce Fléau… Comment es-tu censé l'éradiquer ?

— Je dois découvrir le crime commis par le Parjure et le réparer.

Tol'chuk déposa le Cœur dans son giron.

— Je croyais que personne ne savait ce qu'avait fait ton ancêtre.

— C'est vrai. Mais le Cœur me sert de boussole. Il me guide et m'indique la direction à suivre.

Er'ril digéra cette information. Il commençait à comprendre.

— La lumière…

— Elle m'appelle et me pousse en avant, acquiesça Tol'chuk. Elle m'entraîne là où je dois aller. Elle m'a d'abord conduit aux métamorphes, puis à Elena. Après que je vous ai tous rejoints, elle est redevenue terne et silencieuse – alors, j'ai su que nous devions rester ensemble. Mais, à la fonte des neiges, elle a recommencé à m'appeler, un peu plus fort chaque jour. À présent, j'ai l'impression qu'elle me plante des crochets dans le cœur. Nous ne devons pas traîner en route. Le temps presse : tel est son message.

Er'ril étudia la pierre un long moment.

— Je te crois, lâcha-t-il enfin.

Et il pivota de nouveau face à la forêt corrompue. Si les paroles de l'og're avaient raffermi sa résolution, elles n'avaient pas réussi à dissiper ses craintes. Cœur ou pas, une prophétie ne protégeait pas contre les morsures d'araignée.

— Tu es sûr de la direction à suivre, Tol'chuk ? insista-t-il.

Pour toute réponse, l'og're tendit sa pierre vers le bois de ténèbres. Le cristal flamboya, rivalisant d'éclat avec les feux de camp.

— Il n'y a pas d'autre chemin possible. Nous devons traverser la forêt des araignées.

3

Elena ajusta le mouchoir sur le bas de son visage. Le tissu mouillé était froid contre sa joue. Incapable de trouver son rythme, elle s'agita sur la selle de Brume.

— On ressemble à une bande de brigand, hein ? lui lança Kral, qui chevauchait à côté d'elle.

Elena imagina que le montagnard arborait une de ses larges grimaces sous le chiffon noué derrière sa tête. Tous leurs compagnons portaient des masques similaires pour se protéger contre la fumée à vernir, ainsi que des capuches pour empêcher les araignées de se prendre dans leurs cheveux. La jeune fille hocha la tête. Ainsi accoutrés, ils ressemblaient indubitablement à des pillards.

Devant Elena, une colonne de fumée noire souillait déjà le ciel matinal. Elle provenait du brasier qu'Er'ril, Nee'lahn et Méric avaient allumé à l'aube, à un jet de pierre de la lisière des arbres, près de l'endroit où la piste s'enfonçait dans le bois.

Elena regarda la fumée se répandre dans l'azur. Pourquoi ses voyages commençaient-ils toujours dans les flammes ? se demanda-t-elle, se souvenant de l'incendie qui avait ravagé le verger de son enfance et mis un terme à son existence insouciante.

Flanquée par Kral, la jeune fille se dirigeait lentement vers la source du feu. Le chariot cahotait derrière elle, le tintement joyeux de ses clochettes contrastant avec le silence lugubre de la forêt.

Même si le soleil avait déjà dissipé les brumes de l'aube, les ombres de la nuit s'accrochaient encore au bois maudit. Des volutes de soie filée, dont beaucoup portaient le corps rouge et boursouflé de leur tisseuse, se tendaient vers Kral et Elena, qui les évitaient soigneusement.

Mogweed conduisait le chariot, à bord duquel avaient pris place Fardale et Tol'chuk. Er'ril avait insisté pour que personne ne traverse la forêt à pied ; le risque de se faire mordre par une araignée était trop grand. Même les jambes des chevaux étaient enveloppées de bandelettes de cuir.

Par-dessus son épaule, Elena jeta un coup d'œil compatissant aux deux chevaux de trait qui peinaient entre les brancards de l'attelage. Er'ril avait voulu persuader la jeune fille de voyager avec l'og're et le loup.

— Tu seras plus en sécurité sous la bâche du chariot, avait-il fait valoir.

Mais Elena avait refusé d'attacher Brume à l'arrière du véhicule. Avec une liberté de mouvement restreinte par sa longe, la petite jument aurait eu beaucoup de mal à manœuvrer pour éviter les araignées. Aussi sa cavalière avait-elle choisi de rester avec elle malgré le danger.

— Hé ! appela Kral comme ils approchaient du reste du groupe.

Elena reporta son attention vers l'avant.

— Er'ril ! rugit le montagnard. Si tu continues à attiser ce feu, tu vas finir par nous rabattre vers les cavernes de mon clan.

Er'ril, qui était en grande conversation avec Méric, leva la main pour indiquer qu'il avait entendu, mais ne s'interrompit pas. Son visage et sa main étaient déjà couverts de suie.

En réponse à quelque chose que le guerrier venait de dire, Méric secoua vigoureusement la tête. Malgré la distance qui la séparait encore de lui, Elena vit ses yeux bleus étinceler de colère.

Nee'lahn ne prêtait aucune attention à la dispute des deux hommes. Elle se tenait entre le feu et la forêt. Sous la cape qui l'enveloppait, ses épaules étaient toutes crispées. Elle fixait les arbres, les yeux pleins de larmes qui ne devaient rien au picotement de la fumée. Du dos de la main, elle s'essuya la joue, laissant une traînée noire sous son œil.

Le raffut que faisait le chariot finit par attirer l'attention des trois incendiaires. Tandis que Mogweed arrêtait le véhicule, Er'ril se porta à la rencontre des nouveaux venus. Méric et Nee'lahn lui emboîtèrent le pas.

— Nous sommes prêts, annonça le guerrier en détaillant Elena, juchée sur le dos de Brume.

Une expression mi-irritée, mi-inquiète passa brièvement sur son visage. Puis il se tourna vers les autres.

— J'ai préparé des torches ; elles sont plantées à côté du brasier. Chaque cavalier va en prendre une. Dès que nous serons remontés en selle, nous nous déploierons de part et d'autre de la piste. (D'un index tendu, il désigna à chacun sa future position.) Et, à mon signal, nous brûlerons un passage à travers ce bois maudit.

Tous hochèrent la tête et, à l'exception des occupants du chariot, se dirigèrent vers le feu. Mais, quand Elena voulut descendre de cheval, Er'ril lui posa la main sur le genou.

— Non, pas toi. Tu restes près du chariot.

La jeune fille écarta délibérément sa main.

— C'est hors de question, contra-t-elle d'une voix brûlante. (Elle sauta à terre.) Je participe comme tout le monde. Je sais que je dois éviter d'utiliser ma magie tant que je ne la maîtriserai pas mieux, mais si nous devons incendier une forêt avec des torches, je refuse de rester les bras ballants pendant que vous ferez tout le travail. Après tout, c'est pour moi que vous faites ce voyage.

Le visage d'Er'ril s'assombrit dangereusement.

— Oui, c'est pour toi. Mais pas pour t'apprendre à mettre le feu à des arbres. À en croire la prophétie, tu es notre dernier espoir de vaincre le Gul'gotha, fillette. Tu n'as pas le droit de…

— D'abord, coupa Elena, j'en ai assez que tu me traites de fillette. Mes premiers saignements remontent déjà à l'automne dernier.

Elle voulut repousser ses cheveux en arrière et réalisa, trop tard, que ses longues mèches n'étaient plus qu'un souvenir. Ses joues s'empourprèrent tandis qu'elle laissait retomber son bras.

— Ensuite, pour sauver Alaséa, je dois apprendre à affronter l'adversité, pas à me cacher et à laisser les autres s'occuper de moi comme si j'étais un bébé. Pendant ce voyage, il me faudra endurcir mon cœur, le rendre aussi robuste que de l'acier trempé. Et, comme tu me l'as dit toi-même, seul le feu le plus brûlant peut forger l'acier le plus résistant.

Er'ril la fixa, la bouche entrouverte. Les autres s'étaient interrompus pour observer la scène ; gênés, ils détournèrent les yeux.

— Je ne me déroberai pas à mes responsabilités, conclut Elena, les poings serrés. J'affronterai le feu.

Er'ril secoua la tête.

— Très bien, dit-il un peu plus fort que nécessaire.

Mais, comme la jeune fille le dépassait, il l'arrêta en lui posant la main sur l'épaule.

— Mais tu restes près de moi, chuchota-t-il sur un ton qui n'admettait aucune réplique. Seuls les vivants peuvent mettre en pratique les leçons qu'ils ont apprises.

Elena acquiesça et se dirigea vers le feu. Les autres avaient déjà ramassé des tisons enflammés. Elle se pencha pour saisir une branche qui dépassait du brasier. Er'ril l'imita et se tourna vers leurs compagnons.

— En selle ! ordonna-t-il.

Elena et les autres revinrent vers leurs montures. Au début, Brume renâcla à la vue de la torche, mais la jeune fille la calma avec quelques paroles apaisantes et se hissa sur son dos. Puis elle la guida vers l'étalon blanc d'Er'ril.

Soudain, une brise montée de la vallée détacha les cendres brûlantes de la torche d'Er'ril et les projeta vers Elena. Le guerrier pivota vers Méric.

— Es-tu certain d'y arriver ?

L'el'phe se renfrogna.

— Tu m'as déjà posé la question cent fois. Ma réponse reste la même.

— Oui, et tu nous as déjà dit cent fois que tu entreprenais ce voyage à contrecœur, lui rappela Er'ril. Aujourd'hui, notre réussite va dépendre de tes capacités. Si tu ne parviens pas à maîtriser le vent et à faire avancer le feu devant nous, nous serons forcés de battre en retraite.

— Je sais ce que j'ai à faire, répliqua Méric. Je vous ai donné ma parole de seigneur el'phique. Mes pouvoirs ne me trahiront pas.

Pendant quelques secondes, ils se fixèrent d'un regard glacial. Elena sentait combien Er'ril détestait dépendre de

quelqu'un d'autre. Après des siècles passés à arpenter les routes d'Alaséa en solitaire, le guerrier n'avait plus confiance qu'en lui-même. Elle fit avancer Brume pour s'interposer entre les deux hommes.

— Méric ne nous décevra pas, affirma-t-elle en adressant un signe de tête à l'el'phe. Il sait ce que je désire, et il ne se dérobera pas à son devoir.

Méric s'inclina légèrement.

— Je vois que des générations de sang ordinaire n'ont pas réussi à diluer la sagesse du roi des el'phes.

— Si vous avez fini de vous échauffer les mâchoires, nous avons un incendie à allumer ! lança Kral, qui ne brandissait pas moins de trois torches dans son énorme poing.

Er'ril leva la sienne un peu plus haut, puis talonna sa monture et, d'une pression des genoux, la guida vers la forêt. Elena le suivit, et Méric ferma la marche. Tous trois se dirigèrent vers la gauche de la piste tandis que Kral et Nee'lahn prenaient le côté droit.

— Elles ont vraiment l'air malsain, commenta l'el'phe lorsque Er'ril fit arrêter son groupe à la lisière des arbres.

C'était un doux euphémisme, songea Elena. Des rubans de soie pendaient depuis la cime des arbres telles des traînées de sang séché sous une plaie ouverte. Les corps rouges et boursouflés des araignées renforçaient l'impression que les arbres saignaient.

— Ce ne sont pas des créatures naturelles, ajouta Méric. Elles empestent la corruption.

— Naturelle ou pas, un feu assez chaud peut venir à bout de n'importe quelle corruption, affirma Er'ril.

Il leva sa torche et l'approcha d'un amas de toiles que le vent poussait vers eux. La flamme bondit. Sifflant et crépitant, elle monta goulûment à l'assaut des fils de soie. Une poignée d'araignées s'éparpillèrent, le corps fumant. Quelques-unes réussirent à mettre le feu à des toiles voisines, tandis que d'autres explosaient sous la pression du venin qui bouillait en elles. Des éclaboussures caustiques rongèrent l'écorce des arbres alentour.

— Maintenant ! tonna Er'ril.

Et il jeta sa torche dans le sous-bois.

Elena lança la sienne à l'endroit que le guerrier lui désignait. Méric fit faire un écart de quelques pas à sa jument avant de les imiter. Les branches mortes qui s'étaient accumulées au pied des arbres comme du bois flotté au bord d'une plage s'embrasèrent immédiatement.

— Encore ! réclama Er'ril.

Elena et ses compagnons rebroussèrent chemin vers le brasier pour prendre d'autres torches. Ils réitérèrent leur attaque, allumant de nouveaux foyers et élargissant le front de l'incendie. Après quatre allers-retours, ils furent forcés d'arrêter. Le brasier était devenu si chaud qu'ils ne pouvaient plus l'approcher à moins d'un jet de pierre.

Er'ril appela ses compagnons à se rassembler. Elena eut beaucoup de mal à s'arracher à la contemplation des flammes qui bondissaient vers le ciel. Le crépitement avide du feu résonnait à ses oreilles comme le rire d'un prédateur. Qu'avaient-ils donc fait ?

Elle fit avancer Brume jusqu'au cheval de Nee'lahn. La nyphai était affaissée sur sa selle. Elle non plus ne pouvait détacher son regard de l'incendie. La lueur des flammes se reflétait dans ses yeux pleins de larmes.

— Nous… nous devions le faire, marmonna-t-elle en tendant une main fine à Elena.

La jeune fille la prit mais ne dit rien. Elle savait que les mots étaient impuissants à apaiser la douleur de la nyphai.

— Je sais que la forêt était déjà morte, poursuivit Nee'lahn. Et je suis ravie de voir brûler la Horde qui l'a assassinée. Mais tout de même…

Elena lui pressa la main.

Tol'chuk se dirigea vers elles. Son ouïe affûtée avait dû capter les dernières paroles de Nee'lahn, car il lança :

— Les esprits des arbres se sont envolés. Ils sont libres, à présent. Ça ne serait pas bien que ces créatures se repaissent des carcasses qu'ils laissent derrière eux. Renvoyer leurs cendres à la terre et au ciel, c'est faire honneur aux morts et donner à d'autres vies la possibilité de se développer.

Nee'lahn se redressa.

— Le vert de la végétation jaillissant du rouge des flammes, murmura-t-elle.

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Elena.

La nyphai soupira et dégagea sa main en secouant la tête.

— Tol'chuk a raison. Juste avant de mourir, la dernière de nos gardiennes avait, elle aussi, prédit que ma forêt natale ne pourrait renaître que de ses cendres. « Le vert de la végétation jaillissant du rouge des flammes », telles furent ses paroles exactes. (Elle essuya ses larmes.) Aujourd'hui, nous n'avons pas allumé un incendie destructeur, mais fait jaillir la première étincelle d'une vie nouvelle.

Er'ril appela ses compagnons.

— Le feu brûle assez fort. Il est temps de lui donner des jambes. Que personne ne lambine en route : nous devrons rester sur ses talons pendant qu'il traversera la forêt. (Le guerrier pivota vers Méric.) Tu es prêt ?

— Toujours.

L'el'phe fit volter sa monture et la lança au petit trot vers la lisière de l'incendie. Une fois à l'écart du groupe, il s'arrêta et inclina la tête en croisant les mains sur sa poitrine.

Au début, rien ne se produisit. Elena remarqua que l'étalon d'Er'ril dansait sur place comme s'il percevait la nervosité de son cavalier. L'instant était crucial pour la suite de leur plan.

Les compagnons attendirent en se jetant des coups d'œil inquiets. Seul Méric restait calme et immobile sur le dos de sa jument, la tête toujours baissée.

Puis un sifflement aigu s'abattit depuis les pics, tel le cris d'un faucon en chasse. Elena retint son souffle.

Elle ne sentit d'abord qu'un léger courant d'air. La fumée qui déferlait en vagues sur les compagnons, souillant l'atmosphère de sa puanteur et de ses cendres, se dissipa brusquement – balayée par l'air frais et pur des montagnes.

Et, soudain, avec une violence telle qu'elle manqua déséquilibrer les chevaux, une bourrasque fondit sur la forêt. À l'instant où elle percuta le front de l'incendie, les flammes comme pour tenter de l'arrêter firent un bond monstrueux vers le ciel – mais en vain.

Elena rentra la tête dans les épaules et se pencha sur

l'encolure de Brume pour offrir moins de prise au vent déchaîné. Derrière elle, les clochettes du chariot tintaient furieusement, et la bâche claquait avec force. Dans le vacarme ambiant, ce fut tout juste si la jeune fille entendit Er'ril hurler à tout le groupe de se tenir prêt.

Bientôt, l'incendie battit en retraite face à l'ouragan. Il s'enfonça vers le cœur de la forêt, ouvrant un large chemin à travers les arbres. Sachant qu'il avait remporté la bataille, le vent faiblit légèrement, mais il continua à souffler avec régularité pour pousser les flammes devant lui.

— Allons-y ! rugit Er'ril. Restez groupés.

D'une secousse de la tête, Méric fit tomber sa capuche sur ses épaules. Une expression extatique se peignait sur son visage illuminé par le brasier. Il se tourna vers Er'ril.

— Doutes-tu encore de mes capacités ?

Le guerrier avait pris la tête de la petite procession.

— Je n'aurai vraiment foi en elles que lorsque nous serons ressortis d'ici sains et saufs, lâcha-t-il en dépassant l'el'phe.

Méric fronça les sourcils, mais, après avoir goûté la caresse du pouvoir élémental, il ne put effacer l'euphorie qui brillait dans ses yeux. Pour la première fois, Elena discerna le prince en lui.

— Il faut nous dépêcher ! hurla Er'ril pour se faire entendre par-dessus le rugissement de l'incendie.

Elena fit face au bois. La piste qui, quelques instants plus tôt, était encore masquée par les flammes et la fumée lui apparaissait désormais comme une gueule béante. Elle resserra sa cape autour de ses épaules et talonna Brume.

Vira'ni était agenouillée au milieu du bosquet – nue, les doigts enfoncés dans la terre jusqu'à la première phalange et la tête penchée sur le côté. Ses longs cheveux, aussi soyeux que les toiles de ses enfants, traînaient sur le sol jonché de feuilles mortes. Avec sa peau nacrée, elle ressemblait à une délicate figurine sculptée dans un clair de lune cristallisé.

Autour d'elle, les arbres n'étaient plus que des squelettes noircis sous leur linceul de soie. Des milliers d'araignées se hâtaient le long des avenues et des ruelles de leur glorieuse

construction, agrandissant celle-ci, se battant entre elles ou se reproduisant. Mais Vira'ni les ignora pour mieux déployer ses perceptions. Comme les arbres, elle était enveloppée d'un cocon argenté. Huit cordelettes de soie disposées en étoile la reliaient à l'œuvre de ses enfants ; elles vibraient telles les cordes d'un luth parfaitement accordé.

Vira'ni écoutait la musique des araignées – pas seulement avec ses oreilles, mais avec tout son corps. Et elle percevait une étrange agitation. Quelque chose allait de travers depuis l'aube.

Un de ses enfants descendit vers elle le long d'un fil. Elle sortit sa main de la terre et lui tendit un doigt.

— Que se passe-t-il, mon trésor ?

L'araignée grimpa dans sa paume.

— Tu m'apportes des nouvelles ?

Son enfant s'immobilisa, accroupi sur ses pattes poilues et tremblantes.

— N'aie pas peur, roucoula Vira'ni.

Elle porta l'araignée à ses lèvres et la plaça tendrement dans sa bouche. Une créature si délicate… Elle sentit ses huit petites pattes danser sur sa langue, et une bouffée d'amour maternel l'assaillit. Comme elle l'adorait ! Mais le moment était mal choisi pour s'extasier sur la chair de sa chair. Il se passait quelque chose. Les vibrations des cordelettes s'intensifiaient à chaque seconde.

Maintenant, mon petit, raconte-moi ce que tu sais, songea Vira'ni en déplaçant son enfant avec sa langue et en le broyant entre ses molaires. Le venin se répandit instantanément en elle. Son maître l'avait bien préparée.

La tête lui tourna. Elle vacilla et se retint en enfonçant ses mains dans le sol. Des myriades de couleurs dansèrent devant ses yeux. Les arbres et les toiles se brouillèrent et furent remplacés par un immense brasier. L'incendie faisait rage à des lieues de son bosquet, mais elle le contemplait à travers les yeux de plusieurs milliers de ses enfants, comme si son esprit était fracturé en d'innombrables de morceaux.

Des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues tandis qu'elle assistait à l'holocauste. *Des rideaux de flammes qui dévorent bois et toiles. Ses enfants en fuite. De la fumée balayée par le*

vent. Des araignées qui brûlent. Et, l'espace d'un instant : *Un chariot noirci, à la bâche fumante, tiré par deux chevaux aux yeux fous…*

Elle cracha la dépouille flasque et vide de son enfant sur le sol.

— Non, gémit-elle. Mes petits !

Elle se redressa, déchirant le cocon qui l'enveloppait, et leva la tête vers les frondaisons. Au-dessus d'elle, le soleil brillait dans un ciel dégagé, mais, à l'ouest, un énorme nuage noir obscurcissait l'horizon. Sans sa vision très particulière, elle l'aurait pris pour un vulgaire front orageux. En l'occurrence, elle savait qu'il n'était pas alimenté par la pluie et la foudre, mais par le feu et le vent.

Tandis qu'elle l'observait, elle capta un rugissement lointain, pareil au cri d'un prédateur qui approche. Des tentacules de fumée émergèrent du nuage noir et se tendirent vers elle. L'incendie déferlait sur sa vallée ! réalisa-t-elle avec un frisson d'horreur. Il allait tout consumer sur son passage. Épouvantée, elle porta un poing couvert de terre à sa bouche.

— La Horde ne doit pas mourir, se lamenta-t-elle.

En son sein, l'inquiétude qu'elle éprouvait pour ses enfants se mêlait à l'anxiété d'offenser le Seigneur Noir en permettant la destruction du cadeau qu'il lui avait fait.

Elle envisagea brièvement de contacter son maître, mais le temps qu'elle purifie la pierre d'éb'ène et effectue le rituel, le feu serait déjà sur elle. *Non*, songea-t-elle en s'enveloppant de ses bras comme pour se réconforter. Cet appel-là devrait attendre. Quand ses enfants et elle seraient en sécurité, elle informerait le Seigneur Noir de ce qui venait de se passer.

Derrière elle, le rugissement s'amplifia, et le jour s'obscurcit tandis que la fumée masquait le soleil.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Vira'ni s'extirpa des lambeaux de son cocon et s'accroupit sur la terre humide, les genoux largement écartés. Fermant les yeux, elle se concentra pour s'ouvrir et laisser son fumet se répandre. Son entrejambe sentait la viande pourrie et le lait tourné.

Venez à moi, mes enfants, appela-t-elle.

Et ils vinrent – courant, rampant, se traînant depuis toutes les directions. Elle savait qu'elle ne pourrait pas les sauver tous. C'était non seulement impossible, mais inutile. Elle n'avait besoin que de préserver une fraction de la Horde, une graine à partir de laquelle faire repousser le reste.

Venez, venez, les pressa-t-elle. *Dépêchez-vous*.

Ses enfants recouvrirent ses genoux et prirent d'assaut ses cuisses à la peau si douce. Ils retournaient à la source, à l'endroit dont ils étaient sortis. Gigotant et se tortillant, ils se frayèrent un chemin jusqu'à son utérus, et Vira'ni sourit de bonheur alors qu'ils la remplissaient. Elle se mit à fredonner une berceuse que lui avait enseignée sa propre mère. La Horde continua à se répandre en elle, des milliers d'araignées minuscules qui distendirent son ventre jusqu'à ce qu'elle ait l'air enceinte de jumeaux. Elle les sentit s'installer confortablement dans ses entrailles, et un sourire plein de fierté maternelle illumina son visage.

Elle portait bien plus que des jumeaux.

Quand elle fut pleine, elle resserra les genoux. Quelques retardataires tentèrent d'escalader ses jambes nues, mais elle les repoussa d'une tendre pichenette et se leva.

Elle rebroussa chemin vers l'endroit où elle avait laissé ses affaires, se rhabilla très vite et pendit sa besace à son épaule. La piste n'était pas loin, mais elle devait se hâter si elle voulait sortir des bois avant que le feu la rattrape.

Elle s'éloigna d'un pas vif, une main posée sur sa besace et l'autre sur son ventre. Bien qu'épuisée, elle s'autorisa un sourire satisfait. Pas de doute : elle était une excellente mère.

4

— Du nerf ! cria Er'ril, la gorge mise à vif par la fumée et la fatigue. (Il regarda les roues arrière du chariot essayer de franchir le tronc à demi calciné qui était tombé en travers de la piste.) Mogweed, ne laisse pas faiblir les chevaux ! Pousse-les plus fort !

Une nuée de braises s'abattit sur le chariot, allumant des foyers miniatures à la surface de la bâche. S'arrêter était synonyme de mort certaine. Même si le vent de Méric poussait le gros de l'incendie en avant, de petits brasiers latéraux continuaient à fumer et à cracher des cendres brûlantes vers les compagnons, qui tentaient de se frayer un chemin à travers la forêt ravagée. Le chariot, en particulier, offrait une cible de choix aux flammes renégates à cause de sa taille et de sa faible manœuvrabilité.

— Éteignez-moi ces feux ! tempêta Er'ril.

Il aurait pu s'abstenir. Montés sur leurs chevaux épuisés, Kral et Nee'lahn faisaient déjà le tour du chariot en l'arrosant avec des outres en peau de chèvre. Les braises s'éteignirent, laissant de petits cercles noirs sur la bâche.

— Nous n'allons pas tarder à manquer d'eau, commenta Elena, qui chevauchait non loin d'Er'ril. Et il nous reste encore beaucoup de chemin à faire avant de sortir de ce bois maudit.

Saisie par une violente quinte de toux, la jeune fille se plia en deux. Plus ils s'enfonçaient dans la forêt, plus le souffle de l'incendie devenait brûlant. La chaleur les gênait bien davantage que les flammes ou que les araignées.

Er'ril rajusta son masque sur son nez, s'efforçant de dissimuler son expression inquiète.

— On va s'en sortir, marmonna-t-il.

Nee'lahn revint vers eux.

— Méric ne tiendra plus très longtemps, rapporta-t-elle. Il prétend que tout va bien, mais ses mains tremblent sur les rênes. Et, tout à l'heure, il a failli tomber de cheval.

— Il faut qu'il tienne, répliqua Er'ril. Si le feu s'éteint avant que nous sortions de ce bois, nous nous retrouverons prisonniers. Il doit faire avancer l'incendie – il le doit.

Comme pour railler sa détermination, les clochettes du chariot émirent un tintement moqueur alors que les roues arrière patinaient en vain contre le tronc d'arbre avant de retomber dans la boue.

Elena et Nee'lahn levèrent un regard interrogateur vers Er'ril.

Kral les rejoignit et tendit un doigt vers la gauche de la piste.

— Elles reviennent à la charge.

On aurait dit que les araignées sentaient quand les voyageurs étaient en difficulté. À plusieurs reprises déjà, elles avaient failli les piéger. Mais elles n'étaient pas très rapides. Tant qu'ils avaient réussi à avancer, les compagnons n'avaient eu à se soucier que de la chaleur et des flammes.

À présent…

Des masses rouges et grouillantes émergeaient sur les bords de la large trouée que l'incendie avait ouverte parmi les arbres. De nombreuses araignées se consumaient au contact des braises éparses ; leur corps se mettait soudain à fumer et se recroquevillait sur lui-même avec un sifflement. Mais les autres continuaient à ramper en piétinant leurs camarades mortes. Malgré le vent et les tourbillons de fumée, quelques-unes se balançaient au bout de leur fil, telles des gouttes de poison lévitant au-dessus du sol calciné.

La mort était partout.

Par-dessus son épaule, Er'ril jeta un coup d'œil au chariot bloqué et talonna son cheval pour s'en rapprocher.

— Il faut l'alléger, ordonna-t-il aux occupants. Débarrassez-vous des provisions et de l'équipement.

L'énorme bras de Tol'chuk jaillit par le rabat de toile. Fardale sortit le museau tandis que l'og're extirpait son corps massif du véhicule.

— Non ! glapit Er'ril. Il n'est pas question que tu descendes !

Tu risques de marcher sur une araignée ! Contente-toi de balancer les sacs.

— À moi seul, je pèse plus lourd que tous nos bagages, fit valoir Tol'chuk en enjambant le rebord de planches. (Pieds nus, il se laissa tomber sur la piste.) Nous, les og'res, nous avons la peau dure comme du cuir. Il faudrait bien plus qu'une misérable araignée pour la transpercer.

— Peu importe, répliqua vivement Er'ril. Je préfère perdre les provisions et l'équipement plutôt que toi.

Tol'chuk lui tapota le genou.

— Moi aussi, dit-il avec un sourire qui découvrit ses crocs.

Puis il pivota vers le chariot, se pencha en pliant les genoux et saisit l'essieu dans ses grosses mains griffues. Ses veines saillant sous sa peau telles les racines d'un très vieux chêne, il banda ses muscles et souleva la moitié arrière du véhicule, qui se retrouva en appui sur ses roues avant, de l'autre côté de l'obstacle.

— À toi, Mogweed ! tonna-t-il.

Un fouet claqua. Le chariot bondit comme si une guêpe venait de le piquer. Tol'chuk suivit le mouvement en grognant, et ses pieds s'enfoncèrent dans le sol argileux jusqu'aux chevilles. Dès que les roues arrière eurent franchi le tronc, il lâcha le véhicule, qui retomba sur la piste avec fracas. Apparemment satisfait, il se frotta les mains pour essuyer la graisse de l'essieu et arracha ses pieds à la boue.

— Maintenant, on peut y aller.

Il enjamba le tronc d'arbre, rejoignit le chariot et se hissa à l'arrière.

Malgré la sueur qui lui coulait dans les yeux, Er'ril resta abasourdi par cette démonstration. Tol'chuk était toujours si calme, si réservé ! Jamais il ne l'aurait soupçonné de posséder une telle force. Il prit mentalement note de ne jamais contrarier l'og're.

— Les araignées, lança Elena, arrachant le guerrier à sa transe tandis que Brume s'agitait nerveusement près de l'étalon de ce dernier.

Comme une vague venant mourir sur la grève, l'avant-garde de l'armée venimeuse atteignit la piste. Au même moment, les

créatures qui composaient ses flancs montèrent à l'assaut des troncs les plus proches et, suspendues à des fils de soie, se balancèrent vers les intrus. On aurait dit qu'elles étaient toutes mues par une même détermination, que chacune d'elles avait une seule idée en tête : submerger Er'ril et ses compagnons pour leur donner un baiser mortel.

Le guerrier pivota sur sa selle.

— Nee'lahn, emmène Elena et rejoignez Méric. Kral, tu restes ici avec moi. Il faut retenir ces maudites bestioles pour permettre aux autres de prendre de l'avance.

Mogweed passa la tête à l'angle du chariot. La terreur écarquillait ses yeux ambrés.

— Et m-moi ? bredouilla-t-il. Qu'est-ce que je fais ? Je ne vais pas tarder à perdre Méric de vue !

De la main, Er'ril lui fit signe d'y aller.

— Dépêche-toi de le rattraper. Ne ménage pas les chevaux.

Nee'lahn et Elena s'éloignèrent au trot. Le guerrier attendit un instant pour s'assurer que la jeune fille suivait bien ses instructions. Puis il reporta son attention sur Kral.

Juché sur son destrier noir aux yeux flamboyants, le montagnard était plus qu'impressionnant avec sa capuche et sa cape. Rorshaf, son étalon de guerre, raclait le sol de ses sabots ferrés. Les araignées se trouvaient à moins d'un mètre de ses jambes.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit calmement Kral.

Il ne semblait pas du tout perturbé par la marée venimeuse qui se rapprochait de lui.

Er'ril fit volter sa monture et sauta à terre.

— On gagne du temps.

Il dégaina son épée et, du plat de la lame, donna une bonne claque sur le postérieur de l'étalon. Celui-ci poussa un hennissement surpris et détala… droit vers la masse grouillante des araignées.

Parfois, il était nécessaire de sacrifier un pion pour remporter la partie.

Les araignées suspendues à un fil se balancèrent vers les sabots qui écrasaient leurs congénères. D'un même mouvement, elles se jetèrent sur le malheureux cheval. Les jambes et les

flancs de celui-ci disparurent bientôt sous une myriade de petits corps rouges et boursouflés. Il se cabra et rejeta la tête en arrière, la bouche ouverte eu un cri silencieux. Puis il s'écroula sur la piste boueuse, où il se tordit pendant quelques secondes avant de s'immobiliser. Déjà, ses meurtrières commençaient à le recouvrir de leurs toiles. Son œil ouvert, jadis plein de courage et de vigueur, était aussi terne et vitreux que celui d'un poulain mort-né. Une araignée solitaire dansait à la surface de son globe oculaire.

Er'ril rengaina son épée et se détourna alors que les créatures engloutissaient leur festin. Kral lui tendit la main pour l'aider à monter derrière lui.

— Il s'appelait Sheshone, dit le montagnard en fixant la carcasse de l'étalon blanc.

Er'ril aurait préféré qu'il s'abstienne. Les personnes et les animaux dont on ignore le nom sont toujours plus faciles à oublier.

Kral fit pivoter Rorshaf et le lança sur les traces du chariot. Le guerrier ne jeta pas le moindre coup d'œil en arrière.

— Que s'est-il passé ? s'enquit Elena, pâle d'inquiétude.

Elle regarda Er'ril dételer un des deux chevaux de trait qui suivaient Méric. Sans répondre, le guerrier détacha les trois paquetages que portait l'animal, les laissa tomber dans la boue et se hissa sur le large dos de sa nouvelle monture.

— Continue à avancer, Méric, ordonna-t-il. Kral, débrouille-toi pour que quelqu'un ramasse ces paquetages et les jette à l'arrière du chariot quand Mogweed passera par ici.

Le montagnard acquiesça et fit volter Rorshaf.

— Je ferais mieux de rebrousser chemin pour surveiller nos arrières. La carcasse de Sheshone n'occupera pas nos poursuivants très longtemps.

Il s'éloigna au petit trot.

Quand il fut parti, Elena amena Brume au niveau du cheval d'Er'ril. Tous deux emboîtèrent le pas à Méric et à Nee'lahn, qui avaient déjà pris une bonne avance sur la piste enfumée.

— Qu'est-il arrivé à ton étalon ? s'enquit la jeune fille.

Er'ril continua à regarder droit devant lui.

— Il est mort, lâcha-t-il.

Puis il talonna sa monture, signalant la fin de la discussion.

Elena frotta ses yeux rougis et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Mais, s'il restait quelque indice susceptible de révéler ce qui s'était produit, les détours de la piste et le chariot brinquebalant conduit par Mogweed le lui masquaient. Résignée, elle reporta son attention sur Er'ril. La raideur du guerrier disait assez clairement qu'il était très affecté par l'incident – et, comme d'habitude, il refusait d'en parler.

Les doigts d'Elena se crispèrent sur les rênes de Brume. Si elle avait davantage maîtrisé sa magie, peut-être aurait-elle pu épargner à Er'ril la décision qui pesait ainsi sur ses épaules. Elle étudia sa main droite gantée. La souillure écarlate n'était pas visible sous le cuir, mais son pouvoir la démangeait, lui rappelant que, même caché, il demeurait présent et exigeant.

Un jour viendrait où Er'ril ne serait plus là pour porter son fardeau à sa place. Alors, elle devrait ôter ses gants et trancher elle-même dans les situations difficiles. Elle observa le dos tendu du guerrier, les muscles noués de son cou. Saurait-elle faire preuve d'autant de force que lui ?

Nee'lahn avait ralenti pour se laisser rejoindre par ses compagnons.

— Problème droit devant, annonça-t-elle. Une lieue plus loin, la piste traverse une vallée assez profonde que l'incendie a épargnée pour sauter directement de l'autre côté. De ce fait, il reste un bosquet à l'intérieur duquel la Horde demeure très active.

— Ne peut-on pas le contourner ? suggéra Er'ril.

Nee'lahn secoua la tête.

— Pas avec le chariot. Et, même si nous l'abandonnions, je doute que nous réussissions à naviguer entre les troncs d'arbres morts et les braises fumantes qui doivent encore joncher le sol.

— Voyons ce bosquet, soupira Er'ril en faisant claquer ses rênes.

Nee'lahn le précéda sur le chemin.

— C'est juste à la sortie de ce virage, dit-elle avec un signe du menton. Méric nous attend là-bas.

En silence, ils trottèrent jusqu'à l'endroit où l'el'phe s'était arrêté. La chaleur empirait à chaque pas ; sa caresse brûlante

semblait les atteindre à travers leurs vêtements. Elena ne tarda pas à suffoquer.

Méric n'était guère plus vaillant, constata-t-elle en s'approchant de l'el'phe. L'épuisement se lisait dans chacun de ses muscles, dans les cernes violacés qui soulignaient ses yeux. Affaissé sur le dos de sa jument rouanne, il paraissait s'être ratatiné, comme si l'utilisation de ses pouvoirs l'avait vidé de toute substance. Il leva un regard morne vers ses compagnons.

— Comment t'en sors-tu ? demanda Er'ril en le rejoignant.

— L'incendie n'a plus qu'une lieue de forêt à consumer, répondit Méric, remuant ses lèvres craquelées avec difficulté. Je tiendrai le coup jusqu'à ce qu'il ait fini. (Du menton, il désigna la poche de végétation que le feu avait ignorée.) Mais je ne peux rien faire pour ça. Pousser le feu en avant mobilise toute ma concentration.

Er'ril acquiesça et pivota pour étudier l'obstacle, les yeux plissés par l'inquiétude.

Elena se rapprocha du guerrier pour mieux voir. Au fond de la cuvette qui l'avait protégé contre les flammes, le bosquet survivant se dressait, enveloppé de soie et de silence. La jeune fille ne vit pas d'araignées remuer parmi les amas de toiles. En fait, rien ne bougeait dans le sous-bois. La végétation était aussi immobile qu'un cadavre. La totale absence de signes de vie, qui aurait dû rassurer Elena, ne fit que l'angoisser davantage.

— Le feu les a peut-être fait fuir, suggéra-t-elle sans grand espoir.

— À ta place, je n'y compterais pas, répliqua Nee'lahn. Jusqu'ici, elles se sont accrochées à leurs nids avec beaucoup de ténacité. Je te parie qu'elles nous attendent, tapies en embuscade.

— On n'a qu'à brûler ce bosquet à la main, marmonna Er'ril.

Méric soupira et secoua la tête.

— Nous n'avons pas le temps. Nous devons avancer dans le sillage de l'incendie ; sans quoi, les araignées le contourneront et reprendront possession de la forêt avant que nous ayons pu passer. Nous n'avons déjà pris que trop de retard. Si nous traînons encore, le feu nous échappera.

Un grondement pareil à celui du tonnerre arracha les

voyageurs à la contemplation du bosquet. Kral galopait vers eux ; le chariot le suivait en cahotant.

— La Horde est de nouveau en marche, annonça le montagnard en rejoignant ses amis. Elle sera bientôt sur nous. Pourquoi vous êtes-vous… ?

Il n'acheva pas sa phrase. Il avait vu l'obstacle.

Nee'lahn lui expliqua la situation pendant qu'Er'ril reportait son attention sur le bosquet. Elena se rapprocha de l'homme des plaines, mais le laissa réfléchir sans rien dire. Il devait réaliser par lui-même qu'une seule option s'offrait à eux. Si elle en parlait la première, elle savait qu'il résisterait par pur esprit de contradiction. Non, elle ne prendrait pas le risque de le détourner du bon chemin. Pour peu qu'elle lui en laisse le temps, il finirait bien par arriver à la même conclusion qu'elle.

Tandis qu'elle observait Er'ril, elle vit ses épaules s'affaisser. Il capitulait. Après quelques secondes d'hésitation, il pivota vers elle. Une expression chagrinée se lisait dans ses yeux, et Elena devina qu'il lui en coûtait de lui demander une chose pareille. Aussi se contenta-t-elle d'acquiescer en silence.

Comme le chariot s'arrêtait près d'eux, Er'ril fit volter son cheval vers le reste du groupe. Il se racla la gorge pour capter l'attention générale et se lança.

— Araignées ou pas, nous n'avons pas le choix : nous devons traverser ce bosquet.

Une lueur inquiète s'alluma dans les yeux de chacun de ses compagnons, mais personne ne protesta.

— J'espère qu'il nous reste assez de chevaux à sacrifier, grimaça seulement Kral.

Elena ne comprit pas ce qu'il voulait dire, mais elle ne lui réclama pas d'explications. Ce n'était pas le moment. Au lieu de cela, elle fit pivoter Brume vers le bosquet et prit une profonde inspiration.

Tandis que les autres retenaient leur souffle, elle ôta le gant de sa main droite. La tache écarlate brillait déjà sur sa peau. Redressant les épaules, elle se concentra pour en intensifier l'éclat. Une lumière de la couleur d'une rose de lune s'épanouit dans sa paume ouverte, puis se propagea à ses doigts.

Elle sentit vaguement Er'ril se rapprocher d'elle.

— Laisse le pouvoir monter, mais ne le laisse pas te submerger, chuchota-t-il. C'est à toi de le contrôler, pas l'inverse.

Les paupières d'Elena se fermèrent à demi. À présent, sa main flamboyait dans la pénombre, et la magie crépitait sur sa peau. Son pouvoir semblait bien trop immense pour être contenu dans sa frêle silhouette. Comment pouvait-elle le retenir ? Et une fois qu'elle l'aurait libéré, comment pourrait-elle le contrôler ?

— Sois prudente, lui recommanda Er'ril, la gorge nouée.

Une fraction de son anxiété provoqua un écho dans la poitrine d'Elena. De nouveau, la jeune fille vit ses parents engloutis par le mur de feu qui venait de jaillir de sa main. La lueur écarlate faiblit. Elle n'était pas davantage capable de contrôler son pouvoir aujourd'hui qu'en ce funeste soir d'automne.

— Je… je ne peux pas, gémit-elle.

Er'ril lui pressa le genou.

— Si, tu peux. La magie est dans ton sang. Elle fait partie de toi. Contrôle-toi et tu la contrôleras.

— Mais…

— Fais-moi confiance, El. Je sais que tu peux le faire.

Luttant pour refouler ses larmes, Elena leva les yeux vers le guerrier. Sous ses cheveux aussi noirs que la nuit, les prunelles grises d'Er'ril brillaient d'une intense conviction. Dans les contours anguleux de son visage, la jeune fille discernait la force de celui qui était son protecteur. Elle hocha la tête et tenta de s'approprier une petite partie de son courage. Prenant une profonde inspiration, elle fit face au bosquet et chassa de son esprit tout ce qui n'était pas le flux de la magie dans son sang.

Quelques battements de cœur plus tard, la tache écarlate flamboyait de nouveau.

Elle allait réussir. Elle était décidée.

— Bien. Maintenant, dès que tu seras prête, tu…

La voix d'Er'ril bourdonnait à son oreille telle une mouche importune.

— Assez ! aboya Elena. Tu avais raison. Je sais ce que j'ai à faire.

Sa main gauche tâtonna en quête du fourreau fixé à sa ceinture. Ses doigts se refermèrent sur un manche orné d'une rose, et elle dégaina sa dague de sor'cière. Le flamboiement écarlate de sa main droite se refléta sur la lame argentée.

Sa magie réclamait du sang pour la libérer. Et, à présent, elle était prête à l'écouter.

Elle s'entailla le pouce du tranchant de sa dague, ouvrant ainsi une brèche dans la prison de son pouvoir. Aussitôt, celui-ci jaillit de la plaie et se répandit à l'extérieur tel un feu glacial.

L'ombre d'un sourire effleura les lèvres d'Elena. Puis elle se força à adopter une expression sérieuse. Mais, quelque part au fond d'elle, dans un endroit qu'elle redoutait d'examiner trop soigneusement, une petite partie de son âme éclata d'un rire extatique.

Poursuivie par le rugissement des flammes, Vira'ni s'enfuyait, le front luisant de sueur et le souffle court. Ses cheveux et sa veste verte étaient couverts d'une fine couche de cendres ; ses joues étaient maculées de suie dans laquelle ses larmes avaient creusé des sillons propres. Malgré ses jambes chancelantes, elle courait pour échapper à la voix du feu.

La main posée sur son ventre lui rappelait pourquoi elle ne devait pas céder à l'épuisement. Elle devait protéger la graine de la Horde, ne pas laisser le cadeau du Seigneur Noir mourir avec elle. Dans sa tête, elle revoyait ses enfants périr dans les flammes. L'incendiaire paierait – oui, il paierait et souffrirait pour le crime haïssable qu'il venait de commettre. Seule la rage de Vira'ni mouvait encore ses jambes lasses et faisait battre son cœur exténué.

Il lui fallut un moment pour réaliser qu'elle était sortie de la forêt. Elle ne reprit conscience de son environnement qu'en sentant de l'eau froide se refermer sur ses pieds – celle d'un ruisseau créé par la fonte des neiges. Devant elle s'étendaient des plaines couvertes d'herbe que la lumière du couchant teintait de rose et d'or. Quelques bosquets de jeunes chênes se dressaient ici et là, tels des îlots au milieu d'un océan vert, et des jonquilles agitaient leurs clochettes comme pour annoncer le printemps. Des dizaines de torrents dévalaient les collines

basses pour aller se perdre dans l'abondante végétation.

Loin du plafond de branches et de toiles auquel elle était habituée, Vira'ni se sentait exposée et vulnérable. Ses pieds ralentirent sur la piste qui émergeait de la forêt et poursuivait sa trajectoire à travers les plaines. Par-dessus son épaule, elle jeta un coup d'œil au ciel enfumé qui reflétait la lueur écarlate des flammes. L'incendie rampait vers elle tel un prédateur en chasse, grognant sa frustration de voir sa proie lui échapper.

Vira'ni accéléra de nouveau. Le feu se contenterait-il de la forêt ? L'herbe de la prairie était gorgée de sève et humide de rosée, mais cela suffirait-il à apaiser l'appétit dévorant des flammes ? Dans le doute, elle devait continuer à fuir. Elle n'était pas seulement responsable de sa propre survie. Une fois certaine d'avoir mis la Horde en sécurité, elle pourrait faire halte et informer son maître de ce qui s'était passé.

Elle traversait la prairie inondée en se tordant le cou pour regarder en arrière et suivre la progression de l'incendie. Aussi ne vit-elle pas le petit camp de chasseurs avant de manquer trébucher sur les premières tentes – dont les occupants parurent tout aussi surpris qu'elle.

Vira'ni s'arrêta net et promena un regard méfiant à la ronde pour évaluer le danger. Une douzaine d'hommes vêtus de cuir vert se tenaient debout ou assis autour de trois feux. Une poignée de femmes s'étaient figées dans diverses poses face à des marmites ou à des animaux en train de rôtir à la broche. Quelques visages d'enfants pointaient craintivement derrière les jambes des adultes.

Tous restèrent pétrifiés l'espace d'un battement de cœur, jusqu'à ce qu'un molosse attaché à l'une des tentes pousse un long hurlement. Alors, Vira'ni recula. Plusieurs hommes se poussèrent du coude ou échangèrent quelques mots à voix basse en jetant des coups d'œil approbateurs dans sa direction. Les broches se remirent à tourner, et une femme aux larges épaules donna une tape au chien pour le faire taire.

Un homme se détacha du groupe et s'approcha de Vira'ni. Il avait des cheveux et une épaisse moustache couleur de sable, et mesurait une bonne tête de plus que ses camarades. Une lueur soupçonneuse brillait dans ses yeux.

— Tu peux m'expliquer ce que tu fais toute seule dans ces collines ?

Vira'ni se recroquevilla sur elle-même, laissant ses longs cheveux noirs tomber en rideau devant sa figure. Encore sous le choc de sa brusque intrusion parmi les chasseurs, elle ne trouvait pas de mots pour répondre.

— Où sont tes compagnons ? Avez-vous… ?

Le chasseur fut interrompu par une femme aussi grande que lui, qui l'écarta sans ménagements. Elle avait des cheveux blonds coupés court et une expression peu amène.

— Douce Mère, Josa, ne vois-tu pas qu'elle est sur le point d'accoucher et pratiquement morte de peur ? Va plutôt t'occuper de ton chien avant qu'il s'étrangle avec sa laisse.

Une fois que le dénommé Josa eut battu en retraite, la femme posa les poings sur ses hanches et détailla Vira'ni de la tête aux pieds.

— N'aie pas peur, petite, lui dit-elle sur un ton plus chaleureux que celui qu'elle avait employé avec Josa. Je m'appelle Bella. Tu es en sécurité ici. Respire à fond et calme-toi.

Vira'ni se redressa et repoussa timidement ses cheveux derrière une oreille.

— Le feu…, commença-t-elle.

Mais la voix lui manqua pour terminer sa phrase.

Bella acquiesça.

— Je m'en doutais un peu – tu es couverte de cendres et de suie. Donc, tu viens de la forêt ? Tu voyageais seule ?

— Oui… Non… Mes enfants !

Vira'ni ne put retenir ses larmes plus longtemps.

Bella la prit dans ses grands bras à l'instant où ses jambes se dérobaient sous elle. Elle s'abandonna dans son étreinte réconfortante. C'était si bon de se laisser aller ! Seule une autre femme pouvait comprendre la douleur d'une mère qui vient de perdre son enfant – qui a porté une vie dans son ventre et vu le monde la détruire. Elle se mit à sangloter sans retenue contre l'ample poitrine de Bella pendant que celle-ci lui caressait les cheveux et lui murmurait des paroles réconfortantes.

Sa protectrice l'entraîna vers une tente où, dit-elle, elle serait

plus tranquille. Elle l'installa dans un nid d'oreillers et demanda à une femme au regard bovin d'aller lui chercher une tasse de thé. Vira'ni commença à se ressaisir. Elle laissa Bella lui nettoyer la figure avec un chiffon humide. Elle ouvrit la bouche pour lui dire combien elle appréciait ses attentions, mais Bella posa un doigt sur ses lèvres pour la faire taire.

— Bois ça. On discutera après.

Elle lui tendit une petite tasse de thé à la menthe, dont la fumée et l'arôme parurent l'imprégner jusqu'à la moelle. Vira'ni savoura le breuvage en silence et le sentit réchauffer sa langue et ses mains. Le temps de terminer, elle avait repris assez de forces pour parler sans pleurer. Elle rendit la tasse à Bella et la remercia timidement.

Sa protectrice s'assit près d'elle.

— Maintenant, raconte-moi ce qui t'est arrivé. Avais-tu des compagnons ? Devons-nous les chercher ?

Vira'ni étudia ses mains et s'efforça de ne pas laisser le chagrin la submerger.

— Non, je voyageais juste avec… mes enfants.

— Ils n'ont pas pu échapper à l'incendie ?

Elle secoua la tête.

— Le feu nous a pris par surprise. Il était si rapide ! Je n'ai pas pu… (Sa voix monta dans les aigus.) Je n'ai pas pu les sauver.

Bella posa une main sur les siennes.

— Chut ! Ne culpabilise pas. Tu en as sauvé au moins un, dit-elle en désignant du menton le ventre gonflé de Vira'ni. À présent, il faut que tu te reposes. Tu dois être forte pour le bébé que tu portes.

Vira'ni renifla pour refouler ses larmes et hocha la tête. Bella se leva.

— L'incendie est féroce, lança Vira'ni avant qu'elle sorte de la tente. Il se peut qu'il arrive jusqu'ici.

— Ne t'inquiète pas. Nous connaissons bien la région. Au printemps, la prairie est toujours inondée. L'eau arrêtera le feu dès qu'il sortira de la forêt. Par mesure de précaution, nous allons tout de même poster des sentinelles. Si l'incendie nous menace, il ne nous faudra pas plus de quelques minutes pour

lever le camp et nous enfuir à cheval. Tu peux dormir sur tes deux oreilles. Nous vous protégerons, toi et ton enfant à naître.

— Vous êtes vraiment très gentille.

Vira'ni venait juste de s'adosser de nouveau à ses oreillers quand une douleur atroce jaillit de son ventre pour lui comprimer le cœur. Sa vision s'obscurcit, et un gémissement s'échappa de ses lèvres tandis que le feu lui déchirait les entrailles. L'espace d'un instant, elle vit à travers les yeux de ses milliers d'enfants.

Une adolescente juchée sur un cheval. Sa main droite levée, flamboyant comme un petit soleil écarlate. Autour d'elle, la mort tombe en pluie et consume tout – une mort plus horrible que les flammes – une mort née d'une abominable magie !

Aussi vite qu'elles l'avaient assaillie, la douleur et la vision s'évanouirent, ne laissant qu'un vide lancinant dans sa poitrine. Bella se pencha vers elle.

— Qu'y a-t-il, petite ?

Vira'ni garda le silence. Elle revoyait le poing rouge de la fille, ce poing gorgé de magie sauvage. Elle savait qui approchait en brûlant et en piétinant ses enfants sur son passage. C'était la sor'cière – celle que le maître recherchait ! Levant une main tremblante, elle caressa la mèche blanche dissimulée parmi sa chevelure noire. Elle n'avait pas oublié son devoir.

Elle pâlit en réalisant qu'elle était passée à deux doigts d'échouer. La sor'cière l'avait chassée de son poste et avait failli lui échapper, mais elle avait commis une erreur. Le Seigneur Noir avait mis Vira'ni au diapason du sombre pouvoir de l'adolescente. À la seconde où la magie sauvage s'était abattue sur la Horde, son corps avait senti le feu destructeur. Stupide enfant ! Maintenant qu'elle était avertie de sa présence, Vira'ni ne décevrait pas son maître – ou ses enfants assassinés – une seconde fois. La sor'cière souffrirait et se tordrait devant elle comme toutes ces pauvres araignées sur leurs toiles enflammées.

Mais elle avait besoin d'aide. Elle leva les yeux vers le visage inquiet de Bella. Et, en elle, elle reconnut une alliée, quelqu'un qui pourrait l'assister dans sa mission pour peu qu'elle sache la prendre par le bon bout.

Cette fois, elle ne chercha pas à refouler les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Je me souviens, maintenant, se lamenta-t-elle. Mon esprit a tenté d'effacer ces horreurs, mais… Tout m'est revenu d'un coup. Les flammes ! La mort ! (Elle se redressa en agrippant le bras de Bella.) Ceux qui ont allumé l'incendie et tué mes enfants viennent par ici.

Bella écarquilla les yeux, puis les plissa d'un air menaçant.

— Tu sais qui a mis le feu à notre forêt ?

— Oui… Oui… (Vira'ni regarda s'empourprer le visage de sa bienfaitrice.) Ils sont nombreux. J'ai vu un chariot. (Elle se força à frissonner.) Ils massacrent tous ceux qui se dressent sur leur chemin.

— Qui sont-ils ?

Vira'ni se raidit.

— D'ignobles assassins. Des bourreaux d'enfants. Pas des êtres humains, mais des bêtes, débita-t-elle fiévreusement.

Les yeux de Bella jetèrent des éclairs de haine, et toute couleur déserta son visage.

— Nos anciens nous ont prévenus que ces bois étaient envahis par le mal, que des créatures venimeuses incarnaient la plus abominable des corruptions. Ils nous ont envoyés ici pour surveiller la forêt et empêcher les araignées de se répandre dans la prairie. Pendant des lunes, elles sont restées tapies dans l'ombre des arbres, loin la lumière du soleil. Mais à présent… Douce Mère ! Si tu dis vrai, le mal s'apprête à étendre son emprise, et les flammes annoncent sa venue. (Elle se dégagea et se redressa.) Je dois prévenir les autres. Ces monstres ne passeront pas par ici.

Vira'ni regarda Bella sortir précipitamment de la tente, et l'entendit héler les chasseurs sur un ton pressant. Un sourire venimeux étira ses lèvres. Non, songea-t-elle en frottant son ventre distendu, les assassins de ses enfants ne sortiraient pas vivants de ces collines.

5

La magie se déversait de la paume ouverte d'Elena en cascades de feu glacial, et des étincelles bleues dansaient autour de son poignet telles des lucioles. La jeune fille était tout entière concentrée sur sa tâche. De la sueur perlant sur son front, elle luttait pour garder son pouvoir en laisse. Er'ril lui avait enseigné les bases de la manipulation – des principes très simples qu'il avait appris en servant l'Ordre en tant qu'homme-lige –, mais elle manquait encore d'entraînement et d'expérience pour se livrer à des tours complexes.

Cependant, elle compensait cette lacune par l'intensité de son pouvoir. La magie sauvage était une force à laquelle peu de chose pouvait résister. Son feu glacial inondait le bosquet envahi par les toiles d'araignée, congelant tout ce qu'il touchait. Les troncs d'arbres explosaient avec un craquement assourdissant. Les racines se brisaient, entraînant la chute des érables majestueux et des chênes vénérables. Le linceul de soie se changeait en une dentelle de givre que le plus léger courant d'air suffisait à briser en mille morceaux.

Un nuage de vapeur s'élevait de la forêt pour rejoindre la fumée de l'incendie dans le ciel. La magie sauvage dévorait le bosquet et ses habitantes aussi sûrement que les flammes avaient consumé le reste du bois. Deux feux pareils à des frères ennemis détruisaient tout sur leur passage.

Le nez en l'air, Elena regarda la vapeur blanche monter à la rencontre de la fumée noire. Cela lui rappelait les extrémités opposées de son pouvoir. En étudiant avec Er'ril, la jeune fille avait appris que le caractère de sa magie était dicté par la lumière qui l'avait renouvelée. Celle du soleil lui permettait de manipuler les flammes et la chaleur ; celle de la lune, la glace et le froid. C'était comme si son pouvoir reflétait la dualité de sa

nature, son esprit partagé entre la femme et la sor'cière.

Au-dessus d'elle, à l'endroit où vapeur glaciale et fumée brûlante se rencontraient, des tourbillons se formèrent comme chacune des deux nappes luttait pour prendre le contrôle du ciel. Des feuilles gelées cliquetaient telles les vertèbres d'un squelette. Des branches cassées s'envolaient par dizaines.

Bientôt, la fureur des cieux se communiqua à Elena. Son cœur battait à tout rompre au diapason de la chorale destructrice. La magie chantait dans son sang, l'implorant de se jeter, elle aussi, dans la bataille. La femme en elle résistait à ces pulsions, mais la sor'cière s'abandonnait à l'ivresse du pouvoir, se délectait du crépitement des flammes bleues et du hurlement de la bise.

Elena ferma les yeux pour ne plus voir la tempête qui se déchaînait dans le ciel. Elle se recentra sur elle-même et reprit le contrôle de sa respiration. Mentalement, elle explora son corps, sondant chacun de ses muscles et de ses tendons, de ses ligaments et de ses os, de ses veines et de ses boyaux. L'intérieur de ses cuisses était meurtri par une longue journée passée à cheval ; une ecchymose pulsait à l'endroit où son épaule avait heurté une branche basse. Elle n'était pas qu'un réservoir d'énergie surnaturelle. Elle était une femme – et c'était bien assez de magie pour elle.

Une voix interrompit sa méditation.

— Elena, tu as détruit le bosquet. Tu peux arrêter.

La jeune fille inclina légèrement la tête, mais ne rouvrit pas les yeux. Ce n'était pas le moment de se laisser distraire par la redoutable beauté de la magie sauvage.

Lentement, elle ferma sa main levée. Ses doigts lui semblaient gelés jusqu'à la moelle de leurs phalanges menues. Un instant, elle craignit de les casser. Mais, un par un, ils se replièrent tels les pétales d'une fleur qui se referment la nuit, tarissant le flot du feu glacial. Le pouvoir résiduel qui s'attardait en elle protesta violemment contre cette interruption, et son poing se mit à trembler. *Encore !* réclamait son sang. *Goûte la pleine puissance de ta magie !* Son index commença à se déplier.

De nouveau, une voix l'interrompit.

— Non !

Mais, cette fois, ce n'était pas Er'ril : c'était Elena elle-même qui s'adressait tout haut à son propre pouvoir. Resserrant le poing, elle sentit son pouls battre frénétiquement dans sa paume crispée. Elle força son cœur à ralentir. Lorsque les pulsations se furent calmées, elle n'eut pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que le flamboiement de son pouvoir s'était dissipé et que sa main avait repris sa teinte normale. Elle laissa retomber son bras.

— Douce Mère, regardez-moi ça ! s'exclama Kral, dont l'étalon de guerre s'ébrouait derrière elle.

Elena ouvrit les yeux. Une pellicule de glace scintillante recouvrait la vallée d'un bout à l'autre. Pas une seule feuille n'avait échappé à l'emprise du givre qui enveloppait les arbres d'une croûte argentée. Des milliers de lances cristallines s'étaient formées sur les branches et sur les troncs. Mais, au lieu de piquer vers le sol, toutes pointaient dans la direction à laquelle Elena faisait face, comme si une bourrasque monstrueuse avait soufflé depuis le corps de la jeune fille. Ce qui n'était pas si loin de la vérité.

Tandis qu'Elena étudiait son œuvre, le nuage de fumée s'entrouvrit brièvement pour laisser filtrer quelques rayons de soleil. En touchant la glace, ceux-ci firent jaillir des myriades d'arcs-en-ciel – et, l'espace d'un long soupir émerveillé, le bosquet se changea en une vision onirique : une forêt de cristal multicolore.

— C'est magnifique, souffla Nee'lahn. Comme si tu avais donné substance et forme à la chanson des arbres.

Elena détourna les yeux. Cette beauté aveuglante ne dissimulait que destruction. Des larmes brûlantes coulèrent sur les joues glacées de l'adolescente. La mort n'aurait jamais dû se parer de si magnifiques atours.

— Ça ne va pas ? s'inquiéta Er'ril. Tu es blessée ?

Elena secoua la tête. Même la petite entaille qu'elle s'était faite au pouce avait disparu sans laisser de traces. Pour autant, sa main droite n'en avait pas réchappé intacte. On aurait – dit qu'en s'écoulant par la plaie, sa magie avait emporté la couleur de sa peau avec elle. Sa paume n'était plus couverte de

tourbillons écarlates, mais à peine rougie comme si elle avait pris un coup de soleil. La destruction du bosquet avait consumé presque toutes ses réserves d'énergie, ne laissant qu'un léger vestige de pouvoir derrière elle.

Elena leva sa main pour la montrer à Er'ril.

— Je vais bien. Mais il ne me reste presque plus de magie.

Le guerrier hocha la tête.

— Ne t'en fais pas pour ça. On ne devrait plus rencontrer d'obstacle maintenant. Et tu pourras régénérer ton pouvoir quand il sera tari.

— Pourquoi dois-je attendre de l'avoir épuisé ? demanda Elena en baissant sa main. Ne vaudrait-il pas mieux le maintenir constamment à son plus haut niveau ?

— Bonne remarque, approuva Er'ril. Mon frère Shorkan disait toujours la même chose. Beaucoup de mages de son époque ont cherché un moyen de régénérer leur magie avant qu'elle soit épuisée. Ils ont tous échoué. Ça ne fonctionne pas de cette façon, voilà tout.

— Dans ce cas, je devrais peut-être utiliser ce qui me reste, histoire de la régénérer tout de suite, suggéra Elena.

Cela lui semblait plus prudent, mais elle frémissait à l'idée de devoir libérer son pouvoir une seconde fois.

Le visage d'Er'ril s'assombrit.

— Non. N'y pense même pas, contra-t-il d'une voix tendue. Ta magie est un don précieux ; tu ne dois pas la gaspiller. Ne l'utilise qu'en cas d'absolue nécessité. (Il talonna son cheval et fit signe aux autres de le suivre.) Maintenant, allons-y.

— Mais pourquoi ? protesta Elena en maintenant Brume à la hauteur de la monture du guerrier. Quelle différence cela fait-il ? Pourquoi ne puis-je pas utiliser mon pouvoir comme je l'entends ?

— Parce que c'est une voie dangereuse, répondit Er'ril sans la regarder. De mon temps, l'usage inconsidéré de la magie a perdu bien des mages.

Il descendit la piste en silence, le regard perdu dans le vague et l'esprit bien loin de la forêt gelée. Croyant la discussion finie, Elena fit mine de se détourner, mais l'homme des plaines reprit la parole d'une voix étranglée.

— Très vite, ils se sont laissés enivrer par leur propre pouvoir. C'est de cette corruption qu'est née la fraternité des mages noirs. (Il reporta son attention sur la jeune fille et la fixa d'un regard intense.) Fais très attention. La mort n'est pas le seul danger qui guette ceux qui abusent de la magie sauvage. Elle peut également noircir l'esprit et pervertir l'âme.

Elena savait qu'Er'ril disait vrai. Elle avait entendu l'appel ensorcelant de son pouvoir. Une partie de son être chantait déjà au diapason de celui-ci. Elle frissonna. Combien de temps s'écoulerait-il avant que cette partie d'elle-même grandisse et prenne le dessus ? Les mains tremblantes, elle renfila son gant en peau de daim et résolut de n'utiliser sa magie qu'en dernier recours – et de toujours y réfléchir à deux fois, même en l'absence d'une autre solution.

Er'ril marmonna quelque chose.

— Quoi ? demanda la jeune fille en ajustant son gant.

Au terme d'une longue hésitation, le guerrier leva un regard blessé vers elle.

— Tu as besoin d'un meilleur professeur. Je ne suis pas assez instruit pour t'enseigner toutes les subtilités de ton art, ni pour te fournir les outils nécessaires à la préservation de ton esprit. En utilisant ta magie sans supervision adéquate, tu prends d'énormes risques.

Pour la première fois, Elena discerna un profond chagrin sur les traits anguleux d'Er'ril, et elle réalisa qu'elle n'était pas la seule à souffrir quand elle utilisait son pouvoir.

— Je… je me suis bien débrouillée jusqu'ici. Tu m'as donné de bonnes bases. (Elle grimaça un sourire.) Et puis, nous n'avons pas vraiment le choix. Je n'ai personne d'autre sous la main.

L'expression du guerrier se radoucit.

— Tout de même… Promets-moi d'être prudente.

— Je te le promets.

Méric et Nee'lahn les rejoignirent. L'el'phe était avachi sur sa selle, dont il agrippait le pommeau d'une main pour ne pas tomber.

— L'incendie a presque atteint la lisière de la forêt, dit-il d'une voix éraillée par la fatigue. Nous avons perdu trop de

temps. Dépêchons-nous de sortir d'ici avant que la Horde reprenne le couloir ouvert par les flammes.

— Très bien, pars en avant, ordonna Er'ril. Nee'lahn, tu l'accompagnes et tu l'aides en cas de besoin. (Il pivota pour héler les occupants du chariot qui progressait lentement sur le sol gelé.) Mogweed, n'aie pas peur de jouer du fouet. Nous devons faire courir les chevaux pour semer les araignées.

Elena vit la terreur crisper le visage livide du métamorphe. Mais celui-ci acquiesça et fit claquer son fouet. Le chariot bondit en avant, révélant deux silhouettes qui venaient de sauter à terre et couraient maintenant à côté du véhicule. Tol'chuk et Fardale. Jamais Elena n'aurait cru qu'une créature aussi massive que l'og're puisse se mouvoir avec une telle rapidité. Er'ril, en revanche, parut plus alarmé qu'impressionné.

— Non, non ! hurla-t-il. Restez dans le chariot. Nous ne pouvons pas ralentir pour vous attendre.

— Les chevaux iront plus vite s'ils ont moins de poids à tirer, répondit Tol'chuk sur un ton égal. Et les og'res sont de bons coureurs – du moins, sur une courte distance. Je tiendrai jusqu'à la lisière de la forêt. Fardale et moi ne vous ralentirons pas.

— Les araignées…, insista Er'ril, sceptique.

Tol'chuk désigna le bord de la piste, où de petits corps rouges, prisonniers de leur gangue de glace, se détachaient telles des inclusions écarlates dans une rivière de diamants.

— Elles ne nous pourchassent pas très activement.

Er'ril hésita un moment et lança à Kral :

— Surveille nos arrières, tu veux ?

Le montagnard leva un bras pour signifier qu'il avait compris, puis tira sur les rênes de Rorshaf et attendit que le chariot le dépasse.

Er'ril reporta son attention sur Elena.

— Ta jument aura-t-elle la force de galoper encore une lieue ?

— Brume est robuste. Elle finira sur les rotules, mais… Oui, je pense qu'elle devrait y arriver.

— Dans ce cas, ne traînons pas. J'ai hâte de sortir de ce bois maudit.

Er'ril talonna son cheval, et la jeune fille l'imita en encourageant Brume de la voix. La petite jument souffla, secoua la tête et s'élança. Elle était ravie de courir. Les yeux rivés sur large dos d'Er'ril, Elena régla son allure sur celle du guerrier.

Ils avaient déjà traversé la moitié du bosquet, dont les branches formaient un toit de glace scintillante au-dessus de leur tête. Loin devant eux se découpaient les minuscules silhouettes de Méric et de Nee'lahn. Sur le passage de leurs compagnons, les toiles gelées, tendues en travers de la piste, explosaient en une nuée de fragments qui demeuraient suspendus dans les airs tels des papillons. Elena ne voulait pas que ces miettes de corruption la touchent ; aussi rajusta-t-elle sur le bas de son visage le mouchoir qui avait glissé pendant qu'elle libérait sa magie. Pourtant, elle ne put s'empêcher de frissonner en voyant des flocons de toile se poser sur sa cape. Même Brume poussa un hennissement de protestation.

Bientôt, ils émergèrent de la vallée et replongèrent dans la forêt brûlée. Mais leur soulagement fut de courte durée. Le brusque retour de la chaleur leur parut agréable pendant quelques secondes ; après quoi, l'air se chargea de vapeurs toxiques, et le souffle brûlant de l'incendie les enveloppa de nouveau. Elena se mit à tousser, et Brume ralentit perceptiblement.

La distance qui séparait la jeune fille d'Er'ril augmenta très vite. Derrière elle, Elena entendait les clochettes du chariot se rapprocher. Elle se pencha en avant et massa l'encolure dégoulinante de sueur de sa jument.

— Vas-y, Brume, je sais que tu peux le faire, la pressa-t-elle, la gorge desséchée par la chaleur. On y est presque.

Elle pria pour que la suite ne la fasse pas mentir – car, en vérité, la fumée et les cendres l'empêchaient de voir à plus de cinquante mètres. Elle avait perdu Méric et Nee'lahn de vue depuis un petit moment, et même Er'ril n'était plus qu'un fantôme dans le lointain. Elle ouvrit la bouche pour l'appeler, puis se ravisa. Le guerrier ne pourrait pas faire galoper Brume plus vite.

À force de caresses et d'encouragements, Elena réussit à faire accélérer sa monture. Elle sentit ses flancs se soulever et

ses muscles rouler sous son pelage alors que Brume fonçait, haletante, à travers le nuage gris. Petit à petit, la silhouette d'Er'ril se précisa comme l'écart entre eux diminuait.

— Brave fille, chantonna Elena à l'oreille de la jument. Je savais que tu pouvais le faire.

Soudain, un des sabots de Brume heurta une racine saillante, et la jument bascula en avant. Elena agita les bras, luttant pour conserver son assiette, mais elle perdit la bataille et se sentit voler dans les airs. Elle se raidit en prévision de l'impact… qui ne vint jamais. Avant qu'elle s'écrase sur le sol, des mains massives la rattrapèrent.

Elle leva les yeux vers le visage monstrueux de Tol'chuk. L'og're courait en la tenant calée au creux d'un de ses bras. Sa peau nue était aussi rugueuse que de l'écorce contre la joue de la jeune fille, et une odeur de chèvre mouillée émanait de tout son corps en sueur. Du coin de l'œil, Elena vit l'ombre du loup les dépasser. Brume n'était pas loin derrière.

— Merci, Tol'chuk, hoqueta-t-elle. Sans toi, je me serais sûrement cassé quelque chose. Mais tu peux me reposer maintenant.

— Pas le temps, grogna l'og're de sa voix rocailleuse. Les araignées sont sur nous.

Elena jeta un coup d'œil vers le bord de la piste. Elle s'était tellement concentrée sur ce qui se passait devant elle qu'elle en avait oublié de surveiller les côtés. Des milliers d'yeux à facettes luisaient à travers la fumée. Des rivières d'araignées coulaient vers eux, ondulant et bouillonnant tel un torrent en crue. Des centaines d'entre elles se consumaient au contact du sol brûlant, mais des centaines d'autres utilisaient leurs corps comme un pont. On aurait dit que les créatures étaient mues par un seul et même esprit. Pour la première fois, Elena comprit pourquoi on les appelait « la Horde ».

Tol'chuk avançait à grands bonds, mais l'épuisement lui courbait l'échine. Souvent, il prenait appui sur le sol avec les jointures de sa main libre, courant moitié comme un homme et moitié comme une bête.

Soudain, un grondement de tonnerre emplit les oreilles d'Elena : Kral les rejoignait.

— Bien joué, og’re ! tonna le montagnard. À présent, laisse-moi te délester de ton fardeau.

Rorshaf semblait à peine essoufflé. Ses sabots ferrés étincelaient en frappant le sol, et sa crinière noire flottait derrière lui tandis que Kral se positionnait sur la droite de Tol’chuk.

L’og’re se garda bien de protester. Pas d’héroïsme à deux sous pour lui : juste un solide bon sens. Elena se sentit à demi projetée dans les airs. Kral la saisit au vol et la déposa sur sa selle devant lui. Puis, d’un ordre aboyé dans la langue rauque des chevaux des roches, il lança Rorshaf au galop.

L’étalon fila ventre à terre. Les arbres qui bordaient la piste se brouillèrent aux yeux d’Elena. Quelques secondes plus tard, Rorshaf avait dépassé Brume et se rapprochait d’Er’ril.

— Hé ! lança Kral en amenant sa monture à la hauteur de celle du guerrier. Nous sommes cernés par la Horde. Si nous voulons nous échapper, c’est maintenant ou jamais !

Er’ril tira son masque vers le bas et écarquilla les yeux en voyant qu’Elena était avec le montagnard. Jetant un coup d’œil par-dessus son épaule, il vit Brume et sa selle vide qui gagnaient du terrain.

— Que s’est-il passé ? (Il secoua la tête.) Non, peu importe. Kral, pars devant avec Elena. Fais-la sortir d’ici. Moi, je vais aider Tol’chuk et le chariot.

Le montagnard acquiesça. Sans un mot, il accéléra et laissa Er’ril loin derrière lui. Elena dut empoigner à pleines mains la crinière noire de Rorshaf tandis que les sabots de l’étalon martelaient le sol boueux en cadence. L’angoisse lui nouait la gorge. Elle ne s’inquiétait pas pour elle-même, mais pour ceux qu’elle laissait derrière elle avec les araignées.

Kral se pencha vers la jeune fille.

— On ne doit plus être très loin.

Elena ne demandait qu’à le croire, mais qui pouvait dire où s’achevait la forêt ? Elle fixa le mur de fumée et de cendres tourbillonnantes qui se dressait devant elle. Cette piste n’aurait-elle donc jamais de fin ?

Comme pour répondre à sa question, le nuage gris s’entrouvrit brièvement, révélant une prairie verdoyante à

moins d'un jet de flèche. Puis une bourrasque masqua de nouveau le paysage à sa vue. Avait-elle été victime d'un mirage, d'une illusion générée par son désespoir ?

— Que la Douce Mère soit remerciée, marmonna Kral en talonnant Rorshaf de plus belle. Je sais que tu l'as vu, vieux sac d'os ! Dépêche-toi de nous faire sortir de ce bois maudit !

Irrité, l'étalon renâcla. Puis, comme pour montrer à son maître ce que valait un cheval des roches pur sang, il devint le vent incarné. Son galop se changea en une coulée si fluide qu'Elena aurait juré que ses sabots ne touchaient plus le sol.

En un clin d'œil, Rorshaf et ses deux cavaliers jaillirent de la forêt et de la fumée dans un paysage de prairies riantes et de collines en pente douce. Kral poussa un cri de triomphe et tira sur les rênes de l'étalon pour le faire ralentir tandis que, sous eux, la boue cédait la place à des herbes hautes. L'incendie avait calciné la végétation sur un quart de lieue avant d'être étouffé et réduit à de simples braises par une multitude de ruisseaux.

Kral fit décrire un large cercle à Rorshaf, dont les sabots soulevaient des gerbes d'éclaboussures à chaque pas. Elena buvait du regard la lumière crépusculaire qui filtrait à travers la fumée dans le ciel. Au loin, elle aperçut des fleurs sauvages qui se balançaient doucement dans la brise. Ils avaient réussi !

Puis Brume jaillit à son tour de la forêt et les dépassa en trombe.

— Brume ! appela Elena.

Mais la petite jument grise était paniquée ; elle continua à foncer droit devant elle.

— Kral, il faut qu'on la ra…

Le montagnard leva une main pour faire taire Elena. Il se redressa sur sa selle et, faisant pivoter Rorshaf sur place, scruta l'herbe humide d'un regard pénétrant.

— Où sont Méric et Nee'lahn ? grommela-t-il. Ils devraient…

Soudain, une flèche siffla près de l'oreille d'Elena. Kral bascula en arrière et s'écrasa lourdement sur le sol, manquant entraîner la jeune fille dans sa chute.

Restée seule sur le dos de Rorshaf, Elena se tordit le cou pour voir ce qui était arrivé au montagnard. Celui-ci gisait sur le dos, un empennage garni de plumes planté dans l'épaule. Le

souffle coupé, il lutta pour s'asseoir, ne réussit qu'à se dresser en appui sur un coude et cracha quelque chose dans la langue des chevaux des roches.

Rorshaf hésita.

— Vas-y, espèce de bon à rien ! tonna Kral. *Ror'ami destro, Rorshaf, nom !*

L'étalon de guerre souffla bruyamment et fit volte-face. Elena eut tout juste le temps d'empoigner sa crinière avant qu'il s'élance au grand galop.

Une nouvelle volée de flèches fila au-dessus de sa tête. Des larmes plein les yeux, la jeune fille se cramponna au dos de Rorshaf. L'étalon survolait littéralement la prairie et les collines désertes, tel un zéphyr noir balayant le vert de la végétation. Mais où sa course s'achèverait-elle ?

Risquant un coup d'œil par-dessus son épaule, Elena vit la lisière de la forêt s'estomper dans le lointain. Puis Rorshaf franchit une crête, et les arbres disparurent complètement à sa vue – et, avec eux, tous les gens qui comptaient pour elle en ce monde.

6

Nue et seule dans sa tente, Vira'ni était agenouillée sur un oreiller, son ventre gonflé en appui sur ses cuisses. Devant elle, le bol d'éb'ène reposait sur un petit plateau de chêne. Du feu obscur dansait déjà à la surface de la pierre, absorbant la maigre lumière ambiante. Vira'ni tendit l'oreille, guettant l'approche d'un intrus éventuel en frissonnant tandis que les flammes noires aspiraient toute chaleur de sa peau.

Le camp était presque désert. Chez ces nomades, c'était le talent qui faisait le chasseur – que la main qui bandait l'arc appartienne à un homme ou à une femme. Aussi la plupart des adultes étaient-ils partis se cacher pour tendre une embuscade aux assassins qui traversaient la forêt. Seuls les enfants étaient restés sous la garde de deux vieillardes et d'un bossu.

Vira'ni avait attendu le départ des chasseurs pour entamer ses préparatifs. Puis elle avait récité l'incantation, payé sa dette de sang et attendu que son maître se manifeste. À présent, tout était parfaitement silencieux autour d'elle. Le moment était venu.

Inclinant la tête, elle prononça les derniers mots du rituel et sentit l'essence du Cœur Noir jaillir parmi les flammes. Les ombres s'épaissirent à l'intérieur de la tente, et l'air devint difficile à respirer. Dehors, un chien se mit à aboyer férocement, mais une bonne taloche le rappela très vite à l'ordre. Excités par la proximité de leur seigneur, les enfants de Vira'ni s'agitèrent dans son ventre. Elle s'inclina plus bas encore, touchant le bol de son front – à la fois par déférence envers son maître et pour protéger ses petits.

Alors, le Cœur Noir s'adressa à elle d'une voix plus dégoulinante de venin que toute la Horde réunie.

— Pourquoi m'as-tu appelé ?

— Pour vous tenir informé, maître. Celle que vous attendiez est arrivée. Je l'ai vue ; j'ai senti la brûlure de sa magie.

— Et, pourtant, elle vit encore ?

— J'ai tissé ma toile. Elle ne m'échappera pas.

— Il vaudrait mieux pour toi. (La colère du Seigneur Noir s'enroula autour de la gorge de Vira'ni comme un serpent.) Si cette maudite gamine atteint les plaines, elle pourra poursuivre sa route dans n'importe quelle direction, et se perdre dans les contrées du Levant. Je refuse que cela se produise !

La peur assécha la bouche de Vira'ni.

— La… la Horde et moi ne vous décevrons pas, maître. Vous pouvez avoir confiance en nous.

Un rire dur crépita encore plus haut que les flammes noires, et avec encore moins de chaleur. Les ténèbres s'intensifièrent à l'intérieur du bol d'éb'ène. Ce n'était pas seulement l'obscurité d'une nuit sans lune, mais une totale absence de lumière et de substance – une fenêtre ouverte sur la mort. L'atmosphère de la tente devint plus glaciale qu'une crypte. Un goût de fer emplit la bouche de Vira'ni tandis qu'elle mordait sa lèvre tremblante.

De ce vide aussi noir que de l'encre monta la voix de son seigneur. Elle semblait plus proche qu'auparavant.

— Ma confiance ? Tu réclames ma confiance ?

— O-oui, maître, bredouilla Vira'ni.

La voix s'extirpa du bol et rampa dans sa direction.

— Je vais te montrer toute l'étendue de ma confiance.

Vira'ni ferma les yeux. Un peu de bave sanglante coula de sa bouche.

— Maître ? Pitié…

Même les paupières closes, elle voyait les ténèbres glisser vers elle. Elle savait qu'elle garderait une cicatrice indélébile à l'endroit où elles la toucheraient. Elle se figea, prostrée, tel un porc que l'on va égorger.

La présence toucha d'abord son genou. Vira'ni laissa échapper un hoquet, mais ne bougea pas. Le maître n'aimait pas que ses serviteurs frémissent à son contact. Elle s'en rappelait bien : c'était l'une des premières leçons qu'on lui avait inculquées dans les donjons de Noircastel. Aussi demeura-t-elle immobile tout en se repliant dans un coin de son esprit pour ne

plus sentir le doigt glacé qui remontait le long de sa cuisse. Trois hivers passés dans le dédale de cellules sous la forteresse du Gul'gotha lui avaient enseigné différentes méthodes pour préserver sa raison. Se barricader en elle-même était la plus efficace.

Pour se distraire, elle fredonna des chansons que sa mère lui avait apprises parmi les bateaux et les filets de son village de pêcheurs, sur la côte septentrionale balayée par les tempêtes. Elle s'enveloppa dans leurs refrains qui parlaient d'amours perdues et des merveilles de la vie. Ici, elle était à l'abri ; rien ne pouvait l'atteindre, rien ne pouvait lui faire du mal…

Soudain, une douleur atroce déchira son cocon tiède – une douleur flamboyante, bien pire que tout ce qu'elle avait enduré pendant sa captivité. Ses paupières se rouvrirent brusquement, mais la souffrance l'aveuglait aussi sûrement que si elle avait toujours les yeux fermés. Tout ce qu'elle voyait, c'étaient des ténèbres zébrées par des éclairs rouges. Puis la douleur régressa légèrement, et sa vision lui revint – étrécie, voilée, mais juste assez claire pour lui arracher un gémissement.

Un tentacule noir, pareil à celui d'un monstre aquatique, reliait désormais le bol d'éb'ène à son ventre. Il ondulait et palpitait en la remplissant de sombres énergies, en brûlant sa chair comme un fer chauffé à blanc. La douleur emprisonnait le souffle de Vira'ni dans sa gorge ; incapable de crier, elle ne pouvait que se tordre au bout de son amarre d'agonie. Seule la magie dont le Seigneur Noir avait rempli ses veines bien longtemps auparavant empêchait son cœur d'éclater. Mais cette protection n'avait rien de bienfaisant. En cet instant précis, Vira'ni aurait considéré la mort comme un cadeau plus miséricordieux.

Petit à petit, la douleur se réduisit à une braise fumante dans ses entrailles. La voix du Seigneur Noir emplit son esprit, tel un amas de sangsues aspirant toute sa volonté.

— Mesure donc l'étendue de la confiance que je place en toi. Je viens de te faire un nouveau cadeau. J'ai transformé la Horde en quelque chose d'autre.

— Mes enfants ! se lamenta Vira'ni. Non !

Cette torture était bien pire que le supplice de sa chair.

— N'aie crainte, femme. Tu aimeras cet enfant-là tout autant que les précédents.

Le cordon ombilical maléfique fut parcouru d'un dernier spasme. Puis il se détacha de Vira'ni et se rétracta à l'intérieur du bol d'éb'ène.

— Profite bien de mon ultime cadeau.

Des asticots de glace se tortillaient sur la brûlure, dévorant la douleur. Un soupir de plaisir s'échappa des lèvres de Vira'ni tandis qu'une fraîcheur apaisante l'envahissait. Elle s'affaissa sur ses oreillers.

En elle, quelque chose s'agita – quelque chose de puissant, imprégné de la magie noire de son maître. Elle enveloppa son ventre distendu de ses bras pour mieux savourer la force des mouvements de son bébé. Un sourire aux lèvres, elle baissa les paupières.

Comme toujours, son maître avait eu raison. Une douce chaleur se répandit dans ses veines, et des larmes lui montèrent aux yeux. Oui, elle aimait déjà ce nouvel enfant. Elle se balança sur ses oreillers. Ça ne serait plus très long, elle en avait l'intuition. Le véritable héritier du Cœur Noir naîtrait cette nuit.

Le cheval d'Er'ril caracolait derrière le chariot.

— Nous ne sommes plus très loin, Mogweed ! lança le guerrier. On peut y arriver !

Mais ses mots avaient le goût du mensonge. Difficile d'ignorer les araignées qui se rapprochaient sur leurs flancs quand le sinistre murmure de leur charge lui grignotait l'arrière du crâne.

— Tol'chuk, elles sont presque sur nous !

— J'ai de grandes oreilles, homme des plaines. Moi aussi, je les entends.

L'og're courait derrière le chariot, qu'il poussait pour alléger le fardeau des chevaux de trait. Il avançait au petit trot – pas assez vite, craignait Er'ril. Le guerrier risqua un coup d'œil par-dessus son épaule. Derrière lui, une marée de corps rouges et boursouflés avait déjà envahi la piste. Sur les côtés, à six ou sept mètres tout au plus, l'étau de la Horde se resserrait.

— Il faut accélérer, marmonna Er'ril.

Soudain, des aboiements éclatèrent à l'avant du chariot. Surpris, le cheval d'Er'ril faillit détaler. Le guerrier lutta pour reprendre le contrôle tandis que, devant lui, le chariot échappait aux mains de Tol'chuk. L'og're faillit s'étaler dans la boue. Il fit quelques pas chancelants, puis reprit son équilibre et se lança à la poursuite du véhicule.

Les aboiements n'avaient pas cessé ; à peine s'interrompaient-ils de temps en temps pour céder la place à des grognements sourds. Er'ril talonna son cheval. Il voulait voir de quoi il retournait.

— Tu arriveras à suivre, Tol'chuk ? demanda-t-il en dépassant l'og're.

Haletant de fatigue, Tol'chuk hocha sa grosse tête pareille à un rocher.

— Ôte ce chariot de mon chemin, et tu verras à quelle vitesse je peux courir.

Er'ril fit claquer ses rênes pour dépasser plus rapidement le véhicule. Il ne tarda pas à découvrir la raison de toute cette agitation. Fardale talonnait les chevaux en claquant bruyamment des mâchoires. Dans la fumée, ses yeux brillaient comme deux billes d'ambre tandis qu'il poussait l'attelage terrifié en avant.

Peut-être restait-il encore une chance…

Droit devant, Er'ril aperçut enfin le bout de la piste à travers le nuage de suie et de cendres. Cette vision aurait dû le réjouir, mais, entre les compagnons et le salut, le chemin frémissait d'un grouillement écarlate. Comment les araignées avaient-elles réussi à les contourner ? se demanda-t-il, consterné.

Puis il aperçut le ruisseau qui coulait un quart de lieue plus loin, parallèlement à la piste. Ses berges humides avaient offert aux créatures un moyen de traverser le bois calciné pour barrer leur retraite. Er'ril tourna la tête en tous sens. Ils étaient cernés par la Horde.

Mogweed aussi avait repéré l'obstacle. Il tira sur les rênes de toutes ses forces.

— Fardale ! s'égosilla-t-il. Cesse de harceler les chevaux ! Il faut qu'on s'arrête – tout de suite !

Le loup entendit les ordres de son frère. Il s'élança et

dépassa l'attelage en aboyant de plus belle pour le faire stopper.

Er'ril réalisa aussitôt la folie de ce plan. S'ils s'arrêtaient, ils n'auraient aucune chance d'échapper à la morsure des araignées : ils se feraient submerger par la Horde à l'endroit où ils se seraient immobilisés. Devant lui, le vent écarta le rideau de fumée, et le guerrier vit que la lisière des arbres ne se trouvait plus qu'à un jet de pierre. Échouer si près du but… Sa main se crispa sur les rênes. Il refusait de capituler. S'il devait mourir, ce serait comme il avait toujours vécu : en se battant.

Il lança son cheval au galop pour se positionner devant le chariot. L'équipage n'avait plus qu'une seule défense : la vitesse. Et Mogweed était sur le point de saboter cet avantage.

— Ne ralentis pas ! hurla Er'ril. Au contraire : accélère ! C'est notre seul espoir !

La terreur écarquillait les yeux de Mogweed. Apparemment sourd aux injonctions du guerrier, il continua à tirer sur les rênes.

Er'ril réalisa qu'il n'avait pas le temps de discuter avec le métamorphe. Pour que les compagnons aient une chance de s'en sortir, il devait prendre le contrôle du véhicule.

Avec l'aisance que lui conféraient plusieurs siècles de pratique de l'équitation, il se mit debout sur le dos de sa monture et plongea vers le chariot. Il s'écrasa sur le banc du conducteur, se cognant l'épaule au passage. Mais il ignora la douleur et se redressa très vite pour s'asseoir à côté de Mogweed. Le métamorphe s'était figé, le fouet à la main, comme pétrifié par sa brusque intervention.

— Donne-moi les rênes, ordonna Er'ril. Passe à l'arrière et dis à Tol'chuk de remonter dans le chariot.

Sonné, Mogweed obtempéra avec une expression légèrement soulagée.

— Que vas-tu… ?

— Je vais forcer le passage. Allez, dépêche-toi ! aboya Er'ril.

Mogweed frémit. Il se retourna, enjamba le banc et disparut dans son dos.

Er'ril fit claquer les rênes, puis les coinça sous son genou et empoigna le fouet abandonné par le métamorphe. Ce n'était pas le moment de ménager les chevaux, aussi leur fit-il sentir la

morsure du cuir pour leur épargner celle de la Horde.

— Fardale ! Laisse les chevaux et grimpe là-dedans !

Le loup avait dû comprendre le changement de stratégie, car il avait déjà fait volte-face. D'un bond puissant, il rejoignit son frère sous la bâche du chariot. Il ne restait plus qu'à ramasser Tol'chuk.

— Faites monter Tol…, commença Er'ril.

Soudain, l'arrière du véhicule s'abaissa d'un bon demi-mètre, et une planche se brisa avec un craquement pareil à une détonation.

— Il est là ! hurla Mogweed.

Le poids considérable de l'og're fit ralentir les chevaux. Ça n'allait pas du tout.

— Jetez du lest ! s'époumona Er'ril. Les provisions, l'équipement – balancez tout par-dessus bord !

Derrière lui, il entendit des caisses s'écraser sur la piste. Mais il ne perdit pas de temps à se lamenter sur leur perte. Il fouetta sauvagement les chevaux, s'excusant en silence pour sa cruauté, mais sachant qu'il n'avait pas le choix. Devant lui, le cheval de trait qu'il montait encore une minute plus tôt fut le premier à entrer dans le flot d'araignées.

S'il arrive à passer, peut-être que…, songea Er'ril.

Puis le malheureux animal poussa un hennissement strident, trébucha et mit un genou à terre. Une vague d'araignées monta à l'assaut de ses flancs. Avec des mouvements saccadés, il lutta pour se relever, mais s'écroula très vite sous la masse grouillante des minuscules prédateurs. Il n'avait même pas parcouru un quart du chemin restant.

Néanmoins, sa mort n'avait pas été vaine. Son irruption au sein de la Horde avait distrait les araignées et, à présent, l'odeur de son sang les attirait sur le côté de la piste.

Er'ril guida le chariot vers le côté opposé, où le grouillement s'était quelque peu atténué, et cingla la croupe des chevaux en sueur. Il avait besoin de chaque once d'énergie qui subsistait encore dans leurs veines.

— Allez, hue ! grogna-t-il, les dents serrées, tandis que le chariot pénétrait dans la mer de créatures.

À partir de cet instant, les chevaux n'eurent plus besoin

qu'on les encourage du fouet ou de la voix. L'écume aux lèvres, ils martelèrent frénétiquement la boue du chemin comme s'ils avaient perçu le danger. Une fumée verdâtre s'éleva sous eux tandis que le poison des araignées qu'ils écrasaient rongeait leurs sabots. Au lieu de les ralentir, la douleur les fit accélérer.

Er'ril baissa son fouet. Il ne pouvait rien faire de plus.

Il regarda les araignées escalader les bandelettes de cuir qui enveloppaient les jambes des chevaux. Devant lui, la piste s'achevait dans un tourbillon de fumée et de lumière. Le chariot avait franchi la moitié du barrage de la Horde. Er'ril crispa le poing sur les rênes. Ils y étaient presque ! Il fallait qu'ils passent !

Mais les chevaux ralentissaient ; leur cœur défaillait après toute une longue journée de terreur et de course éperdue. Le vent rabattit la fumée sur la piste, oblitérant sa promesse de salut. À présent, il semblait à Er'ril que le monde n'était plus qu'araignées et cendres.

La tête de Tol'chuk apparut près de l'épaule du guerrier. L'og're ne dit rien. Aucune parole n'aurait pu améliorer la situation.

— Au moins, Elena s'en est sortie, lâcha Er'ril.

— Tout n'est pas encore perdu, affirma Tol'chuk. Tant que nous avançons, il y a de l'espoir.

Sur ces mots, le cheval de gauche succomba au venin des araignées et s'étala dans la boue. L'autre cheval trébucha sur sa carcasse et s'écroula lui aussi, vaincu. Il ne tenta même pas de se redresser : à peine leva-t-il la tête pour jeter un regard d'excuse au chariot. Puis la vie s'enfuit de ses yeux.

Un silence de mort s'abattit sur le bois. Le salut se trouvait tout près, mais il aurait aussi bien pu être à un millier de lieues.

Soudain, Er'ril fut violemment poussé sur le côté. Il se rattrapa au banc du conducteur pour ne pas basculer dans le vide. Du coin de l'œil, il vit Tol'chuk plonger depuis l'arrière du chariot, rouler sur lui-même et se relever au milieu de la piste. Il se redressa.

— Qu'est-ce que tu fiches ? s'exclama-t-il, alarmé.

L'og're tenait un couteau dans ses mains griffues. Il trancha rapidement les harnais des chevaux et planta ses ongles dans le

dos de leur carcasse grouillante d'araignées. Ahanant, il les projeta sur le côté comme un enfant aurait pu le faire avec une poupée de chiffon. Puis il rassembla les lanières de cuir sectionnées dans son poing et les jeta sur son épaule.

— Tol'chuk…

La voix d'Er'ril mourut dans sa gorge. Que pouvait-il dire ? À terre ou dans le chariot, la mort les guettait tous.

— Tant que nous avançons, il y a de l'espoir, répéta l'og're.

Il se pencha en avant, et ses pieds s'enfoncèrent dans la boue. Il fit un pas, puis un autre. Dès que le chariot se mit à rouler, il poussa plus fort sur ses jambes.

Er'ril s'agita sur son siège, cherchant désespérément – mais en vain – un moyen d'aider Tol'chuk. Jamais il ne s'était senti aussi inutile. Il ne pouvait que regarder l'og're bander ses muscles et tirer le véhicule derrière lui.

Ils se traînaient à une allure d'escargot, mais, au moins, ils progressaient vers la lisière des arbres. Le pouls du guerrier lui martelait les tempes, scandant des secondes interminables, comme si le temps avait ralenti pour se mettre à leur diapason.

Des centaines d'araignées escaladaient le corps massif de Tol'chuk. Par chance, le gros de la Horde était occupé à se repaître des carcasses de chevaux – un repas plus tendre et plus accessible. Mais les créatures étaient assez nombreuses pour former une couche épaisse sur ses jambes. Et les og'res avaient peut-être la peau dure, mais même l'écorce des arbres n'avait pu faire obstacle à la corruption de la Horde. Depuis son siège, Er'ril vit des volutes de fumée verte s'élever des cuisses de Tol'chuk tandis que le venin des araignées rongeait sa chair. Déjà, des lignes de douleur creusaient son dos et ses épaules. Il ne tiendrait pas beaucoup plus longtemps.

Soudain, une rafale s'engouffra dans la trouée calcinée, dissipant le nuage de cendres et de suie. *Douce Mère !* La prairie commençait à moins de dix mètres. Er'ril bondit sur ses pieds. Au milieu de la fumée, il avait perdu toute notion de distance – jamais il n'aurait cru qu'ils étaient si près.

— Tu y es presque ! cria-t-il pour encourager Tol'chuk.

L'og're leva la tête et faillit trébucher à la vue des collines qui avaient remplacé les arbres devant lui. Très vite, il reprit son

équilibre et tira de plus belle sur le harnais, comme si la proximité du salut lui avait insufflé une nouvelle vigueur. Ses jambes puissantes dévorèrent la distance restante, et, bientôt, le chariot émergea du couvert des arbres.

Aussitôt, les araignées qui recouvraient Tol'chuk se précipitèrent vers le sol et battirent en retraite, comme si elles redoutaient d'abandonner la pénombre de leur sanctuaire. L'og're continua néanmoins à avancer jusqu'à ce qu'il ne reste plus une seule branche tendue au-dessus de sa tête et que l'herbe humide ait remplacé la boue sous ses pieds. Alors, il s'arrêta et lâcha le harnais. Il voulut pivoter vers le chariot pour s'assurer que ses compagnons allaient bien, mais ses jambes flageolantes le trahirent. Il tomba à genoux.

Er'ril sauta à terre et se précipita vers lui. La peau burinée de Tol'chuk était couverte de boursouflures et de traînées blanches. Quand le guerrier l'atteignit, le visage de l'og're était crispé de douleur ; sa respiration, sifflante et laborieuse. Il leva des yeux injectés de sang vers Er'ril.

— On a réussi, pas vrai ? hoqueta-t-il.

Er'ril lui posa une main sur l'épaule. Ses doigts effleurèrent une des piqûres d'araignée, et il sentit sa peau le brûler. Il ne pouvait qu'imaginer la souffrance endurée par l'og're.

— *Tu* as réussi, mon ami. C'est la robustesse de ton cœur et celle de tes os qui nous ont sauvés.

Tol'chuk acquiesça.

— Tant mieux. Je l'avais dit : les og'res ont la peau dure.

Puis ses yeux roulèrent dans leurs orbites, et il s'affaissa dans l'herbe.

Avant qu'Er'ril puisse s'agenouiller près de lui pour vérifier s'il respirait encore, une voix claqua comme un coup de fouet.

— Écarte-toi de ton démon ! Ne nous force pas à cribler ton corps de flèches !

Il se redressa juste à temps pour voir une vingtaine de silhouettes toutes de vert vêtues jaillir de l'herbe haute, Chacune d'elles tenait un arc bandé. Instinctivement, Er'ril porta la main à son épée – et réalisa dans la seconde que cela ne servirait à rien.

Il scruta les visages déterminés qui l'entouraient. Non, ce

n'était pas le moment de se battre. Levant le bras, il ouvrit la main en signe de reddition.

Bien au chaud sous une épaisse couverture, Vira'ni était toujours lovée dans ses oreillers quand elle entendit un bruit de course à l'extérieur. Elle capta des voix exultantes et quelques cris de victoire. Entendant quelqu'un se précipiter vers sa tente, elle se redressa en posant une main protectrice sur son ventre.

Le rabat s'ouvrit à la volée. Vira'ni sursauta, mais ce n'était que Bella. La grande femme, vêtue d'une cape vert foncé dont la capuche pendait dans son dos, entra d'un pas vif. Ses yeux brillaient, et elle arborait un large sourire. Elle se laissa tomber à genoux près de Vira'ni.

— Nous avons réussi ! s'exclama-t-elle, légèrement essoufflée et tremblante d'excitation. Nous les avons capturés jusqu'au dernier !

Vira'ni n'espérait pas de meilleure nouvelle.

— Jusqu'au dernier, vraiment ? se réjouit-elle.

Bella hocha la tête.

— Tu avais raison. Ils étaient même accompagnés par un démon qui tirait leur chariot. Si tu avais vu ses griffes et ses crocs… Il était monstrueux ! Par chance pour nous, il s'est écroulé très vite.

Vira'ni ne se souvenait pas que sa vision lui ait montré un démon, mais peut-être était-ce un tour de la sor'cière.

— Et la fille ? Avez-vous vu une adolescente à dos de cheval ?

— Oui, pauvrette ! Elle était prisonnière d'un brigand à la barbe noire. Nous l'avons libérée d'une flèche bien placée, et elle a pu s'enfuir par ses propres moyens, grimaça fièrement Bella. La dernière fois que je l'ai vue, elle filait comme le vent à travers la prairie.

Le sang de Vira'ni se glaça dans ses veines. Non ! C'était impossible ! La sor'cière avait encore réussi à s'échapper ! Sa consternation dut se lire sur son visage, car le sourire de Bella s'évanouit.

— Qu'y a-t-il ?

— La fille…, balbutia Vira'ni. C'est elle, le démon qui les commande. Son apparence innocente n'est qu'un déguisement.

C'est elle qui a tué mes enfants ! (sa voix monta dans les aigus de l'hystérie.) Vous devez me croire !

Les yeux écarquillés d'horreur, Bella se toucha le front du pouce – le geste universel pour se protéger contre le mal.

— Je ne doute pas de toi. La présence du second démon prouve que tu dis vrai. (Elle se releva précipitamment.) Reste ici. Je dois prévenir les autres. Avec un peu de chance, nous avons réussi à la chasser de nos terres, mais qui peut prévoir les réactions d'une démone ? Peut-être essaiera-t-elle de libérer ses compagnons. Nous devons être prêts à la recevoir.

Vira'ni tendit une main tremblante vers la chasseuse.

— Non, vous devez partir à sa recherche. Maintenant !

Bella secoua la tête.

— La nuit tombe. Et on ne traque pas une bête blessée dans de l'herbe haute – surtout pas dans le noir. Non, nous attendrons demain matin pour nous lancer à sa poursuite. Si elle est restée dans les parages, nous la débusquerons. Tu peux en être sûre.

La chasseuse se dirigea vers la sortie.

Vira'ni ne voyait pas comment la convaincre de partir le soir même. Tandis qu'elle cherchait désespérément un plan, un spasme lui tordit le ventre. Elle laissa échapper un gémissement qui attira l'attention de Bella et la fit revenir sur ses pas. Avant même la fin du premier, un second spasme lui traversa le corps. Elle retomba sur ses oreillers en hurlant.

Bella s'accroupit près d'elle et glissa une main sous la couverture qui dissimulait sa nudité. Sa paume calleuse se posa sur le ventre fiévreux de Vira'ni. À cet instant, une vive douleur poignarda les entrailles de la parturiente, et un flot de liquide tiède inonda ses jambes. Une puanteur atroce se répandit dans la tente.

— Tu as des contractions, et tu viens de perdre les eaux, annonça Bella en fronçant le nez d'un air dégoûté. Ton enfant ne va pas tarder à naître. Mais quelque chose cloche. (Elle se releva.) Je vais aller chercher la sage-femme et prévenir Josa au sujet de la démone.

Sur ces mots, elle sortit en trombe.

Restée seule, Vira'ni repoussa la couverture à coups de pied

et se dressa sur ses coudes tandis que la douleur s'estompait. Un fluide d'un noir verdâtre se répandait entre ses jambes, souillant les oreillers et répandant une odeur distincte de pourriture. Ce n'était pas les eaux qu'elle venait de perdre – ou, du moins, pas les eaux d'une naissance heureuse.

Elle s'affaissa sur sa couche. Une fois déjà, elle avait fait l'expérience de ce genre d'accouchement. Dans les donjons de Noircastel, les gardes avaient abusé d'elle à maintes reprises, et, une nuit, alors qu'elle gisait étendue sur un autel, une bête ailée était venue planter sa semence en elle. Quelques lunes plus tard, dans la paille moisie de sa cellule, elle avait perdu des eaux noires et nauséabondes avant de donner le jour à un enfant mort-né.

Elle se revoyait encore prendre le petit corps inerte dans ses bras et le bercer en gémissant : « Non, pas cette fois ! ». Bien des années auparavant, elle avait perdu un bébé très attendu. Elle ne se sentait pas capable de survivre à un second. Elle avait tant pleuré et crié que le maître avait fini par la prendre en pitié. À l'aide de sa magie noire, il avait transformé l'enfant mort en une multitude d'enfants vivants – la Horde. Puis il les avait remis dans son ventre afin qu'ils y grandissent sans jamais la quitter. Aujourd'hui encore, ce doux souvenir faisait monter des larmes aux yeux de Vira'ni.

Une vive douleur lui transperça soudain le pelvis, la ramenant dans le présent. Son bébé s'agitait dans son ventre. Le visage luisant de sueur, elle grimaça un sourire. Cette fois, l'enfant serait bien vivant.

Une vieille femme entra dans la tente, les bras chargés de deux casseroles d'eau – dont une fumante – et d'un tas de chiffons. L'odeur de pourriture parut l'atteindre comme un coup de poing. Elle se rembrunit et, secouant la tête, se dirigea vers Vira'ni.

— Ma petite chérie, lui dit-elle d'une voix éraillée par l'âge, il ne faut pas t'inquiéter. Ça fait quarante ans que je suis sage-femme, et je m'y connais un peu en accouchements. Tout va bien se passer.

Vira'ni voyait bien son expression préoccupée, voyait bien qu'elle avait reconnu l'odeur de la mort. Pourtant, elle se

contenta d'acquiescer.

La vieille femme posa ses casseroles près des oreillers, puis sortit de sa poche quelques feuilles de menthe séchée qu'elle émietta dans l'eau chaude.

— Mon nom est Greddie, mais tout le monde m'appelle tante Dee, lâcha-t-elle en s'affairant. Donc, tu te détends et tu laisses tante Dee prendre soin de toi et de ton bébé.

Une explosion de douleur arracha un hurlement à Vira'ni. Un voile rouge s'abattit devant ses yeux ; ce fut tout juste si elle réalisa que tante Dee lui posait un chiffon humide sur le front, puis allait s'accroupir entre ses jambes.

Miséricordieusement, la douleur reflua aussi vite qu'elle était arrivée. Vira'ni s'affaissa sur ses oreillers en haletant.

Tante Dee se mit à fredonner tout bas. Elle posa les pieds de Vira'ni sur ses épaules et la força à écarter les cuisses.

— Maintenant, écoute-moi bien, ma petite chérie. Quand je te le dirai, tu pousseras. (Elle leva la tête pour jeter un regard sévère à Vira'ni.) Quand je te le dirai et pas avant, d'accord ?

La sueur collait les cheveux de Vira'ni à sa figure ; sa peau lui paraissait simultanément brûlante et glacée.

— Je vais essayer.

Tante Dee fronça les sourcils.

— Tu ne vas pas essayer, tu vas le faire. Compris ?

Vira'ni déglutit.

— Oui, madame.

— Brave petite. (La tête de la sage-femme disparut entre ses cuisses lorsqu'elle se pencha pour l'examiner.) C'est quoi, ces marques ? demanda-t-elle en lui palpant l'entrejambe.

Vira'ni savait qu'elle parlait des symboles de pouvoir que le Seigneur Noir avait tatoués à l'entrée de son ventre.

— Je… je n'en suis pas sûre, bredouilla-t-elle.

Puis la douleur frappa de nouveau, sans crier gare, telle la foudre s'abattant depuis un ciel dégagé. Vira'ni arqua le dos tandis que ses entrailles s'ouvraient tout grand.

— Pousse ! glapit tante Dee. Maintenant ! Je vois la tête ! Pousse, ou tu vas perdre ton enfant !

La voix de la vieille femme parvenait étouffée à Vira'ni, comme par-delà une grande distance, mais ses mots

pénétrèrent la souffrance qui l'enveloppait tel un voile. *Jamais !* Elle ne perdrait pas son enfant – pas cette fois !

Un cri figé sur ses lèvres distendues par un rictus, Vira'ni redressa les épaules et se recroquevilla sur le feu qui lui consumait les entrailles. Les dents serrées, elle banda tous ses muscles, se concentrant sur un unique objectif – mettre son bébé au monde.

— Tu y es presque… Presque, chantonna tante Dee. Je croyais que l'enfant était mort, mais vois comme ce petit diablotin se démène pour sortir !

Vira'ni ignora le babil de la vieille femme. Elle prit une dernière inspiration, agrippant les oreillers de ses poings crispés, lacérant le tissu avec ses ongles et déchirant la chair de ses paumes. Puis, avec un cri qui résonna à travers l'obscurité du campement, elle expulsa son enfant de son ventre.

Elle retomba sur ses oreillers, telle une marionnette dont on vient de couper les fils. Le temps de reprendre son souffle, elle resta allongée, frissonnant d'épuisement, jusqu'à ce que l'inquiétude la gagne. Tante Dee n'avait pas prononcé un seul mot.

Paniquée, Vira'ni lutta pour se redresser sur un coude. Quand son regard se posa sur la sage-femme et le bébé, elle poussa un soupir de soulagement.

Son enfant s'était plaqué sur le visage de tante Dee et lui avait enveloppé la tête de ses huit pattes. La vieille femme gisait sur le sol de la tente, ses talons martelant le sol et ses jambes agitées par des soubresauts d'agonie.

Vira'ni soupira de bonheur en voyant son bébé remuer ses quatre ailes pour faire sécher leur membrane humide afin de pouvoir prendre son envol. Avec un bruit pareil à un miaulement, il suçait le cou ridé de la vieille femme, ses deux paires de mâchoires s'activant contre la chair molle. Du sang ruisselait de la plaie.

Les enfants mangeaient toujours si salement, songea Vira'ni avec un sourire attendri. Mais c'était bon de voir un bébé téter pour la première fois.

7

Elena fuyait dans la lumière du soleil couchant. Des ombres la pourchassaient dans la prairie tandis qu'elle s'accrochait des deux mains à la crinière de Rorshaf. L'étalon filait ventre à terre à travers les collines et les champs inondés. Sa cavalière avait depuis longtemps renoncé à le guider ou à le faire ralentir ; elle ne pouvait pas attraper ses rênes, et il avait ignoré tous les ordres qu'elle lui avait hurlés. Un instant, elle avait songé à sauter en marche, mais, si elle tombait de cette hauteur à cette vitesse, elle se casserait sûrement un bras ou une jambe – voire le cou. Aussi restait-elle penchée sur l'encolure de Rorshaf, la joue pressée contre sa crinière humide, en priant pour que l'étalon sache où il allait.

Malgré la peur que lui inspirait cette folle chevauchée, le cœur d'Elena était resté loin derrière elle. Qu'étaient devenus ses amis ? La dernière fois qu'elle avait vu Kral, le montagnard gisait à terre, une flèche plantée dans le corps. Il perdait tellement de sang… La jeune fille ferma les yeux comme si cela pouvait suffire à effacer cette image de sa mémoire.

Et les autres, que leur était-il arrivé ? Le visage d'Er'ril s'imposa à son esprit tel un fantôme. Il était son garde du corps, son chevalier et son professeur. Sans lui, échapper à cette embuscade ne servirait à rien. Comment pourrait-elle voyager seule à travers les contrées d'Alaséa ? Comment réussirait-elle à esquiver les sbires du Gul'gotha et à trouver la cité perdue de Val'loa ? Non, elle avait besoin d'Er'ril… et des autres.

Elena se redressa sur la selle, empoigna plus fermement la crinière de Rorshaf et tira de toutes ses forces.

— Arrête-toi, sale bête ! Arrête-toi !

Des larmes ruisselèrent sur ses joues comme l'étalon s'obstinait à l'ignorer. Telle une puce bataillant contre le chien

sur le dos duquel elle s'est perchée, elle lutta pour le maîtriser avec ses bras frêles. Elle devait l'arrêter avant qu'il l'emporte trop loin. Mais toute sa détermination était vaine face à l'élan du robuste destrier. Rorshaf continua à galoper droit devant lui tandis que le crépuscule plongeait la prairie dans l'ombre.

— Je t'en supplie, sanglota la jeune fille dans la lumière pâlissante. Je t'en supplie, arrête-toi ! (Désespérée, elle s'affaissa sur l'encolure de l'étalon et enfouit son visage dans sa crinière.) Je ne veux pas être seule…

Comme si ses gémissements avaient fait fondre la volonté d'acier de Rorshaf, celui-ci ralentit, passant du galop au trot, puis au pas. Elena releva la tête. Ils approchaient d'un large torrent qui leur barrait le chemin, et que le soleil couchant parait de reflets roses ou argent. Sur le bord, quelques libellules aux ailes irisées voletaient parmi des bouquets de roseaux.

Tremblant d'épuisement, Rorshaf s'arrêta près d'un saule pleureur dont les branches tombantes effleuraient la surface de l'eau. Elena se laissa glisser à terre et faillit s'écrouler lorsque ses propres muscles la trahirent. Elle se ressaisit et attrapa la bride qui pendait sous la tête de l'étalon. Si elle ne le faisait pas marcher, il allait être paralysé par ses courbatures. Elle s'attendait à ce que l'animal têtu résiste, mais Rorshaf la suivit docilement.

Tandis qu'elle longeait le torrent, des grenouilles jaillirent de la boue et sautèrent à l'eau. Des coassements outrés se propagèrent dans les hautes herbes pour avertir les autres batraciens de la présence d'une intruse. Une odeur de nénuphars planait dans l'air ; des sturnelles des prés filaient à ras de l'eau, happant des insectes au passage. Elena se gifla le bras pour écraser le moustique qui venait de la piquer. Rorshaf souffla et agita la queue pour chasser une nuée de moucherons attirés par sa transpiration.

Au bout d'un moment, l'étalon cessa de trembler. Elena continua pourtant à le faire marcher jusqu'à une petite crique. Il s'approcha de l'eau pour boire. Sa cavalière ne lui laissa pas avaler plus de quelques gorgées. Elle savait qu'elle devrait lui masser les jambes avant la tombée de la nuit, mais, pour l'instant, elle tenait à peine debout.

Elle s'agenouilla sur une pierre plate et contempla son reflet dans l'eau argentée. Ôtant ses gants, elle porta une main à ses cheveux coupés court. Qui était cette jeune fille ? Son visage maculé de suie lui semblait étranger. Elle se pencha en avant et s'aspergea la figure, tentant de retrouver la gamine insouciante qui courait dans le verger de ses parents. De l'eau gouttant de la pointe de son nez, elle regarda les ondulations s'estomper à la surface de la crique. Ses propres yeux la fixaient sans ciller. La gamine d'autrefois était morte depuis longtemps.

Un léger mouvement attira son attention. Un pendentif n'était échappé par l'échancrure de sa chemise et se balançait au-dessus de l'eau. Elle rattrapa la minuscule fiole pendue à un cordon tressé avec les cheveux de sa tante Fila. Une foule de souvenirs l'assaillit : souvenirs heureux de la boulangerie qui sentait la farine et la cannelle, souvenirs terribles de sang et de carnage. Fila était morte dans les rues de Gelbourg en tentant de la soustraire aux griffes d'un skal'tum.

Des larmes montèrent aux yeux d'Elena. Elle serra la fiole dans son poing droit, s'entaillant la paume sur un angle du cristal.

— Tante Fila, j'ai besoin de toi, lança-t-elle à son reflet.

Elle n'attendait pas de réponse. Durant son séjour chez les montagnards, elle avait essayé de contacter sa tante à plusieurs reprises. De deux choses l'une : ou bien elle avait déjà épuisé la magie élémentale de l'amulette, ou bien Fila se trouvait désormais hors de son atteinte. Néanmoins, cela la réconfortait quelque peu de porter sur son cœur ce souvenir de sa famille. Elle serra la fiole un peu plus fort, pensant non seulement à sa tante mais aussi à son oncle Boln, qui lui avait donné l'amulette et expliqué comment s'en servir. « Cherche ma sœur dans les reflets, lui avait-il dit dans les ruines de l'ancienne académie. Si elle le peut, elle viendra à toi. »

Le cœur serré, Elena laissa sa main se rouvrir lentement. La fiole recommença à se balancer dans le vide. Une goutte de sang coula le long d'une de ses facettes de jade et tomba dans l'eau. Alors, une lumière laiteuse fleurit à la surface de la crique. Les yeux écarquillés, Elena la regarda se répandre comme de la crème renversée.

— Tante Fila ? chuchota-t-elle.

La lumière continua à s'étendre et se mit à tournoyer sur elle-même.

— S'il te plaît, tante Fila, j'ai besoin de toi.

Elena agrippa de nouveau son amulette. Ses larmes dégoulinèrent dans l'eau de la crique. Et, tel un souvenir diffus, l'image de sa tante s'esquissa dans les tourbillons de lumière.

La gorge de la jeune fille se serra. Elle avait perdu tant de proches ! La vue de Fila rouvrait en elle de vieilles blessures à peine cicatrisées.

L'image se précisa. Les traits sévères de sa tante et ses yeux flamboyants se dessinèrent à la surface de l'eau. Une voix insistante monta vers Elena.

— *Mon enfant, le temps presse, la distance est trop grande pour maintenir le contact plus de quelques instants. Mais un grand danger te menace. Tu dois fuir !*

Ce n'était pas là les paroles réconfortantes que la jeune fille espérait.

— Fuir ? Mais… Pour aller où ? balbutia-t-elle.

Et elle éclata en sanglots.

— *Ce n'est pas le moment de pleurnicher*, la morigéna sa tante. *Essuie-toi la figure. Les larmes ne sont qu'un gaspillage de sel.*

Elena obtempéra machinalement. Il ne faisait pas bon discuter avec tante Fila. Même la mort n'avait pas affaibli la détermination de cette femme, notoirement autoritaire et dure à la tâche.

— *Maintenant, regarde par-dessus ton épaule.*

Elena se tordit le cou. Au loin, l'obscurité avait déjà dévoré la prairie. Mais, entre les collines, des lueurs rougeâtres brillaient à l'horizon.

— *Le camp de tes ennemis*, révéla Fila. *C'est là-bas que tes amis sont retenus prisonniers. Mais une créature de la pire engeance, issue de la magie la plus noire, s'interpose entre eux et toi. Pour les libérer, tu devras la vaincre.*

Elena reporta son attention sur le fantôme.

— Comment ? Ma magie est presque épuisée.

Fila se rembrunit.

— *Je le sens. Ton pouvoir m'attire comme un signal. Mais il est très faible en ce moment, et ce qui te pourchasse cette nuit est plus noir que le plus profond des abysses. Tu ne peux pas l'affronter. Pas encore. Tu dois fuir.*

Elena ravala ses larmes.

— Et les autres ?

— *Tu ne peux rien faire pour eux à l'heure actuelle.*

— Je ne peux pas les abandonner !

— *Tu es la seule chose qui compte*, affirma sa tante. *Tu dois survivre et retrouver le Journal Sanglant. La prophétie doit s'accomplir.*

Elena garda le silence.

Fila se radoucit.

— *Je sais : c'est une chose difficile que l'on exige de toi. Mais nous avons tous fait des sacrifices pour en arriver à ce point de l'histoire, pour faire naître une aube nouvelle en cette sombre époque. Tu es le seul espoir d'Alaséa.*

Elena se releva.

— *Brave petite*. (La voix de sa tante faiblit, et la lumière commença à s'estomper.) *Je ne peux plus maintenir le contact. Profite de cette nuit pour t'enfuir. Dans les plaines qui s'étendent au-delà de ces collines, tu trouveras des centaines de villages et de petites villes où te réfugier.* (À présent, il ne restait qu'une faible lueur à la surface de l'eau, et l'image de Fila avait complètement disparu, mais sa voix s'attardait encore.) *Je t'aime, ma chérie.*

Elena regarda la lumière disparaître complètement.

— Moi aussi, je t'aime, chuchota-t-elle à l'eau redevenue noire.

Alors, les ténèbres l'enveloppèrent. Elle pivota vers les montagnes et les prairies auxquelles elle tournait le dos. Dans l'obscurité qui s'épaississait, les feux de camp paraissaient plus éclatants. Le chagrin courba la nuque d'Elena. Le cœur lourd comme une pierre, elle se détourna des flammes lointaines. Les paroles de sa tante résonnaient dans sa tête : *« Tu es le seul espoir d'Alaséa. »*

Elle glissa un pied dans l'étrier de Rorshaf et monta en selle. Résolue à ne plus se laisser entraîner n'importe où, elle saisit

fermement les rênes de l'étalon de guerre et, carrant les épaules, sonda le fond de son cœur. Elle en avait assez d'être trimballée contre sa volonté – que ce soit par un cheval ou par des forces échappant à son contrôle. Il était temps pour elle de choisir son propre chemin.

Elena fit volter sa monture. Adressant une excuse muette à tante Fila, elle talonna Rorshaf. L'étalon se cabra, puis planta ses sabots ferrés dans la boue et partit au petit trot en direction des feux de camp.

Que la prophétie aille se faire voir, songea Elena. C'étaient ses amis, et elle ne les abandonnerait pas.

Er'ril tira sur les cordes qui le plaquaient contre le poteau de bois. Très vite, il constata que ses liens étaient solides et attachés par des nœuds serrés. Il tenta de soulever le poteau, mais celui-ci était épais et profondément planté dans le sol. Il refusa de bouger.

— Ça ne sert à rien, chuchota Kral depuis le poteau voisin.

Le montagnard arborait un bandage imbibé de sang à l'épaule droite, et son visage était livide.

— Sois un peu plus discret, siffla Méric. S'ils te surprennent à essayer de t'échapper, ils te rosseront.

L'el'phe, qui avait été capturé avant ses amis, se trouvait de l'autre côté de Kral. Une splendide ecchymose fleurissait sur sa pommette gauche, attestant ses propos. Du menton, il désigna deux gardes appuyés sur leur épieu, quelques pas plus loin. Vêtus d'une cape et d'un bonnet verts, c'étaient des hommes larges d'épaules, endurcis par leur vie de nomades. Pour l'heure, ils écoutaient les chants de victoire qui résonnaient autour des feux de camp tout proches – ce qui permettait à leurs prisonniers de converser à voix basse.

Er'ril balaya du regard les environs immédiats. Mogweed était le seul autre de leurs compagnons qui fût attaché avec eux. La tête basse et l'air morose, il gardait le silence. Le guerrier reporta son attention sur Kral.

— Où sont Nee'lahn et Elena ? s'enquit-il, inquiet.

— Les chasseurs ont emmené Nee'lahn pour l'interroger juste avant ton arrivée. (Un sourire étincela au milieu de la

barbe noire du montagnard.) Mais Elena s'est échappée avec mon cheval. Elle est en sécurité.

Er'ril s'autorisa un petit soupir de soulagement.

— Où est-elle allée ?

— J'ai donné à Rorshaf l'ordre de galoper jusqu'à ce qu'il atteigne un cours d'eau, puis de s'arrêter. Et de veiller sur la petite en cas de problème, répondit Kral.

Er'ril fit une moue dubitative.

— Et il a compris tout ça ?

Le sourire du montagnard s'élargit.

— Je l'ai élevé moi-même. Il m'obéira.

Ces paroles ne procurèrent que peu de réconfort à Er'ril. Qu'elle ait un étalon de guerre pour la protéger ou pas, Elena ne tiendrait pas longtemps, livrée à elle-même.

— Où est passé l'og're ? demanda Méric, scrutant la prairie de ses yeux bleus. Et le loup ?

De la tête, Er'ril désigna le chariot.

— Les chasseurs ont saucissonné Tol'chuk pire qu'un cochon, avec des cordes et des chaînes de fer. Je le croyais mort, mais il s'est mis à gémir et à se débattre pendant qu'ils le traînaient dans la boue derrière leurs chevaux. Il est encore assommé par le venin des araignées, mais je crois qu'il s'en tirera… Du moins, si nos geôliers ne lui passent pas une épée au travers du corps.

— Et Fardale ? demanda Kral, dont le sourire s'était évanoui.

— Mon frère s'est enfui, répondit Mogweed sans relever la tête. Ce qui prouve bien sa lâcheté.

— Il n'avait pas le choix, contra Er'ril. Les chasseurs n'aiment guère les loups. S'il leur en avait laissé l'occasion, ils lui auraient sûrement criblé le corps de flèches.

— Tout de même… Il m'a abandonné, grommela Mogweed.

Soudain, un cri de femme déchira l'obscurité. Les quatre hommes se figèrent contre leur poteau. Er'ril crut d'abord que leurs geôliers torturaient Nee'lahn. Mais, avant que la rage le pousse de nouveau à tirer sur ses liens, il vit la nyphai sortir de derrière une tente, poussée par deux grandes femmes à l'air peu amène. Sa veste était déchirée ; la peur écarquillait ses yeux violets. Sous la menace de deux épieux, elle fut conduite et

ligotée à un cinquième poteau.

Les sentinelles interrogèrent les nouvelles venues, mais celles-ci se montrèrent peu bavardes.

— C'est une affaire de femmes, répondit l'une d'elles en faisant un nœud aux liens de Nee'lahn. Il y a du remue-ménage dans la tente des naissances. On dirait que l'accouchement est difficile.

Une fois Nee'lahn attachée, elles ramassèrent leurs pieux et s'en furent.

Les gardes foudroyèrent leurs cinq prisonniers du regard et se détournèrent. Ils reprirent leur surveillance, mais, cette fois, ils s'éloignèrent de quelques pas pour se rapprocher des feux, et se tordirent le cou afin de voir ce qui se passait dans le reste du camp.

Kral, Méric et Mogweed s'interposaient entre Er'ril et Nee'lahn. Le guerrier se contorsionna pour essayer de voir la nyphai.

— Tu as découvert quelque chose ? lui demanda-t-il à voix basse. Tu sais qui sont ces gens et pourquoi ils nous ont attaqués ?

Frissonnant contre son poteau, Nee'lahn déglutit deux ou trois fois avant d'articuler :

— Ils… ils pensent que nous sommes de mèche avec des démons. Quelqu'un leur a raconté que nous avions tué ses enfants et corrompu leur forêt.

— Quoi ? s'exclama Er'ril. Qui ?

— Ils ne me l'ont pas dit. Mais une des femmes qui m'interrogeaient, une dénommée Bella, a mentionné une jouvencelle sur le point d'accoucher. Elle semblait très anxieuse, comme si les choses se passaient mal.

— Tu crois que c'est cette fille qui nous a accusés ?

Nee'lahn haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Bella est sortie pour aller prendre des nouvelles de la fille. Et je pense que c'est elle qui a crié tout à l'heure. Je crains qu'il y ait un problème.

Er'ril se rembrunit.

— Si la naissance se passe mal, je sais déjà sur qui ça retombera, marmonna-t-il.

— J'ai vu des chasseurs ramasser du bois mort – bien plus que nécessaire pour alimenter leurs feux, intervint Kral. (Il haussa les sourcils de manière suggestive.) Si nous ne voulons pas rôtir comme des poulets, nous ferions bien de nous enfuir.

— Je ne te contredirai pas sur ce point : Mais comment faire ?

Personne ne répondit.

Er'ril passa plusieurs plans en revue. Aucun ne semblait réaliste. Même s'ils réussissaient à se défaire de leurs liens, il leur resterait Tol'chuk à délivrer. Pouvaient-ils abandonner l'og're ? Et leur équipement ? Le chariot serait facile à remplacer, mais un des chasseurs avait trouvé et confisqué la clé de Val'loa qu'Er'ril gardait dans la poche de sa veste. Sans le petit poing métallique, comment les compagnons déverrouilleraient-ils les protections magiques de la cité perdue ? Frustré, Er'ril grinça des dents.

— Il est revenu ! couina Mogweed, attirant l'attention de tous.

Un des gardes jeta un coup d'œil sévère au métamorphe par-dessus son épaule, mais se détourna très vite lorsqu'un second cri résonna à travers le campement.

— Plus bas, Mogweed ! chuchota Er'ril, furieux.

Le métamorphe se tortillait contre son poteau.

— Là-bas, dit-il avec un signe de tête. Derrière ce buisson.

Er'ril suivit du regard la direction qu'il lui indiquait.

— Je ne vois rien.

La peur donnait peut-être des hallucinations à Mogweed, songea-t-il. Puis il repéra, lui aussi, les yeux jaunes qui brillaient à travers les broussailles.

— C'est Fardale, lâcha Mogweed, soulagé.

La silhouette sombre du loup était invisible dans l'herbe haute, mais quel autre animal possédait ces prunelles fendues, couleur d'ambre ? Un peu rasséréné, Er'ril intégra ce nouveau facteur à ses plans d'évasion. Avec l'aide du loup, peut-être avaient-ils une chance.

— Tu peux parler avec lui ? s'enquit-il.

Mogweed fixait déjà son frère dans les yeux.

— Fardale dit que le camp empeste la corruption qu'il a déjà

sentie auparavant. (La voix tremblante de peur, le métamorphe tourna la tête vers Er'ril.) C'est la même odeur que celle des araignées. Mais ici, elle est beaucoup plus forte.

Vira'ni était si fière de son enfant ! Le cher petit avait déjà beaucoup grandi en se repaissant de la sage-femme. Désormais, il faisait la taille d'un veau. Tante Dee avait, elle, la peau plaquée sur le crâne et sur les os ; toutes les rides de son visage avaient disparu comme le bébé aspirait sa chair. Elle semblait avoir rajeuni de trente ans. C'était une bien belle récompense pour le travail qu'elle venait d'accomplir – mais pas le dernier cadeau que l'enfant de Vira'ni allait lui faire.

— Ça suffit, le morigéna-t-elle gentiment. Je sais que tu as encore faim, mais nous avons beaucoup à faire si nous voulons attraper la sor'cière.

Son bébé leva la tête vers elle. Il fit claquer ses deux paires de mandibules, et un peu de sang dégoulina sur la poitrine de tante Dee. Puis il poussa un doux miaulement qui fit vibrer la membrane de ses ailes. Six yeux suppliants s'agitèrent au bout de leur pédoncule.

Vira'ni porta une main à sa joue. Que son enfant était beau ! Mais le moment était mal choisi pour s'extasier. Plus tard, peut-être. Pour le moment, elle avait des préparatifs à effectuer.

— Embrasse ta tante pour la remercier de nous avoir aidés. Et fais vite. Nous devons nous dépêcher.

Le bébé reporta son attention sur la vieille femme et enfouit son museau entre ses seins flétris. Il déchira sa tunique, puis sa chair, et Vira'ni sourit en entendant craquer les côtes de tante Dee. Son enfant était si obéissant… Les pattes agrippées au torse de la vieille femme, il enfouit sa tête dans la cavité pour atteindre son cœur. Alors, les grosses glandes rouges qui ornaient sa gorge se convulsèrent comme il déposait son ultime cadeau dans le corps de tante Dee. Son baiser terminé, il descendit de la vieille femme à reculons.

Tante Dee, qui avait depuis longtemps cessé de bouger, fut saisie d'un léger spasme. Sa bouche s'ouvrit et se referma comme celle d'un poisson échoué sur la berge d'une rivière. Puis ses yeux voilés se mirent à briller d'une lueur écarlate.

Soudain, elle redressa le buste d'un coup sec. Sa mâchoire inférieure tomba sur sa poitrine, laissant échapper un filet de bave noire. Ses doigts se recourbèrent et grattèrent le sol tandis que le venin du bébé se répandait dans ses veines.

À cet instant, le rabat de la tente s'ouvrit. L'enfant de Vira'ni fila vers le côté de la porte et se plaqua contre la toile tandis que Bella baissait la tête pour entrer.

— L'accouchement est terminé ? s'enquit la chasseuse en se redressant. (Une grimace de dégoût tordit ses traits rudes.) Douce Mère ! C'est quoi, cette puanteur ?

Pour toute réponse, Vira'ni lui adressa un sourire rayonnant de fierté. Les mâchoires de tante Dee remuèrent, mais seul un gargouillis étranglé monta de sa gorge.

— Tante Dee ?

Bella se dirigea vers la vieille femme qui, assise parmi les oreillers, lui tournait le dos. Attirée par sa voix, tante Dee tourna lentement la tête vers la chasseuse. Ses vertèbres craquèrent et se brisèrent comme des brindilles tandis que sa tête effectuait un demi-tour sur son cou.

Rivée sur place, Bella la fixa d'un air horrifié. Tels des oiseaux effrayés qui s'envolent de leur perchoir, ses mains se portèrent à sa gorge. Puis elle poussa un hurlement terrible qui déchira la tente et traversa le camp à tire-d'aile.

Tante Dee se leva maladroitement et pivota son corps pour remettre sa tête dans le bon sens. Elle s'avança vers Bella sur ses jambes flageolantes, un gargouillis montant toujours de sa gorge ensanglantée. Avec des gestes saccadés, elle désigna sa poitrine comme pour montrer à la chasseuse l'endroit où le bébé de Vira'ni l'avait embrassée. Ses doigts plongèrent à l'intérieur de la plaie et en saisirent les bords. Puis, d'un mouvement brusque, elle s'ouvrit la cage thoracique.

Bella hurla une seconde fois ; hélas, son cri fut moins perçant que le précédent.

Un essaim de scorpions aux ailes noires jaillit de la poitrine béante de la sage-femme. Les créatures, qui mesuraient chacune un pouce de long, recouvrirent la chasseuse paniquée en agitant leur dard. Bella se débattit frénétiquement ; elle essaya de les repousser, mais bascula à l'extérieur de la tente.

Vira'ni la suivit en écartant d'une bourrade la silhouette chancelante de tante Dee. Vidée, celle-ci s'écroula sur les oreillers dans un cliquetis d'os. Vira'ni l'ignora et, toujours nue, se dirigea vers l'entrée de la tente. De l'autre côté du rabat, elle découvrit Bella qui gisait sur le dos. La peau de la chasseuse avait déjà commencé à noircir, et son ventre s'était distendu comme celui d'une vache morte laissée trop longtemps au soleil en plein été.

Quelques pas plus loin, la lumière des feux éclairait les visages choqués et horrifiés des autres nomades.

Sans se préoccuper d'eux, Vira'ni s'adressa à la silhouette immobile de Bella.

— Ne soyez pas si égoïstes, mes petits chéris. Partagez, le baiser que vous avez reçu.

Alors, l'essaim jaillit du ventre de Bella en un épais image noir qui se répandit pour consumer les chasseurs. Des cris s'élevèrent dans la nuit tandis que les dards d'éb'ène dispensaient leur baiser mortel. Une fillette paniquée détala entre les jambes des adultes et fonça droit vers Vira'ni, les joues ruisselantes de larmes. Vira'ni s'accroupit pour la prendre dans ses bras.

— Du calme, ma chérie. Tu n'as rien à craindre.

Comme cette enfant était ravissante avec ses longues boucles blondes ! Elle ressemblait à une poupée, songea Vira'ni en la serrant contre sa poitrine nue et en lui couvrant les oreilles pour la protéger des hurlements. Pauvre petite. Les enfants étaient toujours effrayés par les bruits trop forts.

Par chance, ceux-ci ne durèrent pas longtemps. Autour de Vira'ni et de sa jeune protégée, les chasseurs s'écroulèrent dans des positions de suppliciés, et leurs cris moururent à mesure que le poison faisait effet. Vira'ni se releva en portant la fillette dans le creux de son bras droit. Partout, le sol du camp était jonché de cadavres. Un malheureux s'était même jeté dans les flammes pour échapper au baiser des scorpions. Un épais nuage de fumée huileuse s'élevait vers le ciel nocturne, et la brise charriait une odeur de chair brûlée. Vira'ni fixa la silhouette embrasée d'un air désapprobateur.

Puis elle repoussa ses longs cheveux noirs en arrière, se

détourna et se dirigea vers l'endroit où les prisonniers étaient ligotés, à la périphérie du camp. Les scorpions connaissaient sa volonté ; ils n'avaient pas touché aux assassins de ses enfants. Elle s'occuperait d'eux personnellement.

Tandis qu'elle louvoyait entre les tentes, la fillette continua à sangloter dans ses bras.

— Chut, lui dit-elle gentiment. Ça va aller, ma chérie.

Et elle la posa à terre. Frappée de terreur, l'enfant s'écroula et se recroquevilla sur elle-même. Vira'ni l'enjamba et poursuivit son chemin vers les poteaux.

— Tu n'as aucune raison de pleurer ainsi, lui jeta-t-elle au passage. Pourquoi ne joues-tu pas avec mon bébé ? Vous vous amuserez bien tous les deux.

Elle savait que son enfant la suivait de près ; elle entendait ses pattes écailleuses crisser dans la poussière. Derrière elle, la fillette en larmes poussa un cri perçant. Puis le silence retomba. Vira'ni sourit. Tous les enfants avaient besoin d'un compagnon de jeu.

Comme elle approchait de la clairière aux poteaux, elle s'arrêta derrière une tente basse pour les observer. Quatre hommes et une femme. Cinq assassins. À leur vue, la bienveillance chaleureuse qui imprégnait Vira'ni depuis son accouchement se tarit, ne laissant qu'un nœud dur dans son estomac.

Elle s'avança à découvert sans se préoccuper de sa nudité. Si quelqu'un devait avoir honte, ce n'était sûrement pas elle. Ses épaules tremblaient de rage contenue. Elle enjamba les corps noircis des deux gardes et, d'un coup de pied, envoya un épieu rouler au loin.

Son bébé, qui avait fini de jouer avec la petite fille, se précipita vers elle en battant des ailes comme s'il essayait de s'envoler. Il poussa un miaulement plaintif. Il avait encore faim. Vira'ni soupira. Le travail d'une mère n'était jamais terminé.

Devant elle, la prisonnière hoqueta à la vue de son bébé. Du moins avait-elle le bon goût de reconnaître la beauté stupéfiante de l'enfant. La fierté gonfla le cœur de Vira'ni. Peut-être laisserait-elle cette femme minuscule nourrir son bébé avant de la tuer.

Puis l'un des hommes, celui qui n'avait qu'un bras, osa prendre la parole.

— Douce Mère ! C'est impossible !

Vira'ni tourna un regard sévère vers lui.

— C'est toi, Vira'ni ? demanda-t-il, les yeux écarquillés et l'air ébahi.

La surprise pétrifia Vira'ni. Même les cris affamés de son bébé parvinrent assourdis à ses oreilles. Elle regarda l'homme ligoté, le détaillant pour la première fois : ses cheveux noirs, son teint mat… Et ces yeux ! Ces yeux perçants de la couleur d'un ciel orageux…

— Er'ril ! s'exclama-t-elle. Je le savais ! Je savais que tu n'étais pas mort !

Ils se fixèrent en silence.

Puis le colosse barbu se racla la gorge.

— Er'ril, tu… tu connais cette femme ?

Er'ril acquiesça.

— Oui. (Ses mots résonnèrent comme des feuilles mortes que l'on piétine.) Jadis, nous étions amants.

8

Très vite, le vent emporta les cris en provenance du campement. Que se passait-il ? se demanda Elena. L'angoisse crispa ses mains sur les rênes de Rorshaf tandis qu'elle traversait la prairie plongée dans l'obscurité. Étaient-ce ses amis qui venaient de hurler ? Elle secoua la tête. Même à deux lieues de distance, elle se rendait compte que les voix étaient trop nombreuses pour être celle des membres de son groupe. Néanmoins, il était possible que ses compagnons aient participé à ce chœur déchirant.

Pour le moment, la jeune fille n'entendait plus rien – pas même une grenouille ou un criquet. On aurait dit que le monde retenait son souffle. Ce silence abrupt était encore pire que les cris qui l'avaient précédé. Il charriait des relents de mort presque palpables.

Se fiant à la lumière des feux de camp, Elena talonna Rorshaf. Mais même le robuste étalon des roches avait ses limites. Toute la journée, il avait fui devant les flammes, les araignées et les chasseurs. C'était à peine s'il avait encore la force de galoper. Son souffle formait deux panaches blancs qui flottaient derrière lui comme des bannières agitées par le vent nocturne.

Soudain, un de ses sabots heurta un obstacle invisible et le fit trébucher. Elena se rejeta en arrière pour conserver son assiette. Mais Rorshaf avait grandi dans les montagnes, sur de la roche perpétuellement gelée et glissante. Il parvint reprendre son équilibre avant de culbuter.

Elena se redressa avec difficulté sur sa selle. Se mordant la lèvre, elle tira sur les rênes pour mettre Rorshaf au pas. Quand elle avait entendu les cris, elle n'avait songé qu'à se précipiter au secours de ses amis. Elle avait laissé son cœur dicter ses actions

à la place de sa tête.

Elle balaya les champs du regard. Le croissant de lune était trop pâle pour projeter plus qu'une maigre lueur sur l'herbe agitée par la brise, et des nappes de brume s'étaient formées dans les creux du terrain, entre les collines. Foncer à l'aveuglette, c'était prendre le risque d'une chute et d'une blessure grave, ou pire encore. De toute façon, pourquoi se pressait-elle ? Les paroles de sa tante résonnaient encore dans sa tête : « *Une créature de la pire engeance, issue de la magie la plus noire, s'interpose entre eux et toi. Tu ne peux pas l'affronter.* »

Elle fit arrêter Rorshaf. Au loin, près de l'horizon, une lueur rougeâtre marquait l'endroit où des milliers de braises fumaient encore dans le bois maudit. Un peu plus près, les flammes du campement projetaient des ombres dansantes sur le versant des collines alentour. Elena les fixa sans ciller. Que devait-elle faire ?

L'idée de rebrousser chemin et d'obéir à sa tante lui traversa l'esprit. Il n'était pas encore trop tard. Malgré sa fatigue, Rorshaf pouvait atteindre les plaines d'ici le lever du soleil.

Non ! protesta Elena en son for intérieur. Elle n'abandonnerait pas ses amis. Ce n'était pas une option. Mais quelle autre solution viable s'offrait à elle ?

Elle ôta le gant de sa main droite. La « marque de la Rose », comme Er'ril l'appelait, s'était réduite à une simple tache rougeâtre sur sa peau. Très peu de magie coulait encore dans ses veines. Un instant, la jeune fille envisagea de la dépenser pour pouvoir la régénérer et laisser sa Rose s'épanouir immédiatement. La mise en garde d'Er'ril était encore fraîche dans son esprit, mais affronter un ennemi inconnu avec à peine une fraction de son pouvoir l'effrayait bien davantage.

Machinalement, son autre main dégaina sa dague de sor'cière. Un rayon de lune se posa sur la lame, la faisant briller comme une lampe – avec un éclat sans doute visible à des lieues à la ronde. Elena hésita. Si elle la libérait, sa magie serait infiniment plus repérable qu'une dague étincelante. Elle attirerait tous les regards sur elle, y compris ceux des occupants du camp. Avec un soupir, la jeune fille remit l'arme dans son

fourreau. Quelle que soit la créature dont avait parlé sa tante, elle répugnait à l'avertir de sa venue.

Tandis qu'elle réfléchissait, un début de plan se forma dans son esprit. Elle n'avait peut-être plus beaucoup de pouvoir, mais l'obscurité et la surprise pouvaient jouer en sa faveur. Avec un peu de chance et de discrétion, elle libérerait ses amis sans recourir a sa magie. Qui disait qu'elle était obligée d'affronter l'immonde créature ?

Elena mit pied à terre. Rorshaf était trop bruyant et surtout trop massif pour l'accompagner. Elle devait finir le chemin à pied. Des ébauches de stratégie se bousculant dans sa tête, elle défit les paquetages attachés sur le dos de l'étalon, lui ôta sa selle et le fit marcher pour le rafraîchir. Quand Rorshaf eut repris son souffle et que les battements frénétiques de son cœur se furent apaisés, elle le pansa hâtivement, puis noua ses rênes autour d'un chêne rabougri.

— Reste ici, chuchota-t-elle.

Rorshaf tira sur sa bride. Cela ne lui plaisait guère, mais Elena sentait qu'il lui obéirait.

Elle fouilla les paquetages et fourra tout ce dont elle aurait besoin dans une sacoche de cuir. Alors qu'elle fermait celle-ci, son regard se posa sur la hache de Kral, toujours attachée à la selle abandonnée. Sa surface de fer rouge poli luisait faiblement, mais, malgré tous ses efforts, le montagnard n'avait pu faire disparaître la tache noire à l'endroit où le sang d'un skal'tum avait souillé métal.

Sans réfléchir, Elena se dirigea vers la hache, la détacha et la soupesa dans ses petites mains. Elle ne pouvait pas réellement manier une arme aussi lourde, mais sa puissance et son tranchant la rassuraient. Elle la cala sur son épaule et fit face aux feux de camp. Pour délivrer ses amis, elle allait devoir se montrer aussi robuste, aussi solide que le métal dont cette hache était forgée.

Une main crispée sur le manche en bois de noyer, elle se mit en route d'un pas vif. Il lui restait encore plus d'une lieue à parcourir, et elle voulait atteindre le camp avant que l'obscurité se dissipe. Tout en marchant, elle pensait à ses compagnons. Étaient-ils encore en vie ? Se mettait-elle inutilement en danger

pour les délivrer ?

Les questions qu'elle se posait ne l'empêchaient pas d'avancer. Elle avait l'intime conviction que ses amis étaient toujours vivants. Parce qu'un lien invisible s'était formé entre eux durant ces longs mois d'hiver, ou juste parce qu'elle l'espérait très fort ? Elle l'ignorait et ne s'en souciait guère. Elle ne pouvait tout simplement pas partir sans eux.

La nuit était de plus en plus froide. Le souffle d'Elena formait un nuage blanc devant sa bouche, mais patauger dans la boue la réchauffait. Bientôt, le camp ne fut plus qu'à un jet de flèches devant elle. Elle infléchit sa trajectoire vers la droite, où une grosse colline dissimulerait son approche.

Même si elle ne voyait pas encore l'intérieur du campement, elle sentait que quelque chose n'allait pas. De l'autre côté de la colline, nulle voix ne résonnait, nul bruit de vaisselle. Pire encore, une odeur nauséabonde et familière planait dans l'air : celle de la chair brûlée. Elena frémit. Des images de ses parents enveloppés par les flammes s'imposèrent à son esprit. Elle lutta pour les effacer. Ce n'était pas le moment de se laisser submerger par ses souvenirs.

Ralentissant, elle scruta le sommet de la colline en quête de sentinelles. De deux choses l'une : ou celles-ci étaient bien cachées, ou personne ne montait la garde. Pliée en deux dans les herbes hautes, Elena se dirigea vers l'obscurité plus dense qui régnait au pied de la pente. À partir de maintenant, elle devait se montrer extrêmement prudente. Tout son plan reposait sur sa discrétion.

Autour d'elle, il n'y avait pas un bruit. Pas un oiseau ne chantait pour la dénoncer, pas un insecte ne bourdonnait pour appeler ses congénères. Dans le silence, les pas d'Elena semblaient incroyablement bruyants, mais la jeune fille savait que sa propre peur amplifiait leur son. Ce qui ne l'empêcha pas de redoubler de prudence et de tendre l'oreille.

Sa vigilance lui fit capter le chuchotement d'une brindille qui se brisait sur sa gauche. Elle pivota en levant la hache de Kral – juste à temps pour voir une grosse forme noire se matérialiser devant elle, comme si l'obscurité venait de se solidifier. Elle aperçut des crocs qui étincelaient au clair de lune et des yeux

jaunes aux pupilles fendues, rétrécis par la méfiance. Une image fugace lui traversa l'esprit. *Deux loups boiteux se rencontrent dans un bois. Dos à dos, ils affrontent les chasseurs.*

Elena lâcha son arme et se précipita vers Fardale. Soulagée, elle lui passa les bras autour du cou et enfouit son visage dans l'épaisse fourrure du métamorphe. Mais elle ne s'autorisa qu'un instant de relâchement avant de se redresser. Fardale était toujours vivant. Cela signifiait-il que… ?

— Et les autres ? chuchota-t-elle. Tu sais où ils sont ?

Fardale fit volte-face et lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. *Un loup en guide un autre à travers les pièges dissimulés par les chasseurs.*

Elena acquiesça. Même si elle n'avait pas d'origines si'lura, elle comprenait le message du métamorphe. Au fil d'un très long hiver, elle avait appris à communiquer avec le loup en substituant le pouvoir de sa magie à celui du sang. Elle se baissa pour ramasser la hache et fit signe à Fardale d'ouvrir le chemin. Mais, avant d'obéir, le loup lui envoya une dernière image. Les yeux d'Elena s'écarquillèrent, et son cœur se serra. Avant qu'elle puisse réagir, Fardale s'éloigna à travers les herbes hautes, et sa silhouette parut se dissoudre de nouveau dans l'ombre.

Elena le suivit sur ses jambes flageolantes, l'image toujours vivace dans son esprit. *Une femme nue, d'une beauté stupéfiante, se tient debout devant une famille de loups acculés. Des vipères jaillissent de son entrejambe et se dirigent vers la meute.*

La langue d'Er'ril refusait d'articuler le moindre son. Comment était-ce possible ? Il fixa la femme nue qui se tenait devant lui, ses cuisses maculées de sang noir. Son visage d'une beauté poignante était aussi froid que de la pierre polie, et une mèche blanche striait sa chevelure jadis semblable à un rideau de nuit. Mais, surtout, la folie dansait dans ses yeux.

L'esprit d'Er'ril luttait pour superposer l'image de cette femme avec ses souvenirs de la jouvencelle qu'il avait connue dix hivers auparavant. Il l'avait rencontrée le long de la côte nord, dans une ville constamment envahie par la brume, où l'air sentait l'iode et la glace. À l'époque, c'était une simple fille de

pêcheur qui avait capté son attention pendant qu'il jonglait dans une taverne du port. Il s'était senti inexplicablement attiré par elle : ses traits délicats, sa chevelure soyeuse contrastaient avec le visage buriné des gens de ces contrées. Elle ressemblait à une rose aux pétales veloutés poussant au milieu de cailloux. Er'ril n'avait pas pu détacher son regard d'elle tandis qu'il lançait et rattrapait ses torches enflammées.

Après son dernier numéro sur la scène en planches de cèdre, il avait récupéré son écuelle et les quelques pièces qu'elle contenait, puis s'était frayé un chemin à travers la foule d'hommes barbus et de femmes hagardes pour rejoindre la jeune fille assise au fond de la salle.

L'inconnue avait gardé les yeux timidement baissés pendant qu'il se présentait. D'une voix aussi douce que sa peau, elle avait murmuré :

— Moi, je m'appelle Vira'ni.

Quand elle avait relevé la tête, ses longs cheveux noirs s'étaient répandus sur ses épaules à la manière d'ailes qui se déploient, et, dans ses yeux bleus humides, Er'ril avait lu une tristesse qui faisait écho au vide de son propre cœur. À cet instant, il avait su que Vira'ni et lui étaient faits l'un pour l'autre. Las de ses pérégrinations, il aspirait à se reposer un moment, et la jeune fille avait besoin de quelqu'un à aimer.

Ils avaient parlé jusqu'au petit matin. Peu de temps après, Vira'ni l'avait présenté à sa famille, qui l'avait accueilli comme un fils perdu et retrouvé. Er'ril ne pensait faire halte que quelques jours, mais très vite, il en était venu à apprécier la vie au bord de mer. Il avait aidé à réparer le bateau du père de Vira'ni, et, avant qu'il s'en rende compte, les jours s'étaient changés en lunes. Le père de Vira'ni lui avait enseigné la pêche et la navigation tandis que son frère lui révélait les mystères de la côte et des forêts environnantes. Pendant tout ce temps, Vira'ni et lui étaient devenus de plus en plus proches. Le père de la jeune fille s'en était réjoui.

— Manchot ou pas, tu as bon cœur et les reins solides, avait-il dit une fois à Er'ril, alors que tous deux fumaient une pipe devant la cheminée. Je serais fier de l'avoir pour gendre.

Le temps passé à cet endroit, parmi ces gens, avait rappelé

au vagabond les choses de son passé qui lui manquaient le plus cruellement : le confort d'un foyer, la chaleur d'une famille.

Une voix interrompit sa rêverie, l'arrachant à ses souvenirs et à la mer pour le ramener au présent, dans le campement des chasseurs.

— Pourquoi m'as-tu quitté ? demanda Vira'ni en le fixant de ses grands yeux bleus – ces grands yeux bleus qui brillaient autrefois d'amour pour lui, mais ne contenaient plus désormais que ténèbres et démence.

Sa voix monta dans les aigus de l'hystérie tandis qu'une de ses mains tripotait nerveusement sa mèche blanche.

— Tu savais que j'étais enceinte. De toi.

Er'ril détourna les yeux.

— Je ne voulais pas te faire de mal, marmonna-t-il.

Et c'était vrai. Une fois le vide de sa poitrine comblé, il avait réalisé qu'il devait partir. Son séjour parmi la famille de Vira'ni lui avait apporté la paix qu'il cherchait, mais à quel prix ? La grossesse de la jeune fille l'avait confronté à l'égoïsme de ses actions. Jamais il ne vieillirait, contrairement à Vira'ni et à leur enfant. Il n'était pas destiné à devenir père de famille et à mener une existence tranquille – il le savait. Cette voie-là était réservée aux hommes normaux, pas à ceux qui avaient déjà vu des centaines d'hivers et en verraient peut-être encore des centaines d'autres. Non, les routes étaient et seraient à jamais son seul foyer.

Sachant que tout délai ne ferait qu'aggraver le chagrin de Vira'ni, il avait mis en scène sa propre mort. Un jour, il était parti en barque alors qu'une tempête menaçait, et il n'était jamais revenu.

— Je n'avais pas compris, dit-il d'une voix étranglée. J'ai cru que…

Vira'ni l'interrompit, le regard perdu dans le vague.

— Mon père a eu tellement honte de moi ! Attendre un enfant alors que je n'étais pas mariée… Après ta disparition en mer, il m'a traînée chez une vieille rebouteuse qui habitait dans les collines. Elle m'a fait boire une potion à base de feuilles séchées qui m'a donné de terribles crampes à l'estomac. (À ce souvenir, ses traits se crispèrent de douleur.) Si tu avais vu tout

le sang que j'ai perdu… La potion m'a volé mon enfant, mon pauvre petit bébé.

Le cœur d'Er'ril se glaça.

— Mais j'avais entendu parler d'un jongleur manchot qui se produisait très loin dans le sud, reprit Vira'ni, les yeux brillants. J'ai compris que c'était toi. Je savais que tu ne pouvais pas être mort. Une fois rétablie, je me suis enfuie de la hutte de la rebouteuse pour partir à ta recherche. J'ai fouillé tous les villages sur mon chemin. (Sa voix se brisa.) Et puis… un soir, il m'a trouvée sur la route. Il avait des ailes noires, des dents effrayantes, et il sifflait comme un millier de serpents. Il m'a capturée et emmenée dans ses donjons.

Des larmes coulèrent sur les joues de Vira'ni comme ses émotions se livraient bataille en son corps tremblant. Elle fixa sur Er'ril des yeux dans lesquels se mêlaient la haine et le chagrin.

— Où étais-tu ? Pourquoi ne m'as-tu pas protégée ? Je n'ai rien pu faire contre lui.

Er'ril détourna la tête.

— Je suis désolé, chuchota-t-il.

Mais il se rendait compte combien ces paroles étaient faciles et vaines.

L'expression de Vira'ni se durcit. D'un geste brusque, elle essuya ses larmes et dévisagea le guerrier en plissant les yeux, comme si elle le voyait pour la première fois.

— Je n'ai pas besoin de ta pitié, Er'ril. Le Cœur Noir m'a mieux traitée que toi. (Elle éclata d'un rire aigu et tendit un doigt vers le bas.) Une nuit, sa bête ailée est venue à moi et m'a fait ce cadeau – un nouveau bébé pour remplacer le tien.

À ses pieds s'ébattait une créature cauchemardesque. De la taille d'un gros chien, elle était toute en ailes, en pattes et en mâchoires avides. Du poison dégoulinait de sa gueule noire, sifflant lorsqu'il touchait le sol.

Er'ril écarquilla des yeux horrifiés.

— Lui, il ne m'abandonnera pas, grinça Vira'ni. Pas vrai, mon petit amour ? Donne un baiser à Er'ril, en souvenir du bon vieux temps.

La créature miaula. Ses yeux pédonculés se tournèrent vers

Er'ril, et ses huit pattes se mirent en mouvement.

Bien que vaguement conscient de ce qui l'attendait, Er'ril se sentait plus atterré que terrifié. Jamais il n'aurait dû abandonner Vira'ni. Il était en partie responsable de son état actuel. Fermant les yeux, il appuya sa tête contre le poteau et ignora la créature qui reniflait ses bottes, tel un chien de chasse. Qui s'était montré le plus cruel avec Vira'ni : lui ou le Seigneur Noir ? Au fond de son cœur, il connaissait la réponse à cette question.

Accroupie sur la berge d'une rivière en crue, Elena serrait la hache de Kral dans ses mains. Le gargouillis de l'eau masquait la plupart des autres sons ambiants, et cela la rendait nerveuse. Chaque fois qu'une grenouille coassait, la jeune fille sursautait. Tremblant de froid et d'appréhension, elle serrait les dents si fort que ses mâchoires lui faisaient mal. Où était passé Fardale ? Il l'avait laissée là, tapie dans un buisson d'aubépine, le temps de reconnaître les lieux. Et même si ses craintes déformaient sa perception du temps, Elena était certaine qu'il aurait déjà dû revenir. Lui était-il arrivé quelque chose ?

Se redressant sur ses genoux, la jeune fille jeta un coup d'œil entre les branches du buisson. Au-delà de la colline, droit devant elle, les flammes des feux de camp trouaient l'obscurité – mais ne révélaient pas le moindre mouvement. Elena aurait pu se croire seule dans la prairie.

Tendant l'oreille, elle capta des bribes de phrases mêlées au crépitement des flammes. Mais ce n'était peut-être que son imagination qui lui jouait des tours. Elle s'assit dans son nid de végétation, remonta ses genoux contre sa poitrine et les entoura de ses bras. Plus elle attendait, plus sa certitude d'échouer grandissait. Qui était-elle pour se croire capable de libérer les autres ? Ses amis étaient bien plus forts et plus compétents qu'elle ; cela ne les avait pas empêchés de se faire capturer. Elle cherchait désespérément un plan et n'en trouvait aucun de valable.

Tandis que l'étau du désespoir se refermait sur son cœur, un bruissement résonna derrière elle. En pivotant, elle distingua la familière silhouette noire qui se faufilait dans l'herbe. Elle laissa

échapper un soupir de soulagement.

Comme le loup approchait, elle vit qu'il tenait quelque chose dans sa gueule – quelque chose qui luisait au clair de lune. En atteignant Elena, il le laissa tomber à ses pieds, puis se dirigea vers le bord de la rivière pour boire en silence.

Elena étudia l'objet boueux avec une mine perplexe. Pourquoi Fardale lui avait-il rapporté ça ? Elle dut faire un effort pour se rappeler que le métamorphe n'était pas un vulgaire toutou, et que son apparence dissimulait une intelligence aiguë. Alors, telle l'aube se levant après une nuit de tempête, un plan se fit jour dans son esprit. Elle se releva brusquement. Mais oui ! Ça pouvait marcher ! Retenant son souffle, elle agrippa sa hache un peu plus fort et s'autorisa à espérer.

Fardale revint vers elle et lui lança un regard interrogateur. Elena mit un genou à terre et l'étreignit pour la seconde fois cette nuit-là.

— Merci, Fardale, lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Le loup lui lécha la joue comme pour répondre : « de rien », puis se dégagea. Il la fixa de ses yeux brillants, et des images se formèrent dans la tête d'Elena. *Un loup qui traîne derrière la meute se fait attaquer par un ours en chasse.* La jeune fille acquiesça. Elle savait qu'ils devaient faire vite.

Fardale se détourna et, après un dernier regard insistant, s'éloigna vers l'amont de la rivière. Elena ramassa l'objet luisant dans la boue et se hâta de lui emboîter le pas.

Nee'lahn regarda la créature arachnoïde étendre ses quatre ailes qui mesuraient chacune plus d'un bras de long. Dans la lumière des flammes, des taches irisées s'étalaient sur leur membrane noire, telle de l'huile à la surface d'un étang. Le monstre s'écarta d'Er'ril avec un miaulement affamé. Nee'lahn sentit qu'il était encore jeune, que sa forme adulte serait bien plus redoutable, et que le seul moyen pour lui de l'atteindre consistait à se nourrir.

Elle lutta pour trouver une faiblesse dans les nœuds qui l'attachaient, mais les cordes étaient épaisses et très serrées. Même Kral, si agité qu'il était rouge et en sueur, ne parvenait

pas à se libérer. Méric et Mogweed semblaient s'être résignés à leur sort. L'el'phe se tenait très droit et arborait une expression orageuse, mais le métamorphe s'était affaissé dans ses liens et tremblait comme une feuille.

Réalisant la futilité de ses efforts, Nee'lahn cessa de se débattre. Pour autant, elle n'était pas prête à renoncer. Pas encore. La force ne les sauverait pas, mais la ruse, peut-être…

Et soudain, il fut trop tard.

La créature, qui s'était ramassée sur elle-même et immobilisée, bondit sur Er'ril. Lorsqu'elle percuta sa poitrine, l'homme des plaines lâcha un hoquet. Huit pattes lui enveloppèrent le torse, le plaquant encore plus fort contre le poteau tandis que leurs extrémités pointues s'enfonçaient dans le bois. Il se mit à suffoquer. Son visage s'empourpra et, pour la première fois depuis leur rencontre à Gelbourg, Nee'lahn vit de la peur dans ses yeux.

La démone nommée Vira'ni éclata d'un rire exultant qui étira ses lèvres en une grimace meurtrière.

— Donne-lui un baiser, mon trésor !

Nee'lahn sut qu'il fallait réagir maintenant ou jamais. Les mots jaillirent de sa bouche sans qu'elle ait réfléchi :

— Arrêtez ! Rappelez votre monstre !

Vira'ni tourna son regard venimeux vers elle. Avant que sa détermination s'évapore, la nyphai enchaîna :

— Le Seigneur Noir ne voudrait pas que vous tuiez Er'ril.

La démone fit un pas vers elle.

— Et pourquoi ça ? Prétendrais-tu connaître les souhaits de mon maître ?

Du coin de l'œil, Nee'lahn vit la créature arachnoïde incliner sa tête vers Er'ril en faisant claquer ses mâchoires jumelles, mais elle garda les yeux rivés sur Vira'ni.

— Je sais que le Cœur Noir veut la fille – qu'il la désire plus que tout.

Ces mots parurent pénétrer le voile de démence qui enveloppait Vira'ni. Le sourire moqueur de celle-ci s'évanouit.

— Seul Er'ril sait où elle se trouve, mentit Nee'lahn. En le tuant, vous anéantirez toutes vos chances de découvrir où il l'a cachée.

Vira'ni émit un roucoulement à l'attention de l'ignoble créature qui se figea, obéissante, sa gueule à un doigt du cou d'Er'ril. Nee'lahn vit l'inquiétude et le doute affaiblir la lueur vengeresse qui brillait dans les prunelles de la démone. Vira'ni parut se recroqueviller sur elle-même. Elle fit un pas en arrière.

— La sor'cière… Oui, la sor'cière. (Une de ses mains se perdit dans ses cheveux comme un chaton égaré, jouant avec ses mèches noires.) Nous devons la ramener à mon maître. (Son regard revint vers Er'ril.) Nous jouerons après.

Nee'lahn autorisa ses muscles crispés à se détendre d'un iota. Douce Mère, sa ruse avait fonctionné !

Elle regarda Vira'ni s'approcher de la bête et lever un doigt pour caresser une de ses ailes frémissantes.

— Allez, descends de là. Il ne faut pas faire de mal à Er'ril… Du moins, pas encore.

Nee'lahn poussa un soupir de soulagement. Elle regarda la créature retirer ses pattes du poteau l'une après l'autre et regagner le sol, puis secouer ses ailes et pousser un miaulement aigu de frustration. Son cri – la voix des ténèbres qui s'étendaient au-delà de la lumière des flammes – avait de quoi réveiller les peurs archaïques enfouies au plus profond de toute créature vivante. Les genoux de la nyphai flageolèrent sous elle.

Vira'ni posa une paume indulgente sur le dos de la créature pour lui prodiguer des caresses apaisantes.

— Du calme, mon trésor. Ne fais pas de caprice. Je sais que tu as faim. (Elle tendit un index.) Va te nourrir.

Nee'lahn écarquilla des yeux horrifiés. Dans un grouillement d'ailes et de pattes, la créature se jeta sur elle.

— Merci de m'avoir rappelé mon devoir, grimaça Vira'ni. À titre de récompense, je t'autorise à prendre la place d'Er'ril.

L'arrière du crâne de Nee'lahn heurta violemment le poteau lorsque la créature la percuta de plein fouet. Le monstre l'enveloppa de ses huit pattes articulées, immobilisant sa frêle silhouette des chevilles jusqu'au cou. Des lumières minuscules dansèrent devant les yeux de la nyphai, mais elles étaient trop faibles pour oblitérer l'image des mâchoires écumantes qui s'inclinaient vers sa gorge.

Tandis que la créature lui déchiquetait le cou, la douleur la

submergea, et elle s'abîma dans l'oubli. Seul un infime gémissement s'échappa de ses lèvres alors qu'elle mourait – doux soupir que le vent emporta.

9

Elena rampait au milieu de l'horreur. À travers tout le camp, des cadavres gisaient sur le sol, telles des branches mortes éparpillées : des hommes et des femmes, mais aussi des enfants et des vieillards. Leur ventre noirci avait gonflé comme un melon trop mûr, et des créatures minuscules s'agitaient sous leur peau distendue. Détournant les yeux, Elena tenta d'endurcir son cœur pour ne pas détaler. Seuls les animaux avaient été épargnés. Les chevaux hennissaient nerveusement et les chiens se faufilaient entre les tentes, tête baissée, comme s'ils craignaient de recevoir une taloche. Les bêtes survivantes s'enfuyaient à la vue du loup qui précédait la jeune fille. Aucune d'elles ne tenta de leur barrer le passage.

Elena poursuivit sa progression. Fardale semblait contourner les tentes et se diriger vers le côté est du camp, d'où s'élevaient des éclats de voix. Quelques personnes avaient donc survécu – mais lesquelles ?

Elena serrait la hache de Kral dans sa main gauche ; sa paume couverte de sueur glissait sur le manche de noyer. L'objet boueux que Fardale lui avait ramené était dissimulé dans la poche de sa chemise, sur son cœur, et son poids raffermissait la résolution de la jeune fille. *Je peux le faire,* ne cessait-elle de se répéter. Elle s'écarta du corps ravagé d'un petit garçon en détournant les yeux. Elle devait rester forte, garder le contrôle. Son poing droit était serré, vide mais pas impuissant. Elle s'était entaillé la paume avec sa dague de sor'cière, et de petits tourbillons rouges dansaient sur sa main blessée tandis qu'elle maintenait son pouvoir à distance.

Elle était prête.

Contournant une tente, elle découvrit Fardale accroupi devant elle. Le loup lui jeta un regard étincelant. *Le lynx des*

forêts se tapit dans les buissons pour surprendre le lapin.

Elena s'aplatit sur le sol tandis que Fardale s'éloignait en silence. La lourde hache calée sur son épaule, elle tenta de suivre le loup, mais les pattes de celui-ci flottaient au-dessus de la boue et de l'herbe piétinée, si bien que la distance entre eux ne tarda pas à grandir. Se mordant la lèvre, la jeune fille lutta pour rattraper la silhouette sombre qui s'éloignait.

Fardale disparut au coin de la dernière tente. Elena pressa le pas en s'efforçant de ne pas se redresser. Mais, lorsqu'elle atteignit l'endroit où elle avait vu le loup pour la dernière fois, elle s'immobilisa. Plus loin, la prairie nue n'offrait aucune couverture. Retenant son souffle, la jeune fille jeta un coup d'œil à l'angle de la tente en peau de daim. Ce qu'elle vit lui fit presque perdre le contrôle de sa magie si soigneusement tenue en laisse.

Cinq poteaux étaient plantés dans le sol. Un de ses amis se trouvait ligoté à chacun d'eux. Une créature cauchemardesque, tout en ailes, en pattes et en écailles noires, battait en retraite vers une femme nue drapée d'un long rideau de cheveux noirs au milieu desquels se détachait une unique mèche blanche.

L'inconnue parut sentir qu'on l'observait. Elle tourna la tête vers Elena. Son visage avait la couleur du clair de lune et la froideur d'une grotte souterraine. Elena se rejeta en arrière avant que la femme puisse la repérer.

Elena frissonna, non à cause de la femme ou de la créature, mais à cause de ce qu'elle avait aperçu l'espace d'un instant. C'était impossible ! Pourtant, elle savait que ses yeux ne l'avaient pas trompée. La silhouette qui pendait contre le dernier poteau n'était plus qu'un squelette recouvert de peau flasque, mais, à ses cheveux blonds et à sa tunique verte, Elena avait reconnu Nee'lahn.

La jeune fille ne put retenir ses larmes. Se recroquevillant derrière la tente, elle porta son poing ensanglanté à sa bouche pour étouffer ses sanglots. Elle arrivait trop tard. La nyphai était déjà morte.

Une voix glaciale s'éleva de l'autre côté de la tente, Elena devina qu'elle appartenait à l'inconnue.

— Maintenant, Er'ril, dis-moi où est la sor'cière.

— Je ne te dirai rien, Vira'ni. Tu peux tous nous tuer si ça te chante.

— Oh, Er'ril… Tu ne m'as jamais comprise. Je n'ai pas tué ta petite amie blonde à titre d'avertissement. Tes compagnons ne signifient rien pour moi ; ils ne sont qu'un repas potentiel pour mon bébé. Mon maître m'a fourni un outil qui me permettra de te soutirer des informations avec ou sans ton consentement – mais il est si dégoûtant que je répugne à m'en servir.

— Je ne trahirai pas la petite.

— Pourtant, tu es si doué quand il s'agit d'abandonner des enfants ! Surtout les tiens…

— La sor'cière se trouve désormais hors de ton atteinte, Vira'ni. Je l'ai bien cachée. Même le Gul'gotha ne peut plus la toucher.

Elena se mit à trembler. Er'ril mentait. Mais pourquoi ? Elle ne s'était pas plus tôt posé cette question que la réponse s'imposa à elle : le guerrier devait savoir qu'elle s'était enfuie sur le dos de Rorshaf. Sans doute la croyait-il déjà à mi-chemin des plaines. Aussi essayait-il de gagner du temps pour lui permettre d'augmenter son avance – et dans cette intention, il était prêt à sacrifier sa vie et celle des autres.

Elena ne pouvait pas le laisser faire un geste aussi inutile. Elle n'était pas en train de fuir au galop : elle était là, à quelques pas de lui. La mort de ses compagnons ne l'aiderait en rien, bien au contraire.

La femme marqua un temps d'arrêt avant de reprendre :

— Il se peut que tu dises la vérité, Er'ril. Ça ne m'empêchera pas de découvrir où tu l'as envoyée. Mais, pour l'instant… mon bébé a faim. C'est typique des enfants, pas vrai ? Ils mangent à s'en faire éclater la panse et, deux minutes plus tard, ils en réclament encore.

Un miaulement aigu monta de la prairie. Elena en eut la chair de poule. Le son lui rappelait la plainte d'un agneau qu'elle avait trouvé après l'attaque d'un chat sauvage – un cri aux résonances de chair lacérée, de douleur et d'agonie.

— Il faut que mon bébé grandisse et prenne des forces pour traquer ta sor'cière.

Elena s'accroupit sur ses talons et ravala ses larmes. Plus

personne ne mourrait pour elle cette nuit. Le sang qui coulait de sa main lui piqua les yeux tandis qu'elle s'essuyait les joues – et, à ce contact, le monde changea autour d'elle comme si elle l'observait avec des yeux nouveaux. La magie contenue dans son sang avait ensorcelé sa vision. À présent, elle voyait à l'intérieur de sa main rougie ; elle distinguait la lumière bleu azur qui circulait en elle, prisonnière de sa chair.

La voix glaciale de la femme l'arracha à son émerveillement.

— Maintenant, va te nourrir, mon trésor. Pourquoi ne goûtes-tu pas ce colosse ? Il semble bien assez robuste pour apaiser ta faim.

Elena baissa sa main écarlate et se leva. Elle devait arrêter ce massacre. L'heure n'était pas à la furtivité mais à l'audace – pas à l'ombre, mais à la flamboyance.

— Je te le demande une dernière fois : où est la sor'cière, Er'ril ?

— Je t'ai déjà dit que…

La hache de Kral en équilibre sur son épaule, Elena sortit du couvert de la tente.

— Je suis là, répondit-elle calmement. (Sa voix pleine d'assurance résonna clairement dans la quiétude nocturne.) Tu cherches une sor'cière ? Me voici.

Le souffle coupé par la surprise et par l'horreur, Er'ril regarda l'adolescente s'avancer. Elena tenait la hache de Kral sur son épaule gauche, et des étincelles de pouvoir bleues crépitaient autour de sa main droite. De toute évidence, elle ignorait à qui elle avait affaire. Aucune des armes dont elle disposait ne pouvait venir à bout de la double menace qui lui faisait face. Entre l'esprit corrompu de Vira'ni et la créature arachnoïde, la jeune fille n'avait pas la moindre chance de remporter la bataille – et ses compagnons ligotés ne pouvaient pas l'aider.

Comme elle s'approchait d'eux, Er'ril vit que ses joues étaient ensanglantées et qu'une étrange lueur bleue brillait dans ses prunelles. De quelle nouvelle magie s'agissait-il ?

— Ça alors ! Er'ril, ta brebis égarée est revenue au bercail, lâcha Vira'ni sur un ton désinvolte. Mon maître m'a tout appris

du fonctionnement de son pouvoir. Et je peux te dire une chose : à en juger par la teinte de sa main, elle est très faible en ce moment. Mes enfants n'ont pas péri en vain dans la forêt.

Er'ril ne pouvait pas contredire Vira'ni sur ce point.

— Elena, recule ! aboya-t-il. C'est un piège !

Kral et Méric lui firent écho. Seul Mogweed, tremblant et recroquevillé sur lui-même, garda le silence.

La jeune fille les ignora tous. Elle ne daigna même pas jeter un coup d'œil dans leur direction, préférant se concentrer sur Vira'ni.

— Dis à ton monstre de ficher la paix à Kral, ordonna-t-elle d'une voix brûlante.

La créature arachnoïde, qui s'était figée quand elle avait fait irruption, se trouvait à une longueur de bras des bottes du montagnard. De chaque côté de sa tête, ses gros sacs rouges à venin palpitaient, tels deux cœurs immondes.

— Mon bébé ? Mais il n'a pas encore fini de grandir, susurra Vira'ni. Il a besoin de se nourrir.

Elle agita une main, et la créature se remit à ramper vers Kral.

— Tu ne me laisses pas le choix.

Elena brandit la hache à deux mains et la projeta de toutes ses forces. L'arme fila vers la créature avec une précision et une rapidité qui stupéfièrent Er'ril. La jeune fille avait dû mettre un peu de magie dans son lancer, réalisa-t-il. Néanmoins, comme il le soupçonnait, elle n'était pas de taille à lutter contre un tel adversaire. La créature fila sur le côté, et la hache retomba entre les poteaux d'Er'ril et de Kral, où sa lame se ficha profondément dans le sol boueux.

Vira'ni avait frémi en suivant des yeux la trajectoire de l'arme. La voyant manquer sa cible, elle éclata d'un rire moqueur.

— Ma parole, elle est drôlement agressive cette petite !

Pendant que Vira'ni s'esclaffait, Er'ril remarqua qu'Elena le fixait intensément. Dès qu'elle eut capté le regard du guerrier, la jeune fille sortit un objet de sa poche de poitrine et le fit rouler vers son poteau. Scintillant au clair de lune, l'objet rebondit sur l'herbe et s'immobilisa aux pieds d'Er'ril qui l'étudia, les yeux

écarquillés. Comment était-il possible… ?

Malheureusement, le geste furtif d'Elena n'avait pas échappé à l'attention de la démone.

— Que mijotes-tu encore ? Tu lui envoies un gage d'amour ?

Sans quitter la jeune fille du regard, Vira'ni recula vers Er'ril. Comme elle tournait la tête pour jeter un coup d'œil à l'objet, Elena tendit un doigt vers la hache. Alors, Er'ril comprit quel était le plan de la jeune fille. Mais saurait-il le faire fonctionner une nouvelle fois ?

La créature avait atteint Kral et entreprenait d'escalader ses jambes. Le montagnard tentait de la déloger en lui donnant des coups de genou, mais ses entraves ne lui laissaient qu'une bien maigre liberté de mouvement. Il ne tarderait pas à perdre la bataille.

Er'ril se concentra sur l'objet boueux qui gisait à ses pieds.

— Comme c'est charmant, railla Vira'ni sans faire mine de le ramasser. Une toute petite sculpture. De loin, ça ressemblait à une rose, mais je vois qu'en fait il s'agit d'un poing. (Elle fit de nouveau face à Elena.) Ce n'est pas très romantique, ma chère.

La jeune fille recula de quelques pas en levant son poing rouge. Des étincelles de pouvoir crépitèrent dans la nuit.

Vira'ni s'avança pour rétablir la distance entre elles.

— Très joli, ronronna-t-elle. À mon tour, maintenant.

D'un ongle effilé, elle s'entailla l'avant-bras. Le sang s'accumula très vite dans la plaie, mais, avant qu'il puisse tomber à terre, elle l'étala sur sa poitrine et sur son visage. Au lieu de teinter sa peau de rouge, le liquide épais parut aspirer les ténèbres ambiantes. Celles-ci se solidifièrent autour de Vira'ni et se plaquèrent sur sa peau nue telle la caresse d'un amant. À présent, elle portait l'obscurité comme une armure.

— Je te donne une dernière chance de libérer mes amis, lança Elena, qui ne semblait guère impressionnée par cette démonstration de pouvoir.

— Sinon quoi ?

Les ombres se tordaient et s'enroulaient autour de Vira'ni comme des serpents. Plus elles s'intensifiaient, plus le clair de lune pâlissait et plus la lumière du feu de camp diminuait. Bientôt, des flammes noires se mirent à danser en leur sein.

— Tu crois pouvoir éteindre le feu obscur que m'a offert le Cœur Noir ? railla la démone.

— Voyons si je suis trop présomptueuse.

Elena continuait à reculer, entraînant Vira'ni avec elle.

— Il est trop tard pour t'enfuir, ma petite.

Luttant pour ignorer l'escarmouche verbale des deux femmes, Er'ril ferma les yeux. Il savait qu'Elena essayait de distraire Vira'ni pour lui donner le temps d'agir. Il ne devait pas gaspiller cette occasion.

Le cœur battant dans la gorge, il se remémora sa bataille contre les gobelins des roches. Comment avait-il fait fonctionner la clé ? Il se souvint du nom du jeune garçon qu'il avait tué des siècles auparavant, celui à qui appartenait le poing métallique. *J'ai besoin de toi*, songea-t-il. Ses lèvres remuèrent en silence.

— J'ai besoin de toi, De'nal.

Alors, le moignon de son épaule s'embrasa. La douleur lui coupa les jambes. Il poussa un hoquet et s'affaissa dans ses cordes.

La douleur s'évanouit aussi vite qu'elle s'était manifestée. Mais, désormais, Er'ril sentait un membre fantôme attaché à son épaule, tel un souvenir lointain de son bras de chair et d'os. Il rouvrit les yeux. Le poing de fer flottait devant lui : de nouveau attaché à son poignet spectral. En se concentrant, il réussit à déplier et à replier ses doigts. La main lui obéissait comme si elle était sienne. Il avait réussi !

Baissant le bras, il chercha Elena du regard. La jeune fille avait entraîné Vira'ni hors de vue, derrière les tentes. Toutes deux continuaient à s'apostropher.

Un grognement ramena l'attention d'Er'ril vers sa droite. Kral était en train de perdre sa bataille contre la créature arachnoïde. Celle-ci s'était installée sur sa large poitrine et lui enfonçait ses pattes dans la chair. Er'ril tendit son membre fantôme et saisit le manche de la hache. Tirant avec une force bien supérieure à celle de son autre bras, il arracha l'arme à la boue et l'abattit sur la créature.

Il ne réussit qu'à la frapper avec le plat de la lame, mais ce fut suffisant. Surprise, la bête lâcha sa proie. Elle agita les pattes

et battit désespérément des ailes pour se rattraper, mais atterrit sur le dos dans la boue.

— Tourne-toi pour que je puisse te délivrer, siffla Er'ril à Kral.

Le montagnard se contorsionna pour présenter à son ami les cordes qui lui immobilisaient les bras.

— Dépêche-toi ! cracha-t-il.

Déjà, la créature se redressait en secouant ses ailes. Elle poussa un glapissement furieux qui transperça la nuit.

De la sueur perlant sur son front, Er'ril brandit la hache de Kral. Deux coups précis lui suffirent pour trancher les liens du montagnard, qui tombèrent mollement à ses pieds.

La créature sauta à la gorge de Kral, mais celui-ci la repoussa d'un coup de poing en pleine figure.

— Disparais, saloperie ! rugit-il tandis qu'elle roulait dans l'herbe.

Er'ril libéra les jambes du montagnard.

— Prends la hache, lui lança-t-il, renonçant à toute discrétion. Débarrasse-moi de ces foutues cordes.

Kral obtempéra avec grâce et rapidité. Il maniait vraiment son arme comme une extension de son propre bras.

Er'ril s'ébroua et s'écarta de son poteau.

— Et moi ! Ne m'oubliez pas ! s'exclama Mogweed sur un ton plaintif.

Er'ril jeta un coup d'œil au métamorphe et hocha la tête.

— Délivre Mogweed et Méric, ordonna-t-il à Kral. Débrouillez-vous pour retenir la créature pendant que je m'occuperai de Vira'ni avec Elena.

— Attends, l'interrompit le montagnard en fixant la lisière de l'herbe. Elle revient.

La créature bondit dans la clairière. Ses yeux pédonculés flamboyaient de rage ; du poison vert dégoulinait de ses mâchoires et sifflait en touchant le sol. Mais elle vacillait sur ses pattes comme si elle luttait contre de fortes bourrasques. Tout son corps tremblait, et des spasmes parcouraient son ventre distendu. Quand elle se remit à hurler, ce fut de douleur plus que de colère.

— Quelque chose cloche, marmonna Kral.

— Détachez-moi ! geignit Mogweed en postillonnant dans son affolement.

Alors, Méric tourna la tête vers le métamorphe et parla pour la première fois.

— Tais-toi, imbécile !

La créature semblait se fier au son de leur voix. Elle fit deux ou trois pas hésitants vers eux, puis s'immobilisa, comme si elle ne savait plus où aller. Ses pédoncules s'agitèrent follement. Elle tenta de faire un autre pas, mais bascula sur le côté. Ses pattes raclèrent la boue, et ses ailes battirent faiblement pendant quelques secondes. Puis une convulsion violente la parcourut, et elle s'affaissa tandis que s'éteignait la lueur rouge dans ses yeux.

— Elle est morte, lâcha Mogweed avec un soupir de soulagement.

— Mais qu'est-ce qui l'a tuée ? s'étonna Kral.

Er'ril ne répondit pas. Résoudre ce mystère lui importait bien moins que de rejoindre Elena. Il désigna à Kral les deux hommes toujours ligotés.

— Détache-les. Et garde un œil sur la créature au cas où, recommanda-t-il en se détournant.

Mais avant qu'il puisse s'éloigner, Mogweed s'écria :

— R-r-regardez !

Er'ril jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La créature gisait toujours, immobile. Ses pédoncules étaient flasques et inertes, mais ses ailes avaient commencé à sécher et à se recroqueviller sur elles-mêmes, telles des feuilles mortes, et ses huit pattes s'étaient rétractées à l'intérieur de son corps. Quelque chose s'agitait à l'intérieur de son abdomen gonflé.

— Libérez-moi, je vous en supplie ! couina Mogweed.

Kral tranchait déjà les liens du métamorphe.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se dirigeant vers Méric.

— Elle est en train de muer, souffla Er'ril.

L'indécision le paralysait. Il savait qu'il aurait dû laisser Kral s'occuper de la bête. Mais Mogweed ne serait d'aucun secours au montagnard, et Méric était encore trop affaibli par toute une journée de manipulation des vents. Or, Er'ril ne pouvait pas engager la bataille contre Vira'ni sans savoir quel genre de

monstre menaçait ses arrières.

Il n'eut pas longtemps à attendre.

La peau et les écailles du ventre de la créature se fendirent. Une fumée verte, phosphorescente comme certains des champignons toxiques qui poussaient sur le bois pourri, s'éleva de son ventre béant. Er'ril devina qu'une seule bouffée suffirait à provoquer la mort instantanée d'un homme. Ses compagnons et lui reculèrent précipitamment.

Une masse humide se tortilla pour se dégager de la coquille morte et tomba mollement sur le sol. Sa peau était aussi pâle que le ventre d'un serpent. Jamais elle ne serait plus vulnérable qu'en cet instant, mais la brume empoisonnée formait un écran infranchissable autour d'elle.

Impuissants, Er'ril et les autres la regardèrent déplier ses membres et rouler sur le côté pour leur faire face. Ses mouvements étaient déjà empreints d'une force et d'une agilité redoutables. La créature qui se tenait accroupie devant les compagnons n'avait rien d'un bébé innocent. Ses yeux brillaient de ruse et de malveillance. Ramenant ses pieds sous elle, elle se dressa sur ses deux jambes nues.

— Douce Mère, jura Kral, ébahi.

Et il baissa la hache qu'il s'apprêtait à lancer quelques instants plus tôt. Comment aurait-il pu frapper une telle merveille ? Ses longs cheveux noirs encadraient un visage à la peau de pêche et aux lèvres pleines ; ils cascadaient sur ses seins pareils à deux pommes bien mûres et venaient caresser sa taille fine au-dessus de ses jambes admirablement modelées. La créature ne se contentait pas de partager la beauté de sa mère : elle était le portrait craché de Vira'ni, son double parfait.

— Douce Mère, répéta Kral en reculant, les yeux écarquillés d'horreur.

Car derrière les épaules de la sublime créature venaient d'apparaître deux ailes de chauve-souris, tout en os, en cuir et en vaisseaux saillants dans lesquels circulait un sang noir. Un sourire carnassier retroussa les lèvres de la démone, révélant plusieurs rangées de dents pointues. Une langue rouge plus longue qu'un bras humain darda entre ses crocs et se tordit dans les airs tel un serpent furieux. Quand elle leva les mains,

des griffes pareilles à des rasoirs et enduites d'un liquide vert jaillirent du bout de ses doigts.

— Je croyais qu'elle était folle, grogna Er'ril, atterré, Jamais je n'aurais imaginé…

— Imaginé quoi ? Sais-tu ce qu'est cette chose ? demanda Kral qui continuait à reculer, sa hache brandie devant lui en une posture défensive.

— Le Seigneur Noir… Il a enfin réussi à introduire du sang humain dans la lignée des Carnassires. Il a fait s'accoupler une femme et un skal'tum. Ce monstre est réellement l'enfant de Vira'ni.

La créature fléchit les genoux et étendit les ailes comme si elle s'apprêtait à bondir.

— Prenez garde ! aboya Méric.

Les quatre compagnons battirent précipitamment en retraite.

— Pourquoi vous enfuyez-vous ? siffla la créature sur un ton moqueur. Venez donc m'embrasser…

Elena reculait vers le centre du campement. Le sol était jonché de cadavres boursouflés et noircis ; la jeune fille devait faire très attention où elle mettait les pieds tandis qu'elle entraînait la femme nue loin de ses amis. Autour d'elle, l'air empestait la fumée, le sang et les excréments.

Avait-elle donné à Er'ril et aux autres le temps de se libérer ? Elle n'avait aucun moyen de le savoir. Aussi cherchait-elle à retarder au maximum le moment de l'affrontement.

Elle étudia Vira'ni. Des ombres noires comme de l'encre enveloppaient son adversaire, et du feu obscur dansait sur sa peau pâle. Mais, grâce à la magie qui teintait toujours sa vision, Elena percevait autre chose en elle : une minuscule flamme blanche enfouie au plus profond de sa poitrine. Quelques minutes plus tôt, elle avait vu la même près du cœur de deux de ses amis – Kral et Méric. Et elle connaissait sa source.

C'était de la magie élémentale.

De quel type exactement ? Elle n'avait aucun moyen de le deviner. Tout ce qu'elle savait, c'est que cette flamme blanche n'était pas seule dans la poitrine de Vira'ni. Autour d'elle

bouillonnait un maelström de magie noire qui aspirait son énergie comme le feu obscur dansant sur la peau de la femme nue aspirait l'énergie du clair de lune.

Cette force impétueuse donnait la nausée à Elena. Un pouvoir sombre emplissait le corps entier de Vira'ni, depuis le sommet de son crâne jusqu'au bout de ses orteils. Comment la jeune fille aurait-elle pu vaincre une telle adversaire ? Elle recula encore d'un pas. Si seulement elle pouvait occuper Vira'ni jusqu'à ce qu'Er'ril vienne à sa rescousse ! À eux deux, ils réussiraient peut-être…

La voix de la femme nue s'éleva soudain de son cocon d'obscurité, faisant sursauter Elena.

— Tu peux t'arrêter, petite agnelle. Tu te trouves exactement là où je voulais te conduire.

La conduire ? Le sang de la jeune fille se glaça. Qu'est-ce que ça signifiait ?

Vira'ni leva un bras. Du feu obscur jaillit de sa main, Elena frémit et brandit son poing crépitant comme un bouclier, mais l'attaque ne la visait pas directement. Des flammes noires se posèrent sur les cadavres qui l'entouraient. À leur contact, le ventre distendu des chasseurs explosa, libérant des nuées de scorpions. Certains rampèrent vers Elena tandis que d'autres déployaient leurs ailes et s'envolaient.

L'un d'eux s'approcha des pieds de la jeune fille, le dard frémissant. Elle agita la main comme pour le chasser. Une goutte de sang tomba du bout de son doigt et s'écrasa sur la carapace de la bête. Celle-ci explosa dans un petit nuage de fumée gris et disparut. Elena en resta bouche bée. Douce Mère, son sang pouvait tuer !

Elle fit un bond pour s'écarter des scorpions qui marchaient vers elle. Malheureusement, cela la rapprocha de Vira'ni.

— Tu vois ? jubila la femme nue. La Horde non plus ne veut pas que tu t'en ailles.

Elena l'ignora. Une idée venait de se former dans sa tête. Elle agrippa son poignet droit de sa main gauche et serra. Le sang de sa paume entaillée se mit à couler plus vite le long de son doigt. Elle pivota lentement sur elle-même, parsemant le sol de gouttes rouge foncé autour d'elle.

— Que fais-tu, petite ?

Vira'ni fit un pas en avant et tendit la main vers Elena. Quand ses doigts passèrent au-dessus du cercle que la jeune fille venait de tracer avec son sang, ses ongles se mirent à fumer. Elle retira vivement sa main et la frotta d'un air courroucé.

— Ça, ce n'était pas très gentil.

Des scorpions affluaient vers Elena depuis toutes les directions, sur le sol comme dans les airs. Le bourdonnement de leurs ailes et le claquement de leurs mâchoires emplissaient la nuit. Mais, chaque fois que l'un d'eux atteignait la barrière dessinée par la jeune fille, il se volatilisait dans un nuage de fumée. Bientôt, une épaisse brume grise enveloppa les jambes d'Elena.

Debout au milieu de son îlot de sécurité, la jeune fille frémit. Combien de temps son pouvoir suffirait-il à maintenir la Horde à distance ?

— Peux-tu me dire où tu as appris à tracer un cercle de protection ? demanda Vira'ni, irritée.

Elle agita une main. Les scorpions s'arrêtèrent, remuant leurs pinces et fouettant l'air de leur queue. Une masse grouillante de carapaces et de dards encerclait Elena à un pied de ses bottes.

— Comme c'est ennuyeux…, lâcha Vira'ni sur un ton aigre.

Quelques créatures escaladèrent ses pieds nus ou se posèrent dans ses cheveux. Elle les chassa machinalement.

— Tu… tu n'as pas encore vu la moitié de mon pouvoir, fanfaronna Elena.

Elle tendit sa main rouge vers Vira'ni et éprouva une certaine satisfaction en voyant son adversaire reculer d'un pas.

Puis la femme nue parut se ressaisir. Elle écarta une mèche de cheveux noirs qui lui tombait sur la figure.

— Tu as peut-être raison, mais tu es prisonnière de ton cercle. Si tu utilises ta magie, il se rompra. (Elle haussa les épaules.) Donc, pour le moment, je ne peux pas t'atteindre et réciproquement. Mais, au lever du soleil, ton sort se dissipera, et la Horde sera toujours là. Entre-temps… Je vais te laisser sous la garde de mes enfants. Il faut que j'aille retrouver tes amis – que je vérifie comment ils vont. Je ne voudrais pas

passer pour une mauvaise hôtesse.

Elena tremblait de tout son corps. Il lui semblait que ses genoux allaient céder sous elle d'un instant à l'autre. Que devait-elle faire ? Elle regarda Vira'ni s'écarter d'elle et fendre négligemment le flot des scorpions. Où était donc Er'ril ? se demanda-t-elle, les poings serrés.

Mobilisant toute la puissance de son bras fantôme, Er'ril lança son poing métallique dans la figure grimaçante de la démone. La tête de celle-ci partit en arrière, et la force du coup la fit reculer d'un bon mètre. Ses ailes claquèrent furieusement.

— Tu m'as fait mal ! protesta-t-elle.

Mais, malgré sa violence, le coup ne semblait pas l'avoir blessée. Même si elle ne possédait qu'une moitié de leur sang, la magie des skal'tum la protégeait.

Kral fut le suivant à tenter sa chance.

— Et tu n'as encore rien vu ! rugit-il.

Sa hache décrivit un arc de cercle et s'abattit sur le cou de la démone. Mais celle-ci était aussi vive qu'un serpent. Elle n'eut pas de mal à esquiver l'attaque. Kral eut tout juste le temps de reprendre son équilibre et de bondir en arrière pour éviter sa riposte.

Les deux adversaires se firent face de part et d'autre d'une étroite bande de terre boueuse. Méric et Mogweed avaient reculé de quelques pas, laissant à Er'ril et à Kral le soin d'affronter la démone.

— Une idée ? chuchota le montagnard.

— Euh… non, avoua Er'ril. C'est la première de son espèce.

— Il suffit que j'arrive à lui mettre un bon coup. Ma lame est encore souillée par le sang du skal'tum que nous avons tué l'automne dernier. Elle pénétrera ses protections obscures.

— Oui, mais… arriveras-tu à la toucher ? Elle est plus petite que ses frères de sang pur, mais tout aussi coriace et bien plus rapide.

— Essayons de l'attaquer ensemble, suggéra Kral. Tu vises le bas et moi le haut.

La créature éclata d'un rire narquois.

— « Tu vises le bas et moi le haut », répéta-t-elle en singeant

le montagnard. Outre la robustesse de mes « frères de sang pur », j'ai également hérité de leur ouïe fine.

Elle s'esclaffa en rejetant la tête en arrière. Un geste typique de Vira'ni, songea Er'ril. Il se demanda quels autres traits la démone partageait avec sa mère biologique.

— Tu es peut-être à moitié skal'tum, dit-il sur un ton suppliant, mais tu es aussi à moitié humaine. Nous ne sommes pas obligés de nous battre.

— Qui a dit que nous devions nous battre ? Je ne suis pas un chat. Je n'ai pas envie de jouer avec ma nourriture avant de manger. Si vous vous laissez faire, ça m'arrange.

Et, faisant claquer ses ailes, la créature bondit sur eux.

Son attaque fut si soudaine qu'Er'ril réussit tout juste à lui décocher un coup de poing dans l'épaule. L'impact fit pivoter la démone sur un de ses pieds griffus, et le guerrier plongea sous son aile tandis que Kral frappait avec sa hache. Tout en roulant sur lui-même, Er'ril vit l'arme du montagnard atteindre leur adversaire en pleine tête. Mais la lame de fer rouge rebondit sur la joue de la créature sans même l'entailler. Surpris, Kral laissa échapper sa hache et, dans sa hâte de battre en retraite, s'étala de tout son long.

Par chance, la force du coup avait fait tomber la démone sur un genou, aussi ne put-elle riposter immédiatement. Er'ril aida Kral à se relever. La hache gisait aux pieds de leur adversaire. Celle-ci se frotta la mâchoire et leur jeta un regard venimeux.

— Tu avais raison, homme des montagnes : tu m'as fait encore plus mal que ton ami.

— Pourquoi… ? Comment… ? bredouilla Kral, stupéfait de n'avoir pas réussi à la blesser.

— Ignores-tu les règles ? Je suis une nouvelle-née.

Er'ril poussa un grognement. Il venait de se rappeler. Ses compagnons et lui étaient dans un sale pétrin.

— Que veut-elle dire ? s'enquit Kral, de plus en plus perplexe.

— J'avais oublié. Ça fait si longtemps…

— Quoi ?

— Explique-lui, siffla la démone en se redressant. Autant qu'il sache à qui il a affaire.

Er'ril força le montagnard à reculer.

— Quand ils viennent juste de naître, les skal'tum sont protégés par une épaisse couche de magie noire – ce qui leur permet de survivre jusqu'à ce qu'ils soient capables de se défendre par eux-mêmes.

— Dans ce cas, comment pouvons-nous la blesser ? demanda Kral.

— Nous ne pouvons pas. Même la lumière du soleil n'affaiblira pas sa protection. Elle ne deviendra vulnérable qu'après avoir prouvé sa force en tuant sa première proie. Pour la vaincre, nous devons commencer par la nourrir. Et je ne vois qu'un moyen de le faire.

— Lequel ?

Par-dessus son épaule, Er'ril jeta un coup d'œil à Méric et à Mogweed, puis tourna un regard inquiet vers Kral.

— Il faut que l'un de nous se sacrifie.

10

— Attends ! lança Elena à Vira'ni.

La démone nue s'arrêta au milieu du flot de scorpions et pivota vers la jeune fille, écrasant une de ses créatures sous son talon.

— Qu'y a-t-il, petite ? J'ai du travail.

Elena cherchait désespérément un moyen de la retarder. Er'ril et les autres n'avaient pas dû réussir à s'échapper, sans quoi son protecteur l'aurait déjà rejointe. Elle devait gagner un peu plus de temps. Ignorant les scorpions qui grouillaient à ses pieds, elle étudia le maelström d'énergie noire qui bouillonnait à l'intérieur de la démone. Seules quelques étincelles de feu glacial crépitaient encore à la surface de son propre poing, alors qu'une véritable tempête faisait rage en Vira'ni.

Soudain, Elena plissa les yeux. Comment était-il possible que son adversaire détienne un tel pouvoir ? D'après ses compagnons, elle était la première sor'cière qu'Alaséa ait connue depuis une éternité. Comment se faisait-il que la femme plantée devant elle possède une magie égale, sinon supérieure à la sienne ? Elle se souvint d'une leçon que son père répétait souvent à Joach quand il lui enseignait le maniement de l'épée : « *Même le plus redoutable des adversaires a un point faible ; il suffit de le trouver.* »

Quel pouvait bien être le point faible de Vira'ni ? Elle semblait imprégnée de pouvoir obscur jusqu'à la moelle. Mais si elle n'était pas une sor'cière, qu'est-ce qui maintenait la magie à l'intérieur de son corps ?

Elena écarquilla les yeux comme une pensée lui traversait l'esprit. Près du cœur de la femme nue, elle distinguait toujours la petite flamme blanche, enfouie au cœur de l'ouragan noir. Était-ce la réponse qu'elle cherchait ? Un plan se forma dans sa

tête. Tremblante, elle baissa les yeux vers ses bottes et vers les scorpions qui l'entouraient. Si elle se trompait, elle le paierait sans doute de sa vie.

— Qu'y a-t-il ? répéta Vira'ni.

Elle fit mine de s'éloigner. Alors, Elena prit la parole avec toute l'assurance qu'elle put conjurer. Il fallait qu'elle attire son adversaire plus près d'elle.

— Je vois un secret en toi. Une flamme de pouvoir qui brûle en ta poitrine.

Méfiante, Vira'ni fronça les sourcils.

— Oui, c'est la magie que le Cœur Noir m'a offerte.

— Non, contra Elena. Le feu obscur n'est qu'un parasite qui se nourrit de ton pouvoir personnel – celui que tu as reçu à la naissance.

— J'ignore de quoi tu parles. Ça n'a pas de sens.

Mais Vira'ni ne s'était pas détournée. Bien au contraire, elle semblait intriguée. Elle fit un pas vers Elena, qui enchaîna très vite :

— Tu es une élémentale. Ton esprit est lié à ces contrées.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes. Je n'ai aucun pouvoir personnel.

Elena déglutit. Ainsi, Vira'ni ne savait rien de sa véritable nature. La jeune fille décida d'aborder le sujet sous un angle différent.

— Et tes parents ? Avaient-ils des dons magiques ? Réfléchis bien, dit-elle sur un ton dans lequel perçait une pointe de désespoir.

Vira'ni hésita, puis lâcha froidement :

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ma mère est morte quand j'étais petite, mais mon père disait souvent que, quand elle chantait, les crabes et les homards venaient se jeter dans nos nasses… y compris ceux qui vivent dans les profondeurs de l'océan et dont les pinces peuvent sectionner le bras d'un homme. Mais qu'est-ce que ça peut faire ?

— Ça prouve que ta mère avait un don et qu'elle a dû te le transmettre. La magie est dans ton sang.

— C'est absurde !

Elena devait persuader Vira'ni d'utiliser son pouvoir.

— Regarde en toi, insista-t-elle. Souviens-toi de l'océan – du bruit des vagues qui s'écrasent sur les rochers, de l'odeur piquante du sel… Et regarde.

Vira'ni dévisagea la jeune fille d'un air soupçonneux, mais, en elle, la petite flamme blanche parut grandir.

— Ouvre au moins ton cœur à cette possibilité, implora Elena.

— Je… je… (Au plus profond de Vira'ni, la magie élémentale se mit à brûler plus fort tandis que son sang cherchait à se remémorer son héritage.) Je crois que…

Tout à coup, la flamme enfla. Son éclat s'intensifia, et le tourbillon noir battit en retraite devant elle.

Les yeux de Vira'ni s'emplirent de larmes. Elle fit encore un pas vers Elena. À présent, elle ne se trouvait plus qu'à une longueur de bras de la jeune fille, et elle ne semblait pas très solide sur ses jambes.

— Oui, je la sens, s'extasia-t-elle. Si belle, si pure… Je me souviens…

L'espace d'un instant, Elena entraperçut la femme ensevelie sous la magie noire du Gul'gotha. Mais elle ne pouvait plus attendre. Déjà, le sombre pouvoir s'était remis à bouillonner en Vira'ni ; la flamme blanche ne parviendrait pas à le maintenir à distance plus de quelques secondes.

Alors, Elena ouvrit complètement sa main droite pour la première fois. Elle tendit le bras vers Vira'ni. Une secousse électrique la traversa lorsque sa main passa au-dessus de la ligne de sang et brisa son cercle de protection. Puis le bout de ses doigts toucha la peau nue de Vira'ni et, sans laisser à son adversaire le temps de réagir, elle poussa son propre pouvoir à l'intérieur de la poitrine de la jeune femme.

Des torrents de magie se déversèrent dans le corps de l'élémentale. Elena étudia leur trajectoire et, grâce à sa vision magique, elle parvint à les diriger vers le cœur de Vira'ni. Mais, en approchant de sa cible, le pouvoir de la jeune fille fut consumé par des explosions de feu obscur ; il se volatilisa face à la puissance supérieure du Seigneur Noir. Pourtant, tout espoir n'était pas perdu. Si le chemin qui conduisait à la flamme blanche restait ouvert encore quelques instants…

Elena banda sa volonté et poussa un peu plus fort.

— Que… ? s'exclama Vira'ni, réalisant que quelque chose allait de travers.

Les ténèbres bouillonnantes refluèrent vers la flamme blanche. La magie résiduelle d'Elena n'était qu'une braise minuscule face à une tempête de flammes, mais la jeune fille n'avait aucune intention de capituler. Ses doigts d'énergie se tendirent vers la lueur qui vacillait dans la poitrine de Vira'ni. En joignant son pouvoir à celui de l'élémental, peut-être parviendrait-elle à raviver sa flamme et à lui donner la force de repousser les ténèbres. D'une poussée mentale, elle projeta toute sa magie vers la lueur faiblissante. Et, comme un feu sur lequel on vient de jeter de l'huile, la flamme blanche explosa, dispersant le maelström noir.

Elena s'autorisa à espérer. Son plan fonctionnait !

— Ne fais pas ça, souffla Vira'ni d'une voix tremblante.

Elena la dévisagea. Ses yeux bleus pleins de larmes étaient redevenus si limpides, si lucides qu'ils paraissaient d'une couleur différente.

— Ça fait trop mal. Ne m'oblige pas à me rappeler qui je suis.

— Il le faut.

À ces mots, la flamme blanche se remit à vaciller. Elena redoubla d'efforts pour l'alimenter avec son propre pouvoir.

— Bats-toi ! ordonna-t-elle, les dents serrées.

La panique écarquilla les yeux de Vira'ni.

— Arrête ! Tu ne le vaincras pas ainsi ! Tu ne réalises pas ce que tu es en train de faire !

Telle une armée qui se rassemble, le flot noir s'épaissit à la lisière de la lumière blanche. Les deux pouvoirs s'affrontaient férocement à l'intérieur du corps de Vira'ni.

— Tu renforces son emprise sur moi !

Elena hésita. Il ne lui restait plus que quelques gouttes de magie.

— Tu ne comprends pas ! hurla Vira'ni. Il se nourrit de moi !

Sous les yeux d'Elena, les ténèbres enflèrent tandis qu'elles aspiraient l'énergie de la flamme blanche. Alors, la jeune fille réalisa que son adversaire disait vrai. Elle n'avait réussi qu'à produire l'effet inverse de celui qu'elle visait. Dévorée par le feu

obscur, la flamme blanche n'allait pas tarder à s'éteindre.

Une fois de plus, une lueur démente s'alluma dans les yeux de Vira'ni. Mais, avant d'être submergée, celle-ci saisit le poignet d'Elena et pressa fermement la main de la jeune fille sur sa chair froide.

— Il n'est pas trop tard, gémit-elle.

— Trop tard pour quoi ? demanda Elena.

L'instant d'après, elle vit les prunelles de Vira'ni se glacer, son expression se durcir comme du granit, et elle sentit ses doigts se crisper sur son poignet. Il était trop tard. L'élémentale avait cédé la place à la démone.

Er'ril avait les yeux rivés sur la fille de Vira'ni. Il était incapable de soutenir le regard des autres. La démone lui adressa un rictus carnassier, les ailes déployées et les yeux brillants de plaisir comme si elle savourait l'inconfort de sa position.

Le guerrier serrait les dents si fort que ses mâchoires lui faisaient mal. Pour avoir la plus infime chance de blesser leur adversaire, un des compagnons devait se sacrifier. Seule la mort d'une proie affaiblirait les noires protections de la créature. Mais qui se porterait volontaire pour se laisser dévorer ?

S'il n'avait pas été le seul à connaître le chemin de Val'loa, Er'ril n'aurait pas hésité. Il avait vécu plus que sa part d'hivers. Mais il était l'homme-lige d'Elena, et personne d'autre que lui ne pouvait délier le Journal Sanglant.

Près de lui, Kral lança :

— Prends ma hache, Er'ril.

Méric, qui s'était rapproché du montagnard, repoussa son arme vers lui.

— Non. C'est ta lame souillée qui a le plus de chances de venir à bout de la démone. Je suis trop faible pour me battre encore cette nuit, alors que tes forces sont presque intactes. Le sang de mon roi perdu doit être préservé, fût-ce au prix de ma vie.

Mogweed se pelotonnait dans l'ombre de ses compagnons.

— L'el'phe parle sagement, marmonna-t-il.

— Vous voulez peut-être que je décide à votre place, petites

souris ? railla la démone.

Ils n'avaient plus le temps de discuter. De toute façon, Er'ril ne voyait aucun argument à opposer au choix de Méric. Les yeux bleus de l'el'phe brillaient de détermination. Er'ril regretta les paroles vives qu'ils avaient si souvent échangées. Méric prenait la sécurité d'Elena à cœur tout autant que lui, même si c'était pour des raisons différentes. Il détailla le gros hématome qui ornait la joue gauche de l'el'phe. Celui-ci avait déjà prouvé son courage. À présent, il allait révéler toute l'ampleur de son dévouement.

Le regard de Méric se planta dans celui du guerrier. Les mots étaient inutiles. Er'ril hocha la tête. Le groupe avait pris sa décision.

L'el'phe s'avança vers la démone.

À cet instant, un hurlement déchira l'obscurité.

Toutes les têtes, y compris celle de la fille de Vira'ni, pivotèrent vers la gauche alors qu'un énorme loup jaillissait des herbes hautes. L'animal atterrit dans la clairière et se ramassa sur lui-même, le poil hérissé. Un grondement sourd monta de sa gorge.

— Il semble que nous ayons un autre volontaire, commenta la démone avec un large sourire.

— Recule, Fardale ! s'égosilla Mogweed. Tu ne peux pas lui faire de mal !

Le loup jeta un coup d'œil à son frère. Ses yeux jaunes brillaient comme deux lunes jumelles dans le noir.

— Oh, souffla Mogweed en reculant un peu plus loin.

Er'ril devina que le loup avait envoyé une image mentale à son frère.

— Que t'a dit Fardale ? chuchota-t-il très vite.

Mogweed avait les yeux rivés sur la démone et sur le loup qui continuait à grogner.

— Il a libéré le… l'autre…

De nouveau, la quiétude nocturne vola en éclats – brisée, cette fois, par un rugissement en provenance de l'autre bout de la clairière. La créature qui fonçait vers les compagnons n'était pas un loup, réalisa Er'ril tandis qu'elle dépliait sa haute silhouette. Comment un être aussi massif, et de surcroît

encombré par un fardeau gigotant, avait-il pu approcher si discrètement ?

Choqué, Er'ril mit un moment à reconnaître Tol'chuk. L'og're brandissait au-dessus de sa tête un chien qu'il muselait d'une de ses mains griffues.

La démone fit claquer ses ailes et voulut pivoter vers cette nouvelle menace. Mais, avant qu'elle puisse bouger, Tol'chuk lui jeta le molosse à la tête. L'arme vivante vola à travers la clairière, ses pattes pédalant dans les airs d'une manière presque comique.

Instinctivement, la démone leva un bras et frappa. Ses griffes enduites de poison repoussèrent le chien qui retomba dans la boue, la poitrine ouverte – mort avant même de toucher le sol.

— On dirait que vous avez épuisé vos réserves d'armes, ricana la démone. Qu'allez-vous utiliser la prochaine fois ? Un mouton ? Une chèvre ?

Profitant de la diversion qu'il venait de causer, Tol'chuk s'était avancé dans la clairière tandis que ses compagnons se déployaient pour encercler la démone. Mais à quoi cela allait-il servir ? se demanda Er'ril. Leur adversaire était toujours protégée par sa magie noire.

Méric jeta un coup d'œil au guerrier, puis se dirigea vers la créature ailée. Le cœur d'Er'ril se serra. Il savait pourtant que c'était la seule solution.

Comme l'el'phe le dépassait, Mogweed l'attrapa par l'ourlet de sa tunique blanche pour le retenir.

— Laisse-le…, commença Er'ril.

— Le… le chien, bredouilla Mogweed tout bas. Il est mort.

— Et alors ? s'impatienta Er'ril.

Mogweed haussa la voix.

— La démone l'a tué, pas vrai ?

Les yeux d'Er'ril s'écarquillèrent. Il comprenait.

La démone avait, elle aussi, entendu le métamorphe. Elle baissa les yeux vers la carcasse qui gisait près de ses pieds griffus. Son rictus carnassier s'évanouit comme elle réalisait son erreur. Elle venait de tuer sa première proie. Désormais, elle était vulnérable.

Son regard croisa celui d'Er'ril. Le guerrier grimaça un

sourire dur.

— Pour Nee'lahn, siffla-t-il à ses compagnons. Abattez-la.

Avec un glapissement de triomphe, Kral prit la tête de la charge. La démone tenta de s'envoler, mais Tol'chuk la rattrapa par une aile et la ramena à terre. Les autres se jetèrent sur elle, et la lame vengeresse de Kral s'abattit, tel un couperet.

Er'ril se détourna. On n'avait plus besoin de lui dans la clairière. En revanche, Elena était seule avec Vira'ni depuis trop longtemps.

Derrière lui, le guerrier entendit un hurlement qui hérissa tous les poils de son bras de chair – un hurlement d'agonie. Il s'élança sans jeter le moindre regard à la démone mourante. Il ne pouvait pas crier victoire tant qu'Elena était en danger. Serrant son poing de fer, il escalada la butte qui le séparait du campement, en priant pour ne pas arriver trop tard.

Lorsqu'il atteignit le sommet, le cercle de tentes se dévoila à lui. Entre les feux de cuisine, une vague noire ondulait sur le sol boueux. Des scorpions ! Leur carapace renvoyait la lumière des flammes en jetant des éclats venimeux. Le souffle d'Er'ril s'étrangla dans sa gorge. Au centre de cette marée, Elena se débattait dans l'étreinte de Vira'ni. Et une nuée de créatures ailées se dirigeait sur elles deux.

Elena entendit Er'ril l'appeler, mais, consciente que son plan pour neutraliser Vira'ni avait échoué, elle garda le silence. Elle avait gaspillé le peu de magie qui lui restait. Du moins Er'ril était-il libre, songea-t-elle en fixant le feu sinistre qui brûlait dans les yeux de Vira'ni. Et les autres aussi, avec un peu de chance. À tout le moins, elle mourrait donc en sachant qu'elle avait sauvé ses compagnons.

Vira'ni tira sur le bras de la jeune fille pour l'amener vers elle.

— J'entends un petit oiseau qui chante ton nom.

Elena l'ignora. Toute son attention était rivée sur la bataille d'énergies antagonistes qui faisait rage en la poitrine de son adversaire. La flamme blanche s'était réduite a une étincelle faiblarde. Des volutes noires pareilles à des langues avides tourbillonnaient autour d'elle, continuant à lécher son énergie.

C'était une danse de pouvoir fascinante.

« Il n'est pas trop tard. » Les dernières paroles lucides de Vira'ni se répétaient comme un écho moqueur dans la tête d'Elena. Pas trop tard pour quoi ?

Autour de la minuscule lueur blanche, la magie noire ondulait et bouillonnait.

Et soudain, Elena comprit.

Tandis que des scorpions escaladaient ses bottes, elle pressa sa paume plus fermement sur le sein de Vira'ni, comme si elle voulait maintenir son adversaire à distance. *Pourvu… Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !*

Elle propulsa les dernières braises de son pouvoir dans la poitrine de la femme nue. Une fois de plus, des doigts d'énergie serpentèrent vers la flamme de magie élémentale, esquivant les explosions de feu obscur. Elena les modela pour en faire une main tendue qu'elle referma sur l'étincelle blanche.

Puis elle serra.

Comme si elle pinçait la mèche d'une bougie entre le pouce et l'index, sa magie éteignit la petite lueur qui brillait en Vira'ni – le feu élémental qui brûlait en elle.

Dans le vide laissé par la flamme, le tourbillon noir s'effondra sur lui-même autour du cœur de Vira'ni, engloutissant les derniers lambeaux du pouvoir d'Elena. La vision de la jeune fille redevint normale. Elle ne percevait plus le flux de magie.

Elle ôta sa main de la poitrine de Vira'ni. Ses doigts étaient si froids – et si pâles… Il ne restait pas la moindre trace de Rose sur sa peau.

Soudain, une main lui saisit le poignet. Elle sursauta et tenta de se dégager, mais en vain. Vira'ni la toisait d'un regard dément. Avec une grimace féroce, elle l'attira brutalement vers elle. Elena hoqueta de douleur.

— Cesse de te débattre, gronda Vira'ni. Tu…

Elle s'interrompit. Une expression confuse passa sur son visage, comme si elle avait oublié ce qu'elle voulait dire.

L'espace d'un instant, sa poigne de fer se resserra sur le bras d'Elena, arrachant un cri à la jeune fille. Puis ses doigts s'ouvrirent, et sa main retomba mollement.

Libre, Elena recula en titubant et sentit des carapaces craquer sous ses semelles. Elle tapa des pieds pour chasser les scorpions qui avaient grimpé sur ses bottes. Les créatures semblaient aussi hébétées que Vira'ni. Certaines se piquaient entre elles tandis que d'autres demeuraient figées comme leur maîtresse.

Vira'ni se mit à trembler violemment. Sa mèche blanche s'assombrit jusqu'à retrouver sa couleur naturelle et se fondre dans le reste de sa chevelure. Un instant, Elena crut voir une vapeur noire monter de sa peau nue et se dissiper dans l'air nocturne.

Un scorpion ailé se posa sur l'avant-bras de la jeune fille, le dard prêt à piquer. Elena frémit et voulut le chasser. Elle n'en eut pas le temps : la créature venimeuse s'affaissa et tomba en poussière. Quelques secondes plus tard, il n'en restait qu'un petit tas sombre et luisant, pareil à du sang coagulé. Dégoûtée, Elena agita le bras pour s'en débarrasser.

Autour de ses pieds, les autres scorpions s'écroulèrent et se changèrent eux aussi en petits tas fumants. Telles les cercles qui se forment sur la surface de l'eau lors de la chute d'un caillou dans une mare, le phénomène de dissolution se propagea depuis les deux femmes, jusqu'à ce que toutes les créatures aient disparu.

La Horde n'était plus.

Vira'ni poussa un gémissement. Elena reporta son attention sur elle mais, encore méfiante, ne fit pas mine de l'aider.

Vira'ni chancela et tomba à genoux dans la boue. Son visage naturellement pâle blêmit comme si toute couleur et toute substance désertaient son corps. Elle leva les yeux vers Elena. La lueur démente s'était évanouie de ses prunelles.

— C'est… c'est fini ? demanda-t-elle, les joues inondées de larmes.

Soudain, quelqu'un saisit l'épaule d'Elena et l'écarta de la femme agenouillée. Le cœur de la jeune fille fit un bond dans sa poitrine. Puis elle réalisa que c'était Er'ril. Le guerrier s'interposa entre elle et Vira'ni.

— Recule ! aboya-t-il.

Son poing métallique flottait dans les airs devant lui ; ses

doigts ouverts se tendaient vers la gorge de la femme nue.

— Non, protesta Elena en le tirant par son bras de chair. Laisse-la. Elle ne nous menace plus. Sa magie noire s'est envolée.

— Comment ? demanda Er'ril, les yeux plissés et les épaules toujours crispées par la fureur.

— C'était une élémentale, expliqua Elena. Le Gul'gotha avait lié son pouvoir à celui de Vira'ni. Donc, quand la magie de Vira'ni s'est éteinte, l'énergie maléfique s'est dissipée faute de point d'ancrage dans le corps qui l'abritait.

Er'ril ne dit rien, mais baissa son poing de fer.

— C'est fini, conclut Elena.

Er'ril réalisa que la jeune fille avait raison. Sa colère s'envola, et son expression s'adoucit.

— Vira'ni ? appela-t-il sur un ton hésitant.

La jeune femme leva la tête. Un mélange de douleur et de chagrin brillait dans ses yeux. Tandis qu'il l'observait, sa chair parut se ratatiner sur ses os. Elle était mourante.

Il fit un pas vers elle.

— Non ! s'exclama Elena, croyant qu'il voulait faire du mal à Vira'ni.

D'un geste impérieux, Er'ril lui fit signe de reculer. Puis il s'agenouilla près de Vira'ni, déglutit et la prit dans ses bras. À son contact, la jeune femme s'effondra telle une pile branlante de briques. Il l'allongea tendrement dans son giron et écarta les mèches noires qui lui tombaient sur la figure. Il avait toujours détesté que ses cheveux lui cachent les yeux.

Alors qu'il la dévisageait, il retrouva en elle le visage qu'il avait jadis embrassé – la femme qu'il avait jadis aimée.

Vira'ni lui rendit son regard.

— Je suis… tellement désolée, Er'ril. (Dans la lumière des feux de camp, des larmes scintillaient sur ses joues.) Je… Ce que j'ai fait…

Le guerrier posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut… Tu n'étais plus toi-même.

Vira'ni se mit à trembler. Elle n'avait même plus la force de répondre. Elle voulut prendre la main d'Er'ril, mais elle était

trop faible. Son bras retomba mollement.

Er'ril savait que sa mort était proche. Il essuya ses joues baignées de larmes, lui prit la main et entrelaça leurs doigts. Puis il se pencha vers elle. Cette fois, il ne l'abandonnerait pas alors qu'elle avait besoin de lui.

Les paupières de la jeune femme se fermaient. Il pressa son visage contre le sien et chuchota à son oreille :

— C'est moi qui suis désolé, Vira'ni. Je n'aurais jamais dû te quitter.

La jeune femme lutta pour parler tandis que son souffle s'étranglait dans sa gorge.

— Je… je t'aimais.

Er'ril l'embrassa doucement sur les lèvres et sentit son corps se détendre.

— Moi aussi, je t'aimais, murmura-t-il en se redressant.

Mais Vira'ni ne l'entendait plus. Il tint sa main glacée pendant un long moment, les yeux humides et la tête baissée.

Près de lui, son poing de fer, désormais inutile, tomba dans la boue et redevint un morceau de métal inerte. Er'ril ne prêta aucune attention à la perte de son membre fantôme, priant juste pour que Vira'ni ait entendu ses dernières paroles.

Car il l'avait réellement aimée.

Le surlendemain matin, Elena se tenait près de la tombe de Nee'lahn, à la lisière de la forêt. Les compagnons avaient enterré la nyphai à l'ombre des arbres morts. Il ne restait plus une seule araignée dans les parages : comme les scorpions, elles étaient tombées en poussière quand la magie du Seigneur Noir avait quitté Vira'ni.

Elena s'agenouilla à côté du rectangle de terre fraîchement retournée, pareil à une ecchymose sur le visage de la prairie. Les compagnons devaient reprendre la route le jour même, mais la jeune fille avait une dernière chose à faire avant de partir.

Elle fixa la petite pierre tombale dédiée à Nee'lahn, et son cœur se serra. Une fois de plus, quelqu'un avait donné sa vie pour l'aider dans sa quête. Son chemin serait-il toujours inondé de sang et de larmes ?

Ravalant un sanglot, elle creusa un petit trou dans le sol.

Puis elle glissa deux doigts dans sa poche de poitrine et en sortit un gland – celui que Mogweed lui avait donné. Elle déposa la graine dans le trou et reboucha méticuleusement celui-ci.

— Nee'lahn… si je ne peux pas faire revivre ta forêt natale, laisse-moi au moins te donner cet arbre, chuchota-t-elle.

Elle se releva en époussetant son pantalon gris.

— Que la vie jaillisse de la mort. Que cet arbre devienne le repère qui indiquera le lieu de ton ultime repos.

Essuyant ses larmes, Elena tourna le dos à la tombe de son amie et laissa son regard errer vers l'autre bout de la prairie, en direction du soleil levant.

L'heure était venue.

Les autres l'attendaient. Ils avaient déjà chargé le chariot et attelé ou sellé les chevaux. Pour remplacer les bêtes qui s'étaient fait tuer par les araignées, ils s'étaient servis dans le cheptel des chasseurs. Un seul événement était venu égayer les deux derniers jours : en allant chercher Rorshaf, Kral avait trouvé Brume qui broutait paisiblement dans les collines, comme si rien ne s'était passé. Délirante de joie, Elena avait étreint la petite jument grise de toutes ses forces pendant que celle-ci luttait pour atteindre son sac à fourrage.

Pour le reste… Les compagnons avaient passé le plus clair de leur temps à creuser des tombes. Ils tenaient à ensevelir les chasseurs, ainsi que Vira'ni et la démone à laquelle elle avait donné naissance. Er'ril avait refusé que quiconque touche le corps de Vira'ni, lui excepté. Il avait tendrement allongé son ancienne maîtresse au fond d'un trou, puis, comme s'il bordait une enfant après un affreux cauchemar, il s'était penché pour déposer un baiser sur son front. Seule Elena avait vu ses larmes couler pendant qu'il rebouchait le trou avec de la terre froide.

Le chagrin partagé avait eu au moins un effet positif : il avait soudé les compagnons, tissant entre eux des liens qui n'existaient pas jusque-là. Mogweed avait été chaudement félicité pour l'éclair de génie qui avait aidé ses amis à vaincre la créature ailée. Depuis, il se pavanait dans le camp, la poitrine gonflée de fierté. Méric, qui lui était tout particulièrement reconnaissant, avait offert de lui laisser monter sa jument.

Seul Er'ril demeurait en retrait. Après l'enterrement de

Vira'ni, il ne s'était plus guère impliqué dans les préparatifs de départ, se contentant d'aboyer un ordre de temps en temps. Elena soupira. Ils allaient tous avoir beaucoup de mal à oublier le drame qui s'était joué en ce lieu. Plus tôt ils le laisseraient derrière eux, mieux cela vaudrait.

Mais la jeune fille devait encore s'acquitter d'une dernière tâche. Fixant la prairie que l'aube teintait de rose, elle leva le bras droit et brandit sa main pâle dans la lumière du soleil. Emplissant son cœur de désir et d'espoir, elle implora la magie de venir à elle.

En guise de réponse, un halo flamboyant oblitéra sa main.

Éblouie, Elena cligna des yeux. Puis elle prit une profonde inspiration et baissa le bras. Sa main droite était de nouveau visible au bout de son poignet ; une myriade de tourbillons rouges se dessinait sur sa peau.

Elle s'écarta de la tombe de Nee'lahn. C'était, sentait-elle, son premier pas sur une très longue route qui finirait par la conduire au seigneur Gul'gotha en personne. Serrant son poing écarlate, elle marcha vers le soleil levant. Le Cœur Noir allait payer pour le sang et les larmes versés à cause de lui – elle y veillerait.

— J'arrive, lança-t-elle aux ténèbres qui s'étendaient par-delà l'aube. Et rien ne m'arrêtera.

LIVRE DEUXIÈME

MERS ET BROUILLARDS

11

Joach était prisonnier de son propre corps.

Debout dans la grande cuisine de l'immense Édifice, il regardait au travers des deux trous percés dans son crâne comme par les ouvertures découpées dans une citrouille creuse. Il voyait ses bras et ses jambes bouger sans qu'il le leur ait ordonné. À l'intérieur de sa tête, il appelait à l'aide, mais, à l'extérieur, ses lèvres demeuraient flasques. Un filet de salive coulait au coin de sa bouche, et il ne parvenait même pas à lever la main pour l'essuyer.

— Hé, toi ! Le demeuré ! lança le marmiton en le poussant avec une louche sale. Ta mère t'a fait tomber sur la tête ou quoi ? Dégage avant de baver dans la soupe !

Sous l'impulsion qu'il venait de recevoir, le corps de Joach recula en titubant.

— Fiche-lui la paix, Brutus, intervint le chef cuisinier depuis un âtre voisin.

Fidèle à l'archétype de sa profession, c'était un homme ventripotent, vêtu d'un tablier constellé de taches qui le couvrait du cou aux pieds. La chaleur du feu rougissait ses joues rebondies.

— Ce n'est pas sa faute s'il est un peu lent. Cesse de le tourmenter.

— J'ai entendu dire que ses parents l'avaient abandonné dans les bois pour que les loups le bouffent, ricana Brutus en faisant claquer ses mâchoires sous le nez de Joach.

— Le m-maître veut m-manger, s'entendit marmonner le jeune homme d'une voix pâteuse.

C'était là toute l'étendue de sa conversation : il n'arrivait à prononcer que les mots strictement nécessaires à l'exécution des ordres reçus. Brutus l'ignora comme s'il n'avait été qu'un

vulgaire chaudron.

— Pas du tout, répliqua le chef cuisinier. Un cheval lui a donné un coup de sabot dans la tête. Ses parents l'ont cru mort. Ils allaient l'enterrer – vrai de vrai ! Heureusement que ce vieux moine infirme passait dans les parages. Il a ramassé l'idiot et l'a amené ici. Si c'est pas de la bonté, ça ! (L'homme cracha dans une poêle pour voir si elle était assez chaude avant de poursuivre :) En parlant d'idiots et de bonté, si tu veux continuer à bosser pour moi, tu ferais bien de te remettre à touiller cette soupe de poisson avant qu'elle brûle !

Brutus replongea sa louche dans le chaudron en grommelant :

— Ouais, n'empêche qu'il me fout les foies. Cette façon qu'il a de fixer les gens avec son nez dégoulinant de morve… Ça me donne envie de gerber.

Même s'il avait pu contrôler ses lèvres, Joach n'aurait pas protesté. Depuis son enlèvement dans les rues pavées de Gelbourg par le mage noir nommé Greshym, il était sous l'emprise du démon, esclave des caprices du vieillard. Bien que toujours conscient, il ne pouvait empêcher son corps d'obéir à l'assassin de ses parents. Il ne pouvait même pas prévenir les autres occupants de l'Édifice qu'un serpent vivait parmi eux. Greshym avait revêtu une robe blanche et se faisait passer pour un moine de l'Ordre alors qu'en réalité, il servait le Seigneur Noir.

Quelqu'un fourra dans les mains de Joach un plateau chargé de viande, de fromage et d'un bol de soupe de poisson fumante. Ses doigts se refermèrent automatiquement sur les poignées de bois. Greshym lui avait ordonné d'aller chercher son souper et, comme toujours, son corps obéissait. Dans sa tête, il rêvait d'empoisonner la nourriture – mais il savait que c'était impossible.

— Allez, ouste ! Fous le camp de ma cuisine, espèce d'empoté ! lui lança Brutus en grimaçant.

Docile, le corps de Joach se détourna. Derrière lui, il entendit le chef protester :

— *Ta* cuisine ? Depuis quand c'est *ta* cuisine ?

Puis il y eut un bruit de gifle aussitôt suivi par un

glapissement. Mais, déjà, les jambes de Joach l'emmenaient hors de la cuisine.

Pendant qu'il traînait les pieds dans les couloirs tortueux de l'Édifice, rebroussant chemin vers la chambre de son maître, le jeune homme détailla le contenu du plateau et oublia toute velléité d'empoisonnement. La soupe de poisson sentait le beurre et l'ail ; les tranches de viande et de fromage étaient épaisses et d'une belle couleur. Même la miche de pain paraissait délicieuse.

L'estomac de Joach criait famine, mais tant que le mage noir ne lui en donnait pas l'ordre, son corps ne pouvait pas manger. Au fil des nombreuses lunes écoulées depuis son enlèvement, sa chair avait fondu sur ses os ; il était devenu un épouvantail ambulant. Souvent, des jours entiers s'écoulaient avant que Greshym pense à le laisser se nourrir – et ces oublis devenaient de plus en plus fréquents. Tel un chien négligé par son maître, Joach dépérissait à vue d'œil.

En passant devant un miroir, il aperçut son reflet. Ses cheveux roux, qui lui tombaient plus bas que les épaules, étaient gras et emmêlés. Son visage, jadis buriné par les travaux de la ferme, avait blêmi ; ses pommettes menaçaient de crever sa peau sous ses yeux injectés de sang. Et son regard était vitreux – éteint.

Il ressemblait à un mort-vivant.

Pas étonnant que le garçon de cuisine ait voulu le chasser. Joach lui-même fut soulagé lorsque son corps eut dépassé le miroir et que son reflet disparut.

Depuis une lune, il avait renoncé à lutter contre son esclavage magique et s'était résigné à son sort. Parfois, il hurlait encore dans sa prison de chair – mais personne ne l'entendait. La mort lui apparaissait désormais comme la seule échappatoire possible. Il se rencogna au fond de son crâne et se recroquevilla sur lui-même. La faim finirait par avoir raison de son corps ; alors, il serait libre.

Accablé, il ignora son corps qui pénétrait dans la cellule de son maître, le plateau dans les mains. La pièce était dénuée de tout ornement. Elle ne contenait que deux lits étroits, une vieille armoire et un bureau rongé par les vers. Un tapis usé jusqu'à la

trame recouvrait le sol, mais il avait beaucoup de mal à isoler les pieds du froid de la pierre. Le feu qui couvait constamment dans la petite cheminée ne dispensait qu'une maigre chaleur inapte à lutter contre les courants d'air. C'était, songeait souvent Joach, comme si la chambre avait conscience de la noirceur de l'âme de son occupant et lui refusait tout confort.

Outre sa température glaciale, la pièce était toujours plongée dans la pénombre. Une petite lampe à huile reposait sur le bureau ; la seule autre lumière provenait d'une meurtrière qui surplombait l'une des innombrables cours de l'Édifice. Quelque part au-delà de ces murs s'étendait la cité à demi enfouie de Val'loa – et plus loin encore, l'océan. Depuis son arrivée, Joach n'avait vu ni l'une ni l'autre ; il n'était pas sorti de l'Édifice, tapi au centre de la cité jadis si majestueuse. Telle une seconde prison, l'immense structure de pierre emprisonnait son corps aussi sûrement que son crâne emprisonnait son esprit.

— Pose ce plateau sur le bureau ! aboya Greshym.

Le vieillard avait revêtu sa robe blanche à capuche, ce qui signifiait qu'il s'apprêtait à sortir. Il ne la portait jamais quand il était seul. Le tissu semblait irriter sa peau autant que la pureté de la couleur indisposait son cœur. Il tira sur la manche droite pour dissimuler le moignon de son poignet, puis rabattit la capuche sur son crâne chauve et fixa Joach avec les yeux opaques d'un quasi-aveugle.

Même si le jeune homme ne contrôlait plus son corps, tous ses poils se hérissaient chaque fois que le regard du mage se posait sur lui – comme si sa chair avait conscience de la menace tapie derrière ces globes laiteux.

— Viens, ordonna Greshym. J'ai été convoqué.

Les jambes de Joach le déplacèrent vers la gauche pour laisser passer le mage noir, et ce faisant il faillit renverser la soupe de poisson sur la robe immaculée de son maître.

— Pose ce maudit plateau, imbécile ! s'écria Greshym en sortant de la pièce. Combien de fois devrai-je le répéter ?

Intérieurement, le jeune homme esquissa un minuscule sourire. Peut-être restait-il encore quelques traces de rébellion en lui. Laissant le plateau sur le bureau, il emboita le pas à son maître.

Au fil de ses nombreuses lunes d'esclavages, Joach en avait appris bien d'avantage sur sa prison que quiconque le soupçonnait. Les femmes de chambres, les cuisiniers et même les moines de l'Ordre le prenait pour un simple d'esprit incapable de répéter ce qu'il entendait ; aussi parlaient-ils librement en sa présence révélant des secrets qu'ils n'auraient jamais évoqués devant un domestique ordinaire.

Joach avait ainsi découvert que la Fraternité était un groupe d'érudits et autres hommes de talent, rassemblés afin de préserver Val'loa et les traces de magie antique qu'elle abritait encore. Ils masquaient la cité et entretenaient les défenses qui en interdisaient l'approche. Ils vivaient seuls dans ses ruines avec leurs serviteurs et une poignée d'autres gens. Pour le reste du monde, Val'loa était perdu – une cité mythique, dissimulée aux yeux du seigneur Gul'gotha par le temps comme par la magie.

Ou du moins la Fraternité le supposait elle.

Joach semblait être le seul à connaître la véritable nature du mage noir qui se faisait passer pour un de ses membres. Mais quels objectifs Greshym pouvait-il bien poursuivre dans une cité à moitié déserte ?

Le jeune homme suivait le dos courbé du vieillard. Après avoir enfilé quelques couloirs et tourbé à deux ou trois croisement, il devina leur destination : la tour situé la plus à l'ouest, baptisé « Flèche du Praetor » d'après son unique occupant.

Pendant qu'il espionnait, mine de rien, son entourage, Joach avait appris ce que les habitants de l'Édifice pensaient de ce personnage solitaire. Même si le Praetor dirigeait la Fraternité, il ne se montrait que rarement en public, et on ne savait pas grand-chose de son passé. Son véritable nom avait été effacé depuis longtemps, comme le voulait la tradition. Certains racontaient qu'il avait déjà vécu plus de cinq cents hivers ; d'autres affirmaient que plusieurs anonyme s'étaient succédés à son poste au fil des ans.

Qui était réellement l'occupant de cette tour ? Et quel rapport existait-il entre lui et le mage noir ?

Depuis l'arrivée de Joach à Val'loa, Greshym avait rendu

quatre visites au Praetor. Mais le jeune homme n'en avait retiré aucune information : chaque fois, son maître lui demandait d'attendre au pied de l'escalier qui conduisait aux appartements du Praetor. Jamais il n'avait été autorisé à l'accompagner.

Son corps était habitué à cette routine. En arrivant à la section la plus ancienne de l'Édifice, là où une épaisse couche de poussière recouvrait le sol, ses jambes ralentirent d'elles-mêmes. Elles anticipaient l'ordre de s'arrêter – mais celui-ci ne vint pas.

Greshym attaqua la montée des escaliers en colimaçon. Joach n'eut pas d'autres choix que de le suivre, puisque tel était le dernier ordre qu'il avait reçu.

Il gravit les marches sur les talons du mage noir. L'escalier ne semblait pas avoir de fin ; ses circonvolutions se poursuivaient à perte de vue. De temps en temps, le jeune homme passait devant une meurtrière et apercevait des fragments de la cité en contrebas. Des murs renversés gisaient au milieu de gravats effrités et recouvert de mousse ; des mares d'eau croupie parsemaient le paysage aux endroits où la mer suintait du sol. Au milieu de ces flaques verdâtres, les aiguilles de bâtiments antiques jaillissaient, telles des îles vertigineuses. Et le brouillard marin dérivait paresseusement à travers les vestiges de la cité autrefois si fière, ses volutes pareilles aux fantômes de ceux qui avaient jadis arpenté les rues de Val'loa. Des goélands décrivaient de larges cercles à l'aplomb des ruines, comme des vautours guignant un veau blessé.

Mais, le plus frappant, c'était une chose invisible, une chose que Joach sentait jusque dans la moelle de ses os – une mélancolie poignante, inspirée par la rémanence de merveilles perdues à jamais. Çà et là, le jeune homme distinguait des lambeaux de l'ancienne splendeur de Val'loa : les étincelles jetées par les fenêtres de cristal multicolore qui parsemaient les ruines ; les statues de marbre penchées dont le noble visage évoquait une époque grandiose mais irrémédiablement révolue.

Bien que morte, Val'loa grouillait encore de souvenirs d'un glorieux empire, d'une ère de paix. Elle incarnait les contrées d'Alaséa du temps où le seigneur Gul'gotha ne les avait pas encore violées. Si Joach avait pu pleurer, il n'aurait pas cherché

à retenir ses larmes. Le minuscule fragment de civilisation qui s'offrait à ses yeux symbolisait le sort du continent tout entier : un lieu d'une beauté jadis stupéfiante et désormais moribonde.

Le corps du jeune homme continua à grimper les marches derrière son maître. Tous deux passèrent devant quelques gardes en faction qui ne cillèrent même pas, comme s'ils étaient aveugles à la présence du vieillard et de son serviteur. Joach reconnut leur regard vitreux : il avait vu le même dans un miroir dix minutes plus tôt. Un frisson glacial parcourut l'intérieur de son crâne. L'emprise de Greshym s'étendait-elle jusque-là ? Ou l'Édifice abritait-il d'autres mages noirs déguisés en frères blancs ?

Au sommet de l'escalier se dressait une énorme porte se chêne encadrée par deux gardes à l'expression bovine. Greshym les ignora et traversa le palier en martelant les dalles avec son bâton. Il ne faisait aucun effort de discrétion, nota Joach.

Avant même que le mage eût saisi leurs poignées ouvragées, les doubles battants s'ouvrirent en silence. Nulle main ne les avait tirés. Un mal palpable se déversa sur le palier, l'envahissant comme une brume épaisse.

Joach ne voulait pas entrer, mais il n'avait pas le choix. Ses pieds continuèrent à suivre Greshym tandis que son esprit se recroquevillait au fond de son crâne pour mieux se dissimuler.

Il trouva la pièce étonnamment lumineuse, tiède et accueillante. Des feux brûlaient dans trois grandes cheminées. Des tapisseries aux couleurs vives recouvraient les murs de pierre. Des canapés et des fauteuils de soie rouge, confortablement rembourrés, parsemaient les tapis moelleux. D'immenses fenêtres serties de cristal teinté révélaient l'azur du ciel. Sur une grande table reposait une maquette en marbre et en cristal de Val'loa telle qu'avant sa chute : un millier de tours étincelantes reliées par des passerelles et entourées d'une multitude de fontaines et de parcs.

Ébloui par tant de beauté, Joach dut détourner les yeux. Son regard se posa sur l'unique occupant de la pièce. Planté devant une fenêtre orientée à l'ouest, celui-ci observait la cité enfouie en tournant le dos à ses visiteurs. Il portait une longue soutane blanche dont la capuche pendait négligemment dans son dos.

Greshym se racla la gorge.

Le Praetor pivota vers eux. Joach fut surpris par sa jeunesse. Il s'attendait à ce que le chef de la Fraternité fût un vieillard grisonnant, et non un jeune homme aux cheveux noirs. Des yeux gris au regard très vif, enchâssés dans un visage buriné que l'on aurait dit taillé à coups de serpe, étudièrent Greshym. Joach reconnut les traits d'un natif de Standi. Des marchands originaires des plaines venaient souvent à Gelbourg pour vendre des paquets de tabac ou des barils d'épices. C'était étrange de rencontrer, si loin de chez lui, quelqu'un qui lui rappelait autant ses contrées natales.

Puis le regard gris du Praetor quitta Greshym pour se poser sur lui, et Joach chancela à l'intérieur de son crâne. Dans les yeux de cet homme, il ne distinguait nulle réminiscence de son foyer : juste des asticots, des caillots de sang, des flammes noires consumant la chair de ses proches. Bref, le mal à l'état pur. Telle était la source de la corruption qu'il avait sentie se répandre sur le palier quand la porte s'était ouverte.

Par chance, le regard du Praetor ne s'attarda pas sur lui.

— Pourquoi as-tu amené le gamin ? lança une voix à l'accent standi assez prononcé.

Greshym jeta un coup d'œil à Joach, comme s'il était surpris de le trouver là. Il renifla d'un air méprisant.

— Je l'ai tout bonnement oublié. Je le traîne à mes basques depuis si longtemps que je ne le vois même plus.

— Prends garde à ta négligence, le morigéna le Praetor. La Fraternité commence à se méfier.

Greshym eut un geste insouciant.

— L'Ordre est composé de crétins. Il l'a toujours été. Qu'ils continuent à colporter leurs rumeurs imbéciles ; jamais ils ne soupçonneront la vérité. À présent, quelles sont les nouvelles de la sor'cière ?

Le regard du Praetor coulissa brièvement vers Joach.

— Elle s'est remise en route, répondit-il froidement. Elle a laissé les Dents derrière elle et a réussi à franchir les collines et à se mêler à la population des plaines.

— Mais comment ? s'exclama Greshym, stupéfait. Je croyais que le Seigneur Noir avait posté des légions de sa malegarde sur

tous les chemins qui quittent les montagnes. Que s'est-il passé ?

— Elle a franchi le barrage dressé par la porteuse de la Horde – et elle l'a tuée.

— Maudite soit cette enfant !

— Tu savais qu'elle était pleine de ressources. Ou as-tu déjà oublié les événements de Gelbourg ? railla le Praetor. Et puis, mon frère la protège.

Greshym frappa le sol de son bâton ; le tapis sur lequel il se tenait étouffa l'impact.

— En parlant de ton frère…, dit-il sur un ton irrité. Comment se fait-il qu'il soit toujours en vie ? Tu ne me l'as jamais expliqué. À ma connaissance, il n'a pas de pouvoir magique.

Le visage du Praetor s'assombrit. Il plissa les yeux.

— Ça, c'est un problème que le Cœur Noir n'avait pas anticipé. Le Journal Sanglant l'a fait sien. Il le préserve des ravages du temps.

Greshym poussa un gros soupir.

— Et le Grimoire, Shorkan ? As-tu découvert un moyen de le délier ?

Le Praetor secoua légèrement la tête.

— Pas sans Er'ril. C'est lui, la clé.

Durant sa longue servitude, Joach avait appris à décrypter les humeurs du mage noir. Les dernières paroles du Praetor parurent blesser Greshym.

— Donc, il n'y a aucune chance de récupérer le livre, grommela-t-il amèrement.

— Que t'importe le Grimoire ? répliqua le Praetor, la voix frémissante de colère. Nous n'avons pas besoin de le tenir dans nos mains. Tant qu'il se trouve ici, lié ou non, il servira notre dessein en attirant la sor'cière jusqu'à nous. Si elle survit aux pièges tendus par notre seigneur, elle se battra et saignera à travers les contrées d'Alaséa pour le simple privilège de se jeter dans nos bras. Le plan de notre seigneur est d'une grande sagesse. Nous n'avons qu'à l'attendre.

Greshym ne semblait pas l'avoir entendu.

— Tout de même, murmura-t-il sur un ton lointain, distrait. Si je pouvais mettre la main sur le Grimoire…

Le Praetor se pencha vers lui.

— Quoi ? Que ferais-tu ?

Joach sentit la menace dans sa voix comme il sentait la caresse du soleil sur sa peau. Greshym recula d'un pas, bousculant le jeune homme.

— Je… je pourrais le détruire et éliminer le risque qu'il tombe un jour entre les griffes de la sor'cière. C'est dangereux de la laisser s'en approcher. (Le vieillard tenta de reprendre une posture digne.) C'est tout ce que je voulais dire.

Joach savait qu'il mentait. Et le Praetor devait le deviner lui aussi, car il contourna Greshym en le détaillant d'un air soupçonneux. À sa décharge, le mage noir ne frémit pas.

Enfin, le Praetor remit sa capuche et se détourna.

— Tu peux t'en aller. Continue à tendre l'oreille et à étudier. Nous devons nous tenir prêts à la recevoir.

Greshym fit mine de se diriger vers la sortie, mais la voix du Praetor le retint.

— Et tâche de mieux t'occuper de ton serviteur. Il pue comme du poisson pourri.

Intérieurement, Joach rougit de honte, mais son corps demeura flasque et immobile à côté du mage noir.

— De toute façon, je me demande bien pourquoi tu le gardes avec toi, ajouta le Praetor. Tu devrais te débarrasser de lui.

Greshym se rembrunit.

— Pas question. Comme le Journal Sanglant, ce garçon est une carte dont nous ignorons encore la valeur potentielle. Je le garderai dans ma main jusqu'à la fin de la partie.

Le Praetor retourna vers la fenêtre en congédiant son visiteur d'un geste.

— Alors, par pitié, fais-lui prendre un bain.

Greshym inclina légèrement la tête et tourna les talons. Appuyé sur son bâton, il se traîna vers la grande porte de chêne.

— Suis-moi, aboya-t-il à Joach.

Le corps du jeune homme se mit en branle, mais son esprit resta fixé sur la conversation qui venait de s'achever. Il savait de qui Greshym et le Praetor venaient de parler. La sor'cière était forcément sa sœur Elena.

Dans son crâne vide, il se mit à sangloter. Elena était toujours vivante ! Plusieurs lunes s'étaient écoulées depuis leur

séparation forcée. Faute de nouvelles, Joach s'était souvent demandé si elle était morte à Gelbourg ou, dans le cas contraire, ce qu'elle était devenue. À présent, il le savait. Sa sœur était libre.

À son soulagement initial succéda une angoisse encore plus grande qui lui tordit le cœur. Elena venait à Val'loa ! Elle allait se faire capturer ou tuer ! Joach se souvint de la promesse qu'il avait faite à leur père dans la maison en flammes : il veillerait sur sa cadette. Il avait la ferme intention de tenir parole. Mais comment ? Il ne pouvait même plus aller aux latrines de son propre chef.

Tandis que son corps se traînait derrière son maître, Joach luttait contre ses chaînes mentales. Il devait trouver un moyen de s'échapper et d'empêcher sa sœur d'atteindre Val'loa. Mais si brûlante que soit sa détermination, ses jambes continuaient à suivre Greshym, et sa salive dégoulinait toujours au coin de ses lèvres desséchées.

Comment ? hurla-t-il en silence. *Comment puis-je me libérer ?* Où se trouvait la porte qui lui permettrait de s'enfuir de sa propre tête ?

Greshym reprit le chemin de sa cellule en clopinant. De sombres pensées tourbillonnaient dans son esprit. Comment Shorkan osait-il le traiter tel un vulgaire domestique ? Jadis, il avait été son professeur ! Bien sûr, beaucoup de temps s'était écoulé depuis. À l'époque, ils étaient des hommes différents – des hommes entiers, jusqu'à ce que la création du Journal Sanglant scinde leur esprit.

À présent, c'était tout juste si Greshym reconnaissait son ancien élève. Avait-il lui-même autant changé que Shorkan ? Il ne le pensait pas. Bien qu'ayant placé la moitié de son être dans le Grimoire, il était resté le même – juste un peu plus lucide, plus conscient de ses désirs profonds qu'il assumait désormais sans le moindre remords. Naguère, la culpabilité lui avait lié les mains ; le chagrin et la douleur avaient guidé ses pas. Maintenant, il était libre de choisir sa voie. Débarrassé de ces émotions encombrantes, il pouvait donner libre cours à ses instincts les plus primaires et consacrer toute son énergie à la

poursuite de ses objectifs les plus chers. Il pratiquait la magie noire par simple curiosité, et ses oreilles demeuraient sourdes aux supplications de ses victimes. La création du Grimoire lui avait fourni les clés de l'existence à laquelle il avait toujours aspiré en secret. Elle avait brisé ses chaînes et lui avait offert une nouvelle vie.

Greshym jura entre ses dents. Alors, pourquoi avait-il menti à Shorkan ? S'il souhaitait la destruction du Grimoire, ce n'était pas à cause de la sor'cière : c'était pour des raisons entièrement égoïstes. Il cracha sur le sol poussiéreux. Il avait menti parce que Shorkan n'aurait pas pu comprendre. Cet imbécile était parfaitement satisfait de son sort. Et pourquoi ne l'aurait-il pas été ? Outre son pouvoir et la liberté d'un cœur dégagé de ses entraves, il jouissait d'une chose qui avait été refusée à Greshym : la jeunesse.

Shorkan ne vieillissait pas. Il avait toujours la même apparence que le soir où le Journal Sanglant avait été forgé, toujours les mêmes cheveux noirs et les mêmes traits juvéniles. Le passage des hivers ne l'affectait pas tandis que, par quelque perversité de la magie, le corps de Greshym continuait à se détériorer. Ses articulations s'étaient grippées ; ses yeux, recouverts de cataracte. Il avait perdu tous ses cheveux, et sa chair flasque, crevassée de profondes rides, pendait sur son squelette comme un vêtement trop grand.

Chaque fois qu'il voyait la haute silhouette et le visage séduisant de Shorkan, l'injustice de la situation embrasait son cœur. Plus il déclinait, plus cette disparité le faisait enrager. Telle de l'eau gouttant sur de la pierre, elle creusait dans son esprit un puits de révolte de plus en plus profond.

Greshym avait été grugé, et il entendait bien y remédier. Au fil des siècles, il avait étudié les arts obscurs en secret, lu des textes runiques, pratiqué sur des animaux et des enfants jusqu'à ce qu'il découvre une méthode pour retrouver sa jeunesse. Mais, pour que cela fonctionne, il devait d'abord libérer l'autre moitié de son esprit – donc, détruire le Grimoire.

Il ne laisserait aucun obstacle s'interposer entre lui et son but. Il se moquait de l'allégeance prêtée au Seigneur Noir comme des promesses faites à Shorkan. Son cœur impénitent ne

se sentait nullement obligé d'obéir à ceux qui se croyaient ses maîtres. La loyauté – encore une chaîne que la création du Grimoire avait brisée.

Greshym continua à se traîner dans les couloirs de l'Édifice, son bâton de chêne scandant le rythme de ses pas. Que les flammes consument tous ceux qui se dresseraient sur son chemin !

Il s'arrêta à l'intersection de deux couloirs et s'appuya sur son bâton pour regarder si la voie était libre. Tandis qu'il restait planté là, le souffle court, quelqu'un lui cogna l'épaule par-derrière, manquant le renverser. Il pivota en brandissant son bâton, mais ce n'était que le garçon qu'il avait ensor'celé. Il lui donna un coup de canne dans les côtes et siffla :

— Recule !

Le garçon ne cilla même pas ; impassible, il se contenta d'obtempérer en le fixant de ses yeux vitreux.

Greshym se remit à étudier l'intersection. Ce garçon était comme une démangeaison sur sa peau – il l'irritait en continu. Secouant la tête, le vieillard tenta de se concentrer sur le choix qui se présentait à lui. Ses hanches lui faisaient mal, et il était extrêmement tenté de regagner sa cellule pour s'allonger sur son lit. Mais, s'il écoutait ses articulations, jamais il ne recouvrerait force et vigueur. La sor'cière était déjà en route ; il ne pouvait plus se permettre le moindre délai. Qui pouvait dire combien de temps s'écoulerait avant qu'elle vienne frapper à la porte de l'Édifice ? S'il voulait réussir, Greshym devait se mettre au travail dès maintenant. Décidé, il s'engagea dans le couloir de droite.

— Suis-moi, lança-t-il au garçon par-dessus son épaule, mais reste un pas en arrière.

Le couloir menait à la grande cour. Greshym se renfrogna à l'idée de traverser le parc agonisant qui s'étendait entre ces murs. Non que son bois pourri ou ses racines grignotées par les champignons le déprimassent. Bien au contraire, c'était ses quelques feuilles encore vertes ou ses rares fleurs éclatantes qui lui collaient le bourdon en lui rappelant l'antique grandeur de ce lieu. Il n'aimait pas que de vieux souvenirs reviennent le tourmenter. Mais la véritable raison pour laquelle il détestait la

grande cour, c'est qu'il en avait peur. Des traces de magie chyrique, alimentée et préservée au fil des siècles, subsistaient encore parmi sa végétation.

Nichée au cœur de l'Édifice, la grande cour était jadis le centre de pouvoir de la cité, la racine à partir de laquelle Val'loa s'était développée. Et même si Val'loa était morte depuis longtemps, des échos de la magie d'aman se répercutaient encore dans les allées de ses jardins.

Greshym redressa les épaules. Il n'avait pas le choix. Le seul accès aux catacombes passait par la grande cour.

Il continua à longer le couloir, le garçon derrière lui. Ses pieds lui faisaient mal ; ses chevilles le lançaient, et son cœur battait dans sa poitrine comme celui d'un lapin affolé. Mais il finit par atteindre les portes d'or et de verre qui donnaient sur la grande cour.

Les deux battants mesuraient près de quatre mètres de haut ; ils étaient incrustés de cristal, qui formait deux branches de rosier entrelacées, dont les épines scintillaient dans la lumière du soleil. Les fleurs avaient été sculptées dans du rubis et de la sanguine – les symboles jumeaux de l'Ordre. Une seule d'entre elles aurait suffi à acheter toute une ville.

Deux gardes armés d'épées longues encadraient les portes. Celui de gauche s'avança et ouvrit les battants pour le vieillard en robe blanche.

On ne pouvait rien refuser à un membre de l'Ordre.

Greshym inclina la tête en signe de remerciement et franchit le seuil. Le garçon le suivit de son habituelle démarche traînante.

Plissant les yeux, le mage balaya la cour du regard. À présent, il se souvenait d'une autre raison pour laquelle il détestait cet endroit. Telle de la moisissure blanche piquetant un cadavre, d'autres moines se détachaient parmi la végétation du parc. Il avait oublié comme la cour pouvait être bondée, surtout quand le brouillard se dissipait et que le soleil brillait aussi fort. Avec un grognement de dégoût, il s'avança dans le jardin.

— Frère Greshym ? lança une voix sur sa gauche.

Un crissement lui indiqua que quelqu'un venait de se lever

au bord d'une allée de gravier.

— Quelle bonne surprise de vous voir ici ! Le soleil nous fait tous sortir de notre trou aujourd'hui.

Greshym se tourna vers l'homme qui venait de parler. Comment ce gros crétin l'avait-il reconnu ? Il avait pourtant pris bien soin de tirer sa capuche sur ses yeux pour dissimuler son visage… Puis il se souvint du garçon Évidemment. Tout le monde connaissait son lourdaud de serviteur.

— En effet, frère Treet, répondit-il en s'efforçant de ne pas laisser transparaître son agacement. C'est une très belle journée. Comment aurais-je pu résister ? Mes vieux os avaient besoin de chaleur ; c'est pourquoi ils ont daigné me porter jusqu'ici.

Son interlocuteur lui sourit. C'était un homme grassouillet, auquel ses rares cheveux couleur de boue et ses yeux trop écartés donnaient l'air d'une vache surprise.

— Dois-je en déduire que vous n'êtes pas au courant ? demanda-t-il avec une mine gourmande.

Greshym réprima un grognement. Les ragots se propageaient à travers l'Édifice comme la peste dans un quartier miséreux, suscitant une folle agitation sur leur passage. Il n'avait pas de temps à perdre avec ces sottises, aussi feignit-il de n'avoir rien entendu. À son âge, il faisait un sourd très crédible.

— Il… il faut que j'y aille avant que mes vieilles jambes me trahissent. L'humidité de cet hiver tient encore mes genoux dans son étau.

Pour donner plus de poids à sa déclaration, il s'appuya lourdement sur son bâton.

— Une petite promenade dans le jardin – rien de tel pour dégripper vos articulations ! s'exclama frère Treet. Je vais vous accompagner.

— C'est très gentil, mais inutile. J'ai mon serviteur.

Greshym fit mine de se détourner.

— Ça ne me dérange pas, insista frère Treet. Et puis, il faut absolument que je vous emmène au koa'kona. Vous ne pouvez pas rater ça.

Greshym frémit.

— Je suis pressé.

— Vous n'êtes vraiment pas au courant, lâcha frère Treet, mi-étonné mi-ravi. Venez. Venez voir. C'est un excellent présage.

Pour autant que Greshym répugnât à s'approcher du monstrueux arbre mort qui se dressait au centre du parc, l'enthousiasme de frère Treet piquait sa curiosité.

— Un excellent présage ? De quoi ?

— Je ne voudrais pas vous gâcher la surprise. Il faut que vous le voyiez par vous-même.

Frère Treet l'entraîna le long d'une allée, ses sandales crissant bruyamment sur le gravier dans la quiétude du jardin. Greshym le suivit en faisant signe au garçon de rester près de lui.

De toutes les traces de l'ancienne magie chyrique, le koa'kona était la plus puissante. Ses branches culminaient plus haut que les flèches de la cité. Son tronc était si épais que dix hommes se donnant la main ne pouvaient en faire le tour avec leurs bras. Avant sa mort, son feuillage d'un vert argenté étendait son ombre sur tout le jardin ; la nuit, ses fleurs pourpres déployaient leurs pétales et se mettaient à briller comme des étoiles de rubis. Toute la population de Val'loa le considérait comme le cœur de la cité.

Mais, si majestueux qu'il paraisse en surface, ce n'était rien comparé à ses racines qui saillaient hors de terre tels des genoux cagneux avant de plonger dans les entrailles de l'île, où elles formaient un réseau souterrain pareil à une toile d'araignée. C'était en elles que résidait le véritable cœur de Val'loa. Ceux qui détenaient le pouvoir en étaient conscients ; c'est pourquoi ils avaient concentré leur magie dans la racine maîtresse du koa'kona afin de créer un noyau vivant d'énergie. Ainsi, les milliers de branches qui se croisaient et s'entrelaçaient au-dessus de l'Édifice diffusaient leur magie à travers tout Val'loa, alimentant ses aiguilles enchantées et autres défis aux lois de la nature.

Mais c'était une éternité auparavant.

Tandis qu'il suivait frère Treet dans les allées du jardin, Greshym leva les yeux vers l'arbre mort et éprouva un pincement de compassion. Le temps ne les avait épargnés ni l'un ni l'autre. Après la chute de Val'loa, le koa'kona avait

succombé aux ravages d'une longue succession d'hivers et à la disparition de la magie qui le sustentait. Désormais, il n'était plus qu'un squelette de branches dénudées, dont la plupart avaient moisi. De temps en temps, tel un mourant qui rouvre les yeux pour jeter un dernier regard au monde, il se parait d'un bouquet de jeunes pousses. Mais cela ne s'était pas produit depuis des années. À présent, il n'était plus qu'un monument végétal inerte.

Ce qui n'empêchait pas Greshym de se sentir mal à l'aise près de lui. Le koa'kona attirait des réminiscences de magie qui se drapaient sur ses branches ainsi que des rideaux de mousse. Elles ne contenaient que très peu d'énergie ; pourtant, le vieillard les jugeait dangereuses. Seule une trame complexe de magie chyrique protégeait son cœur contre la mort – une délicate alchimie de sang et de pouvoir que même un souffle de magie noire pouvait effilocher ou trouer.

Greshym avait donc appris à ne se déplacer qu'avec la plus grande prudence dans ce jardin, et tout particulièrement aux abords du koa'kona. Pour rejoindre les catacombes, il était forcé de passer par la grande cour, mais il aurait pu se contenter de longer les murs. Seule la curiosité l'attirait vers le centre du parc. Il savait combien c'était risqué ; cependant, il avait pris l'habitude de céder à ses impulsions, de satisfaire les moindres caprices de son cœur. Aussi suivait-il frère Treet sans poser davantage de questions.

Il remarqua que beaucoup d'autres hommes en robe blanche affluaient vers l'arbre, tels des pèlerins solennels. Certains marchaient par deux et chuchotaient tête baissée ; d'autres allaient seuls, les yeux levés vers la cime du koa'kona. Qu'est-ce qui pouvait bien attirer les studieux moines en si grand nombre ?

À chacun de ses pas laborieux, l'intérêt de Greshym grandissait et se teintait de colère. Pourquoi n'avait-il entendu parler de rien ?

Comme s'il avait lu dans ses pensées, frère Treet déclara :

— Ce n'est apparu que ce matin. Mais les nouvelles vont vite.

— Quoi ? aboya Greshym, incapable de feindre l'amabilité plus longtemps.

Frère Treet lui jeta un coup d'œil surpris par-dessus son épaule. Le vieillard se ressaisit et lui fit signe de continuer.

— Je suis désolé, frère Treet. C'est la vétusté de mes articulations qui me rend grossier. Je crains que cette promenade soit une mauvaise idée.

Sa contrition apparente eut le don d'amadouer son guide.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Nous sommes arrivés.

Frère Treet entreprit de se frayer un chemin parmi la petite foule massée au pied du koa'kona.

— Écartez-vous devant votre aîné, claironna-t-il sévèrement.

Une trouée s'ouvrit dans le mur de robes blanches, et frère Treet s'effaça pour laisser passer Greshym.

— C'est un signe, un présage ! souffla-t-il comme le vieillard le frôlait. Je le sais !

Greshym fit semblant de trébucher et en profita pour écraser le pied de frère Treet avec son bâton tandis qu'il se faufilait à grand-peine parmi ses congénères. Le gravier s'enfonça sous la sandale du moine, empêchant ses orteils de casser, mais son visage rubicond s'empourpra de douleur. Greshym continua à avancer comme s'il n'avait rien remarqué, et atteignit enfin l'ombre qui s'étendait à la base de l'arbre.

Autour de lui, les autres moines chuchotaient des prières ou poussaient des exclamations étouffées. Dans leur voix, Greshym n'entendait que stupeur et émerveillement. Il leva la tête. Au-dessus de lui, une branche basse se terminait par un petit bouquet de feuilles vertes.

Il se rembrunit. Près de vingt ans s'étaient écoulés depuis la dernière poussée de croissance du koa'kona. Une brise printanière agitait les pousses, révélant et masquant tour à tour leur face argentée qui scintillait au soleil. *Toute cette agitation pour ça ?* Sous la capuche qui masquait son visage, Greshym esquissa une grimace dédaigneuse. *Une vulgaire poignée de feuilles !*

Il était sur le point de se détourner quand un éclat pourpre attira son regard. Niché au creux de cet écrin de verdure frémissante, un rubis brillait de mille feux.

Choqué, Greshym écarquilla ses yeux recouverts de cataracte. Une fleur aux pétales clos se balançait doucement au

bout de la branche, tel un joyau solitaire tout droit sorti du passé. Car le koa'kona n'avait pas fleuri depuis plus de deux cents hivers.

Greshym recula d'un pas. Soudain, il le sentait – comme un courant d'air qui descendait le long de sa colonne vertébrale en hérissant tous les poils de son corps. Il recula encore d'un pas, bousculant le garçon planté derrière lui. Trop ahuri pour le rabrouer, il se contenta de l'entraîner dans sa retraite. Mais le pressentiment glacial le poursuivit. Il ne connaissait que trop bien sa source : c'était du pouvoir chyrique, de la magie blanche qui s'écoulait de la fleur pourpre. Cela faisait des siècles qu'il ne l'avait pas perçue avec une telle intensité.

Cognant des genoux et des tibias avec son bâton, Greshym continua à reculer tandis que ses frères se ruaient en avant et qu'un chœur d'exclamations s'élevait autour de lui.

— Douce Mère !

— C'est un miracle !

Quelque part dans l'Édifice, une cloche se mit à sonner.

Le cœur de Greshym battait la chamade ; son souffle s'étranglait dans sa gorge, et un rictus horrifié crispait son visage.

Au-dessus de lui, la fleur s'ouvrit lentement. Une douce lumière émanait de son cœur, baignant ses pétales d'une radiance bleutée.

Celle du Chi.

Le mage noir forçait Joach à reculer, et les pieds du jeune homme avaient du mal à suivre le mouvement. Sans la masse compacte des moines en robe blanche qui se pressaient autour de lui, il serait sûrement tombé. Ses jambes lui semblaient engourdies ; elles le picotaient comme si quelqu'un lui enfonçait des centaines d'aiguilles minuscules dans la chair. Il voulut se raccrocher à la manche la plus proche, mais ses doigts ankylosés le trahirent, et le tissu glissa hors de sa main.

Alors, Joach réalisa ce qui lui arrivait. Un hoquet s'échappa de sa gorge. Par chance, il se noya dans le chœur des exclamations générales. Aucun regard ne se tourna vers le jeune homme. Celui-ci tenta de remuer d'abord un membre, puis un

autre. Il fit un pas en arrière de son propre chef, leva la main devant son visage et serra le poing.

Libre ! Douce Mère, il avait échappé à l'emprise du mage noir ! Il contrôlait de nouveau son corps.

Les picotements de sa chair s'évanouirent assez vite, à mesure que le sort d'influence se délitait. Ne sachant pas à quoi il devait cette soudaine délivrance, Joach continua à battre en retraite à travers la foule. Greshym le poussait toujours ; pour l'instant, il ne s'était aperçu de rien.

Un moine osseux, que Joach venait de bousculer, se tourna vers lui. Les yeux écarquillés d'émerveillement, il souffla :

— C'est un miracle ! Tu sens la magie ?

Joach ne voyait pas de quoi il parlait. Il voulut s'enfuir, mais le moine lui agrippa le bras.

— Regarde ! dit-il, tout excité, en désignant les branches du koa'kona de sa main libre. Sa fleur s'est ouverte en plein jour ! C'est un signe !

Par réflexe, Joach regarda dans la direction qu'il lui indiquait. Et il aperçut une fleur pourpre nichée au cœur d'un bouquet de feuilles vert et argent, dans l'ombre desquelles ses pétales semblaient briller. Mais ce n'était sûrement qu'une illusion d'optique.

Pourtant, dès que ses yeux se posèrent sur elle, Joach sentit un calme absolu l'envahir. Telle la caresse du soleil estival après un plongeon dans les eaux glacées de la mare de Torcrest, une onde de sérénité lui réchauffa tout le corps. Il reconnut la clé qui l'avait délivré de sa prison. Il ne savait pas pourquoi ni comment, mais la magie de cette fleur venait de briser ses chaînes.

Comme pour confirmer ses suppositions, les pétales pourpres se détachèrent un à un et, leur devoir accompli, tombèrent doucement vers le sol. Ils ressemblaient, songea Joach, à des flocons colorés. Un soupir s'éleva de la foule. De toute évidence, les frères avaient espéré quelque événement spectaculaire, et leur déception était vive.

— C'est fini, déplora le moine qui tenait le bras de Joach.

À cet instant, Greshym aboya :

— Lâchez mon serviteur !

Mais sa voix n'était pas aussi cinglante que d'habitude ; il semblait distrait, presque effrayé. Pendant plusieurs secondes, il observa la chute des pétales. Puis il se détourna en agitant son bâton. Son regard passa sur Joach sans le voir, et ce fut sur un ton redevenu tranchant qu'il lança :

— Fichez la paix à ce pauvre garçon. Il ne comprend rien à ce qui se passe.

— Moi non plus, répliqua le moine osseux. Vous êtes le plus âgé d'entre nous, frère Greshym. Que pensez-vous de tout ceci ?

— Ce n'est qu'un écho du passé, affirma sèchement le vieillard. Un souvenir remonté à la surface du bois mort. Il n'y a vraiment pas de quoi s'émouvoir de la sorte.

Les épaules maigres de son interlocuteur s'affaissèrent, et l'excitation s'estompa dans ses yeux.

— Oui, vous avez sans doute raison, dit-il tristement. Mais je vais quand même essayer de ramasser un pétale avant que les autres les aient tous emportés.

Joach remarqua que les moines s'étaient massés autour du tronc de l'arbre et se penchaient respectueusement vers son pied.

— Viens, ordonna Greshym en se détournant.

Joach lui emboîta le pas – pas parce qu'il y était obligé, mais parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre. De toute évidence, le mage noir le prenait toujours pour son esclave. Habitué à sa présence, il ne faisait plus attention à lui ; aussi ne remarqua-t-il pas ses hésitations ou ses mouvements inutiles.

Joach songea à alerter les autres moines, à les informer de la présence d'une vipère en leur sein. Mais une pensée affreuse le contraignit au silence. Tout le monde le prenait pour un simple d'esprit. Personne ne voudrait le croire quand il annoncerait que le chef suprême de l'Ordre et l'un de ses membres les plus éminents étaient sous la coupe du Gul'gotha. Et, quand bien même il réussirait à convaincre quelqu'un, il se pouvait que d'autres mages noirs se dissimulent parmi les frères blancs – auquel cas, tous les efforts de Joach permettraient peut-être de décapiter la mauvaise herbe, mais non de l'arracher racines comprises. Non, décida-t-il. Parler ne l'avancerait à rien. Il valait mieux qu'il se taise. Du moins, pour le moment.

Un autre plan se forma dans son esprit tandis qu'il traînait les pieds derrière Greshym. La faim ayant affaibli ses jambes, il n'avait pas de mal à imiter son habituelle démarche de mort-vivant. *Et si… ?* Plus il réfléchissait, plus l'idée lui plaisait. Greshym ne s'intéressait pas à lui ; la plupart du temps, c'était tout juste s'il avait conscience de sa présence. Au cours des dernières lunes, le jeune homme avait appris ce que son maître attendait de lui et de quelle façon il devait se comporter. Mais serait-il assez bon acteur pour lui faire croire qu'il était toujours sous l'emprise du sort d'influence ? Et cette mascarade lui permettrait-elle d'en découvrir davantage au sujet des intentions de Greshym ? Seul l'avenir le dirait.

Même s'il n'apprenait rien de plus, il pourrait toujours chercher un moyen de s'enfuir. Mais, au fond de son cœur, il savait déjà qu'il ne quitterait pas l'île – pas sans Elena.

Il se représenta le visage de sa cadette : les taches de rousseur sur son nez, sa façon de plisser les yeux quand elle se concentrait. Où était-elle en ce moment ? Joach l'ignorait. Mais il savait qu'elle se dirigeait vers Val'loa. S'il n'arrivait pas à la retrouver pour la mettre en garde, il pouvait au moins espionner ses adversaires et tenter de déjouer les pièges que ceux-ci ne manqueraient pas de lui tendre.

Aussi continua-t-il à suivre le dos courbé du mage noir. Le meilleur moyen d'aider sa sœur, c'était de jouer la comédie et de se faire passer pour l'esclave qu'il n'était plus. Il combattrait le feu par le feu, la dissimulation par la dissimulation. Greshym et le Praetor portaient un masque ? Il en ferait autant.

Elena, chuchota-t-il en son for intérieur. *Cette fois, je serait à la hauteur*.

L'espace d'un instant, l'image de la fleur pourpre s'imposa à son esprit. Elle brillait beaucoup plus fort dans son souvenir qu'elle ne l'avait fait en réalité. Était-ce une simple coïncidence qui l'avait libéré ? Ou des alliés de la lumière se tapissaient-ils dans l'ombre comme des vipères se cachaient au sein de l'Ordre ?

Profitant de ce que Greshym lui tournait le dos, Joach promena un regard furtif à la ronde. L'ombre et la lumière dansaient le long des allées du jardin en décomposition.

Partout, le noir et le blanc s'entremêlaient.

S'il y avait dans son entourage des gens susceptibles de l'aider, comment Joach pourrait-il les reconnaître parmi cet enchevêtrement mouvant ? À qui devait-il faire confiance ?

Quelque part au-delà du mur d'enceinte de l'Édifice, un goéland poussa un cri plaintif qui se propagea à la surface de l'océan désert et se répercuta dans la poitrine de Joach.

Le jeune homme ne se berçait pas d'illusions : il savait qu'il devrait agir seul.

12

Le cri du goéland fila au-dessus des vagues, droit vers la petite tête qui se balançait à la surface de l'océan. Sy-wen suivit des yeux la trajectoire de l'oiseau et, agitant ses mains palmées pour faire du surplace, imagina les paysages qu'il avait pu survoler. Elle se représenta des montagnes vertigineuses, des forêts aux ombres profondes et des prairies plus vastes qu'un océan. Si elle avait beaucoup entendu parler de ce genre d'endroits, elle n'en avait jamais contemplé aucun.

Elle renversa la tête en arrière pour admirer le ciel piqueté de nuages, et ses cheveux verts se déployèrent derrière elle comme un halo d'algues. Le goéland se changea en un simple point noir que la brillance du soleil engloutit. En soupirant, Sy-wen reporta son attention sur la côte de l'île voisine, contre laquelle les vagues allaient s'écraser dans un bouillonnement furieux. De l'écume blanche jaillissait très haut dans les airs ; les rochers noirs luisaient comme des dos de baleine, et l'océan rugissait sa colère d'être interrompu dans son déferlement.

Cet affrontement entre l'eau et la pierre réjouissait Sy-wen – remuait quelque chose d'indicible au plus profond de son être. Elle détailla l'île, se remplissant les yeux de ses pics drapés de végétation, de ses cascades, limpides et de ses arches rocheuses sculptées par le vent. Un peu plus loin, d'autres masses de terre se profilaient, tels de gigantesques monstres marins nageant tous ensemble vers l'horizon.

L'Archipel.

À lui seul, ce mot suffisait à faire battre le cœur de Sy-wen un peu plus fort – car il symbolisait le mystère d'un territoire inconnu, interdit aux mer'ai. Seuls les bannis de son peuple arpentaient ces rivages déchiquetés et hostiles.

Comme Sy-wen poussait sur ses jambes musclées pour

maintenir sa tête hors de l'eau, elle sentit la caresse familière d'un museau contre l'arrière de sa cuisse. Tristement, elle écarta les jambes pour permettre à la monture de sa mère de se glisser sous elle. Dès qu'elle fut assise sur son large dos, Cérite se redressa en la soulevant, et, bientôt, seul le bout de ses pieds palmés toucha encore l'eau.

Depuis son perchoir, Sy-wen voyait au-delà des brisants et distinguait les tours et les bâtiments aux arêtes coupantes érigés par les ter'restres, ces gens de son peuple qui avaient été chassés de l'océan à une époque très reculée. Elle écarta les bras comme pour étreindre le vent de ses mains aux doigts écartés. Que ressentirait-elle si elle pouvait nager dans les airs tel un goéland, louvoyer entre ces tours et regarder par les fenêtres de ceux qui vivaient au sec ? L'océan leur manquait-il ? Pleuraient-ils chaque soir en pensant qu'ils ne pourraient jamais y retourner – comme l'affirmait la mère de Sy-wen ?

Devant la jeune fille, la tête de Cérite creva la surface. Ses écailles couleur de jade étincelèrent au soleil. Le dragon aquatique souffla bruyamment ; les membranes qui bouchaient ses narines s'ouvrirent, expulsant l'air qui était resté dans ses poumons. Clignant de ses paupières translucides, il roula un gros œil noir vers sa cavalière.

Sy-wen se recroquevilla sous son regard. Même si elle n'était pas aussi liée à Cérite que sa mère, elle avait grandi avec lui et appris à déchiffrer ses humeurs. Elle savait qu'il était irrité – qu'il détestait qu'elle s'approche trop des îles rocheuses qui piquetaient l'océan. Mais le tremblement de sa gorge lui révéla aussi qu'il était soulagé, parce qu'il avait dû se faire beaucoup de souci pour elle.

Elle passa une main le long de son cou, grattant ses écailles les plus sensibles près des trous qui lui servaient d'oreilles. Entre ses cuisses, elle sentit les muscles du dragon se relâcher. Elle sourit. Cérite avait toujours été un grand angoissé. Depuis son plus jeune âge, il veillait sur elle et la suivait comme son ombre.

Pourtant, même si cette seule perspective lui serrait le cœur, Sy-wen ne tarderait pas à se séparer de lui. Ses premiers saignements étaient survenus dix lunes plus tôt. Elle n'était

donc plus une enfant, et devait choisir sa propre monture. Par dix fois déjà, des dragons aquatiques immatures s'étaient pressés autour d'elle, attirés, par son sang virginal : une foule d'entre eux étaient blancs, quelques-uns rouges et même un ou deux couleur de jade comme Cérite. Mais elle les avait tous repoussés. En tant que fille d'une aînée, elle connaissait son devoir. Simplement, elle n'était pas prête. Pas encore.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle ne voulait pas perdre Cérite, jamais. Pas même pour se lier avec l'un des rarissimes dragons noirs, les plus puissants des dragons aquatiques.

Après la mort du père de Sy-wen, Cérite était devenu son protecteur et son compagnon. C'était tout juste si la jeune fille se souvenait encore de son géniteur. Elle ne conservait de lui que des impressions vagues : des yeux rieurs, un sourire chaleureux, des bras robustes. Très absorbée par sa charge d'aînée, sa mère quittait rarement la demeure de leur clan, dans le ventre du Léviathan. Faute de frère ou de sœur pour partager ses jeux, Sy-wen avait vite découvert combien l'océan pouvait être vide.

Pendant des années, elle avait tué le temps en explorant les barrières de corail avec Cérite. Mais, depuis quelques lunes, elle se sentait irrésistiblement attirée par l'Archipel. Elle n'aurait su dire si elle cherchait à fuir l'âge adulte et les responsabilités qui l'accompagnaient, ou si sa curiosité était due à un ennui sans cesse grandissant. Elle n'avait pas de mots pour décrire l'élan qui la poussait vers les îles.

Peut-être cherchait-elle juste à se rebeller contre les règles strictes qu'on lui imposait. Après sa première excursion dans les eaux de l'Archipel, sa mère lui avait formellement interdit d'y retourner. Elle l'avait mise en garde contre les pêcheurs et leurs épieux, lui avait raconté de quelle façon les bannis, furieux de ne pouvoir rentrer chez eux, attiraient les mer'ai sur les rochers pour qu'ils s'y fracassent. Jamais Sy-wen ne l'avait vue aussi agitée : la voix éraillée, les yeux rouges et la bouche crispée. Tandis qu'elle tempêtait, suffoquant de colère et de frustration, la jeune fille avait docilement baissé les yeux et acquiescé d'un air contrit. Mais, dès que sa mère avait eu le dos tourné, elle

avait recommencé.

Aucun mot, si tranchant soit-il, n'aurait pu sectionner le fil de l'hameçon qui s'était planté si profondément dans son cœur.

Ainsi, à la moindre occasion, Sy-wen s'échappait du Léviathan pour nager, seule, jusqu'à la lisière de l'Archipel. Là, elle étudiait les îles sculptées par l'eau et le vent, guettait des signes des bannis en se laissant ballotter par les courants marins. Une fois, elle s'était même approchée d'un bateau de pêche pour observer ses occupants. Mais, systématiquement, Cérite la retrouvait et la ramenait jusqu'au Léviathan, qui dérivait lentement dans les Profondeurs.

Parce qu'il adorait Sy-wen, le dragon couleur de jade n'avait parlé de ses escapades à personne – pas même à sa mère. Cela devait être très dur pour lui de garder un secret vis-à-vis de la mer'ai à laquelle il était lié. Par respect pour le doux géant, Sy-wen limitait donc ses visites à l'Archipel. Néanmoins… Elle jeta un dernier coup d'œil à l'île pendant que Cérite pivotait. Elle savait déjà qu'elle reviendrait.

Elle frotta le cou du dragon aquatique pour lui signaler qu'elle était prête à partir. Cérite chassa le peu d'air vicié qui s'attardait encore dans sa série de poumons. Sa poitrine se gonfla comme il faisait le plein d'air frais avant de plonger.

Sy-wen saisit la tige d'une des capsules qu'elle portait à la taille et, d'un coup de dents, sectionna son extrémité collée. Un goût de sel et d'algues lui emplit la bouche. Elle renifla le contenu de la capsule. L'air était encore respirable. Dans le cas contraire, elle savait que Cérite lui laisserait utiliser le siphon à la base de son cou. Selon la tradition, seul le mer'ai lié à un dragon pouvait partager l'air de celui-ci, mais Cérite n'avait jamais rien refusé à Sy-wen.

La jeune fille glissa ses pieds dans les replis de peau situés derrière les pattes avant de Cérite, qui resserra ses écailles afin de la maintenir en place. Satisfaite, elle lui donna trois tapes sur la nuque. C'était le signal du départ. Un tremblement parcourut le corps du dragon lorsque celui-ci s'ébranla et piqua dans les flots, entraînant sa cavalière avec lui.

À l'instant où l'eau atteignit son visage, les paupières internes de Sy-wen se fermèrent pour protéger ses yeux contre

le sel. Transparentes, ces membranes autorisaient sa vision sous-marine.

Un tourbillon de bulles enveloppa la jeune fille. Dès qu'il se fut dissipé, Sy-wen détailla sa monture d'un regard admiratif. Du bout du museau à la pointe de la queue, Cérite était aussi long que six hommes. « Dragon » était le terme que les mer'ai utilisaient pour désigner les grands animaux qui partageaient leur existence, et, même si ces créatures se donnaient un autre nom, Sy-wen trouvait que celui-ci leur convenait à la perfection.

Cérite déploya ses ailes sur les côtés, puis écarta ses pattes antérieures et se propulsa en avant avec douceur mais puissance. Utilisant sa queue et ses pattes postérieures comme des gouvernails, il décrivit une courbe gracieuse autour de l'Archipel et mit le cap vers le large.

De lentes ondulations parcoururent ses flancs tandis qu'il plongeait vers les Profondeurs. Des bancs de poissons pareils à des éclaboussures bleues et vertes surgissaient de part et d'autre de son corps massif. Plus bas, Sy-wen vit défiler des récifs piquetés d'anémones rouge sang ou jaune phosphorescent, et bordés par de grands bouquets de varech qui ondoyaient mollement. Elle fixa les arêtes vives du corail en se disant que c'était un peu comme si elle survolait une chaîne de montagnes.

Souriant, elle mordit la tige de sa capsule à air, et ses yeux se voilèrent alors qu'elle observait le fond de l'océan en contrebas. Des zones d'ombre alternaient avec les zones de lumière filtrée – normal, par un temps aussi couvert. Elle s'imagina en train de planer dans le ciel sur le dos de Cérite.

Soudain, le dragon vira brutalement et piqua vers les récifs de corail. Surprise, Sy-wen faillit laisser échapper la tige de sa capsule. Elle chercha du regard ce qui avait bien pu effrayer sa monture. Les Profondeurs ne recelaient guère de dangers pour une créature aussi énorme.

Mis à part…

La jeune fille leva la tête. Très loin au-dessus d'elle, elle aperçut les formes qu'elle avait prises pour des nuages projetant leur ombre sur le fond de l'océan – et qui étaient en réalité des navires à la coque renflée comme un estomac distendu. Elle compta rapidement les quilles couvertes d'anatifes. Sept ; non,

huit ! Elle comprit aussitôt ce que cela signifiait. Une embarcation solitaire ne contenait généralement que des pêcheurs à la ligne ou au filet – rien qu'une mer'ai et un dragon aient à redouter. Mais des bateaux si nombreux… La gorge de Sy-wen se noua. C'était forcément des chasseurs.

La jeune fille s'accrocha au cou de Cérite tandis qu'il rasait le fond de si près que les pointes du corail lui écorchèrent le ventre. Mais les eaux qui entouraient l'Archipel étaient bien peu profondes. Les occupants des bateaux n'auraient pas de mal à repérer le dragon couleur de jade. Celui-ci cherchait désespérément à prendre le large. Du coin de l'œil, Sy-wen vit qu'il laissait derrière lui une traînée de sang pareille à un sillage.

Une nuée de requins des roches, longs comme trois hommes adultes, jaillit des sombres vallées qui se nichaient parmi les récifs. Sy-wen réalisa ce que Cérite essayait de faire. Il s'était blessé sciemment pour faire sortir les monstrueux prédateurs de leur cachette et tenter de se perdre parmi eux.

Le dragon ralentit pour laisser les requins l'approcher. Il poussa une dernière fois sur ses ailes, puis replia celles-ci contre ses flancs afin d'allonger sa silhouette. À présent, seules les ondulations de son corps le propulsaient encore en avant.

Sy-wen risqua un coup d'œil vers la surface. Un énorme requin des roches passa au-dessus de sa tête en la frôlant presque. Elle se plaqua contre le cou de Cérite. Le requin n'oserait pas attaquer tant que le dragon n'agoniserait pas, mais il n'était ni le seul ni même le plus redoutable des dangers qui rôdaient dans ces eaux.

Très loin vers le haut, le dernier navire dépassa Cérite. Sy-wen se tordit le cou pour le suivre des yeux. Quand elle vit les coques de la flottille s'estomper dans le lointain, elle expulsa lentement l'air de ses poumons endoloris. Ils avaient réussi !

La jeune fille se redressa et, frottant le cou de Cérite, versa quelques larmes de soulagement dont le sel se mêla à celui de l'océan. Sa stupide curiosité avait failli coûter la vie au dragon. Une résolution nouvelle fleurit dans sa poitrine. Là où les mots avaient échoué, la peur avait réussi à déloger l'hameçon planté dans son cœur. Plus jamais. Elle ne retournerait plus jamais dans l'Archipel.

Sa mère avait eu raison de lui interdire cette partie de l'océan, mais, telle une gamine capricieuse, elle n'en avait fait qu'à sa tête. Sy-wen serra les poings. Peut-être était-il temps d'approcher l'âge adulte avec un esprit plus ouvert. Temps que son impulsivité enfantine cède la place à la tempérance d'une femme. Temps qu'elle se décide à grandir.

Par-dessus son épaule, elle jeta un dernier coup d'œil aux bateaux de pêche qui s'éloignaient. *Plus jamais*, se promit-elle.

Soudain, le fond de l'océan explosa. Un tourbillon de sable et de boue enveloppa le dragon et sa cavalière. Le corps de Cérite se tordit violemment. Les plis écailleux qui enserraient les pieds de Sy-wen s'ouvrirent, et la jeune fille se sentit éjectée du dos de sa monture.

La tige de sa capsule fut arrachée à ses lèvres. Elle avala un peu de liquide salé et faillit s'étrangler. Aveuglée par le blizzard sous-marin, elle lutta pour récupérer l'embout de son siphon. L'instinct de survie guida ses doigts vers la capsule accrochée à sa taille. Elle tâtonna à sa surface jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la base de la tige. Celle-ci était toujours intacte – que la Douce Mère en soit remerciée !

Sy-wen suivit la tige sur toute sa longueur et porta l'embout à ses lèvres. Elle inspira goulûment, agitant ses mains palmées pour se maintenir sur place. À présent qu'elle avait de l'air, elle pouvait de nouveau réfléchir. Que s'était-il passé ?

Le sable et la vase en suspension dans l'eau bloquaient son champ de vision. Elle se mit à nager dans le sens contraire d'un courant assez fort, laissant celui-ci faire le ménage autour d'elle tandis qu'elle poussait sur ses bras et ses jambes. Où était donc Cérite ?

Soudain, comme le soleil dardant ses rayons par une trouée dans les nuages, les particules qui s'agitaient devant Sy-wen s'immobilisèrent juste assez longtemps pour lui laisser entrevoir le cœur du maelström. Plié en deux, le dragon couleur de jade luttait férocement contre un adversaire invisible. Il ruait, donnait des coups de griffe et se tordait le cou en tous sens. On aurait dit qu'il se battait contre lui-même, songea la jeune fille.

Puis elle réalisa pourquoi Cérite se démenait de la sorte. Son adversaire n'était pas invisible, mais étroitement enroulé autour

de son corps – et plus le dragon se débattait, plus il resserrait son étreinte. Un filet ! Un filet dissimulé dans le sable pour mieux l'attraper !

L'un des yeux noirs du dragon se braqua vers Sy-wen. L'espace d'un instant, Cérite cessa de lutter et demeura inerte dans les mailles du filet. *Fuis*, semblait-il dire à la jeune fille. *Moi, je suis perdu.*

Puis le sable et la vase l'engloutirent de nouveau.

Non ! Sy-wen se propulsa vers le tourbillon. Elle portait un couteau et un étourdisseur à la ceinture. Elle n'abandonnerait pas son vieil ami. Battant des pieds et pagayant avec les mains, elle se fraya un chemin à travers l'épais nuage de vase. Elle eut l'impression de se démener pendant une éternité – et, brusquement, elle émergea en eau claire, de l'autre côté du maelström. Interloquée, elle pivota. Comment avait-elle pu rater Cérite ?

Un mouvement attira son attention vers le haut. Levant les yeux, elle découvrit le dragon qui, recroquevillé dans son filet, s'élevait lentement vers la surface. À présent, les navires étaient disposés en cercle autour de la proie que leurs occupants hissaient à bord.

Douce Mère, je vous en supplie, ne permettez pas qu'ils le capturent !

Sy-wen voulut rejoindre Cérite pour le libérer, mais elle avait perdu trop de temps à se battre contre le tourbillon. Son sang lui martelant les tempes, elle regarda le dragon couleur de jade crever la surface au-dessus d'elle.

Mais il n'était pas question qu'elle renonce. Infléchissant sa trajectoire, elle se dirigea vers le plus gros des bateaux. Elle se glissa sous sa quille et, se guidant d'une main posée sur la coque couverte d'anatifes, se laissa flotter vers le haut jusqu'à ce que sa tête émerge dans l'ombre de l'embarcation, du côté situé sous le vent.

Des exclamations stridentes assaillirent ses tympans. Les pêcheurs avaient une voix forte, et un accent prononcé qui rendait leurs paroles difficiles à comprendre.

— Visez-moi la taille de ce bestiau ! s'exclama un homme à l'aplomb de Sy-wen.

La jeune fille s'enfonça dans l'eau, ne laissant dépasser que ses yeux et ses oreilles. Elle regarda Cérite se débattre de plus en plus faiblement dans son filet.

— Ouais, il va nous rapporter de l'argent comme s'il en pleuvait, se réjouit un autre pêcheur. On va tous devenir riches !

Puis une voix sévère, gutturale et menaçante, aboya :

— Sortez-lui le nez de l'eau si vous ne voulez pas qu'il se noie, bande d'abrutis !

— À quoi ça sert de le ramener vivant ? protesta quelqu'un. Quelle différence… ?

— Jeffers ! (La voix autoritaire avait claqué comme un coup de fouet.) Si tu le piques encore une seule fois, je te carre ton épieu dans le cul !

— Mais il n'arrête pas de gigoter, capitaine ! s'exclama un autre homme.

— Laissez-le faire. D'ici quelques minutes, la potion de sommeil atteindra son cœur. (Le capitaine baissa la voix.) Douce Mère, je n'arrive pas à y croire. Ainsi, les rumeurs disaient vrai. Il y avait bien un dragon aquatique dans les eaux de l'Archipel. Qui s'en serait douté ?

— On n'en avait pas vu dans le coin depuis l'époque de mon grand-père.

— Oui, mais il arrivait qu'on en repère au large, dans les Profondeurs. (Le capitaine lâcha un sifflement.) Je me demande ce qui a bien pu le pousser jusqu'ici, et, surtout, pourquoi il est revenu plusieurs fois.

— Il doit être vieux. Il n'a sans doute plus toute sa tête.

— Peu importe. Il nous rapportera de quoi vivre en nous tournant les pouces jusqu'à la fin de nos jours. C'est vraiment une bête magnifique…

Sy-wen ne put retenir ses larmes. *Cérite, je suis tellement désolée…*

— Ouais, c'est une sacrée belle prise, capitaine. Ça vous donne presque envie de croire aux histoires de peuple des mers.

Le capitaine éclata de rire.

— Là, tu pousses un peu, Flint !

— Je dis juste que… Qu'il y a de quoi se poser des questions, c'est tout.

— Interroge-toi plutôt sur le prix auquel on va pouvoir négocier un dragon vivant à Port Rawl. Le sang de dragon aquatique est aussi rare que la sanguine. J'ai entendu dire que celui du dernier qui a été capturé – près de la jetée de Biggins, il y a dix ans – se négocie encore six pièces d'or la goutte. Fais le calcul…

— Je vois d'ici la tête de ce vieux serpent de Tyrus quand on débarquera avec notre trésor, jubila le nommé Flint.

— Ses hommes devront l'attacher au mât de son navire pour l'empêcher d'arracher sa barbe infestée de poux !

Les deux hommes gloussèrent. Le capitaine reprit :

— Nous allons mourir riches, Flint. (De nouveau, le capitaine haussa la voix.) Jeffers ! Qu'est-ce que je t'ai dit à propos de cet épieu ?

— Mais, capitaine…

— Chaque goutte de sang que tu fais couler, c'est autant de profit perdu ! Samel, jette-moi Jeffers dans la cale. Je vous préviens : le prochain qui abîme le dragon finira dans son estomac ! (Deux tons plus bas, le capitaine grommela :) Quels crétins…

Sy-wen n'écoutait déjà plus. Toute son attention était concentrée sur le dragon suspendu moitié en l'air, moitié dans l'eau et sur la tache sombre qui s'élargissait autour de lui. Attirés par l'odeur de son sang, quelques requins des roches crevaient la surface de leur nageoire dorsale, mais les pêcheurs les chassaient aussitôt à coups d'épieu. Cérite avait cessé de se débattre et s'était affaissé dans son filet. Il respirait toujours, mais pour combien de temps ?

Sy-wen avait la poitrine douloureuse de sanglots contenus. Que devait-elle faire ? Il lui faudrait plusieurs heures pour regagner le Léviathan et alerter le reste de son clan. Même si les aînés décidaient de libérer Cérite, le temps qu'ils arrivent sur les lieux, le dragon aurait disparu parmi les innombrables îles de l'Archipel.

La jeune fille ferma les yeux et prit sa décision. Elle n'abandonnerait pas son vieil ami. La vie de Cérite était entre ses mains.

Rouvrant les yeux, elle porta une main à sa ceinture et saisit

son couteau en dent de requin. Elle repositionna l'embout de son siphon, puis plongea et se propulsa vers le dragon.

Au loin, les requins décrivaient des cercles. Sy-wen voyait leurs yeux noirs fixer Cérite sans jamais ciller. Pour le moment, les épieux des pêcheurs les maintenaient à une distance prudente.

La jeune fille nagea jusqu'à atteindre l'ombre du dragon. Alors, elle se laissa remonter vers lui et passa une main le long du filet. Les cordes mordaient profondément dans la chair écailleuse de Cérite ; du sang suintait aux endroits où elles lui avaient écorché la peau pendant qu'il se débattait. Le pli d'une des ailes du dragon était lacéré. Machinalement, Sy-wen tendit la main vers la blessure comme si sa caresse pouvait la refermer. *Oh, Cérite qu'ai-je fait ?*

Avant que ses doigts puissent toucher le dragon, quelque chose lui percuta le flanc avec force. Elle hoqueta, laissant échapper l'embout de son siphon et avalant une gorgée d'eau salée. L'impact la propulsa hors de l'ombre de Cérite, dans les flots transpercés par la lumière du soleil. Suffoquant, elle pivota sur elle-même et tenta de gagner la surface. L'iode lui brûlait les poumons.

Presque aveuglée par la douleur, elle vit son agresseur faire demi-tour et revenir vers elle. C'était un requin des roches. Concentrée sur Cérite, elle ne l'avait pas vu approcher. Elle savait pourtant qu'il ne fallait pas relâcher sa vigilance une seule seconde en présence de requins qui avaient senti l'odeur du sang…

Sy-wen battit vigoureusement des pieds. Sa tête creva la surface en même temps qu'une nageoire dorsale aussi haute qu'elle. Toussant et crachant, elle brandit son minuscule couteau. Elle s'était déjà battue contre un requin des roches ; elle ne laisserait pas celui-ci s'interposer entre Cérite et elle.

Sy-wen leva son couteau pour frapper, mais elle n'en eut pas besoin. Un énorme épieu vola au-dessus de l'eau scintillante et se planta à la base de la nageoire triangulaire. Un geyser de sang fusa de la plaie. Le requin jaillit des flots en se tordant dans tous les sens. Sy-wen fut choquée par le spectacle de sa gueule caverneuse et de ses centaines de dents pointues. Elle fit de

grands moulinets de bras pour s'éloigner de lui : même agonisant, un requin pouvait encore tuer.

Des voix s'élevèrent derrière elle.

— Joli coup, Kast !

— Quelle précision !

Sy-wen pivota dans l'eau. Elle était revenue près de la coque du gros bateau. Levant les yeux, elle aperçut une paire de visages barbus, couturés de cicatrices, qui la fixaient sans ciller de leurs yeux noirs.

Personne ne lui avait dit que les ter'restres pouvaient grimacer d'une façon aussi lubrique.

Avant qu'elle puisse réagir, un filet vola par-dessus le bastingage du navire et s'abattit sur elle. Sy-wen rua pour s'écarter de la coque, mais son pied glissa sur les planches couvertes d'algues. Des mailles de chanvre l'enveloppèrent, l'étreignant à la façon d'une créature vivante. Son couteau lui échappa de la main.

La jeune fille se débattit, mais, comme Cérite, elle ne réussit qu'à s'empêtrer davantage dans le filet. De l'eau salée envahit sa bouche et sa gorge. Incapable de refaire surface ou d'atteindre sa capsule à air, elle se démena tant qu'elle put, mais en vain. Telles les vagues de l'océan, des ténèbres avides se refermèrent sur elle et l'entraînèrent par le fond.

Kast ignora les marins qui s'agitaient sur le pont derrière lui. Debout à la proue de la *Bonite*, il regarda mourir le requin des roches qu'il venait de transpercer de son épieu. Ce prédateur était le roi de son espèce : l'immobilité de sa carcasse et l'odeur de son sang inciteraient les autres requins à s'éloigner du dragon aquatique blessé.

Pourtant, Kast continuait à surveiller la surface de l'océan. Il était seul à son poste, avec un baril rempli d'épieux pour toute compagnie. Personne n'osait l'approcher à moins d'y avoir été invité. Ses yeux en amande clamaient ses origines et suffisaient à décourager les importuns.

Kast était né et avait grandi parmi les tribus sauvages qui vivaient au sud des Récifs Ravagés : les Dre'rendi, un peuple de féroces pirates. Dans son cou et sur sa joue, tatoué à l'encre

rouge et noire, il arborait un faucon des mers aux serres tendues en avant, prêt à attaquer. C'était l'emblème de la plus redoutable des tribus dre'rendi, les Sanguinaires.

Kast portait ses cheveux noirs attachés en une longue queue-de-cheval qui lui tombait jusqu'à la taille, mettant son tatouage en évidence. Il ne le faisait pas par vulgaire fierté, mais pour prévenir ceux qui croisaient son chemin. Les marins étaient du genre bagarreur ; mieux valait qu'ils sachent d'entrée de jeu à qui ils avaient affaire. C'était le meilleur moyen d'éviter que le sang coule.

Seul près du beaupré, Kast étudia le dragon aquatique, une main en visière, comme s'il craignait que la créature soit un mirage – une illusion créée par le reflet du soleil à la surface de l'océan. Mais il avait beau la scruter, elle ne s'évaporait pas. Elle était aussi réelle que lui. Kast détailla les plis de ses ailes coincées dans les mailles du filet, la pointe des crocs nacrés qui saillaient au bout de son museau étroit, ses yeux noirs comme de l'obsidienne et aussi gros que le poing d'un homme…

Élève en mer, il n'avait jamais cru que de telles merveilles puissent se dissimuler sous les flots. Il avait vu des requins des roches capables d'engloutir un marin tout entier, des anguilles argentées plus longues que la *Bonite*, et même des langoustes à la carapace empoisonnée – mais jamais rien qui ressemblât à ce dragon. C'était une créature d'un autre âge, d'une ère où les mythes se forgeaient dans le sang.

Du bout de l'index, Kast effleura le faucon tatoué dans son cou. Se pouvait-il que… ? Il se souvint de la démence qu'il avait vu briller dans les yeux du devin aveugle tandis que celui-ci se tordait sur son lit de mort. Il se remémora les paroles que le vieil homme avait gargouillées, de la façon dont il lui avait agrippé le bras juste avant de rendre l'âme.

Laissant retomber sa main, Kast secoua la tête pour dissiper le passé. Pourquoi avait-il fait confiance à un fou ?

Soudain, la voix du capitaine Jarplin claqua derrière lui comme un coup de fouet.

— Sortez-la de l'eau ! Vous allez la tuer !

Bien plus que ces paroles, ce fut le ton pressant sur lequel elles avaient été prononcées qui arracha finalement Kast à sa

contemplation du dragon. Il baissa les yeux vers le bastingage tribord, près duquel se bousculait déjà une poignée de matelots. Penché par-dessus bord, Jarplin hurla :

— Allez-y, remontez-la !

Intrigué par le nouveau trésor que l'océan venait de cracher, et certain que le sang du requin des roches maintiendrait les autres prédateurs à distance, Kast fit signe à un marin de le remplacer. Puis il se dirigea vers les hommes qui halaient leur dernière prise en date. Engagé pour ses talents de pisteur et de chasseur, Kast aurait pu ne jamais toucher une corde ou un filet. Mais il donnait de fréquents coups de main aux matelots, malgré leur répugnance évidente à côtoyer un Sanguinaire si près. Il se fichait bien de les rendre nerveux : il avait besoin de travailler sous le soleil, d'éprouver la vigueur de ses bras et la solidité de son dos. Un Sanguinaire digne de ce nom entretenait ses acquis.

Kast donna une tape sur l'épaule d'un jeune matelot aux cheveux roux et au menton encore imberbe qui avait observé toute la scène.

— Qu'est-ce qu'ils ont trouvé, Tok ? demanda-t-il sur un ton autoritaire.

L'enfant sursauta. Ses yeux s'écarquillèrent, et il recula d'un pas.

— Je… je sais pas trop, bredouilla-t-il. Une clandestine, je crois. Elle essayait de se barrer à la nage.

— Une clandestine ? répéta Kast sur un ton dégoûté.

Chez les Dre'rendi, les clandestins étaient éventrés et jetés les aux requins.

— Les frères Hort l'ont repérée qui nageait vers les Profondeurs, ajouta Tok, fébrile.

— Écartez-vous, bande de bons à rien ! tonna le capitaine. Déposez-moi ce filet par ici !

Jarplin bouscula les matelots qui lui barraient le chemin. Ses larges épaules attestaient la force de ses bras, et, même si ses cheveux tiraient vers le gris, il était toujours aussi coriace que n'importe lequel de ses hommes. Rien n'échappait au regard perçant de ses yeux verts. Réputé pour son mauvais caractère, il pratiquait une justice expéditive et brutale, mais il connaissait

son métier, et, durant les trois hivers passés à bord de la *Bonite,* Kast avait appris à le respecter – à défaut de l'apprécier.

— Qu'est-ce que vous foutez ? s'exclama Jarplin en atteignant les frères Hort. Je me demande bien qui m'a fichu des empotés pareils ! (Il repoussa brutalement deux ou trois autres hommes.) Et vous – dégagez ! Plus vite que ça !

Kast regarda les deux frères barbus hisser leur filet dégoulinant par-dessus le bastingage et le laisser tomber sur le pont. De l'eau salée et des cordes huilées giflèrent les planches. Les marins reculèrent tous d'un pas, et Kast put enfin voir ce que les frères Hort venaient de remonter.

— Ce n'est qu'une gamine, lâcha quelqu'un.

Kast fronça les sourcils. Emmêlée dans les mailles de chanvre, une silhouette menue gisait inerte sur le pont. Elle ne portait qu'un pantalon moulant taillé dans une matière lisse et brillante – de la peau de requin, peut-être. Sa poitrine naissante formait deux légers renflements sur son torse nu. Kast mit quelques instants à réaliser que les algues qui enveloppaient sa tête étaient en réalité ses cheveux. Comment était-ce possible ? Après tout ce temps…

— Elle ne respire pas, s'entendit-il dire.

Sans réfléchir, il se dirigea vers elle.

Jarplin se fraya un chemin parmi les hommes massés autour de leur prise.

— Dépêtrez-la de ce filet !

Tok s'avança, un couteau à la main.

— Range-moi ça ! aboya le capitaine. Il est hors de question que je bousille un filet en parfait état pour une vulgaire clandestine.

Le jeune matelot s'arrêta net, et son visage couvert de taches de son s'empourpra.

Mais Kast ne tint aucun compte des objections de Jarplin. Arrivé près du filet, il sortit son propre couteau, se pencha et entreprit de sectionner les cordes.

— Ce n'est pas une clandestine, capitaine.

— Je me fiche de ce que…

Jarplin n'acheva pas sa phrase. Pour la première fois, il voyait clairement ce que les frères Hort avaient péché dans

l'océan.

Son second, Flint, se tenait juste derrière lui. C'était un homme sec, endurci et usé par les éléments, dont la peau ressemblait à du cuir tanné. D'une voix aussi râpeuse que le début de barbe grisonnante qui ornait son menton, il lança :

— Tu as entendu le capitaine, Kast ! Lâche ce filet et…

Puis il s'interrompit lui aussi, et un sifflement s'échappa de ses lèvres craquelées. Les yeux rivés sur la fille évanouie, il frotta la petite étoile d'argent fichée dans le lobe de son oreille droite.

— Ça… Ce n'est pas une clandestine.

Jarplin leva une main pour lui intimer le silence.

Kast trancha les nœuds avec des gestes précis et économes. Il savait exactement où couper. Quelques instants plus tard, il avait libéré la fille. Il la débarrassa du filet et leva les yeux vers les marins qui faisaient cercle autour de lui. L'intensité de son regard suffit à les faire reculer, lui laissant la place d'allonger la silhouette menue sur le pont. Il étendit ses membres et chercha son pouls.

La fille vivait encore, mais ses lèvres étaient bleues et sa peau glacée. Elle n'en avait plus pour longtemps. Kast la fit rouler sur le ventre. Il s'installa à califourchon sur elle et, les deux paumes à plat sur son dos, appuya de toutes ses forces pour lui vider les poumons. Une impressionnante quantité d'eau salée jaillit sur les planches. Jamais il n'aurait cru que cette frêle silhouette puisse en contenir autant. Il se poussa sur le côté, la retourna et se pencha vers elle comme pour l'embrasser.

Tandis qu'il lui pinçait le nez et lui soufflait de l'air dans la bouche, il entendit les autres murmurer :

— Mate ses cheveux ! On dirait des algues…

— Et ses mains – palmées comme les pattes d'un canard !

— Kast perd son temps. Il n'arrivera pas à la ramener.

Quelques grognements approbateurs saluèrent cette déclaration.

— Ouais, enfin… Moi, j'appelle pas ça du temps perdu, ricana un des frères Hort. Elle a pas l'air désagréable à tripoter, la gosse. (D'un geste circulaire de l'index, il désigna sa poitrine.) Je mordrais bien dans ses deux petites brioches.

Et il éclata d'un rire gras.

Kast ignora les commentaires de ses camarades. Il était entièrement concentré sur son bouche-à-bouche.

Au bout d'un moment, une main se posa sur son épaule et le tira en arrière.

— C'est fini, dit Jarplin. Laisse-la. Les Profondeurs l'ont rappelée à elles.

Le visage rougi par l'effort, Kast se rassit sur ses talons en détaillant la fille. Ses lèvres avaient repris quelque couleur, mais elle ne bougeait toujours pas. La jeune homme poussa un long soupir vaincu. Il avait échoué.

Soudain, une quinte de toux secoua le corps menu de la rescapée. Ses paupières papillotèrent, et ses yeux se posèrent sur Kast.

— Père ? marmonna-t-elle en tendant une main vers lui.

Ses doigts effleurèrent le cou du jeune homme et, l'espace d'une seconde, se posèrent sur son faucon des mers.

Kast sursauta comme si une guêpe venait de le piquer. À l'endroit où la fille l'avait touché, son tatouage le brûlait avec force. Il laissa échapper un hoquet de douleur. Il lui semblait qu'on venait d'appliquer un fer chauffé à blanc sur sa peau, et que des flammes consumaient sa gorge et sa joue de l'intérieur.

Choqué, incapable de prononcer le moindre mot, il vit les yeux de la fille rouler dans leurs orbites et son bras retomber mollement sur le pont. Elle s'était de nouveau évanouie.

Il se pencha vers elle en se frottant le cou d'une main. Déjà, la sensation de brûlure s'estompait. La rescapée délirait, mais elle avait recommencé à respirer. C'était toujours ça de pris.

— Il faut la mettre au chaud et au sec, lança Kast.

Au réveil de la fille, le silence s'était fait autour de lui. Il prit la silhouette menue dans ses bras et se releva.

— Emmène-la aux cuisines, suggéra Jarplin. Mais, quand elle sera en état de parler, j'aurai quelques questions à lui poser.

Kast acquiesça. Lui aussi avait une curiosité à satisfaire. Sans perdre plus de temps, il traversa le pont à grandes enjambées.

Derrière lui, il entendit le capitaine ordonner d'une voix bourrue :

— Et vous, retournez à vos postes. Nous avons un dragon à

ramener au port.

Plié en deux, Kast descendit l'étroit escalier qui conduisait aux cabines. Il fut aussitôt assailli par des relents de crasse et de transpiration, mêlés à l'odeur de vinaigre et de sel qui s'échappait de la cambuse. Ses yeux accoutumés à la lumière du soleil mirent un moment à s'ajuster à la pénombre du pont inférieur, que seul éclairaient quelques lampes à huile. Clignant des paupières, il longea le couloir en direction de la poupe.

Les événements de la journée tourbillonnaient dans son esprit, et un feu sourd couvait toujours sous la peau de son cou. D'abord le dragon, puis la fille. Qu'est-ce que ça signifiait ? Il se souvenait des yeux verts de la rescapée, de sa confusion. Se pouvait-il qu'elle soit liée à la prophétie ?

Un instant, Kast revit le chaman aveugle en train d'agoniser sur sa couche souillée d'urine, dans une petite chambre de Port Rawl. Il l'entendit articuler : *« Le serment d'un Sanguinaire est tatoué dans sa chair. Parce que, même si l'esprit oublie les promesses qu'il a faites, la chair, elle, se souvient. »* Le vieil homme avait alors agrippé le bras de Kast. « *Tu dois te rendre au nord des Récifs. Bientôt, les promesses d'antan feront flamboyer ton tatouage. Quand le faucon des mers brûlera, les océans vireront au rouge sang, et les cavaliers seront appelés à honorer leurs engagements – à jaillir des flots sur le dos des grands dragons. »*

Un frisson parcourut Kast. Ce chaman avait été son professeur, son maître. Mais était-ce la destinée ou la folie qui lui avait inspiré ses dernières paroles ? Pour respecter la promesse qu'il lui avait faite sur son lit de mort, Kast avait quitté sa tribu, troqué les vaisseaux élégants et rapides de son peuple contre les bateaux ventrus et pesants qui sillonnaient l'Archipel. Il avait déjà passé plus de dix hivers en exil, sentant croître son amertume chaque fois qu'une année s'achevait sans le moindre incident.

Et, maintenant, cette réaction de son tatouage… Était-ce le signe qu'il attendait ?

Perplexe, Kast chassa ces pensées de son esprit alors qu'il atteignait la porte de la cambuse et pénétrait dans la pièce surchauffée. Il avait besoin de la fille vivante. Peut-être serait-

elle capable de lui donner les réponses qu'il cherchait depuis dix ans – depuis la mort de son vieux maître.

Gimli, le cuisinier, était penché sur une marmite fumante. Les braises faisaient rougeoyer ses joues ; la vapeur et la transpiration hérissaient ses cheveux bruns. Il jeta un coup d'œil au nouvel arrivant. À la vue du fardeau de Kast, il haussa les sourcils.

— Qu'est-ce que tu m'amènes, mon gars ?

D'un coup de pied, Kast écarta deux tabourets et déposa la fille sur une table de ferréol.

— J'ai besoin d'un chiffon trempé dans de l'eau chaude.

Il vérifia que sa protégée respirait toujours. Oui : sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme régulier. Soulagé, il ressortit en trombe pour aller chercher des couvertures dans une cabine voisine.

Quand il regagna la cambuse, Gimli était en train de repêcher un torchon dans une casserole d'eau bouillante. Il le lui apporta en grimaçant et en le faisant passer d'une main dans l'autre pour ne pas se brûler. Kast posa les couvertures sur les jambes de la fille, puis prit le chiffon fumant. Ignorant la douleur, il le passa sur le visage et le torse de sa protégée. Celle-ci gémit ; ses lèvres remuèrent comme si elle voulait dire quelque chose, mais aucun son intelligible ne sortit de sa bouche.

Kast acheva de la frictionner sous le regard intrigué de Gimli. Puis il lui remonta les couvertures rêches jusqu'au menton et, avec mille précautions, glissa un oreiller de plumes sous sa tête.

— Qui est-ce ? demanda Gimli.

Kast l'ignorait. Tirant un tabouret près de la table, il s'assit en silence au chevet de la fille. Il voulait être le premier à lui parler quand elle se réveillerait.

Gimli haussa les épaules et retourna à ses foyers.

Resté seul, Kast tendit une main hésitante vers les longues mèches vertes qui séchaient sur la table. Le cuisinier n'avait pas posé la bonne question. Il n'aurait pas dû demander qui était la fille, mais ce qu'elle était.

Kast connaissait la réponse. Il la chuchota à la silhouette qui

gisait immobile sous ses couvertures.

— Une mer'ai.

Il toucha sa joue veloutée. Cette enfant était un mythe incarné.

— L'une des Dragoliers, ajouta-t-il dans un souffle.

Les anciens maîtres des Sanguinaires.

13

Sy-wen nageait dans des rêves troubles.

Elle fuyait des hommes à la bouche remplie de dents de requin… Elle abandonnait un dragon aux ailes déchiquetées et ensanglantées… Elle esquivait un goéland qui voulait lui crever les yeux… Elle se démenait pour échapper à ces abominations. Ses poursuivants ne devaient pas la rattraper !

Soudain, son père apparut et la souleva dans ses bras musclés, l'arrachant aux dangers de l'océan. Il l'embrassa et la porta jusqu'à un sanctuaire. Souriant, Sy-wen se détendit. Il allait l'aider. Ce fut alors que l'obscurité engloutit la jeune fille – non les ténèbres glacées de la mort, mais l'étreinte tiède et réconfortante du sommeil.

Elle dormit profondément jusqu'à ce qu'une inquiétude sourde grandisse dans son cœur et la ramène vers la conscience. Elle oubliait quelque chose. Non, pas quelque chose – quelqu'un. Gémissant, elle lutta pour ignorer les murmures séducteurs du sommeil. Qui oubliait-elle ?

Puis une nouvelle voix emplit ses oreilles, oblitérant tous les autres sons. Une voix dure, rauque et pâteuse.

— Posée sur la table, comme ça, cette fille a l'air sacrément plus appétissante que le frichti du cuisinier, Kast. Et si tu nous laissais y goûter, mon frère et moi ?

L'obscurité vola en éclats. Sy-wen ouvrit les yeux. Elle se trouvait dans une pièce étroite qui empestait le poisson salé et le charbon brûlant. Autour d'elle, des tables vides étaient jonchées de bols sales, de cuillères ébréchées et de quignons de pain à moitié mangés.

Où était-elle ?

Tandis que des fragments de souvenirs se remettaient en place dans sa tête, Sy-wen se recroquevilla sous le regard des

trois hommes qui l'observaient. Elle se souvint de Cérite, prisonnier et blessé. Elle se souvint du filet qui l'avait, elle aussi, arrachée à la mer et reconnut face à elle les deux marins barbus qui l'avaient capturée. Leur visage déformé par un rictus lubrique était dur, mais pas autant que celui du troisième homme. Comparés à lui, ils semblaient aussi doux que des agneaux.

Pourtant, réalisa Sy-wen, contrairement à la leur, l'apparence austère de leur camarade ne reflétait pas une quelconque cruauté mentale ; elle évoquait plutôt un rocher sculpté par l'assaut incessant des vagues. Une noblesse orgueilleuse, acquise par le mérite plutôt que reçue en héritage, éclairait les traits de l'homme. Ses cheveux noirs étaient attachés dans sa nuque, révélant un tatouage rouge et noir – un faucon des mers qui s'étalait sur sa gorge et sa joue.

Sy-wen le reconnaissait, lui aussi. Suivant des yeux la courbe d'une aile dans son cou, elle sentit les battements frénétiques de son cœur s'apaiser quelque peu. Cet homme l'avait sauvée. Il allait la protéger.

— On dirait qu'elle aime ma voix, ricana l'un des barbus. Je parle, et, hop, elle se réveille !

— Laissez-nous, ordonna l'homme tatoué sans regarder les deux autres.

— La cambuse appartient à tout le monde, Sanguinaire. On a le droit d'être là tout autant que toi.

Alors, l'homme tatoué tourna légèrement la tête vers son interlocuteur.

— Vous avez déjà soupé, Hort. Débarrassez-moi le plancher.

— Sinon, j'imagine que tu nous y forceras ? gronda l'autre.

Son compagnon ne disait rien, mais il se tenait tout près de lui, comme pour donner plus de poids à sa menace.

Sy-wen ignora la tension croissante autour d'elle. Son regard était toujours fixé sur le tatouage de son sauveur. Elle détailla la couronne de plumes du faucon, les pointes effilées de ses serres. L'inconnu ayant tourné la tête, les yeux rouges du rapace semblaient plonger droit dans ceux de la jeune fille, se vriller en elle.

Tandis qu'elle l'observait, fascinée, le cœur de Sy-wen se mit

à battre plus fort. Sa gorge se noua, et elle commença à suffoquer. Impulsivement, elle sortit un bras des couvertures qui l'emmaillotaient et tendit la main.

Elle avait un besoin.

Ses doigts effleurèrent l'aile déployée en travers de la gorge de l'homme. Celui-ci sursauta comme au contact d'une anguille. Il écarta la main de la jeune fille et frotta vigoureusement son tatouage.

— Ne fais pas ça, lâcha-t-il froidement, les sourcils froncés par un mélange de surprise et de méfiance.

La réponse de Sy-wen monta tout droit de son cœur sans qu'elle ait choisi ses mots.

— J'ai besoin de toi. (Elle tendit une main vers l'homme, qui recula d'un pas pour se mettre hors de son atteinte.) Viens.

Un des barbus éclata de rire.

— On dirait que la gamine aime les Sanguinaires. Quand tu en auras terminé avec elle, Kast, on lui montrera ce que c'est qu'un homme, un vrai !

Sy-wen ne l'entendit pas. La vue du tatouage l'avait ensor'celée. Le faucon des mers la poussait à réclamer ce dont elle avait besoin au dénommé Kast. Une partie d'elle luttait contre cette étrange compulsion, mais le murmure était de celui qui précède les rugissements. Elle ne pouvait pas lui résister.

Apparemment, Kast ne le pouvait pas non plus. Il se rapprocha d'elle, les yeux étincelants de colère. Tous deux ressemblaient, songea Sy-wen, à des marionnettes dansant au son d'une musique très ancienne qui résonnait dans leur sang – une musique jouée et orchestrée par le besoin de la jeune fille.

Kast se pencha vers elle, exposant le tatouage de son cou.

Sy-wen tendit la main et recouvrit le faucon de sa paume. Une secousse parcourut le jeune homme. Ses yeux bleus virèrent au rouge flamboyant, comme ceux du rapace affamé.

Et parce que son sang l'y contraignait, Sy-wen formula son besoin.

— Fais-moi sortir d'ici. Je dois m'échapper.

— Tu es déjà loin, promit Kast d'une voix brûlante.

Il se pencha et la prit dans ses bras.

Les deux barbus avaient observé la scène, bouche bée. Celui

de droite commit l'erreur fatale d'intervenir.

— Tu n'iras nulle part avec la gamine, Kast.

Levant son couteau, il tenta de barrer la route de l'homme tatoué.

Malgré ses perceptions engourdies par le sort qui planait sur elle, Sy-wen réalisa que Kast bougeait plus vite que ses yeux ne pouvaient le suivre – même encombré par son poids. Un couteau apparut dans la main du jeune homme tandis qu'il pivotait, rapide comme l'éclair. Avant de pouvoir protester ou donner l'alarme, les deux barbus agrippaient déjà leur gorge ouverte d'une oreille à l'autre. Leurs petits yeux porcins ne semblaient pas comprendre qu'ils étaient déjà morts.

Du sang dégoulina à flots sur leur chemise crasseuse. Ensemble, ils tombèrent à genoux comme pour prier. L'un d'eux tendit une main ensanglantée et suppliante vers Kast, puis tous deux basculèrent en avant.

Leur mort brutale arracha un hurlement muet à Sy-wen. Jamais la jeune fille n'avait vu une telle quantité de sang. Pourtant, elle ne se débattit pas dans l'étreinte de l'assassin. Bien au contraire, ce fut sur un ton approbateur qu'elle répéta sa requête :

— Je dois m'échapper.

Kast acquiesça, ses yeux rouges flamboyant, et la plaqua un peu plus haut contre sa poitrine. Puis il enjamba les cadavres des deux marins et se dirigea vers une sorte de portail.

Dès qu'ils furent sortis de la pièce, Sy-wen sentit l'odeur de la mer dans l'étroit passage – un parfum familier qui la rappelait chez elle. Il provenait d'une ouverture située un peu plus loin en hauteur. *Dépêche-toi,* implora silencieusement la jeune fille. Son protecteur gravit l'étroit escalier de planches qui se dressait au bout du couloir, et, quelques instants plus tard, ils émergèrent sur le pont du navire.

La nuit était tombée. Sous des étoiles aussi brillantes que la pleine lune, les voiles gonflées de la flottille se détachaient contre les flots sombres comme des nuages à la dérive. Un vent vif souleva les cheveux de Sy-wen tandis que Kast l'emportait de l'autre côté du pont.

Une poignée de marins s'affairait au pied du gréement.

Quelques-uns d'entre eux aperçurent l'homme tatoué et levèrent la main pour le saluer. Devant elle, Sy-wen avisa un jeune garçon aux cheveux orange assis en tailleur contre le bastingage tribord.

— Qu'est-ce que tu fais avec la fille, Kast ? lança le rouquin en lâchant la corde qu'il était occupé à enrouler.

Il se leva, les yeux brillants de curiosité.

Comme Kast marchait droit sur lui, Sy-wen le sentit rajuster son poids contre sa poitrine pour libérer une de ses mains. Elle réalisa ce qui allait se passer. *Oh, non !* songea-t-elle en captant le reflet du clair de lune sur une lame ensanglantée.

À la vue du couteau, le rouquin fronça les sourcils et émit un petit rire étranglé.

— Qu'est-ce que tu fiches, Kast ?

Non, non, non, chantonna Sy-wen en elle-même. *Ne le tue pas !* Elle ne pouvait rien faire pour empêcher le drame de se produire. Le sort la tenait sous son emprise tout autant que Kast.

Puis, comme s'il avait entendu sa supplique muette ou obéi à l'une de ses propres compulsions, l'homme tatoué hésita.

— Va-t'en, Tok… Cours, articula-t-il d'une voix tendue à se rompre.

Le jeune garçon s'était figé, l'air ahuri.

Kast leva son couteau, mais son bras tremblait.

— Va-t'en ! cracha-t-il entre ses dents serrées. Vite !

Soudain, un autre marin apparut derrière Kast et s'interposa entre lui et le dénommé Tok. Sa peau était ridée et recuite par le soleil. Une courte barbe grise se hérissait sur son menton, mais ce fut la petite étoile d'argent fichée dans son oreille droite qui retint l'attention de Sy-wen. Son éclat en faisait un bijou assez improbable pour un vieux loup de mer ; pourtant, elle lui allait parfaitement.

Luttant contre le sort qui le liait à Sy-wen, Kast s'adressa au nouveau venu.

— Flint, hoqueta-t-il. Emmène le gamin… Filez !

— Oh, assez de ces sornettes ! grommela le vieil homme.

Il porta un poing à ses lèvres et souffla dessus. Une fine poudre vint chatouiller les narines et piquer les yeux de Sy-wen.

La jeune fille éternua si violemment qu'elle faillit tomber des bras de son protecteur. Elle cligna des paupières, et l'obscurité l'engloutit.

Le sang de Kast bouillonnait dans ses veines. Sa protégée avait été attaquée ! Il se jeta sur Flint en brandissant sa dague, mais dès que la fille s'affaissa contre lui, ce fut comme si un câble s'était rompu à l'intérieur de sa poitrine. Les flammes rouges qui aveuglaient son esprit s'évanouirent de son champ de vision. Il fixa la lame qu'il plaquait contre la gorge du second. Qu'était-il en train de faire ?

D'un seul doigt, Flint écarta son couteau.

Tok se tordit le cou pour regarder par-dessus l'épaule du vieux marin.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Flint tendit sa main sous le nez du jeune matelot.

— Tu ne trouves pas que ça sent bizarre ?

Tok renifla. Il cligna des yeux, éternua et s'écroula mollement sur le pont.

— De la poudre de sommeil, révéla Flint avec un sourire satisfait.

— Que… que se passe-t-il ? balbutia Kast.

Le vieil homme s'essuya la main sur son pantalon et secoua la tête.

— Après tant de siècles, qui eût cru que le serment des Sanguinaires les liait encore aussi fort aux mer'ai ?

— De quoi parles-tu ?

Pour toute réponse, Flint sortit un foulard de sa poche et le tendit à Kast.

— Planque ton tatouage. Tu n'as aucune envie que ça se reproduise – et moi non plus.

— Quoi ? Je ne comprends rien. (Ébranlé, Kast rengaina son couteau et prit le foulard.) Flint, qu'est-ce qui m'arrive ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. (Le vieil homme jeta un coup d'œil à la fille endormie dans les bras de Kast.) Tant de beauté et tant d'ennuis en perspective…, soupira-t-il. (Il balaya le pont du regard.) Si vous voulez vous échapper, il faut faire vite. La nuit ne durera pas éternellement. J'ai réveillé le dragon

et défait ses entraves. Mais il est grièvement blessé, et tout délai pourrait entraîner sa mort.

Kast recula d'un pas. Il avait noué le foulard autour de son cou.

— J'ignore ce que tu mijotes, Flint, mais ne compte pas sur moi pour participer.

— Ne te fais pas plus idiot que tu ne l'es, Sanguinaire. Tu viens de tuer deux de tes camarades. Ça te vaudra d'être pendu avant que la *Bonite* rentre au port. Ou tu viens avec moi, ou tu meurs.

L'indécision paralysait Kast. Soudain, un chœur d'exclamations coléreuses monta depuis le pont inférieur. Parmi elles, Kast reconnut la voix de Jarplin.

Flint haussa les sourcils d'un air interrogateur.

— Où va-t-on ? demanda Kast.

— J'ai mis une chaloupe à l'eau. Suis-moi.

Flint se détourna et se dirigea vers la poupe du navire. Kast lui emboîta le pas en jetant un coup d'œil à la fille endormie dans ses bras. Il n'avait toujours pas la moindre idée de ce qui lui arrivait.

Les ronflements des marins vautrés sur le pont saluèrent le passage de Flint. Kast détailla le dos noueux du vieux loup de mer. Qui était cet homme à côté duquel il travaillait depuis plus de trois hivers ? Sûrement pas un vulgaire second. Bien davantage que la peur, ce fut la curiosité qui poussa Kast à le suivre. Flint savait ce qui venait de se passer. Il pourrait sûrement lui apprendre un tas de choses sur les mer'ai, sur leurs dragons et sur l'emprise que cette fille exerçait sur lui.

Kast rejoignit le vieil homme à la poupe du navire. Une échelle de corde avait été jetée par-dessus le bastingage, et un petit bateau à voile se balançait dans le sillage de la *Bonite*.

— Tu peux descendre en portant la fille ? s'enquit Flint.

Kast acquiesça. Sa protégée était aussi légère qu'une plume. En contrebas, il apercevait le museau du dragon couleur de jade attaché au flanc de la chaloupe. De chaque côté du corps massif de l'animal, ses ailes gigantesques ondulaient sous l'eau.

— Il est vieux, commenta Flint en suivant la direction du regard de Kast. Et ses blessures sont profondes. Il aura de la

chance si nous réussissons à l'amener chez un guérisseur avant qu'il meure.

— Où allons-nous ?

Le vieil homme enjamba le bastingage et pivota pour empoigner l'échelle de corde. Plantant son regard dans celui de Kast, il prononça un nom qui révéla toute l'ampleur de sa démence.

— À Val'loa.

Puis sa tête disparut derrière la coque du navire.

Incrédule, Kast fixa l'océan qui s'étendait à perte de vue. La lumière des étoiles se reflétait sur les flots couleur d'encre. Val'loa. La mythique cité perdue de l'Archipel. Flint devait être fou. Les marins la cherchaient depuis des siècles, et ils n'avaient jamais rien trouvé.

D'un autre côté… Kast se souvint de son maître, le chaman que la fièvre avait emporté des années auparavant. Une fois déjà, il avait suivi les instructions d'un vieux fou – alors, pourquoi pas maintenant ? Hissant la fille sur son épaule, il empoigna l'échelle de corde.

En contrebas, il vit le dragon aquatique étendre laborieusement ses ailes.

Et puis, songea-t-il en descendant vers la chaloupe avec une enfant des légendaires mer'ai pendue dans son dos, cette nuit-ci, même les mythes devenaient réalité.

Quelque chose piqua le nez de Sy-wen, l'arrachant à son sommeil. La jeune fille cligna des yeux pour chasser les derniers lambeaux de son hébétude et découvrit deux hommes qui la fixaient. Elle se souvenait de leur visage, mais était encore trop étourdie pour savoir si elle devait les craindre ou les remercier.

— Où… ? Qui… ? balbutia-t-elle.

— Du calme, petite. Je m'appelle Flint, dit celui qui avait une barbe grise et une boucle d'oreille en forme d'étoile. Tu es en sécurité. (Il lui agita une fiole minuscule sous le nez.) Respire à fond. Ça chassera les toiles d'araignée qui t'embrument l'esprit.

L'odeur fit frémir Sy-wen, mais elle éclaircit bel et bien sa vision.

Au-dessus de sa tête, la jeune fille aperçut une voile gonflée

par le vent nocturne. Elle se trouvait à bord d'un petit bateau. Les étoiles brillaient toujours dans le ciel, mais, à l'ouest, une lueur rose pointait à l'horizon, promettant une aube imminente.

Sy-wen lutta pour s'asseoir. Des deux côtés de la chaloupe, des îles montagneuses découpaient leur silhouette, tels des titans de pierre menaçant de basculer sur la petite embarcation.

— Attends, dit Flint en aidant la jeune fille à se redresser et en lui drapant une couverture autour des épaules. Là. Il ne faudrait surtout pas que tu prennes froid.

Sy-wen se trouvait près de la proue du bateau. Resserrant la couverture sur sa poitrine nue, elle jeta un coup d'œil vers l'autre passager. Celui-ci était assis à la poupe, une main posée sur le gouvernail – et il évitait soigneusement son regard. Malgré le foulard gris qui enveloppait son cou, Sy-wen reconnut l'homme au tatouage qui l'avait sauvée et lui avait lancé un sort… À moins que ce fût l'inverse. Elle secoua la tête. Les événements de la journée lui apparaissaient toujours comme un rêve flou.

Flint s'écarta d'elle en rempochant sa fiole.

— Je suis désolé d'avoir utilisé de la poudre de sommeil sur toi. Mais c'était le seul moyen de briser le lien du serment entre vous deux.

Sy-wen ne comprenait pas ce qu'il voulait dire. Elle s'agita sur sa pile de couvertures. Si elle recouvrait encore un peu de force, elle pourrait se jeter par-dessus bord, mais ses bras tremblaient déjà d'épuisement – et elle n'avait fait que s'asseoir avec l'aide du vieil homme !

Elle se rallongea dans le fond du bateau. Une de ses mains tâtonna discrètement en quête de l'étoile à cinq branches qu'elle avait emportée… et qui était toujours accrochée à sa ceinture constata-t-elle. Elle avait perdu son couteau, mais ses ravisseurs ignorants lui avaient laissé une arme : son étourdisseur. Soulagée, elle laissa retomber sa main et détailla les deux hommes. Tout de même, elle aurait du mal à les neutraliser avec sa seule étoile. Elle devait attendre le moment opportun pour agir.

Un soupir explosif la fit sursauter et attira son regard vers tribord. Un museau écailleux s'éleva au-dessus du bastingage,

ses narines dilatées soufflant une fine brume.

— Cérite !

Sy-wen tendit la main et caressa la crête cartilagineuse qui séparait les narines du dragon. Celui-ci frotta son nez contre la paume de la jeune fille. Il était vivant, la Douce Mère en soit remerciée !

Roulant sur le côté, Sy-wen se pencha par-dessus le plat-bord et vit la corde qui attachait Cérite à la chaloupe. Bien que vivant, le dragon était toujours prisonnier des pêcheurs.

Comme s'il avait lu dans les pensées de la jeune fille, Flint déclara :

— Nous ne voulons pas de mal à ton Lié, petite. Il est gravement blessé. Il a besoin de soins.

— Je peux le conduire aux guérisseurs de mon peuple, répliqua Sy-wen sans tourner la tête vers le vieil homme ni corriger sa supposition erronée. Les mer'ai connaissent mieux les dragons que vous autres ter'restres.

— C'est possible, répondit calmement Flint. Mais je crains que Cérite ait reçu un méchant coup d'épieu qui lui a perforé un poumon. Il ne parviendra pas à plonger assez profond pour rejoindre votre Léviathan. Sa meilleure chance de survie, c'est de nous accompagner à Val'loa.

Sy-wen plissa les yeux d'un air méfiant. Elle avait entendu parler de cette cité prétendument peuplée de merveilles enchanteresses et de créatures originaires des quatre coins du monde. Mais ce n'était sûrement qu'une légende…

Comme pour faire écho à ses pensées, l'homme tatoué lança sur un ton amer :

— Val'loa est un mythe, Flint. Qu'est-ce qui te fait croire que tu réussiras à trouver un endroit que les marins cherchent en vain depuis des siècles ?

Du menton, Flint désigna Sy-wen.

— L'océan recèle bien des mystères, n'est-ce pas, Kast ? Depuis combien de temps un Dre'rendi n'avait-il pas posé les yeux sur une mer'ai ?

— Depuis que le Gul'gotha a débarqué sur nos rivages, concéda l'homme tatoué en baissant le nez.

— Pourtant, n'est-elle pas bien réelle ?

Kast jeta un coup d'œil à Sy-wen, puis reporta son attention sur Flint. Son regard se durcit.

— Mais Val'loa n'a jamais été découverte. Qu'est-ce qui te fait croire que tu peux la trouver ?

Le vieil homme haussa les épaules.

— C'est très simple. J'y habite.

Kast écarquilla de grands yeux surpris, puis fronça les sourcils d'un air orageux.

— Ne me prends pas pour un imbécile, Flint. Tu habites à Port Rawl, sur les falaises aux Ampoulées. Je suis déjà allé chez toi.

— Oh, cette maison est juste un endroit où sécher mes vieux os quand je ne suis pas en mer.

Sy-wen se racla la gorge. Elle se fichait bien de tout ça. Une seule chose la préoccupait.

— Vos guérisseurs pourront-ils sauver Cérite ?

— Si nous parvenons à le leur amener vivant… Oui, je le pense.

La jeune fille retira la main avec laquelle elle avait caressé le dragon. Sa paume était couverte de sang noir. Elle la brandit sous le nez de Flint.

— Il n'en a plus pour longtemps, dit-elle sur un ton accusateur.

Une expression alarmée passa sur le visage du vieil homme. Sy-wen en fut touchée. Lui aussi s'inquiétait vraiment pour Cérite.

— Je ne pensais pas que ses blessures étaient aussi graves, murmura-t-il.

Sy-wen sentit fondre sa réserve. Des larmes lui montèrent aux yeux.

— Je vous en prie, dit-elle d'une voix brisée par l'émotion. Si vous pouvez l'aider…

Flint posa une main sur son genou.

— Je vais faire de mon mieux, promit-il. (Il se tourna vers Kast.) Il faudra contourner la prochaine île par son côté sous le vent. Tu connais l'Arche de l'Archipel ?

L'homme tatoué hocha la tête.

— Oui.

— C'est là que nous devons aller. (Flint jeta un coup d'œil à Cérite.) Et aussi vite que tu pourras convaincu les vents de nous y emmener.

Sy-wen se recroquevilla sous ses couvertures, une prière aux lèvres.

— Dépêchez-vous, chuchota-t-elle.

Kast dut l'entendre, car il braqua son regard sur elle.

— Je conduirai ton dragon vivant jusqu'au port, dit-il d'une voix tranchante. La mer et le vent coulent dans les veines des Sanguinaires.

La jeune fille scruta ses yeux étincelants de détermination et ne répondit pas.

Au bout de quelques instants, Flint leva une main entre eux pour briser leur lien visuel. Sy-wen se détourna. Le vieil homme baissa le bras d'un air satisfait et adressa un signe du menton à Kast.

— Vas-y. Et quand on sera arrivés, débrouille-toi pour ne pas montrer ton tatouage.

— Pourquoi ? s'enquit Kast sur un ton bourru.

Flint fit face à l'océan.

— À cause de la magie et des serments d'autrefois, murmura-t-il, le regard perdu dans le vague. (Il se ressaisit et, d'une voix un peu plus ferme, lança :) Maintenant, concentre-toi sur la voile et le gouvernail.

Mais Kast avait encore une question à poser.

— Si tu viens de Val'loa, pourquoi t'es-tu engagé comme second à bord de la *Bonite* ? demanda-t-il, changeant de sujet en même temps qu'il infléchissait la trajectoire de la chaloupe.

Flint haussa les épaules.

— Pour garder un œil sur toi, Kast. (Il toucha sa boucle d'oreille en forme d'étoile.) Un jour, le sort de Val'loa reposera dans le ventre des navires de ton peuple.

Joach était en retard pour apporter son souper à Greshym. Il courait dans le couloir désert, soulevant de petits nuages de poussière chaque fois que ses pieds ridaient le sol. Personne n'avait emprunté ce passage depuis une éternité. Dans sa main droite, le jeune homme tenait un plan. S'était-il trompé de

chemin ? Essoufflé, il s'arrêta à un croisement et déplia le parchemin froissé. Les battements de son cœur lui martelaient les tympans. Du bout du doigt, il suivit les lignes grossières qui représentaient les couloirs de cet étage de l'Édifice.

— Maudit soit cet endroit, marmonna-t-il en réalisant son erreur et en tapotant le carrefour auquel il aurait dû tourner.

Sortant un morceau de charbon de sa poche, il prolongea son plan jusqu'au croisement où il se trouvait. Erreur ou pas, l'information était une denrée précieuse ; il ne pouvait pas se permettre de la gaspiller. Quand il eut terminé, il replia le parchemin et s'essuya les doigts sur son pantalon. Puis il fit demi-tour et revint sur ses pas.

Il fronça les sourcils à la vue des empreintes qu'il avait laissées dans la poussière. Peut-être devrait-il effacer toute trace de son passage. Il secoua la tête. Personne ne s'aventurait jamais dans cette partie de l'Édifice. Sans compter qu'il devait encore passer aux cuisines pour prendre le plateau du mage noir. S'il tardait trop, Greshym risquait d'avoir des soupçons.

Depuis une lune déjà, chaque fois que son maître l'envoyait chercher son repas, Joach en profitait pour explorer l'Édifice. Mais le temps lui manquait toujours ; il ne voulait pas éveiller la méfiance de Greshym en tardant trop à revenir.

Le jeune homme atteignit le bon croisement et tourna dans le couloir qui conduisait à l'escalier est. Il rebroussait chemin aussi vite que possible, tendant l'oreille en quête de voix ou de bruits de pas éventuels. Trop d'habitants de l'Édifice connaissaient le serviteur demeuré de frère Greshym, celui qui se déplaçait toujours en traînant les pieds. Joach ne pouvait pas prendre le risque que quelqu'un le voie courir.

Par chance, il atteignit le palier sans avoir croisé personne. Il s'arrêta pour écouter. L'escalier en colimaçon occupait le puits central de la tour est, surnommée « la Flèche Brisée ». Il était rarement emprunté. Toute cette partie de l'Édifice semblait plus ou moins abandonnée. De la poussière et des débris encombraient les couloirs. *Néanmoins, prudence est mère de sagesse*, se disait Joach. Aussi restait-il toujours vigilant – et ce jour-là, bien lui en prit.

Assez loin en dessous de lui, il entendit un bruit de voix

étouffées. Quelqu'un montait. Le jeune homme recula, hésita et secoua la tête. Il ne pouvait pas attendre que les importuns s'écartent de son chemin ; il n'avait déjà que trop tardé.

Avec un gros soupir, il courba la nuque et laissa un filet de salive couler au coin de sa bouche. Puis, affectant la démarche pesante d'un simple d'esprit, il se mit à descendre les marches. Il avait eu tout loisir d'apprendre son rôle, qu'il maîtrisait à la perfection. Personne ne faisait jamais attention à lui. Pour être crédible, il feignait même de trébucher de temps à autre.

Comme il descendait, les voix se firent plus fortes. Il n'arrivait toujours pas à comprendre ce qui se disait, mais la discussion paraissait très animée, à la limite de la querelle. Ce détail éveilla sa curiosité. Les frères blancs étaient toujours si calmes, si courtois les uns envers les autres ! Ils ne haussaient que rarement le ton. Quand ils débattaient de questions ésotériques ou confrontaient leurs points de vue sur la traduction d'une obscure prophétie, ils le faisaient de façon civile et respectueuse.

Mais les voix dans l'escalier n'avaient rien d'affable. Peut-être s'agissait-il de deux serviteurs qui se disputaient. Au sein de la classe domestique de l'Édifice, la hiérarchie fluctuante déclenchait parfois des altercations, voire des bagarres.

Joach continua à descendre. Des bribes de phrases commencèrent à lui parvenir. À présent, il distinguait deux voix : l'une, haut perchée et tranchante ; l'autre, basse et aigre.

— Tu blasphèmes… voie est ailleurs.

— J'ai entendu… Ragnar'k… vérité dans les langues de feu !

— Ragnar'k… en mouvement pour aucun homme.

Puis la courbe de l'escalier lui révéla les propriétaires de ces voix, et il dut réprimer une exclamation à la vue des deux frères en robe blanche.

Deux visages à la capuche rabattue très bas sur le front, comme le voulait la coutume lorsque les membres de l'Ordre conversaient entre eux, se levèrent vers Joach. Le pied gauche du jeune homme glissa, et il tomba lourdement sur la marche de dessous. Il reprit son équilibre en s'efforçant de garder une expression dûment crétine. Il ne connaissait pas ces deux hommes, mais la réciproque n'était pas nécessairement vraie.

Mieux valait ne courir aucun risque.

Comme Joach poursuivait sa descente, le moine de gauche le désigna du menton.

— Ce n'est que le serviteur du vieux busard – tu sais celui qui est à moitié bossu et aveugle.

L'autre moine détailla Joach.

— Frère Greshym, acquiesça-t-il. J'ai entendu parler du pauvre gamin qu'il a recueilli.

Les deux hommes étaient aussi dissemblables que possible. Le plus grand avait des épaules larges, un dos solide et une peau si noire que son visage ressemblait à une ombre sous sa capuche. L'autre était mince comme un roseau et avait la peau si pâle que même ses yeux et ses lèvres paraissaient incolores. Mais tous deux avaient le crâne rasé, et tous deux arboraient une étoile en argent au lobe droit.

Du coin de l'œil, Joach détailla leurs boucles d'oreille. Ces étoiles à cinq branches étaient peut-être le symbole d'un chapitre particulier au sein de l'Ordre. Le jeune homme n'en avait jamais vu auparavant. Comme il arrivait à leur niveau, les moines se turent, et leur réticence à parler devant lui ne fit qu'exciter sa curiosité.

Pourtant, il ne s'arrêta pas sur le même palier qu'eux. Il n'avait pas le temps de traîner pour les espionner. Le plateau de Greshym l'attendait toujours aux cuisines. Aussi poursuivit-il son chemin sans même jeter un regard aux deux moines. Mais dès que la courbe de l'escalier le dissimula à leur vue, celui qui avait la peau noire reprit la parole.

— La tour de garde a repéré le signal de frère Flint juste après le coucher du soleil, annonça-t-il à voix basse. Il devrait atteindre la Grotte demain au lever du soleil.

Joach ralentit et tendit l'oreille.

— Alors, il faut y aller, Moris. Nous n'avons plus beaucoup de temps pour agir.

— Crois-tu que le Praetor se doute de quelque chose ?

— Si tel est le cas, siffla le moine livide, nous sommes perdus, et Val'loa avec nous.

Joach se figea. Se pouvait-il que… ? Apparemment, ces deux-là connaissaient, eux aussi, le mal tapi dans les murs de

l'Édifice. Mais étaient-ils ses alliés, ou représentaient-ils une menace indépendante ? Le jeune homme se mordilla la lèvre. Même s'il se méfiait de tout le monde, il réalisait qu'il avait besoin d'aide. Ses explorations et ses gribouillis ne suffiraient pas à sauver Elena. Il devait prendre un risque. Il devait se confier à quelqu'un.

Il pivota et remonta les marches sur la pointe des pieds. Mais, quand il atteignit le palier où il avait laissé les deux moines, ceux-ci ne s'y trouvaient plus. Il scruta tous les couloirs qui partaient de l'escalier à cet étage. Personne. Il tendit l'oreille. Pas un bruit. On aurait dit que les deux hommes s'étaient volatilisés.

Planté sur le palier vide, Joach hésita. S'il se lançait à leur recherche maintenant, Greshym le démasquerait. Jurant par-devers lui, il redescendit vers les cuisines en se promettant de garder l'œil ouvert – et le bon.

Dès que le garçon eut quitté le palier, Moris décolla son œil du judas. Sa large silhouette bouchait complètement l'étroit passage dissimulé derrière la porte dérobée.

— Tu avais raison, Géral, dit-il à voix basse. Ton ouïe est plus fine que la mienne.

— J'étais sûr de l'avoir entendu s'arrêter dès que nous ne pouvions plus le voir, se félicita son compagnon. Qui aurait pu croire qu'il faisait juste semblant d'être idiot ? C'est un moyen très adroit de glaner des informations. Il a failli nous surprendre. Décidément, les forces du mal sont de plus en plus rusées.

Dans la pénombre, les robes blanches des deux moines leur donnaient l'allure de spectres. Moris vit Géral se détourner et s'enfoncer dans le dédale de passages secrets de l'Édifice. Le dos voûté pour ne pas se cogner la tête au plafond, il lui emboîta le pas.

— Crois-tu vraiment que ce garçon soit l'instrument du Gul'gotha ?

— Bien entendu. Sinon, pourquoi se donnerait-il autant de peine ? (Par-dessus son épaule, Géral jeta un coup d'œil à son immense compagnon.) Mais de ce fait… J'avoue que je

m'interroge sur la loyauté de son soi-disant maître, frère Greshym. Ce vénérable vieillard a-t-il lui aussi cédé aux sirènes de la magie noire ? Le garçon travaille-t-il pour lui, ou a-t-il été envoyé pour l'espionner ? Ça donne à réfléchir. Je détesterais me rendre compte qu'un frère qui porte le nom d'un des voyants les plus doués de notre secte a fait don de son cœur au Gul'gotha.

— Mmmh.

Moris rumina les paroles de son ami. Il n'était pas aussi certain que lui de l'allégeance du garçon. Il avait vu l'expression effrayée de celui-ci quand il était remonté sur le palier. Ce n'était pas l'expression d'une créature maléfique à la solde du Cœur Noir, mais celle d'un pauvre gosse à demi mort de trouille. Pourtant, il s'abstint de discuter. Géral n'aimait pas qu'on le contredise, et ils avaient déjà passé toute la journée à se quereller. Moris en avait assez de leurs joutes verbales. Aussi choisit-il de ne pas s'exprimer sur cette question mineure.

— Nous devons éviter ce garçon à tout prix, ajouta Géral.

Moris poussa un grognement qui ne signifiait ni oui ni non. Là non plus, il n'était pas d'accord avec son ami. Le garçon méritait qu'on s'intéressât à lui. Il ne pouvait passer outre la frayeur qu'il avait vue dans ses yeux.

Devant lui, Géral continuait à jacasser en se dirigeant vers leur repaire secret.

— C'est en se cachant que notre secte a réussi à subsister depuis la chute d'Alaséa. En cet instant critique de l'histoire, nous devons redoubler de prudence. Une parole de trop pourrait entraîner notre perte à tous.

— Je sais.

Moris suivit le dos maigre de Géral dans l'escalier en colimaçon qui s'enfonçait sous la tour abandonnée. Quelques lampes à la flamme vacillante éclairaient les marches. Bientôt, les murs en bloc de pierre cimentés cédèrent la place à de la simple roche taillée à même le cœur de l'île.

Puis l'escalier s'acheva à l'entrée d'un dédale souterrain dans lequel Géral s'engagea sans hésitation. Les passages s'élargirent suffisamment pour que Moris déplie sa haute silhouette. Une odeur familière d'iode et de moisissure planait dans l'air ; il s'en

remplit les poumons avec délectation.

Au sortir d'un virage serré, une caverne plus vaste que la grande salle de bal de l'Édifice s'ouvrit devant les deux moines. Moris était membre de la secte depuis plus de vingt hivers ; pourtant, son cœur se mettait à battre plus fort et son sang à chanter dans ses veines chaque fois qu'il arrivait dans leur repaire. Les parois de roche taillée s'étendaient comme des ailes de part et d'autre de l'entrée. Des milliers de cristaux – certains pas plus gros que l'œil d'un oiseau, d'autres aussi énormes que le poing d'un og're – étaient sertis dans la pierre. Leurs facettes renvoyaient les flammes des torches crachotantes, donnant aux murs l'aspect d'un paysage stellaire.

Les deux moines touchèrent leur boucle d'oreille en argent et s'immobilisèrent sur le seuil de la caverne. Si magnifiques que soient ses murs, son véritable trésor résidait dans la racine noueuse qui descendait depuis son lointain plafond, au centre de la Grotte. Cette excroissance végétale tordue, aussi large que les épaules de Moris, était le pivot du vieux koa'kona de la grande cour, le véritable cœur de Val'loa. C'était elle qui abritait les derniers vestiges d'énergie chyrique de la cité.

Tout autour de la salle souterraine, une poignée d'autres membres de la secte se tenaient tête baissée. Ils communiaient avec l'arbre. Certains avaient même posé la main sur une des étoiles de cristal dans l'espoir de recevoir une vision prophétique.

Plus ancienne que la Fraternité, formée au temps où le Chi prêtait encore son pouvoir à tous les mages du monde, leur secte n'avait jamais renoncé à sa mission. Ses membres s'efforçaient toujours de discerner les voies de l'avenir. Jadis, ils avaient prédit à la fois la disparition du Chi et l'avènement du Gul'gotha. Ils avaient tenté d'avertir les autres mages, mais, incapables de concevoir que le Chi les abandonne un jour, ceux-ci les avaient accusés de blasphème. Ainsi avaient-ils été déclarés hérétiques, bannis de l'Ordre et exilés des rivages de Val'loa.

Mais, cela aussi, certains d'entre eux l'avaient prévu. Désobéissant à l'édit de l'Ordre, un petit groupe de voyants s'était dissimulé dans les murs et les entrailles de l'Édifice.

Depuis des centaines d'hivers, ils œuvraient là en secret, se préparant pour une aube nouvelle – avec ou sans l'aide de la Fraternité.

La secte d'Hi'fai ne faillirait pas à son devoir.

Moris lâcha son étoile d'argent et pénétra dans la caverne. Bien longtemps auparavant, le plus doué des voyants de la secte, un mage nommé Greshym, avait énoncé la prophétie qui avait servi à forger le Journal Sanglant. Puis il s'était sacrifié afin de lier le Grimoire, donnant sa vie pour prouver l'exactitude de sa vision. Moris pouvait-il faire moins que son illustre prédécesseur ?

Il se dirigea vers l'énorme racine et s'agenouilla devant elle. C'était lui-même qui avait prédit les événements de la nuit à venir – lui qui avait vu que Ragnar'k allait se remettre en mouvement et que le sang d'un dragon signalerait bientôt le début de la bataille de Val'loa.

LIVRE TROISIÈME

RUISSOMBRE

14

Elena se retint de frémir alors que les dagues filaient vers elle. Deux lames d'acier aussi tranchantes que des rasoirs tournoyèrent dans la lumière du soleil, jetant des éclats éblouissants au-dessus de la tête des spectateurs. Le lanceur, Er'ril, se tenait de l'autre côté de la grand-place, les yeux bandés. Même si Elena savait que le foulard censé l'aveugler avait été découpé de manière à ne restreindre que très peu sa vision, elle ne put s'empêcher de retenir son souffle et de déglutir nerveusement.

Non loin d'elle, elle entendit un homme s'exclamer :

— Ce gamin est stupide ! Rester planté là comme une vache pendant que quelqu'un lui lance des couteaux à la tête…

— Mais qui est le plus stupide des deux ? répliqua un de ses voisins. Lui ou son père ? Tu te vois balancer des couteaux sur ton propre fils ?

Puis ce fut terminé.

Tonk. Tonk.

Avec un bruit mat, les deux dagues se plantèrent dans la porte en chêne contre laquelle Elena était adossée – une de chaque côté de sa tête, à un cheveu de ses oreilles. La jeune fille poussa un soupir de soulagement et fit un pas en avant. Comme elle s'inclinait devant les spectateurs, une goutte de transpiration qui ne devait rien à la chaleur de cette belle journée estivale se détacha de son nez et alla s'écraser sur la scène. Elle se redressa en agitant la main et vit Er'ril en faire autant de l'autre côté de la grand-place.

Depuis trois lunes, la petite troupe battait la campagne, se produisant dans les villes et les villages qu'elle traversait. Quatre jours auparavant, pour la première fois, elle avait fait halte dans une cité au moins deux fois plus grande que

Gelbourg. Ruissombre, ainsi baptisée en hommage au cours d'eau qui la traversait, était l'un des trois ports fluviaux les plus importants des plaines. Des barges venaient y charger des balles de feuilles de tabac, des boisseaux du seigle qui ne poussait nulle part ailleurs en Alaséa ou des huiles aromatiques tirées d'herbes spécifiques à la région, et les transportaient jusqu'aux cités côtières pour les échanger contre d'autres marchandises. Toutes les richesses des plaines affluaient vers Ruissombre ; aussi Er'ril espérait-il que les compagnons y gagneraient de quoi payer leur passage à bord d'un navire en partance pour la côte.

Son choix s'était révélé judicieux. Depuis quatre jours, les représentations du petit cirque faisaient le plein de spectateurs.

Des applaudissements épars saluèrent la fin du numéro d'Er'ril et d'Elena. Mogweed attendait sur un côté de la scène, vêtu d'un costume de chasseur et flanqué de Fardale. Quelques enfants tendaient un doigt vers le loup en écarquillant les yeux et chuchotaient entre eux d'une voix à la fois pleine de crainte et d'émerveillement. Le numéro de Mogweed et de son loup apprivoisé était très populaire ; il rapportait bien plus de pièces de cuivre que celui des soi-disant « père et fils ».

Elena sauta à bas de la scène et passa une main dans ses boucles noires, teintes de la même couleur que celles d'Er'ril. Quelques adolescentes jusque-là occupées à observer Fardale lui jetèrent des coups d'œil en coin. Leur façon de baisser les yeux, de glousser entre elles ou de lui adresser un sourire timide suggérait qu'elles n'étaient pas insensibles au charme de ce jeune saltimbanque. Elena poussa un soupir. Elle en avait assez de cette mascarade.

Néanmoins, elle devait reconnaître que, jusqu'ici, la ruse des compagnons avait pourvu à leur sécurité. Des milliers de cirques ambulants arpentaient les vastes plaines de Standi, prospérant à la belle saison. En hiver, la récolte de pièces de cuivre diminuait comme la chaleur du soleil, mais, pour le moment, les routes étaient piquetées de chariots aux couleurs criardes et d'artistes de tout poil, parmi lesquels il était très facile de se perdre.

Parfois, les compagnons croisaient de petits groupes de chiens de guerre qui patrouillaient dans les plaines, et ils

savaient exactement ce que cherchaient ces soldats du Gul'gotha. Un soir, ils s'étaient même produits devant un bataillon d'hommes armés et bagarreurs, mais aucun d'eux n'avait haussé le sourcil à leur vue. Mieux encore : leur capitaine s'était tant amusé qu'il avait versé aux compagnons une prime d'une pièce d'argent. Leur déguisement fonctionnait à la perfection.

Au fil du temps, l'horreur inspirée par le drame de la prairie s'était estompée dans leur esprit, mais ils portaient toujours le deuil de Nee'lahn. Le luth de la nyphai voyageait avec eux pour leur rappeler leur amie – ou parfois, semblait-il, pour les accuser de n'avoir pas su la protéger. Curieusement, c'était Méric qui avait insisté pour prendre la responsabilité du fragile instrument.

— Malgré leur récente inimitié, nos deux peuples étaient alliés jadis, avait expliqué l'el'phe. J'aimerais rapporter ce luth chez moi en souvenir de la beauté et de la noblesse des nyphai. Qui sait ? Peut-être revivront-elles un peu à travers sa musique.

Un soir, Méric avait joué et, l'espace d'un instant, l'esprit de Nee'lahn avait bel et bien paru chanter pour ses amis. Cette nuit-là, des sourires tristes avaient fleuri autour du feu de camp, et bien des larmes avaient reflété la lueur des flammes. Pour la première fois depuis la mort de la nyphai, les compagnons s'étaient sentis en paix.

Les jours avaient passé. Au début, ils avaient été soulagés de voir que personne ne les attaquait ni ne les poursuivait. Mais, tandis que des centaines de lieues défilaient sous les roues de leur chariot, ils s'étaient remis à jeter de fréquents coups d'œil par-dessus leur épaule, à sursauter au moindre bruit inattendu et à mettre plus de bois dans le feu pour repousser les ténèbres, le soir. C'était un peu comme si toute la petite troupe retenait son souffle en prévision de la prochaine attaque. Ce répit prolongé leur usait les nerfs.

Encore un peu tendue après son numéro, Elena écarta le mince rideau qui masquait l'arrière de la scène et faillit bousculer Méric. L'el'phe se tenait en coulisses, attendant son tour. L'air embarrassé, il glissait une hirondelle dans l'une de ses manches bouffantes. Son numéro de prestidigitation

rudimentaire était rarement bien accueilli. Le public semblait percevoir la nature hautaine de l'artiste et s'en agacer. Il ne réagissait avec enthousiasme que pendant le final, quand Méric utilisait sa magie pour léviter.

L'el'phe fit un pas sur le côté et s'inclina légèrement.

— Madame, salua-t-il Elena avec grâce et simplicité.

La jeune fille se rembrunit.

— Sois prudent, lui ordonna-t-elle, irritée. Souviens-toi : je suis censée être le fils d'Er'ril, pas l'héritière de ton roi perdu.

Méric rejeta son objection d'un geste. Quelques plumes s'échappèrent de sa manche, et ses joues pâles rosirent soudain d'embarras.

— Il faut que j'y aille, marmonna-t-il. Mogweed aura bientôt fini.

Elena acquiesça et se dirigea vers le chariot. Sur sa gauche, le rideau courait depuis l'arrière de la scène jusqu'au véhicule, la protégeant contre les regards indiscrets. Sur sa droite se dressait un entrepôt vide qui attendait la récolte automnale. C'était l'endroit parfait pour donner leur spectacle.

Derrière elle, Elena entendit Fardale hurler et le public rire nerveusement. En plus des divers numéros qu'exécutaient les compagnons, le cirque offrait une foire aux monstres un peu particulière, puisqu'elle ne comptait qu'un seul pensionnaire. Kral montait la garde devant une cage masquée par un rideau, à l'intérieur de laquelle Tol'chuk était accroupi. Les gens payaient une pièce de cuivre pour le voir. La plupart d'entre eux éclataient de rire en découvrant le soi-disant « monstre », qui portait de fausses cornes de bouc et une moustache peinte.

Nul ne soupçonnait que sous ces postiches se cachait un authentique og're – et c'était bien ainsi qu'Er'ril l'entendait. Se promener ouvertement avec un og're aurait suscité trop de commérages, et sans doute attiré sur la petite troupe une attention fort malvenue. Mais un monstre de carton-pâte gardé par un colosse impassible et armé d'une lourde hache, aux pieds desquels une pancarte clamait : « Pour la protection du public », c'était une nouveauté excitante qui attirait de nombreux visiteurs.

Après que Méric fut entré sur scène, Elena se retrouva seule

en coulisses. Tous les autres étaient occupés par le spectacle. Depuis plusieurs lunes, ils vivaient dans une promiscuité exaspérante, et, en tant que seule femme du groupe, Elena appréciait les rares moments d'intimité qu'elle pouvait glaner. En souriant elle se dirigea vers l'arrière du chariot en grattant la bande de tissu qui lui aplatissait la poitrine.

Ce fut alors que l'attaque survint – même si la jeune fille ne devait l'identifier comme telle que beaucoup plus tard.

Du coin de l'œil, elle vit quelque chose bouger dans l'encadrement de la porte de l'entrepôt. Elle s'écarta d'un bond. Un petit garçon nu sortit de l'ombre. Âgé de trois ans tout au plus, il la fixa en suçant son pouce. Il était aussi sale que les murs du bâtiment, avec des cheveux couleur de boue et des joues barbouillées de suie. Et, comme tous les jeunes enfants, il avait un visage rond qui respirait l'innocence.

Indifférent à sa nudité, il tendit un doigt vers Elena. La jeune fille s'accroupit.

— Tu t'es perdu ? lança-t-elle sans bouger, comme si elle avait affaire à un animal peureux qui risquait de détaler au premier mouvement brusque.

L'enfant retira son pouce de sa bouche avec un gros bruit de succion.

— Tu ne devrais pas être là, mademoiselle.

Comment savait-il qu'elle n'était pas un garçon ? Sa voix l'avait peut-être trahie.

— Si, répondit Elena en souriant. Je fais partie du cirque.

Elle ôta un de ses gants et lui tendit sa main gauche. Bien que droitière, elle n'était pas assez stupide pour lui révéler sa paume rougie. Elle ne voulait pas l'effrayer.

— Où sont tes parents ? Ils regardent le spectacle ?

Le petit garçon prit la main qu'elle lui tendait avec un sourire timide. Ses doigts étaient froids et gluants de crasse. À son contact, Elena frissonna. Elle avait l'impression de tenir un poisson mort. Mais les yeux brillants que l'enfant levait vers elle eurent le don de la désarmer.

— Je n'ai ni papa ni maman, gloussa-t-il comme si cette idée l'amusait beaucoup.

Elena sentit son cœur se serrer. Si jeune et déjà orphelin ! Il

ne se souvenait sans doute même plus de ses parents. Puis la compassion s'effaça devant la colère. Cet enfant devait être sous la garde d'un adulte. Comment son tuteur pouvait-il le laisser se promener seul, nu et dans un tel état de crasse ?

— Où habites-tu ?

— Habiter ? répéta l'enfant en se grattant la tête.

— D'où viens-tu, si tu préfères ? reformula Elena.

Le visage du petit garçon s'éclaira.

— Oh, je ne viens pas d'ici.

Elena soupira. Il devait forcément vivre à Ruissombre. Un enfant de cet âge-là n'avait pas pu se perdre et arriver seul dans une ville aussi grande. Elle fit une nouvelle tentative.

— Qui t'a accompagné ?

Quelqu'un était forcément responsable de lui ! Mais, de toute évidence, ce sujet n'intéressait pas le petit garçon.

— J'ai faim, annonça-t-il.

Avec un sourire triste, Elena l'entraîna vers l'arrière du chariot.

— Il me reste peut-être des brioches du petit déjeuner.

Le visage du petit garçon se plissa de dégoût. Elena en fut très surprise. Tous les enfants de cet âge aiment les brioches !

— Alors, que veux-tu manger ? Nous avons de la viande séchée et du pain, offrit-elle.

Le petit garçon pila avec une force étonnante, la forçant à s'arrêter net. D'une voix avide, il susurra :

— Je veux ta magie.

Elena hoqueta, mais ne put se dégager. Il la tenait d'une poigne de fer. Son visage rond levé vers elle était toujours celui d'un enfant, mais dans ses yeux se tapissait quelque chose de très ancien.

Une seconde voix, plus adulte, s'éleva derrière la jeune fille, qui sursauta et pivota pour faire face à cette nouvelle menace.

— Tu étais parfaite tout à l'heure.

C'était Er'ril. Son bandeau à la main, il se dirigeait vers elle.

— Er'ril ! hurla Elena.

Elle semblait si terrorisée que le guerrier la rejoignit en courant.

— Que se passe-t-il ?

Ses yeux gris étincelaient d'un éclat meurtrier, et une dague de lancer était apparue dans sa main comme par magie. Il scruta l'espace vide qui s'étendait entre le rideau et l'entrepôt.

Muette de stupéfaction, Elena fixa l'endroit où l'enfant s'était tenu quelques secondes plus tôt. Il avait disparu, mais elle sentait toujours ses doigts froids et gluants. Sauf que… Dans sa main, elle ne tenait qu'une poignée de mousse humide et de lianes enroulées autour de sa paume.

— Que se passe-t-il ? répéta Er'ril en baissant son arme.

Elena lui tendit sa main gauche pour qu'il voie par lui-même.

— Je… je n'en ai aucune idée.

Accroupi depuis plusieurs heures, Tol'chuk commençait à avoir des crampes dans les jambes. Le rideau drapé autour de sa cage l'empêchait de voir ce qui se passait dehors, mais il entendait la voix de Méric sur scène. L'el'phe achevait son numéro ; bientôt, le spectacle se terminerait.

Rajustant ses fausses cornes de bouc, Tol'chuk attendit le prochain curieux qui paierait une pièce de cuivre pour voir le « monstre ». La plupart du temps, il se prêtait à cette mascarade de bonne grâce, grognant et montrant les crocs pour divertir les visiteurs. Mais toutes ses tentatives pour les effrayer s'achevaient généralement par de grands éclats de rire – surtout lorsqu'il perdait ses postiches à force de s'agiter. Personne ne croyait qu'il était un véritable og're. D'un autre côté, il ne l'était pas réellement, puisque la moitié de son sang lui venait d'une si'lura. En soupirant, il se massa les cuisses de ses mains griffues.

Kral, son soi-disant gardien et geôlier, siffla à travers le rideau :

— Quelqu'un approche. Tiens-toi prêt.

Le montagnard haussa la voix.

— Venez voir l'horrible bête des montagnes, capturée dans son antre putride après qu'elle eut tué quarante hommes et dévoré leurs cadavres !

Tol'chuk secoua la tête. Cette annonce théâtrale flirtait avec le mensonge. En réalité, c'était la tribu de l'og're qui avait tué quarante hommes et dévoré leurs cadavres. À cause de son

honneur ancestral, Kral avait d'abord répugné à prendre une telle licence avec la vérité. Mais le temps avait eu raison de ses réticences, et, à présent, il se plaisait beaucoup à jouer les crieurs de la troupe. Avec sa voix grave, il était tout désigné pour ce rôle. Tandis qu'il poursuivait son boniment, Tol'chuk gronda comme pour ponctuer ses paroles.

— Vous avez entendu ça ? souffla Kral sur un ton de conspirateur à la personne qui se tenait de l'autre côté du rideau. Il s'agite ! Prenez garde : il est très agressif… et affamé !

— Maman, je ne veux pas voir le méchant monstre, geignit une voix enfantine.

— Oh, mon chéri, c'est juste un déguisement, répliqua une femme sur un ton las, exaspéré. Tu ne veux vraiment pas jeter un coup d'œil ?

— Non, je ne veux pas !

La voix de l'enfant montait dans les aigus. Sentant venir un caprice, sa mère enchaîna très vite :

— Dans ce cas, on va rentrer à la maison.

— Je veux caresser le gros chien !

Les voix s'éloignèrent.

— C'était un loup, mon chéri, et il est parti se coucher.

L'enfant se remit à geindre bruyamment.

Kral passa sa tête par l'ouverture de la tente. Il arborait une large grimace réjouie.

— Désolé. On les a perdus.

— J'ai entendu ça, grommela Tol'chuk.

Soudain, une autre voix de femme s'éleva derrière le montagnard, le faisant sursauter. Peu de gens étaient capables de s'approcher de Kral sans qu'il s'en aperçoive.

— Je voudrais voir votre monstre.

Le débit de la visiteuse était aussi vif et limpide qu'un torrent de montagne au printemps. Kral se ressaisit très vite et pivota vers elle, lâchant le rideau qui retomba devant les yeux de Tol'chuk.

— Mais bien sûr ! Venez voir l'horrible bête qui a tué quarante hommes et… (La voix du montagnard se craquela subitement.) Et qui a, euh…

— Dévoré leurs cadavres, acheva la femme à sa place. Oui,

j'ai déjà entendu.

Un cliquetis métallique indiqua qu'elle venait de laisser tomber une pièce dans l'écuelle de Kral.

— À présent, si vous voulez bien vous écarter, j'aimerais voir ce fameux og're.

La langue de Kral buta sur les mots qu'il avait pourtant répétés des milliers de fois.

— Prenez garde : il est… très agressif… et affamé.

— Oui, oui, je ferai attention.

La femme se pencha pour passer sous le rideau et se planta devant la cage de Tol'chuk. Kral s'immobilisa derrière elle, les joues en feu et le rabat de la tente à la main.

En étudiant sa visiteuse, Tol'chuk comprit le brusque trouble du montagnard. Elle était aussi grande que ce dernier et à peine moins large d'épaules. Ses cheveux blonds coiffés en une longue tresse lui descendaient jusqu'aux reins. Vêtue de cuir clouté, elle faisait un guerrier plus crédible que Kral – une impression renforcée par les deux épées dont les fourreaux s'entrecroisaient dans son dos.

Pourtant, malgré sa carrure et sa mise masculines, son visage était celui d'une femme séduisante. Elle avait des lèvres pleines, une ossature fine et des yeux plus bleus que le ciel au crépuscule. Ce qui n'avait visiblement pas échappé à Kral. Bouche bée, le montagnard ne pouvait détacher son regard d'elle.

— Pourquoi l'avez-vous affublé d'accessoires aussi ridicules ? demanda la femme en jetant un coup d'œil sévère par-dessus son épaule. À quoi servent ces stupides cornes ?

L'expression de Kral s'assombrit. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son n'en sortit. La visiteuse n'était pas dupe de leur petite supercherie, et nier ne ferait qu'aggraver leur cas.

— Alors ? insista la femme comme si elle avait l'habitude qu'on lui réponde sur-le-champ.

Tol'chuk vint au secours de son ami.

— C'est un déguisement, expliqua-t-il. Les véritables monstres se font souvent tuer dans les villages.

L'inconnue ne haussa même pas les sourcils.

— Jouer les bouffons de la sorte… N'as-tu donc aucune

dignité ?

Pris au dépourvu par la brutalité de son jugement, Tol'chuk perdit à son tour le don de la parole. La femme se tourna vers Kral d'un mouvement fluide et gracieux comme celui d'un grand prédateur.

— Libérez-le immédiatement, ordonna-t-elle. Je ne tolérerai pas qu'il reste dans cette cage une minute de plus.

— Mais..., tenta de protester Kral.

Les yeux de l'inconnue jetèrent des éclairs.

— J'ai à vous parler – à tous les deux. Mais je ne dirai rien avant que... (Elle pivota brusquement vers la cage.) Comment t'appelles-tu, og're ?

— Tol'chuk.

— Mmmh. « Celui qui marche comme un homme », traduisit la femme. Quel nom cruel...

Ignorant l'expression choquée de Tol'chuk, elle reporta son attention sur Kral.

— Donc, reprit-elle, je ne dirai rien tant que Tol'chuk sera enfermé comme un chien enragé. Libérez-le. Tout de suite.

Le montagnard acquiesça, trop abasourdi pour ajouter quoi que ce soit. Maladroitement, il saisit ses clés, ouvrit le cadenas et ôta les chaînes qui entouraient la cage. L'inconnue le regarda faire, les mains posées sur les hanches. Lorsque Tol'chuk sortit, titubant à cause de ses courbatures, elle l'étudia en pinçant les lèvres comme si elle voulait dire quelque chose, mais se retenait.

Tol'chuk étira ses jambes endolories. Pendant qu'il faisait rouler ses vertèbres et se massait le dos de ses poings, il leva un visage grimaçant vers sa visiteuse.

— Comment vous appelez-vous ?

La femme inclina légèrement la tête.

— Mycelle Yarnosh.

— Comment se fait-il que vous connaissiez la langue des og'res ?

Elle eut un geste insouciant.

— Nous avons des questions plus importantes à évoquer. Par exemple, ce que fait un og're si loin de ses montagnes et de sa tribu.

Kral retrouva enfin l'usage de la parole.

— Je… je ne vois pas en quoi ça vous regarde.

Mycelle fit volte-face.

— Ça me regarde parce que je me suis donné un mal de chien pour vous retrouver, gronda-t-elle, le nez à deux centimètres de celui du montagnard.

Instinctivement, celui-ci porta la main à sa hache. Mycelle ne baissa même pas les yeux.

— Vous jouez les saltimbanques alors que vos vies sont en danger ! tempêta-t-elle. Pourquoi vous attardez-vous ici, à Ruissombre ? Quand on est poursuivi, s'arrêter, c'est mourir. Un nomade devrait le savoir mieux que quiconque.

— De quoi parlez-vous, à la fini ? aboya Kral, exaspéré.

— Si j'ai pu vous retrouver, le Gul'gotha a pu en faire autant, affirma Mycelle sur un ton brûlant. Je vous piste depuis les contreforts des Dents. Votre guide a eu la sagesse de vous maintenir en mouvement, de sorte que je n'avais pas pu vous rattraper, jusqu'ici. Et maintenant… (Elle leva les mains au ciel.) Est-ce la chance des imbéciles plutôt que le talent qui vous a permis d'échapper au Seigneur Noir ?

Tol'chuk se rapprocha de la visiteuse. Cette femme en savait beaucoup trop long sur eux. Il la renifla, captant l'odeur de sa force mais aussi celle, plus amère et plus discrète, d'une peur sourde. Il ne voulait même pas imaginer la menace capable d'inspirer de la peur à un tel phénomène.

— Pourquoi nous cherchiez-vous ? lui demanda-t-il, le nez pratiquement collé à son épaule.

— Vous êtes chasseuse de primes ? suggéra Kral.

Mycelle soupira et secoua la tête d'un air affligé.

— Vous ne m'avez écoutée ni l'un ni l'autre, pas vrai ? Si c'était l'argent qui m'intéressait, une légion de chiens de guerre se repaîtrait déjà de vos entrailles. À présent, si vous avez fini de jacasser, peut-être pourriez-vous me présenter à la sor'cière.

La hache de Kral apparut dans sa main ; il l'avait saisie si vite que Tol'chuk ne l'avait même pas vu faire. Contrairement à Mycelle qui brandissait déjà ses deux épées – l'une plaquée contre la gorge du montagnard est l'autre pointée sur le cœur de Tol'chuk. Celui-ci baissa les yeux vers l'arme qui lui piquait la poitrine. Non seulement Mycelle comprenait la langue des

og’res, mais elle connaissait leur point faible : l’unique endroit de leur corps auquel il suffisait de porter un coup pour tuer. Et elle tenait ses deux épées avec une désinvolture plus effrayante que le tranchant de ses lames jumelles…

Tol’chuk fut le premier à parler.

— Range ta hache, Kral. Si elle voulait nous tuer, nous serions déjà morts.

Le montagnard n’était pas stupide. Il obtempéra prudemment.

— Quant à vous, Mycelle… Si vous avez entendu parler de la sor’cière, vous devez savoir que nous sommes prêts à donner notre vie pour la protéger. Alors, rengainez vos épées et expliquez-nous plutôt ce que vous lui voulez.

D’un mouvement fluide, la guerrière glissa ses lames dans les fourreaux croisés sur son dos. Puis elle repoussa une mèche de cheveux qui s’était échappé de sa tresse.

— Je ne lui veux aucun mal, bien au contraire. Je la cherchais pour lui offrir mes services. (Du menton elle désigna la ville qui s’étendait à l’extérieur de la tente.) Mais j’arrive peut-être trop tard. Deux malegardes sont déjà stationnés ici, et ils peuvent sentir la magie.

— Malegardes ?

— Les rejetons du Cœur Noir. Ils portent d’immondes créatures en leur sein et s’apprêtent à dresser un barrage autour de Ruissombre. Cela fait, il ratisseront les rues en quête de votre groupe et de la sor’cière que vous protégez.

Kral jeta un coup d’œil interrogateur à Tol’chuk. Sa question était clair : devaient-ils faire confiance à Mycelle ?

— Si vous voulez vous enfuir, c’est aujourd’hui ou jamais, plaida la guerrière. Demain, il sera trop tard. Et mes talents vous seront très utiles pour réussir.

— Que demandez vous en échange ? S’enquit Kral, dubitatif.

— Ça j’en discuterai avec votre sor’cière, répliqua froidement Mycelle.

Kral et Tol’chuk échangèrent un nouveau regard. L’og’re haussa les épaules. Mieux vaudrait présenter cette femme étrange au reste du groupe et prendre une décision tous en commun, estimait-il.

— Si jamais vous nous trahissez, lança-t-il sur un ton menaçant, il vous faudra bien plus que deux épées pour m'empêcher de vous arracher la gorge. Compris ?

Mycelle lui sourit un peu tristement, puis leva une main pour lui caresser la joue.

— Est-ce une façon de parler à ta mère, Tol'chuk ?

Kral vit la figure de l'og're passer par toute les couleurs de l'arc en ciel.

— Comment… ? Balbutia Tol'chuk en reculant. Où… ? (Puis il se ressaisit, secoua la tête et déclara fermement :) Vous ne pouvez pas être ma mère.

Mycelle baissa la voix, et, pour la première fois, Kral perçut une certaine tendresse dans ses inflexions.

— C'est fou ce que tu ressemble à ton père ! (Elle agita vaguement l'index.) Ces yeux un peu trop rapprochés… Et ce nez !

Tol'chuk se palpa le visage comme si ses doigts pouvaient déceler la vérité dans sa chair. Kral sentit que la femme était sincère.

— Elle ne ment pas, affirma-t-il.

— Mais comment… ? Pourquoi ?

Des dizaines de questions se bousculaient sur les traits rocailleux de Tol'chuk, qui semblait bien incapable de faire le tri parmi elles. Mycelle lui posa une main sur le bras.

— Je suis tombée amoureuse de ton père. C'est aussi simple que ça.

Les épaules de l'og're s'affaissèrent.

— Alors pourquoi nous as-tu abandonnés ? On m'a dit que tu étais morte dans la caverne des naissances.

Mycelle acquiesça, pensive.

— D'une certaine façon, c'est le cas. Tu sais que tu as une moitié de sang si'lura, n'est-ce pas ?

— *Tu'tura*, marmonna Tol'chuk.

Les yeux de Mycelle flamboyèrent.

— Oui. C'est ainsi que les og'res nous ont toujours appelés : les « voleurs de bébés ». Ils nous vouent un tel mépris ! Pourtant, ton père connaissait mon secret, et ça ne l'a pas empêché de m'aimer. Mais le sang reste le sang. À ta naissance,

je n'ai plus pu cacher mes origines. Réalisant que je les avais dupés, les autres membres de la tribu m'ont pourchassée, et ils ont failli me tuer. J'ai eu de la chance : ton père est arrivé à temps pour me sauver. Il m'a conduite, blessée et couverte de sang, aux anciens qui vivent dans les entrailles de la montagne.

— La Triade, murmura Tol'chuk.

— C'est ça, approuva Mycelle. Ils m'ont portée jusqu'à un portail magique et poussée dedans en me prévenant que si j'osais revenir, je serais abattue. Ils m'ont dit que les esprits m'emmèneraient où j'avais besoin d'aller.

Tol'chuk hocha la tête comme s'il savait très bien de quoi elle parlait.

— Je me suis retrouvée à l'est des Dents, en plein territoire humain. Meurtrie dans mon corps et dans mon esprit, j'ai eu beaucoup de mal à me transformer – mais j'ai réussi à prendre l'apparence que vous me voyez aujourd'hui. Je serais sûrement morte si une femme au grand cœur ne m'avait pas trouvée et recueillie. C'est elle qui…

Mycelle fut interrompue par l'irruption de Mogweed dans la tente. Le métamorphe portait toujours son costume de scène, et il était tout ébouriffé.

— Il est arrivé quelque chose à Elena, débita-t-il très vite. Elle est en sécurité, mais Er'ril nous réclame tous près du chariot.

Puis il aperçut la femme blonde qui se tenait derrière Kral. Réalisant qu'il venait de parler devant une inconnue – et donc, d'enfreindre le code de silence de la compagnie –, il s'empourpra.

Le montagnard lui donna une tape sur l'épaule.

— Ne t'inquiète pas. Elle est déjà au courant pour Elena.

— Qui est-ce ?

— Elle prétend être la mère de Tol'chuk.

Mogweed fronça les sourcils et se tordit le cou pour regarder Mycelle par-dessus l'épaule de Kral.

— Mais la mère de Tol'chuk était si'lura, marmonna-t-il. Cette femme n'appartient pas à mon peuple. Ses yeux…

D'un geste vague, il désigna ses propres yeux aux prunelles ambrées et aux pupilles fendues comme celles d'un félin : le

détail qui trahissait les métamorphes sous quelque apparence que ce soit. Les yeux de Mycelle étaient normaux, semblables à ceux de tous les humains ordinaires.

Mogweed avait parlé tout bas, mais la grande femme blonde devait avoir l'ouïe fine car elle répliqua :

— Je suis si'lura. Ou plus exactement, je l'étais autrefois. Depuis, je me suis figée.

Mogweed écarquilla les yeux. Une grimace de stupéfaction et de dégoût mêlés tordit son visage.

— Vous… vous vous êtes figée ? On vous y a forcée ?

— Je n'ai pas le temps de vous raconter ma vie, lâcha Mycelle sur un ton dédaigneux. C'est une longue histoire, et, contrairement à ce que vous pensez, Elena n'est pas en sécurité. Du moins, pas ici à Ruissombre. Conduisez-moi à elle.

Les trois compagnons s'entre-regardèrent.

— Elle a raison, lâcha enfin Kral. Allons-y.

Il se dirigea vers le fond de la tente, souleva un pan du rideau et se glissa derrière la scène. Tout en marchant, il s'interrogea sur les événements de la journée. D'abord, l'apparition de cette guerrière qui disait être la mère de Tol'chuk, et maintenant, un problème avec Elena… Existait-il un lien entre les deux ?

Méric, Fardale et Er'ril se tenaient debout derrière le chariot, dos au montagnard et face à Elena qui, assise sur une caisse, leur montrait quelque chose dans sa main. Kral se racla la gorge. Tous les regards se tournèrent vers les nouveaux arrivants. À la vue de Mycelle, le visage d'Er'ril s'assombrit. Mais le changement d'expression le plus frappant fut celui d'Elena. La jeune fille plissa d'abord les yeux d'un air perplexe, puis les écarquilla avec un rarement incrédule.

— Tante Mycelle ?

Sautant à terre, elle se précipita vers la guerrière blonde et lui jeta les bras autour du cou. Des larmes jaillirent de ses yeux comme elle se blottissait contre son ample poitrine.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois là, sanglota-t-elle en s'accrochant à elle comme pour se persuader qu'elle ne rêvait pas.

Mycelle lui rendit affectueusement son étreinte.

— Comme tu as grandi, mon enfant…

— Qui est cette femme ? demanda Er'ril, méfiant.

Mycelle sourit à Elena et lança par-dessus sa tête :

— Nous ne sommes pas réellement apparentées… Mais sa tante Fila et moi étions bel et bien sœurs… d'une certaine façon.

Il y eut un silence abasourdi que Kral fut le premier à rompre.

— Vous connaissiez sa tante ?

— Oui. C'est elle qui m'a trouvée et recueillie après que j'eus franchi la Porte des Esprits.

— Ah, lâcha le montagnard, réalisant soudain de quelle façon leurs destins s'entremêlaient.

— Quelqu'un pourrait m'expliquer de quoi vous parlez ? gronda Er'ril, furieux.

Mais les autres l'ignorèrent.

Mycelle saisit le poignet d'Elena.

— Qu'est-il arrivé à ta main ? s'enquit-elle sur un ton alarmé.

Kral se pencha pour mieux voir. Des lianes couvertes de mousse et de feuilles minuscules s'enroulaient autour de la main gauche de la jeune fille – et on aurait dit qu'elles prenaient racine dans sa chair.

— Ça ne veut pas partir, se lamenta Elena en tirant dessus.

Mycelle mit un genou à terre et étudia la main de sa nièce, la retournant dans tous les sens. Elle pinça les lèvres.

— Ça te fait mal ? demanda-t-elle enfin.

— Non… Ça me serre juste un peu.

— Mmmh.

Elle arracha une feuille et la renifla.

Entre-temps, Er'ril s'était frayé un chemin jusqu'à Elena.

— Vous savez quelque chose ? demanda-t-il d'un air toujours soupçonneux.

— C'est de la mousse des marais, répondit Mycelle en la triturant. Elle ne se contente pas de s'accrocher à Elena : elle pousse en elle.

— Quoi ? rugit Er'ril.

Il attira Elena vers lui, mais la jeune fille se dégagea.

Mycelle se releva et s'essuya les doigts sur son pantalon en cuir.

— Elena a été ensor'celée.

15

Le dos voûté et l'air concentré, Mycof et Ryman fixaient le plateau de tai'man en réfléchissant à leur prochain déplacement. Entre eux, les pièces d'os et de jade étaient disposées tels des danseurs exécutant une chorégraphie complexe de domination.

Les combattants portaient tous deux une chemise de soie verte, un gilet de laine rouge et des pantoufles noires à pompons. Mais, plus que la similarité de leur mise, c'était celle de leurs traits qui retenait l'attention. La plupart des jumeaux présentaient de légères différences physiques, des imperfections mineures qui permettaient de les distinguer. Ces deux-là, en revanche, semblaient avoir été sculptés par un maître artisan dans la même matière que les pièces de leur jeu. Leur visage d'ivoire, d'une délicatesse presque féminine, les faisait ressembler à des statues plutôt qu'à des hommes.

Le coin gauche de la bouche de Mycof se retroussa légèrement.

— Tu as pris une décision, mon frère ? demanda Ryman, à qui cette manifestation d'allégresse n'avait pas échappé.

Mycof avait toujours été un joueur de tai'man si exubérant !

Son jumeau leva les yeux vers lui et vit l'éclat dédaigneux de ses prunelles. Se morigénant pour son manque de contrôle, il força ses lèvres à reprendre un pli neutre.

— Désolé, dit-il en tendant la main pour saisir une de son pièces et la poser sur le dos de l'étalon adverse.

— Est-ce le déplacement que j'ai attendu tout l'après-midi ?

— Je monte ton étalon. Je peux prendre ton château en trois coups.

Ryman scruta le plateau. Son frère était-il devenu fou ? Cette pensée avait à peine pris forme dans son esprit qu'il aperçut le

piège. Ce fut son tour de laisser la surprise lui écarquiller légèrement un œil.

Mycof savoura la vive réaction de son jumeau d'ordinaire si stoïque. Sa joie ne connut plus de bornes lorsque Ryman tendit un doigt et renversa son propre château, admettant sa défaite. Pourtant, il demeura impassible : ses lèvres ne frémirent pas, et pas un seul de ses cils ne remua. Il n'allait pas gâcher cet instant de triomphe avec un sourire ridicule.

Face à lui, Ryman l'observait sous sa frange de cheveux blancs.

— Tu es dans une forme exceptionnelle, mon frère, concéda-t-il enfin.

D'un ongle manucuré, il repoussa une fine mèche qui tombait devant ses yeux rouges.

— Une autre partie ? proposa Mycof.

— Le soir approche, et la Meute sera bientôt prête à chasser, contra Ryman. Peut-être vaudrait-il mieux attendre demain matin.

C'était un argument logique, aussi Mycof inclina-t-il la tête.

— Cesse de me traiter avec cette insupportable condescendance ! le rabroua Ryman, dont les joues avaient rosi de colère.

Mycof n'avait pas réalisé que son frère était aussi perturbé par sa défaite.

— Je ne faisais que reconnaître la pertinence de ton jugement. Il est déjà tard, et la Meute a soif de sang.

Ryman perçut la justesse des paroles de son jumeau, et la fermeté de son ton le ramena à l'ordre. La couleur disparut de ses joues.

— Dans ce cas, retirons-nous à la cave.

Il se leva en détournant les yeux du plateau de tai'man. Il ne voulait plus penser à la partie qu'il venait de perdre.

Mycof remarqua la fuite du regard de son jumeau. Il le suivit vers la porte sans rien dire mais, arrivé sur le seuil de la pièce, il lui effleura la manche du dos de la main. Ce geste affectueux radoucit Ryman.

— Merci, lâcha-t-il du bout des lèvres. Je crois que la partie d'aujourd'hui a un peu trop échauffé nos sangs.

— La lutte a été encore plus âpre que d'habitude, acquiesça Mycof.

Ils sortirent ensemble, telles deux statues d'ivoire drapées de somptueux atours. Leurs pieds chaussés de pantoufles faisaient murmurer le jonc qui recouvrait les dalles du château. Sur leur passage, les domestiques s'écartaient en baissant les yeux. Rares étaient les gens qui regardaient les deux seigneurs de la Citadelle en face. Le soleil lui-même ne touchait jamais leur peau Mycof et Ryman étaient conscients des rumeurs qui circulaient à leur sujet, mais nul n'avait jamais remis en question leur ascendance et leurs droits sur la Citadelle.

Leurs parents, ensevelis depuis longtemps dans leurs cryptes respectives, jouissaient d'une grande popularité auprès des habitants de Ruissombre. C'était la famille Kura'dom qui avait fondé la cité des siècles auparavant, et le père des jumeaux qui avait récemment orchestré son expansion par le biais de judicieux accords commerciaux. Toute la ville avait bénéficié du soudain afflux de richesses. Par affection pour leurs parents autant que par respect pour leur lignée très ancienne, la plupart des gens toléraient donc les excentricités des deux frères.

Nul ne pipa mot lorsqu'ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la Citadelle. Après tout, ils étaient ici chez eux.

La forteresse était beaucoup plus ancienne que la cité qui l'entourait. Elle s'était développée à partir d'une petite tour de signalisation comme il s'en dressait jadis des centaines à travers les plaines de Standi. Depuis, la plupart d'entre elles étaient tombées en ruine, mais celle-ci, stratégiquement positionnée sur la berge d'un fleuve, avait donné naissance à une cité entière. Tandis que des rues s'étendaient autour d'elle comme les racines d'un arbre, elle avait poussé par à-coups : une aile supplémentaire par-ci, un troisième étage par-là, quatre tourelles pour couronner la structure d'origine… Plus récemment, elle s'était dotée de créneaux, d'un mur d'enceinte et même d'une petite douve, décorative plus qu'utilitaire. De majestueux cygnes noirs et blancs y nageaient, décrivant des cercles languides autour de la Citadelle, et un parc s'étendait sur ses berges.

Fiers de l'élégance de leur château, la plupart des citoyens de

Ruissombre avaient oublié de quelle graine était sortie leur ville. L'ancienne tour de signalisation – un tas de pierres grossièrement assemblées et à demi rongées par les ans, désormais enfoui sous une maçonnerie toute fraîche – demeurait le véritable cœur de la Citadelle. Seule une poignée d'hommes se souvenait encore de son nom : Rash'amon, l'Aiguille Sanglante. Elle avait été baptisée ainsi durant la première bataille contre le Gul'gotha qui, cinq cents ans plus tôt, avait vu un millier d'hommes périr en défendant les plaines. Ses remparts illuminés par les feux des armées n'aines assiégeantes avaient ruisselé de sang pendant une lune entière. Elle n'était tombée entre les mains de l'ennemi qu'à la mort de son dernier défenseur.

Pourtant, les jumeaux n'ignoraient pas sa funeste histoire. Car elle constituait leur véritable héritage.

Mycof et Ryman glissaient en silence dans les passages de plus en plus exigus qui reliaient leur luxueuse chambre de l'aile ouest à la tour intérieure de la Citadelle. Les murs se resserrèrent autour d'eux, les forçant à marcher l'un derrière l'autre, et le plafond s'abaissa jusqu'à frôler leurs cheveux blancs. Enfin, ils atteignirent une porte de bronze martelé, couverte de vert-de-gris. Mycof sortit une clé de sa manche et l'introduisit dans la serrure avant de la faire tourner.

Quand il poussa le battant, un courant d'air lui souffla au visage. Il se remplit les poumons d'une délectable odeur de moisissure, de terre humide et de musc qui fit chanter son sang dans ses veines. Ryman s'immobilisa derrière lui, fermant à demi les paupières pour mieux savourer les effluves qui montaient de la cave.

— Viens, mon frère, dit-il d'une voix rauque en s'engageant dans l'escalier. Le soleil ne tardera plus à se coucher.

Il commença à descendre les marches raides et droites en s'appuyant sur le mur de pierre, et Mycof vit que la main de son frère tremblait légèrement. Lui aussi frémissait d'excitation, à tel point qu'il dut se retenir pour ne pas pousser son jumeau. Ryman dut sentir son impatience planer au-dessus de lui tel un nuage orageux, car il pressa le pas. Profitant de ce que son frère lui tournait le dos, Mycof s'autorisa un sourire. Ils se

connaissaient si bien tous les deux !

À mesure qu'ils descendaient l'escalier en colimaçon, la pénombre s'épaississait autour d'eux. Les domestiques chargés de renouveler les torches dans le reste de la Citadelle ne descendaient jamais ici : les jumeaux étaient les seuls à détenir la clé qui permettait d'accéder aux boyaux de Rash'amon. Pourtant, ils ne tardèrent pas à discerner une lueur faiblarde en contrebas.

Tels des papillons irrésistiblement attirés par une flamme, ils dévalèrent le reste des marches sans se soucier de leurs pantoufles qui glissaient sur la pierre humide. La lumière rougeâtre s'intensifiait ; elle les appelait.

Mycof et Ryman passèrent devant plusieurs portes murées à grand renfort de briques. Ils les ignorèrent et continuèrent à descendre. Mycof n'avait d'yeux que pour la lumière. Il se passait la langue sur les lèvres tandis qu'une faim dévorante grandissait en lui.

Le temps d'atteindre le bas de l'escalier, les jumeaux riaient hors d'haleine. Ils se trouvaient au niveau le plus bas de l'Aiguille Sanglante. Ici, les dalles étaient recouvertes d'une fine couche d'eau noire et huileuse qui reflétait la lumière en provenance de la cave voisine.

Soulevant des éclaboussures sur leur passage, Mycof et Ryman se ruèrent vers la plus profonde des pièces de Rash'amon et vers le secret qu'elle abritait. Comme le voulait la coutume, le sol de la cave n'était pas en pierre, mais en terre battue – ou du moins, il l'avait été avant que la tour s'enfonce dans la nappe phréatique de Ruissombre et que les infiltrations d'eau le changent en boue.

Ryman fut le premier à entrer. Immédiatement, il s'enfonça jusqu'aux chevilles, et dut arracher ses pieds à la boue l'un après l'autre pour continuer à avancer. Un répugnant bruit de succion ponctuait chacun de ses pas tandis qu'il se rapprochait de son but. La boue avait déjà englouti ses deux pantoufles, mais il n'en avait cure. Il n'aurait pas de mal à les remplacer. Derrière lui, il entendait Mycof lutter de la même façon. Tous deux avaient les yeux rivés sur l'objet de leur dévotion.

La créature était accroupie au centre de la pièce, nue et à

demi enfoncée dans la boue. Son corps trapu ressemblait à une masse d'os et de muscles qu'un artiste cruel se serait contenté de modeler grossièrement en forme de torse et de membres. Son nez crochu dégoulinait vers ses lèvres épaisses comme de la cire fondue et, au fil du temps, ses yeux noirs s'étaient enfoncés dans leurs orbites. Devant son ventre, une sphère d'éb'ène enflammée par d'antiques souvenirs de Rash'amon lévitait en tournoyant sur elle-même, sa lueur sanglante illuminant les traits glabres et anguleux du maître des jumeaux.

C'était le sourcier – celui qui avait découvert Mycof et Ryman cinq hivers auparavant, celui qui leur avait fait don de la Meute après qu'ils eurent juré de servir le Cœur Noir.

Les deux frères tombèrent à genoux et arrachèrent leurs vêtements de soie à pleines mains. Des spasmes d'extase primitive tordaient leurs traits identiques et, sur leurs visages d'ordinaire impassibles, se succédèrent une myriade d'émotions brutales. Inclinant leur front jusqu'à le maculer de boue épaisse, ils se prosternèrent devant leur dieu et renouvelèrent leur allégeance à Torwren, le dernier des maléfiques seigneurs nains.

Er'ril saisit sa dernière dague de lancer et l'approcha de la meule. Il se tenait un peu à l'écart de la porte de l'entrepôt, dans l'ombre de laquelle Elena et sa tante conféraient à voix basse. Mycelle avait demandé au guerrier de s'éloigner pendant qu'elle examinerait la jeune fille. Pour l'instant, elle semblait en savoir plus que lui sur Elena, aussi Er'ril avait-il obtempéré à contrecœur.

Autour de lui, les autres membres de la troupe vaquaient à leurs occupations respectives. Comme après chaque représentation, ils rangeaient leurs accessoires, remettaient les hirondelles de Méric dans leur cage et balayaient leur coin de la grand-place. Kral grommelait en luttant pour hisser les rideaux à l'arrière du chariot. Le soleil se couchait, et une odeur de pluie imminente planait dans l'air ; les compagnons devaient remballer au plus vite. Ils ne laisseraient derrière eux que la scène qui serait trop longue et trop difficile à démonter.

Ils avaient dû s'acquitter d'une somme considérable pour pouvoir s'installer sur la grand-place. Au moins, Er'ril avait

marchandé pour inclure dans ce prix le stationnement du chariot et le stockage du matériel dans l'entrepôt voisin. Les compagnons eux-mêmes étaient logés dans une petite auberge sur le côté nord de la place : *Le Poney peint*. C'était un établissement assez miteux, mais plus ils économiseraient sur leurs dépenses courantes, plus vite ils gagneraient de quoi payer leur transport vers la cité côtière de Boudumonde.

Tandis que les autres s'affairaient, Er'ril aiguisait sa dague avec des gestes précis. Il ne prêtait pourtant guère attention à ce qu'il faisait. Son regard était fixé sur Elena et sur Mycelle. Après avoir déclaré que sa nièce était ensor'celée, la guerrière avait refusé d'en dire davantage tant qu'elle n'aurait pas interrogé la jeune fille au sujet de l'étrange petit garçon qui l'avait accostée.

Le jour déclinait ; un brouillard crépusculaire montait depuis le fleuve. Er'ril testa le tranchant de sa dague et, satisfait, rangea sa meule. Quand le raclement du métal sur la pierre se tut enfin, les voix des deux femmes parvinrent à ses oreilles.

— Est-ce ici que l'enfant est apparu ? demanda Mycelle. Dans l'embrasure de cette porte ?

Elena acquiesça.

— J'ai cru qu'il s'était perdu.

Tout en les espionnant, Er'ril huila sa dague et la rangea avec les six autres dans son coffret en bois. Il s'en était tant servi que les manches portaient une multitude d'éraflures, mais les lames demeuraient lisses et brillantes comme si elles sortaient juste de la forge.

Mycelle se redressa enfin.

— Un enfant perdu… C'est tout à fait son style.

— Le style de qui ? demanda Elena.

Au lieu de répondre, sa tante promena un regard à la ronde en inclinant la tête sur le côté, comme si elle guettait un bruit qu'elle était seule capable de percevoir.

Mi-intrigué mi-soupçonneux, Er'ril referma son coffret et se dirigea vers les deux femmes.

— Je vous ai entendue, lança-t-il à Mycelle. Savez-vous réellement qui pourrait être l'auteur de cette attaque contre Elena ?

La guerrière blonde le foudroya du regard et lui fit signe de

se taire.

— Et que vouliez-vous dire en déclarant qu'Elena avait été ensor'celée ? enchaîna Er'ril.

Mycelle garda le silence et continua à écouter. Puis elle secoua la tête.

— Ensor'celée, répondit-elle en détachant les syllabes comme si elle s'adressait à un simple d'esprit, ça signifie qu'une sor'cière lui a jeté un sort.

Entre Er'ril et Mycelle, la tension s'épaissit comme un brouillard glacial.

Elena se racla la gorge.

— Mais… je croyais que j'étais la seule sor'cière d'Alaséa, dit-elle timidement.

Mycelle lui sourit.

— Qui t'a raconté une ânerie pareille ?

Elena jeta un coup d'œil éloquent à Er'ril.

— Les hommes ! soupira la guerrière en levant les yeux au ciel. Apparemment, il était temps que j'arrive. Elena, tu es la seule sor'cière de sang qui existe actuellement en Alaséa. Mais d'autres femmes imbues de magie élémentale se sont proclamées sor'cières de ces contrées : sor'cières des océans, sor'cières des forêts, sor'cières des rivières… Je crois que c'est l'une d'entre elles qui t'a fait ça.

— Laquelle ?

— Je préfère ne rien dire avant d'avoir procédé à quelques vérifications.

Méric et Fardale se rapprochèrent. Eux aussi avaient dû entendre les paroles de Mycelle. Le loup renifla la main d'Elena.

Er'ril jeta un coup d'œil à la ronde. La grand-place était déserte à l'exception d'une poignée de citoyens. Mais, grâce à l'orage qui menaçait, tous se dépêchaient de terminer leurs courses pour rentrer chez eux avant le début de la pluie. Personne ne prêtait la moindre attention à la petite troupe.

— Pensez-vous que le Seigneur Noir soit impliqué ? demanda Méric.

— Non, je ne perçois pas de corruption dans cette magie, répondit Mycelle.

Mais elle semblait distraite, et ses yeux étaient plissés par la

concentration. Sa nervosité contamina Er'ril, qui suggéra :

— Peut-être vaudrait-il mieux poursuivre cette conversation à l'auberge.

Mycelle acquiesça.

— C'est la première chose sensée que je vous entends dire.

Ayant remballé leur matériel pour la nuit, Kral et Tol'chuk ouvrirent les portes de l'entrepôt et tirèrent le chariot à l'intérieur. Des couvertures étaient posées au pied d'un des murs de briques. Tol'chuk et Fardale dormaient là depuis leur arrivée à Ruissombre, à la fois pour décourager les voleurs et pour éviter de se montrer en ville. Un og're et un loup en liberté risquaient d'éveiller des soupçons fort malvenus.

Tol'chuk commença par protester : il ne voulait pas être exclu de la discussion. Mais Fardale le fixa pendant quelques secondes comme s'il lui envoyait des images mentales, et l'og're se tut. Mycelle posa une main sur le bras de son fils.

— Nous parlerons plus tard, lui promit-elle.

Sans répondre, Tol'chuk se détourna et alla s'occuper des chevaux. Les compagnons laissaient leurs montures dans une petite cour derrière l'entrepôt – car il était plus économique de les nourrir et de les panser eux-mêmes que de payer un supplément pour les loger à l'auberge. Et puis, l'écurie du Poney peint était un bâtiment de planches à moitié pourri et infesté de rats aussi gros que des chiens.

Les chambres des compagnons ne valaient guère mieux. Petites et sombres, elles empestaient le poisson qui grillait en cuisine à longueur de journée. Ruissombre était une ville fluviale, et le chef ne se souciait guère de varier ses menus ; aussi servait-il du cabillaud d'eau douce à tous les repas.

Dès que le chariot fut à l'abri, Er'ril entraîna ses compagnons vers l'auberge. Tandis qu'ils traversaient la salle commune bondée, Mycelle promena un regard désapprobateur à la ronde.

— Décidément, lâcha-t-elle en fixant les trois tables occupées par des dockers à la mine patibulaire, il était grand temps qu'une femme se joigne à vous.

Deux ouvriers jetèrent un coup d'œil aux nouveaux venus, et leurs yeux s'écarquillèrent à la vue de la sculpturale guerrière blonde. Une grimace lubrique releva les coins de leur bouche.

Mais Mycelle les toisa d'un regard étincelant comme de l'acier, et, très vite, ils choisirent de s'absorber dans la contemplation de leur chope.

— Où sont vos chambres ? s'enquit Mycelle.

Er'ril se dirigea vers l'escalier, ne s'arrêtant que pour commander un souper froid à l'aubergiste.

— À l'étage, répondit-il. J'en ai loué deux.

Il attaqua la montée, faisant craquer les marches sous son poids.

— Comme c'est généreux de votre part, railla Mycelle en lui emboîtant le pas.

Bientôt, les six compagnons furent entassés dans la plus grande des deux chambres. Mycelle se rembrunit encore en découvrant l'endroit où dormait sa nièce, mais, pour une fois, elle se garda de tout commentaire. Les lits jumeaux se composaient d'une maigre paillasse posée sur un sommier de planches branlant. L'unique fenêtre donnait sur la cour de l'auberge ; bien qu'ouverte, elle aspirait la chaleur du dehors au lieu de rafraîchir la pièce. Pour ajouter à l'atmosphère étouffante, le plafond bas semblait peser sur les épaules de tous les occupants. Kral devait baisser la tête pour ne pas se cogner contre les poutres.

— Installons-nous confortablement. La discussion risque d'être longue, prévint Er'ril.

Mogweed et Méric réquisitionnèrent un lit ; Kral et Elena s'assirent sur l'autre. Seuls Mycelle et Er'ril restèrent debout, se faisant face comme deux loups sur le point de se battre pour le titre de chef de meute.

La guerrière fut la première à parler.

— J'ai examiné la main d'Elena. Je ne pense pas que l'ensor'cellement dont elle est victime constitue un risque immédiat, mais des dangers bien plus grands arpentent les rues de cette cité. Il ne faut pas qu'elle reste à Ruissombre.

— Je suis parfaitement capable de m'occuper d'elle, répliqua Er'ril. Je l'ai protégée jusqu'ici. Je la conduirai à Val'loa. Pourquoi devrions-nous vous faire confiance ?

— C'est la mère de…, commença Kral.

D'un regard, Mycelle lui intima le silence.

— Si ça ne vous fait rien, je raconterai mon histoire moi-même.

Et elle entreprit de relater ses voyages, sans oublier le temps qu'elle avait passé parmi la tribu og're. Er'ril l'écouta en manifestant de nombreux signes d'impatience. Mais la guerrière blonde avait planté ses yeux dans les siens, et il percevait sa sincérité.

— Après la naissance de Tol'chuk, je fus bannie des montagnes et recueillie par la tante d'Elena. Fila m'apprit qui j'étais vraiment et me révéla le don que je portais dans mon sang. Elle m'expliqua pourquoi je ressemblais si peu aux autres si'lura qui se contentaient d'une existence sédentaire dans leur forêt natale, pourquoi mon don m'avait poussée à quitter les contrées Occidentales pour me mettre en quête d'horizons lointains.

— Et en quoi consistait ce don ? demanda Er'ril.

Du menton, Mycelle désigna les occupants des deux lits.

— Comme Kral et Méric, je suis née imprégnée de magie élémentale – mais, contrairement à eux, je ne suis liée ni à la pierre, ni à l'air ou au vent.

Le montagnard et l'el'phe la fixèrent d'un air alarmé.

— Comment êtes-vous au courant pour eux ? s'enquit Er'ril.

— C'est justement en ça que consiste mon don. Je suis une sourcière.

— Une sourcière ?

— Une chasseuse d'élémentaux, si vous préférez. À chaque génération naissent quelques individus spécialement réceptifs à la magie élémentale, capables de déceler sa présence et de percevoir sa nature exacte. Je suis l'une d'entre eux. La magie qui coule dans les veines d'autrui m'appelle comme une chanson silencieuse ; elle m'attire comme un aimant.

— Et c'est tante Fila qui a découvert ça en toi ? s'émerveilla Elena.

— C'était une femme très érudite et extrêmement talentueuse. (Mycelle inclina la tête en hommage à la disparue.) Elle m'a invitée à entrer dans la Sororité et m'a appris comment utiliser ma magie. Elle savait qu'un jour, les élémentaux auraient un rôle important à jouer dans le destin d'Alaséa –

qu'ils sauveraient ou condamneraient nos contrées. Une fois, elle m'a dit : « La sor'cière est la clé, mais les élémentaux seront son écrin. » Elle a donné un but à ma vie.

— Mais que voulait-elle que tu fasses ?

Mycelle répondit à sa nièce en gardant les yeux braqués sur Er'ril.

— En tant que sourcière, je devais arpenter les routes d'Alaséa, découvrir les gens dotés de pouvoirs élémentaux et les prévenir.

— Les prévenir de quoi ? demanda le guerrier sur un ton bourru.

— Les prévenir que je n'étais pas la seule sourcière au monde. (Mycelle marqua une pause pour laisser à ses auditeurs le temps de digérer ses paroles.) Car le Gul'gotha avait recruté ses propres sourciers qui, comme moi, battaient la campagne en quête de jeunes élémentaux. Mais là où je me contentais de les mettre en garde, ils les violaient. À l'aide des instruments fournis par le Cœur Noir, ils corrompaient leur magie pour faire d'eux les soldats d'une armée abominable : la malegarde.

Er'ril écarquilla les yeux. Il revit les cheveux noirs de Vira'ni et son teint d'albâtre. Une ombre voila son regard. Sur le visage de ses compagnons, il lut un choc à peine moins grand que le sien.

— Je crois… je crois que nous avons déjà rencontré l'un de ces élémentaux corrompus, marmonna-t-il.

Ce fut au tour de Mycelle de se montrer surprise.

— Vous avez affronté un malegarde et survécu ?

— De justesse, murmura Elena.

— À quoi servent vos mises en garde ? s'exclama Er'ril d'une voix soudain brûlante de colère. Dès lors qu'ils se font capturer, ces élémentaux n'ont aucun moyen de résister au Seigneur Noir.

— Si, il existe un moyen de lutter contre la corruption du Gul'gotha.

Mycelle fouilla dans une de ses poches et en sortit une minuscule fiole de jade.

Elena se redressa sur le lit.

— C'est le même pendentif que celui qu'oncle Boln m'a offert pour communiquer avec le fantôme de tante Fila ! s'écria-t-elle.

Mycelle fronça les sourcils. De toute évidence, elle ne savait pas de quoi parlait la jeune fille.

— C'est bien ta tante Fila qui me l'a donné, concéda-t-elle. Une des femmes de la Sororité savait tailler le jade. Durant mes voyages, j'ai distribué un bijou identique à chacun des élémentaux que je découvrais. Je leur expliquais qu'en cas d'attaque il leur suffirait d'avaler le contenu de la fiole pour ne pas succomber à la magie noire du Gul'gotha.

— Donc, il y avait un moyen, murmura Er'ril, effondré.

Si seulement le chemin de Vira'ni avait croisé celui de cette femme…

Par contraste avec celui du guerrier, le visage d'Elena s'éclaira.

— Cette fiole contient-elle un élixir magique ? demanda la jeune fille, pleine d'espoir.

— C'est ce que j'ai raconté à tous ces gens. (Pour la première fois depuis le début de son récit, Mycelle baissa les yeux.) Mais c'était un mensonge. En réalité, toutes les fioles contenaient du poison.

Un silence choqué s'abattit dans la pièce.

— La mort est l'unique moyen d'empêcher la corruption de s'emparer de vous, poursuivit Mycelle. La Sororité estimait qu'il valait mieux périr que devenir l'esclave du Seigneur Noir. Une fois possédé, nul ne peut plus revenir en arrière. (Elle marqua une pause.) Mais nous n'étions pas prêtes à courir le risque que les élémentaux fassent le bon choix d'eux-mêmes. Aussi avons-nous pris les mesures nécessaires pour qu'ils ne passent jamais dans le camp adverse.

Elle leva les yeux et, très vite, les baissa de nouveau en voyant l'expression horrifiée des compagnons.

Mogweed fut le premier à recouvrer l'usage de la parole.

— Vous avez tué des gens, souffla-t-il, incrédule.

Mycelle releva la tête et pivota pour affronter tour à tour chacun des occupants de la pièce. Des larmes brillaient dans ses yeux, mais sa voix était plus tranchante que jamais.

— Ne me jugez pas ! J'ai fait mes propres choix, et je ne reviendrai pas dessus. J'ai abandonné mon amant og're et mon fils. J'ai renoncé à mon héritage si'lura et me suis figée à jamais

dans cette forme humaine. J'ai donné du poison à des enfants et accepté les remerciements de leur mère. Je ne l'ai pas fait de gaieté de cœur et, quoi qu'il advienne, je ne m'en excuserai pas.

Elle s'immobilisa face à Er'ril, les sourcils froncés.

— Cette guerre est la dernière. Pour lever la malédiction qui pèse sur nos terres, nous devons tous saigner.

Sa poitrine se souleva d'émotion. Elle ferma les yeux et baissa la voix.

— La bataille silencieuse qui m'oppose aux sourciers du Seigneur Noir faisait déjà rage avant la naissance d'Elena. Sans moi, un mur de malegardes se dresserait entre vous et Val'loa. Ce sont mes mensonges et mon poison qui ont ouvert un chemin ensanglanté à la sor'cière.

Rouvrant les yeux, elle fixa Er'ril avec une intensité qui le glaça jusqu'à la moelle.

— Serez-vous trop timorés pour l'emprunter ?

Er'ril déglutit. Il était incapable de répondre. Il ne savait pas qui l'effrayait le plus, de la malegarde ou de cette femme au cœur de pierre.

— Nous avons tous fait des choix difficiles, déclara enfin Kral.

— Oui, mais on nous a donné la possibilité de les faire, rappela timidement Elena. Ces pauvres élémentaux innocents n'ont pas voix au chapitre. Ils mettront eux-mêmes fin à leur vie sans s'en rendre compte.

— Mais qu'est-ce qui est le plus cruel : savoir ou ne pas savoir ? lança Mogweed.

Les compagnons échangèrent des regards troublés. Aucun d'eux n'avait de réponse à cette question.

Mycelle fut la première à rompre le silence.

— Vous comprendrez bientôt mes motivations. J'ai déjà repéré deux malegardes à Ruissombre – deux élementaux corrompus qui arpentent les rues de la cité à votre recherche. Le temps que vous perdez à débattre de ma moralité, ils l'utiliseront pour vous arracher le cœur et le faire rôtir à la broche.

Ces mots tirèrent les compagnons de leur méditation, réveillant les peurs qui sommeillaient en eux depuis leur bataille

contre Vira'ni.

— Que devons-nous faire ? demanda Kral.

— Le nécessaire pour survivre, répondit Mycelle d'une voix venimeuse. (Elle rangea la fiole de poison dans sa poche.) Comme je l'ai fait toute ma vie.

— Relevez-vous, gronda le seigneur n'ain d'une voix rauque qui blessa les oreilles des jumeaux.

Ils se redressèrent, le visage maculé de boue. Mycof savoura le goût de la vase sur ses lèvres. C'était un nectar délectable, mais la moindre des extases qui les attendaient cette nuit-là. Agenouillé près de son frère, Ryman semblait en proie à la même ivresse.

La sphère d'éb'ène qui tournoyait devant le n'ain ralentit et se posa dans ses mains pâles. Des traînées de feu sanglant balafraient sa surface noire, zébrée par des veines d'argent semblables à des éclairs.

— Êtes-vous prêts à accepter le Sacrement ? demanda le n'ain.

Son regard balaya les jumeaux, zigzaguant sur leur peau telle une anguille aveugle tandis qu'il jaugeait leur valeur.

— Oui, seigneur Torwren, récitèrent Mycof et Ryman en chœur. Nous vous faisons don de nos corps.

Le n'ain se leva sur ses jambes tordues.

— Alors, venez recevoir la récompense que vous offre votre maître.

Il tendit la pierre d'éb'ène vers eux.

À quatre pattes dans la boue, les jumeaux rampèrent jusqu'au talisman.

— Venez, les encouragea Torwren d'une voix qui leur mit les nerfs à vif. Renoncez à la fraîcheur de votre chair pour la brûlure de la chasse. Ce soir, le seigneur Gul'gotha a besoin de vos talents. D'autres élémentaux sont arrivés à Ruissombre. Ils doivent être débusqués et amenés à Rash'amon pour recevoir le Sacrement.

Ryman éprouva un pincement de jalousie. Il ne voulait partager les rituels secrets de la Citadelle avec personne d'autre que son frère. Mais le feu sanglant de la pierre d'éb'ène se

reflétait dans ses prunelles, et il ne pouvait y résister.

La Meute était assoiffée. Elle avait besoin de sang.

Les jumeaux levèrent chacun une main boueuse vers le talisman. Ryman pressa sa paume sur la pierre froide et sut qu'il touchait le cœur de son maître. Il sentit ses boyaux et sa vessie se relâcher d'un coup, mais n'y prêta aucune attention. Déjà, le talisman aspirait la chaleur de son esprit.

Afin de compléter le Sacrement, Mycof ferma le cercle. Sa main libre saisit celle de Ryman. À présent, les jumeaux étaient à la fois liés à la pierre et entre eux. Le contact de la chair sur la chair mit un point final à l'invocation silencieuse, et la Meute put de nouveau se manifester en ce monde.

Ryman fixa son frère tandis que la magie prenait le contrôle de leur corps. C'était comme se regarder dans un miroir. Qu'il était beau ! Un spasme de douleur le traversa, lui arrachant une grimace. Il vit la peau de Mycof onduler et sut que la sienne en faisait autant. Des pustules noires aussi grosses que des pouces affleurèrent sous leur peau pâle. Toute couleur déserta leurs lèvres pincées.

La Meute arrivait.

Très vite, un millier de furoncles recouvrit la chair de leur visage, de leurs bras, de leur poitrine, de leur ventre, de leurs fesses et de leurs jambes. Mycof regarda un abcès plus gros que les autres pousser sur la joue de son frère et enfler sous la pression de son contenu impatient de se mettre en chasse. La protubérance explosa en faisant gicler quelques gouttes de sang. Mycof sentit une éruption similaire près de son mamelon droit. On aurait dit la piqûre d'une guêpe.

Bientôt, les jumeaux eurent l'impression d'être attaqués par un essaim. Ils poussèrent un gémissement extatique.

Un long ver noir s'extirpa de la plaie purulente sur la joue de Ryman. Des centaines d'autres l'imitèrent, rampant hors de leur terrier de chair. Frappé d'émerveillement, Mycof admirait la beauté de son frère, des larmes plein les yeux. La peau nue de Ryman était festonnée de centaines de créatures qui se tordaient comme des tentacules de ténèbres. Mycof savait que son corps servait de réceptacle à un miracle identique.

Son regard croisa celui de Ryman, et tous deux surent que le

moment était venu.

Telles des feuilles tombant à l'automne, les vers se laissèrent choir sur le sol de la cave. De petites éclaboussures ponctuèrent leur atterrissage dans la boue. Aussitôt, ils se mirent à boire l'eau croupie et à dévorer la vase du fleuve. Leur corps grossit et se couvrit de poils drus. De petites pattes griffues jaillirent sous eux. Une de leurs extrémités s'allongea pour former un museau moustachu, au-dessus duquel apparurent deux yeux rouges ; l'autre se changea en une longue queue pâle qui fouetta l'air derrière eux.

Scrofuleux et sanguinolents, les jumeaux regardèrent fièrement l'armée de rats qui grouillait autour de leurs genoux. La Meute était prête.

Le seigneur n'ain reprit la parole.

— C'est fait. Que la chasse commence.

Sur ces mots, Mycof et Ryman s'écroulèrent dans la boue alors que leur esprit pénétrait la Meute. À présent, ils ne faisaient plus qu'un avec leurs rejetons – un millier d'yeux en boutons de bottine, un millier de dents aiguës et assoiffées de sang. Ils envoyèrent les rats à l'assaut des marches de Rash'amon, les poussèrent dans les moindres fissures de la pierre. Jaillissant du cœur de l'Aiguille Sanglante, les créatures se déployèrent dans la Citadelle et se répandirent dans les rues de la cité endormie.

Mais, dans les entrailles de Rash'amon, les jumeaux gisaient toujours sur le sol. Si leurs yeux ne pouvaient plus voir le n'ain accroupi près d'eux, leurs oreilles l'entendaient encore.

— Allez-y, chuchota Torwren. (Une grimace avide étira ses lèvres épaisses.) Ramenez-moi la magie.

Alors que Tol'chuk déplaçait un tonneau d'eau douce, il sentit quelque chose lui chatouiller le pied. En baissant les yeux, il découvrit un gros rat de rivière accroupi près de ses orteils. Être tenu à l'écart par ses compagnons l'avait mis de fort méchante humeur, aussi donna-t-il un violent coup de pied à l'importun. Il avait l'intention de l'éventrer avec ses griffes, mais la créature était trop rapide ; elle s'enfuit en poussant un couinement outré. Tol'chuk la suivit des yeux, les sourcils

froncés. Il détestait les rats. Mais le fleuve ne coulait pas très loin de la grand-place, et cet entrepôt presque vide était une résidence de choix pour les répugnantes bestioles.

Debout près de la porte qui donnait sur la cour de derrière, Fardale tourna la tête vers Tol'chuk. Sa silhouette noire se découpait contre le brouillard dense qui avait envahi Ruissombre au coucher du soleil. La brume se mouvait comme une créature vivante ; elle paraissait bien plus substantielle que les bâtiments voisins dont on devinait à peine les contours. Quant aux chevaux des compagnons, ils n'étaient pas plus visibles que si le grand monstre blanc les avait avalés tout rond. Seuls quelques hennissements et quelques bruits de sabots trahissaient leur présence dans la cour.

Dans la maigre lumière fournie par deux lampes à huile, Tol'chuk vit les poils de Fardale se hérisser sur son échine. Le loup le fixa de ses yeux ambrés et lui envoya une image mentale : *Une charogne abandonnée sur la piste.*

Son tonneau sous le bras, Tol'chuk se dirigea vers Fardale. Il avait appris à faire confiance au loup, dont les perceptions étaient autrement plus affûtées que celles d'un og're. Mais, au-delà de la porte ouverte, il ne vit rien d'autre qu'un mur de brouillard.

— Qu'as-tu senti ?

Fardale leva le museau pour humer la brise nocturne, puis planta ses yeux étincelants dans ceux de Tol'chuk. Une nouvelle image se forma dans l'esprit de l'og're. *Des araignées qui grouillent au pied des arbres et dans leurs branches.* Il savait que Fardale ne faisait pas allusion aux araignées ordinaires qui tissaient leurs toiles parmi les poutres de l'entrepôt. Machinalement, il gratta l'une des innombrables cicatrices qui constellaient son épiderme depuis qu'il s'était fait attaquer par la Horde.

— Un autre démon ? suggéra-t-il.

Les yeux de Fardale brillèrent de plus belle. *Un loup qui renifle une multitude d'odeurs près d'un trou d'eau. Les odeurs tourbillonnent, et il ne parvient pas à les identifier.*

La main de Tol'chuk se crispa sur le tonneau. Dans cette cité humaine où s'exhalaient tant de parfums inconnus de lui, le

loup n'osait pas faire confiance à ses perceptions.

— On devrait peut-être rentrer les chevaux. Mieux vaut être trop prudent que pas assez, surtout par une nuit aussi étrange.

La réponse de Fardale apparut dans l'esprit de l'og're. C'était le visage d'Er'ril. Le loup se demandait s'il ne fallait pas alerter leurs compagnons.

Tol'chuk grimaça. Quelques instants plus tôt, il aurait été ravi d'avoir une excuse pour rejoindre les autres à l'auberge, mais la vague inquiétude de Fardale constituait-elle une raison suffisante pour abandonner son poste ? Que pourrait-il raconter à Er'ril, sinon que le loup avait capté une odeur qu'il ne parvenait pas à identifier ? À leur arrivée à Ruissombre, lui aussi avait été perturbé par tous ces parfums qu'il sentait pour la première fois.

Tol'chuk hésitait encore sur la conduite à tenir lorsque des hennissements paniqués s'élevèrent dans la cour, aussitôt suivis par un martèlement de sabots frénétique. L'og're et le loup se figèrent. Les chevaux avaient senti quelque chose.

Tandis que Tol'chuk et Fardale s'efforçaient de percer le brouillard, une forme noire et massive jaillit devant eux. Ils s'écartèrent précipitamment. Brume les dépassa en trombe, se ruant à l'intérieur de l'entrepôt. Les yeux de la jument roulaient dans leurs orbites, et elle avait l'écume aux lèvres.

Tol'chuk battit en retraite.

— Fardale, va à l'auberge prévenir les autres ! ordonna-t-il.

Le loup suivit son compagnon dans les profondeurs de l'entrepôt. Ses prunelles ambrées étincelèrent tandis qu'il lui envoyait une image. *Deux loups se mettent dos à dos pour repousser un ours affamé.*

— Oui, mais huit loups, ce serait encore mieux – surtout s'ils avaient des épées, contra Tol'chuk en se dirigeant vers une porte latérale.

Sans prendre la peine de chercher la clé, il décocha un coup de pied dans le battant. Les planches se brisèrent avec un craquement sec, et la porte s'ouvrit à la volée.

— Va me chercher de l'aide ! rugit l'og're.

Puis il fit demi-tour.

Fardale hésita sur le seuil, mais Tol'chuk s'éloignait déjà, se

dérobant à son contact visuel. Alors, le loup s'enfonça dans le brouillard et s'évanouit comme une ombre.

La petite jument grise d'Elena s'était réfugiée dans le coin opposé de l'entrepôt. Tol'chuk ne lui jeta qu'un bref coup d'œil avant de pivoter vers la cour de derrière. Des doigts de brouillard inquisiteurs s'insinuaient par la porte ouverte, glissant le long du sol ou se tendant vers le plafond.

Un mouvement furtif attira l'attention de l'og're vers les combles. Il bondit instinctivement sur le côté, puis réalisa que c'était juste une colonne de rats qui se déplaçait le long d'une poutre, fuyant l'envahisseur vaporeux. Quelle que soit la menace tapie dans le brouillard, elle avait réussi à effrayer même les intrépides rongeurs.

Tol'chuk allait se détourner quand l'un des rats dégringola de son perchoir et s'écrasa sur le sol en terre battue. L'impact lui brisa la colonne vertébrale ; pourtant, il tenta quand même de s'éloigner de la porte en se traînant à la force de ses minuscules pattes antérieures.

Que se passait-il donc ? Au-dessus de la tête de Tol'chuk, les rats paniquaient ; ils couinaient de terreur et se grimpaient les uns sur les autres dans leur hâte de s'enfuir. Deux d'entre eux tombèrent et moururent sur le coup, l'échine brisée.

Le premier rat blessé continuait à se démener bruyamment. Outre le fait qu'ils mettaient les nerfs de l'og're à vif, ses cris aigus risquaient de dissimuler l'approche de la menace. Tol'chuk leva son pied griffu pour l'écraser, mais la créature braqua sur lui ses petits yeux noirs pleins de douleur et de terreur, et l'og're hésita.

Les dents serrées, il reposa son pied et jura entre ses dents. Fréquenter des humains ne lui valait rien. Il se baissa pour ramasser le rongeur blessé. Il détestait les rats, mais il détestait encore plus voir souffrir des êtres innocents. Ne sachant pas quoi faire de la créature, il la fourra dans la sacoche qu'il portait sur la cuisse. Le rat s'agita quelques instants, puis cessa de remuer et de couiner. Il avait trouvé une cachette parfaite.

Le silence revint dans l'entrepôt. Tol'chuk alla chercher une des lampes à huile. Sous son bras gauche, il portait toujours le tonneau dont le poids et la solidité lui fournissaient un ancrage

contre la menace vaporeuse qui rampait au dehors.

Il se dirigea vers la porte ouverte. Les chevaux parqués dans la cour étaient étrangement silencieux depuis une bonne minute, réalisa-t-il soudain. Même les rats avaient fui l'entrepôt ou disparu dans un trou. C'était comme si le brouillard étouffait les sons en plus de masquer les images. Tol'chuk n'entendait que son propre souffle rauque. Il tendit sa lanterne à l'extérieur, mais la brume s'épaissit et bouillonna autour de sa main telle une gueule avide de l'engloutir.

Puis un émissaire du brouillard s'avança dans la sphère de lumière. Le mot « rat » fut le premier qui vint à l'esprit de Tol'chuk, mais, en vérité, il était bien inadéquat pour décrire la créature qui venait d'apparaître devant lui. Le rongeur pelotonné dans sa sacoche avait le poil brun et faisait la taille d'un poing. Celui-ci était aussi noir que les bassins d'huile enflammée qui s'étendaient sous les montagnes natales de Tol'chuk, et aussi gros que la tête de l'og're. Mais, le plus effrayant, c'était ses yeux rouges, brûlant d'un feu intérieur que l'on aurait pu croire alimenté par du sang.

Le monstre siffla, et tous les poils de Tol'chuk se hérissèrent sur son corps. Le rat-démon – car il ne faisait aucun doute que c'en était un – s'approcha de lui, le museau dressé et frémissant, comme si, outre l'odeur de l'og're, il humait son essence même.

Tol'chuk fit un pas en arrière et jeta le tonneau à la tête du monstre. Il avait bien visé. Le projectile s'écrasa sur sa cible et éclata en libérant une cascade d'eau douce. Mais le rat émergea des débris indemne et plus déterminé encore qu'auparavant. Ses yeux rouges brillaient d'un éclat féroce.

Lorsque leurs regards se croisèrent, l'écho de cris d'agonie très anciens résonna aux oreilles de Tol'chuk. L'og're eut l'impression que les prunelles écarlates du rat aspiraient une partie de lui-même. Au-delà des hurlements, il entendit un rire cruel – deux voix maléfiques qui s'esclaffaient à l'unisson. Sa vision se brouilla tandis qu'il basculait vers un monde de tours ensanglantées.

Puis une douleur atroce le transperça. C'était comme si des crochets de feu lui déchiquetaient la poitrine, Tol'chuk hoqueta. Il connaissait cette sensation : le Cœur de son peuple l'appelait.

Mais, jusqu'ici, jamais la sanguine ne s'était manifestée avec tant de force.

Ses doigts gourds lâchèrent la lanterne. Un peu d'huile enflammée éclaboussa ses cuisses et l'encadrement de la porte. La brûlure l'arracha à l'abysse écarlate des yeux du rat-démon. Il tapa des pieds et se gifla pour éteindre les flammes sur sa peau, mais un feu intérieur continuait à consumer ses os.

Luttant pour respirer malgré la douleur, il recula en titubant. Ses doigts fouillèrent maladroitement dans sa sacoche et se refermèrent sur le Cœur. À l'automne précédent, la sanguine l'avait protégé contre l'assassin de son père. Peut-être pourrait-elle l'aider une nouvelle fois.

Tol'chuk brandit la pierre d'un geste brusque. Il s'attendait à être aveuglé par sa flamboyance. Mais, au bout de son bras, la sanguine demeurait terne et inerte. Les yeux désespérés de l'og're ne discernaient pas la moindre étincelle dans ses profondeurs. Et les nerfs de ses doigts lui relayaient l'horrible vérité.

Le Cœur était mort. Sa magie avait disparu.

Le rat-démon avait atteint la porte de l'entrepôt. Les flammes de l'huile de lampe se propageaient face à lui, illuminant son pelage noir et ses yeux rouges. Il semblait avoir grossi. Derrière lui, des dizaines de créatures identiques émergèrent du brouillard. Toutes fixaient Tol'chuk de leurs prunelles flamboyantes.

L'og're ne pouvait pas résister à des démons si nombreux. Il tomba à genoux, et sa vision se brouilla de nouveau. Hurlements d'agonie et rire dément ponctuèrent sa chute.

16

Elena dévisagea Mycelle, oubliant les lianes qui lui enveloppaient la main gauche. Elle détailla les traits bien découpés de la guerrière blonde et les fourreaux qui saillaient derrière ses omoplates. Jadis, cette femme avait été comme une tante pour elle, mais, à présent, seule une étrangère lui faisait face. Elle n'arrivait pas à concilier ses souvenirs d'enfance avec les révélations accablantes de la sourcière.

Quand Elena était petite, sa « tante My » comptait parmi les rares adultes qui partageaient son intérêt pour les trésors enfouis dans sa vallée natale. Les autres femmes tentaient de l'initier à la cuisine ou à la couture, mais Mycelle l'accompagnait dans ses promenades à travers champs et forêts. Elles parlaient beaucoup ensemble. Elena appréciait que Mycelle la traite comme une adulte, qu'elle se montre toujours franche et directe avec elle. L'amie de sa tante Fila lui avait appris des tas de choses : comment se déplacer sans faire de bruit pour observer une famille de chevreuils, comment allumer un feu avec deux bouts de bois, quelles plantes sauvages étaient comestibles, possédaient des vertus curatives ou… ou pouvaient rendre les gens malades.

À ce souvenir, Elena frissonna. *Feuille de ciguë, racine de belladone…* À l'époque, Mycelle était déjà très calée en matière de poisons.

La détresse de la jeune fille n'échappa pas au regard acéré de la guerrière. Elle lui posa une main sur l'épaule et, quand Elena tenta de se dégager, elle la retint. Mais ce fut aux autres qu'elle adressa ces mots :

— Veuillez sortir, je vous prie. Nos plans pour échapper à la malegarde attendront quelques minutes.

— S'il y a du danger, nous devons filer le plus vite possible,

objecta Er'ril.

— Rien de tel qu'un départ précipité pour attirer l'attention de nos ennemis et tout flanquer en l'air. La malegarde n'a pas encore repéré Elena – sans quoi, elle serait déjà intervenue. (Mycelle fixa l'homme des plaines sans ciller.) Nous mettrons notre plan au point ce soir et quitterons la ville aux premières lueurs de l'aube.

Er'ril ouvrit la bouche pour protester. Alors, la voix tranchante de Mycelle se radoucit.

— Jusqu'ici, vous avez bien protégé Elena – tous autant que vous êtes. Je n'ai pas le moindre reproche à vous adresser. Mais toutes les guerres ne se gagnent pas avec des épées ou de la magie. L'issue de certaines batailles repose sur la force morale des belligérants. Et je sens qu'Elena a besoin d'entendre deux ou trois choses que seule une femme peut lui dire. C'est pourquoi je vous saurais gré de me laisser quelques minutes avec elle.

— S'il te plaît, Er'ril, fais ce qu'elle te dit, réclama Elena.

Le guerrier pinça les lèvres. Il n'aimait pas ça du tout.

Kral se leva et lui posa une main sur le bras.

— On peut toujours aller préparer nos sacs dans l'autre chambre, suggéra-t-il.

Méric et Mogweed se levèrent eux aussi.

— Quant à nous, nous irons chercher le dîner, proposa l'el'phe. On réfléchit toujours mieux le ventre plein.

Les épaules d'Er'ril se détendirent enfin.

— D'accord. Vous avez cinq minutes.

Les quatre hommes sortirent de la pièce l'un derrière l'autre. Er'ril fut le dernier. Arrivé sur le seuil, il jeta un coup d'œil sévère à Mycelle.

— Cinq minutes, pas plus.

La guerrière inclina la tête, à la fois pour acquiescer et pour le remercier.

Er'ril referma la porte.

— Et tirez le verrou derrière nous ! hurla-t-il à travers le battant en pin.

Mycelle suivit son conseil. Puis elle se débarrassa de ses fourreaux et se laissa tomber sur le lit à côté d'Elena.

— Comment as-tu fait pour le supporter si longtemps ?

La façon dont elle leva les yeux au ciel, son expression à la fois lasse et amusée réveillèrent de vieux souvenirs dans la mémoire d'Elena. En cet instant, Mycelle était bien la femme qu'elle avait connue jadis, et non la guerrière impitoyable qui avait empoisonné des enfants.

— Tante My…

La jeune fille ne savait pas par où commencer.

Mycelle se tourna vers elle. Pour la première fois, Elena remarqua les rides profondes qui sillonnaient son visage, le chagrin tapi au fond de ses prunelles d'azur. Sa mission lui avait coûté bien davantage que son discours crâneur le laissait paraître.

Mycelle prit le visage de sa nièce dans ses paumes en coupe et plongea son regard meurtri dans celui de l'adolescente. Puis elle leva une main pour caresser ses boucles noires.

— Tes beaux cheveux, dit-elle tristement.

— Ils repousseront, murmura Elena.

Mycelle soupira.

— Oui. Mais, dans tes yeux, je vois que d'autres parties de toi ont été mutilées – et celles-là ne repousseront pas. (Sa voix frémit de douleur.) Tu as grandi, Elena. Plus que tu ne le soupçonnes toi-même, je pense.

Des larmes picotèrent les yeux d'Elena, mais la jeune fille refusa de les laisser couler.

Mycelle la lâcha.

— J'aurais dû t'attendre à Gelbourg. Fila se doutait que tu étais l'élue, mais nous n'avions aucune certitude. La Sororité s'était déjà trompée par le passé. Quand j'ai eu vent de la mort de Fila, je suis immédiatement revenue dans la vallée. Mais, le temps que j'arrive, tu avais disparu. J'aurais dû être là pour toi. Quelqu'un aurait dû être là pour toi.

— Joach m'a aidée, s'étrangla Elena. Mais il… il…

Mycelle lui tapota le genou.

— Je sais. La Sororité a appris ce qui s'était passé. Elle m'a envoyée à ta recherche.

— Pourquoi ?

— Pour plusieurs raisons. D'une part pour te protéger,

d'autre part pour t'apprendre l'art de la guerre – le maniement de la dague et de l'épée.

— Mais j'ai ma magie, protesta Elena.

— Certains problèmes sont plus faciles à résoudre avec une lame qu'avec un sort. Je peux t'enseigner de quelle façon. Mais ça… (Mycelle prit la main droite de la jeune fille et ôta le gant en peau de daim qui dissimulait sa peau rougie.) La Sororité ne sait pas grand-chose sur ton pouvoir. Au fil des siècles, la vérité s'est égarée parmi les rumeurs et les mythes. Je crains que nous ayons perdu gros avec la mort de ton oncle. Boln avait reçu la mission de fouiller les ruines de l'ancienne académie pour y trouver des textes relatifs aux subtilités de la magie. Il devait t'aider le jour où tu entrerais en possession de ton pouvoir. Mais le peu qu'il avait découvert a disparu avec lui quand le skal'tum a brûlé son cottage.

Elena écarta les doigts de sa main écarlate, le cœur frémissant de désespoir.

— Alors, je devrai me débrouiller seule dans ce domaine.

— Oui, mais au sein de la Sororité certaines pensent que c'est préférable. (Mycelle posa sa grande main sur celle de sa nièce.) Et j'en fais partie.

— Pourquoi ? s'enquit Elena, perplexe.

— La prophétie a toujours dit que ce serait une sor'cière qui ferait résonner les tambours de guerre contre le Gul'gotha et porterait le flambeau de la liberté. (Mycelle se pencha vers la jeune fille pour donner plus de poids à ses paroles.) Une sor'cière, pas un mage. Les jeteurs de sort mâles n'ont pas pu résister au Gul'gotha la dernière fois. Alors, pourquoi s'en remettre à leurs connaissances ou à leurs procédés ? Ils sont déjà dépassés. Si une femme a été élue, c'est sûrement pour une bonne raison. Parce qu'il faut tracer un nouveau chemin, et parce qu'il faut le tracer avec le cœur.

Elena se ratatina sous le regard intense de la guerrière. Voyant son expression apeurée, Mycelle leva une main pour lui caresser la joue.

— Je suis désolée, dit-elle doucement. Je ne voulais pas t'effrayer.

— Je ne veux pas de ce fardeau, articula Elena d'une toute

petite voix.

Incapable de se retenir plus longtemps, elle laissa libre cours à ses larmes.

Alors, Mycelle la prit dans ses bras et la serra contre elle.

— Quelque chose me dit que tu as manqué de câlins pendant ton voyage, chuchota-t-elle en la berçant.

Elena se laissa aller. Dans l'étreinte de sa tante, elle sentait de la chaleur et de l'amour – non l'adoration que l'on voue à une héroïne malgré elle, mais l'affection sincère que l'on éprouve pour un membre de sa famille.

Pendant un long moment, les deux femmes restèrent blotties l'une contre l'autre. Puis, trop tôt au goût d'Elena, Mycelle lui souleva le menton et essuya ses joues humides.

— Tu as les beaux yeux de ta mère, murmura-t-elle.

Elena déglutit et ravala ses larmes.

— Et c'est tout ce que j'avais à te dire, en réalité. Je n'avais pas l'intention de te faire peur ou de t'accabler davantage. Je voulais juste te rappeler que tu n'es pas seulement une épée ou une main écarlate. Tu es aussi et avant tout la fille de ta mère – une femme. Et ce sera peut-être ton principal atout contre les ténèbres que tu devras affronter.

Avec un léger froncement de sourcils, Mycelle caressa de nouveau les cheveux courts d'Elena.

— Je sais que ce ne sera pas facile au milieu de tous ces hommes, mais tâche de ne pas oublier que tu es une femme.

Puis elle sourit et serra une dernière fois sa nièce contre elle avant de la lâcher.

— C'est promis, répondit Elena, se souvenant de ce matin d'hiver où elle avait levé ses deux mains – une rouge et une blanche – dans la lumière de l'aube.

Elle les avait serrées l'une contre l'autre en se déclarant à la fois sor'cière et femme. À l'époque, était-elle déjà consciente de l'importance de cette dualité ?

— Sor'cière et femme, marmonna-t-elle.

— Que dis-tu, ma chérie ?

Avant qu'Elena puisse répondre, des coups violents ébranlèrent la porte de la chambre. La voix d'Er'ril s'éleva de l'autre côté des minces planches de pin.

— Le loup vient de nous prévenir ! L'entrepôt est attaqué !

Sans un mot, Mycelle bondit sur ses pieds et renfila ses fourreaux.

— Dépêche-toi, ma chérie, lança-t-elle à Elena. (Elle se dirigea vers la porte en marmonnant :) Maudites soient mes oreilles ! Je savais bien que j'avais senti quelque chose tout à l'heure.

Elle poussa le verrou et ouvrit le battant à la volée. Le cœur dans la gorge, Elena se leva pour la suivre.

Er'ril était planté dans le couloir, le visage rouge et le poing encore levé. Il recula pour laisser sortir les deux femmes.

— Il faut faire vite, les pressa-t-il.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Mycelle en se plantant devant lui.

— Je n'en suis pas certain.

Er'ril fit mine de se diriger vers l'escalier, mais la voix de la guerrière le retint.

— Nous n'irons pas là-bas, lâcha-t-elle calmement.

Er'ril lui fit face.

— Nous n'avons pas le temps de discuter ! Tol'chuk est en danger !

— Et vous voudriez précipiter Elena dans le même piège que lui ? répliqua Mycelle en haussant les sourcils.

— Je… (Er'ril hésita.) Nous ne pouvons pas abandonner Tol'chuk. Kral et les autres sont déjà partis l'aider.

— Kral est un féroce combattant. J'ai vu comment il manie sa hache. Quelle que soit la chose qui a attaqué l'entrepôt, si un montagnard et un og're ne peuvent pas en venir à bout, il serait stupide de lui livrer Elena.

— Je peux me battre, intervint la jeune fille d'une voix mal assurée.

Mycelle lui posa une main sur l'épaule.

— Je n'en doute pas, ma chérie. Mais utiliser ta magie ici, ce serait comme allumer un signal flamboyant pour inviter les sbires du Seigneur Noir à te rejoindre. Tu es l'avenir d'Alaséa. Nous ne pouvons pas prendre le risque de te perdre.

— Mais nous devons au moins essayer de…

Elena jeta un coup d'œil à Er'ril, quêtant son soutien.

Elle ne l'obtint pas. Les prunelles du guerrier lançaient des éclairs de frustration.

— Je déteste ça, mais Mycelle a raison. Tu connais notre plan de secours. Si nous venons à être séparés, nous nous retrouvons à Boudumonde dans une lune.

— Mais…

— Bien, coupa Mycelle. C'est réglé. Je soupçonne que les malegardes stationnés à Ruissombre sont déjà en chemin. Nous ferions bien de ficher le camp si nous voulons survivre.

Elena leva un regard blessé vers sa tante.

— Mais Tol'chuk… C'est ton fils. Vas-tu l'abandonner une deuxième fois ?

La question venait du cœur, et elle fendilla la détermination de la guerrière. Celle-ci détourna les yeux, Elena vit son poing droit se serrer et ses épaules trembler comme si elle s'efforçait de maîtriser une grande émotion.

— Je l'ai fait une fois, lâcha-t-elle sur un ton peiné. Je peux le refaire.

Elena vit l'expression de sa tante se durcir, ses lèvres se pincer et les larmes s'évaporer de ses yeux. Cette métamorphose la troubla. Deviendrait-elle aussi forte que Mycelle pendant le voyage qui l'attendait ? Et, surtout, en avait-elle envie ? Elle s'interposa entre Er'ril et la guerrière.

— Non, dit-elle tout bas. Je n'abandonnerai pas Tol'chuk, ni aucun de nos compagnons.

Er'ril porta une main à son front et soupira.

— C'est le plan le plus sensé, Elena. Si nous laissons les autres focaliser sur eux l'attention ennemie, nous aurons plus de chances de fuir sans nous faire remarquer. Et nous les retrouverons à Boudumonde.

— Non.

Mycelle tendit la main vers sa nièce, mais celle-ci recula.

— Ma chérie, nous devons partir tout de suite, sans quoi…

— Non, s'obstina Elena. Tu viens de me dire qu'il existait une bonne raison pour qu'une femme ait été choisie comme dépositaire de cette magie. Que je devais tracer un nouveau chemin en écoutant mon cœur. Eh bien, mon cœur me dit que nous devons rester ensemble.

— Tu ne dois t'exposer sous aucun prétexte. Sans toi, il n'y aura pas de nouvelle aube en ces contrées.

— Je me fiche de ma destinée. Si je dois affronter le Seigneur Noir, je le ferai en tant qu'Elena Morin'stal, et non en tant qu'élue désignée par une quelconque prophétie. (La jeune fille planta son regard dans celui de la guerrière.) Désolée, tante My, mais je refuse de devenir comme toi. Je ne me fermerai pas au monde et aux gens qui m'entourent. Je suis obligée de me battre ? Très bien. Mais je choisirai comment le faire.

Tol'chuk était déjà à genoux. Il bascula en avant et se rattrapa en posant une main sur le sol de terre battue tandis que l'autre brandissait toujours la sanguine inerte. Devant lui, des flammes montaient à l'assaut du chambranle de la porte pour consumer le mur de l'entrepôt. Même le feu avide ne parvenait pas à illuminer les facettes de la pierre. Sans l'aide du Cœur de son peuple, comment pouvait-il résister à la magie de ses adversaires ?

De l'autre côté du seuil en flammes, une centaine d'yeux rouges le fixaient depuis la cour. La chanson des rats-démons résonnait dans sa tête à la façon d'un antique chœur de cruauté et d'agonie. Elle sapait ses forces et sa volonté. Il ne pouvait pas lui résister.

Tandis que l'og're luttait, un feu intérieur consumait ses os. Il connaissait bien cette douleur. Le Cœur de son peuple tentait de repousser la magie noire – mais en vain. Mobilisant ses dernières gouttes d'énergie, Tol'chuk serra la pierre dans sa main griffue. Pourquoi refusait-elle de briller ?

Le bras affaibli de l'og're finit par retomber. Il s'écroula de tout son poids sur la précieuse sanguine. Juste avant que sa conscience le fuie, il vit les rats se ruer vers lui – et pire encore, il sentit le pouvoir du Cœur l'abandonner.

Kral fut le premier à entrer. À l'autre bout de l'entrepôt, il vit l'og're s'effondrer et ne comprit pas pourquoi. L'incendie mis à part, il ne distinguait aucune menace. La fumée avait-elle suffoqué Tol'chuk ? Hache à la main, il promena un regard à la ronde. Mais il ne repéra que la petite jument grise d'Elena

acculée dans un coin.

Fardale s'élança, frôlant la cuisse du montagnard.

— Là ! s'exclama Méric en tendant un doigt vers les flammes.

Sa vision el'phique avait détecté un mouvement furtif près de la porte de derrière. Des rats ! Des dizaines d'énormes rats noirs qui se déversaient par l'ouverture en flammes.

Fardale avait déjà rejoint Tol'chuk. Un grondement sourd monta de sa gorge. Le poil hérissé, il baissa la tête. Aussitôt, les créatures se désintéressèrent de l'og're pour se déployer en ligne face à lui.

Même s'il n'était pas si'lura, Kral comprit parfaitement le message envoyé par Fardale. L'attitude du loup était assez éloquente : il affrontait le danger qu'il avait senti un peu plus tôt.

Mais ce n'était que des rats…

Kral baissa légèrement sa hache.

Puis le grondement de Fardale se changea en une plainte aiguë. Le loup se mit à trembler. Que se passait-il donc ? se demanda Kral, perplexe.

Fardale rejeta la tête en arrière. Un hurlement désespéré se réverbéra dans les combles tandis que le loup titubait. Et, soudain, les rats qui lui faisaient face doublèrent de volume. Leur corps déjà énorme enfla jusqu'à atteindre la taille d'un chien. Fardale s'affaissa mollement à côté du corps inerte de Tol'chuk.

Méric et Kral s'étaient immobilisés au milieu de l'entrepôt.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla le montagnard.

— De la magie noire, répondit l'el'phe. (Il se tenait près de Kral, ses cheveux argentés flottant autour de son visage, dans le sens contraire au vent nocturne – signe qu'il utilisait sa magie élémentale.) Prends garde à ces créatures ; sinon, elles s'approprieront tes forces vitales comme elles l'ont déjà fait avec nos amis.

Les rats reportèrent leur attention sur Tol'chuk. Méric leva les mains devant lui, et une bourrasque jaillit de ses paumes. Déséquilibré par le souffle, Kral partit sur le côté et il lui fallut quelques pas pour reprendre son équilibre. La rafale traversa l'entrepôt en soulevant un nuage de poussière et en attisant les

flammes qui bondirent de plus belle contre le mur du fond.

Un gros rat fut projeté dans le feu. Son pelage noir s'embrasa instantanément, comme s'il avait été couvert d'huile. Il poussa un cri qui donna la chair de poule à Kral. Les yeux noircis et aveugles, il tourna en rond pendant quelques secondes avant de s'immobiliser, petit tas fumant d'os et de poils brûlés.

Les autres rats l'ignorèrent. Les griffes plantées dans le sol de terre battue, ils résistaient à la tempête el'phique. Ils ne reculaient pas, mais ils n'avançaient pas non plus. Soudain, ils levèrent le museau à l'unisson et reniflèrent le vent élémental. Puis ils tournèrent un regard affamé vers Kral et Méric.

— Attention ! siffla l'el'phe.

Une pellicule de sueur luisait sur son front. Au-dessus de sa tête, les flammes avaient atteint les combles et attaquaient les poutres avec un appétit dévorant. Elles dégageaient une chaleur infernale. Combien de temps Méric pourrait-il encore tenir ? se demanda Kral. Et combien de temps avant que l'entrepôt s'effondre sur eux ?

— Je vais essayer de traîner Tol'chuk et Fardale dehors, annonça le montagnard en rangeant sa hache à sa ceinture. Tâche de retenir les rats.

— Sois prudent, lui recommanda Méric. Quelque chose me dit qu'ils ne laisseront pas leurs proies leur échapper si facilement.

Kral s'avança, plié en deux pour offrir moins de prise à la bourrasque qui menaçait de le renverser ou de le projeter au beau milieu des rats. Un pas après l'autre, il traversa l'entrepôt en direction de l'og're et du loup. Ceux-ci respiraient encore, constata-t-il en s'approchant d'eux.

Le soulagement lui fit perdre sa concentration. Ses talons glissèrent, et il tomba à genoux.

Il se redressa en grommelant dans sa barbe. Parce qu'il ne voulait pas regarder les rats, il fixa son attention sur le pied griffu de Tol'chuk. Plus que quelques pas…

Enfin, il arriva à portée de son ami. Il tendit la main. Et, à l'instant où il toucha la cheville de l'og're, le vent mourut. Privé de ses appuis, Kral tomba lourdement sur ses fesses.

Il se retourna. Méric se tenait dos à la porte par laquelle ils

étaient entrés. Mogweed, qu'ils avaient laissés sur le seuil pour protéger leurs arrières, ne se trouvait nulle part en vue. En revanche, un flot de rats-démons se déversait par l'ouverture.

Kral et Méric étaient encerclés.

L'el'phe lutta pour lever les mains, mais il était déjà sous l'emprise des créatures. Il recula d'un pas et tomba également à genoux.

— Fuis ! eut-il le temps de lancer à Kral. Ne les regarde pas dans les yeux !

Puis il s'écroula dans la poussière.

Une pluie de cendres s'abattit depuis les combles. Le vent de Méric ne repoussait plus la fumée, qui recommençait à envahir l'entrepôt. Les yeux larmoyants, Kral se releva. Il n'abandonnerait pas ses amis.

Un fracas de sabots tout proche le fit sursauter. Il s'écarta d'un bond tandis que la jument d'Elena jaillissait de l'ombre et s'élançait ventre à terre vers la sortie, écrasant plusieurs rats sur son passage. Quelques instants plus tard, l'obscurité et le brouillard l'avaient engloutie.

Au-dessus de la tête de Kral, une poutre affaiblie par la chaleur se fendit avec un craquement sinistre. Le montagnard commit l'erreur de lever la tête.

Un énorme rat était perché sur l'une des poutres encore intactes. Ses yeux rouges captèrent le regard de Kral et ne le lâchèrent plus. Le montagnard tenta de se détourner, mais en vain. Les prunelles écarlates de la créature grandirent dans son esprit jusqu'à ce que le feu sanglant qui se reflétait en elles emplisse toute sa conscience. Dans ses oreilles résonnèrent les hurlements de moribonds qui suppliaient qu'on mette un terme à leur agonie. Leur chant désespéré enveloppa le cœur de Kral, lui susurrant que la mort était la seule échappatoire possible.

Non !

Kral lutta contre l'accablante conviction qui l'envahissait. Le granit de ses montagnes natales se propagea dans ses veines et lui endurcit le cœur. Sa magie se rebella contre le désespoir de la chanson. Pourtant, ses forces continuèrent à l'abandonner. Il tomba de nouveau à genoux.

Dans sa tête, il vit une tour très ancienne, assiégée par des

armées n'aines. Ses pierres dégoulinantes de sang flamboyaient dans la lumière des feux ennemis. Il se plaqua les mains sur les oreilles, mais ne parvint pas à bloquer les hurlements.

Puis les gardiens de la tour furent massacrés un à un *Vois,* semblaient lui dire les images. *Même les plus robustes des mortels ne peuvent résister aux ténèbres. Tous leurs efforts ne servent qu'à prolonger leurs souffrances.*

Incapable de détacher son regard du rat-démon, Kral fut forcé d'écouter. Mais il serra les dents. Écouter, ce n'était pas croire. Il n'était pas une tour : il était une montagne.

Tandis que des braises pleuvaient sur lui, brûlant sa peau et roussissant sa barbe, il recula en s'aidant de ses pieds de ses mains. Le rat perché sur la poutre s'avança pour maintenir la distance entre eux. Il refusait de le laisser échapper à son emprise.

La victoire est impossible, chantaient les moribonds, *et la fuite n'est qu'une chimère. Pourquoi lutter ? Laisse-toi aller.*

Kral se mordit la langue, utilisant la douleur pour rester concentré. Non ! La jument d'Elena avait réussi à s'échapper. Conjurant ses dernières forces, il se redressa sur les genoux pour recourir à son ultime arme. Il porta deux doigts à sa bouche et émit un sifflement aigu. Puis il retomba dans la poussière, vidé.

Les rats se rapprochèrent de lui. Avait-il trop tardé ?

Soudain, un craquement semblable à une explosion résonna derrière Kral. La magie noire de ses assaillants empêcha le montagnard de se retourner. Des cendres et des braises volèrent autour de lui tandis qu'une forme sombre jaillissait depuis la cour de derrière. C'était Rorshaf. L'étalon de guerre galopa vers son maître, interposant sa silhouette massive entre lui et le rat-démon. La brusque rupture du contact visuel fit tourner la tête de Kral, changeant le monde alentour en un tumulte d'ombres et de flammes.

Le montagnard tenta de se ressaisir. Il sentit des dents se planter dans sa main droite. Des os craquèrent, de la chair se déchira. La douleur acheva de le ramener à lui. Un gros rat s'acharnait sur sa main ; il secoua violemment le bras pour s'en débarrasser. La créature vola à travers l'entrepôt, un doigt

sectionné dans la gueule.

Une lance de flammes remonta jusqu'à l'épaule de Kral. Mais celui-ci se changea mentalement en pierre pour l'ignorer. Levant sa main sanglante, il empoigna l'épaisse queue de Rorshaf et entremêla ses doigts aux crins noirs de l'étalon.

— *Ror'ami nom, Rorshaf !* hurla-t-il dans la langue des chevaux des roches.

Rorshaf se cabra, écrasant deux rats sous ses sabots. Puis il s'élança.

Kral s'accrocha désespérément à la queue de l'animal tandis que son corps rebondissait sur le sol de l'entrepôt. Il avait fermé les yeux ; il ne pouvait plus se permettre de croiser le regard rouge des démons.

Des planches brisées lui lacérèrent le flanc lorsque Rorshaf le traîna au travers de la porte défoncée. Quand il sentit ses hanches cogner sur les pavés de la grand-place et entendit sa hache tinter contre de la pierre, il osa enfin rouvrir les yeux. Il laissa son étalon le tirer un peu plus loin, puis lâcha prise. Emporté par son élan, il roula deux ou trois fois sur lui-même avant de s'immobiliser.

— Kral !

Er'ril était penché sur le montagnard. Elena se tenait près de lui, la bride de sa petite jument grise à la main. Mycelle brandissait ses deux épées ; les flammes de l'entrepôt se reflétaient dans ses yeux. D'autres gens se massaient derrière le trio. La nouvelle de l'incendie s'était propagée rapidement à travers la nuit brumeuse. Quelque part en ville, une cloche sonna.

— Que s'est-il passé ? demanda Er'ril. Mogweed est venu nous chercher en courant. Il a parlé de rats…

Kral leva sa main sanglante.

— Pas des rats, marmonna-t-il. Des démons.

Et il s'évanouit.

Sous la tour de Rash'amon, le seigneur Torwren était accroupi au-dessus de la sphère d'éb'ène, son nez épaté touchant presque l'orbe noir qui reposait entre ses mains. Les yeux écarquillés dans la pénombre de la cave, il scrutait la pierre

au cœur de laquelle dansaient des flammes et une demi-douzaine de silhouettes.

Il vit l'une des proies échapper à la Meute. Un sifflement irrité lui échappa. Trois formes prostrées gisaient toujours sous l'emprise du désespoir dans l'entrepôt en feu : un loup, un homme et… un og're, s'il ne s'abusait pas. Le loup ne lui importait guère et, bien qu'insolite en ces contrées, l'og're ne l'intéressait pas non plus. L'homme aux cheveux d'argent, en revanche, méritait toute son attention.

Sourcier depuis des siècles, Torwren avait instantanément reconnu la flamme blanche nichée près du cœur de cet individu mince et gracieux : l'un des élémentaux dont il avait perçu l'arrivée à Ruissombre quelques jours plus tôt. Son feu intérieur était bien plus ardent que celui des jumeaux efféminés dont Torwren se servait pour intervenir dans cette partie d'Alaséa. Il ferait un malegarde redoutable – peut-être assez fort pour… *Non,* se morigéna le seigneur n'ain. Il ne s'autoriserait pas à y penser, pas tant qu'il serait lié à la sphère d'éb'ène. Telle une araignée suspendue au-dessus de sa toile de talismans, son maître espionnait souvent les communications de ses serviteurs.

Aussi Torwren ravala-t-il son espoir le plus secret pour se concentrer sur la Meute. Il focalisa toute sa volonté sur la pierre, et les images se précisèrent tandis qu'il renforçait son lien avec l'esprit des jumeaux.

— Mycof. Ryman. Écoutez-moi et obéissez.

Des éclats d'un rire cruel répondirent à son appel. Dans l'entrepôt, les rats fondirent vers les trois silhouettes prostrées, prêts à assouvir leur soif de sang.

— Non ! Le festin attendra. La ville s'éveille. Amenez-moi l'homme – et ne lui faites pas de mal !

Les jumeaux l'ignorèrent. L'odeur du sang était beaucoup trop forte à l'intérieur du bâtiment en flammes.

Torwren se rembrunit. En tant que sourcier, il méprisait les malegardes, y compris ceux qu'il avait contribué à créer. Ce n'étaient que des animaux sauvages et pervers dissimulés sous une peau d'homme.

— Le maître vous l'ordonne ! cracha-t-il. *Si vous lui désobéissez, je vous arracherai le Sacrement.*

Cette fois, les jumeaux réagirent. Les rats s'arrêtèrent, fouettant l'air de leur queue. Puis, lentement, ils reculèrent.

— Amenez l'homme à la tour.

Torwren regarda les rats se déployer autour de l'homme aux cheveux argentés. Sous ses traits délicats, le feu de l'élémental brûlait avec une vivacité incroyable, comme si son corps fragile n'était qu'un simulacre destiné à abriter sa magie. Il détenait vraiment un pouvoir considérable. Tandis que le seigneur n'ain sondait les profondeurs de l'orbe d'éb'ène, ses lèvres s'étirèrent en une grimace avide.

— Amenez-le-moi !

Les rats s'empilèrent les uns sur les autres, se changeant en une montagne grouillante de poils, de pattes et de dents. Recouverts de la boue et imprégnés de la vitalité du fleuve, leurs petits corps fusionnèrent pour céder la place à l'incarnation la plus pure de la Meute : une énorme créature mi-homme mi-rat.

Couverte de fourrure noire, celle-ci se dressa sur deux jambes aux muscles noueux et tendit des mains griffues vers l'homme évanoui. Son museau moustachu renifla sa proie. Ses babines épaisses se retroussèrent, révélant plusieurs rangées de dents aiguës, et ses yeux flamboyèrent d'une lueur écarlate.

Torwren sentit l'appétit dévorant de la Meute. Il projeta sa volonté à l'intérieur de la sphère d'éb'ène.

— Non ! Si tu touches à un seul cheveu de sa tête, ma colère sera terrible !

Au milieu du nuage de fumée qui avait envahi l'entrepôt, la créature leva sa tête bestiale vers les combles et poussa un sifflement furieux. Elle se débattit comme pour se libérer d'un filet invisible.

— Obéis !

Avec un grognement frustré, elle souleva l'homme évanoui et le cala sous un de ses bras. Puis, d'un pas lourd, elle se dirigea vers la porte du fond.

Quelques-uns des rats-démons qui montaient la garde dans la cour n'avaient pas fusionné avec les autres. Au passage de la créature, ils s'ébrouèrent. Des ailes membraneuses jaillirent de leur dos ; ils s'envolèrent et se perdirent dans l'obscurité brumeuse. Mais l'un d'eux s'attarda sur le sol. Dans sa gueule, il

tenait un objet qu'il ne semblait pas décidé à lâcher.

Torwren regarda de plus près. C'était un doigt – celui de la proie qui avait réussi à s'échapper. Une étincelle blanche crépitait dans le sang qui gouttait de son extrémité sectionnée. *L'autre élémental*, réalisa Torwren.

Le rat parut sentir que le seigneur n'ain l'observait. Craignant son courroux, il lâcha son trophée et fit mine de s'envoler pour rejoindre le reste de la Meute.

— *Attends !* lui ordonna Torwren. *Ramène-moi ton repas !*

Le rat hésita, puis ramassa le doigt coupé.

— *Bien. Maintenant, tu peux suivre les autres.*

Avec un léger couinement, il étendit ses ailes et s'élança dans les airs. Une traînée de feu élémental s'attarda derrière lui tandis que la nuit l'engloutissait.

Torwren suivit la progression de la Meute à travers les ruelles de la cité. Satisfait, il autorisa ses paupières à se fermer. Il déposa le talisman d'éb'ène dans la boue et ôta ses mains de la sphère. Du bout de l'index, il caressa l'une des veines argentées qui couraient à la surface de la pierre. Si seulement son peuple n'avait jamais découvert le gisement d'éb'ène sous les montagnes du Gul'gotha, peut-être que… Il secoua la tête. Les regrets étaient vains. Ses ancêtres avaient fait leur choix – tout comme lui.

Torwren laissa retomber son doigt et poussa un soupir. Il se remémora le pouvoir éclatant de l'homme que la Meute venait de capturer. Et celui qui avait réussi à s'échapper ? Était-il aussi fort ? S'il parvenait à les modeler tous deux, à les plier à sa volonté… Il se représenta deux malegardes disposant de leur incroyable puissance magique.

Après tout ce temps, pouvait-il encore espérer ?

Une main posée sur le cœur, Elena regardait Er'ril examiner Kral.

Le guerrier noua un bandage bien serré autour de la main de leur ami.

— Il a perdu un doigt, mais il vivra, annonça-t-il en se relevant. (Il jeta un coup d'œil à l'énorme étalon de guerre qui montait la garde près de son maître.) Nous n'avons pas le temps

de le déplacer, mais Rorshaf veillera sur lui.

Il lança une pièce de cuivre à un gamin qui, bouche bée, contemplait l'entrepôt en flammes.

— Garde un œil sur notre jument, et il y en aura encore autant pour toi à notre retour, promit-il.

Puis il prit la longe de Brume des mains d'Elena et la remit au jeune garçon. Celui-ci la saisit machinalement, les yeux rivés sur la pièce qui brillait dans sa paume ouverte.

— O-oui m'sieur, bredouilla-t-il.

La grand-place grouillait d'hommes qui charriaient des seaux et de femmes qui actionnaient les deux pompes du puits voisin. Ils arrosaient l'échoppe de cordonnier et la boutique de chandelles qui encadraient l'entrepôt pour empêcher que l'incendie se propage.

Un grand homme barbu fonça vers les compagnons. C'était lui qui leur avait loué l'entrepôt.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, consterné.

Er'ril se redressa et tira son épée du fourreau.

— C'est justement ce que nous allons découvrir.

Tournant le dos à l'homme, il se dirigea vers le bâtiment en feu.

La façade avait résisté à l'incendie, mais des flammes bondissaient vers le ciel à travers le toit, et de la fumée se déversait par la porte ouverte. Les murs ne tiendraient pas beaucoup plus longtemps.

— Dépêchez-vous ! appela Er'ril.

Mycelle le suivit, flanquée d'Elena.

À demi étranglée par la fumée et par la peur, la jeune fille haletait déjà. L'entrepôt dégageait une chaleur infernale qui enfla soudain lorsqu'elle s'en approcha. Ses joues rougirent, et ses yeux se remplirent de larmes.

Er'ril arrêta un homme en tablier de cuir qui passait près d'eux, un seau à la main.

— Arrosez-nous ! lui ordonna-t-il.

L'homme au visage maculé de suie et de sueur le regarda comme s'il était fou, mais l'épée pointée vers son ventre le dissuada de protester.

— Nos amis sont à l'intérieur, expliqua très vite Er'ril. Nous

devons les aider.

L'homme écarquilla les yeux et fit signe à une grande femme robuste qui portait un seau dans chaque main.

— Par ici, Mab'el ! appela-t-il. Ces gens veulent aller voir s'il reste quelqu'un de vivant à l'intérieur !

Les sourcils froncés, la femme s'approcha en titubant sous le poids de son fardeau.

— C'est stupide, lâcha-t-elle. Ils ne réussiront qu'à se faire tuer eux aussi.

— La ferme, Mab'el ! (L'homme renversa son seau sur la tête d'Er'ril.) Et si c'était moi qui me trouvais là-dedans ?

La femme arrosa Mycelle.

— Je te laisserais cramer, et bon débarras ! railla-t-elle.

Mais ses yeux trahissaient son inquiétude.

— N'oubliez pas le gamin, dit Er'ril en désignant Elena.

Mab'el écarquilla les yeux.

— C'est un boutefeu, expliqua Mycelle. Si nos amis sont toujours vivants, nous aurons besoin de ses talents.

Un boutefeu était un élémental capable de contrôler les flammes. Mab'el hocha la tête et renversa son deuxième seau sur la tête d'Elena. La jeune fille frissonna au contact de l'eau glacée, qui eut néanmoins le mérite de dissiper la chaleur de l'incendie sur sa peau.

Er'ril la dévisagea comme pour jauger sa résistance. Elle soutint son regard sans ciller jusqu'à ce qu'il se détourne.

Trempés et dégoulinants, les compagnons s'élancèrent vers la porte de l'entrepôt. La fumée leur piqua les yeux et leur brûla les sinus, mais l'orage estival qui menaçait depuis le coucher du soleil venait juste d'éclater, et un vent vif rabattait le nuage gris vers la grand-place. Un éclair zébra le ciel avec un craquement assourdissant. Quelques secondes plus tard, la pluie se mit à crépiter sur les pavés.

Des exclamations de soulagement retentirent derrière Elena. Tournant le dos aux bonnes gens de Ruissombre, la jeune fille ôta son gant droit. Il lui fallut un moment pour dégainer la dague de sor'cière qu'elle portait à la ceinture : le pommeau de l'arme ne cessait de s'accrocher aux lianes qui enveloppaient sa main gauche. Dès qu'elle le put, elle s'entailla le pouce droit et le

passa sur ses yeux.

— Que fais-tu ? s'enquit Mycelle.

— Mon sang me permet de voir le flux de la magie autour de moi, répondit Elena.

La guerrière hocha la tête d'un air satisfait, comme si C'était une explication normale dans la bouche d'une adolescente.

Lorsqu'ils atteignirent la porte défoncée de l'entrepôt Elena se concentra sur la source de pouvoir qui coulait en son cœur. Elle sentit le jaillissement d'énergie familier et le picotement sur sa peau. Er'ril pénétra dans le bâtiment, plié en deux pour éviter le plus gros du nuage de fumée. La jeune fille le suivit, et Mycelle ferma la marche en surveillant leurs arrières.

Toussant, Elena agita la main devant son nez. Les flammes ne mirent que quelques instants à sécher l'eau sur sa figure et à lui rôtir les joues. Elle regarda autour d'elle. L'intérieur de l'entrepôt ressemblait à un champ de bataille. Les poutres qui brûlaient encore illuminaient tout l'espace dans lequel la fumée se tordait comme un monstre vaporeux. Une partie du mur du fond s'était écroulée, détruisant le chariot des compagnons. Les morceaux qui n'avaient pas été pulvérisés avaient pris feu et achevaient de se consumer. Mais la perte de leur matériel était le dernier souci d'Elena.

— Par là ! s'écria Er'ril en désignant une masse imposante qui gisait au fond de l'entrepôt. Tol'chuk ! Et je crois que Fardale est à côté de lui.

Elena se concentra sur sa main droite. Une aura écarlate enveloppa son poing, et sa magie fit basculer sa vision. Près d'elle, Mycelle s'alluma comme une chandelle dans l'obscurité. Sa flamme élémentale était vive et robuste. À n'en pas douter, elle devait être une puissante sourcière.

Elena fixa l'endroit qu'Er'ril avait indiqué. La fumée ne la gênait plus du tout.

— C'est bien eux, confirma-t-elle. Mais je ne vois pas Méric.

Elle fit un tour complet sur elle-même. Çà et là, elle aperçut des taches rougeâtres. Elle se dirigea vers la plus proche et découvrit les restes d'un énorme rat, dans la chair duquel se découpait une empreinte de sabot. Outre sa taille fort peu naturelle, la créature irradiait une lueur malsaine et vacillante,

comme celle d'une biaise dans un feu mourant. Une partie d'Elena reconnut le pouvoir qui l'habitait.

— Du feu sanglant, chuchota-t-elle.

— Recule, ordonna Mycelle.

La guerrière rengaina une de ses épées et tira sa nièce à l'écart en plissant le nez de dégoût. Grâce à sa magie élémentale, elle devait elle aussi percevoir la corruption à l'œuvre dans la petite carcasse. Elena se souvint des paroles de Kral. « *Pas des rats : des démons.* »

— Ils sont partis, dit-elle en rejoignant Er'ril.

La pluie tombait à l'intérieur de l'entrepôt par les trous du toit. Aux endroits où elle rencontrait les flammes, celles-ci s'éteignaient en sifflant et en dégageant un petit nuage de vapeur. Les taches de feu sanglant commencèrent à s'estomper.

— Qui ça ? demanda Er'ril en contournant prudemment un tas de débris – l'épée levée, prêt à repousser un éventuel agresseur.

Elena dépassa le guerrier, échappant à Mycelle qui tentait de la retenir.

— Les créatures de la malegarde. Elles se sont enfuies. C'est évident.

— Tu en es sûre ? demanda le guerrier.

— Oui.

— Moi aussi, je sens les traces de leur présence s'effacer, intervint Mycelle. Elles ont fini de chasser pour cette nuit. Mais nous devons absolument partir au lever du jour.

N'ayant plus rien à craindre des rats-démons, le trio se précipita vers Tol'chuk et Fardale. Ceux-ci gisaient sur le sol, les yeux ouverts mais inconscients. Er'ril les secoua – sans résultat. Il saisit une des jambes de l'og're et fit signe à Mycelle de prendre l'autre.

— Tu pourras t'occuper du loup toute seule, Elena ?

La jeune fille acquiesça distraitement. Sa vision écarlate lui montrait une vive lueur qui émanait de la sacoche de l'og're. Des rayons très fins jaillissaient par les trous du cuir au niveau des coutures : la magie de la sanguine, supposa-t-elle.

— Elena ? appela Er'ril, remarquant qu'elle s'était immobilisée.

La jeune fille redressa les épaules et effectua un nouveau tour complet sur elle-même. Si le sang dont elle s'était barbouillé les yeux lui permettait de voir toutes les formes de magie – depuis le feu élémental de Mycelle jusqu'au rayonnement du Cœur des og'res –, pourquoi ne distinguait-elle pas la flamme blanche de l'el'phe ? Sa gorge se serra.

— Il n'est plus là, dit-elle d'une voix tremblante.

— De qui parles-tu ?

— Méric. Sa magie devrait briller comme un signal. Et je ne vois rien.

— Il est peut-être caché derrière une pile de débris, suggéra Er'ril.

— Ou mort, ajouta froidement Mycelle.

Er'ril lui jeta un coup d'œil désapprobateur.

— Nous le chercherons après avoir sorti les autres d'ici.

Il se mit à traîner Tol'chuk vers la grand-place.

— Nous ne le trouverons pas, déclara brusquement Elena. (Une certitude absolue s'était emparée d'elle.) Il a été capturé !

Un pan de toit s'écrasa dans l'entrepôt, faisant sursauter les compagnons. Même si le feu était en train de perdre la bataille contre la pluie, les flammes avaient affaibli la structure du bâtiment. Les piliers grognaient, et les poutres pliaient dangereusement.

— Capturé ou pas, il faut sortir d'ici, insista Er'ril.

Elena jeta un dernier coup d'œil à la ronde et empoigna les pattes arrière de Fardale. Le loup était plus lourd qu'elle ne l'aurait cru. Grognant et ahanant, elle traîna son corps inerte vers la sortie.

— Ça va ? lança Er'ril par-dessus son épaule.

— Oui, oui, c'est bon ! cracha la jeune fille.

Du moins son fardeau l'empêchait-il de penser à la disparition de Méric.

Le temps que les compagnons atteignent la porte, quelques citoyens avaient bravé les flammes mourantes pour entrer et finir d'éteindre l'incendie sous la direction de l'homme au tablier de cuir.

— Donnez-leur un coup de main, les gars !

Les hommes s'avancèrent pour aider Er'ril, Mycelle et Elena.

La jeune fille enfila discrètement son gant droit et résorba sa magie. Sa vision redevint normale.

— C'est quoi, ce monstre ? marmonna un des citoyens qui halaient Tol'chuk.

— Une erreur de la nature, siffla un autre. Tout juste bon à enfermer dans une cage pour faire peur aux petits enfants.

— Il aurait peut-être mieux valu qu'on laisse les flammes s'occuper de lui.

Personne ne protesta.

Une fois dehors, Er'ril demanda aux hommes de bien vouloir transporter les blessés jusqu'au Poney peint.

— Je vais chercher un guérisseur, proposa quelqu'un.

— Inutile. Ils n'ont besoin que d'un jour ou deux de repos dans un bon lit douillet.

Puis Er'ril retourna dans l'entrepôt en compagnie de quelques hommes afin de chercher Méric. Elena ne le suivit pas. Elle savait que cela ne servirait à rien. Mycelle et elle guidèrent les sauveteurs jusqu'à leurs chambres.

L'aubergiste regarda passer la petite procession en roulant des yeux affolés.

— S'ils sont malades, je n'en veux pas chez moi ! glapit-il. Pas question qu'ils contaminent tout le monde.

— Depuis quand te soucies-tu de la santé de tes clients, Heran ? répliqua l'homme au tablier de cuir en écrasant un quignon de pain sec sous sa botte.

Elena avait appris que c'était le cordonnier qui possédait l'échoppe voisine de l'entrepôt.

Tandis que l'aubergiste grommelait entre ses dents, les hommes montèrent les blessés à l'étage. Mogweed était planté dans le couloir. Apercevant Elena, il lança :

— J'ai fini d'empaqueter nos…

À la vue des citoyens et de leur fardeau, il écarquilla les yeux. Son regard se posa sur la silhouette de son frère qui gisait, inerte, dans les bras musclés du forgeron de Ruissombre. Les émotions qui se succédèrent alors sur son visage donnèrent l'impression qu'il avait recouvré sa faculté de métamorphose. Il recula pour laisser entrer les sauveteurs.

Quand les blessés eurent été déposés dans les chambres,

Elena remercia les hommes et leur offrit une poignée de pièces puisées dans la caisse du cirque. Le cordonnier secoua la tête.

— Ici, à Ruissombre, la solidarité ne se monnaie pas.

Les autres sauveteurs marmonnèrent leur assentiment et s'en furent.

Mycelle demanda à Mogweed d'aller chercher de l'eau chaude. Le si'lura sortit.

— Quant à toi, tu devrais te changer avant d'attraper froid, suggéra la guerrière à Elena.

La jeune fille acquiesça et ôta sa veste trempée, les yeux rivés sur ses amis inconscients. Pourquoi ne se réveillaient-ils pas ? La pluie elle-même ne leur avait pas arraché un battement de cils.

Derrière elle, Mycelle hoqueta. Elena lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. La guerrière avait commencé à enlever ses fourreaux, mais s'était figée au milieu de son geste. L'air choqué, elle fixait sa nièce.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Ton… Ton bras, balbutia Mycelle en le désignant du menton.

Elena regarda, et une expression horrifiée se peignit sur ses traits. Les lianes qui enveloppaient sa main gauche avaient remonté jusqu'à son épaule. Tout son bras était désormais couvert de mousse et de feuilles minuscules. Une petite fleur violette avait même poussé sur son coude.

— Que m'arrive-t-il ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Mycelle laissa tomber ses fourreaux, rejoignit la jeune fille et examina son bras.

— L'enfant qui t'a ensor'celée dans la rue… Il a dit qu'il avait besoin de ta magie, n'est-ce pas ?

Elena acquiesça.

— C'est un véritable désastre, se lamenta Mycelle en tirant sur une liane près de l'épaule de la jeune fille. (Son visage s'assombrit.) Je pensais que ce n'était qu'une gêne mineure. Mais, en libérant ta magie dans l'entrepôt, tu as dû alimenter la croissance de ces maudites plantes. (Elle fixa Elena, l'air grave.) Les lianes se nourrissent de ton pouvoir.

Elena eut un mouvement de recul.

— Plus tu l'utiliseras, plus elles grandiront, jusqu'à ce que…

Mycelle pinça les lèvres. Elle ne voulait même pas y penser.

— Jusqu'à ce que quoi ? s'écria Elena, alarmée. Dis-moi !

Saisissant les épaules de sa nièce, la guerrière planta son regard dans le sien.

— Tu ne dois plus te servir de ta magie. Jure-le !

— Mais pourquoi ?

Mycelle lâcha Elena et se détourna. Sa voix d'ordinaire si ferme s'emplit de larmes.

— Parce que, sinon, les lianes te tueront.

17

Croulant sous le poids de deux caisses, Er'ril entra dans la chambre et découvrit Elena pelotonnée dans un coin de la pièce, près de la silhouette inerte du loup. La jeune fille avait drapé une couverture sur ses épaules, et elle ne quittait pas Fardale des yeux. Penchée sur Kral qui occupait l'un des deux lits jumeaux, Mycelle recousait la main mutilée du montagnard. Ses fourreaux étaient posés contre le mur.

— Je n'ai trouvé aucun signe de l'el'phe, annonça Er'ril sans préambule. Vous avez réussi à réveiller les autres ?

Elena secoua la tête d'un air morose. Le guerrier plissa les yeux. Quelque chose n'allait pas.

Il laissa tomber les caisses qu'il avait pu récupérer parmi les débris du chariot. Les chevaux, affolés et couverts de sueur, avaient tous survécu à l'incendie et attendaient les compagnons derrière l'écurie décrépite de l'auberge. Deux ou trois autres caisses, transportées jusque-là par des citoyens serviables, s'empilaient dans le couloir.

— Que se passe-t-il ? demanda Er'ril. Où est Mogweed ?

— Il est parti chercher de l'eau chaude, répondit Mycelle en continuant à tirer l'aiguille. J'ai quelques plantes médicinales dans mon paquetage – des feuilles de framboisier et des crèvebaies séchées – des stimulants qui les arracheront peut-être à leur mystérieuse apathie. (La voix de la guerrière était atone, dépourvue de sa flamme habituelle.) J'ai envoyé un homme chercher mon hongre et mes sacoches.

Elle noua un bandage autour de la main de Kral, puis se tourna vers Er'ril.

— Mais nous avons un problème encore plus grave sur les bras. Je crains d'avoir sous-estimé la portée de l'ensor'cellement dont Elena est victime.

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'Er'ril était déjà à genoux devant sa protégée. En silence, Elena lui tendit sa main gauche.

— Elle était déjà comme ça tout à…, commença le guerrier.

Puis Elena remonta la couverture le long de son bras nu, révélant les lianes couvertes de feuilles minuscules qui s'enroulaient jusqu'à son épaule. Er'ril écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

Mycelle lui fit part de ses soupçons. Il s'assit sur ses talons.

— Mais, si elle ne peut pas utiliser sa magie, comment allons-nous atteindre Val'loa ?

— Nous n'y arriverons pas, déclara Mycelle en se dirigeant vers eux. Pas sans dissiper cet ensor'cellement.

Elena laissa retomber la couverture sur son bras, Er'ril lui tapota le genou.

— D'accord. Comment ?

— Seule la personne qui a tissé un sort peut le défaire. Donc, nous devons conduire Elena à la sor'cière, répondit Mycelle.

Er'ril se leva. Dans les yeux de la sourcière, il lisait une inquiétude alarmante.

— Vous savez de qui il s'agit, n'est-ce pas ?

— Je le crois. Ces lianes qui poussent sur le bras d'Elena – c'est une plante que l'on appelle « l'étrangleuse », et qui ne pousse que dans les marais d'I'nova.

Mycelle fixa Er'ril d'un air entendu.

— Mais c'est à près d'une lune de voyage, protesta le guerrier.

Mycelle fronça les sourcils. Sans doute en avait-elle assez qu'il énonce des évidences.

Avant qu'Er'ril puisse ajouter quoi que ce soit, Mogweed entra en titubant sous le poids d'un seau d'eau fumante et d'une paire de sacoches de selle jetée sur son épaule gauche.

— J'ai ce que vous m'avez réclamé, lança-t-il à Mycelle. Où voulez-vous que je pose tout ça ?

Visiblement, il n'avait pas perçu la tension qui régnait dans la pièce.

— Nous en reparlerons plus tard, dit Mycelle à Er'ril. Pour l'instant, occupons-nous de vos compagnons.

Elle fit signe à Mogweed de se placer entre les deux lits

occupés par Kral et par Tol'chuk. Le métamorphe lâcha son seau plus qu'il ne le déposa par terre, et un peu d'eau éclaboussa le plancher en pin. Mycelle le délesta de ses sacoches.

— J'ai besoin de chopes.

Mogweed la fixa sans réagir pendant quelques secondes. Puis il se rembrunit.

— Je vais en chercher, dit-il avec un soupir exaspéré.

Tandis qu'il sortait, Mycelle fouilla dans ses sacoches et en sortit deux petits paquets enveloppés d'une feuille de parchemin. Elle fit signe à Elena de la rejoindre.

— Écrase-moi ces feuilles et ces baies, ordonna-t-elle.

Er'ril réalisa qu'il ne soutirerait pas d'autre information à la sourcière pour le moment.

— Je peux vous aider ?

Mycelle trempa un doigt dans le seau pour tester la température de l'eau.

— Voyez si vous arrivez à redresser un peu Tol'chuk. J'aimerais éviter qu'il s'étrangle quand je lui administrerai l'élixir.

Er'ril acquiesça. Il contourna le lit de l'og're, baissa sa couverture et saisit un de ses poignets pour lui dégager le bras. Ce faisant, il remarqua deux choses : la chair de Tol'chuk était aussi froide que celle d'un cadavre, et son ami tenait un gros objet dur dans ses griffes crispées. Il reconnut aussitôt la pierre à laquelle l'og're s'accrochait avec tant d'obstination. C'était le Cœur de sa tribu. Même inconscient, Tol'chuk ne l'avait pas lâché tandis que les braves citoyens de Ruissombre le traînaient jusqu'à l'auberge.

Curieux, Er'ril tenta d'ouvrir le poing massif de l'og're. La sanguine l'aiderait peut-être à comprendre ce qui s'était passé à l'entrepôt. Toute la force de son bras lui fut nécessaire pour déplier un seul des doigts de Tol'chuk.

— Que faites-vous ? s'enquit Mycelle sur un ton tranchant.

— J'essaie de récupérer la sanguine de Tol'chuk.

— Pourquoi ?

Er'ril leva les yeux vers la sourcière et repoussa une mèche de cheveux noirs qui lui tombait sur la figure.

— Elle pourrait nous fournir un indice sur la menace à

laquelle nous sommes confrontés.

Et il continua à s'acharner sur le poing de Tol'chuk. Le front luisant de sueur, il parvint enfin à déplier le dernier de ses doigts. Posée dans la paume de l'og're, la sanguine semblait étrangement terne dans la lumière des lampes à huile. Er'ril fit mine de s'en emparer.

— Non ! s'exclama soudain Elena.

La jeune fille avait cessé d'émietter les herbes de sa tante et fixait Tol'chuk d'un air songeur.

La main d'Er'ril s'immobilisa au-dessus de la pierre.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ? demanda Mycelle en se rapprochant.

— D'habitude, le Cœur brille à cause de la magie qu'il contient. Dans l'entrepôt, quand Tol'chuk était allongé par terre, j'ai vu de la lumière rouge s'échapper de sa sacoche, et j'ai supposé qu'elle venait de la sanguine. Mais, s'il la tenait dans sa main… (Elena désigna les jambes de l'og're, toujours dissimulées sous sa couverture en laine.) Il doit y avoir autre chose de magique dans sa sacoche.

Er'ril empoigna la couverture et la rabattit d'un geste vif. La sacoche en peau de chèvre, fixée à la cuisse musclée de l'og're, était renflée comme si elle contenait un objet un peu plus petit que le talisman.

Er'ril jeta un coup d'œil à Mycelle et à Elena, puis tendit la main vers les lanières de la sacoche. Il venait juste de l'ouvrir quand quelque chose s'agita à l'intérieur. Surpris, il retira sa main comme s'il s'était brûlé, et son coude heurta la sanguine.

Alors que la pierre tombait de la paume ouverte de Tol'chuk, une lumière aveuglante jaillit par l'ouverture de la sacoche. Ébloui, Er'ril fit un pas en arrière et cligna des yeux. Mais, passé son éclat initial, la lumière diminua et se changea en une lueur écarlate dont l'intensité augmentait et diminuait au rythme des battements d'un cœur.

— Reculez, ordonna Mycelle.

Elena fit un pas en avant.

— Quelque chose va sortir.

Le contenu de la sacoche rampa vers l'ouverture. Sous le regard éberlué des compagnons, un museau pointu émergea à

l'air libre. Ses moustaches frémirent tandis qu'il reniflait prudemment. Puis le reste d'un petit corps velu s'extirpa de la sacoche.

— C'est un rat, constata Er'ril.

— Kral a parlé de rats-démons, se souvint Mycelle en posant une main sur l'épaule d'Elena. L'engeance de la malegarde.

Elena secoua la tête.

— Ce n'est pas l'un d'eux. Regardez, il est blessé.

Elle désigna l'arrière-train tordu de l'animal. Celui-ci ne semblait pourtant pas gêné dans ses mouvements. S'il rampait avec lenteur hors de sa cachette, c'était uniquement par méfiance. Ses petits yeux en boutons de bottine regardaient partout à la fois.

— La lumière…, commença Elena.

Er'ril aussi l'avait remarquée. Elle suivait le rat hors de la sacoche. Non, ce n'était pas tout à fait exact, réalisa le guerrier. Comme l'animal tirait sur ses petites pattes griffues pour dégager sa queue, la source de la radiance apparut clairement.

— C'est lui qui brille, lâcha Mycelle, stupéfaite.

Le rat avait le pelage couleur de boue commun à tous les rats de rivière. Mais une lueur rougeâtre s'élevait de son poil infesté de puces, une aura qui lui conférait une certaine beauté – comme si elle soulignait tout ce qu'il y avait de bon et de noble en lui.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Elena.

Er'ril et Mycelle fixèrent l'animal sans répondre.

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée derrière eux. Ils sursautèrent.

— Ce gros radin d'aubergiste ne m'a donné qu'une seule chope, claironna Mogweed sur un ton aigre.

— Chut ! aboyèrent Er'ril, Elena et Mycelle en chœur.

Effrayé par cette soudaine intrusion, le rat fila se réfugier sous le menton de Tol'chuk où il se tapit, tremblant et brillant encore plus fort. Sa lumière nimba le visage de l'og're, découpant ses traits anguleux et creusant chacune de ses rides. Tout comme elle enjolivait l'apparence d'un rat de rivière ordinaire, elle semblait révéler la force et la grandeur d'âme dissimulées sous le faciès grossier de Tol'chuk.

— Il ressemble tellement à son père, murmura Mycelle d'une voix douce, si différente de sa voix habituelle qu'Er'ril mit quelques instants à réaliser qui venait de parler.

Tournant la tête vers la sourcière, il vit une larme solitaire briller dans son œil.

Puis les narines épatées de Tol'chuk frémirent. L'og're endormi aspirait la lumière comme il aurait inhalé la fumée d'une pipe. Ses lèvres se mirent à remuer en silence. Ses yeux grands ouverts, qui fixaient les poutres du plafond sans les voir, se fermèrent lentement.

— Que se passe-t-il ? voulut savoir Mogweed.

Mycelle lui fit signe de se taire. Elle tendit une main vers l'épaule de Tol'chuk.

— Je crois qu'il a basculé dans un sommeil normal. Le sort vient de se dissiper. (Elle se pencha vers son fils.) Tol'chuk, tu m'entends ?

L'og're ronfla pendant quelques secondes, puis marmonna :

— Maman ? Maman, où es-tu ?

Mycelle lui tapota l'épaule.

— Je suis là, mon petit. Il est temps de te réveiller.

— Mais… Papa voulait que je te dise quelque chose.

La sourcière jeta un coup d'œil inquiet à ses compagnons.

— Il est désolé de t'avoir fait partir. Son cœur entend toujours ta voix, et ses os se souviennent de ta chaleur. Tu lui manques.

Mycelle ne chercha même pas à retenir ses larmes.

— Lui aussi, il me manque, souffla-t-elle d'une voix brisée. (Elle agrippa l'épaule de son fils un peu plus fort.) Mais, Tol'chuk, il est temps que tu reviennes parmi nous. Tu as encore beaucoup à faire ici.

— Je me rappelle… je me rappelle, répéta l'og're un peu plus fermement. Le Fléau !

Ses yeux s'ouvrirent d'un coup. Un cri étranglé s'échappa de sa gorge, et un spasme parcourut tout son corps lorsqu'il revint brusquement à lui. Il promena un regard hébété à la ronde.

— Que s'est-il passé ? Où suis-je ?

Il tenta de se redresser, mais Mycelle posa une main sur sa poitrine.

— Tu es en sécurité.

Le rat, en revanche, parut réaliser qu'il ne l'était pas. Il descendit prestement le long d'un des bras de l'og're. Tol'chuk lui jeta un coup d'œil, et ses lèvres se retroussèrent en une grimace de dégoût. Il voulut chasser l'animal, mais Elena saisit celui-ci à deux mains.

— Le pauvre ! Il vient juste de te sauver la vie, dit-elle sur un ton de reproche.

Elle serra le rongeur contre sa poitrine. Au réveil de Tol'chuk, la lueur écarlate s'était évanouie, et l'animal était redevenu un rat ordinaire. Il enroula sa queue autour du poignet de la jeune fille, grignota distraitement les lianes qui enveloppaient sa main gauche et les recracha aussitôt.

Le regard voilé de Tol'chuk s'éclaircit.

— Hé, je connais ce rat ! Ce dos tout tordu… C'est celui que j'avais mis dans ma sacoche.

— Pourquoi ? demanda Mycelle d'une voix frémis santé, comme si c'était une question de la plus haute importance. Pourquoi as-tu fait ça ?

Tol'chuk s'assit dans son lit et frissonna.

— Je ne sais pas. Il était blessé.

L'og're haussa les épaules.

— Mmmh, fut le seul commentaire de Mycelle.

— Quoi ? demanda Er'ril, les sourcils froncés.

Du menton, la sourcière désigna la pierre qui gisait sur le plancher.

— Rendez-lui sa sanguine.

Er'ril se pencha et ramassa le précieux talisman. Celui-ci était très lourd ; il eut beaucoup de mal à le tenir et à le soulever dans son unique main.

— Le Cœur…, lâcha Tol'chuk, inquiet.

Il tendit la main. Er'ril déposa la sanguine dans sa paume. Dès qu'elle toucha la chair de l'og're, la pierre s'embrasa. Ses facettes projetèrent une lumière rouge étincelante à travers la pièce.

— Il est revenu à la vie ! se réjouit Tol'chuk. Je croyais qu'il était mort – qu'il m'avait abandonné.

Mycelle acquiesça.

— C'est bien ce qu'il a fait.

Celui de Tol'chuk excepté, tous les regards se braquèrent sur la sourcière.

— Te souviens-tu de l'attaque de la malegarde ? demanda Mycelle à son fils.

L'og're leva les yeux vers elle.

— De la quoi ?

Mycelle expliqua ce qui était arrivé dans l'entrepôt. Pour la première fois, Tol'chuk s'intéressa au loup endormi sur le sol et au montagnard livide qui gisait sur le lit voisin.

— Méric a disparu ? répéta-t-il sur un ton chagrin.

— De quoi te souviens-tu au juste ? insista Mycelle.

L'og're déglutit pour ravaler la boule qui s'était formée dans sa gorge.

— La malegarde s'est manifestée sous la forme de rats-démons. Leurs yeux brillaient d'un feu intérieur malsain.

— Du feu sanglant, acquiesça Elena.

Ignorant les regards fixes de ses compagnons, la jeune fille continua à caresser le rat blotti contre sa poitrine et fit signe à Tol'chuk de continuer.

— Ils m'ont… hypnotisé. Je me suis senti basculer dans un monde de douleur et de désespoir. Je n'ai pas pu résister. J'étais perdu ; je n'arrivais pas à retrouver mon chemin. Leur chanson m'affaiblissait. J'ai voulu les repousser avec le Cœur, mais il était mort – inerte dans ma main.

— Non, contra Mycelle. Son pouvoir cherchait juste à se préserver lui-même. J'ai déjà été témoin du phénomène que tu décris. Certains malegardes disposent d'une forme de magie noire qui absorbe les forces vitales de ses cibles. Dans le cas présent, les rats-démons ont sapé ta volonté à coup de désespoir – une émotion redoutable. Comme le Cœur abrite l'esprit des morts de ta tribu, ils risquaient d'emporter tous tes ancêtres avec toi.

Tol'chuk écarquilla les yeux.

— Donc, afin de se protéger, les esprits et leur pouvoir se sont réfugiés dans un autre calice ; ils se sont transférés dans un réceptacle que la malegarde ne pouvait pas détecter avec sa vision magique. (Du menton, Mycelle désigna le rat qu'Elena

tenait contre elle.) Ils y sont restés jusqu'à ce qu'ils puissent retourner à toi et te communiquer leur énergie salvatrice.

Personne ne dit rien pendant un long moment.

Enfin, Er'ril rompit le silence.

— Et Kral et Fardale ? Le Cœur pourrait-il les ramener parmi nous, eux aussi ?

Mycelle recula et indiqua leurs compagnons inertes à son fils.

— C'est ce que nous n'allons pas tarder à découvrir.

Accroupi dans la boue, le seigneur Torwren écoutait. Il avait entendu un piétinement dans l'un des nombreux tunnels qui partaient de la cave. La Meute revenait. Tendant les mains, il saisit la sphère d'éb'ène et projeta un fragment de son esprit à l'intérieur. La pierre s'embrasa aussitôt. Des flammes minuscules dansèrent à sa surface, illuminant la pièce d'un éclat malsain.

Près des pieds de Torwren, les silhouettes pâles de Mycof et de Ryman gisaient dans la boue. La lumière des flammes ensanglantait leur peau nue. Pour le moment, ils n'étaient que des coquilles vides attendant le retour de leur création.

Un nouveau bruit s'éleva d'un tunnel voisin. Torwren leva les yeux.

La créature émergea de la gueule noire d'un souterrain. Ses yeux rouges flamboyaient, et son pelage noir reflétait le feu sanglant du talisman. Une nuée de chauve-souris s'engouffra dans la cave à sa suite et se posa dans la boue. Là, leurs ailes se rétractèrent, et elles redevinrent des rats.

L'un des rongeurs s'avança pour remettre son trophée à Torwren. Mais le seigneur n'ain ignora le doigt sectionné déposé à ses pieds, telle une offrande. Il n'avait d'yeux que pour le fardeau que la Meute portait sous un de ses bras.

Le prisonnier était un roseau humain – membres fins et déliés, long cou gracile… Sa longue tresse argentée traînait dans la boue. La magie qu'il portait en lui gifla Torwren comme une douche glacée. Le seigneur n'ain œuvrait comme sourcier du Gul'gotha depuis des siècles, et c'était la première fois qu'il tombait sur un élémental aussi puissant.

Il renifla l'air humide de la cave. Une odeur de brise marine et de tempêtes hivernales. Cet homme était un élémental du vent et de l'air – le premier que Torwren ait jamais rencontré. Décidément, c'était son jour de chance. Il se demanda de quelle façon la magie noire du talisman corromprait ce pouvoir unique. Quel genre de malegarde ferait le prisonnier ?

Le cœur du n'ain battait plus fort qu'il ne l'avait fait depuis une éternité. Cet homme était si fort !

— Enchaîne-le, ordonna-t-il en désignant les fers fixés à l'un des murs de la cave.

La Meute tourna son museau frémissant vers Torwren et siffla. Elle voulait se repaître du sang de sa proie. Mais, même sous sa forme la plus évoluée, elle semblait bien insignifiante comparée au pouvoir que Torwren venait juste de sentir.

— Fais ce que je te dis ! aboya le n'ain en levant la sphère d'éb'ène.

Les flammes écarlates s'élancèrent vers le plafond et se tendirent vers la créature. Apeurée, celle-ci s'écarta en rentrant la tête dans les épaules. Puis elle enjamba les jumeaux prostrés et se dirigea vers le mur du fond. Manipulant l'élémental évanoui sans douceur, elle le redressa et lui ferma les menottes sur les poignets. Quand elle le lâcha et recula, le prisonnier resta suspendu à bout de bras dans ses chaînes. Ses pieds n'atteignaient même pas le sol.

Satisfait, Torwren hocha la tête.

— La chasse est terminée pour cette nuit, dit-il à la Meute. Tu peux te rendormir.

Une résistance farouche fit étinceler les yeux de la Créature. Elle fit un pas vers le n'ain en levant ses griffes.

Torwren émit un claquement de langue désapprobateur. La Meute n'était décidément pas l'instrument le plus approprié pour cette tâche, songea-t-il. Il baissa la sphère d'éb'ène, touchant d'abord Mycof, puis Ryman. Au contact de la pierre, les corps inertes se tendirent comme des cordes d'arc. Leur dos s'arracha à la boue ; leur tête partit en arrière, et leur bouche s'ouvrit en un cri silencieux.

La créature se figea. Dévoilant ses dents jaunes, elle poussa un sifflement frustré.

— Disparais ! ordonna Torwren.

Il passa une paume ridée sur le talisman. Comme sa main éteignait le feu écarlate, la créature s'écroula et se décomposa en un monticule de vers noirs.

— Regagne tes hôtes !

Telle une flaque de ténèbres grouillantes, les vers rampèrent vers Mycof et Ryman. Ils recouvrirent le corps des jumeaux et plongèrent dans leurs narines, leur bouche, leurs oreilles et tous les autres orifices disponibles. Les silhouettes blêmes toussèrent et s'étranglèrent alors que la Meute regagnait son antre. Leur ventre pâle se gonfla jusqu'à les faire ressembler à deux cadavres boursouflés.

Puis la magie incarnée redevint énergie pure et, avec sa dissolution, le ventre des jumeaux reprit son aspect normal. Le pouvoir coulait de nouveau dans leurs veines, imprégnait de nouveau leurs os.

Mycof fut le premier à se redresser. Son visage était aussi impassible que celui d'une statue, comme si la chasse avait consumé toutes ses émotions. Un soupir s'échappa de ses lèvres exsangues. Près de lui, Ryman reprit connaissance à son tour. Il jeta un bref coup d'œil à son frère, puis tourna son attention vers Torwren.

— Remontez dans vos appartements, ordonna le seigneur nain.

— Et la chasse… ? risqua Mycof.

Torwren désigna le mur auquel le prisonnier était enchaîné.

— Vous vous êtes bien débrouillés. Le maître est très content.

Ses paroles arrachèrent l'ombre d'un sourire aux jumeaux – une réaction délirante d'enthousiasme de la part d'humains que la Meute venait de vider.

— Couchez-vous et dormez. (Torwren ramassa le doigt sectionné qui gisait dans la boue, près de ses genoux.) Nous nous remettrons en chasse demain au crépuscule.

Le sourire des jumeaux s'élargit, retroussant légèrement leurs lèvres. Ce soir, ils n'avaient pu étancher leur soif de sang, mais peut-être auraient-ils l'occasion de le faire le lendemain.

Ils se relevèrent lentement, se soutenant l'un l'autre. Puis ils

saluèrent Torwren de la tête et rebroussèrent chemin vers l'escalier de la tour.

Lorsqu'ils eurent quitté la cave, le seigneur n'ain porta le doigt ensanglanté à son nez et le renifla. Une odeur de cavernes profondes, de métal fraîchement extrait… De la magie minérale. Ce petit morceau de chair et d'os promettait un autre élémental d'une puissance redoutable. Torwren mordit dedans pour le goûter et s'approprier sa magie résiduelle. Avec un peu de chance, celle-ci le guiderait pour la suite. Il ne devait pas échouer.

Fermant les yeux, il imagina le pouvoir dont il disposerait s'il parvenait à forger deux malegardes d'une telle force. Un pouvoir suffisant pour défier le Cœur Noir et reprendre le Try'sil…

Torwren s'arracha à sa rêverie et leva les yeux vers l'homme suspendu au mur. D'abord, il avait un esprit à briser et à jeter dans le brasier sanglant du talisman d'éb'ène. Comme ses ancêtres, d'incomparables maîtres forgerons, il saurait en tirer une lame de l'acier le plus robuste et le plus tranchant.

Il leva la sphère dont le noyau creux avait été rempli avec le sang du dernier défenseur de Rash'amon. Il entendait encore les cris que le soldat avait poussés quand il avait arraché son cœur palpitant de sa poitrine pour alimenter l'orbe noir. Depuis, l'esprit du malheureux était prisonnier de la pierre. Au fil des siècles, les horreurs auxquelles Torwren avait employé le feu de son cœur mourant l'avaient corrompu et fait basculer dans la folie.

Lorsque le seigneur n'ain éveilla le pouvoir de la pierre, celle-ci fut incapable de résister. Le désespoir du soldat l'embrasa instantanément, et ses cris résonnèrent dans les oreilles de Torwren tandis qu'il se levait et s'approchait de l'élémental. L'agonie du soldat serait une douce sinécure comparée au sort que le n'ain réservait à ce prisonnier. Pourtant, il n'hésita pas une seule seconde. Il avait bien retenu la leçon enseignée par ses ancêtres.

L'acier le plus robuste ne pouvait être trempé que dans la flamme la plus brûlante.

Arraché à un cauchemar dans lequel le feu s'apprêtait à

l'engloutir, Kral ouvrit les yeux sur une flamme écarlate. Il paniqua. Le cœur battant la chamade, il tenta de repousser la menace, mais ses bras étaient immobilisés le long de son corps comme par un filet.

— Cesse de gigoter, Kral !

C'était la voix d'Er'ril. Aussitôt, le monde s'éclaircit autour du montagnard. Il était allongé sur le lit d'une de leurs chambres, enveloppé d'une couverture en laine. Tout le devant de son torse le brûlait, et ses hanches lui faisaient mal. Se souvenant de sa folle cavalcade à travers l'entrepôt incendié, il poussa un grognement.

Tol'chuk baissa la sanguine brillante qu'il tenait sous le nez de son ami.

— Il se réveille.

Kral détailla le visage inquiet de l'og're. La dernière fois qu'il l'avait vu, Tol'chuk gisait inerte sur le sol de l'entrepôt. Le montagnard jeta un coup d'œil au lit voisin. Fardale était assis sur les couvertures, à côté d'Elena qui le grattait derrière les oreilles.

Soulagé de voir que le loup s'en était tiré, Kral articula d'une voix pâteuse :

— Que s'est-il passé ?

— Vous avez été attaqués par la malegarde. Les rats-démons ont sapé vos forces à l'aide d'un sort de désespoir, mais la magie de la sanguine vous a libérés de leur emprise, expliqua Er'ril sur un ton morne.

Kral promena un regard à la ronde.

— Où est Méric ?

— Il a disparu, répondit Er'ril un peu sèchement. Nous espérions que tu pourrais nous dire ce qui lui est arrivé.

Encore confus, Kral sortit un bras de sa couverture et vit qu'un bandage sanglant entourait sa main droite. Une douleur sourde palpitait dans sa paume. L'image du rat qui lui avait arraché un doigt s'imposa à son esprit, et un frisson le parcourut de la tête aux pieds. Jamais il n'avait eu aussi froid – pas même parmi les neiges éternelles de ses montagnes natales.

Mycelle s'avança et tendit une chope fumante au convalescent. Au passage, elle jeta un regard désapprobateur à

Er'ril.

— Il est encore faible. Laissez-lui un moment pour récupérer avant de le bombarder de questions.

Kral prit la chope de sa main valide, l'enveloppant de ses doigts pour mieux absorber sa chaleur.

— Buvez tout, ordonna Mycelle en se redressant. Ça vous redonnera des forces.

Kral ne discuta pas. Il commença par siroter l'infusion du bout des lèvres, mais, comme une tiédeur bienfaisante emplissait son estomac et se diffusait jusqu'au bout de ses orteils, il se mit à boire avidement. Quand il eut terminé, il se laissa retomber sur son oreiller en fermant les yeux et en tendant la chope vide à Mycelle.

— Encore.

La grande femme blonde grimaça.

— Il y avait assez de crèvebaies là-dedans pour remettre sur pattes tout un troupeau de mustangs. Laissez-leur juste le temps de faire effet.

Elle avait raison. Quelques instants plus tard, une douce chaleur envahit le corps de Kral. Celui-ci repoussa sa couverture. Son torse et ses hanches lui faisaient déjà moins mal. Il s'assit dans son lit.

Er'ril le jaugea du regard avant de reprendre la parole.

— Maintenant, peux-tu me dire ce dont tu le souviens ?

Kral se racla la gorge et entama son récit. Autour de lui, le visage de ses compagnons s'assombrissait à mesure qu'il relatait la bataille contre les rats-démons.

— Puis ils nous ont encerclés. Méric était déjà épuisé par le lancement de son sort ; il s'est écroulé très vite. Quant à moi… Si Rorshaf n'était pas aussi robuste, j'y aurais laissé bien plus qu'un doigt, conclut-il en levant sa main bandée.

Mycelle le força à baisser le bras.

— Je vous ai recousu avec du boyau de mouton et j'ai appliqué du baume de racerbe sur la plaie pour prévenir toute infection, mais vous devez vous ménager.

— Les blessures guérissent, répliqua Kral sur un ton insouciant.

L'expérience lui avait appris que sa magie élémentale

accélérait la cicatrisation. N'était-il pas de pierre ?

— Donc… Après que tu fus tombé à terre, les rats t'ont attaqué, lança Er'ril.

Kral hocha la tête.

— Si tu avais vu la soif de sang dans leurs yeux… (Son regard se voila.) Je crains le pire pour Méric.

Mycelle eut un reniflement dédaigneux.

— N'ayez crainte, dit-elle en ramassant un seau posé près du lit. Méric est toujours en vie.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ? demanda Er'ril.

— Les rats ont laissé Tol'chuk et le loup. S'ils avaient juste voulu manger, ils les auraient emportés ou consommés sur place.

Elena s'agita sur le lit voisin.

— Mais pourquoi emmener Méric et pas les autres ? marmonna-t-elle.

— Parce qu'il regorge de magie élémentale – autrement dit, qu'il ferait une recrue de choix pour la malegarde du Seigneur Noir. (La voix de Mycelle se fit grave.) Mais son enlèvement soulève une question bien plus préoccupante.

— Laquelle ? voulut savoir Er'ril.

— Les rats n'ont pas choisi leur cible au hasard. J'en déduis que je ne suis pas l'unique sourcier ici à Ruissombre. Quelqu'un d'autre chasse dans les rues de la cité. (Du menton, Mycelle désigna la main de Kral.) Les rats vous ont goûté. Ils reviendront. Une fois qu'il vous aura repéré, leur maître n'aura de cesse de s'emparer de vous. Vous êtes un élémental d'une puissance exceptionnelle, un trophée comme il ne doit pas en rencontrer souvent.

Un silence accablé accueillit cette déclaration.

Mogweed fut le premier à reprendre la parole.

— Et Elena ? Ce sourcier peut-il la pister, lui aussi ?

Mycelle posa une main sur l'épaule du métamorphe.

— Vous êtes le seul qui se pose les bonnes questions, le félicita-t-elle. La perte de Méric est tragique, mais le salut d'Elena doit rester notre priorité. Je ne pense pas que le sourcier l'ait repérée. Son pouvoir n'est pas de nature

élémentale : c'est de la magie sanglante. Je ne la perçois pas ; il est donc fort probable que mes homologues ne la perçoivent pas non plus. Mais Kral risque d'attirer les limiers du Cœur Noir comme un renard blessé attire les chiens de chasse. Cela mérite réflexion.

— Que suggérez-vous ? s'enquit Er'ril.

Le regard dur de Mycelle se posa sur le montagnard.

— Kral ne doit pas nous accompagner.

Choqués, les compagnons sursautèrent… À l'exception de Kral, qui demeura de marbre.

— Elle a raison. Je ne ferais qu'attirer l'attention du Seigneur Noir sur Elena.

La jeune fille se leva.

— Non, protesta-t-elle, le visage rouge et la voix brûlante. Nous devons rester tous ensemble. Nous ne pouvons pas laisser Kral.

La couverture tomba de ses épaules, et le montagnard écarquilla les yeux à la vue de l'étrangleuse.

— Que t'est-il arrivé ?

Elena jeta un coup d'œil à son bras gauche, et le feu qui l'animait parut s'éteindre instantanément. Elle se laissa retomber sur son lit pendant qu'Er'ril expliquait la situation à Kral.

— Elle ne doit pas utiliser sa magie, sans quoi, les lianes la tueront.

— Raison de plus pour que je vous quitte, dit fermement le montagnard. Elle ne peut pas se permettre d'affronter les suppôts du Seigneur Noir. Le meilleur moyen pour moi de l'aider, c'est de les entraîner sur une fausse piste.

— Non, répéta Elena.

Mais elle semblait beaucoup moins sûre d'elle à présent.

Kral pivota sur son lit et posa les pieds par terre.

— Elena, dit-il en fixant la jeune fille, je mourrais plutôt que d'attirer l'attention de notre ennemi sur toi. Tu n'as pas ton mot à dire. Je ne t'accompagnerai pas plus loin.

— Mais…

Il lui posa sa main valide sur le genou.

— Non.

Elena regarda autour d'elle. Elle espérait que quelqu'un la soutiendrait, mais tous les autres détournèrent les yeux. Ses épaules s'affaissèrent.

— Alors, quel est notre plan ?

Er'ril ouvrit la bouche pour répondre, mais Mycelle le prit de vitesse.

— L'aube approche. Nous devons partir aux premières lueurs du jour. Quitter la ville alors qu'il fait encore nuit éveillerait les soupçons ; donc, nous attendrons que les rues s'animent et que les barges larguent les amarres.

Elena fixa Kral de ses yeux remplis de larmes.

— Et que feras-tu après notre départ ?

— Je resterai ici. Méric est quelque part à Ruissombre. Je le trouverai et je le libérerai.

— Nous pourrions t'aider.

— Non. Sans ta magie, tu ne sers à rien. (Kral vit bien que ses mots blessaient la jeune fille, mais, en tant que montagnard, il savait que la vérité était souvent difficile à entendre.) Tu ne ferais que me gêner.

Dans le silence peiné qui suivit, Tol'chuk lança :

— Moi, je n'ai pas besoin qu'on me protège. Je vais rester avec toi.

— Quoi ?

Kral se tourna vers l'og're. Celui-ci brandit sa sanguine.

— Le Cœur peut combattre l'emprise de la malegarde. Si tu retrouves Méric, tu auras probablement besoin de moi.

— Non, Tol'chuk, intervint Er'ril. Tes intentions sont nobles, mais ta force et ta magie seront mieux employées à servir Elena.

Kral hocha la tête.

— Oui, Elena est la seule chose qui…, commença Mycelle.

— Assez !

L'aboiement de Tol'chuk fit trembler les murs de planches. L'og're tendit la sanguine vers Elena, et la pierre parut s'éteindre. Puis il pivota vers Kral, et elle se remit à briller de mille feux – si bien que le montagnard dut détourner la tête pour ne pas être aveuglé.

— Comme toujours, le Cœur m'indique le chemin à suivre, dit Tol'chuk d'une voix tremblante de ferveur. Je dois rester

avec Kral.

Son regard flamboyant défiait quiconque de le contredire.

Aucun des compagnons ne pipa mot.

— Alors, c'est décidé, conclut Mycelle en fixant l'og're de ses yeux d'un bleu glacial. Kral et Tol'chuk resteront à Ruissombre pour détourner l'attention de nos ennemis. Peut-être réussiront-ils à libérer Méric, mais, dans le cas contraire, leur mort ne sera pas vaine. (Elle pivota vers le reste du groupe.) Avant de poursuivre, quelqu'un d'autre souhaite-t-il rester ?

Kral vit un bras se lever. La mâchoire lui en tomba de surprise.

Mogweed se tenait derrière Elena, la main en l'air.

Elena se ferma aux voix qui résonnaient autour d'elle. Le petit rat à la colonne vertébrale tordue se blottit plus confortablement contre sa poitrine. La jeune fille aurait bien voulu pouvoir, elle aussi, se cacher quelque part, loin de toute cette agitation. Fixant les lianes qui enveloppaient son bras gauche, elle tira sur l'une d'elles pour remonter jusqu'à l'endroit où l'étrangleuse jaillissait de sa chair. C'était à cause de cette plante maudite que le groupe éclatait. Comme l'avait dit Kral, sans sa magie, Elena n'était qu'un boulet, un fardeau pour ses compagnons.

La jeune fille essuya une larme. En l'espace d'une nuit, tout ce qu'elle avait appris et accompli venait d'être réduit à néant. La sor'cière en elle avait disparu. Elle était redevenue une enfant vulnérable, dépendante des autres. Elle croyait que son voyage l'avait endurcie, qu'il avait forgé son esprit pour en faire une lame redoutable, mais, à présent que ses pouvoirs lui avaient été retirés, elle réalisait qu'elle n'avait mûri qu'en tant que sor'cière. Son autre moitié n'était pas devenue une femme : elle restait l'adolescente paniquée qui avait fui à travers les vergers en flammes de sa vallée natale.

La voix bourrue de Kral lui fit relever les yeux.

— Mogweed, ce n'est pas la peine que tu restes. À quoi serviras-tu ?

Le métamorphe se redressa de toute sa hauteur.

— Exactement ! À quoi servirai-je si j'accompagne Elena ? Je

ne suis pas un guerrier capable de la protéger. Mais j'ai des yeux et des oreilles. Ici, à Ruissombre, je peux me rendre utile. Je peux chercher Méric tout aussi bien que vous – et même mieux que Tol'chuk. Comptes-tu laisser un og're se promener en liberté dans les rues de la ville ? Crois-tu vraiment que les gens lui répondront quand il tentera de les interroger ? Non. Et puis, si nous voulons éviter que le sourcier corrompe Méric, nous devons le retrouver au plus vite. Pour ça, il nous faudra mobiliser autant d'yeux et d'oreilles que possible. Vous aurez besoin de moi, Elena, non.

Mogweed tremblait légèrement. Était-ce à cause de la conviction qui l'habitait, ou était-il juste nerveux ? Elena n'aurait su le dire. Elle ravala ses larmes. Contrairement à elle, le métamorphe avait beaucoup évolué durant ce voyage. De timide et insignifiant, il était devenu fier et volontaire. Il dégageait même une certaine noblesse, songea la jeune fille, émue.

— Pourquoi ? demanda Tol'chuk. Pourquoi t'exposer ainsi au danger ?

Les épaules de Mogweed s'affaissèrent légèrement. Sa voix perdit un peu de sa détermination.

— Je ne prétends pas être courageux. En fait, si la situation exige de se battre, je m'enfuirai probablement. Je ne suis pas un guerrier. Ma lâcheté m'a fait abandonner mon poste à l'entrepôt quand les rats-démons ont surgi. D'une certaine façon, c'est ma faute si Méric a été capturé. J'aimerais réparer mon erreur. Méric est plus qu'un compagnon pour moi. Depuis que je lui ai sauvé la vie, il est, avec Elena, le seul d'entre vous qui m'ait témoigné une véritable amitié. (Mogweed adressa un sourire crispé à la jeune fille.) Et je ne peux rien faire pour Elena. Je ne lui ai jamais été d'aucune utilité.

Elena ouvrit la bouche pour protester. En lui témoignant gentillesse et compassion, le métamorphe lui avait souvent remonté le moral quand elle déprimait.

Mogweed leva une main pour empêcher la jeune fille de parler.

— Mais ici, à Ruissombre, je peux peut-être fournir le nécessaire pour sauver Méric : une paire d'yeux et d'oreilles

supplémentaires.

Er'ril fixa le métamorphe avec un respect nouveau.

— Tes arguments se tiennent, admit-il. Peut-être vaut-il effectivement mieux que tu restes.

Mogweed inclina la tête.

Elena vit étinceler les yeux ambrés de Fardale. Elle capta une partie du message que le loup envoyait à son frère. *L'avorton de la meute affronte un serpent sans trembler*. Fardale était fier de Mogweed.

Les joues du métamorphe s'empourprèrent. Visiblement embarrassé par cet éloge, il se détourna.

Mycelle prit la parole.

— Il est tard, et nous avons tous besoin de nous reposer avant d'affronter les épreuves qui nous attendent demain.

Pour une fois, personne ne protesta.

Absorbé dans ses propres pensées, chacun des compagnons se dirigea vers son lit. Elena se leva et fit mine de passer dans la chambre voisine, mais la voix de Mycelle l'arrêta. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Sa tante se tenait face à Kral, ses sacoches de selle jetées sur une épaule.

— Prenez ça. Vous risquez d'en avoir besoin.

Kral fixa sa paume ouverte d'un air maussade. Puis il leva les yeux vers la guerrière et dit :

— Il m'en faudra deux, au cas où je trouverais Méric.

Mycelle acquiesça et fouilla dans une de ses sacoches.

Elena tressaillit. Elle avait reconnu l'objet que sa tante venait de remettre à Kral : un pendentif de jade en forme de fiole.

Plus tard cette nuit-là, alors que le reste du groupe dormait depuis longtemps, Mogweed était encore assis en tailleur sur son lit, occupé à vérifier le contenu de son paquetage. Il voulait s'assurer qu'il avait bien tout le nécessaire pour les jours à venir. Farfouillant dans son sac à dos, il écarta une muselière qu'il avait ramassée sur la carcasse d'un renifleur, plusieurs lunes auparavant. Les chaînes cliquetèrent dans le silence de la chambre. Mogweed leva les yeux, mais ses compagnons de chambrée ne bronchèrent pas.

Tandis qu'il poursuivait son inventaire, ses doigts effleurèrent un bol de pierre noire qu'il avait trouvé dans les affaires de Vira'ni, dans l'une des tentes du campement des chasseurs. À son contact, la surface lisse du récipient devint toute froide, presque glacée. Un frisson de terreur parcourut Mogweed.

Il le mit pourtant de côté. Comme la muselière, il ne savait pas si le bol lui serait utile un jour, mais il avait une âme de collectionneur et ramassait tout ce qui captait son attention.

Mogweed continua à fouiller dans son sac, examinant ses trésors un à un. Un gland en provenance de la forêt aux araignées, une corde cassée du luth de Nee'lahn, un morceau de pierre des vents que Méric lui avait offerte pour le remercier de lui avoir sauvé la vie… Et, enfin, il trouva ce qu'il cherchait : une petite bourse de peau de chèvre dissimulée tout au fond de son sac.

Il la saisit avidement, mais n'osa pas la sortir pour vérifier son contenu. Il ne pouvait pas prendre le risque que quelqu'un le voie. Il s'autorisa tout de même un léger sourire dans la pénombre. Sa longue attente touchait à sa fin. Le moment d'agir était venu.

Mogweed ne savait pas si ses autres trésors lui serviraient un jour, mais il était certain que celui-ci possédait une valeur inestimable. Ruissombre abritait un sourcier, un important serviteur du maître de ces contrées. Le métamorphe voyait là une occasion qui ne se présenterait pas deux fois. S'il pouvait guider le sourcier jusqu'à Elena, remettre la sor'cière au Seigneur Noir pendant que les lianes l'empêchaient d'utiliser sa magie, le Gul'gotha le récompenserait peut-être en brisant la malédiction qui pesait sur lui. Il serait de nouveau libre de se transformer, libre de jouir de son héritage si'lura – et, surtout, débarrassé de son frère.

Un moment, Mogweed pensa à Fardale. Il se souvint des félicitations que le loup lui avait adressées quand il avait annoncé sa décision de rester en arrière. La honte lui serra brièvement le cœur. Il secoua la tête et tenta de s'endurcir. Fardale était un imbécile. Le temps pressait. S'ils ne trouvaient pas un moyen de briser la malédiction, dans moins de quatre

lunes, ils se retrouveraient figés à jamais dans leur forme actuelle. Mogweed baissa les yeux vers sa frêle silhouette humaine. Il ne pouvait pas laisser une chose pareille se produire !

Le métamorphe enfouit la bourse en peau de chèvre au fond de son sac. Il devrait se montrer courageux durant les jours à venir. Son plan était périlleux mais très simple : il trouverait le sourcier qui avait envoyé les rats-démons à l'entrepôt, et il lui offrirait les cheveux roux d'Elena – la marque d'une sor'cière.

18

Plantée au bout de la plus longue jetée du port de Ruissombre, Elena observait le fleuve. L'aube était beaucoup trop radieuse pour un départ aussi maussade ; on aurait dit qu'elle se moquait des compagnons au cœur lourd.

L'orage survenu pendant la nuit avait chassé le brouillard. À présent, le soleil étincelait à la surface du fleuve qui, tel un immense serpent vert, s'éloignait en direction du levant. Sur la berge opposée, deux grues s'envolèrent, la pointe de leurs ailes effleurant l'eau alors qu'elles rasaient les flots paresseux. De grands roseaux se balançaient dans la brise venue de la côte lointaine. Elena crut même capter une odeur d'iode dans l'air matinal. Elle resserra sa cape autour d'elle. La fraîcheur de la nuit s'attardait encore, mais le soleil ne tarderait pas à la dissiper, et le ciel dégagé promettait une belle journée estivale.

Derrière la jeune fille, la cité s'éveillait déjà, brisant la quiétude de l'aube. Les aboiements des capitaines de barge se répercutaient à la surface du fleuve ; des bribes de chansons de marins montaient vers le ciel tandis que les dockers chargeaient des caisses et des sacs à bord des embarcations devant appareiller le jour même. Les voix excitées des passagers et de leur famille résonnaient autour d'Elena tels des pépiements d'oiseaux. Mais l'une d'elles, grave et profonde, se détachait au milieu de la cacophonie ambiante.

— Donc, vous allez descendre le fleuve jusqu'à la côte ? Jusqu'à la cité de Boudumonde ?

Kral s'était adressé à Er'ril, mais ce fut Mycelle qui lui répondit.

— Mieux vaut que vous ignoriez les détails de notre plan. Si jamais vous étiez capturé…

Elle n'eut pas besoin de finir sa phrase. Si jamais le

montagnard était capturé, l'ennemi le torturerait probablement pour apprendre où se trouvaient ses compagnons.

Une brusque angoisse étreignit Elena. Tournant le dos au fleuve étincelant, la jeune fille fit face au reste du groupe.

— Si Kral et les autres ne savent pas où nous allons, comment nous rejoindront-ils ?

— J'ai déjà réfléchi à la question, commença Er'ril. Nous…

— Nous devons continuer séparément, coupa Mycelle avec un geste insouciant. Le contraire serait trop risqué. Si le hasard veut que nous nous retrouvions, tant mieux. Sinon…

Elle haussa les épaules.

Elena fixa Kral, Tol'chuk et Mogweed.

— Mais…, protesta-t-elle d'une voix enrouée par ses larmes.

Er'ril lui posa la main sur le bras.

— Écoute-moi avant de te mettre à pleurer.

Foudroyant Mycelle du regard, il sortit une carte de sa poche et s'agenouilla sur la jetée. Puis il déplia le parchemin et le cloua aux planches de ferréol avec une de ses dagues pour l'empêcher de s'envoler.

— Rapprochez-vous, ordonna-t-il à ses compagnons.

— Prenez garde à ce que vous allez dire, homme des plaines, lâcha Mycelle sur un ton sec.

Er'ril l'ignora et saisit une deuxième dague.

— J'ai un ami qui vit sur la côte, dans un endroit plutôt désert. Je ne vous dirai pas exactement où. C'est chez lui que je compte emmener Elena. Après nous être reposés, nous louerons un bateau pour nous rendre jusqu'à l'Archipel.

Il leva les yeux vers le trio qui restait à Ruissombre pour chercher Méric. De sa dague, il indiqua une petite ville située au bord de l'océan. Elena se pencha pout déchiffrer le nom inscrit en lettres minuscules. *Port Rawl.*

— Ce sera notre point de rendez-vous, poursuivit Er'ril. Si nous sommes toujours vivants, dans une lune à compter d'aujourd'hui, j'enverrai Mycelle vous chercher à Port Rawl.

Kral se rembrunit.

— La cité des marais ? Il ne sera pas facile de nous y retrouver.

— Je suis déjà allée là-bas, dit Mycelle, l'éclat dur de son

regard confirmant les paroles du montagnard.

Elena étudia la carte et comprit très vite d'où Port Rawl tenait son surnom. Elle se nichait au cœur des Terres Inondées, une région triangulaire dont l'altitude était inférieure à celle des contrées environnantes. Alimentées par des rivières qui dégringolaient depuis les hauteurs et coupées du nord d'Alaséa par l'à-pic vertigineux de la Faille, les Terres Inondées semblaient particulièrement désolées et inhospitalières. D'après ce qu'Elena avait entendu dire, seuls les inconscients se risquaient à traverser ce cloaque infesté de serpents venimeux.

Port Rawl était l'unique cité de la région. Outre son isolement naturel, elle offrait un accès facile au dédale de l'Archipel ; aussi était-elle devenue un repaire de brigands, de pirates et autres hors-la-loi endurcis – un vrai coupe-gorge où les bâtiments délabrés ne payaient pas de mine, et où différentes castes se livraient une guerre permanente. Les récits des crimes spectaculaires qui s'y commettaient à longueur de saison avaient tenu Elena et son frère en haleine pendant bien des nuits d'hiver.

— Pourquoi nous retrouver là-bas ? demanda Kral d'un air morose.

Le montagnard tenait sa main bandée contre lui.

— Parce que personne ne pose de questions à Port Rawl, répondit Er'ril. La curiosité est le meilleur moyen de se faire tuer dans la cité des marais.

C'était un vieil adage qui concluait la plupart des histoires tragiques ayant Port Rawl pour cadre.

— Et quel sera notre point de rendez-vous ? demanda Tol'chuk. Tu connais une auberge ?

— Aucune que je vous recommanderais. Contentez-vous de vous poser quelque part et d'attendre. Mycelle vous localisera grâce à son pouvoir de sourcière.

Er'ril jeta un coup d'œil à la grande femme blonde, qui hocha la tête.

— Je n'aurai même pas besoin de vous approcher pour savoir si vous avez été corrompus. La puanteur de la magie noire se sent de loin.

Elena se redressa.

— Donc, tu es d'accord, tante My ?

— Je suppose que oui. Le plan d'Er'ril me paraît assez sûr. S'ils sont passés au service du Gul'gotha, je pourrai facilement éviter le contact. Même s'ils me tendent un piège et réussissent à me capturer… (Mycelle tripota son pendentif de jade à travers sa chemise.) Ils n'obtiendront rien de moi.

Ces paroles glacèrent Elena autant qu'elles la réconfortèrent. Depuis que Joach et elle avaient fui leur vallée natale, cette petite bande hétéroclite était devenue la seconde famille de l'adolescente. Elle ne voulait pas que ses compagnons s'éparpillent aux quatre vents. Mais si l'idée de les revoir la rassérénait quelque peu, la façon dont Mycelle serrait sa fiole de poison lui rappelait le danger qui attendait chacun d'eux sur sa route.

Er'ril dégagea sa dague et rempocha sa carte.

— Maintenant, nous devons embarquer, dit-il en fixant les autres d'un air entendu.

Kral acquiesça et s'éloigna. Mycelle n'avait pas voulu révéler le nom de la barge qu'emprunterait son groupe. Tol'chuk et Mogweed emboîtèrent le pas au montagnard.

— Attendez !

Elena se précipita vers Kral, lui passa les bras autour de la taille et se serra très fort contre lui. Le montagnard était si costaud qu'elle n'arrivait pas à en faire complètement le tour. Elle appuya sa joue contre son large estomac.

— Reviens-moi, chuchota-t-elle à sa ceinture.

— Ne pleure pas, Elena, dit Kral d'une voix enrouée. (Il lui tapota la tête de sa main valide, puis se dégagea et s'accroupit devant elle.) Quand les nomades lèvent leur camp d'hiver, ils ne se font pas d'adieux larmoyants. Ils se disent juste : « *To'bak nori sull corum.* »

Elena s'essuya les yeux.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Kral posa un doigt sur la poitrine de la jeune fille.

— Tu seras dans mon cœur jusqu'à ce que les routes nous ramènent l'un vers l'autre.

Elena renifla. Parce qu'elle se sentait incapable d'articuler le moindre son, elle se contenta de hocher la tête et d'étreindre de

nouveau le montagnard. Puis elle se tourna vers les autres.

Tandis qu'elle se serrait contre lui, Tol'chuk lui chuchota à l'oreille :

— Je veillerai sur eux. Il ne leur arrivera rien.

Elena lui adressa un sourire reconnaissant et le laissa avec Mycelle. La mère et le fils avaient parlé pendant une bonne partie de la nuit, et ce fut les yeux brillants de larmes que Mycelle étreignit Tol'chuk.

Elena s'approcha de Mogweed. Fidèle à son habitude, le métamorphe se dandinait nerveusement, comme s'il était gêné d'être l'objet de son attention. Il la serra très vite dans ses bras et s'écarta d'elle. Puis il fit un signe du menton à son frère et lui toucha brièvement la tête. Son regard croisa celui d'Elena.

— Nous nous reverrons, promit-il.

Il voulait sans doute la rassurer, mais la jeune fille fut saisie par un mauvais pressentiment. Quelque chose était en train de s'achever sur cette jetée. À partir de cet instant, des flammes différentes forgeraient chacun d'entre eux. À leur prochaine rencontre, ils ne seraient plus les mêmes.

Fardale poussa la main d'Elena avec son museau. La jeune fille le gratta gentiment derrière l'oreille. Le loup sentait son chagrin et voulait le partager. Près d'elle, Er'ril et Mycelle regardèrent les autres quitter l'embarcadère et s'enfoncer dans les rues de Ruissombre.

— *To'bak nori sull corum*, murmura Elena en perdant ses amis de vue.

Er'ril supervisa la montée à bord de leurs chevaux. Une fois sur la côte, les compagnons auraient de nouveau besoin de leurs montures. La barge était une large embarcation à fond plat, au milieu de laquelle s'étendait un enclos improvisé. Le capitaine s'était d'abord montré réticent à embarquer de si gros animaux, mais la quantité et la qualité des pièces de Mycelle l'avaient rapidement fait changer d'avis.

Depuis le bastingage, Elena et Mycelle regardèrent Er'ril et les dockers guider les chevaux sur la passerelle d'accès à bord. Brume passa la première et ne fit guère de difficulté ; il suffit que l'homme qui s'occupait d'elle lui tende une pomme dans sa

main ouverte, et elle le suivit docilement. Le hongre doré de Mycelle rechigna à avancer jusqu'à ce qu'un aboiement de sa maîtresse le rappelle à l'ordre. Alors, il autorisa un docker à prendre sa longe et à l'entraîner vers l'enclos.

L'étalon d'Er'ril, en revanche, s'avéra aussi têtu qu'une mule. Récupéré dans le camp des chasseurs que Vira'ni avait massacrés, il ne s'entendait pas très bien avec son nouveau cavalier, malgré tout le temps qu'ils avaient passé ensemble sur les routes de Standi. Er'ril l'avait choisi à cause de son large poitrail et de son cou épais, qui témoignaient de sa parenté avec les grands mustangs des steppes du Nord – une race robuste et vaillante. Son pelage rappelait lui aussi ses origines ; blanc moucheté d'or, d'argent et de noir, il constituait le camouflage idéal pour se fondre dans le paysage enneigé et rocheux des steppes.

Tandis que deux dockers tiraient désespérément sur sa longe, Er'ril passa derrière lui. Il saisit sa queue à la base et la tordit vers le haut afin que la douleur l'oblige à avancer. Mais chaque pas devait être conquis de haute lutte, et, quand l'étalon reculait, les dockers juraient de frustration.

— Faites-lui tâter du fouet ! hurla le capitaine depuis la proue de la barge. (C'était un homme trapu, aux membres courts et musclés, qui passait son temps à gesticuler et à rouspéter après son équipage.) À ce train-là nous allons perdre toute la lumière !

Un matelot s'avança, une badine à la main.

— Touchez à mon cheval, lâcha froidement Er'ril, et je vous enfonce cette baguette dans le cul jusqu'à ce qu'elle vous ressorte par la gorge.

Le matelot hésita et, voyant l'éclat dur des prunelles du guerrier, battit en retraite sans insister.

Er'ril reporta son attention sur l'étalon, qui le fixait d'un air pensif. L'animal étudia son cavalier un long moment ; puis il souffla, secoua la tête et gravit la passerelle de lui-même.

Er'ril le conduisit à l'enclos. Il s'assura que la paille était bien fraîche, qu'il y avait de l'eau en quantité suffisante et que les mangeoires n'étaient pas trop pleines – il ne faudrait surtout pas que les chevaux attrapent la colique pendant le voyage.

Satisfait, il donna une tape affectueuse à son étalon et se dirigea vers le bastingage.

— Nous sommes prêts à partir, annonça-t-il en approchant du petit groupe qui l'attendait.

Pendant qu'il s'occupait des chevaux, le capitaine avait rejoint Mycelle et Elena. La jeune fille avait la main posée sur le cou de Fardale, qu'elle caressait de ses doigts gantés.

— Mieux vaut tard que jamais, railla le capitaine.

Il s'éloigna à grandes enjambées, le visage rouge d'agitation. De toute évidence, sa discussion avec Mycelle l'avait énervé – mais Er'ril soupçonnait la grande femme blonde de produire cet effet sur beaucoup de gens. Du menton, il désigna le capitaine qui, les bras levés au ciel, ordonnait à ses marins de larguer les amarres, « et plus vite que ça, bande de fainéants ! ».

— De quoi avez-vous parlé ?

Mycelle eut un geste insouciant.

— Il voulait que je lui paie tout le voyage d'avance. (Secouant la tête, elle pivota pour étudier l'équipage qui s'affairait sur le pont.) Il me prend vraiment pour une imbécile.

— Quand on exhibe autant de pièces d'argent, on finit par exciter la cupidité d'autrui. C'est inévitable, fit remarquer Er'ril.

Tandis que les marins saisissaient de longues perches et les utilisaient pour s'écarter de la jetée, Mycelle reporta son attention sur le guerrier.

— Vous aussi, vous me prenez pour une imbécile, dit-elle sur un ton tranchant. Ma prodigalité était calculée. Des gens aussi mal payés que les marins et les dockers vont forcément parler entre eux de ce couple très riche qui se rend à Boudumonde avec leur fils. (Elle posa une main sur l'épaule d'Elena.) C'est le même principe que votre cirque : parfois, on est mieux caché à découvert.

Sa logique était imparable. Ce qui n'empêcha pas Er'ril de tenter de la prendre en défaut.

— Dans ce cas, ne faudrait-il pas payer notre voyage jusqu'à Boudumonde pour parfaire votre ruse ?

Mycelle fronça les sourcils.

— Ce serait un gaspillage d'argent, puisque nous quitterons le bord bien avant.

Er'ril baissa la voix.

— Donc, vous êtes d'accord pour faire ce que je vous ai suggéré la nuit dernière : changer de bateau en cours de route. (Il répéta ses arguments.) La descente du fleuve va prendre plus de huit jours, et même si cette manœuvre nous ralentit un peu, elle nous aidera à semer d'éventuels poursuivants.

Mycelle le fixa, impassible.

— C'est un plan stupide, lâcha-t-elle, ignorant l'expression orageuse du guerrier. Je n'ai aucune intention d'emmener Elena jusqu'à Boudumonde.

— Alors pourquoi… ? s'exclama Er'ril sur un ton assez vif pour attirer l'attention d'un matelot qui passait non loin d'eux.

— Pas si fort ! siffla Mycelle.

Er'ril se mordit la lèvre pour réprimer les paroles cinglantes qui lui brûlaient la langue.

Dès que le matelot se fut éloigné et qu'ils se retrouvèrent seuls sur leur partie du pont, Mycelle reprit à voix basse :

— Dans deux jours, nous débarquerons avec nos chevaux et nous nous dirigerons vers la Faille, au sud.

— La Faille ? Mais longer les falaises jusqu'à la côte nous prendra au moins une lune ! protesta Er'ril.

— Nous n'allons pas longer les falaises : nous allons les descendre, annonça Mycelle.

Er'ril serra le poing. La sourcière devait avoir perdu la tête !

— Vous voulez emmener Elena dans les Terres Inondées ? Rien ne vit dans ces marais, sinon des créatures au venin mortel. Même les trappeurs et les chasseurs refusent de s'y aventurer.

— Vous vous trompez, contra Mycelle. Une personne vit au cœur du marécage, une élémentale très puissante. Je l'ai sentie la dernière fois que je me suis approchée de la Faille. Avec l'aide d'un guide, je me suis lancée à sa recherche – mais elle est rusée, et le terrain l'aide à se dissimuler. Au bout de sept jours, mon guide agonisait, atteint par le venin d'une vipère ; j'ai dû rebrousser chemin. Je me suis dit que si je ne pouvais pas atteindre cette élémentale, les sourciers du Gul'gotha n'y parviendraient pas non plus. Aussi l'ai-je laissée tranquille, pensant que je n'aurais pas besoin de revenir la chercher.

Mycelle marqua une pause pendant que deux matelots les dépassaient en charriant des rouleaux de corde. Er'ril en profita pour ruminer ses paroles. Il n'était pas idiot. Il devinait à quoi pensait la sourcière. Dès que les parages furent de nouveau déserts, il lança :

— L'élémentale cachée dans les marais… Vous pensez que c'est elle qui a ensor'celé Elena.

Mycelle hocha la tête.

— Et qu'elle est donc la seule qui puisse la libérer, acheva-t-elle. (Elle tira sur la manche qui dissimulait le bras gauche de sa nièce.) Ceci est le message qu'elle nous adresse : « Amenez-moi la fille ou je la tue. »

— Si je comprends bien, nous n'avons pas le choix ? résuma Er'ril.

Mycelle garda le silence.

Elena se manifesta pour la première fois depuis le début de la conversation. Sur un ton morose mais résigné, elle soupira :

— Je déteste les serpents.

Tapi dans l'ombre de l'embarcadère, Mogweed regarda la barge emporter son frère et la sor'cière. Sous l'impulsion des rames qui s'élevaient et retombaient en cadence, l'embarcation se dirigea vers le centre du fleuve où l'eau était plus profonde. Le métamorphe mémorisa le nom gravé et peint à la proue : *Le Chasseur d'ombres*.

Ayant vérifié que ses compagnons n'avaient pas changé de bateau à la dernière minute, il se faufila derrière l'échoppe d'un forgeron. Les coups de marteau qui s'échappaient du bâtiment continuèrent à résonner dans sa tête longtemps après qu'il eut repris le chemin de l'auberge. Tout en marchant, il se frotta les tempes pour effacer le début de migraine qu'il sentait poindre. Ce qui ne l'empêcha pas d'esquisser un léger sourire en atteignant la grand-place.

Er'ril se croyait si malin ! Mais Mogweed n'avait pas eu de mal à découvrir le nom et la destination de la barge qu'emprunterait Elena. Tous les dockers avaient entendu parler de la grande femme blonde hautaine et de son époux manchot. Sa générosité avait attiré de nombreux regards. Quelques

questions posées à voix basse et un rapide échange de pièces de cuivre avaient procuré au métamorphe tous les renseignements souhaités.

Dans les ruelles de Ruissombre, les commérages étaient une commodité qui se négociait aussi bien que les feuilles de tabac ou l'huile parfumée. L'information était une denrée vitale, et Mogweed disposait désormais de la plus précieuse qui soit. Il savait vers où se dirigeait la sor'cière – Boudumonde. Associé à la mèche de cheveux qu'il portait dans son sac, ce nom lui permettrait de réclamer une faveur au souverain d'Alaséa.

Ce fut d'un pas confiant que le métamorphe franchit le seuil du Poney peint. Alors qu'il se dirigeait vers l'escalier, l'aubergiste l'intercepta.

— Vos copains balèzes sont déjà partis. Ils m'ont dit qu'ils vous rejoindraient pour le souper.

Mogweed acquiesça et, se sentant d'humeur généreuse, sortit une pièce de cuivre qu'il lança à l'homme grassouillet. Celui-ci la rattrapa au vol et la fit disparaître sous son tablier. Mogweed se détourna.

— Attendez une minute ! le héla l'aubergiste. Un messager est arrivé en courant juste après le départ de vos amis. Il m'a laissé ça pour « les gens qui ont fait brûler l'entrepôt ».

Il tendit au métamorphe un parchemin plié en trois et cacheté à la cire.

— De qui vient cette lettre ? demanda Mogweed.

— Elle porte le sceau des seigneurs de la Citadelle, répondit l'aubergiste, les yeux brillant de curiosité.

— Qui ça ?

— Mycof et Ryman Kura'dom. Ils vivent au château. Ils sont un peu bizarres, mais leur famille habitait déjà la Citadelle à l'époque où mon arrière-grand-père tétait encore sa mère. (L'aubergiste se pencha vers Mogweed.) Je me demande bien ce qu'ils peuvent vouloir à des saltimbanques, mmmh ?

La peur serra le cœur du métamorphe. Ses compagnons et lui devraient-ils rembourser les dégâts qu'ils avaient faits ? Il hésitait à ouvrir la lettre, mais l'éclat avide dans les yeux de son interlocuteur lui rappela la leçon qu'il venait juste d'apprendre : l'information était une denrée vitale. Du pouce, il fit sauter le

cachet de cire et déplia le parchemin.

Il ne lui fallut que quelques instants pour prendre connaissance du message.

— Alors ? demanda l'aubergiste, qui bavait presque sur son comptoir.

Mogweed replia la lettre.

— Ils… Ils veulent que nous nous produisions au château ce soir.

— Une représentation privée ! Par les dieux, votre spectacle doit être vraiment impressionnant ! À ma connaissance, les seigneurs Mycof et Ryman n'avaient encore jamais invité aucun artiste chez eux. C'est une sacrée occasion pour vous. (D'abord ravi, l'aubergiste se ravisa et plissa les yeux.) Au cas où vous envisageriez de prendre une chambre dans un établissement plus luxueux, je vous rappelle que vous avez réservé pour un quart de lune entier. Si vous partez avant, il faudra quand même me payer.

Mogweed acquiesça et s'éloigna sur ses jambes gourdes. Il monta l'escalier en trébuchant à chaque marche, ou presque. Derrière lui, il entendit l'aubergiste commencer à répandre la nouvelle.

Il ouvrit la porte de sa chambre, se glissa à l'intérieur et s'adossa au battant qui se referma. Puis il prit sa première inspiration normale depuis qu'il avait lu la lettre. Pensant qu'il lui faudrait quelques jours pour localiser les malegardes et leur sourcier, il s'était attendu à disposer d'un peu de temps pour organiser la rencontre. À présent…

Mogweed déplia le parchemin et examina, non pas le message qui y était tracé, mais le sceau à l'encre rouge qui le signait. Dans sa hâte d'ouvrir la mystérieuse lettre, il n'avait pas remarqué que le cachet de cire représentait la même image : deux créatures dressées sur leurs pattes arrière, dos à dos, leurs queues entrelacées et leurs crocs découverts en une grimace menaçante. D'un doigt tremblant, il effleura le blason des seigneurs de la Citadelle.

— Miséricorde, marmonna-t-il.

À présent, il connaissait l'identité des deux malegardes postés à Ruissombre. Il tenait leur invitation dans les mains.

Mogweed prit plusieurs inspirations profondes pour se calmer. Un plan commençait à se dessiner dans son esprit. Il sortit une dague du fourreau qu'il portait à la ceinture et découpa soigneusement le bas du parchemin. Puis il se dirigea vers la lampe à huile et plaça le sceau de la famille Kura'dom devant la flamme. L'encre rouge brillait d'une lueur sanglante, aussi vive que celui des cheveux coupés d'Elena.

Mogweed étudia pensivement le sceau. Ses mains ne tremblaient plus. Même si la troupe s'était scindée en deux, il devait convaincre Kral et Tol'chuk de l'accompagner à la Citadelle. Dans sa tête, il dressa la liste des arguments qu'il emploierait. Les seigneurs de Ruissombre seraient des alliés précieux dans leurs recherches. Ils ne devaient pas laisser passer cette chance d'accéder aux vastes ressources de la Citadelle – des ressources qui feraient peut-être la différence entre retrouver Méric et le perdre à jamais.

Un sourire rusé se peignit sur les lèvres de Mogweed. Comment Kral et Tol'chuk pourraient-ils refuser ?

Il approcha le sceau de la flamme. Lorsque le bout de parchemin s'embrasa, il le lâcha et écrasa les cendres sur le plancher. Lui seul connaîtrait la véritable invitation cachée derrière le message des seigneurs de la Citadelle – une invitation à mourir. Il s'essuya les doigts en grimaçant.

Décidément, l'information était bien synonyme de pouvoir !

— Crois-tu qu'ils viendront, mon frère ? demanda Mycof en rajustant l'oreiller sous la tête.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Même s'ils soupçonnent quelque chose, ils profiteront de l'occasion pour chercher leur ami. Ou ils quitteront la ville en catastrophe. Dans tous les cas, le problème sera résolu.

Comme son frère, Ryman était allongé sur une ottomane de soie et de plumes. Et, malgré la douceur de sa couche, les questions de Mycof commençaient à l'irriter.

— Mais je pense qu'ils viendront, ajouta-t-il. Ils se sont battus vaillamment. Je les vois mal s'enfuir maintenant.

Mycof percevait l'agacement de son jumeau, mais une irrépressible angoisse le poussa à demander :

— Crois-tu que… que le n'ain se doute de quelque chose ?

— Il est sûrement trop occupé avec le nouveau joujou que nous lui avons rapporté la nuit dernière. Il doit se dire que nous sommes trop épuisés par la chasse pour comploter contre lui.

— En es-tu certain ?

— Nos investigations ont été des plus discrètes. Nous sommes les seuls à savoir que le prisonnier était le prestidigitateur du cirque qui louait l'entrepôt. L'autre élémental que cherche le n'ain doit également faire partie de la troupe.

Ryman se redressa sur son ottomane et dévisagea son cadet. Le front lisse de Mycof était barré par un pli d'inquiétude. Ryman ne s'était pas rendu compte que leur plan affectait son jumeau à ce point. Attendri, il tendit la main et lui toucha la manche.

— Considère tout cela comme une partie de tai'man, lui conseilla-t-il. Dis-toi que nous ne faisons que déplacer des pièces pour prendre l'avantage. Grâce à notre chasse fructueuse d'hier soir, un nouveau joueur vient d'entrer dans la partie – et, si nous ne réagissons pas, nous devrons partager le Sacrement avec lui.

Il ne put réprimer le dégoût que lui inspirait cette idée.

— Du moins, tempéra Mycof, s'il survit à la pierre d'éb'ène. Il n'a pas l'air bien costaud…

Ryman tapota le bras de son frère.

— Oui, ce serait très commode qu'il meure, mais, si nous voulons éviter qu'un autre intrus s'immisce dans nos chasses nocturnes, il va falloir prendre l'affaire en mains. (Il se laissa de nouveau aller sur son oreiller.) Avant la tombée de la nuit, toute la troupe du cirque devra avoir péri et disparu. Le n'ain pensera que sa proie a pris peur et qu'elle s'est enfuie – et le tour sera joué.

— À condition que le prisonnier d'hier soir ne survive pas, insista Mycof.

Ryman ferma les yeux.

— J'ai pris toutes les dispositions nécessaires dans ce sens. Cesse de t'en faire. Souviens-toi que je suis un joueur de tai'man hors pair.

Mycof garda le silence. Mais, en lui-même, il songea qu'il avait battu son jumeau la veille… Et que quelqu'un d'autre pouvait très bien le faire aujourd'hui.

La sueur dégoulinait sur la peau nue du seigneur Torwren en torrents saumâtres qui lui piquaient les yeux et s'accumulaient dans les plis de sa chair. À l'intérieur de sa poitrine et de son ventre, ses deux cœurs battaient une chamade discordante cependant que la sphère d'éb'ène tournoyait dans les airs en jetant des étincelles furieuses.

Torwren s'essuya les yeux d'un geste brusque et jura entre ses dents. Le travail d'un sourcier requérait de la force mentale aussi bien que physique. Forger un malegarde à partir d'un élémental pur était une tâche difficile et épuisante. Mais Torwren ne se plaignait pas : sa position était infiniment plus enviable que celle de ses sujets. Contrairement à eux, il conservait un certain libre arbitre.

Il étudia sa dernière victime en date. L'homme était toujours suspendu à ses chaînes contre le mur de la cave. Ses vêtements lacérés gisaient dans la boue, au-dessous de ses pieds. Le premier contact des flammes sanglantes avait dissipé le sort de sommeil qui voilait son regard. Dans ses yeux, Torwren lisait qu'il savait ce qui lui arrivait. Ses cheveux argentés avaient brûlé sur son cuir chevelu, et ses lèvres étaient couvertes de cloques. La dernière attaque que le seigneur n'ain avait lancée pour détruire ses barrières intérieures faisait encore trembler ses muscles ; pourtant, c'était avec une froide indifférence qu'il fixait son bourreau. Il ne hurlait pas, et il n'implorait pas sa pitié.

Torwren planifia son attaque suivante en se grattant le ventre.

La pâleur et la minceur du prisonnier étaient trompeuses. Elles dissimulaient une endurance hors du commun, une fortitude intérieure sans rapport avec son pouvoir élémental. Son feu riche et intense était pareil à un joyau suspendu sous les yeux de Torwren mais hors de sa portée. Pour s'en emparer, le seigneur n'ain devait déraciner l'esprit de l'homme et l'offrir à la pierre, dont la magie noire le plierait à sa volonté. Alors, il

pourrait le remodeler pour faire de lui le plus redoutable des malegardes.

Perplexe, Torwren fronça les sourcils. Il ne comprenait pas pourquoi l'esprit de cet homme refusait de s'embraser au contact du feu sanglant. Mais il connaissait la valeur de la patience et de la persévérance. Un simple goutte-à-goutte finissait par user la plus dure des roches, et le pouvoir qu'il manipulait était autrement plus abrasif que de l'eau.

Tout de même, il était si près de réaliser le rêve qu'il caressait en secret depuis des siècles…

Torwren se représenta le Try'sil et imagina ce qu'il pourrait faire une fois qu'il aurait récupéré le trésor perdu de ses ancêtres. Il secoua la tête. Il ne devait pas laisser son esprit vagabonder – pas alors qu'il travaillait en collaboration si étroite avec le talisman. Attirer sur lui l'attention du Seigneur Noir eût été extrêmement fâcheux. Chassant ces pensées importunes, il tendit les mains vers la sphère d'éb'ène.

— Qu-qui êtes-vous ? marmonna le prisonnier, dont la langue gonflée et les lèvres craquelées avaient du mal à former les mots.

Torwren interrompit son geste. Très peu de ses sujets avaient encore la force d'articuler le moindre son après le test initial. Intrigué, il baissa les bras. Une petite conversation lui révélerait peut-être le point faible du prisonnier. Sans compter qu'il n'était pas pressé, et qu'il avait rarement le plaisir de se mesurer à un adversaire digne de ce nom.

Il inclina légèrement la tête.

— Je suis le seigneur Torwren. Je ne crois pas que nous ayons déjà été présentés.

Malgré les volutes de fumée qui s'élevaient de son cuir chevelu, les yeux du prisonnier étaient toujours du même bleu glacial.

— Je suis le seigneur Méric, lança-t-il fièrement. De la maison Étoile-du-Matin.

— Mmmh… Un noble, grimaça Torwren, révélant les larges dents caractéristiques de son peuple.

— Je vous connais, dit Méric. Vous êtes un seigneur n'ain.

Torwren hocha la tête.

— Vous êtes très clairvoyant, le félicita-t-il. Les n'ains ne sont plus très nombreux de nos jours, et je suis le dernier des seigneurs. Comment se fait-il que vous nous connaissiez si bien ?

La tête du prisonnier s'affaissa sur sa poitrine. Malgré sa vaillance, il était épuisé.

— Autrefois, nous étions alliés, répondit-il sur un ton chagrin.

Torwren fronça les sourcils. Un nœud d'angoisse se forma dans sa poitrine.

— Qui êtes-vous ?

Les yeux bleus du prisonnier se braquèrent de nouveau sur lui.

— Avez-vous donc oublié votre honneur ? Avez-vous donc oublié ceux que jadis vous nommiez amis ? Je suis un el'phe.

— Un chevaucheur de tempêtes !

Les mots avaient jailli tout seuls de la bouche de Torwren.

Cet homme devait être fou. Les n'ains jouissaient d'une espérance de vie considérable ; pourtant, aucun des ancêtres de Torwren n'avait jamais parlé des el'phes autrement que comme des créatures mythiques. Or, la plus remarquable des légendes entourant les chevaucheurs de tempêtes concernait le cadeau qu'ils avaient fait à son peuple. Sous le choc, Torwren osa prononcer son nom à voix haute pour la première fois depuis des siècles.

— Le Try'sil…

— Le marteau de tonnerre, marmonna le prisonnier. (Sa tête retomba sur sa poitrine.) Forgé par la foudre née de nos tempêtes.

Torwren recula. Cet homme connaissait les secrets de son héritage ! Se pouvait-il qu'il dise la vérité – qu'il soit réellement un el'phe ?

Le seigneur n'ain étudia la silhouette torturée qui lui faisait face : ses membres déliés, ses traits fins… Comme son incrédulité se dissipait, ses cœurs jumeaux se mirent à battre un peu plus fort, et l'espoir se répandit dans ses veines.

L'arrivée du prisonnier devait être un signe. Elle ne pouvait pas relever du simple hasard. C'était sûrement le destin qui

avait guidé jusqu'à lui cet el'phe imprégné de magie élémentale à l'état pur – le matériau idéal à partir duquel fabriquer une arme terrifiante.

De vieux souvenirs de son foyer natal, au Gul'gotha, résonnèrent dans les oreilles de Torwren : le fracas des marteaux s'abattant sur les enclumes, le soupir chantant des tisonniers, le rugissement d'un millier de forges. Après l'avènement du Cœur Noir, les brasiers s'étaient éteints lorsque, obéissant à leur nouveau maître, les n'ains avaient mis le cap sur les rivages d'Alaséa. Aujourd'hui, ils n'étaient plus que quelques survivants éparpillés à travers ces contrées étrangères. Et seuls le froid et le silence régnaient sur leurs forges abandonnées.

En tant que dernier seigneur n'ain, c'était à Torwren qu'il incombait de reprendre son héritage – et, pour cela, il devait d'abord s'emparer du Try'sil.

Touchant le talisman, il projeta son esprit à l'intérieur de la pierre. Sa volonté devint feu sanglant. Des flammes crépitantes de magie noire fusèrent depuis la sphère d'éb'ène. Torwren les vit se refléter dans les yeux clairs de leur cible.

— Non ! hurla le prisonnier, comme s'il venait juste de réaliser quel sort l'attendait.

Ignorant ses supplications, Torwren continua à le bombarder de sa volonté ardente, insinuant le feu sanglant dans tous les orifices de son corps torturé. Des spasmes agitèrent l'el'phe ; ses talons se mirent à marteler le mur de Rash'amon tandis que les flammes se déversaient en lui, brûlant tout sur leur passage, violant ses défenses et emportant Torwren jusqu'à son cœur.

Une fois à l'intérieur, le seigneur n'ain se mit au travail. La flamme et le marteau étaient les outils des forgerons d'antan ; ils seraient aussi les siens. Aidé par des siècles de pratique, Torwren incinéra les attachements spirituels de l'el'phe, renversa ses barrières et pulvérisa sa résistance obstinée. Quelque part dans le lointain, il entendit le prisonnier hurler.

Un sourire pincé étira ses lèvres. Très longtemps auparavant, la noblesse el'phique avait offert le pouvoir du Try'sil à ses ancêtres. Aujourd'hui, un seigneur el'phe allait rendre le

marteau de tonnerre à ses légitimes propriétaires. C'était d'une justice, d'une symétrie, d'une logique parfaites.

Torwren renouvela son assaut tel un chien enragé s'acharnant sur un nourrisson. Dans les profondeurs de la sphère d'éb'ène, quelque chose perçut son regain de ferveur – quelque chose d'antique et de corrompu qui, attiré par sa brusque soif de sang, serpenta dans sa direction. Le n'ain, concentré sur sa tâche, ne vit pas les yeux rouges qui s'entrouvrirent pour l'observer depuis le cœur de la pierre.

Enfoui sous les foyers volcaniques de Noircastel, le Seigneur Noir s'agita.

19

Alors que le soleil touchait l'horizon à l'ouest, Kral entraîna ses compagnons vers les portes massives de la Citadelle. Tol'chuk le suivit, enveloppé d'une cape et encombré par leur matériel roussi. Mogweed demeura un peu en arrière.

Du regard, Kral jaugea les fortifications. La douve était trop peu profonde, et bordée par trop d'arbres. Des archers pourraient facilement abattre les défenseurs postés sur les remparts. Le mortier qui fixait les pierres contenait trop de sable et aurait du mal à résister à des boulets de catapulte. La herse en fer forgé était plus décorative qu'utilitaire. Kral fronça les sourcils. Cette soi-disant forteresse ne tiendrait pas longtemps face à des assaillants déterminés.

Mais le montagnard et ses amis n'étaient pas venus mettre le siège à la Citadelle. Ils étaient venus, sous le prétexte de donner une représentation de cirque, tenter de soutirer une faveur aux seigneurs de Ruissombre. Ceux-ci comprendraient sûrement quel danger arpentait leurs rues, et ils auraient à cœur de protéger leur peuple. Kral balaya de nouveau les fortifications du regard. Ou peut-être pas…

D'un autre côté, les compagnons n'avaient guère le choix.

Accompagné par un Tol'chuk quasi momifié, Kral avait écumé toutes les auberges et tous les bars du port en quête d'informations sur les rats-démons. Il n'avait d'abord récolté qu'éclats de rire et quolibets. Comme la plupart des cités fluviales, Ruissombre avait toujours été infestée de rats, lui avait-on répondu en haussant les épaules.

Mais, après qu'il se fut délesté de quelques pièces de cuivre, ses interlocuteurs avaient lâché des histoires plus intéressantes. Depuis plusieurs saisons, on retrouvait des cadavres à moitié dévorés par les rongeurs. Cela n'avait rien d'habituel, mais

l'hiver précédent avait été rude et long. Quelle créature affamée n'aurait pas fini par trouver un moyen créatif de se remplir l'estomac ?

Kral avait agrippé sa main blessée sous la table. Il savait que l'agressivité des créatures n'était pas seulement due à la faim. Le cœur lourd, Tol'chuk et lui étaient rentrés au Poney peint. Ils avaient été accueillis avec force congratulations et tapes sur l'épaule. Quand Kral s'était enquis de la raison de cet enthousiasme subit, l'aubergiste lui avait adressé un clin d'œil entendu et conseillé de « voir ça à l'étage », avec son ami.

Mogweed les attendait dans leur chambre avec la bonne nouvelle : leur troupe avait été invitée à se produire à la Citadelle le soir même. La première réaction de Kral avait été de refuser. Ils n'avaient pas de temps à perdre à faire les clowns devant les seigneurs locaux. Mais Mogweed avait fait valoir des arguments sensés. Une journée supplémentaire à poser des questions ne les rapprocherait pas de Méric. En revanche, Mycof et Ryman Kura'dom pouvaient s'avérer de puissants alliés. Ils pourraient peut-être leur indiquer où trouver les malegardes, voire leur offrir une escorte armée.

Le métamorphe avait réussi à le convaincre, mais, à présent, Kral se demandait s'il avait bien fait de l'écouter. Il secoua la tête en traversant le pont-levis. Les deux gardes qui encadraient l'entrée de la Citadelle semblaient aussi ornementaux que les fortifications – plus élégants que solides. Vêtus d'un uniforme bleu roi orné de pompons de laine et de plumes de grue, ils entamèrent une étrange chorégraphie, claquant des talons et giflant le pommeau de leur épée.

Ils s'immobilisèrent lames croisées devant la porte, comme s'ils pouvaient réellement empêcher un montagnard ou un og're d'entrer dans leur château. Kral soupçonnait que même Mogweed aurait pu en venir à bout dans un combat à la loyale. Il espéra que les frères Kura'dom gardaient des hommes d'armes plus impressionnants à l'intérieur.

Il se racla la gorge avant de lancer :

— Nous venons à la demande des seigneurs de la Citadelle.

Les deux gardes refirent leur chorégraphie en sens inverse et terminèrent l'épée au fourreau.

— Vous êtes attendus, acquiesça l'un des deux sur un ton grandiloquent.

— Un valet va vous conduire au hall des Musiciens, ajouta l'autre en faisant signe aux compagnons d'avancer.

Kral remercia et franchit les massives portes de bois. Tol'chuk et Mogweed le suivirent.

— On dirait des marionnettes déguisées en guerriers, grommela l'og're en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Mais les marionnettes se défendraient probablement mieux.

Kral grogna son assentiment tandis qu'ils passaient sous les remparts et débouchaient dans la cour de la Citadelle. Pavée de galets, celle-ci était bordée à gauche par une écurie et à droite par des baraquements en pierre. L'ensemble semblait très bien entretenu. Dans le fond, des marches conduisaient au château proprement dit.

Kral secoua la tête. La Citadelle n'était pas une forteresse mais une résidence d'agrément. De toute évidence, ses propriétaires se souciaient davantage d'esthétique que de solidité. Quelles étaient les chances qu'ils puissent leur apporter un soutien efficace ? se demanda le montagnard, de plus en plus dubitatif quant à la validité du plan de Mogweed.

Les sourcils froncés, il se dirigea vers le grand domestique efflanqué qui se tenait au milieu de la cour, figé dans une esquisse de courbette. À son approche, l'homme se redressa. Il portait une tenue de soie, des pantoufles brodées et un parfum qui assaillit les narines de Kral à plus d'un mètre de distance.

Mogweed se mit à éternuer. Le bruit parut animer le pantin.

— Ah, vous êtes là, les salua-t-il gracieusement. (Il détailla les trois hommes du regard.) Il me semble que nous vous attendions plus nombreux…

— Hélas, certains d'entre nous sont tombés malades et doivent garder le lit quelques jours, répondit calmement Kral. Mais nous nous débrouillerons sans eux.

L'homme haussa un sourcil dubitatif à la vue de la main bandée du montagnard.

— Parfait, dit-il avec une jovialité forcée. L'improvisation est un don précieux. (Il tourna les talons.) Je me nomme Rothskilder. Je servirai d'intermédiaire entre vous et les

seigneurs Mycof et Ryman. Si vous voulez bien me suivre, je vous emmènerai au hall où vous pourrez vous installer… (Il leur jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Et vous nettoyer avant la représentation de ce soir.

— C'est très généreux de votre part, acquiesça Mogweed.

Kral n'aurait su dire si le métamorphe était sincère ou sarcastique. Sa langue était parfois aussi glissante que le ventre d'une anguille.

Les trois compagnons suivirent Rothskilder jusqu'à une allée qui passait entre les baraquements et le château. Apparemment, les saltimbanques n'étaient pas autorisés à emprunter l'escalier principal. Ils arrivèrent devant une porte latérale grande ouverte, où ils furent accueillis par des bruits familiers de vaisselle. Une cuisine.

— Venez, dit leur guide en fendant d'un pas assuré la cohue qui régnait autour des préparatifs du dîner.

Kral regarda autour de lui et se demanda si le repas était inclus dans l'invitation. Le délicieux arôme de bœuf rôti et de patates sautées lui fit presque oublier le véritable but de leur visite. Si les compagnons ne parvenaient pas à convaincre les frères Kura'dom de les aider, au moins pourraient-ils se mettre autre chose sous la dent que le sempiternel cabillaud d'eau douce du Poney peint.

Tol'chuk ne semblait guère plus pressé que lui de sortir de la cuisine. Kral le surprit à fixer avec convoitise un quartier d'agneau qui cuisait à la broche au-dessus de braises rougeoyantes. Les regards des deux hommes se croisèrent, et un même soupir s'échappa de leur poitrine. Mais, très vite, leur guide les entraîna hors de la pièce, loin de ces alléchants fumets.

Ce fut l'esprit obnubilé par son estomac que Kral suivit la maigre silhouette de Rothskilder dans les couloirs secondaires de la Citadelle – ceux qui étaient réservés aux allées et venues des domestiques. Plus les compagnons avançaient, plus les murs se resserraient autour d'eux, et plus le plafond s'abaissait. Kral nota également que les lampes s'espaçaient et que la maçonnerie semblait de moins bonne qualité. De toute évidence, les Kura'dom ne gaspillaient pas d'argent pour améliorer les conditions de vie du petit personnel.

Sifflotant et fredonnant tout bas, Rothskilder s'enfonçait dans les entrailles de la Citadelle.

— C'est encore loin ? demanda Mogweed sur un ton un peu essoufflé – alors qu'il ne portait qu'une seule caisse.

— Encore un peu, oui. Malheureusement, les couloirs principaux sont réservés aux nobles et à leur entourage ; aussi dois-je faire un assez long détour pour vous conduire au hall des Musiciens. Croyez bien que j'en suis désolé.

Ils tournèrent dans un passage dont le côté gauche était fait de blocs de pierre empilés, sans mortier pour les cimenter ni enduit pour les recouvrir. Rothskilder vit Kral marquer un temps d'arrêt.

— Oui, dit-il en ralentissant et en fixant le mur, les sourcils froncés. Nous pénétrons dans la partie la plus ancienne de la Citadelle. La maçonnerie y est très grossière. Je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas été rasée et reconstruite quand la famille Kura'dom a fait bâtir tout le reste.

Mais Kral ne pouvait détacher son regard du mur. Quand Rothskilder pressa de nouveau le pas, le montagnard se laissa distancer par son guide comme par ses compagnons. Il leva une main tremblante. Son sang répondait à l'appel de la pierre ; il sentait la force qui palpitait à l'intérieur. À peine la toucha-t-il du bout des doigts qu'un chœur de voix agonisantes retentit dans son esprit.

« Alimentez les feux ! Les n'ains ont ouvert une brèche dans le mur sud ! Prenez, garde à la magie noire de leurs seigneurs ! Archers, à l'ouest ! La pierre sanglante ! La pierre sanglante ! »

Kral chancela et tendit la main vers le mur pour se retenir. Ce fut une erreur. Au contact de la pierre, son esprit lui fut dérobé.

Le couloir du château disparut. Le montagnard se retrouva seul au sommet d'une très haute tour. Le croissant de lune qui se découpait dans le ciel ne fournissait qu'une maigre lumière, mais, en pivotant sur lui-même, Kral vit qu'une lueur écarlate embrasait l'horizon dans toutes les directions. Il se précipita vers le parapet et se pencha au-dessus du vide. En contre-bas, un millier de feux se reflétaient à la surface d'un fleuve ; leur

fumée montait en emportant avec elle les cris des suppliciés. Kral se redressa et examina ses mains. Elles étaient couvertes d'un épais liquide rouge. Toute la tour dégoulinait du sang de ses défenseurs.

Un frottement s'éleva derrière lui. Redoutant de découvrir l'origine du bruit, mais incapable de résister à sa curiosité morbide, Kral pivota.

Une créature nue était accroupie au centre de la tour. Elle n'arrivait pas plus haut que la ceinture du montagnard, mais devait peser aussi lourd que lui. Kral reconnut aussitôt ce monstre jailli du passé. Il se souvint des récits des Guerres N'aines – des histoires sanglantes comme celle de Mulf, le maître d'armes qui avait tenu la passe des Larmes pendant tout un jour et une nuit contre l'envahisseur. Jadis, les n'ains avaient chassé ses ancêtres de leur territoire dans le Grand Nord, détruisant à jamais leurs foyers et les forçant à devenir nomades dans les contrées humaines. Selon les légendes que les montagnards racontaient le soir au coin du feu, ils ne pourraient rentrer chez eux qu'après la mort du dernier n'ain.

Kral porta la main à sa hache. Il savait que les feux et les hurlements appartenaient à un passé lointain, que cette tragédie n'était qu'un cauchemar très ancien dont l'essence avait imprégné la pierre, et auquel seule sa magie élémentale lui permettait d'accéder. Mais il avait quand même l'intention de tuer ce n'ain.

La créature le détailla en grimaçant.

— Tiens, tiens, tiens… Qui es-tu ? cracha-t-elle avec mépris.

Derrière elle, une sphère d'éb'ène tournoyait dans les airs. Du feu sanglant crépitait à la surface polie de l'orbe, révélant une deuxième scène qui se superposa à la vision de Kral : un homme suspendu au mur d'un donjon, la peau brûlée et couverte de cloques.

Une inexplicable certitude saisit le montagnard. Cette scène n'était pas issue du passé. Elle se déroulait en ce moment même. Le n'ain était aussi réel que lui. Et, soudain, Kral réalisa qui était le prisonnier.

— Méric ! hoqueta-t-il en levant sa hache.

Le n'ain sursauta, et une brève hésitation passa dans ses

yeux aux orbites caverneuses.

— Où sont… ?

Puis la scène s'évanouit. Kral se retrouva allongé dans le couloir du château. Penché sur lui, Tol'chuk lui avait passé les mains sous les aisselles et tentait de le relever. Non loin de là, Mogweed tripotait nerveusement le col de sa chemise.

Rothskilder avait conservé une distance prudente.

— Est-il malade, lui aussi – comme les autres membres de votre troupe ? s'enquit-il d'une voix frémissante.

Apparemment, il craignait la contagion.

Kral se racla la gorge et repoussa l'og're. Il porta une main à son front fiévreux.

— Non. J'ai trébuché et je me suis cogné la tête, c'est tout.

Les yeux brillant de méfiance, Rothskilder acquiesça et se détourna.

— Nous sommes presque arrivés.

Mogweed fixa Kral en fronçant les sourcils. Puis il emboîta le pas à leur guide. Mais Tol'chuk continua à marcher près du montagnard, craignant sans doute qu'il s'effondre de nouveau.

— Que s'est-il passé ? chuchota-t-il de sa voix rocailleuse.

Kral étudia le mur de pierre grossièrement taillée. Comme Tol'chuk et lui arrivaient à la hauteur d'une porte de bronze qui se découpait sur leur gauche, le montagnard la désigna du menton et passa sans s'arrêter.

— Méric est là-derrière.

Tol'chuk en trébucha de surprise, mais se hâta de rattraper son ami.

— Que devons-nous faire ?

— Le moment venu, nous raserons jusqu'aux fondations de cet endroit, grogna Kral.

— Qu'y a-t-il en bas ? demanda prudemment Tol'chuk, qui avait perçu la fureur grandissante du montagnard.

Kral revit la créature trapue, accroupie sur le sol, tel un crapaud boursouflé.

— Quelque chose de plus noir que le cœur de tous les démons.

Quelqu'un toqua doucement à la porte. Mycof et Ryman

tournèrent la tête d'un même mouvement.

— Mes seigneurs… Comme vous l'avez demandé, j'ai conduit vos invités au hall des Musiciens, lança une voix respectueuse depuis le couloir.

Leur valet Rothskilder savait qu'il ne devait pas attendre de réponse de leur part – et il savait aussi qu'il n'avait pas le droit d'entrer dans leurs appartements sans y avoir été convié.

Mycof jeta un coup d'œil à Ryman.

— Comme d'habitude, tu avais raison, mon cher frère. Ils ne se sont pas enfuis. (Il lissa les plis de sa robe de soie verte.) Quel dommage que nous devions nous salir les mains en effectuant une tâche aussi ingrate.

Ryman rajusta l'écharpe de fonction qui lui barrait la poitrine, positionnant le blason de leur famille sur son cœur. Du bout du doigt, il caressa les deux créatures grimaçantes.

— C'est notre devoir. La maison Kura'dom a toujours fait le nécessaire pour garder Ruissombre dans la famille. Nous ne faisons que protéger ce qui nous appartient.

— Et préserver la pureté de la chasse, lui rappela Mycof sur un ton avide.

Le crépuscule approchait, et, déjà, son sang réclamait le rituel quotidien.

— Oui, acquiesça Ryman, rejetant fièrement les épaules en arrière. La chasse aussi doit rester dans la famille.

Ébloui par la noblesse de son frère, Mycof toucha son blason avec deux doigts.

— À la maison Kura'dom.

— Au sang de notre peuple, acheva Ryman en imitant la posture de son jumeau.

C'était une ancienne devise familiale.

La bouche de Mycof devint toute sèche, et un infime tremblement agita ses épaules. Le sang de Ruissombre était leur héritage. Comment le n'ain osait-il leur demander de partager la chasse avec des étrangers ?

— Au sang de notre peuple, répéta-t-il.

Une goutte de sueur perla sur son front.

— Calme-toi, mon frère, lui enjoignit Ryman. Ne laisse pas la colère te dominer. Les meilleurs plans sont ceux que l'on met à

exécution le cœur froid.

Mycof soupira et se força à se détendre. La voix de son jumeau était celle de la sagesse.

— Tout est prêt ? demanda-t-il.

— Bien entendu.

Ryman se dirigea vers la porte. Mycof lui emboîta le pas. Tout en traversant la pièce, il étudia le tombé des vêtements de son frère. Les cheveux blancs de Ryman formaient un contraste saisissant avec le vert sombre de sa cape – la perfection dans la forme comme dans le mouvement.

Ryman ouvrit la porte et trouva Rothskilder incliné face à lui.

— Mes seigneurs, dit le valet sur un ton obséquieux.

— Passez devant, ordonna Ryman en remuant à peine les lèvres.

Mycof savait que, tout comme lui, son frère répugnait à parler à d'autres gens. La voix de chacun d'eux aurait dû être réservée aux oreilles de l'autre. Quand ils étaient forcés de déroger à cette règle, les jumeaux murmuraient pour ne partager que le minimum d'eux-mêmes avec leurs domestiques.

Rothskilder, qui connaissait leurs principes, se garda bien d'engager la conversation tandis qu'il les guidait vers le hall des Musiciens. Néanmoins, la nervosité le fit babiller tout le long du chemin.

— J'ai posté des gardes et sécurisé toutes les issues conformément à vos instructions.

Les jumeaux marchaient épaule contre épaule. Ryman jeta à son frère un coup d'œil qui signifiait : « Tu vois ? Je te l'avais bien dit. » Tout était en ordre.

Mycof acquiesça d'un léger signe du menton, mais ne put s'empêcher de demander à leur valet :

— Personne ne nous dérangera ?

Le chuchotement inattendu fit sursauter Rothskilder. Celui-ci faillit tourner la tête vers Mycof, mais se ressaisit et continua à fixer le couloir droit devant lui.

— Ce sera une audience privée, comme vous l'avez requis, répondit-il humblement.

Derrière lui, les jumeaux glissaient, tels deux fantômes de

soie, leurs pieds chaussés de pantoufles se mouvant à l'unisson et leur cape flottant pareillement dans leur dos. Aucun d'eux ne parlait, mais chacun savait à quoi pensait l'autre. Au moment où ils tournèrent dans le dernier couloir, leurs regards se croisèrent brièvement. Leurs doigts touchaient déjà le manche de la dague empoisonnée dissimulée dans un fourreau le long de leur avant-bras.

La maison Kura'dom savait protéger ce qui était sien.

Le seigneur Torwren était accroupi dans la boue de la cave. Près de ses orteils, le talisman d'éb'ène gisait, à demi enfoui dans la vase. Aucune flamme ne courait plus sur sa surface polie. Après la brutale intrusion du guerrier à la hache dans le paysage onirique de la sphère, Torwren n'avait pu maintenir la concentration nécessaire pour alimenter le feu sanglant.

Qui était cet étrange colosse ? Le n'ain l'avait identifié comme l'élémental qui lui avait échappé la nuit précédente, mais, par les dieux dansants, comment avait-il pu pénétrer la pierre ? Celle-ci n'était liée qu'au sourcier. Personne d'autre n'aurait dû pouvoir y entrer librement.

Contre le mur du fond, le prisonnier poussa un grognement.

— Oui, oui, marmonna Torwren avec un geste agacé. Je reviens à vous dans un instant.

Il venait juste de commencer à forger l'esprit de l'el'phe. Il lui restait encore beaucoup à faire, mais, distrait par l'intrusion de l'autre élémental, il n'arrivait pas à s'y remettre.

— Vous… Vous ne m'aurez jamais, haleta le prisonnier.

Torwren lui jeta un coup d'œil. Une idée germa dans son esprit.

— Méric, c'est bien ça ? demanda-t-il en s'avançant vers lui.

Le visage de l'el'phe s'assombrit. Son regard se fit glacial, et du sang goutta de ses lèvres fendillées.

— Il semble qu'un de vos amis soit en train de fouiller dans mes affaires, grinça Torwren.

Méric baissa la tête.

— J'ignore de quoi vous parlez, lâcha-t-il sur un ton morose.

— De l'autre élémental – du géant barbu. (Torwren vit une lueur passer dans les yeux du prisonnier.) Parlez-moi de lui.

— Je ne vous dirai rien.

Et, pour ponctuer son refus, Méric cracha dans la direction du n'ain.

— La pierre peut vous forcer à parler, bluffa Torwren. Mais le contact des flammes ne sera pas aussi plaisant qu'il l'a été jusqu'ici.

Une fois converti, l'el'phe ne pourrait plus lui cacher aucun secret. Mais le processus était long, et Torwren voulait connaître les secrets de l'autre élémental tout de suite. Voyant que Méric avait pâli, il se fendit d'un sourire chaleureux. Souvent, la menace de la douleur impressionnait davantage ses victimes que la douleur elle-même. Aussi garda-t-il le silence pour laisser à l'el'phe le temps de méditer ses paroles.

Enfin, d'une voix tremblante, Méric hoqueta :

— Prenez votre maudite pierre et…

— Tsss tsss, coupa Torwren avec un claquement de langue désapprobateur. Est-ce une façon de parler à votre hôte ?

Il passa un doigt sur les côtes exposées du prisonnier. À son contact, celui-ci frémit et ne put retenir un infime gémissement. Cette manifestation de faiblesse l'acheva, et il baissa la tête d'un air vaincu.

Torwren recula pour aller chercher le talisman à demi enfoui dans la vase. Il suffirait d'une petite poussée pour que l'el'phe se mette à chanter comme un corbeau à la langue fourchue. Mais, dès que ses doigts touchèrent la sphère, le n'ain réalisa que quelque chose n'allait pas. En hoquetant, il retira ses mains. La surface de la pierre, d'ordinaire réchauffée par son feu intérieur, était aussi froide qu'une tombe creusée en hiver. Torwren eut l'impression d'avoir touché son propre cœur mort. En frissonnant, il fit un pas en arrière.

Tandis qu'il fixait le talisman, la boue qui entourait celui-ci se mit à geler ; elle se recouvrit de givre, scintillant dans la lumière des torches, et commença à se craqueler en étoile. Que se passait-il ? se demanda Torwren, inquiet, en la regardant se propager autour de la sphère.

Il battit en retraite, ses larges pieds s'enfonçant dans la vase encore molle. Bientôt, il se retrouva dos au mur. Le prisonnier suspendu près de lui leva la tête et le dévisagea d'un air méfiant,

les yeux plissés. Torwren soutint son regard. Était-ce de la magie el'phique ? Avait-il sous-estimé l'étendue du pouvoir de l'élémental ? Ou cet étrange phénomène était-il lié à l'intrusion du colosse barbu dans la pierre ?

— Que savez-vous de tout ceci ? aboya-t-il.

Derrière le voile de douleur, une confusion évidente se lut dans les prunelles de l'el'phe.

— Que… ?

Torwren se détourna. Son prisonnier n'était pas conscient de ce qui se passait. La pierre d'éb'ène gisait toujours au milieu de la cave, une mare gelée s'étendant autour d'elle. Au moment où la glace atteignait enfin les pieds du n'ain, la boue se figea autour de ses chevilles, l'emprisonnant dans son étreinte d'un froid si intense qu'il lui brûla la chair.

Choqué, Torwren laissa échapper un gémissement.

Soudain, il comprenait. *Oh, dieux dansants de la Forge !* Il tomba à genoux, et sa cheville gauche prise dans la vase gelée émit un craquement sec. Mais la terreur qui lui serrait le cœur était si intense qu'il ne sentit même pas la douleur de ses os brisés.

Les lèvres retroussées en un rictus, il regarda la sphère s'arracher à son nid de boue craquelée, s'élever dans les airs et se mettre à tourner sur elle-même. Cette fois, ce n'était pas sa volonté qui la propulsait.

— Non, gémit Torwren.

Pas alors qu'il touchait presque au but ! Ses mains se plaquèrent sur ses oreilles comme pour bloquer sa propre voix intérieure. Pas après si longtemps ! Des larmes montèrent à ses yeux qui n'avaient pas pleuré depuis des siècles. Il réalisait son erreur – il la sentait dans la glace qui enserrait ses chevilles. Après avoir découvert les origines de son prisonnier, il avait manipulé la pierre sans prendre les précautions habituelles. Certain que l'apparition de l'el'phe était un signe du destin, un augure divin lui annonçant qu'il s'emparerait bientôt du Try'sil, il avait baissé sa garde.

Torwren pressa ses poings sur sa gorge et poussa un grognement. Une si longue vigilance, réduite à néant par un unique instant d'inattention… Le désespoir se répandit dans ses

veines comme la glace sur le sol de la cave.

Lentement, la sphère d'éb'ène se dirigea vers lui. Sa surface noire ne reflétait aucune flamme ; bien au contraire, elle semblait plus noire que jamais. Même ses veines argentées avaient disparu. Tel un trou dans la trame du monde, elle aspirait la tiédeur et la maigre lumière dispensées par les torches. Torwren savait que ce n'était plus une pierre, mais la pupille d'un œil noir, le judas par lequel un monstre l'observait depuis son antre volcanique.

L'œil du Gul'gotha.

Réveillé par la traîtrise de Torwren, le Cœur Noir venait se venger. Le marteau de tonnerre était le seul instrument capable de briser le lien qui assujettissait les n'ains au Gul'gotha, et, jusque-là, Torwren avait représenté le dernier espoir de son peuple. Grâce à son talent pour débusquer les élémentaux, il avait bénéficié d'une laisse plus longue que celle des autres n'ains – une faible marge de manœuvre dont, siècle après siècle, il avait patiemment usé pour comploter contre le Seigneur Noir et tenter de reprendre l'héritage de ses ancêtres.

Rejetant la tête en arrière, il hurla son désespoir au plafond de pierre. Il ne reçut pas plus de réponse que les défenseurs originels de Rash'amon. Mais, cette fois, les rôles étaient renversés. Ce n'était pas lui qui manipulait la magie noire et riait des souffrances de ses victimes. Non – cette fois, c'était lui qui implorait le ciel sourd et aveugle.

S'il mourait, tout serait perdu.

Torwren reporta son attention sur la pierre noire. Ses épaules s'affaissèrent. Résigné à son sort, il ouvrit les bras pour accueillir le talisman qui se rapprochait de lui. À tout le moins, son trépas mettrait un terme à la douleur.

Arrivée à portée de main, la sphère noire s'immobilisa en suspension dans les airs. Torwren ferma les yeux et attendit sans bouger.

Plusieurs instants s'écoulèrent sans qu'il ne se passe rien. La respiration du n'ain s'affola, et ses genoux se mirent à trembler. Il se souvint de la façon dont il avait joué avec le prisonnier : la menace de la douleur était plus impressionnante que la douleur elle-même.

Effrayé, il rouvrit les yeux.

La sphère d'éb'ène tournoyait toujours devant sa poitrine. Une chose avait changé, cependant : sa surface était de nouveau recouverte de flammes – non les flammes rouges du feu sanglant, mais les flammes noires du feu obscur.

Avant que Torwren puisse s'en étonner, les flammes fusèrent vers lui pour l'envelopper. Tous les os de son corps ridé s'embrasèrent. Il bascula en arrière comme s'il sombrait dans l'oubli éternel.

Pourtant, alors que la douleur s'intensifiait, ses deux cœurs continuèrent à battre. Sachant que seul un mince rideau le séparait du soulagement de la mort, il se concentra pour les arrêter – se détendit et lâcha prise sur son esprit.

Il réalisa son erreur à l'instant où son essence se détachait de lui.

Non !

Ses yeux se rouvrirent brusquement. Aveugle à tout, hormis le feu obscur qui dansait sur son corps, il ne vit que trop bien ce qui se passait. Ce n'était pas la mort qui allait emporter son esprit, mais la magie corruptrice de la pierre d'éb'ène.

Torwren hurla et se débattit. Malheureusement pour lui, il était trop tard.

Le Cœur Noir n'allait pas le détruire. Il allait le forger, le pervertir comme le n'ain lui-même avait perverti tant d'autres élémentaux – le changer en malegarde.

Tandis que Tol'chuk et Mogweed déballaient leur matériel, Kral promena un regard à la ronde. Une petite estrade ornée de roses dorées occupait le mur du fond. Deux chaises de bois verni, dont le haut dossier et l'assise étaient capitonnés de soie, se dressaient sur cette estrade – *les trônes des seigneurs de la Citadelle,* supposa le montagnard. Le reste du hall des Musiciens était vide. Seul le reflet d'une multitude de lampes venait rompre la monotonie du sol de marbre. Un lustre de cristal et d'argent, chargé d'une centaine de bougies, déployait ses branches en travers du plafond, telle une toile d'araignée scintillante de rosée.

Kral imaginait sans peine la ribambelle de ménestrels et

d'élégants invités qui devait défiler ici en temps ordinaire. C'était une pièce faite pour accueillir des réceptions extravagantes.

Fronçant les sourcils, le montagnard détailla ses compagnons. Avec leurs vêtements fatigués et leur matériel brûlé, tous trois semblaient perdus dans la gigantesque salle. Mais ce n'était pas la seule chose qui n'allait pas. Kral le sentait de la même façon qu'il sentait l'instant précis où la glace d'un lac allait se fendre sous ses pieds.

Tol'chuk s'approcha de lui.

— Nous sommes presque prêts. Mogweed va commencer avec quelques-uns des tours de Méric pour mettre nos hôtes à l'aise.

Kral acquiesça. Ils n'avaient ni les capacités, ni l'intention de donner un spectacle complet. Les caisses qu'ils avaient apportées n'étaient que les accessoires du déguisement nécessaire pour approcher les frères Kura'dom.

— Méfie-toi ce soir, conseilla le montagnard à son ami. Cette invitation, cet endroit… Je n'aime pas ça du tout.

Tol'chuk hocha la tête.

— Moi aussi, je commence à me demander pourquoi on nous a réellement fait venir ici. Tu as vu les gardes devant la porte ?

Kral fit signe que oui.

Non loin d'eux, Mogweed fouillait dans une caisse. Kral le vit glisser une petite bourse en peau de chèvre dans une de ses poches. Puis le métamorphe sortit un bol de pierre noire qu'il posa sur une autre caisse. Kral fronça les sourcils. Il ne se souvenait pas avoir déjà vu cet objet dans la panoplie de prestidigitateur de Méric. Sa seule vue lui donnait la chair de poule. Il se frotta les bras. *Ressaisis-toi*, se morigéna-t-il. *Ce n'est qu'un bol.*

Soudain, la grande porte à double battant qui se dressait près de l'entrée principale s'ouvrit sous la poussée de deux robustes gardes. Rothskilder apparut sur le seuil. Derrière lui se tenaient deux hommes à l'apparence choquante.

Chacun d'eux était le reflet exact de l'autre. Vêtus de la même cape verte et de la même tenue de soie, ils entrèrent d'un pas parfaitement synchronisé. Leurs visages étaient si atypiques

que Kral ne put s'empêcher de les fixer. Ils avaient des cheveux de neige, un teint couleur d'os blanchis et des yeux d'un rose rougeâtre, comme ceux des salamandres des cavernes. Il arrivait parfois qu'un bébé possédant des traits semblables naisse au sein des clans de montagnards. Considérant que ces nourrissons portaient la marque d'un démon des glaces, les nomades les avaient longtemps abandonnés dans la neige et dans le froid. Ces superstitions tendaient à disparaître, mais lentement. Kral ne put réprimer un frisson à la vue des seigneurs jumeaux. C'était déjà assez dur d'engendrer un tel enfant, mais deux en même temps… Cela n'augurait rien de bon pour la lignée des Kura'dom.

— Leur odeur ne me plaît pas, grommela Tol'chuk à voix basse – du moins, aussi basse que possible pour un og're.

Son odorat était plus développé que celui du montagnard, qui s'en remit entièrement à lui.

Rothskilder s'inclina.

— Les seigneurs Mycof et Ryman, annonça-t-il de sa voix nasillarde, vice-rois de Ruissombre, princes de la Citadelle et héritiers de la maison Kura'dom.

Sans un mot, les deux frères se dirigèrent vers leurs chaises capitonnées. Les gardes se postèrent à l'entrée, le dos raide et l'épée à la main. Rothskilder resta planté sur le seuil.

Les jumeaux montèrent sur l'estrade. Tandis qu'ils s'asseyaient, l'un d'eux leva un doigt. Rothskilder s'inclina encore plus bas et sortit à reculons. Les gardes le suivirent, refermant les portes derrière eux, et les deux seigneurs se retrouvèrent seuls avec leurs invités.

Chaque groupe détailla l'autre en silence par-delà la distance qui les séparait.

Puis un bruit de barre que l'on place se fit entendre derrière chacune des portes. À présent, les compagnons étaient enfermés avec leurs hôtes.

Enfin, une des deux silhouettes pâles ouvrit la bouche. Bien que prononcés à voix basse, ses paroles parvinrent distinctement aux oreilles de Kral.

— Merci d'être venus. Maintenant, dites-nous lequel d'entre vous est l'élémental qui nous a échappé hier soir.

Mogweed entendit Kral prendre une inspiration sifflante. Il avait perçu la nervosité croissante du montagnard depuis que celui-ci s'était évanoui dans le couloir et, pendant un moment, il avait craint que la rencontre soit annulée. Par chance, Kral était aussi courageux que stupide. Il avait senti le piège, mais s'était quand même jeté dedans.

— Allons, poursuivit le seigneur perché sur son estrade. Si vous vous livrez sans faire d'histoire, nous épargnerons vos compagnons.

Pendant que Kral et Tol'chuk se remettaient du choc causé par la brusque révélation de l'identité des deux malegardes, Mogweed réfléchit à toute vitesse. Il avait une douzaine de plans alternatifs en tête, mais aucun d'eux ne supposait que les frères Kura'dom se montreraient aussi directs. Il s'était attendu à quelque subterfuge, à des artifices plus ou moins élaborés. Néanmoins, il pouvait encore tourner la situation à son avantage. Il se racla la gorge. Il lui suffisait de se montrer aussi audacieux que ses interlocuteurs.

Mogweed fit un pas en avant.

— Je suis celui que vous cherchez, dit-il simplement. Si vous avez entendu parler de notre troupe, vous devez savoir que je contrôle notre loup. C'est en cela que consiste mon pouvoir magique : je communique avec les bêtes. (Il posa les poings sur ses hanches.) Maintenant, laissez partir mes amis.

Les jumeaux s'entre-regardèrent brièvement, et l'ombre d'un sourire passa sur leurs lèvres.

— Ne fais pas ça ! siffla Kral derrière le métamorphe. Leur langue ment. Ils ont l'intention de tous nous tuer.

Dos au montagnard, Mogweed leva les yeux au ciel. Cet imbécile croyait qu'il voulait se sacrifier. Les hommes honorables dans son genre étaient toujours aveugles à la trahison, y compris quand elle se déroulait sous leur nez.

— Libérez mes amis, insista le métamorphe sans tenir compte des protestations de Kral, et je me donnerai à vous librement, sans opposer de résistance.

Tol'chuk le tira par la manche, mais Mogweed se dégagea et fit un autre pas vers l'estrade. Il devait convaincre ces deux

hommes de le conduire à leur maître. Une fois là-bas, il pourrait révéler ce qu'il savait sur la sor'cière et gagner non seulement sa liberté, mais la gratitude du souverain de ces contrées.

Mogweed vit la lueur amusée dans les yeux des jumeaux. Les frères Kura'dom n'étaient pas impressionnés par sa menace voilée. Il allait devoir faire mieux. Saisissant le bol de pierre noire posé sur une caisse voisine, il s'avança vers les deux seigneurs.

— Ne me sous-estimez pas. Je vous ai déjà échappé une fois, alors que vous aviez l'avantage de la surprise. N'allez pas croire que je serais incapable d'avoir le dessus dans un affrontement ouvert. (Frissonnant au contact de la pierre, il brandit le bol comme un trophée.) J'ai pris ceci à une de vos congénères – une malegarde que je venais de détruire et de réduire en poussière. Un bon conseil : ne me provoquez pas !

Ce fut avec une immense satisfaction qu'il vit la peur figer le sourire des jumeaux.

— De l'éb'ène, marmonna l'un d'eux.

Mogweed se hâta d'enchaîner. Il devait s'isoler avec les deux seigneurs. Quand il trahirait ses compagnons, il voulait que ce soit en privé. Il ne savait pas de quelle manière la soirée s'achèverait, et il entendait maintenir l'illusion de sa loyauté envers Elena le plus longtemps possible.

— Laissez partir les autres, et vous aurez ce que vous voudrez sans que la moindre goutte de sang soit versée. Je vous le promets.

Kral s'était rapproché de lui.

— Ne fais pas ça, chuchota-t-il. En nous battant, nous pouvons nous sortir d'ici ensemble.

Mogweed regarda les jumeaux se pencher l'un vers l'autre. Il vit leurs lèvres remuer, mais n'entendit pas ce qu'ils se disaient. Cela lui laissait quelques instants pour agir. De la même façon qu'il devait convaincre les seigneurs de libérer ses compagnons, il devait convaincre ceux-ci de s'en aller. Si l'og're et le montagnard attaquaient ces démons, il existait un risque non négligeable pour que Mogweed soit tué dans la mêlée. Il pivota vers Kral.

— Si ces jumeaux sont bien les malegardes, je suis sûr qu'ils

retiennent Méric quelque part dans la Citadelle, dit-il tout bas.

Kral acquiesça.

— Je sais où il est.

Choqué par cette révélation, Mogweed cligna des yeux deux ou trois fois et faillit perdre le fil de son mensonge.

— Tu… ? Comment… ? (Il serra les dents et se ressaisit.) Encore mieux. Je vais les distraire le plus longtemps possible. Vous deux, allez libérer Méric.

— Et toi ? protesta Kral.

Mogweed s'autorisa un demi-sourire. Il n'était pas assez fou pour mentir au montagnard.

— Je me débrouillerai. J'ai un plan.

Kral l'étudia un moment.

— Tu me surprends, métamorphe, lâcha-t-il enfin sur un ton plein de respect.

Mogweed rougit.

— Occupez-vous de Méric, dit-il très vite.

Puis il fit de nouveau face à l'estrade. Leur conciliabule achevé, les seigneurs se redressèrent. D'un ongle manucuré, l'un d'eux repoussa une fine mèche de cheveux blancs qui lui tombait sur la figure.

— Nous acceptons votre offre généreuse.

D'un compartiment dissimulé dans l'accoudoir de son siège, l'autre sortit une petite cloche d'argent qu'il fit tinter deux fois. Avant même que l'écho du carillon ne meure, la porte principale fut débloquée et rouverte Rothskilder apparut sur le seuil, tête inclinée comme à son habitude.

— Vous avez appelé, mes seigneurs ?

— Deux des saltimbanques sont tombés malades, répondit doucement celui qui tenait la cloche. Reconduisez-les à leur auberge, je vous prie.

— Bien sûr, mes seigneurs. Tout de suite. (Rothskilder fit signe à deux gardes qui se tenaient dans le couloir.) Vous avez entendu ? Exécution, dit-il en claquant des doigts. (Il reporta son attention sur les jumeaux.) Et le troisième saltimbanque ?

— Après le départ de ses compagnons, nous jouirons de sa compagnie en privé.

Mogweed vit frémir le coin de la bouche de l'autre seigneur.

Puis son visage redevint un masque inexpressif.

Les genoux du métamorphe se mirent à trembler. L'espace de plusieurs battements de cœur, il dut se retenir de rappeler Kral et Tol'chuk. L'og're dut sentir son angoisse, car il lui jeta un coup d'œil interrogateur. Mogweed secoua la tête et esquissa un faible sourire. Tol'chuk porta une griffe à son cœur, puis à ses lèvres, C'était ainsi que les og'res disaient au revoir à leurs amis ; Mogweed le savait. Pourtant, ce fut sans hésitation qu'il reproduisit le geste de Tol'chuk. Même si cela l'arrangeait d'avoir le champ libre, il était soulagé à l'idée que l'og're vivrait.

Mogweed mit ces sentiments de côté. Ce n'était pas le moment de s'attendrir. Il allait avoir besoin de toute la ruse développée durant le long voyage depuis sa forêt natale. Dans sa tête, il se représenta un soldat moustachu en uniforme rouge et noir – et, en silence, il articula son nom : *Rockingham*. La magie noire du Gul'gotha avait eu raison de l'homme qui lui avait enseigné les bases de la duplicité. À présent, le si'lura devait surpasser son maître.

Les portes du hall se refermèrent derrière l'escorte de Kral et de Tol'chuk. Mogweed resta seul avec les deux malegardes. Il posa le bol d'éb'ène sur une caisse voisine et prit la bourse cachée dans sa poche de chemise. Même si elle ne contenait pas la moindre pièce, il pria pour qu'elle lui permette d'acheter son salut.

— Que tiens-tu là ? demanda un des jumeaux.

— Ce que recherche le Cœur Noir, répondit calmement Mogweed.

Il avait pensé qu'il aurait du mal à trahir Elena, mais, au pied du mur, il se rendait compte qu'il n'éprouvait aucun remords. Il sourit aux seigneurs de la Citadelle. Sans aucun doute, il avait réussi à capter leur attention. Leur visage déjà livide avait encore pâli à la mention du Seigneur Noir.

Ouvrant la bourse en peau de chèvre, Mogweed en sortit une mèche de cheveux roux.

— Je peux vous conduire à la sor'cière.

Après avoir examiné les deux gardes écroulés par terre, Kral se redressa.

— Ils vivront, lâcha-t-il en rangeant sa hache à sa ceinture.

Le montagnard avait utilisé le manche de son arme pour assommer les deux hommes. Il fléchit sa main bandée. Elle lui faisait toujours mal, mais ne l'empêchait pas de manier sa hache.

— Allons-y.

Tol'chuk et lui s'élancèrent dans les couloirs à petites foulées. Sur leur passage, ils croisèrent plusieurs domestiques auxquels ils flanquèrent une peur bleue. Une jeune servante aux bras chargés de draps fraîchement repassés poussa un hurlement, laissa tomber sa pile de linge et s'enfuit en courant. Kral ne put qu'imaginer le tableau effrayant qu'ils formaient : un montagnard barbu armé d'une énorme hache et un og're qui se déplaçait courbé en deux, les crocs découverts et les griffes cliquetant sur le sol couvert de joncs. Mais ils n'avaient pas de temps à perdre en politesses. Ils devaient atteindre la porte de bronze qui conduisait à l'ancienne tour avant que…

Soudain, une sonnerie bruyante résonna dans les couloirs. Kral ignorait tout du fonctionnement domestique de la Citadelle, mais il savait reconnaître une alarme quand il en entendait une.

— Ils savent qu'on a faussé compagnie à notre escorte, grommela Tol'chuk derrière le montagnard.

— Nous ne sommes plus très loin. Dépêche-toi !

Les passages avaient rétréci autour d'eux, et le plafond était de plus en plus bas. Ils approchaient de leur but. Plié en deux pour ne pas se cogner la tête, Kral accéléra.

Alors qu'ils traversaient un croisement, une voix hurla dans le couloir perpendiculaire :

— Par ici ! Ils vont vers l'ancienne tour ! Coupez-leur la route !

Un bruit de course se fit entendre non loin d'eux.

Kral jura entre ses dents. Ils n'étaient plus très loin, mais ils auraient besoin de temps pour forcer la porte de bronze. Le montagnard espérait qu'elle était ouverte ; néanmoins, sachant ce qu'elle dissimulait, il ne se faisait guère d'illusions.

À l'instant où ils tournaient dans un passage et retrouvaient le mur de pierre effrité sur leur gauche, Tol'chuk lança :

— Ils essaient de nous prendre en tenaille !

Comme si les paroles de l'og're lui avaient débouché les oreilles, Kral entendit soudain un martèlement de bottes ponctué d'aboiements, à la fois devant et derrière lui. Une partie des gardes tentait de prendre les fuyards à revers.

Le montagnard saisit sa hache de sa main bandée.

— Par là ! hurla-t-il en apercevant l'éclat d'un battant de bronze.

Tandis que les éclats de voix s'amplifiaient autour d'eux, Tol'chuk et lui se ruèrent vers la porte. Bien entendu, celle-ci était barrée. Kral recula et brandit sa hache. Mais Tol'chuk l'arrêta.

— Non. Laisse-moi faire.

Il recula de quelques pas et, avec un rugissement féroce, se jeta de tout son poids sur la porte. Propulsée par ses jambes aussi épaisses que des troncs d'arbre, son épaule granitique s'écrasa contre le battant à la manière d'un bélier de siège. L'impact résonna comme un coup de tonnerre dans l'étroit couloir.

Kral hoqueta. Il n'aurait jamais imaginé qu'un og're puisse se mouvoir aussi vite.

Tol'chuk rebondit et tomba lourdement sur le sol. Le battant avait plié, mais il tenait toujours par ses gonds. L'og're se releva en se frottant l'épaule et en marmonnant :

— Saloperie de porte !

Le silence était revenu dans les couloirs. Le raffut avait dû refroidir les gardes – mais pour combien de temps ?

Tol'chuk reprit quelques pas d'élan et s'apprêta à réitérer sa tentative.

— Attends !

Kral saisit la poignée de la porte à deux mains et, au lieu de pousser, tira vers lui. Le battant avait suffisamment plié vers l'intérieur pour que la barre soit tordue et à demi sortie de ses supports. Le montagnard se battit contre elle, faisant racler le métal sur la pierre.

— Donne-moi un coup de main, grogna-t-il en sentant ses bottes glisser sur le sol.

Tol'chuk referma ses griffes sur le haut de la poignée.

Ensemble, les deux colosses tirèrent, les bras tremblant sous l'effort, le dos arqué pour briser l'étreinte de la pierre sur le métal.

Le battant finit par céder avec un crissement métallique aigu. Déséquilibrés, ils s'écroulèrent. À cet instant, une flèche fila au-dessus de leur tête, éraflant presque le cuir chevelu de Kral. Elle alla frapper le mur et retomba sur le sol. Les deux compagnons s'entre-regardèrent, puis plongèrent par la porte ouverte.

Les gardes se méfiaient encore, mais leur attaque signifiait qu'ils s'enhardissaient. Ils ne tarderaient plus à attaquer en masse.

— Je vais garder la porte, offrit Tol'chuk en se redressant. (D'une brusque secousse, il referma le battant cintré.) S'ils veulent la rouvrir, ce sera leur force contre la mienne.

Solidement campé sur ses jambes, il saisit la poignée à deux mains.

Kral lui donna une tape sur l'épaule et, sachant ses arrières bien protégés, se dirigea vers l'escalier.

— Sois prudent, lança Tol'chuk dans son dos. Cette tour empeste le sang et la terreur.

— J'ai ma hache et mes muscles, répliqua Kral sur un ton bourru. Ils m'ouvriront un chemin jusqu'à Méric.

Dévalant les marches trois par trois, le montagnard se rua vers le sous-sol. Des hurlements très anciens résonnaient à ses oreilles, mêlés à un fracas d'épées qui s'entrechoquent. Les pierres l'appelaient. Parce qu'il ne pouvait pas se laisser submerger de nouveau, il ignora leur chant hypnotique. La musique de la tour ne recelait que désespoir et mort.

Kral atteignit le bas de l'escalier et, pataugeant dans l'eau, courut vers la lumière vacillante qui s'échappait d'une cave droit devant lui. Il ne ralentit qu'en arrivant à quelques pas de l'entrée. Roulant des épaules, il fit courir sa paume le long du manche de sa hache pour échauffer le bois – et son sang. Il se souvint de Mulf, son vieux maître d'armes, et des histoires que celui-ci lui racontait au sujet des Guerres N'aines. Avec force gesticulations avinées, le vétéran instruisait son jeune élève dans l'art de combattre les n'ains. Kral l'entendait encore

expliquer de sa voix pâteuse : « *Ils ont deux cœurs : un dans la poitrine et un dans l'estomac. Donc, ils sont difficiles à tuer d'un coup d'épée. Avec une hache, en revanche… Ah, mon garçon ! Une hache, c'est vraiment l'arme idéale pour venir à bout d'un n'ain.* (Soulevant sa longue barbe blanche, le vieillard avait passé le tranchant de sa main sur sa gorge.) *Une fois que tu as coupé la tête d'un adversaire, il pourrait avoir une dizaine de cœurs que cela ne changerait rien.* »

Le rire de son vieux professeur propulsa Kral à l'intérieur de la cave.

À peine avait-il franchi le seuil que ses bottes patinèrent sur de la boue gelée. Son rugissement se mua en un gargouillis étranglé lorsqu'il vit ce qui se dressait devant lui.

Brûlé et ensanglanté, Méric était suspendu à des chaînes contre le mur du fond. Il ne leva même pas les yeux vers le montagnard ; toute son attention était concentrée sur les forces à l'œuvre au centre de la pièce.

Et il y avait de quoi, songea Kral. Car le n'ain de sa vision se tenait là, pareil à une limace blanche, adipeuse et ridée. Une dentelle de glace festonnait les plis de sa peau. Ses pieds étaient prisonniers de la vase et ses bras, levés en un geste suppliant. Pourtant, ce n'était pas les dieux du ciel qu'il implorait : c'était une sphère noire qui flottait au-dessus de ses mains. Des flammes de ténèbres dansaient sur la surface lisse de l'orbe.

Kral observa la scène sans bouger. Il était aussi immobile qu'une statue, comme prisonnier d'une gangue de glace. La seule vue de ce maléfice le paralysait. S'il avait pu remuer ses jambes, il se serait enfui, mais il restait planté là, brandissant sa hache et retenant son souffle.

C'était comme si un soleil noir venait de jaillir des limbes.

Sous les yeux horrifiés du montagnard, le soleil entama sa descente vers les mains levées du n'ain. Les flammes obscures léchèrent la peau de la créature. Kral vit le visage de sa Némésis se tordre de douleur et d'épouvante. Puis la sphère enfla brusquement et s'abattit sur sa proie, qu'elle engloutit tout entière.

Ses entrailles n'abritaient pas seulement une magie capable de mettre le n'ain à l'agonie, mais quelque chose de si effroyable

que son ombre suffisait à faire tressaillir l'âme de Kral. Si le montagnard avait pu fermer les yeux, il l'aurait fait.

Les ténèbres se mirent à tourbillonner et à se résorber autour du n'ain, comme si la chair pâle de la créature les aspirait. En l'espace de quelques secondes, elles se fondirent dans sa silhouette boursouflée, ne laissant que quelques étincelles de feu obscur crépiter sur sa peau livide.

La sphère avait disparu. À sa place se tenait toujours le même n'ain, mais, à présent, il était aussi noir que de l'encre, pareil à une statue taillée dans la matière même de la nuit. Kral devina qu'il n'était plus de chair mais de pierre – le même minerai, sans doute, avec lequel avait été fabriqué le bol que Mogweed avait volé à Vira'ni. Le montagnard se souvint du nom que les jumeaux lui avaient donné. Ses lèvres l'esquissèrent malgré lui : *de l'éb'ène*.

Comme s'il avait entendu le mot silencieux, le n'ain rouvrit brusquement les yeux. Un feu écarlate brûlait dans ses prunelles. Ses lèvres de pierre s'écartèrent, révélant des dents jaunes.

— Que c'est aimable à toi de me rendre une petite visite impromptue, chuchota-t-il. (Il leva le bras et fit signe à Kral d'approcher.) Viens donc rejoindre ton ami.

Kral se souvint des quelques mots qu'il avait échangés avec le seigneur n'ain au sommet de la tour de sa vision. Il savait que la créature qui s'exprimait par cette gorge de pierre n'était pas le même n'ain. Une entité maléfique avait fusionné avec son esprit aussi sûrement que l'éb'ène avait fusionné avec sa chair.

Kral leva sa hache.

— Qui… qui êtes-vous ? s'entendit-il demander d'une voix tremblante.

Alors, Méric se rendit compte de sa présence.

— Fuis, Kral ! Tu ne peux pas combattre ce monstre !

Les paroles de l'el'phe produisirent un étrange effet sur le montagnard. Son cœur ramolli par la peur devint soudain aussi dur que de la pierre. Ses mains se crispèrent si fort sur le manche de son arme que ses jointures blanchirent. Noir ou non, un n'ain restait un n'ain – et il pouvait mourir comme tel.

Sans crier gare, Kral se rua vers l'immonde créature. Sa

hache décrivit un arc de cercle meurtrier. Le n'ain n'eut même pas le temps de lever un bras pour bloquer le coup. Mulf avait été un excellent professeur. Grâce à lui, le montagnard savait exactement où frapper.

Mobilisant toute la force de son dos, il abattit sa lame sur le cou du n'ain. L'impact remonta jusqu'à son épaule, lui engourdissant le bras et lui arrachant un cri de surprise. Un petit saut sur le côté pour reprendre son équilibre, et il se prépara à porter une seconde attaque.

Le n'ain resta planté face à lui. Les ténèbres ondulèrent sur sa peau de pierre quand il leva une main pour se frotter le cou.

— Merci. Ça fait du bien, se réjouit-il. Ma chair d'éb'ène n'a pas encore fini de durcir ; quelques coups supplémentaires achèveront de la tremper.

Kral brandit sa hache, bien décidé à faire voler la pierre magique en éclats. Mais, comme l'engourdissement de son bras se dissipait, il remarqua que son arme était beaucoup plus légère que d'habitude. Il lui jeta un coup d'œil. La lame avait disparu. Dans ses mains, il ne tenait plus que le manche de noyer. Et aux pieds du n'ain gisaient des fragments de métal épars – tout ce qu'il restait de sa lame si soigneusement forgée et affûtée.

L'expression choquée du montagnard fit sourire son adversaire.

— Hélas, il semble que tu ne puisses plus m'être utile en la matière. Tant pis. Je saurai bien te trouver un autre emploi.

Et il commença à lever son bras.

— Kral, va-t'en ! jeta faiblement Méric.

Trop tard.

La main du n'ain se tendit vers le montagnard. Du feu obscur jaillit de sa paume telle l'eau d'une fontaine. Des doigts de flammes s'enroulèrent autour du cou de Kral et le soulevèrent. Violemment projeté contre le mur, le montagnard se retrouva suspendu dans les airs, les pieds à quelques centimètres au-dessus de la boue gelée. Les doigts de flammes s'enfonçaient dans sa chair comme pour lui broyer les os.

— Non ! hurla Méric.

— Silence ! le rabroua le n'ain.

Alors qu'un voile de ténèbres s'abattait devant ses yeux, Kral vit la créature de pierre lever son autre bras et le tendre vers Méric. Une deuxième main de flammes saisit l'el'phe à la gorge.

— À présent, finissons ce que j'ai commencé plus tôt, susurra le n'ain, des flammes écarlates dansant dans ses prunelles. Le Cœur Noir m'a montré la futilité de l'espoir ; il a brûlé mes pitoyables velléités de résistance. Je vais vous transmettre sa leçon. Désormais, vous servirez fidèlement le Gul'gotha en tant que malegardes.

Son rire rocailleux accompagna Kral dans les ténèbres de l'oubli.

20

— Tu le crois ? chuchota Mycof, sans pouvoir réprimer un infime tremblement dans sa voix.

Entendre le nom du Cœur Noir suffisait à faire vibrer en lui une corde de terreur qui ébranlait sa placidité coutumière.

Ryman tourna légèrement la tête vers son frère.

— À mon avis, il ment pour sauver sa peau, répondit-il.

Mais Mycof perçut l'hésitation dans sa voix, et il vit frémir le coin de son œil gauche. Venant de son imperturbable jumeau, cette manifestation de nervosité le fit grincer des dents.

— Tout de même… Agir dans le dos du n'ain, c'est une chose, mais trahir le… (Il ne put se résoudre à prononcer son nom.) Et si cet homme ne mentait pas ? En le tuant, nous prendrions un gros risque…

Ryman sortit discrètement la dague cachée dans son fourreau de poignet. Sa main le démangeait de poignarder cet élémental à la triste figure. Il fixa l'homme chétif qui tenait une bourse en peau de chèvre dans une main et une mèche de cheveux roux dans l'autre. Comment ce misérable osait-il saboter son plan si soigneusement conçu pour éliminer les autres prétendants à la chasse ? Qu'il puisse les conduire à la sor'cière ou non, Ryman refusait de partager le Sacrement avec cette répugnante vermine. L'homme portait des vêtements bon marché et élimés, sans parler de ses cheveux emmêlés, de ses dents de travers et de ses ongles jaunes. Ryman réprima un frisson. Jamais il ne partagerait son intimité avec un gueux pareil. Jamais !

Redoutant une réaction impulsive de son frère, Mycof lui toucha le bras de l'index.

— Souviens-toi de ce que tu as dit tout à l'heure : les meilleurs plans sont ceux que l'on met à exécution le cœur froid.

Ryman garda le silence pendant quelques instants.

— Tu as raison, acquiesça-t-il enfin. C'était très sage de ma part.

Pourtant, il ne rengaina pas sa dague. Il se contenta de la poser sur ses genoux et de se pencher vers l'homme planté au pied de l'estrade.

— Quel moyen avons-nous de vérifier que ces cheveux appartiennent bien à la sor'cière, comme tu le prétends ?

Il cherchait à déstabiliser l'élémental. Peine perdue. L'homme ne se départit pas de son demi-sourire.

— Conduisez-moi à votre maître, et il jugera de la véracité de mes paroles. C'est un sourcier, n'est-ce pas ? Il est donc capable de percevoir la magie chez autrui.

La main de Ryman trembla sur le manche de sa dague. Il mourait d'envie d'effacer la grimace suffisante de son interlocuteur. Pourtant, il retint son bras, L'élémental était peut-être un stratège doué, mais lui, Ryman, était un maître du tai'man !

— Donne-nous quelques cheveux, et nous les lui apporterons.

— Je préférerais les lui montrer moi-même. Je suis le seul à savoir où se cache la sor'cière.

— Et que réclames-tu en échange de cette information ?

— Juste ma vie et une faveur du Cœur Noir – en récompense du service rendu, une minuscule fraction de l'immense pouvoir qu'il manipule. (L'homme baissa la voix.) Immense et redoutable. J'ai vu ce que deviennent ceux qui osent s'opposer à lui, fût-ce sur des questions mineures. (Il secoua tristement la tête.) Je n'ose imaginer de quelle façon il punirait une authentique trahison.

De nouveau, Mycof toucha le bras de son frère et chuchota :

— Peut-être vaut-il mieux faire ce qu'il dit.

Les doigts de Ryman se crispèrent sur le manche de sa dague.

— Si nous le conduisons au n'ain, Torwren comprendra que nous avions l'intention de le doubler. Dans un cas comme dans l'autre, nous n'échapperons pas à notre châtiment.

Le piège qu'il avait tendu avec tant de maestria était en train

de se refermer sur lui.

— Je préfère subir le courroux du n'ain que celui du Cœur Noir, contra Mycof en frissonnant.

Ryman hésita. N'y avait-il pas un autre moyen de se sortir de ce guêpier ? Par le passé, il s'était retrouvé dans des situations bien plus inextricables sur le plateau de jeu et, à force de ruse, il avait fini par remporter la victoire quand même. Évidemment, au cours d'une partie de tai'man, il ne risquait que ses pièces. Là, il jouait avec sa vie. Il allait avoir besoin de tout son talent.

Du regard, il chercha une solution dans la pièce. Ses yeux se posèrent sur le bol d'éb'ène. Le coin de son œil gauche frémit. La solution était peut-être là. Si Mycof et lui pouvaient éviter Torwren et s'adresser directement au Cœur Noir, le temps que le n'ain découvre ce qui s'était passé, ils auraient l'approbation du Gul'gotha pour les protéger contre sa colère. Ryman eut un mince sourire.

— J'ai un nouveau plan, annonça-t-il. Il est inutile de déranger le sourcier. (Du menton, il désigna le bol.) Grâce à ceci, nous pouvons faire appel au Seigneur Noir en personne.

Un hoquet s'échappa des lèvres de Mycof. Le sourire de Ryman s'élargit. Il avait toujours aimé choquer son frère par un mouvement inattendu, mais la surprise qui se lisait sur le visage de son adversaire était encore plus délectable. Cet imbécile ne savait pas à qui il avait choisi de se mesurer.

— C-comment ? bredouilla-t-il. Comment pouvons-nous utiliser le bol pour lui parler ?

— Il suffit d'un peu de sang, répondit Ryman.

— Le sang de qui ? demanda l'homme, horrifié.

— Celui d'un élémental. (Ryman brandit sa dague.) Le tien conviendra parfaitement. Tu nous as bien dit que tu étais un élémental, n'est-ce pas ?

L'expression nauséeuse de son interlocuteur lui arracha un gloussement. Il adorait jouer au tai'man – surtout quand il gagnait.

Aucun cri ne montait plus des profondeurs de la tour. Tol'chuk était pourtant certain d'avoir entendu la voix de Méric quelques instants plus tôt. La frustration le fit grincer des dents.

Devait-il rester à son poste ou descendre voir ce qui était arrivé à ses compagnons ?

Les gardes de la Citadelle avaient depuis longtemps renoncé à ouvrir la porte. Après quelques tentatives ratées, ils avaient battu en retraite avec force jurons. Un homme avait réclamé un bélier de siège ; un autre avait suggéré d'attendre tranquillement que les voleurs ressortent d'eux-mêmes, puisque la tour ne possédait pas d'autre issue.

— La faim finira bien par les faire sortir de leur trou ou par les tuer pour nous, avait tranché quelqu'un.

Ainsi la question avait-elle été réglée. Aucun des gardes ne semblait très désireux de se lancer à la poursuite d'un og're et d'un montagnard dans la tour décrépite.

Depuis, Tol'chuk attendait. De temps en temps, il captait des murmures ou des éclats de rire rauques de l'autre côté du battant de bronze, mais rien de plus.

Lentement, il déplia ses griffes et lâcha la poignée de la porte. Il ne voyait aucune raison de rester là, et le silence qui s'était abattu au sous-sol lui rongeait le cœur, tel le bec acéré d'un vautour de montagne. Il se dirigea vers l'escalier en colimaçon. Le matin même, il avait promis à Elena de veiller sur ses compagnons, et il n'avait pas l'intention de manquer à sa parole.

Tol'chuk dévala les marches le plus vite et le plus discrètement possible. Comme il atteignait le sous-sol, de l'eau jaillit sous ses larges pieds. Il marqua une pause et tendit l'oreille, guettant un signe que quelque chose ou quelqu'un avait entendu le bruit d'éclaboussures. Un gémissement sourd s'échappait d'une cave, devant lui. Se préparant au pire, il se dirigea vers sa source.

L'atmosphère du sous-sol était glaciale, bien plus que ne le justifiaient l'épaisseur des murs et l'absence de soleil. Tol'chuk s'approcha prudemment de l'arche qui donnait sur la cave et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Mieux valait savoir à qui ou à quoi il avait affaire avant de débouler dans la pièce.

La scène qui s'offrit à sa vue lui fit écarquiller les yeux. Une silhouette trapue, couverte de peinture noire, se tenait au milieu de la cave. De ses bras tendus jaillissaient deux lances de

flammes obscures qui clouaient Méric et Kral au mur du fond. L'el'phe et le montagnard se tordaient dans l'étreinte de leur agresseur, mais en vain.

Horrifié, Tol'chuk se rejeta en arrière. Il devait faire quelque chose ! Il n'avait pas besoin que le Cœur de son peuple l'incite à sauver ses amis – et, pourtant, les crochets de feu s'étaient de nouveau plantés dans sa poitrine.

Tol'chuk porta une main griffue à sa sacoche. La sanguine semblait brûler à travers le cuir. Comment devait-il procéder ? La magie de la pierre allait-elle disparaître une seconde fois ?

Soudain, comme pour lui reprocher son manque de foi, un rat qui pataugeait dans l'eau saumâtre dont le sol était recouvert escalada le pied de Tol'chuk. Le premier réflexe de l'og're fut de secouer la jambe pour se débarrasser de lui. Puis il remarqua son arrière-train tordu et comprit que c'était le rat qui avait abrité le pouvoir de la sanguine pendant quelque temps.

Les sourcils froncés, il le regarda se diriger vers la porte de la cave. Était-il possible que la créature l'ait suivi jusqu'ici ?

Comme s'il avait senti que Tol'chuk l'observait, le rat tourna la tête vers lui. Ses yeux brillaient comme deux rubis jumeaux dans la pénombre. Alors, l'og're réalisa qu'une infime partie de la magie du Cœur était restée en lui. L'animal poussa un couinement désapprobateur avant de poursuivre son chemin.

Tol'chuk hésita. Il ne savait pas ce que signifiait l'apparition de ce rat, mais il ne laisserait pas un vulgaire rongeur mettre son courage en doute. Il bondit par l'ouverture. Blessé ou pas, le rat était drôlement rapide ; il avait déjà parcouru la moitié de la distance qui le séparait du démon noir.

Alors que Tol'chuk faisait irruption dans la pièce, la créature à l'apparence d'un batracien braqua son regard sur lui. Elle le fixa brièvement de ses prunelles enflammées, puis se détourna comme s'il constituait une menace négligeable.

— Un nouvel invité, lança-t-elle d'une voix caverneuse. Venez donc vous joindre à nous. J'ai presque fini avec ces deux-là.

— Lâchez-les ! rugit Tol'chuk.

Il s'avança dans la lumière afin que la créature puisse mieux le voir. Rare étaient les gens qui ne prenaient pas peur à la vue

d'un og're. Pour se donner une apparence plus impressionnante, Tol'chuk ouvrit grand la bouche et retroussa les lèvres.

Mais ce ne furent pas ses longs crocs jaunes qui retinrent l'attention de la créature. Le rat, qui avait presque atteint ses pieds, se dressa soudain sur ses pattes arrière en poussant un couinement aigu. Le démon lui jeta un coup d'œil d'abord amusé. Puis ses prunelles flamboyèrent, et il eut un brusque mouvement de recul.

Les deux jets de feu obscur crachotèrent et s'éteignirent. Libérés de leur emprise, Kral et Méric s'affaissèrent ; le montagnard s'écroula dans la boue tandis que l'el'phe restait suspendu à ses chaînes. Tous deux étaient pareillement inertes.

Tol'chuk n'eut pas le temps de se porter à leur secours. Le démon venait d'arracher ses jambes épaisses à la boue gelée qui couvrait le sol, et il battait en retraite. Comme il était peu probable qu'une créature aussi maléfique ait la phobie des rats, Tol'chuk supposa que c'était la magie de la sanguine qui lui faisait peur.

Plongeant la main dans sa sacoche, l'og're en sortit le Cœur de son peuple. La pierre étincelait ; un instant, il fut aveuglé par sa radiance à côté de laquelle les torches semblaient briller à peine plus fort que des lucioles.

Le démon leva ses bras noirs devant sa figure pour se protéger contre la glorieuse lumière. Tol'chuk se dirigea vers Kral pour voir si le montagnard était toujours en vie. La créature ne fit pas mine de l'en empêcher, se contentant de maintenir la distance entre eux.

— N'avance pas ou je te détruis ! gronda l'og're.

Il ne savait pas pourquoi le Cœur effrayait le démon, et il savait encore moins comment s'en servir. Mais ça, son adversaire l'ignorait.

— Recule ! aboya-t-il en agitant la sanguine d'un air menaçant.

Il n'eut pas besoin de bluffer longtemps. Dès que l'accès à la porte fut dégagé, le démon s'élança vers la sortie. Sa trajectoire le rapprocha de Tol'chuk, mais celui-ci ne chercha pas à l'arrêter. Qu'il s'enfuie donc ! L'og're avait mieux à faire – en

l'occurrence, s'occuper de ses compagnons.

Arrivé sur le seuil, le démon marqua une pause. Il pivota vers Tol'chuk et le foudroya du regard.

— Nous n'en avons pas terminé, cracha-t-il, ses lèvres noires retroussées en un rictus haineux.

Sachant qu'il n'avait pas l'intention de l'attaquer, Tol'chuk baissa la sanguine.

— Je n'oublierai pas ce qui vient de se passer, ajouta le démon en le fixant comme pour graver son visage dans sa mémoire.

Soudain, il se décomposa. Ses traits parurent couler et se remodeler, telle de la pierre fondue. Ses yeux s'écarquillèrent, et ce fut avec une expression de stupeur horrifiée qu'il fit un pas vers Tol'chuk.

— Toi ! C'est impossible ! Comment… ?

Alarmé par l'étrange attitude de la créature, Tol'chuk leva de nouveau la sanguine.

— Va-t'en ! rugit-il.

Le démon hésita.

Soudain, le rat se jeta sur ses pieds en couinant furieusement. Le démon s'arracha à sa contemplation de Tol'chuk pour foudroyer son minuscule agresseur du regard. Puis il se détourna et prit ses jambes à son cou.

Tol'chuk écouta le clapotis de ses pas s'éloigner en direction de l'escalier. Lorsque le silence fut revenu, il attendit encore un peu pour s'assurer que le démon ne rebrousserait pas chemin.

Quelques instants plus tard, des hurlements résonnèrent au-dessus de lui. Apparemment, les gardes stationnés devant la porte de bronze venaient juste de découvrir quel genre de monstre abritait le sous-sol du château.

Satisfait, le rat frotta ses pattes boueuses l'une contre l'autre.

Tol'chuk baissa sa sanguine et la rangea dans sa sacoche. Puis il se pencha vers Kral et le secoua par l'épaule.

Le montagnard poussa un grognement. Ses yeux papillotèrent.

— Que… Que s'est-il passé ?

— Le démon s'est enfui, annonça Tol'chuk. Si tu es vivant, je vais examiner Méric.

— Je suis vivant, grommela Kral en s'asseyant avec une grimace. Mais pas certain que ce soit une bonne chose.

Tol'chuk se dirigea vers Méric. Il arracha ses chaînes du mur et déposa l'el'phe inerte sur le sol. Une odeur de cheveux et de chair brûlée émanait encore de lui.

— Comment va-t-il ? demanda Kral en se relevant sur ses jambes flageolantes.

— Il est faible et drôlement amoché. Mais il respire encore.

La voix de Tol'chuk dut pénétrer l'inconscience de Méric, car celui-ci ouvrit les yeux.

— Je fais plus que respirer, og're. Il faudrait b-bien davantage que quelques brûlures pour tuer un descendant du roi des el'phes.

Prononcer ces deux phrases suffit à craqueler ses lèvres, et du sang s'accumula aux coins de sa bouche. Malgré son orgueil, il mettrait du temps à guérir.

— Repose-toi, lui enjoignit Tol'chuk. Je vais te porter.

L'el'phe commença par protester, mais ne réussit même pas à s'asseoir seul. L'embarras assombrit son visage.

Tol'chuk lui glissa un bras sous les aisselles et l'autre sous les genoux.

— Ce n'est pas un signe de faiblesse que d'accepter l'aide d'un ami.

Méric ne dit rien, mais il lui serra le poignet avec une reconnaissance palpable.

Tol'chuk se releva en portant l'el'phe et fit face à Kral.

— Tu pourras te débrouiller seul ?

Le montagnard ramassait des bouts de métal dans la boue.

— Montre-moi par où est parti le n'ain, et tu vas voir à quelle vitesse je peux encore courir.

La fermeté de sa voix rassura Tol'chuk.

— Laissons-le filer pour l'instant. Il nous reste un ami à sauver.

Kral se redressa.

— Mogweed. J'ai failli l'oublier, avoua-t-il, honteux.

Soudain, les pierres de la tour poussèrent un grognement, et un nuage de poussière s'abattit sur les trois compagnons. Les murs eux-mêmes se mirent à trembler.

— Que se passe-t-il ? marmonna Méric.

— C'est le n'ain, répondit Kral en faisant signe à Tol'chuk de sortir de la cave. (Pendant qu'ils regagnaient l'escalier, le montagnard expliqua :) Je l'ai vu dans… une sorte de rêve. Il dirigeait les troupes qui, jadis, assiégèrent cette tour et massacrèrent ses défenseurs. Il utilisait le sang des moribonds pour recouvrir les pierres et lancer des sorts. Je vous parie que la magie sanglante de l'éb'ène est le seul ciment qui a maintenu la tour debout pendant toutes ces années. En fuyant, le seigneur n'ain a emporté son pouvoir avec lui. Ce qui signifie que la tour va tomber, et que ses défenseurs vont enfin connaître le repos.

Le rat, qui avait fini de se nettoyer, remarqua que les murs tremblaient. Il s'élança à travers le sous-sol et disparut par une fissure. Jugeant cette réaction fort sage, Tol'chuk déclara :

— Si nous ne nous dépêchons pas, ils ne seront pas les seuls.

Kral poussa un grognement approbateur. Sous leurs pieds, les marches vibraient comme si l'escalier tentait de les déséquilibrer. Ils pressèrent le pas.

Derrière eux, l'antique bataille pour le contrôle de Rash'amon s'acheva enfin dans une avalanche de pierres et un grand nuage de poussière.

Lorsque survint la première secousse, Mogweed crut d'abord que c'était la peur qui le faisait vaciller. Il regarda le seigneur Ryman se lever de sa chaise, une dague à la main. Dans la lumière du lustre aux cent bougies, la lame brillait d'un éclat verdâtre. Mogweed pouvait presque sentir l'odeur du poison qui allait le tuer.

— Mon frère, chuchota le seigneur Mycof, qui était resté assis. As-tu senti… ?

Puis le hall se mit à grogner et à trembler. Mogweed dut agiter les bras pour conserver son équilibre.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'exclama-t-il, renonçant à feindre l'aplomb.

Mais Ryman écarquillait de grands yeux effrayés. Il se tourna vers son frère comme s'il pouvait lire la réponse à cette question sur les traits pâles de Mycof.

— Appelle les gardes, ordonna-t-il.

Mycof sonna et attendit. Rien ne se produisit. Il jeta un regard perplexe à son jumeau, comme si c'était la première fois qu'une telle chose se produisait, puis agita sa cloche d'argent de plus belle.

— Ryman ? lança-t-il, au bord de la panique.

Son frère se dirigea vers la porte principale et tapa du poing sur le battant.

— Gardes ! Ouvrez immédiatement !

— Seigneur, les gardes ont fui, gargouilla Rothskilder d'une voix étranglée. Je ne peux pas soulever la barre tout seul !

— Alors, ouvrez une des portes latérales ! Leurs barres sont moins lourdes.

— Oui, seigneur. Tout de suite.

Une nouvelle secousse agita le sol de marbre et fit danser le lustre au plafond.

— Attendez ! cria Ryman. Que se passe-t-il là-dehors ?

Mogweed poussa un glapissement lorsqu'une goutte de cire chaude s'écrasa sur sa joue. Il s'écarta précipitamment de dessous le lustre.

— Rothskilder ! s'époumona Ryman.

Mais en vain : le valet était déjà parti exécuter ses ordres.

Tandis que Mycof se recroquevillait sur sa chaise, agrippant la cloche comme une arme dans sa main délicate, Ryman fit face au métamorphe.

— Que sais-tu de toute cette agitation ? gronda-t-il, le visage tordu par la rage.

Mogweed recula d'un pas.

— Qui, moi ?

Ryman rejeta sa cape en arrière et brandit sa dague.

— Cette histoire de sor'cière… Ce n'était qu'une ruse. Qu'avez-vous fait, toi et tes complices ?

La folie dansait dans ses yeux écarquillés. En frémissant, Mogweed battit en retraite devant la dague enduite de poison et se réfugia parmi les caisses de matériel.

— Vous vous méprenez, se défendit-il. Je suis venu vous livrer la sor'cière.

— Menteur !

Mycof s'était levé, le menton tremblant.

Soudain, une secousse plus violente que les autres fendit une des poutres dorées qui s'abattit sur le sol de marbre avec fracas.

— Ryman ! Arrête ça !

— Je m'en occupe tout de suite, mon cher frère. (Le seigneur se dirigea vers Mogweed, l'éclat meurtrier de ses yeux ne laissant aucun doute quant à ses intentions.) Dès que j'aurai tué ce traître.

— Dépêche-toi ! le pressa Mycof. Nous devons retrouver le n'ain. Il saura quoi faire. Il nous donnera le Sacrement, et il libérera la Meute. Nous pourrons nous échapper.

Les rouages de l'esprit de Mogweed tournaient à toute vitesse. Apparemment, les jumeaux avaient besoin du sourcier pour faire sortir les créatures tapies en eux. Cela lui redonna un peu de courage. Si les rats-démons étaient prisonniers, il avait une chance de neutraliser ces deux freluquets. Ou mieux encore…

— Attendez ! s'exclama-t-il. Je peux vous aider à libérer la Meute. Vous n'avez pas besoin de votre maître.

Un tic nerveux agita le coin de l'œil gauche de Ryman, mais celui-ci continua à brandir sa dague. Dans ses prunelles, Mogweed lut un désir bouillonnant de se débarrasser du joug qui pesait sur lui. Ni lui ni son frère n'étaient habitués à recevoir des ordres.

— De quoi parles-tu ? cracha Ryman.

— Le bol d'éb'ène n'est pas le seul objet que j'ai volé à la malegarde. Elle possédait des talismans qui lui délivraient le Sacrement chaque fois qu'elle le souhaitait. (Mogweed désigna l'une des caisses.) Laissez-moi vous montrer.

Mycof descendit de l'estrade.

— Ce qu'il prétend est-il possible, mon frère ?

— J'ai entendu dire que tous les malegardes n'étaient pas esclaves de leur sourcier, répondit Ryman. (Les yeux plissés, il dévisagea Mogweed.) Fais-nous voir ces talismans.

— Tout de suite.

Le métamorphe fouilla parmi les accessoires de cirque en gardant un œil sur la dague de Ryman et en priant pour que ce qu'il cherchait soit bien dans cette caisse. Comme il écartait une cape de magicien, il repéra un éclat familier.

— Par chance pour vous, il se trouve que j'en ai deux.

Mycof avait rejoint son frère. Mogweed se tourna vers eux, un talisman dans chaque main. Il les leur tendit, mais, quand Ryman voulut en saisir un, il les retira promptement.

— D'abord, vous devez promettre de me laisser repartir.

Ce fut Mycof qui répondit, un mince filet de salive coulant au coin de sa bouche et les traits agités par des tics nerveux.

— Je… Nous promettons.

— Comment pouvons-nous être certains que ça fonctionnera ? siffla Ryman. Que ce n'est pas une entourloupe ?

— J'ai le bol d'éb'ène, pas vrai ? Qui d'autre qu'un malegarde posséderait ce genre d'objet ? lança Mogweed en espérant ne pas se tromper.

Ryman laissa passer quelques secondes.

— Il se peut que tu dises vrai, lâcha-t-il enfin, mais avant de te laisser partir, nous allons goûter à ta soi-disant magie. Si elle fonctionne, tu seras libre. Sinon, tu mourras.

Mogweed acquiesça calmement. Il savait que Ryman mentait ; cette ordure n'avait aucune intention de le libérer dans un cas comme dans l'autre. Mais il fit mine de réfléchir à son offre. Il tendit de nouveau les talismans, feignit de se raviser et les reprit.

— Attendez. Je viens de penser à autre chose.

— Quoi donc ? s'impatienta Ryman, le poing serré de frustration.

— Quand vous aurez fini, je veux que vous me conduisiez à votre maître. Je dois lui dire ce que je sais sur la sor'cière.

— D'accord, d'accord. Quand la Meute sera libre, tu pourras raconter ce que tu voudras au n'ain.

Mogweed hocha la tête. Dans les yeux des deux seigneurs, le désir s'était changé en convoitise brûlante. Il avait suffisamment atermoyé pour les pousser à bout. Il attendit encore quelques battements de cœur, puis leur jeta un talisman chacun.

— Attention ! protesta Ryman. J'ai failli laisser tomber le mien.

— Désolé. (Mogweed inclina la tête.) Vous devez en prendre grand soin. C'est votre trésor le plus précieux : votre liberté.

— Comment cela fonctionne-t-il ? demanda Mycof en

examinant l'amulette suspendue au bout de son cordon.

Dans la lumière du hall, la fiole de jade se balançait en jetant des étincelles.

— Vous devez en boire le contenu et la remplir avec de l'eau ordinaire, le matin à l'aube. Au crépuscule suivant, la magie de la pierre aura changé l'eau en élixir sacramental.

Ryman jeta un coup d'œil soupçonneux à Mogweed.

— Prie pour que ça marche.

— Oh, je prie, marmonna le métamorphe. Vous n'avez pas idée à quel point. Allez-y, essayez.

Comme pour souligner l'urgence de la situation, une nouvelle secousse ébranla le hall. Les cristaux du lustre tintèrent au-dessus de leur tête.

Mycof déboucha sa fiole.

— Dépêche-toi, Ryman !

Son frère l'imita et lui prit la main. Puis il leva sa fiole pour porter un toast.

— À la liberté, dit-il sobrement.

— À la liberté, répéta Mycof en écho.

Ensemble, les jumeaux portèrent les fioles de jade a leurs lèvres pâles et burent d'un trait. Quand leur main retomba, un mince sourire s'inscrivit sur leurs lèvres.

— Mettez-les autour de votre cou, les encouragea Mogweed en mimant le geste.

Ryman acquiesça, et les deux frères passèrent la tête dans le cordon des talismans.

— Parfait, se réjouit Mogweed. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre.

Mycof fut le premier à cligner des yeux. Il porta une main à sa gorge.

— Je… je sens quelque chose, balbutia-t-il. Ça marche !

Ryman déglutit et, soudain, fut pris d'une violente quinte de toux. Il jeta un regard paniqué à Mogweed avant de tomber à genoux.

Mycof bascula en arrière. Sa tête heurta violemment le sol de marbre, et une petite flaque de sang s'élargit sous lui.

La panique s'estompa des prunelles de Ryman tandis qu'il mourait. Il s'écroula près de son frère – deux statues renversées.

Mogweed poussa un soupir de soulagement.

— À la liberté, murmura-t-il aux cadavres des jumeaux.

À cet instant, un grand fracas se fit entendre derrière une des portes latérales. Mogweed pivota, pensant que Rothskilder luttait avec la barre et ne tarderait pas à apparaître sur le seuil. Au lieu de quoi, l'épais battant de chêne vola en éclats.

Les yeux écarquillés, Mogweed regarda les débris de la porte s'écraser sur le sol de marbre. Il ne s'attendait pas à une telle explosion, mais il avait eu raison sur un point. Rothskilder se trouvait bien à l'entrée du hall – inerte, ensanglanté et tenu à bout de bras par une monstrueuse créature de pierre noire.

Celle-ci entra à pas pesants, les yeux flamboyants de rage. Son regard se posa sur le métamorphe, puis sur les jumeaux morts.

— Qu'as-tu fait à mes serviteurs ? demanda-t-elle en laissant tomber le corps de Rothskilder.

Mogweed fit un pas en arrière. Il était face au véritable maître de la Citadelle, au sourcier qui contrôlait les malegardes. Mentir eût été pure folie.

— Ils me gênaient, répondit-il en luttant pour empêcher sa voix de trembler. Je voulais vous voir, mais ils ne l'entendaient pas de cette oreille.

Le n'ain se dirigea vers lui et s'immobilisa à moins d'un mètre. Cette fois, Mogweed ne recula pas. Le moment était mal choisi pour faire preuve de faiblesse.

— Qu'avais-tu à me dire de si important pour que ça nécessite de tuer mes créations ? s'enquit le sourcier d'une voix brûlante comme de la lave.

Mogweed porta la main à sa ceinture et saisit la bourse en peau de chèvre.

— Je sais… (Une boule s'était formée dans sa gorge ; il dut déglutir avant de reprendre :) Je sais que le Cœur Noir cherche la sor'cière. Je peux vous conduire à elle. (Il brandit une fine mèche rousse.) En voici la preuve.

Intrigué, le n'ain plissa les yeux. Ignorant le sol qui vibrait sous ses pieds nus, il tendit une main. Mogweed voulut déposer les cheveux d'Elena dans sa paume. Mais, alors que ses doigts approchaient la chair du sourcier, il fut saisi du même malaise

que quand il manipulait le bol d'éb'ène. Il laissa tomber la mèche rousse dans la main noire et retira très vite la sienne.

— Mmmh.

Le n'ain porta les cheveux d'Elena à son large nez. Il les renifla d'un air soupçonneux, comme un chien qui vient de trouver un saumon avarié. Puis l'un de ses yeux s'écarquilla, et il leva la tête vers Mogweed.

— Tu ne mens pas !

Une grimace de triomphe et de soulagement mêlés illumina le visage du métamorphe.

— Je peux vous conduire à elle. Je l'ai espionnée. Elle est partie par bateau, débita-t-il à toute allure. Je sais qu'elle se dirige vers…

— Assez ! coupa le n'ain.

Il renifla encore, aspirant quelques cheveux roux dans ses narines épatées. Fermant les yeux, il renversa la tête en arrière. Un gémissement à mi-chemin entre douleur et plaisir s'échappa de ses lèvres. Sa peau se mit à onduler comme de la glace qui fond, dessinant des motifs noirs et argentés. Des flammes de feu obscur jaillirent sur tout son corps et enflèrent, tel un torrent en crue sur un lit de pierre. Bientôt, des flammes écarlates se mêlèrent à elles pour les combattre rageusement. Le n'ain devint un pilier de feux antagonistes.

Soudain, il rouvrit les yeux.

Mogweed hoqueta. Ce n'était plus le sourcier qui le regardait, mais quelque chose de beaucoup plus effroyable. Il n'était pas armé pour se défendre contre le mal qui palpitait dans ces orbes noirs. Il sentit une onde le submerger, caressant tout son corps telles les mains d'une maîtresse possessive. Pendant qu'il tentait de se dégager, une voix basse et sifflante sortit de la gorge de la créature, s'insinuant dans son cerveau comme une anguille affamée.

— Que cherches-tu ?

Terrifié et incapable de répondre, Mogweed tomba à genoux. Sa bouche se remplit de bile. Qu'avait-il invoqué en remettant les cheveux de la sor'cière au n'ain ?

Tandis qu'il s'efforçait de reculer, une lance de flammes pareille à une langue immonde jaillit de la bouche de la

créature. Mogweed hurla, mais, dès que les flammes touchèrent sa poitrine, son souffle se figea dans ses poumons. Il porta à sa gorge ses doigts recourbés comme des griffes.

Puis les flammes s'évanouirent, et il put respirer de nouveau. Toussant et hoquetant, il tomba à quatre pattes sur le sol de marbre.

Le n'ain se pencha vers lui. Ses lèvres noires s'étirèrent en un sourire dénué de chaleur.

— Je connais ta lâcheté, métamorphe, dit-il, exhalant une bouffée de flammes avec chacun de ses mots.

Mogweed frémit. Il savait qu'on ne pouvait rien cacher à cet esprit obscur. Toutes ses ruses seraient mises à nu, incendiées par un feu ravageur. Aussi inclina-t-il la tête en signe de soumission.

— Ton subterfuge t'a permis de m'apporter l'odeur de ma proie la plus convoitée. Pour cette raison, nous te laisserons la vie sauve. En revanche, nous te refusons la faveur que tu es venu réclamer : la restitution de ton héritage si'lura.

Des larmes de désespoir ruisselèrent sur les joues de Mogweed.

— Tu ne seras libre qu'une fois la sor'cière prostrée à mes pieds, ajouta le Cœur Noir.

Mogweed osa lever les yeux vers le n'ain.

— Mais je peux vous conduire…

Les yeux enflammés se posèrent sur lui, tordant ses entrailles et paralysant sa langue.

— Nous avons forgé ce n'ain pour être notre instrument – un traque-sang. Il n'a nul besoin que tu le guides. Une fois qu'un traque-sang a senti un pouvoir magique, il peut suivre sa trace n'importe où.

Les épaules de Mogweed s'affaissèrent.

— Dans ce cas, à quoi puis-je vous servir ? Avec ou sans moi, vous trouverez la sor'cière.

Comme le n'ain se penchait vers lui, des flammes lui chatouillèrent le cou, gelant sa chair.

— Parfois, les pistes refroidissent. J'attends donc de toi que tu restes avec ceux qui aident la sor'cière. Un jour viendra peut-être où je t'en demanderai davantage.

Soudain, une détonation retentit dans les entrailles de la Citadelle. De la poussière et de la fumée s'engouffrèrent par la porte défoncée. Une violente secousse jeta Mogweed à terre. Il se couvrit la tête de ses bras pour se protéger contre la pluie de débris qui s'abattait depuis le plafond. Au fond du hall, une torchère de bronze s'écrasa sur le sol.

Dès que le grondement fut apaisé, Mogweed se redressa. Le n'ain était toujours planté au même endroit, comme s'il ne s'était rien passé. Aucune flamme ne courait plus sur sa peau, et le métamorphe sentit qu'il était de nouveau en possession de son corps.

— Tu ferais mieux de partir, lui dit le n'ain en observant les dégâts alentour. Ce qui est bâti sur des fondations fragiles ne reste jamais debout très longtemps.

— Quoi ?

Ignorant Mogweed, le n'ain se dirigea vers la porte principale toujours barrée de l'extérieur. Il tendit un bras. Une lance de feu obscur jaillit de sa paume, frappant les doubles battants ouvragés qui volèrent en éclats dans un tourbillon de poussière de bois et de planches brisées. Sans un regard en arrière, il disparut dans le couloir.

Mogweed se releva au moment où une nouvelle explosion retentissait dans le fond du hall des Musiciens. Il pivota juste à temps pour voir Kral faire irruption dans la pièce, Tol'chuk sur ses talons. L'og're portait dans ses bras un Méric en bien piteux état.

— Vous l'avez trouvé ! s'exclama Mogweed, tentant de feindre l'enthousiasme par-delà l'engourdissement glacial causé par le contact du Seigneur Noir.

Kral aperçut les cadavres de Mycof et de Ryman.

— Comment as-tu réussi cet exploit ?

Du bout de sa botte, Mogweed toucha l'amulette qui reposait sur la poitrine de Ryman.

— Fais-moi penser à remercier ta mère, Tol'chuk. Son poison s'est avéré fort utile.

Kral lui donna une claque sur l'épaule qui faillit le mettre à genoux.

— Tu continues à me surprendre, métamorphe.

Comme le montagnard se penchait pour ramasser deux caisses, Mogweed fixa son dos d'un air morne.

— Si tu savais…, marmonna-t-il.

Cela faisait déjà deux jours que le traque-sang suivait la piste de la sor'cière sans s'arrêter pour se reposer. Il n'avait pas besoin de sommeil. Pour se nourrir, il se contentait des fermiers ou des trappeurs solitaires qu'il croisait le long du fleuve : un cœur encore palpitant suffisait à alimenter son feu intérieur pendant tout un jour et une nuit.

Ainsi courait-il sur la berge sud du Ruissombre, pataugeant dans la vase et piétinant les roseaux. C'était dans la brise venue du delta que l'odeur de sa proie était la plus forte ; il ne voulait pas s'en éloigner et prendre le risque de la perdre.

Torwren traversa un petit affluent qui se détachait du fleuve pour serpenter vers le sud. Une fois sorti de l'eau, il pressa l'allure. Rien ne l'arrêterait. Il avait déjà parcouru une demi-lieue, écrasant un nid plein d'œufs de grue sur son passage, quand il réalisa que la brise ne lui apportait plus l'odeur de sa proie. Il s'arrêta, leva le nez et renifla. Non, il ne sentait rien.

Il regarda dans la direction d'où il était venu. Pourquoi la sor'cière s'était-elle écartée du Ruissombre ? C'était la route la plus directe pour gagner la côte. Doutant soudain de ses nouvelles capacités, Torwren huma l'air avec insistance. Puis il revint sur ses pas. En atteignant l'endroit où le sol était jonché de débris de coquilles, il renifla une fois encore. Mais la brise ne lui apportait pas la moindre trace de magie élémentale.

La panique envahit son cœur corrompu. Où était donc passée la fille ?

Il continua à remonter le fleuve jusqu'au petit affluent traversé un peu plus tôt. Le soleil avait presque disparu à l'horizon ; les ombres de la forêt qui bordaient le Ruissombre, au sud, s'allongeaient vers la berge.

Si le Seigneur Noir venait à apprendre son erreur…

Arrivé de l'autre côté de l'affluent, Torwren capta enfin une odeur familière qui l'électrisa comme celle d'un orage estival. *La sor'cière !* Il pivota sur lui-même. Où était-elle passée ?

Puis il aperçut une unique trace de sabot dans la boue. Il

s'agenouilla près de l'empreinte et la renifla. Une grimace réjouie étira ses lèvres noires. Il laissa son regard dériver vers le sud, le long de l'affluent.

— Je te sens, marmonna-t-il tandis que la nuit descendait. Tu ne peux pas m'échapper. Je te poursuivrai jusqu'à la côte s'il le faut.

Il se releva et s'élança à petites foulées sur la berge de l'affluent. Bientôt, la forêt se referma sur lui.

— Même si tu atteins la côte, gloussa-t-il, une surprise t'y attendra.

Il revit les deux élémentaux cloués au mur de la cave par sa magie noire : Il avait été interrompu alors qu'il les reforgeait pour en faire des malegardes – mais il n'avait pas totalement échoué dans sa tentative. Si l'un des sujets s'en était tiré sans dommage, l'autre ne pouvait pas en dire autant. Il était devenu, à son insu, un très redoutable serviteur du Cœur Noir. Et, le plus beau, c'est que personne ne soupçonnerait la corruption tapie derrière le visage d'un des fidèles compagnons de la sor'cière avant qu'il soit trop tard.

Sur ses lèvres de pierre, Torwren goûta le nouveau nom du traître. *Légion*.

LIVRE QUATRIÈME

LE RUGISSEMENT DU DRAGON

21

Le lendemain de sa rencontre avec les étranges moines, dans l'escalier de la tour, Joach était allongé sur sa paillasse, les yeux rivés sur les poutres du plafond. Le soleil ne tarderait pas à se lever, et il n'avait pas dormi de la nuit. Les mots des deux hommes résonnaient encore dans ses oreilles – l'un d'eux en particulier. *Ragnar'k.*

Pourquoi ce nom le fascinait-il à ce point ? Était-ce celui d'une personne ou d'un endroit ? Joach n'arrivait pas à le chasser de son esprit. Cherchant à se distraire de ses ruminations, il jeta un coup d'œil à la ronde.

À l'autre bout de la cellule, Greshym était allongé sur ses couvertures, les mains croisées sur sa poitrine, tel un cadavre pendant une veillée mortuaire. Contrairement à son jeune serviteur, il dormait d'un sommeil de plomb ; un ronflement ponctuait chacune de ses inspirations. Mais, comme ceux de Joach, ses yeux étaient ouverts.

La nuit, ses deux orbes laiteux brillaient d'une lueur rouge – et pas seulement parce qu'ils reflétaient les braises du feu. Joach avait toujours eu l'impression que les yeux du mage noir veillaient pendant que le reste de son corps se reposait.

Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, il avait fini par s'y habituer. Il connaissait les manies et l'emploi du temps de Greshym sur le bout des doigts. Le vieillard dormait jusqu'à ce que la lumière du soleil atteigne la meurtrière de leur cellule. Alors, tel un mort vivant, il s'éveillait d'un coup et demandait à Joach d'aller lui chercher son petit déjeuner.

Ce jour-là, le jeune homme n'avait pas la patience d'attendre le lever du soleil. Il avait hâte de retourner à l'escalier de la tour est et de chercher des traces des deux moines. Mais il savait qu'il ne pouvait pas quitter le lit sans que son maître le lui ait

ordonné.

Frustré, il reporta son attention sur le plafond. Ses lèvres formèrent le nom qui le hantait depuis la veille.

Rag… nar'k.

Alors qu'il articulait la dernière syllabe, Greshym se réveilla en sursaut et s'assit tout droit dans son lit, comme si le mot silencieux avait transpercé les brumes de son sommeil. Son visage décrépit se tourna vers Joach, renforçant l'impression du jeune homme qu'il l'avait entendu. Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, Joach lut de la confusion et de la peur sur les traits flasques du vieillard.

Il pria pour que le mage cesse de le fixer. Il avait besoin de quelque chose pour convaincre Greshym qu'il était toujours sous l'influence de son sort – quelque chose pour lui faire détourner les yeux.

Une brûlure dans son ventre lui suggéra une solution, une manière de s'avilir de telle sorte que le mage ne pourrait douter de son absence de contrôle. Toujours allongé sur sa couchette, il relâcha sa vessie. L'odeur âcre de l'urine envahit la minuscule cellule. Malgré l'humidité qui se répandait sous lui, Joach ne bougea pas.

Greshym grimaça.

— Maudit sois-tu ! Chaque jour, tu ressembles un peu plus à un nourrisson. Lève-toi et va te laver !

Joach obtempéra. Il se mit lentement debout et ôta ses vêtements souillés. Nu et la mâchoire pendante, il traîna les pieds jusqu'à la cuvette de toilette. Il trempa un chiffon dans l'eau glacée et se nettoya en silence.

— Maintenant, habille-toi et va chercher mon petit déjeuner, ordonna Greshym en levant les yeux vers la meurtrière, qui ne révélait qu'un rectangle de ciel nocturne. (Grommelant entre ses dents, il se rallongea.) Réveille-moi quand tu reviendras.

Encore ruisselant, Joach dut se faire violence pour ne pas sauter dans son pantalon et sortir en courant. À cette heure-ci, les couloirs de l'Édifice seraient presque déserts. C'était une occasion rêvée de les explorer. Le cœur battant la chamade, il se força à enfiler ses vêtements avec des gestes lents et malhabiles. Sa tunique boutonnée de travers et à moitié sortie de son

pantalon, il se dirigea vers la porte.

Au moment où il allait saisir la poignée, Greshym marmonna quelque chose pour lui-même.

— Figé dans la pierre et trois fois maudit… Ragnar'k ne bougera pas… ne peut pas bouger… vieilles prophéties caduques.

Joach en resta pétrifié la main en l'air. Le mage avait-il lu dans ses pensées ? Il tendit l'oreille, cherchant à capter le reste de ses paroles. Que signifiait… ?

Greshym dut remarquer que son serviteur ne bougeait plus, car il aboya :

— Dépêche-toi d'y aller avant de te pisser encore dessus !

Joach sursauta et faillit hoqueter de surprise. Il se ressaisit très vite. Par chance, Greshym fixait les poutres du plafond ; il n'avait pas vu sa réaction. Le jeune homme sortit de la cellule sur des jambes flageolantes. Il referma la porte et s'y adossa en poussant un soupir de soulagement.

Quelques inspirations profondes lui furent nécessaires pour calmer les palpitations affolées de son cœur. Faisant tourner sa tête pour débloquer une crampe dans son cou, il s'engagea dans une succession de couloirs familiers.

Rares étaient les habitants de l'Édifice debout à cette heure matinale ; aussi s'autorisa-t-il à marcher d'un pas vif, ne s'arrêtant que pour récupérer le parchemin et le bout de charbon cachés entre deux pierres dont le mortier s'était effrité. Il fit rapidement disparaître les deux objets dans sa poche et poursuivit son chemin vers sa destination – la Flèche Brisée.

Le mystère de Ragnar'k le taraudait. Sans savoir pourquoi, il pressentait que résoudre cette énigme était de la plus haute importance.

Joach atteignit l'escalier de la tour est sans encombre. Il tendit l'oreille, guettant des voix ou des bruits de pas. Rien. Rassuré, il monta les marches deux à deux jusqu'au palier où les moines s'étaient arrêtés la veille.

Il examina de nouveau les passages qui s'ouvraient devant lui. Les deux hommes étaient-ils partis par là ? Dans la pénombre qui précédait l'aube, les couloirs semblaient encore plus sinistres et abandonnés que d'habitude.

Joach se pencha pour examiner l'épaisse couche de poussière qui recouvrait le sol. Il plissa les yeux mais ne distingua pas la moindre empreinte. Non, les moines n'avaient pas dû quitter l'escalier. Il se redressa en se grattant la tête. Il savait qu'ils n'étaient pas redescendus ; donc, ils n'avaient pu que monter.

Joach leva les yeux vers l'escalier en colimaçon et tripota le plan dans sa poche. Il ne restait qu'un seul étage supérieur : celui qu'il avait exploré et cartographié la veille. Comme le reste de l'aile, ce niveau n'abritait que murs décrépits et araignées solitaires. Qu'est-ce que les deux moines pouvaient bien avoir à y faire ?

Il n'existait qu'un moyen de le découvrir. Joach gravit le reste des marches et, les yeux rivés au sol, entreprit d'explorer l'étage. Il vit une série d'empreintes qui s'enfonçaient dans les couloirs et une autre qui en ressortait. Il posa sa chaussure sur l'une d'elles. Ces traces étaient les siennes. Et il n'y en avait pas d'autres.

— Ils ne sont pas montés jusqu'ici, murmura Joach, perplexe.

Il rebroussa chemin vers l'escalier en fronçant les sourcils. Où les moines étaient-ils donc passés ? Ils n'avaient tout de même pas pu se volatiliser ! Il redescendit les marches plus lentement, passant en revue les données de l'énigme. Ni en bas, ni en haut, ni dans les couloirs. Alors, où ? Une seule réponse se présenta à lui ailleurs. Quelque part entre le haut, le bas et les couloirs.

Laissant courir un doigt sur la paroi de la cage d'escalier, Joach examina les possibilités. Il avait entendu des domestiques parler de portes dérobées et de passages secrets, des servantes affirmer que des voix sortaient parfois des murs. Les plus craintives redoutaient que l'Édifice soit hanté, mais peut-être la pierre du bâtiment dissimulait-elle d'autres mystères…

Joach continua à descendre en laissant traîner son index sur la paroi. Les briques semblaient bien ajustées les unes aux autres. Il atteignit le palier de l'étage où les moines avaient disparu et posa ses deux paumes à plat sur le mur. Mais il ne sentit que de la pierre lisse.

Il s'agenouilla pour examiner le sol et ne vit rien. Même en passant les mains sur les dalles, il faillit ne pas remarquer la fine rayure. Sans sa certitude absolue que les moines avaient quitté l'escalier par un passage secret, jamais il ne l'aurait découverte.

Du bout du doigt, Joach suivit l'arc de cercle gravé dans le sol jusqu'à la base du mur – le genre de trace qu'une porte dérobée aurait pu laisser en frottant sur le sol. Il se redressa et scruta le pan de mur. À présent, il savait où se trouvait l'entrée du passage, mais comment celui-ci s'ouvrait-il ?

Soudain, Joach entendit un léger frottement dans son dos. Il fit volte-face au moment où deux silhouettes franchissaient la courbe de l'escalier, en dessous de lui. Certain que les moines de la veille revenaient pour le capturer, il se figea. Mais, comme les silhouettes se rapprochaient, la maigre lumière de l'unique lampe du palier éclaira leurs visages – des visages dont les traits durs et le sourire cruel ne laissaient rien présager de bon.

— Ah ah ! Je t'avais bien dit que je l'avais vu filer vers la Flèche Brisée, triompha l'un d'eux.

C'était Brunt, le marmiton vicieux qui prenait plaisir à tourmenter Joach à chacun de ses passages à la cuisine depuis sept lunes. Près de lui se tenait une brute épaisse – un garçon aux petits yeux porcins qui devait avoir quatre ou cinq hivers de plus que Joach. Tous deux cherchaient un mauvais coup à faire, et ils avaient trouvé une victime parfaite en le serviteur idiot du vieux Greshym.

Ils s'approchèrent de lui tels des molosses qui viennent d'acculer un renard blessé. Joach se força à rester immobile, le regard vague et le visage inexpressif. S'il se débattait ou tentait de s'enfuir, les deux garçons perceraient son secret, et, comme Brunt avait la langue bien pendue, la nouvelle ne tarderait pas à parvenir aux oreilles de Greshym.

Il ne lui restait qu'à subir sans broncher les tourments que ces vauriens allaient lui infliger. En cuisine, il avait appris à se méfier des coups de poing et des brûlures que le marmiton lui infligeait à la dérobée. Jusque-là, sa vigilance lui avait épargné toute blessure sérieuse, mais, dans son excitation, il venait de commettre une erreur – et il allait en payer le prix.

Brunt atteignit le palier.

— Vise un peu ça, Snell. Il n'arrive même pas à boutonner sa chemise correctement.

D'un geste vif, il arracha un des boutons de la tunique de Joach.

Le dénommé Snell ricana.

— Il est muet ? demanda-t-il.

Brunt se pencha vers Joach. Il avait très mauvaise haleine, et le jeune homme dut réprimer une grimace de dégoût.

— Oh, il parle, mais comme un perroquet. Il répète toujours la même phrase. « Le m-maître veut m-manger. »

Snell se gaussa de plus belle. Très fier de son imitation, Brunt bomba le torse.

— Je me suis toujours demandé si je pourrais le forcer à dire quelque chose d'autre – ou même à gueuler un bon coup. (Le marmiton sortit de sa poche un couteau qu'il avait dû voler à la cuisine.) Je vais peut-être le découper en tranches comme un quartier de bœuf.

— Vas-y, Brunt, l'encouragea Snell sur un ton avide. Pique-le. Fais-le saigner un peu.

— Pourquoi juste un peu ? répliqua Brunt.

Joach réfléchit très vite. Mort, il ne serait d'aucune utilité à Elena – et la lueur meurtrière dans les yeux du marmiton disait assez clairement que celui-ci n'hésiterait pas à le tuer. Brunt aimait faire souffrir les gens et les animaux. Dans cette partie abandonnée de l'Édifice, il devait se dire qu'il pouvait s'adonner à son vice en toute impunité.

Brunt posa la pointe de son couteau sur la joue de Joach et appuya en faisant tourner la lame. En apparence, le jeune homme ne broncha pas, mais il serra le poing droit derrière son dos. Le marmiton retira son arme ensanglantée et l'étudia avec une fascination évidente.

— Laisse-moi essayer, réclama Snell en tendant la main.

Brunt secoua la tête.

— Non. Ce n'était qu'une égratignure de rien du tout. Je veux tremper mon couteau dans son sang jusqu'au manche.

— Mais, après, ce sera mon tour, d'accord ? demanda Snell d'une voix rauque, ouvrant et fermant les poings comme si ses mains le démangeaient.

— Oh, ne t'inquiète pas. Nous aurons plusieurs tours chacun, promit Brunt.

À présent, Joach était certain que les deux vauriens n'avaient aucune intention de le laisser partir. L'Édifice ne manquait pas d'endroits où se débarrasser d'un cadavre ni vu, ni connu.

Le jeune homme n'avait pas le choix. Il devait survivre.

Brunt se rapprocha de lui, le couteau à la main. Joach redressa ses épaules voûtées et lui lança son poing dans la figure. Il sentit des os céder sous ses phalanges.

Le marmiton poussa un glapissement aigu et lâcha son arme pour porter les deux mains à son nez cassé. Snell, qui avait déjà reculé de deux pas, s'immobilisa en position défensive, attendant de voir s'il devait fuir ou attaquer.

Joach ramassa le couteau et, de sa voix la plus claire, lança :

— Brunt, si tu me touches encore une seule fois, je coupe ta virilité et je la fais bouffer à Snell.

Ses paroles semblèrent choquer le marmiton bien davantage que la douleur de son nez. Réalisant qu'il avait été dupé, Brunt s'empourpra de rage.

— Je voudrais bien voir ça, cracha-t-il. Viens, Snell. Apparemment, la partie va être plus intéressante que prévu.

Sans un mot, Snell tourna les talons et dévala l'escalier. Ses pas précipités recédèrent dans le lointain tandis que les deux adversaires se jaugeaient du regard.

La trahison de son compère ne parut guère ébranler Brunt. Secouant la tête, il fit face à Joach et plongea une main dans sa poche, dont il sortit un second couteau à découper.

— Je ne sais pas à quoi tu joues, mais la récréation est terminée.

À reculons, Joach se dirigea vers l'escalier et monta quelques marches. Brunt le suivit.

— Je te ferai hurler avant de t'égorger comme un porc, menaça-t-il.

Joach continua à battre en retraite, cherchant désespérément un moyen de se sortir de ce guêpier. Si Brunt disparaissait, Snell garderait sans doute le silence de peur d'être accusé. Et Joach pourrait reprendre son rôle de demeuré sans craindre de se faire démasquer.

Sa main se crispa sur le manche du couteau.

Soudain, Brunt chargea en grondant et en brandissant son couteau à lame dentelée. Joach, à qui son père avait appris le maniement des armes blanches, remarqua que la garde du marmiton laissait son abdomen à découvert. Brunt était plus furieux que doué.

Joach s'accroupit vivement et fit mine de planter son couteau dans le ventre de son adversaire. Mais, au dernier moment, il tordit le poignet et ne frappa qu'avec son poing. Le souffle coupé, Brunt tenta de riposter. Joach n'eut pas de mal à lui saisir le poignet de sa main libre et à lui tordre sauvagement le bras. La douleur engourdit les doigts du marmiton, qui lâcha son arme.

Joach fit pivoter Brunt et le plaqua dos contre lui en pressant la lame du couteau sur sa gorge. Pour préserver son secret, il devait faire taire le marmiton.

— Vas-y, espèce de lâche, s'étrangla Brunt, les yeux ruisselant de larmes.

Quelques instants plus tôt, Joach avait instinctivement détourné son coup pour ne pas éventrer le marmiton. À présent, il avait le temps de réfléchir à la portée de ses actes. S'il laissait partir Brunt, celui-ci le dénoncerait, et il n'aurait plus aucune possibilité d'aider Elena.

Joach ferma les yeux. Il n'avait pas le choix.

Il repoussa brutalement le marmiton. Il était incapable d'assassiner un homme de sang-froid – même pour sa sœur.

— Je suis désolé, Elena, chuchota-t-il.

Brunt dégringola les marches et s'écrasa à genoux sur le palier. Il pivota vers Joach.

— Je vais le dire à tout le monde ! glapit-il. Ils sauront tous que tu fais semblant !

Joach ne répondit pas.

— Tu t'es démasqué ! hurla Brunt en se relevant. Je vais tout raconter !

Soudain, un pan de mur s'ouvrit derrière lui. Le déplacement d'air dut alerter le marmiton, car il tourna la tête vers l'immense moine qui s'encadrait sur le seuil.

L'homme à la peau noire lui souffla un peu de poudre grise à

la figure.

— Tu ne vas rien raconter du tout, dit-il doucement. Dors.

Brunt agita la main pour chasser le nuage de poudre, puis écroula mollement. Sa tête heurta le sol de pierre avec un bruit mat.

Alors, le moine enjamba le marmiton évanoui et leva les yeux vers Joach, sa boucle d'oreille en forme d'étoile scintillant dans la lumière de la lampe.

— Viens ici, jeune homme. Il est temps que nous ayons une petite conversation.

De l'écume salée éclaboussait le visage maussade de Kast. Assis à la poupe du bateau, une main crispée sur le gouvernail, le jeune homme ruminait en silence tandis que le ciel pâlissait à l'approche de l'aube.

Flint n'avait pas voulu lui expliquer la signification de ses paroles de la veille. Comment le destin de la cité mythique de Val'loa pouvait-il dépendre des Sanguinaires ? se demanda Kast, les lèvres pincées. Non seulement il n'avait jamais posé les yeux sur cette île, mais il doutait même qu'elle existât.

Il secoua la tête et borda l'écoute de la voile pour faciliter le changement de cap. Réagissant à sa manœuvre experte, la chaloupe s'engagea dans l'étroit canal qui séparait les îles jumelles de Tristan et Lystra. Les premiers rayons du soleil embrasaient la roche des deux pics volcaniques qui surplombaient le bateau.

La mer'ai poussa un hoquet émerveillé. Kast n'eut pas besoin de lever les yeux pour savoir ce qui lui inspirait cette réaction. Droit devant eux, une passerelle de roche volcanique sculptée par les intempéries s'étendait très haut au-dessus du canal, reliant les deux îles.

— On l'appelle « l'Arche de l'Archipel », lança Flint en rejoignant la jeune fille à la proue. As-tu déjà entendu les chansons qui parlent de Tristan et Lystra, les amants maudits ?

Sy-wen secoua la tête et se tourna vers le vieux loup de mer. Toute la nuit, Flint avait jeté des coups d'œil inquiets au dragon couleur de jade. Kast savait qu'il s'efforçait de distraire la jeune fille pour qu'elle ne pense pas à sa monture, dont la santé se

détériorait rapidement. Cérite arrivait tout juste à garder le museau hors de l'eau ; son regard était voilé, et ses ailes battaient faiblement comme il luttait pour suivre la chaloupe.

— Jadis, les deux îles ne faisaient qu'une, expliqua Flint. Seule une petite rivière séparait ces deux montagnes. Le garçon, Tristan, appartenait au clan qui vivait sur les flancs du pic nord, tandis que Lystra était la fille du chef du clan installé sur le pic sud. Leurs deux peuples se faisaient souvent la guerre.

Il secoua tristement la tête.

— Que leur est-il arrivé ? demanda Sy-wen, curieuse.

— Un jour, pendant qu'il chassait, Tristan aperçut Lystra qui se baignait dans la rivière. Elle nageait en chantant d'une voix si douce qu'il tomba instantanément amoureux d'elle. Dissimulé sous le couvert des arbres, il joignit sa voix à celle de la jeune fille pour lui clamer son amour. Lystra fut charmée. Elle l'invita à le rejoindre dans l'eau, où ils restèrent enlacés jusqu'à ce que les guerriers de leurs clans respectifs viennent les chercher et les emmènent de force. (Flint se pencha vers Sy-wen et baissa la voix.) Mais rien ne pouvait les séparer. Tous les soirs à minuit, ils se retrouvaient près de la rivière, et leur amour devenait un peu plus grand que la veille.

» Puis leur secret fut découvert, et, une fois de plus, on les arracha l'un à l'autre. Une nuit, le père de Lystra jeta un sort qui fit enfler l'océan, afin que celui-ci s'engouffre entre les deux pics et sépare à jamais sa fille du fils de ses ennemis. Hélas ! Il ignorait que les amoureux s'étaient donné un dernier rendez-vous près de la rivière pour se faire leurs adieux. Tristan et Lystra virent monter l'eau, mais ne purent se résoudre à briser leur étreinte. Quand les flots finirent par les séparer, ils tendaient encore les bras l'un vers l'autre, chantaient encore leur amour éternel. Leur voix et leur douleur s'élevèrent jusqu'aux oreilles des dieux, qui prirent pitié des jeunes amants et les changèrent en pierre afin que Tristan et Lystra soient unis à jamais par-delà le canal séparant leurs deux îles.

Sy-wen poussa un gros soupir.

— Aujourd'hui, l'Arche est un lieu de pèlerinage, acheva Flint. Les amoureux viennent y prononcer leurs vœux dans des bateaux décorés de guirlandes de fleurs. Et dans leur cœur

résonne toujours la chanson de Tristan et Lystra.

— Comme c'est beau, murmura Sy-wen.

Kast en avait assez de ces sornettes. Il se racla la gorge.

— Ce n'est que de la pierre sculptée par la pluie et le vent.

Flint poussa un grognement.

— N'y a-t-il aucune place pour le romantisme dans le cœur d'un Sanguinaire ?

Ignorant la question, Kast désigna l'Arche du menton.

— Je nous ai amenés là où tu voulais. Et, maintenant, on fait quoi ?

Mais Flint n'était pas décidé à le laisser s'en tirer si facilement.

— Tu crois vraiment que l'Arche n'est que de la pierre, rien de plus ?

Kast soutint le regard du vieil homme sans répondre. D'un large geste, Flint désigna l'Arche.

— Alors, vas-y. Passe dessous.

Kast ajusta l'angle de la voile et redressa le gouvernail, mettant le cap sur la voûte rocheuse. Il avait déjà emprunté ce chemin à de nombreuses reprises avec la flotte de Jarplin. L'Arche marquait la fin de l'Archipel et le commencement de l'océan proprement dit. C'était la porte du grand large.

Sy-wen s'écarta pour laisser Flint prendre sa place à la proue. De l'intérieur de sa veste en peau de phoque, le vieil homme sortit ce qui ressemblait à un couteau en ivoire. Quand il le brandit vers le soleil levant, Kast vit que ce n'était pas une arme mais un énorme croc : long d'une main, légèrement incurvé, avec un bord denté. De quel genre d'animal pouvait-il bien provenir ? se demanda le jeune homme, intrigué.

— Que fais-tu, Flint ?

— J'essaie seulement de te dessiller les yeux.

À présent, la chaloupe filait droit vers le centre de l'Arche – et vers le soleil dont le disque émergeait juste à l'horizon.

— Regardez ! s'écria soudain Sy-wen en tendant un doigt.

Kast les avait déjà vus. Au-delà de l'Arche, un groupe de bateaux familiers venait de franchir la pointe de l'île de Tristan et filait vers eux, toutes voiles dehors. C'était la flotte de pêche de Jarplin. Kast croyait l'avoir semée en louvoyant à travers un

réseau de canaux trop étroits et trop peu profonds pour laisser passer de gros navires. Mais que ce soit dû à la chance ou au talent, Jarplin avait retrouvé les fuyards.

— Ils ont dû faire le tour de l'Archipel et attendre qu'on ressorte, commenta Flint.

Kast pesa de tout son poids sur le gouvernail pour faire demi-tour avant d'atteindre l'Arche. Leurs poursuivants ne les avaient peut-être pas encore aperçus…

L'espoir du jeune homme fut de courte durée. Des éclats de voix se propagèrent à la surface de l'eau. La chaloupe avait été repérée.

Flint jura. Kast crut d'abord que le vieil homme enrageait de s'être fait piéger, mais il se trompait.

— Morbleu, Kast ! hurla-t-il par-dessus son épaule. Redresse-moi cette barre, et plus vite que ça ! Nous devons traverser l'Arche.

— Ça nous jettera tout droit dans les bras de Jarplin, protesta le jeune homme. Est-ce vraiment ce que tu veux ? Après lui avoir volé son dragon, je doute que nous soyons les bienvenus à son bord.

— Contente-toi d'obéir, Sanguinaire ! (Flint lui lança un regard dur.) Si tu dois faire confiance à quelqu'un une fois dans ta vie, c'est le moment ou jamais.

Kast eut une vision fugitive de son ancien professeur, le chaman aveugle des Dre'rendi. Ce fut son tour de jurer bruyamment tout en prenant sa décision. Pourquoi gobait-il toujours les histoires des vieux fous ? Il redressa barre et voile, mettant de nouveau le cap sur la voûte rocheuse.

Il garda le regard fixé droit devant lui tandis que l'écume lui éclaboussait la figure et que ses gouttes salées le piquaient comme autant de moqueries. Au delà de l'Arche, l'océan n'était que voiles gonflées et proues menaçantes. Kast se demanda qui était le plus cinglé, de l'homme qui donnait un ordre suicidaire ou de celui qui l'exécutait.

— Dépêche-toi ! le pressa Flint. Nous devons atteindre l'Arche avant eux !

Kast tira une bordée avec toute l'habilité d'un Sanguinaire. Mais la flotte de pêche bénéficiait de vents plus favorables ; elle

fonçait vers la voûte rocheuse tel un ouragan de toile et de cordes. Le jeune homme savait que tous ses efforts ne suffiraient pas pour remporter cette course.

— Le dragon nous ralentit trop, marmonna-t-il.

Ces mots n'étaient destinés à personne d'autre que lui-même, mais Sy-wen les entendit. Un instant, elle le foudroya du regard. Puis elle pivota vers tribord et, plongeant une main dans l'eau noire, elle se mit à chanter. Quelques instants plus tard, le museau du dragon fit surface. Sy-wen se pencha par-dessus le bastingage.

— Cérite, nous devons semer ces requins, dit-elle en désignant la flotte de pêche.

Bien que n'ayant jamais rencontré de dragon aquatique auparavant, Kast lut de la douleur dans les yeux noirs de la créature – et aussi de la compréhension.

Cérite souffla bruyamment et repoussa la main de la jeune fille. Une monstrueuse ondulation fit émerger son dos tandis qu'il plongeait et passait devant la chaloupe, bandant tous ses muscles pour la tracter. L'embarcation bondit en avant, et Kast bascula en arrière.

À la proue, Flint réalisa enfin ce qui se passait.

— Non ! s'exclama-t-il. L'effort le tuera !

— Il mourra de toute façon si les pêcheurs le reprennent, riposta Sy-wen. C'est sa seule chance, et il le sait. Cérite préférera mourir en mer plutôt que dans les filets des ter'restres.

Flint réfléchit, les lèvres pincées. Puis, sans un mot, il tourna le dos à ses compagnons.

Un silence tendu s'abattit sur la chaloupe. Droit devant, les navires de Jarplin formaient un mur de coques hérissées de beauprés. Kast conjura toute son expérience chèrement acquise pour tirer des bordées et soulager Cérite. Mais ses efforts semblaient bien dérisoires comparés à la puissance musculaire du dragon. La chaloupe filait si vite que la longue tresse noire du jeune homme flottait derrière lui.

Sy-wen s'était recroquevillée sur elle-même, les yeux rivés sur les navires qui fendaient les vagues pour les intercepter.

— On est y presque… Presque…, psalmodiait Flint à côté

d'elle.

Le canal était maintenant si encombré au-delà de l'Arche que Kast ne savait même pas s'il parviendrait à se faufiler entre les bateaux de Jarplin.

À l'instant où le dragon franchit la voûte, Flint se pencha au-dessus de l'eau. Se retenant d'une main au bastingage, il brandit la dent d'animal comme un bélier miniature qu'il aurait voulu fixer au bout de la proue.

— En avant ! hurla-t-il.

Le diagnostic de Kast se confirmait : le vieil homme était complètement fou.

Puis la chaloupe halée par le dragon atteignit l'Arche, et le flot du temps ralentit comme une coulée de sirop trop épais. Kast vit la pointe de la dent crever l'espace sous la voûte de pierre – et à l'endroit qu'elle avait touché, le paysage changea. Telle une goutte de teinture qui tombe dans l'eau, la nouvelle image s'étala assez rapidement pour engloutir la chaloupe lorsque celle-ci franchit l'Arche.

Dès qu'ils furent passés, Kast lâcha l'écoute. La voile s'affaissa contre le mât, et la chaloupe ralentit.

Le jeune homme se leva, les yeux écarquillés et les lèvres arrondies par l'étonnement. Sans se préoccuper de l'équilibre du bateau, il fit un tour complet sur lui-même. L'Arche avait disparu. La flotte de Jarplin n'était nulle part en vue. Dans le lointain, Kast distinguait d'autres îles. Il aurait juré que la plus au sud était l'île de Maunsk, mais celle-ci se trouvait à mille lieues de leur dernière position.

Puis il remarqua que le soleil se levait maintenant derrière la chaloupe et non devant. Ses jambes se mirent à trembler. *C'est impossible…*

— Assieds-toi ou tu vas nous faire chavirer, aboya Flint.

Bouche bée, Kast laissa ses genoux flageolants céder sous lui.

À l'avant de la chaloupe, Sy-wen se redressa pour scruter les alentours de ses grands yeux verts humides. La couverture glissa de ses épaules, révélant sa poitrine nue. Kast détourna très vite les yeux.

— Où… Où sommes-nous ? bredouilla-t-il.

Flint désigna une grande île, droit devant leur chaloupe. Kast

avait déjà navigué dans ces eaux ; pourtant, il ne se souvenait pas de l'avoir déjà vue. Les yeux plissés, il l'examina.

L'île avait la forme d'un fer à cheval. Son rivage incurvé semblait s'ouvrir comme des bras pour accueillir les visiteurs. Trois montagnes se découpaient contre son horizon, une à chaque extrémité et la dernière au centre. Mais, si unique soit-elle, sa topographie était beaucoup moins remarquable que les centaines… non, les milliers de tours et de dômes qui la recouvraient. Près du rivage, quelques pointes de flèches brisées émergeaient de la mer tels des récifs sculptés par la main de l'homme.

— C'est… C'est…

Kast ne trouvait plus ses mots.

— C'est Val'loa, oui, acquiesça Flint.

Visiblement stupéfaite, Sy-wen répéta ce nom sur un ton interrogateur.

— Val'loa ?

La bouche de Kast était si sèche que sa langue collait à son palais.

— Comment sommes-nous… ? (Puis un soupçon de colère se fit jour dans sa voix.) J'ai déjà navigué dans ces eaux !

— Bien sûr que oui. Mais l'île est dissimulée par un voile magique. On ne peut la voir ou l'approcher que de trois façons – et encore faut-il avoir la clé appropriée.

Flint brandit sa dent d'animal.

Kast ne pouvait détacher son regard de la cité mythique.

— L'Arche… ?

— Et toi qui croyais que c'était juste de la pierre, sourit Flint. Maintenant, si vous avez fini de gober les mouches, peut-être pourrions-nous accoster et aller chercher de l'aide pour le dragon de la petite.

Sy-wen sursauta et rougit, visiblement très embarrassée d'avoir oublié son ami. Elle se pencha par-dessus le bastingage.

— Cérite ? appela-t-elle, inquiète.

Elle plongea le bout de ses doigts dans l'eau. Le dragon refit surface en expulsant l'air de ses poumons, mais il était trop faible pour tendre le museau vers sa main.

— Il est épuisé, constata Sy-wen.

— Nous sommes presque arrivés, dit Flint.

Mais le pli qui barrait son front n'avait rien de rassurant.

Kast prit une profonde inspiration, puis empoigna l'écoute d'une main et le gouvernail de l'autre. La routine des manœuvres apaisait toujours son cœur. Il orienta la voile pour que le vent s'y engouffre et, quand la chaloupe se remit à fendre les flots, il retrouva enfin l'usage de sa langue.

— Flint, tu as dit que les Sanguinaires détermineraient le sort de cette île. Qu'est-ce que ça signifie ?

Le vieil homme se tourna vers les tours submergées de la cité.

— Tu trouveras toutes les réponses que tu cherches à Val'loa, lâcha-t-il. (Puis il baissa la voix.) J'espère seulement que tu connais les bonnes questions.

Joach réprima un frisson lorsque la porte dérobée se referma derrière lui. Il était maintenant coincé dans un passage aussi étroit que mal éclairé avec l'immense moine à la peau noire. Celui-ci s'était présenté sous le nom de frère Moris et, après avoir saisi Brunt sous son bras musclé, il avait fait signe à Joach de le suivre.

Un instant, le jeune homme regretta d'avoir accepté son invitation. Il posa une main à plat sur la porte et poussa. Mais le battant ne bougea pas d'un pouce. Et, devant lui, le passage était bloqué par la large silhouette de frère Moris.

— Que… Qu'allez-vous faire de Brunt ? demanda-t-il, préférant garder en réserve les questions plus délicates.

— Hélas ! Il souffre d'une maladie mentale qui pourrait le rendre dangereux pour les habitants de l'île. Après avoir utilisé une potion pour effacer ses souvenirs, nous le déposerons à l'orphelinat de Port Rawl. Il ne te causera plus d'ennuis.

Même si Joach n'éprouvait aucune affection pour Brunt, il fut un peu choqué par la désinvolture avec laquelle frère Moris se proposait de l'enlever à sa famille.

— Mais, ses parents… ?

Le moine lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il avait repoussé sa capuche, et son crâne chauve brillait dans la lumière vacillante des lanternes.

— Ne t'inquiète pas, fils, dit-il d'une voix grave. Ce garçon n'a pas de parents. Tous les serviteurs qui habitent l'île sont des hors-la-loi ou d'anciens pensionnaires d'orphelinats. Nous n'autorisons que les gens sans passé à nous rejoindre ici.

Joach le suivit jusqu'à un escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans les boyaux de l'Édifice.

— Et moi ? demanda-t-il.

— Ça reste à voir, répondit frère Moris, impassible. Pourquoi es-tu revenu ici ce matin ?

Joach déglutit.

— Je vous ai entendus hier…

— Tu nous épiais.

— Oui, mais je n'avais pas le choix. Je ne savais pas à qui faire confiance.

— Donc, tu cherchais la vérité en perpétrant un mensonge ? reformula frère Moris sur un ton dubitatif.

— Euh… Je suppose que oui.

— Qui t'a envoyé ici ?

— Envoyé ?

— Oui, qui t'a envoyé espionner frère Greshym ?

De surprise, Joach faillit rater une marche. Il s'arrêta. Ces moines ignoraient-ils la vérité au sujet du mage noir, ou étaient-ils de mèche avec lui ? Dans le deuxième cas, le jeune homme était perdu.

Moris réalisa que Joach ne le suivait plus. Il pivota vers lui, les yeux plissés et l'air soupçonneux.

— Sers-tu le Seigneur Noir ? demanda-t-il sur un ton dur. Es-tu venu sur l'ordre du serpent qui niche dans sa tour – le Praetor ?

Joach écarquilla les yeux. Ainsi, ces moines savaient quel mal se cachait sous les traits du chef de l'Ordre ! Il avait réellement trouvé des alliés !

— Non… Non, pas du tout, répondit-il très vite. C'est tout le contraire. Je sais qu'il est corrompu. J'ai été enlevé par celui que vous appelez Greshym. Mais, comme le Praetor, c'est un homme corrompu – un mage noir. Ils complotent ensemble.

Planté sur les marches de l'escalier secret, Joach déballa toute son histoire. Les mots cascadèrent de sa bouche tel un

torrent qui vient d'enfoncer un barrage. Il raconta comment Greshym l'avait arraché à sa famille et réduit en esclavage, les humiliations et les souffrances qu'il avait endurées depuis lors et le miracle qui l'avait soudain libéré.

Moris écouta en silence, comme s'il devinait qu'à la moindre interruption Joach éclaterait en sanglots et s'écroulerait. Le jeune homme avait besoin de parler, aussi le laissa-t-il faire.

— Je ne savais pas qui d'autre travaillait pour le Gul'gotha, alors, j'ai continué à jouer l'idiot le temps de trouver un moyen de m'échapper. Je ne voyais rien d'autre à faire.

Enfin, le flot de paroles se tarit dans la gorge de Joach. Moris lui posa sa main libre sur l'épaule.

— C'est fini.

Les jambes de Joach flageolèrent. Cela faisait si longtemps que personne ne lui avait témoigné la moindre gentillesse !

Moris se pencha vers lui.

— Te sens-tu capable de poursuivre la descente ? Je pense que ton histoire mérite d'être racontée à mes frères.

Joach acquiesça.

— Tu es un garçon courageux, ajouta Moris en lui pressant l'épaule. À ta place, des hommes plus endurcis auraient craqué. Tu peux être fier de toi.

Joach renifla et redressa les épaules.

— Je l'ai fait pour ma sœur.

— Ah, dit Moris, un léger sourire aux lèvres. Et où se trouve-t-elle en ce moment ? Est-elle toujours chez vous, à Gelville ?

— Gelbourg, corrigea Joach.

C'était à peine s'il avait mentionné Elena dans son récit. Désireux de la protéger, il hésitait à révéler le véritable rôle qu'elle avait joué dans toute l'histoire, aussi avait-il sauté les passages ayant trait à la magie sanglante. Mais était-ce bien sage ? Il avait enfin une personne de confiance sur qui se reposer, et, si Elena se dirigeait vers Val'loa, elle aurait besoin d'alliés.

— Nous te ramènerons à elle si c'est possible, promit Moris en se détournant et en recommençant à descendre.

Joach ne bougea pas.

— Attendez ! Ma sœur n'est plus à Gelbourg.

Moris s'arrêta et se tourna une fois de plus vers lui, l'impatience faisant tressaillir un muscle de sa joue.

— Alors, où est-elle ?

Honteux, Joach baissa la tête.

— Elle vient à…

Soudain, une vibration caverneuse monta depuis les profondeurs de l'Édifice, traversant la pierre et se répercutant jusque dans les os de Joach. Le jeune homme ne put achever sa phrase. Le bruit était si intense qu'il pulsait dans la racine de ses dents. Il se couvrit les oreilles – sans grand résultat. Ce n'était pas tant un son qu'un assaut corporel global.

Moris avait plissé les yeux et penché la tête sur le côté. Il semblait pétrifié. Que se passait-il ? se demanda Joach. La peur finit par délier sa langue.

— C'est quoi, ce bruit ? marmonna-t-il.

Sa voix parut rompre l'enchantement qui pesait sur Moris. Celui-ci rajusta le corps inerte de Brunt sous son bras et jeta un regard soupçonneux à son jeune compagnon.

— Tu entends quelque chose ?

L'idée traversa l'esprit de Joach que le moine était peut-être fou. Comment aurait-il pu ne pas entendre ? Chaque modulation du son faisait vibrer son corps telle une corde d'arc.

— Évidemment ! C'est… énorme.

« Énorme », ce n'était sans doute pas l'adjectif que la plupart des gens auraient employé pour décrire un bruit – mais c'était celui qui exprimait le mieux l'effet que ce bruit-là produisait sur Joach.

Moris fit un pas vers le jeune homme.

— Tu l'entends vraiment, s'émerveilla-t-il. (Songeur, il ajouta :) Quelles étaient les chances… ?

— Les chances de quoi ? voulut savoir Joach.

Moris ignora sa question.

— C'est l'appel. Nous devons nous dépêcher.

— Je ne comprends pas, protesta Joach tandis que le moine se détournait.

— Seule une poignée de personnes nées d'une femme peuvent entendre cette musique, expliqua Moris en recommençant à descendre d'un pas vif. C'est l'unique

caractéristique qui sépare les Hi'fai du reste de la Fraternité.

— Vous voulez dire que les autres n'entendent pas ? reformula Joach sur un ton dubitatif. Tout l'Édifice doit trembler sur ses fondations !

— Non. Seulement ceux qui ont une certaine forme de magie élémentale dans le sang, répondit Moris.

Joach se représenta la main flamboyante de sa sœur.

— Mais elle me déchire presque les tympans… Et tout le reste du corps !

— Parce que la magie doit être puissante en toi. J'adorerais me pencher sur ton arbre généalogique à l'occasion, mais, pour l'instant, nous devons répondre à l'appel.

Moris pressa l'allure.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, insista Joach en accélérant pour ne pas se faire semer. Quel est ce bruit, et d'où vient-il ?

Moris lui jeta un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, et sa réponse réduisit le jeune homme au silence.

— C'est la chanson du dragon de pierre, la voix de Ragnar'k.

22

L'appel !

Pour la seconde fois ce matin-là, Greshym s'éveilla le cœur battant la chamade. Il s'assit dans son lit. Un peu plus tôt, il avait cru entendre quelqu'un lui chuchoter « Ragnar'k » à l'oreille, et le nom l'avait arraché à son sommeil. Mais seul son serviteur partageait sa cellule. Songeant que cela devait être l'écho d'un souvenir enfoui depuis longtemps, il s'était recouché. Las ! Une fois remontés à la surface, les vieux souvenirs ne pouvaient être si facilement ignorés.

Nul autre que les Hi'fai ne connaissait le vénérable nom du dragon de pierre. Or, la secte avait été démantelée des siècles auparavant. Tous ses membres devaient être morts depuis belle lurette. Et, sans sa lâcheté, Greshym aurait connu le même sort. Il s'était risqué à lire l'avenir dans les profondeurs de l'Édifice, mais ses visions l'avaient affolé. Incapable d'affronter ses propres augures, il s'était enfui en arrachant l'étoile de son oreille. Juste à temps. Une lune plus tard, les anciens avaient chassé les Hi'fai de leur île.

Greshym avait regardé ses frères monter à bord des navires qui devaient les emmener loin de Val'loa, les fers aux pieds, comme des galériens. Il n'avait jamais revu aucun d'entre eux – mais il vivait toujours, et il connaissait le nom de Ragnar'k.

Finalement, il avait réussi à se convaincre que le chuchotement provenait des tréfonds de sa mémoire. Le sommeil était revenu le prendre, et il avait dormi profondément jusqu'à ce que l'appel le réveille de nouveau.

Se redressant en sursaut, il attendit que la vibration s'évanouisse comme le nom de Ragnar'k. Mais il en fut pour ses frais. Le bruit assourdissant l'avait suivi depuis ses cauchemars jusque dans le monde réel.

C'était l'appel du dragon de pierre. Et il continua à retentir tandis que Greshym posait ses pieds sur le tapis élimé qui recouvrait les dalles froides.

Quelque chose n'allait pas. Quand Val'loa s'était enfoncée dans l'océan, les niveaux inférieurs de l'Édifice avaient été inondés. À son arrivée avec Shorkan, Greshym avait voulu explorer les couloirs qui conduisaient à son ancienne cellule. Il n'avait découvert que passages noyés par des eaux saumâtres et portes murées à grand renfort de briques. Il n'existait plus aucun moyen d'atteindre les sous-sols de l'Édifice. Aussi le vieillard avait-il supposé que leurs secrets étaient perdus à jamais.

Du moins, jusqu'à maintenant.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

Greshym se leva, les jambes légèrement flageolantes Saisissant son bâton, il sentit les énergies noires qui imprégnaient le pol'bois – et cela le rassura. Il ignorait quel étrange phénomène était à l'œuvre, mais il devait prévenir Shorkan.

Tout en passant sa robe blanche, il s'interrogea sur l'absence prolongée de son serviteur. Il n'y avait pas là de quoi s'inquiéter, décida-t-il. Il était encore tôt ; son petit déjeuner ne devait pas être prêt. Les cuisines tournaient au ralenti depuis quelques semaines. Greshym se représenta Joach planté près de l'âtre, les yeux vitreux. S'il revenait avant son maître, le garçon attendrait son retour dans leur cellule. Il ne bougerait pas sans en avoir reçu l'ordre.

Greshym sortit. Suivant les couloirs tortueux et les passages poussiéreux, il se dirigea vers la Flèche du Praetor. Comme d'habitude, les gardes l'ignorèrent tandis qu'il montait l'escalier de la tour. Le grondement de Ragnar'k affolait son cœur, et il dut faire plusieurs haltes – son vieux corps se fatiguait si aisément ! Enfin, il atteignit l'énorme porte de chêne et frappa énergiquement.

Shorkan ne l'attendait pas ; il dut s'y reprendre à trois fois avant que la porte s'ouvre enfin devant lui. Il fit irruption dans la pièce, savourant sa chaleur et ses épais tapis après les courants d'air glaciaux qui sévissaient dans les couloirs de

l'Édifice.

Shorkan, toutefois, se montra beaucoup moins accueillant que ses appartements.

— Pourquoi me déranges-tu de si bonne heure ? s'enquit-il sèchement.

Il portait un peignoir rouge ceinturé à la hâte. De toute évidence, Greshym l'avait réveillé. Ses cheveux d'ordinaire si bien coiffés étaient tout ébouriffés, ses yeux gris encore rougis de fatigue. Par les fenêtres de la tour, Greshym vit que le soleil était déjà haut dans le ciel. Il inclina la tête, irrité par la jeunesse apparente de son interlocuteur.

— Quelque chose cloche. N'entends-tu pas cet épouvantable raffut ?

— De quoi parles-tu ? répliqua Shorkan, agacé. Je n'ai rien entendu à part un importun qui tambourinait à ma porte.

L'appel de Ragnar'k continuait à faire vibrer Greshym jusqu'à la moelle de ses os. Pourtant, un mage noir dont le pouvoir était infiniment supérieur au sien n'en captait pas même un vague écho. D'un autre côté, Shorkan n'avait jamais été Hi'fai. La magie élémentale ne coulait pas dans ses veines, et il ignorait les nombreux secrets de la secte.

L'espace d'un instant, Greshym envisagea de ne rien lui dire. Mais, en cas de réel problème, il aurait peut-être besoin de ses pouvoirs.

— Shorkan, commença-t-il. Même si tu es le Praetor, il reste beaucoup de choses que tu ignores au sujet de ce château.

Les yeux de Shorkan flamboyèrent. Le temps n'avait en rien entamé l'orgueil têtu de sa jeunesse. En tant que favori du Seigneur Noir, il détestait que quiconque mette ses connaissances en doute.

— J'en sais bien plus que tu ne le supposes, frère Greshym, répliqua-t-il sur un ton cinglant.

— Dans ce cas, peut-être peux-tu me dire pourquoi, entre toutes les îles de l'Archipel, c'est celle-ci qui a été choisie comme site de construction pour Val'loa ?

Perplexe, Shorkan plissa les yeux.

— Tu l'ignores, n'est-ce pas ? (Sans attendre de réponse, Greshym enchaîna :) Comme tu ignores beaucoup de choses à

mon sujet. Tu sais que, jadis, j'appartenais à la secte d'Hi'fai, et que c'est l'une de mes prophéties qui t'indiqua la façon de procéder pour lier le Grimoire.

— Je n'ai pas besoin d'une leçon d'histoire !

— Ah, je crains que si. Car bien que tu te sois servi de mes visions, tu ne t'es jamais interrogé sur les Hi'fai. À cette époque, ils avaient déjà été bannis de Val'loa, et, en bon élève que tu étais, tu as cru à la description que t'en faisaient les anciens. Pour toi, c'étaient des hérétiques qui utilisaient un pouvoir impur. Ne t'es-tu jamais demandé ce que faisaient exactement les membres de mon ancienne secte ?

— J'en savais assez. Vous essayiez de lire l'avenir.

— Oui, mais comment ?

Shorkan haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Les Hi'fai ont disparu depuis longtemps.

— Pas complètement, le détrompa Greshym. Bien que j'aie tourné le dos à mes frères, je suis toujours un Hi'fai. C'est dans mon sang.

Il se délecta de la consternation qui se peignit sur le visage de son interlocuteur.

— Que veux-tu dire ?

— Je dis qu'au moins un membre de mon ancienne secte arpente encore les couloirs de l'Édifice.

— Toi ?

— Oui, moi ! On ne devenait pas Hi'fai – on naissait tel. Pour mériter ce titre, il fallait posséder une forme de magie élémentale liée aux rêves.

Shorkan fronça les sourcils.

— Les tisseurs ! Es-tu en train de me dire que les Hi'fai étaient à la fois des mages et des tisseurs de rêves ?

Greshym acquiesça.

— Oui. Nous utilisions nos pouvoirs pour pénétrer la trame onirique et y entrevoir l'avenir.

Shorkan se détourna et se mit à faire les cent pas.

— Bien entendu, l'énergie élémentale seule ne vous aurait pas permis de transpercer le voile du temps, dit-il, la voix frémissante d'excitation. Donc, vous utilisiez vos pouvoirs

chyriques pour appuyer vos capacités élémentales innées. C'est stupéfiant !

— Non.

Greshym sourit intérieurement comme Shorkan s'arrêtait net. Il adorait perturber les certitudes de cet imbécile qui croyait toujours tout savoir. À dessein, il laissa passer quelques secondes avant de poursuivre.

— Non, nous n'utilisions jamais nos pouvoirs chyriques. Ça n'avait rien à voir avec le Chi. Certains membres de la secte n'étaient même pas des mages – juste des tisseurs.

— Impossible, protesta Shorkan.

Greshym haussa les épaules et ne dit rien, se contentant de laisser mariner son interlocuteur.

— Mais comment… ? finit par demander Shorkan.

— Nous avions de l'aide, admit Greshym.

— L'aide de qui ?

— De celui qui m'appelle en ce moment même.

— Je n'entends rien.

— Seuls les tisseurs peuvent l'entendre. Ragnar'k veut que les Hi'fai se réunissent.

— Qui… Qui est ce Ragnar'k ? Ce nom ne me dit rien.

— Il est la raison pour laquelle cette île est devenue le berceau de Val'loa. Il vivait déjà ici avant la construction de la première tour.

— Qui est cet homme ? insista Shorkan.

— Ce n'est pas un homme. C'est une créature de pouvoir élémental à l'état pur, un noyau d'énergie tisseuse enfoui au cœur de l'île. Tel un aimant, son pouvoir attira jadis les bâtisseurs de Val'loa. Personne ne connaissait son existence jusqu'à ce qu'il appelle à lui les mages dotés de pouvoirs élémentaux. C'est ainsi que la secte d'Hi'fai vit le jour sur ce site.

— Et quel genre de créature est Ragnar'k ?

— Je n'en suis pas vraiment certain. Une statue grossièrement sculptée est à demi enfouie dans les entrailles de l'île. Elle représente un dragon lové sur lui-même, comme en train de dormir. Mais ce n'est qu'une ébauche. Certains croient que Ragnar'k est un esprit prisonnier de cette statue ; d'autres pensent qu'il est réellement un dragon endormi depuis si

longtemps qu'il a oublié sa propre forme, et que celle-ci a commencé à se déliter. Selon eux, l'esprit de Ragnar'k vit dans les rêves ; il n'est plus fixé dans le présent, mais flotte à travers le temps. Jadis, lorsque nous communiions avec lui, nous apercevions des fragments d'avenir et de passé lointain.

Shorkan avait écarquillé les yeux.

— Et tu ne m'en as jamais rien dit ?

— Nous avions juré de garder le silence, se justifia Greshym. Après la chute de Val'loa, j'ai cru que Ragnar'k s'était noyé dans son antre souterrain. Et je ne me suis plus préoccupé de ce que je considérais comme de l'histoire ancienne.

— Alors, pourquoi m'en parles-tu maintenant ?

— Parce que je me suis trompé. Ragnar'k n'est pas mort. Sa voix m'appelle.

Shorkan fit mine de se détourner.

— Dans ce cas, allons le voir. Il pourrait s'avérer un instrument utile entre les mains du Gul'gotha.

Greshym rattrapa le Praetor par la manche. Il était le premier surpris par la nausée que cette idée lui inspirait. Que lui importait que Ragnar'k se fasse consumer par le Seigneur Noir ? Pourtant, il bredouilla :

— Nous… Nous ne pouvons pas faire ça. Les tunnels sont tous murés ou inondés. Nous n'avons aucun moyen de l'atteindre.

— J'en trouverai un. Si tu me guides, je suis sûr que je parviendrai à ouvrir une nouvelle voie. (Des étincelles de feu obscur se mirent à crépiter sur le peignoir rouge du Praetor.) Le maître m'a donné assez de pouvoirs pour que rien ne soit hors de mon atteinte.

Greshym lâcha Shorkan et s'essuya la main sur sa cape blanche, comme pour en ôter une substance poisseuse. L'appel du dragon de pierre résonnait toujours dans sa tête, et il commençait à regretter d'être venu à la tour. Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, il ne voulait pas que le Praetor approche Ragnar'k. Aussi se garda-t-il de mentionner un dernier fait concernant le dragon qui rêvait – une promesse plutôt qu'une prophétie.

Il était dit que lorsqu'on aurait le plus besoin de lui, Ragnar'k

s'arracherait à son sommeil éternel, se déferait de sa gangue de pierre et se remettrait en mouvement. Son réveil marquerait le début de la Grande Guerre et annoncerait la première bataille : celle de Val'loa.

Greshym frissonna. S'il ne voulait pas que Shorkan approche Ragnar'k, c'était par crainte que le Praetor dérange la créature dans son sommeil. Mais le dragon dormait-il toujours ? Pourquoi s'était-il remis à appeler après tout ce temps ?

Ce fut sur des jambes flageolantes que Greshym suivit Shorkan vers la grande porte de chêne. Quelque part sous les fondations de la tour se nichait une créature qu'il avait fuie des siècles auparavant. Et il n'avait pas hâte de la revoir.

Certaines choses gagnaient à ne pas être réveillées.

Une forêt de tours de pierre défilait des deux côtés de la chaloupe. Sy-wen devait se pencher en arrière pour voir leur sommet brisé. Le cou tordu, elle admirait les anciens monuments de la mythique cité de Val'loa. Des algues et de la mousse recouvraient la brique des niveaux inférieurs ; des sternes et des goélands se disputaient le droit de nicher dans les alcôves des niveaux supérieurs. Des fenêtres depuis longtemps ouvertes à la pluie et au vent fixaient la jeune fille d'un regard presque accusateur. Comment osait-elle perturber le tombeau des morts ? Sy-wen ne put réprimer un frisson.

— Barre à tribord ! réclama Flint.

Penché par-dessus la proue, le vieil homme scrutait leur trajectoire en quête d'obstacles. Sur ses genoux reposait une rame dont il s'était servi pour manœuvrer dans les canaux de la cité engloutie. Kast avait affalé la voile dès qu'ils étaient entrés dans le cimetière aquatique de tours penchées, de dômes fissurés et de murs effrités : il eût été trop dangereux de laisser le vent les pousser à travers ce labyrinthe.

À la poupe, Kast tendit sa propre rame du côté bâbord et poussa doucement sur un pilier. Les crabes qui s'accrochaient à la pierre détalèrent. La chaloupe vira légèrement vers la droite, et Kast se remit à ramer.

Cérite fit surface près du coude de Sy-wen. Avant que la jeune fille puisse lui caresser le museau, il s'immergea de

nouveau. Il était trop fatigué pour maintenir sa tête hors de l'eau plus longtemps que nécessaire pour inspirer. Nager à travers les épais lits d'algues et entre les ruines de la cité l'affaiblissait à vue d'œil. Sy-wen savait qu'ils devaient se dépêcher de le conduire à un guérisseur ; en même temps, elle aurait voulu ralentir, voire s'arrêter pour qu'il puisse se reposer. La chaloupe n'avançait pas vite, mais, dans l'état où il était, c'était déjà trop pour Cérite.

Nerveuse et effrayée, la jeune fille frotta la peau qui reliait ses doigts entre eux. Cérite était le Lié de sa mère. S'il venait à mourir…

— On y est presque ! lança Flint, un regain de vigueur dans la voix.

Au détour d'une aiguille, Sy-wen découvrit la côte de l'île. La cité émergeait de l'océan en une série de terrasses qui escaladaient les pentes du pic central. La jeune fille réalisa que ce qu'elle avait pris pour le sommet de la montagne était en fait un énorme château couronné par les branches squelettiques d'un arbre massif – dénudé et mort depuis longtemps, comme le reste de Val'loa.

Une petite brise marine fit frissonner Sy-wen tandis que la chaloupe glissait vers le rivage. Sur sa gauche et sur sa droite se dressaient d'immenses falaises abruptes qui semblaient se tendre vers la minuscule embarcation. Les yeux écarquillés, la mer'ai étudia la cité des ter'restres. À l'exception des rares fois où elle était allée prendre le soleil sur un banc de sable isolé, elle n'avait jamais marché sur de la terre ferme. L'angoisse lui donnait des palpitations ; en même temps, une partie d'elle se réjouissait d'explorer enfin le monde des bannis. Elle continua à scruter les fenêtres qui donnaient sur des maisons abandonnées.

— Jamais je n'aurais cru qu'il y en avait tant, murmura-t-elle.

— Que dis-tu ? demanda Flint.

Sy-wen se recroquevilla timidement sur elle-même, mais le regard inquiet du vieillard lui délia la langue.

— Je m'étonnais juste du nombre de gens que mon peuple avait bannis.

— Bannis ? répéta Flint sans comprendre.

D'un large geste, Sy-wen désigna les bâtiments qui les entouraient.

— Toutes ces maisons… J'ignorais que tant de mer'ai avaient été exilés du fond des mers et forcés de marcher sur terre.

Un instant, le vieillard fronça les sourcils. Puis ses traits se détendirent.

— Oh, ma chère petite, gloussa-t-il. Qui a bien pu te mettre dans la tête que les rivages n'étaient peuplés que par des mer'ai en exil ?

Sy-wen sentit ses joues s'empourprer, moitié de colère et moitié d'embarras.

Flint lui tapota le genou.

— Aucun mer'ai n'a foulé les rivages de l'Archipel depuis plus de cinq siècles, révéla-t-il.

Le choc dut se lire sur le visage de la jeune fille.

— Mais, alors, comment… ?

— Avant la chute d'Alaséa, les mer'ai et les pêcheurs vivaient en harmonie ; ils cohabitaient le long des côtes et se partageaient les richesses de l'océan. C'était une époque de paix et de prospérité. Puis le Gul'gotha est arrivé, et les ténèbres se sont abattues sur ces contrées. Pour échapper à l'emprise corruptrice du Seigneur Noir, ton peuple s'est enfui au large et réfugié dans les Profondeurs. Aucun mer'ai n'a remis les pieds sur le sol d'Alaséa depuis plus de cinq siècles.

Choquée par le récit du vieil homme, Sy-wen retomba assise sur sa couverture.

— Cinq siècles ? Mais… et les bannis ? Où sont-ils allés, si ce n'est sur terre ?

Flint haussa les épaules, mais la jeune fille le vit jeter un bref coup d'œil à Kast avant de se détourner.

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que les mer'ai ont toujours dispensé une justice aussi impitoyable que l'océan lui-même.

Sy-wen drapa la couverture sur ses épaules pour méditer plus confortablement les paroles du vieil homme. Elle se souvint de la façon dont les dragons liés à un banni se lamentaient pendant des lunes, l'écho de leur plainte se répercutant dans

toutes les Profondeurs. Ces vaillantes créatures ne se comportaient ainsi qu'en une seule autre occasion : quand le mer'ai auquel elles étaient liées mourait.

Le sang de Sy-wen se glaça. Son cœur se fit lourd comme une pierre dans sa poitrine. Des larmes lui montèrent aux yeux. Si Flint avait raison…

Elle ravala un sanglot. Quelque chose lui disait que le vieil homme ne se trompait pas – que ceux qui enfreignaient la loi des mer'ai n'étaient pas bannis, mais bel et bien tués.

Se souvenant du cri poignant des dragons, Sy-wen leva la tête vers les falaises. Des larmes brouillaient sa vue, et une forte nausée lui tordait l'estomac. Soudain, quitter l'océan l'attristait beaucoup moins.

Derrière elle, Kast brisa le silence.

— Où allons-nous maintenant, Flint ? Je ne vois pas de jetée.

— Le port principal de Val'loa se trouve là-bas, répondit le vieil homme en indiquant l'autre côté de la cité. Mais ce n'est pas notre destination. Trop de regards curieux, trop de questions gênantes.

— Alors, où ? demanda Kast.

Flint lui désigna une des falaises à gauche de la cité.

— Par là, s'il te plaît.

Les bras croisés sur son ventre, Sy-wen écouta le clapotis des rames tandis que la chaloupe mettait le cap vers la paroi rocheuse.

— Dirige-toi vers cet éboulis, ordonna Flint en montrant un pan de falaise qui s'était effondré dans la mer. Nous devons le contourner pour ne pas risquer qu'on nous voie depuis la cité.

Kast acquiesça d'un grognement et modifia la trajectoire de la chaloupe en conséquence. Utilisant sa rame comme un gouvernail, il s'engagea dans la crique minuscule que formaient les rochers.

Sy-wen jeta un coup d'œil en arrière. Elle ne voyait plus les tours de Val'loa. Même le labyrinthe immergé était invisible de l'endroit où se trouvaient les compagnons, comme si la cité s'était volatilisée.

— Et maintenant ? demanda Kast sur un ton bourru.

Sy-wen leva les yeux vers la falaise. Devaient-ils abandonner

le bateau pour escalader cette paroi abrupte et humide ?

— Ceci est l'entrée de la Grotte, annonça Flint.

Portant une main à ses lèvres, il émit un sifflement strident.

— Pitié, plus de magie, grommela Kast en agrippant sa rame si fort que ses jointures blanchirent.

Sy-wen se recroquevilla sur elle-même. Ne sachant pas à quoi s'attendre, elle se prépara à un autre saut par-delà une grande distance, comme lorsque la chaloupe avait franchi l'Arche.

Au lieu de quoi, tout un pan de falaise scintilla et s'écarta, révélant l'entrée d'un tunnel inondé. Sy-wen eut un mouvement de recul. Quel était donc ce nouveau miracle ? Puis elle repéra deux hommes en robe qui se tenaient de chaque côté de l'entrée, une gaffe à la main. Elle cligna des yeux deux ou trois fois en les voyant utiliser leur outil pour élargir l'entrée du tunnel. Il lui fallut quelques instants pour comprendre de quoi il retournait.

— Ce n'est pas de la magie, réalisa Kast derrière elle : juste un rideau de cuir camouflé.

— De peau de phoque, corrigea Flint. Ça absorbe mieux la teinture et ça vieillit tout aussi bien.

Kast manœuvra pour pointer la chaloupe vers l'ouverture.

— Il n'est pas toujours besoin d'utiliser la magie, ajouta Flint. C'est une commodité précieuse, qui ne doit pas être gaspillée quand un peu d'ingéniosité suffit pour résoudre un problème.

— Où… Où mène ce tunnel ? s'enquit Sy-wen.

Le vieil homme lui pressa la main.

— Rassure-toi : nous ne sommes plus très loin de notre destination.

Ce n'était qu'une vérité relative. Le passage s'enfonçait dans les entrailles de l'île en décrivant maints virages. Sy-wen mit un moment à convaincre Cérite de s'y engager, mais ses caresses et ses encouragements finirent par avoir raison de la réticence de sa monture. La jeune fille vit l'expression stupéfaite et émerveillé des gardes lorsque le dragon passa devant eux.

En chemin, elle étudia les parois dans lesquelles étaient fichées quelques torches. Le tunnel encadré par deux étroites corniches que les gardes devaient utiliser pour gagner l'entrée de la Grotte. Derrière la chaloupe, Sy-wen voyait le museau de

Cérite faire surface de temps à autre. Le passage était trop étroit pour que le dragon puisse nager de front avec le bateau, et la courte distance qui les séparait était déjà bien trop grande pour la jeune fille. Elle ne cessait de jeter des coups d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que Cérité allait bien.

Enfin, après ce qui lui parut une éternité, le tunnel déboucha sur un lac souterrain assez large pour accueillir l'un des plus gros des navires de pêche qui sillonnaient l'océan.

— On va s'amarrer là-bas, dit Flint en tendant son doigt.

Sy-wen se redressa. À l'autre bout du lac, elle aperçut une petite plage de galets et un ponton qui saillait au-dessus des eaux cristallines telle une langue de planches. Kast mit le cap dessus et demanda :

— Où sommes-nous ?

Flint avait penché la tête sur le côté, comme s'il écoutait autre chose que la question du jeune homme. Il leva une main pour réclamer le silence, et, quand il pivota vers ses compagnons, Sy-wen vit que son expression s'était assombrie.

— Nous devons nous dépêcher. Le temps presse. L'appel résonne déjà depuis un bon moment.

— De quoi parles-tu ? demanda Kast.

— Le dragon est réveillé, répondit Flint d'une voix frémissante d'appréhension.

Par-dessus son épaule, Sy-wen jeta un coup d'œil perplexe à Cérite. Évidemment qu'il était réveillé ! Que voulait donc dire le vieil homme ?

— Plus vite, insista Flint.

Un groupe d'hommes en robe blanche sortit d'un tunnel voisin et se précipita vers la jetée. Le bruit de leurs pas se répercuta à la surface immobile du lac. Malgré la distance qui les séparait encore de la plage, Sy-wen vit que chacun d'eux portait une bassine rouge fumante dans les bras.

— Les guérisseurs, annonça Flint en les désignant du menton. (Il plongea sa rame dans l'eau pour faire accélérer chaloupe.) Ils attendent depuis l'aube.

Kast ajouta la force de son bras aux efforts du vieil homme. Quelques instants anxieux s'écoulèrent avant que des mains se tendent pour saisir les amarres lancées depuis la chaloupe et les

attachent solidement au ponton.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de Sy-wen. Ils avaient réussi ! Serrant sa couverture sur sa poitrine nue, la jeune fille se laissa hisser hors du bateau et déposer sur la jetée.

— Il n'y a pas une minute à perdre, dit très vite Flint. Tu dois demander à ton Lié de se hisser sur la plage afin que les guérisseurs puissent s'occuper de lui.

Sy-wen acquiesça, laissa tomber la couverture et plongea gracieusement. Ignorant la gifle glaciale d'une eau qui n'avait jamais vu le soleil, elle nagea jusqu'à Cérite qui flottait, inerte, près de la chaloupe.

Lorsqu'elle lui toucha le cou, le dragon tourna un gros œil noir vers elle. Ses écailles étaient si froides… Sy-wen tâtonna en quête de la corde attachée autour de son garrot. Instinctivement, elle porta la main au fourreau plaqué sur sa hanche. Vide. La jeune fille avait oublié qu'elle avait perdu son couteau lors de sa capture par les pêcheurs.

D'un coup de pied, elle se propulsa jusqu'à la surface, où le regard de huit guérisseurs se braqua aussitôt sur elle. Flint se tenait parmi les hommes en robe blanche ; quant à Kast, il finissait d'amarrer la chaloupe.

— Il faut couper sa corde ! cria Sy-wen. Elle n'est pas assez longue pour qu'il puisse nager jusqu'au rivage.

— Kast ! appela Flint.

Mais l'homme tatoué avait entendu Sy-wen. Il y eut un bref éclair argenté, et le nœud qui retenait le dragon tomba mollement dans l'eau, sectionné.

Le museau de Cérite fit surface à côté de Sy-wen. Le dragon souffla et secoua légèrement la tête, comme s'il sentait qu'il était libre.

— Viens avec moi, le pressa Sy-wen. (Tendant une main vers son menton, elle l'encouragea à garder la tête hors de l'eau et à la suivre tandis qu'elle nageait vers la plage.) Nous avons trouvé des guérisseurs pour te soigner.

Cérite fourra doucement son museau dans la main de la jeune fille. Comme d'habitude, il ferait ce qu'elle lui demanderait.

Sy-wen sentit le fond du lac remonter sous elle. Elle ne tarda pas à avoir pied. En vacillant, elle recula vers le rivage jusqu'à ce que seules ses chevilles baignent encore dans l'eau. Sorti de l'océan, son corps lui semblait alourdi comme par des ancres pesantes. La roche glissante et son manque d'expérience des déplacements sur la terre ferme rendaient son équilibre plus que précaire.

Cérite la suivit, s'arrachant au lac par petits bonds en avant qui le déposèrent fourbu sur la grève. Il tendit le cou vers Sy-wen et voulut pousser une dernière fois, mais son corps n'en pouvait plus. Sa tête s'affaissa sur les galets.

— Ça suffira, dit Flint derrière Sy-wen. Les guérisseurs pourront travailler ici.

Déjà, les huit hommes avaient relevé le bas de leur robe pour le nouer autour de leurs cuisses. Ils entrèrent dans l'eau peu profonde qui léchait le corps de Cérite. Leurs bassines fumantes s'alignaient sur le rivage. L'odeur qu'elles dégageaient rappela à Sy-wen celle des algues bouillies, mais en plus âcre.

Flint vit la jeune fille froncer le nez et suivit la direction de son regard.

— De l'onguent d'écorce de saule et de racerbe, expliqua-t-il. Ça soulagera la douleur de Cérite, et ça évitera que ses blessures s'infectent.

Sy-wen acquiesça, mais elle avait à peine écouté. Toute son attention était concentrée sur la plaie qui béait dans la poitrine du dragon à l'endroit où un marin avait planté son épieu. Les bords écailleux s'étaient retroussés, exposant les muscles et les os en dessous. Dans l'océan, même une simple égratignure pouvait s'avérer dangereuse. Les parasites s'installaient rapidement dans les chairs à vif, entraînant putréfaction et gangrène.

De l'eau salée jaillissait de la déchirure à chacune des inspirations haletantes de Cérite. À cette vue, le cœur de Sy-wen se serra. Comme pour confirmer ses craintes, elle surprit un guérisseur à secouer la tête d'un air affligé. Lui aussi était capable de reconnaître une créature agonisante.

Oh, Cérite ! Des larmes ruisselèrent sur les joues de la mer'ai. Ses genoux cédèrent sous elle. Flint la rattrapa avant

qu'elle tombe et fit signe à Kast de le rejoindre.

— Aide-moi. Il est inutile qu'elle voie ça.

— Non, protesta Sy-wen. Je veux rester pour…

Incapable d'achever sa phrase, elle éclata en sanglots.

Elle sentit Kast la soulever dans ses bras.

— Je connais un endroit chaud où elle pourra se reposer pendant que les guérisseurs officieront, lança Flint.

— Je te suis, dit l'homme tatoué.

Flint se détourna en marmonnant quelque chose entre ses dents. Sy-wen ne comprit pas ce qu'il disait, mais, au ton morose de sa voix, il était évident que le vieil homme éprouvait un regret très vif. Il se racla la gorge et, du menton, désigna le tunnel par lequel les guérisseurs étaient arrivés.

— Ce n'est pas très loin, promit-il.

Le tunnel tortueux empestait l'onguent à l'écorce de saule – un terrible rappel de l'état de faiblesse de Cérite. Les compagnons le longèrent sans dire un mot. Sy-wen gisait inerte dans les bras de Kast, trop fatiguée et effrayée pour s'offusquer qu'on la traite comme une enfant.

Ils traversèrent plusieurs carrefours. Le tunnel n'était qu'un passage parmi une multitude d'autres creusés dans la roche de l'île. Sy-wen tenta de mémoriser le chemin qu'ils suivaient, mais perdit bientôt le compte de tous les virages et changements de direction. Même l'odeur du baume finit par s'estomper.

Les sourcils froncés, Kast jetait de fréquents coups d'œil derrière lui. Il plaqua Sy-wen un peu plus haut contre sa poitrine pour moins se fatiguer.

— Je croyais que ça n'était pas très loin, fit-il remarquer.

Pour toute réponse, Flint tendit un doigt en avant. Il semblait préoccupé ; la tête penchée sur le côté, il écoulait des bruits qu'il était le seul à entendre.

Kast grommela quelque chose d'inintelligible. Sy-wen le soupçonnait d'être tout aussi perdu qu'elle. Mais, n'ayant pas d'autre choix, le Sanguinaire continua à suivre Flint.

Au bout d'un laps de temps qui parut interminable à Sy-wen, le vieux loup de mer s'arrêta enfin près d'une torche fixée au mur. Le tunnel s'achevait juste devant lui. À en juger par l'écho des pas de Kast, la chambre souterraine qui s'étendait au-delà

devait être immense.

Flint se tourna vers ses compagnons avec une étrange raideur.

— Notre place est ici. (Son aplomb habituel avait disparu ; son regard évitait soigneusement celui de Kast et de Sy-wen.) Venez. Il est temps d'engager la dernière partie.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda le Sanguinaire sur un ton dur.

— Venez, insista Flint.

Il s'avança dans la chambre souterraine. Kast le suivit en jetant des coups d'œil méfiants à la ronde.

Ils pénétrèrent dans une vaste caverne plus ou moins circulaire, aux murs incrustés de cristaux scintillants. En son centre se dressait une colonne de bois noueuse, craquelée et ruisselante de lumière. Sy-wen pensa immédiatement aux algues phosphorescentes qui éclairaient les récifs sous-marins, dans les failles des Profondeurs. Cette radiance avait une qualité surnaturelle ; elle ne semblait pas à sa place sur cette île – ni même en ce monde.

— Où sommes-nous ? demanda la jeune fille en se recroquevillant craintivement dans les bras de Kast.

La caverne était occupée par d'autres gens en robe blanche – une cinquantaine environ, estima-t-elle. Tous se tenaient debout face aux murs, les mains posées sur les cristaux scintillants. Étaient-ils des guérisseurs, eux aussi ?

Sy-wen se tortilla pour échapper à l'étreinte de Kast. Elle sauta à terre, agrippant le bras du Sanguinaire pour ne pas tomber. Il lui fallut quelques instants pour tenir d'aplomb sur ses jambes. Les gens en robe – essentiellement des hommes, mais la jeune fille repéra également quelques femmes parmi eux – leur jetèrent un coup d'œil lorsqu'ils s'avancèrent dans la caverne.

— J'ai quelque chose à vous montrer.

Flint se dirigea vers l'autre bout de la chambre souterraine. Kast et Sy-wen lui emboîtèrent le pas. La jeune fille s'accrocha d'abord au bras de son protecteur, mais se sentit bientôt assez solide sur ses jambes pour marcher seule. Néanmoins, elle resta tout près du Sanguinaire. Les gens en robe les suivaient des

yeux et chuchotaient entre eux ; certains semblaient plus hostiles qu'intrigués.

Flint fit halte près du tronc lumineux qui transperçait le plafond de la caverne. Il se toucha les lèvres du pouce en signe de respect.

— La racine maîtresse du koa'kona, expliqua-t-il avant de se remettre en marche.

Sy-wen garda les yeux rivés sur la monstrueuse excroissance végétale tandis que Kast et elle la contournaient. Mais, dès qu'ils l'eurent dépassée, le regard de la jeune fille découvrit le mur du fond, et un hoquet s'échappa de sa gorge.

Un monstrueux bas-relief occupait toute la paroi rocheuse. Il représentait un dragon lové sur lui-même, les ailes repliées et les yeux clos. Sculptée dans une pierre plus noire que celle qui l'entourait, la créature faisait trois fois la taille d'un dragon aquatique adulte – voire davantage. Il était difficile d'évaluer sa masse dans cette position. Le bout de son museau touchait la pointe de sa queue, et, même en sautant, Sy-wen ne pensait pas pouvoir atteindre sa tête massive.

— Ragnar'k, souffla Flint sur un ton respectueux.

Ce simple nom suffit à attirer l'attention d'un petit homme en robe blanche qui se tenait non loin de là. Ôtant sa main d'un cristal gros comme un œil de baleine, il se rapprocha des trois compagnons. Son regard coula sur Kast et sur Sy-wen comme de l'eau froide avant de se poser sur Flint. Il repoussa sa capuche. Lui aussi portait une boucle d'oreille en forme d'étoile.

— Frère Flint, vous n'auriez pas dû les amener ici, dit-il sur un ton glacial. Ils ne font pas partie des Hi'fai. Ils n'ont pas été appelés.

— Frère Géral, répondit le vieux loup de mer sur un ton tout aussi glacial. Croyez-moi, j'aurais préféré que cette tâche incombe à quelqu'un d'autre. Et ce n'est pas à cause de Ragnar'k qu'ils sont là, mais à cause de la prophétie.

— Frère Moris et vous êtes aussi bornés l'un que l'autre, siffla le dénommé Géral en jetant un coup d'œil nerveux au bas-relief. J'ai déjà communié avec Ragnar'k. Ses rêves de ce matin sont confus, agités. Quelque chose a perturbé son sommeil. (Il fixa Kast et Sy-wen d'un regard éloquent.) Il n'y aura pas de

prédiction aujourd'hui. Si Moris se décide à répondre à l'appel, il ne trouvera personne pour le soutenir.

— Ce n'est pas parce que vous ne partagez pas la vision de Moris qu'elle est nécessairement fausse, répliqua Flint.

— Mais il n'est qu'un tisseur médiocre. Accorder tant de crédit à ses visions est pure stupidité.

Géral tremblait presque de colère.

Flint lui posa une main sur le bras.

— Je sais que ses paroles sont effrayantes, mais elles ne peuvent être ignorées. D'autres tisseurs ont eu des visions similaires à travers les âges. Ragnar'k s'éveillera. Vous savez que c'est vrai – je le vois à votre visage. Si ses rêves vous paraissent confus, c'est parce qu'il ne dort déjà plus aussi profondément que d'habitude. Tel un dragon aquatique qui remonte vers la surface, son esprit émerge peu à peu des profondeurs du sommeil.

Géral se dégagea violemment.

— Vous et les autres, vous auriez dû être bannis de la secte, cracha-t-il.

Flint secoua tristement la tête.

— Allons-nous répéter l'histoire ancienne, Géral ? Jadis, les Hi'fai furent chassés de Val'loa parce qu'ils avaient osé prédire une catastrophe. Voulez-vous faire de même aujourd'hui ?

Les paroles du vieux loup de mer parurent ébranler Géral. Sa colère retomba, et sa voix se chargea d'angoisse.

— Mais Moris annonce notre propre perte – la disparition de notre secte !

Visiblement, il espérait que Flint le rassure. Il en fut pour ses frais.

— Nous serons bientôt inutiles, dit simplement le vieil homme. Les Hi'fai protègent Ragnar'k depuis des siècles et des siècles. Aujourd'hui, il est temps que quelqu'un d'autre prenne la relève.

Il posa sa main sur l'avant-bras de Sy-wen et le pressa doucement.

Les épaules de Géral s'affaissèrent.

— C'est une mer'ai ? demanda-t-il d'une voix lasse et résignée.

Son regard jusque-là sévère s'adoucit en se posant sur la jeune fille.

Flint leva la main de Sy-wen et écarta ses doigts palmés. Un peu étourdie par cette conversation à laquelle elle n'avait compris goutte, la jeune fille se laissa faire sans protester.

— Vous avez toujours été un bon pêcheur, Flint, concéda Géral en grimaçant. J'ai entendu dire que vous aviez également capturé son dragon.

— Son Lié est dans la Grotte, blessé mais vivant. Les guérisseurs travaillent d'arrache-pied pour le sauver.

Cette méprise avait assez duré. Sy-wen se racla la gorge pour attirer l'attention des deux hommes.

— Cérite n'est pas mon Lié, dit-elle timidement.

Flint lui tapota l'épaule.

— Le fait de n'avoir pas encore conçu d'enfant n'empêche pas Cérite d'être ton Lié. C'est le sang de ta lune qui t'attache à lui.

— Je… Je sais. (Sy-wen rougit. C'était un sujet un peu trop intime pour elle.) Cérite est mon ami, mais nous ne sommes pas liés. C'est le dragon de ma mère.

Le choc écarquilla les yeux de Flint.

— Mais la prophétie était formelle… Le sort de libération… (En vacillant, il agrippa les épaules de la jeune fille.) Cérite *doit* être ton Lié !

Sy-wen secoua la tête.

— Je vous avais bien dit que Moris se trompait, lâcha Géral d'une voix que le soulagement faisait monter dans les aigus.

— Non, je ne me trompe pas, tonna quelqu'un derrière eux.

Tous pivotèrent vers l'immense moine à la peau noire qui venait de les rejoindre. Celui-ci repoussa sa capuche, et la lumière de la racine de koa'kona se refléta sur son crâne chauve.

— Ragnar'k s'éveille. C'est une certitude. Je l'entends dans sa voix. Mais la prophétie était très claire sur un point. Quand le dragon de pierre se mettra en mouvement, la mer'ai et son Lié devront être présents pour que le sort fonctionne… Sans quoi, Val'loa sera perdu.

Soudain, un adolescent aux cheveux roux apparut près du colosse. Ses mains étaient plaquées sur ses oreilles, et une grimace de douleur tordait son visage.

— C'est tellement fort ! cria-t-il, comme pour se faire entendre par-dessus le grondement d'une tempête.

Sy-wen l'étudia. Il devait avoir le même âge qu'elle, et, dans ses yeux verts, elle lisait une confusion tout aussi grande que la sienne.

— Mais c'est le gamin de l'escalier ! s'exclama Géral, furieux. Moris, comment oses-tu l'amener ici ? C'est une créature du Seigneur Noir !

— Non, c'est un puissant tisseur, répliqua l'homme à la peau noire. Ragnar'k l'appelle, lui aussi.

Géral recula en relevant sa capuche.

— Moris, Flint ! Vous enfreignez toutes nos lois ! Vous révélez nos secrets les plus sacrés à des étrangers ! Et pour quoi ? Une vision de pacotille ! Cette soi-disant prophétie ne se réalisera jamais ! (Il tendit un doigt vers Sy-wen, d'un air si rageur que Kast s'interposa instinctivement entre lui et la jeune fille.) Elle arrive sans dragon lié. Vous voyez bien que ça ne rime il rien !

Sa colère s'avéra contagieuse. Alors qu'il battait en retraite, d'autres moines se rassemblèrent autour de lui. Beaucoup hochèrent la tête en marmonnant ou foudroyèrent les nouveaux venus du regard.

— Ils doivent être bannis ! glapit enfin Géral, aiguillonné par le soutien de ses pairs et par sa propre peur.

D'autres hommes et femmes en robe abandonnèrent leur poste contre les murs pour se rapprocher de lui. Flint tenta de les apaiser, mais Moris lui posa une main sur l'épaule.

— Nous avons échoué, dit-il calmement. La vision était très nette. Si les conditions adéquates ne sont pas réunies, Ragnar'k mourra en se réveillant. Il se noiera dans la pierre même qui l'a protégé pendant des siècles. Il ne pourra pas en sortir sans l'aide d'une mer'ai et de son Lié.

— Je suis désolé, souffla Flint. Mais je supposais que… C'est une mer'ai, et elle protégeait le dragon blessé.

Soudain, une détonation retentit à travers la caverne. Tous les regards, y compris celui de Géral, se tournèrent vers le mur du fond.

Sy-wen savait que, malgré leurs dénégations, tous les moines

s'attendaient à ce que le dragon de pierre bouge. Mais ce fut le rouquin qui identifia le premier la source du bruit.

— Là ! s'exclama-t-il.

Sur la gauche du bas-relief, la roche bouillonnait telle de la lave en fusion. Tout en décrivant de lentes spirales, elle s'assombrit jusqu'à former sur le mur une tache huileuse pareille à une ecchymose. Et, soudain, un poing jaillit de ces ténèbres liquides. Il brandissait un bâton enveloppé de flammes noires qui semblaient absorber toute la lumière de la caverne – et sa chaleur, aussi.

Comme pour imiter la roche, les entrailles de Sy-wen se mirent à bouillonner. La jeune fille recula, bousculant Kast, et se retrouva juste assez près du rouquin pour l'entendre murmurer :

— Il m'a trouvé. C'est moi qui l'ai conduit ici.

La terreur était palpable dans la voix de l'adolescent.

Un vieillard en robe sortit du mur, courbé sur son bâton comme sur une béquille. Des rides profondes creusaient son visage, et un voile laiteux recouvrait ses yeux. Derrière lui apparut un second homme qui était tout son contraire : le dos droit, le port de tête altier et la peau lisse. Il balaya la caverne du regard. Beaucoup de femmes l'auraient sans doute trouvé séduisant, mais sa beauté était celle d'une statue – froide et dure.

À la vue des deux hommes, les boyaux de Sy-wen s'agitèrent de plus belle.

— C'est le Praetor, lança Géral derrière la jeune fille. Nous avons été trahis !

— Nous sommes perdus, articula Flint d'une voix atone.

Ses paroles plongèrent au plus profond de Sy-wen et mirent le feu à ses entrailles. Aveuglée par la douleur, la mer'ai hoqueta et tomba à genoux. Les bras croisés sur le ventre, elle se balança d'avant en arrière pour se soulager. Jamais encore ça n'avait été aussi terrible.

Le rouquin fut le seul à se baisser pour l'aider.

— Nous devons fuir, dit-il en essayant de la relever.

Sy-wen était incapable de répondre. Transpercée par la douleur de son abdomen, elle ne pouvait même pas se

redresser. *Mère d'en dessous, par pitié, pas maintenant !*

Sa prière demeura vaine. Un dernier spasme lui tordit les boyaux. Puis du sang jaillit entre ses jambes, imbibant et traversant son pantalon en peau de requin. Jamais elle n'en avait versé autant durant ses précédents cycles lunaires.

— Tu saignes, s'exclama le rouquin en lui lâchant l'épaule. (Il saisit Kast par la manche.) Hé, toi ! Elle saigne ! Il faut la faire sortir d'ici !

Kast baissa les yeux vers Sy-wen. Une expression alarmée se peignit sur son visage. Il ôta précipitamment le foulard qu'il portait autour du cou et se pencha pour étancher l'hémorragie.

Sy-wen le repoussa, mais son regard se posa sur le faucon des mers tatoué dans le cou du jeune homme. Son souffle s'étrangla dans sa gorge. Elle se figea, les yeux rivés au dessin tracé à l'encre rouge et noire. Le rapace semblait la fixer. Son cœur tonnait si fort dans sa poitrine… Sans réfléchir, elle tendit la main vers Kast.

— Non ! hurla soudain Flint. (Il ne se tenait qu'à quelques pas d'elle, mais sa voix résonna lointaine et étouffée aux oreilles de Sy-wen.) Ne fais pas ça !

Trop tard.

Les doigts de la mer'ai se posèrent sur le faucon.

23

Joach était encore accroupi au pied du bas-relief lorsque le chaos s'abattit sur la caverne. Ce fut comme si on l'avait jeté dans un océan de robes blanches. Des moines le dépassèrent en se ruant vers la sortie tandis que d'autres se portaient à la rencontre des mages noirs, un couteau à la main. Apparemment, tous n'étaient pas prêts à laisser leur sanctuaire tomber entre les mains du Gul'gotha.

Au fond de la chambre souterraine, des flammes noires dansaient parmi les robes blanches. Joach avait perdu Greshym et le Praetor de vue dans la cohue. Des cris de douleur ou de ralliement résonnaient à travers la caverne, mais plus angoissant encore que le crépitement du feu obscur était le rire glacial qui s'élevait de la mêlée. C'était l'allégresse d'un conquérant au cœur noir, réjoui par le massacre qu'il perpétrait et par le sang qui maculait ses mains.

Ne sachant pas dans quelle direction s'enfuir, Joach resta accroupi près de la fille qui saignait. Son cœur frémissait de culpabilité. Comment Greshym avait-il réussi à le suivre ? Le vieillard avait dû se rendre compte qu'il simulait, et il s'était servi de lui pour débusquer ses ennemis au sein de l'Édifice.

La chanson du dragon continuait à puiser jusque dans la moelle des os de Joach ; elle lui promettait la liberté, le salut, et il n'avait aucun moyen de lui répondre.

Près de lui, il vit la fille tendre une main vers son robuste protecteur aux cheveux noirs. Malgré son jeune âge, elle lui caressa le cou telle une amante.

— Kast, murmura-t-elle. J'ai besoin de toi.

L'homme sursauta violemment, comme si elle avait eu des charbons ardents à la place des doigts. Un son à mi-chemin entre hoquet de douleur et soupir de plaisir s'échappa de ses

lèvres.

Joach voulut lui demander s'il avait besoin d'aide. Mais, comme il posait la main sur le bras du nommé Kast, le chant de Ragnar'k enfla soudain dans son esprit. La caverne disparut, et il se retrouva en train de flotter dans un ciel nocturne. Très loin au-dessous de lui s'étendait un océan piqueté de gracieux navires à la quille rouge et à la proue sculptée en forme de dragon. Des milliers de lanternes se balançaient dans leurs haubans, illuminant leurs ponts et les flots alentour.

Mais ce ne fut pas ce grandiose éclairage qui précipita les battements du cœur de Joach. Car, entre les coques, d'innombrables dragons aquatiques chevauchaient les vagues. Chacun d'eux était la réplique de Ragnar'k en plus petit, et chacun d'eux portait sur son dos une femme ou un homme élancé au torse nu. Joach connaissait les anciennes fables ; aussi identifia-t-il immédiatement ces cavaliers.

Des mer'ai.

Soudain, l'image fantasmagorique se mit à grandir comme s'il était un faucon en train de piquer vers l'océan. Il se posa sur le pont du plus gros des navires, parmi des marins aux traits durs et à la peau burinée. Son attention fut aussitôt attirée par l'homme de haute taille qui se tenait sur le gaillard d'avant. Avec ses cheveux noirs striés de fils gris, l'inconnu ressemblait à Kast, en plus âgé. Joach sentit confusément qu'il devait être l'un de ses ancêtres. Toute cette scène appartenait à un passé lointain ; ses protagonistes étaient morts depuis longtemps et leurs bateaux, rongés par la pourriture.

Une femme petite et menue se tenait devant celui qui était – Joach en avait la certitude – le capitaine de la flotte. Ses cheveux étaient du même vert argenté que ceux de la fille dans la caverne. Comme elle levait une main fine, Joach remarqua deux choses : les plis de peau entre ses doigts et un tatouage identique à celui de Kast dans le cou de l'homme. À son contact, le capitaine arqua le dos, et une expression d'indicible extase se peignit sur son visage.

Alors, la femme lui dit :

— Quand tes enfants mâles arriveront à maturité, marque-les tous avec de la teinture de poisson-lune et de poulpe des

récifs, comme nous te l'avons enseigné. Un jour viendra où nous vous rappellerons, où nous vous demanderons de redevenir nos requins en surface. Prêtes-tu de plein gré ce serment qui liera ton peuple au nôtre ?

— Oui, hoqueta l'homme. Notre sang vous appartient. Répandez-le à travers les océans comme bon vous semblera.

La femme laissa retomber sa main.

— Qu'il en soit ainsi. Vous serez donc libres jusqu'au jour où nous vous commanderons de venir chercher votre héritage.

Soudain, la vision disparut, et Joach se retrouva dans la caverne. Quelqu'un l'avait pris par les épaules pour l'entraîner à l'écart de Kast et de la fille. Désorienté, il débucha et s'affala de tout son long. Il s'écarta précipitamment avant de lever des yeux craintifs. Il s'attendait a découvrir le visage ridé et livide de Greshym, mais ce fut Moris qui se pencha pour lui saisir le bras.

— Ne t'approche plus de ces deux-là.

Joach se redressa péniblement.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Flint.

Les yeux du moine à la peau noire brillaient comme s'ils étaient pleins de larmes.

— Ne comprenez-vous pas ? Je me suis bel et bien trompé. Ragnar'k m'avait prévenu qu'une mer'ai et son Lié devaient être présents pour qu'il survive à son réveil. Nous avons naturellement supposé que le terme « Lié » désignait un autre dragon. Mais nous avons eu tort.

Il désigna Kast.

Le Sanguinaire venait de prendre la fille dans ses bras. Joach vit ses yeux se voiler, sa mâchoire devenir flasque et toute expression déserter son visage. Il reconnut une forme du sort d'influence qui l'avait soumis à Greshym – et il ne put garder le silence.

— Il est lié à elle par le serment que prêta jadis un de ses ancêtres, lâcha-t-il.

Flint et Moris lui jetèrent un bref coup d'œil.

— Je vous avais bien dit que ce garçon était un tisseur puissant, commenta simplement l'homme à la peau noire.

Kast emporta la fille à l'écart de la mêlée qui faisait toujours rage au fond de la caverne. D'un pas vif, il se dirigea vers la

sortie.

— Nous devrions les suivre, suggéra nerveusement Joach.

Il voyait que les moines en robe blanche étaient de moins en moins nombreux à combattre les mages noirs. Une odeur de chair brûlée flottait dans l'air. Des corps aux vêtements calcinés gisaient sur le sol. Joach repéra Shorkan et Greshym – deux îlots noirs au milieu d'un océan de blanc. Des flammes obscures jaillissaient d'eux pour aller frapper leurs adversaires. Jusqu'ici, ils avaient ignoré le jeune homme et ses compagnons. Ils semblaient beaucoup plus intéressés par la racine lumineuse.

— Que devons-nous faire ? demanda Flint en regardant Kast s'éloigner. Porter secours à nos frères assaillis ? Fuir ?

Joach penchait fortement pour la deuxième solution, mais il garda le silence.

— Non, Flint, répondit Moris, exultant. Les vent de la prophétie soufflent à travers cette caverne. Rien de ce que nous pourrons faire ne changera l'issue du conflit. Tout ceci n'est que bruit et fureur. La secte d'Hi'fai n'a plus lieu d'être. Il est temps que de nouveaux guerriers reprennent le flambeau et poursuivent la bataille au nom de la Lumière.

— Mais ne devrions-nous pas… ?

Flint avait serré les poings. Joach voyait bien qu'il avait du mal à accepter les paroles de Moris. De toute évidence, ce n'était pas un homme habitué à l'inaction.

— Regardez, dit Moris en désignant le mur du fond.

Le bas-relief n'avait pas changé. Joach ne savait pas à quoi s'attendre. Le dragon l'appelait toujours, mais, depuis son étrange vision, sa chanson ne semblait plus s'adresser uniquement à lui.

Soudain, un petit homme en robe blanche s'interposa entre Joach et la sculpture. C'était le moine qui avait parlé avec Moris dans l'escalier, constata Joach, surpris.

— Tu nous as détruits ! hurla Géral en le fixant de ses yeux rougis. Tu as conduit les démons jusqu'à nous !

Moris posa une de ses grandes mains sur l'épaule de Joach et fit face à son ami enragé.

— Géral, tout était écrit depuis longtemps. Les événements de ce matin ont été prédits avant même que Val'loa ait un nom.

Va en paix.

Une dague sortie d'un fourreau dissimulé sous sa manche apparut dans la main de Géral.

— Pas avant d'avoir éradiqué cette vermine, gronda-t-il. Et il bondit sur Joach.

Le jeune homme fut si choqué que ses jambes refusèrent de bouger. Il ferma les yeux et frémit, s'attendant à ce que le moine le percute de tout son poids. Mais rien ne se produisit. Au bout d'une très longue seconde, il rouvrit les yeux. Un hoquet s'échappa de sa gorge. Il battit précipitamment en retrait.

Géral avait été stoppé dans son élan par une griffe de fumée qui le tenait au-dessus du sol. Il se débattait vainement pour lui échapper. D'un geste négligent, la griffe le projeta sur le côté. Sa tête heurta un mur, et il s'effondra.

— Reculez, aboya Moris, entraînant Joach avec lui. Ragnar'k arrive.

Débarrassée de Géral, la griffe émergea du mur. Elle ressemblait à une sculpture taillée dans la plus sombre des fumées. Lentement, elle se tendit vers une tache qui maculait le sol au pied du bas-relief.

— Évidemment ! chuchota Moris. Son sang appelle le dragon. La mer'ai ne s'est pas encore liée, donc, son odeur attire Ragnar'k. Il ne peut pas résister à l'instinct de sa lignée.

Sous leurs yeux ébahis, une tête de dragon noire sortit du mur et, dépliant son cou reptilien, s'inclina vers la flaque en silence. Des volutes de fumée pareilles à celles que dégage un feu mourant traînaient dans son sillage. Elle semblait dépourvue de substance réelle, mais le corps inerte de Géral prouvait que ce n'était qu'une apparence.

Le dragon extirpa son corps de la pierre. Pliant ses pattes antérieures, il renifla la tache de sang. Puis il leva sa tête massive, et son regard se braqua sur la fille qui s'éloignait dans les bras de Kast.

La mer'ai et son protecteur étaient en train de contourner l'énorme racine lumineuse. De l'autre côté de celle-ci, Joach vit Greshym tendre un doigt. Bien que presque aveugle, le vieil homme avait repéré le dragon. Le Praetor pivota pour étudier la créature de fumée, et Joach se délecta de l'expression surprise

qui se peignit sur son visage d'ordinaire impassible.

— Il n'est pas en notre pouvoir d'interférer, déclara Moris. À partir de maintenant, quoi que nous fassions, nous ne parviendrons pas à infléchir le cours des événements.

Le dragon continuait à s'extraire du mur. Dépliées, ses ailes de fumée touchaient le plafond de la caverne. À mesure qu'il échappait à sa prison rocheuse, il se ramassait sur lui-même, fouettant l'air de sa queue tel un chat en colère. Ombre monstrueuse accroupie au-dessus de la tache de sang, il s'imprégna de l'odeur de la fille et suivit sa trajectoire à travers la chambre souterraine. Puis il ouvrit ses immenses mâchoires et hurla sa soif.

Joach tomba à genoux, les mains plaquées sur ses oreilles. La douleur faisait voler son crâne en éclats. Il vit plusieurs moines s'effondrer, et certains se tordre sur le sol comme en proie aux spasmes de l'agonie. Même Greshym s'écroula en lâchant son bâton de pol'bois.

— Il est en train de nous tuer ! gémit Flint, plié en deux.

— Non, contra Moris, qui tenait toujours debout même si son visage s'était changé en un masque de souffrance. Il rugit son défi, c'est tout.

Joach remarqua que seules trois personnes ne semblaient pas affectées par le hurlement. Kast continuait à se diriger vers la sortie en enjambant les moines prostrés. La fille pelotonnée dans ses bras gardait les yeux rivés sur l'entrée du tunnel. Et Shorkan s'avançait pour les intercepter – sans doute intrigué par la force qui immunisait ces deux-là contre le mystérieux assaut.

Le Praetor leva les bras. Des flammes noires coururent le long de ses manches.

Des larmes de douleur brouillèrent la vision de Joach. Sous ses yeux, la caverne se changea en taches de lumière – certaines claires, d'autres foncées. Puis, aussi brusquement qu'il avait commencé, le rugissement se tut, ne laissant qu'un vide palpitant à l'intérieur de son crâne.

Joach s'essuya les yeux juste à temps pour voir s'élancer la monstrueuse créature d'ombre. Tel un maelström de nuages bouillonnants, le dragon fila à travers la caverne, contournant la

racine lumineuse et fonçant sur les deux fuyards. Joach frémit. Le sang allait couler, c'était inévitable.

Le Praetor vit approcher la créature. Méfiant, il s'écarta de sa trajectoire. Greshym, qu'il avait laissé derrière lui, luttait pour se relever en s'appuyant sur son bâton. Sans même se retourner, Shorkan passa un bras dans son dos. Le bâton s'arracha à la main du vieillard pour venir se poser dans la sienne. Privé de sa béquille, Greshym tomba à quatre pattes.

Telle la foudre attirée par uns baguette métallique, le feu obscur de Shorkan enveloppa le bâton de pol'bois. Le Praetor brandit son arme flamboyante devant lui. Il était prêt à se battre.

Mais le dragon d'ombre ignora son défi. Sans marquer le moindre temps d'arrêt, il le dépassa et fondit sur sa véritable proie.

Kast dut le sentir approcher, car, au dernier moment, il pivota en calant la fille sous un de ses bras. Un couteau apparut dans sa main libre. C'était une arme bien ridicule contre la créature qu'il affrontait, mais, à son crédit, le Sanguinaire ne cilla même pas. Il plia les genoux et se prépara à encaisser le choc.

Le nuage de fumée l'engloutit en même temps que sa protégée. Joach frissonna. Les malheureux allaient-ils être broyés ou dévorés par le dragon ? Tandis que Moris l'aidait à se relever, il observa la scène avec de grands yeux écarquillés.

À travers le maelström bouillonnant, il apercevait parfois un bout du dragon : une queue, une aile, une patte griffue qui jaillissaient telle une fleur déployant subitement ses pétales. Mais des deux personnes ensevelies au cœur du nuage, il ne voyait rien.

Un peu plus loin, Greshym s'était relevé. Il ne semblait pas en très grande forme. Plié en deux, une main posée sur un genou, il siffla assez fort pour que Joach puisse l'entendre :

— Tue-les tous avant qu'il soit trop tard !

Le Praetor continua à brandir son bâton flamboyant, mais il ne fit pas mine d'avancer.

— Tu n'auras pas d'autre occasion d'arrêter Ragnar'k, insista Greshym sur un ton suppliant. S'il prend racine, il deviendra

chair et os !

À cet instant, le nuage de fumée se resserra autour de ses victimes. Ses volutes s'assombrirent et parurent se solidifier tandis qu'il se mettait à tourbillonner.

— Frappe maintenant ! hurla Greshym. Détruis-le !

— Non ! Je le veux pour mon maître, répliqua Shorkan. Le Cœur Noir saura faire usage de cette créature.

— Imbécile !

Greshym s'avança en titubant et tenta de reprendre son bâton au Praetor. Celui-ci l'écarta d'un coup de coude.

— Recule ! aboya-t-il.

Tandis que les deux hommes s'affrontaient, le nuage noir jaillit soudain vers le plafond, dessinant la silhouette d'un dragon aux ailes déployées et à la tête renversée en arrière. La créature poussa un nouveau hurlement – de triomphe, cette fois.

Son cri balaya Joach, saturant toutes ses perceptions. Le jeune homme, aveuglé et assourdi, ne se sentit même pas tomber. La seconde d'avant, il était debout, assistant bouche bée à la victoire du dragon ; et, sans transition, il se retrouvait prostré sur le sol. Il tenta de se relever. Ses dents lui faisaient mal. Quelque chose lui chatouillait le cou. Il se frotta machinalement la peau et retira ses doigts couverts de sang.

Cette fois, même Moris n'était pas parvenu à conserver son équilibre. L'immense moine se dressa sur les genoux en grognant. Du sang dégoulinait de ses oreilles.

Joach leva la tête. Ce léger mouvement suffit à accentuer les pulsations de la douleur dans ses tempes. À l'autre bout de la caverne, Greshym semblait encore plus mal en point. Il gisait immobile sur le sol – mort, avec un peu de chance, songea le jeune homme.

Mais le Praetor n'était toujours pas affecté. Il promena un regard mystifié à la ronde, comme s'il ne comprenait absolument pas pourquoi les gens s'écroulaient autour de lui. Puis il étudia les deux seules autres personnes épargnées par l'invisible assaut. Face à lui, Kast était accroupi, la fille dans ses bras. En revanche…

— Douce Mère, le dragon a disparu ! s'exclama Joach.

Flint se redressa à son tour.

— Où est-il parti ?

Le Praetor fut le premier à réagir d'une manière cohérente. Il brandissait toujours son bâton flamboyant de magie noire.

— J'ignore quel genre de pouvoir vous possédez, dit-il froidement, mais je suis sûr que mon maître vous trouvera fascinants.

Il semblait croire que le Sanguinaire et sa protégée riaient responsables de l'apparition du dragon.

— Qui êtes-vous ? demanda Kast.

— Ah, tu parles, se félicita Shorkan.

— Le lien de Kast et de Sy-wen a été brisé, marmonna Flint près de Joach.

La mer'ai repéra le mage noir et lutta pour s'arracher à l'étreinte du Sanguinaire, mais celui-ci la tenait fermement. Même si plus rien ne l'y obligeait, il continuait il la protéger.

— Vous feriez mieux de nous laisser passer, dit Kast sur un ton menaçant.

Il n'avait pas rangé son couteau.

Greshym poussa un grognement et rampa vers Shorkan.

— Tu… Tu ne peux pas vaincre Ragnar'k, bredouilla-t-il. Nous devons fuir.

D'un coup de pied, le Praetor écarta le bras implorant qui se tendait vers lui.

— Fuir ? Ils ont révélé leur pouvoir ; il est temps que je leur montre le mien.

Sur ces mots, il pointa son bâton non vers Kast et la fille, mais vers la racine lumineuse. Une lance de flammes jaillit et alla frapper l'excroissance végétale. Au début, la radiance de celle-ci parut maintenir le feu obscur à distance. Puis des doigts de flammes s'ouvrirent telle une répugnante patte griffue et l'empoignèrent si violemment que l'impact ébranla toute la caverne.

Moris et Flint hoquetèrent.

Un torrent de feu obscur reliait désormais le bâton à la racine. Le premier se mit à aspirer l'énergie de la seconde, saignant le koa'kona de ses dernières gouttes de magie. Or, la substance même de l'arbre dépendait du pouvoir qui coulait

encore en lui. La racine maîtresse commença à s'effriter.

Privé de son unique soutien, le plafond de la caverne se fendit avec un craquement de mauvais augure. Des morceaux de roche s'écrasèrent sur le sol.

Le bâton s'avéra insuffisant pour contenir toute la magie résiduelle du koa'kona. Le torrent de feu obscur se déversa sur Shorkan, l'enveloppant d'une aura flamboyante. La température de la caverne chuta brusquement. De la glace noire se forma autour des pieds du mage et recouvrit rapidement le sol. Chaque fois qu'elle touchait l'un des Hi'fai tombés à terre, leur chair se craquelait et se brisait comme du verre.

Qui pouvait résister à un tel pouvoir ?

Pourtant, Kast tint bon.

— Reculez, ordonna-t-il au Praetor.

Il brandit sa dague, dont la lame refléta la lueur malsaine des flammes noires.

L'homme changé en pilier de feu obscur éclata d'un rire dément – un son qui absorba les derniers vestiges de chaleur dans la chambre souterraine.

Puis il s'avança vers Kast.

Sy-wen regarda la créature enveloppée de flammes se diriger vers eux. Elle secoua la tête pour chasser les lambeaux d'ensor'cellement qui voilaient toujours ses yeux. Combien d'autres cauchemars cette caverne maudite abritait-elle ? La jeune fille se souvenait vaguement qu'une créature de fumée les avait menacés, Kast et elle, avant de disparaître comme par enchantement. À présent, un démon de feu se moquait d'eux et les empêchait de s'enfuir.

Kast recula en levant sa dague un peu plus haut. Mais Sy-wen savait que leur adversaire n'était pas de ceux que l'on peut vaincre avec un poignet rapide et une lame bien affûtée. Elle n'avait qu'à regarder les corps noircis qui jonchaient le sol pour comprendre le danger qui les menaçait.

— Lâche-moi, réclama-t-elle en se tortillant dans l'étreinte du Sanguinaire. Laisse-moi me battre à tes côtés avant qu'il nous tue tous les deux.

Kast hésita un instant, puis la déposa sur le sol. Encore peu

habituées à soutenir son poids terrestre, les jambes de Sy-wen la trahirent. Elle tomba lourdement sur le flanc.

— Ça, ça m'aide beaucoup, grommela Kast.

Confronté à sa propre mort, il trouvait encore le moyen de rabrouer la jeune fille. Une deuxième dague était déjà apparue dans sa main libre.

Rouge de honte, Sy-wen se releva maladroitement.

— Je… Je sais me battre.

Elle porta la main à sa ceinture. Elle avait perdu son couteau, mais n'était pas désarmée pour autant. La piqûre empoisonnée de l'étourdisseur pouvait arrêter un requin des roches adulte, et elle avait toujours été douée pour son maniement. Plissant les yeux, elle empoigna l'étoile à cinq branches et fit sauter d'un doigt la coque protectrice qui recouvrait son dard. Puis elle la cala entre ses doigts palmés et se planta devant Kast en armant son bras.

— Morbleu, fillette ! Écarte-toi !

Ignorant les protestations du Sanguinaire, Sy-wen étudia la silhouette de leur adversaire en quête d'un endroit vulnérable. Chez les requins des roches, c'était les yeux.

— Ainsi, le chaton a des griffes, siffla le démon.

Sy-wen l'ignora lui aussi. Elle venait de remarquer que la seule partie de son corps non recouverte par les flammes était son visage. Cela tombait à merveille. Elle détendit le bras en donnant un coup sec du poignet. L'étoile à cinq branches fusa de sa main et, tournoyant sur elle-même, vola droit vers sa cible.

Sy-wen n'avait guère d'espoir que son arme parvienne à immobiliser le démon, mais peut-être pourrait-elle le retarder suffisamment pour lui permettre de s'enfuir avec Kast. Pris au dépourvu par cette étrange attaque, le démon leva son bâton pour la bloquer. Mais l'étourdisseur décrivait une courbe trompeuse, et il réagit trop lentement. L'étoile se planta au-dessous de son œil et se ventousa immédiatement à sa joue.

— Qu'est-ce que… ?

Le démon tomba à genoux. Lâchant son bâton, il empoigna l'étourdisseur à deux mains.

Le cœur de Sy-wen accéléra. Elle avait réussi ! Rayonnante

de fierté, elle jeta un coup d'œil à Kast par-dessus son épaule.

— Reviens ici, fillette ! aboya le Sanguinaire.

Sy-wen reporta son attention sur le démon, et son souffle s'étrangla dans sa gorge. Il avait réussi à arracher l'étoile de sa figure. Mais c'était impossible ! Un étourdisseur plantait toujours ses cinq pattes dans la chair de ses victimes trop profondément pour qu'on puisse le retirer sans inciser. Puis la jeune fille comprit ce qui s'était passé. À l'endroit où l'étoile avait frapper, des flammes noires jaillissaient du visage du démon. Sa magie avait délogé la minuscule créature.

Le démon se redressa – et, une fois debout, il continua à s'élever, porté par une colonne de flammes noires. La rage déformait ses traits, et ses yeux s'étaient changés en deux puits d'énergie obscure. Il écarta les bras. Une lance de feu alla s'écraser sur le plafond de la caverne, faisant pleuvoir une grêle de morceaux de roche.

— Je vous tuerais bien maintenant, tonna-t-il d'une voix aussi sinistre que son pouvoir, mais vous jeter aux pieds de mon maître sera un châtiment bien pire !

Kast se pencha sur Sy-wen pour la protéger contre la chute des débris de plafond.

— Je suis désolé, chuchota-t-il. Je n'aurais jamais dû le faire quitter le bord de Jarplin.

Pour une fois, Sy-wen ne protesta pas. Elle se laissa aller contre le Sanguinaire. Puisqu'ils étaient perdus, elle pouvait bien s'autoriser le réconfort de son étreinte. Elle leva la tête vers lui.

— Ne t'excuse pas. De toute façon, je préfère mourir que vivre en captivité.

Elle vit les larmes s'accumuler dans les yeux de Kast comme de l'eau de pluie au creux d'un rocher.

— Oui, mais pourquoi faut-il que ce soit par ma faute ? chuchota-t-il d'une voix étranglée.

Sy-wen tendit une main vers sa joue. Cette fois, elle n'agissait pas sous l'emprise d'un sort. Elle voulait juste essuyer les larmes de Kast. Aucun homme ne méritait de mourir en proie à une telle culpabilité.

Lorsque ses doigts touchèrent le visage du Sanguinaire, les

yeux de la jeune fille s'écarquillèrent. Elle voyait enfin ce qui avait changé en Kast… ou plutôt, à sa surface. Le faucon des mers tatoué dans son cou avait disparu. À sa place s'étalait désormais un dragon aux ailes noires déployées et aux yeux rouges flamboyants.

Sy-wen plongea son regard dans celui du féroce animal et le reconnut – de la même façon que sa mère avait reconnu Cérite. Son cœur fit un bond vers lui. Sans réfléchir, elle baissa la main pour le caresser. Il était son Lié et, comme tous les mer'ai, elle connaissait instinctivement le nom de son Lié.

Ragnar'k.

Lorsqu'elle le toucha, le monde explosa sous ses pieds.

Joach recula d'un bond, percutant frère Moris qui se tenait derrière lui. *Douce Mère !* Son cerveau n'arrivait pas à assimiler ce que ses yeux lui transmettaient. Il avait cru que la mer'ai et l'homme aux cheveux noirs étaient perdus. Shorkan chevauchait des vagues de flammes sur lesquelles il se dressait, tel un serpent prêt à frapper. Mais à présent…

Joach avait vu la fille toucher la joue, puis le cou de son protecteur – peut-être pour lui dire un tendre au revoir. À son contact, la chair de l'homme implosa sous la pression d'une énorme masse d'écailles noires. Ses vêtements se déchirèrent avec tant de violence qu'une chaussure en lambeaux atterrit aux pieds de Joach. Il y eut un tourbillon d'ailes, de griffes et de crocs.

Shorkan battit en retraite au sommet de sa colonne de flammes. Greshym n'eut que le temps de rouler sur lui-même pour éviter de se faire carboniser.

— Je t'avais prévenu, siffla-t-il.

Un rugissement ébranla la caverne, noyant la suite de ses propos. Tous les regards se tournèrent vers l'endroit où la mer'ai et son protecteur s'étaient tenus quelques instants plus tôt. La fille n'avait pas changé, malgré son expression abasourdie. Mais, désormais, elle était juchée sur le dos d'un monstrueux dragon.

Les épaisses pattes noires de la créature s'achevaient par des griffes d'argent solidement plantées dans le sol. Ses ailes

jetaient des étincelles chatoyantes et se déployaient à la manière de voiles gonflées. Mais tout cela n'était rien comparé à son énorme tête – ses yeux flamboyant d'un feu écarlate, ses mâchoires grandes ouvertes révélant des crocs plus longs que l'avant-bras d'un homme. Le cou tendu, elle rugit de nouveau sa colère à la face des deux mages noirs.

Ce n'était pas un dragon de fumée et un grondement magique. C'était la fureur incarnée.

Son rugissement souffla le feu obscur comme un ouragan aurait soufflé une chandelle. Arrachées à la robe du Praetor, les flammes noires allèrent s'écraser sans dommages contre le mur du fond tandis que le tonnerre du dragon et l'affrontement des forces antagonistes secouaient la caverne.

Greshym se traîna jusqu'à Shorkan, tombé à terre, et le saisit par la manche.

— Il est trop puissant ! Tu ne pourras pas le vaincre sans une sanguine. Nous devons nous replier dans ta tour.

Le Praetor ne réagit pas. Il serrait les poings si fort que ses épaules tremblaient, et ses prunelles noires jetaient des éclairs de haine.

— Jadis, tu m'as appris à choisir mes batailles, insista Greshym. Tu m'as démontré que, parfois, il était plus sage de renoncer à se battre pour mieux remporter la victoire ultérieurement. Écoute tes propres conseils, Shorkan !

Le Praetor desserra les poings et se mit à reculer sans quitter le dragon des yeux. Mais l'énorme bête ne faisait pas mine d'avancer : elle se contentait de protéger la mer'ai. Les griffes plantées dans le sol de pierre, la tête baissée d'un air menaçant, les muscles contractés et prêts à se détendre d'un seul coup, elle fixait les deux mages d'un regard méfiant.

Enfin, Shorkan parut prendre conscience du danger. Il aida Greshym à se relever.

— Tu as des explications à me fournir, lâcha-t-il simplement.

Mais sa voix était aussi glaciale que venimeuse. Il tendit une main vers le sol et fit un geste circulaire. Un puits de ténèbres bouillonnantes s'ouvrit à ses pieds.

— Attends ! hurla Greshym.

Trop tard. Les deux mages noirs tombèrent comme des

pierres, disparaissant et emmenant le portail maudit avec eux. L'instant d'après, le sol redevint roche ordinaire.

Une violente secousse ébranla la caverne. De la poussière et des morceaux de plafond s'écrasèrent autour de Joach. Les restes de la racine maîtresse s'effritèrent. Les murs grognèrent. Leur robe blanche salie et déchirée, les quelques Hi'fai survivants foncèrent vers le tunnel qui constituait l'unique sortie.

Moris agrippa l'épaule du jeune homme.

— Il faut filer d'ici. Viens vite.

Flint sur ses talons, il entraîna Joach vers l'autre bout de la caverne – droit vers le dragon.

La créature parut sentir les trois hommes. Elle tourna une tête menaçante vers eux. Ses ailes, qui s'étaient légèrement décontractées après la disparition des mages noirs, se raidirent de nouveau. Une lueur rouge pulsa dans ses yeux. Des mots que sa langue n'avait pas prononcés fleurirent dans l'esprit de Joach :

— *N'approchez plus*.

Le jeune homme se figea. Moris et Flint l'imitèrent en échangeant un regard.

— Il vous ordonne de ne plus approcher, lança, d'une voix tremblante, la mer'ai, toujours juchée sur le dos du dragon.

Flint hocha la tête.

— Nous avons entendu, Sy-wen. C'est de l'oniric, la langue de Ragnar'k. Nous l'avons écouté marmonner dans ses rêves pendant une éternité. Mais je suis surpris que tu l'entendes toi aussi. Tu n'as pas de sang de tisseur.

— Lui et moi, nous nous sommes liés, répondit simplement la fille nommée Sy-wen.

— *Liés,* répéta le dragon, tel un écho.

Moris fit un pas en avant.

— Nous ne sommes pas vos ennemis, et nous n'avons pas l'intention de vous attaquer, dit-il à Ragnar'k.

Sy-wen déglutit.

— Que se passe-t-il ? Qui étaient ces démons ? Qu'est-il arrivé à Kast ?

— Je ne sais pas trop, petite, avoua Flint.

— Je veux descendre de là.

— N'aie crainte ; il ne pourrait jamais te faire de mal.

— *Jamais te faire de mal.*

La caverne trembla de nouveau, et un gros rocher s'écrasa tout près des compagnons.

— Il faut partir, dit Moris sur un ton pressant. Ça ne va pas tarder à s'effondrer.

Joach jeta un coup d'œil envieux aux derniers moines qui s'engouffraient dans le tunnel. Puis il reporta son attention sur le dragon.

— Je ne crois pas que Ragnar'k puisse passer par là.

— Nous ne pouvons pas le laisser, contra Flint.

— Mais le gamin a raison, fit remarquer Moris. Il est beaucoup trop gros.

— Je descends, prévint Sy-wen.

Tremblant de tous ses membres, elle se laissa glisser le long d'une des épaules du dragon. Celui-ci la renifla, mais ne tenta pas de l'arrêter.

— *Liés*, répéta-t-il. (Les membranes de ses narines s'ouvrirent lorsqu'il inspira son odeur.) *Tu sens bon.*

Joach vit l'ombre d'un sourire passer sur les lèvres de la fille, mais il n'aurait su dire si c'était à cause des paroles de Ragnar'k ou parce que son museau l'avait chatouillée. Puis Sy-wen toucha le sol et manqua s'étaler de tout son long. Elle se rattrapa de justesse à la pointe d'une aile noire.

— Il faut vraiment que je m'habitue à ça, grommela-t-elle en reprenant son équilibre.

Lorsqu'elle ôta sa main des écailles du dragon, celui-ci se ratatina comme un ballon de baudruche. Sa queue et son cou s'enroulèrent sur eux-mêmes ; ses ailes se replièrent et se fondirent dans un tourbillon de textures ondulantes.

Sy-wen poussa un glapissement apeuré et bondit en arrière – droit dans les bras de Flint.

— Attention à toi, petite.

En l'espace de quelques battements de cœur, le maelström d'os et de chair se stabilisa sous une forme familière : celle de Kast, nu comme un nouveau-né. Les compagnons écarquillèrent les yeux de surprise, mais le Sanguinaire plissa les siens d'un air

soupçonneux.

— Que s'est-il passé ? (Il balaya la caverne du regard.) Où est le démon de feu ?

— Bonnes questions, grimaça Flint. Mais avant de leur chercher une réponse, tu ferais mieux de te couvrir. Il y a des dames ici.

Alors, Kast réalisa que ses vêtements avaient disparu et que Sy-wen, rouge comme une pivoine, se donnait beaucoup de mal pour ne pas le fixer. En grommelant, il accepta la cape que Moris venait de prendre à un cadavre pour la lui tendre.

— Et maintenant ? demanda-t-il en se couvrant.

La cape était beaucoup trop petite pour lui ; elle lui arrivait à peine aux genoux.

— Beaucoup de choses étranges se sont produites aujourd'hui, dit Moris alors qu'une nouvelle secousse ébranlait la caverne. Mais nous ne sommes plus en sûreté ici – et je ne parle pas seulement de cette caverne, mais de tout Val'loa. Nous avons besoin de tranquillité pour reconstituer le puzzle, comprendre ce qui vient de se passer et élaborer un plan. L'avenir immédiat s'annonce bien sombre. Se sachant démasqué, le Praetor va verrouiller toute la cité avec sa magie noire. Je n'ai aucune envie de traîner dans les parages quand il conjurera les bêtes du Gul'gotha.

— Je pense que nous sommes tous d'accord sur ce point, acquiesça Flint.

— Dans ce cas, allons-y.

Kast se dirigea vers le tunnel.

— Attendez ! s'exclama Joach alors que son regard se posait sur un objet qu'il ne voulait pas abandonner là.

Il courut jusqu'à l'endroit où Shorkan avait fait tomber le bâton de Greshym. Il se souvenait encore du cri que le vieux mage avait poussé quand le Praetor l'avait entraîné dans le puits de ténèbres. Son regard était rivé à l'artefact qui gisait sur le sol.

— Il vaudrait peut-être mieux laisser cet instrument inique, suggéra Flint.

— Non. Il renferme le pouvoir de Greshym, expliqua Joach. Il en a besoin.

Il ramassa prudemment le bâton. Celui-ci avait l'apparence

du bois ordinaire – peut-être un peu plus gras que la moyenne, mais rien de plus.

Les yeux du jeune homme se remplirent de larmes, et sa gorge se noua.

— Il m'a volé ma maison, mes parents. Aujourd'hui, c'est moi qui lui prends son bâton – en attendant de pouvoir vraiment lui faire payer ses crimes. (Sa voix se durcit.) Mais d'abord, je dois retrouver ma sœur avant qu'elle tombe entre ses griffes.

— Pourquoi un mage noir s'intéresserait-il à ta sœur ? s'étonna Flint.

Joach se dirigea vers la sortie à grandes enjambées résolues. Il en avait assez des mensonges et de la dissimulation.

— Parce que c'est une sor'cière.

24

Kast fut le dernier à sortir de la caverne. Aucun des compagnons ne prononça un mot ; chacun était perdu dans ses pensées. Le Sanguinaire ne comprenait toujours pas ce qui lui était arrivé. Il revoyait le démon à la cape de flammes descendre vers eux ; il revoyait Sy-wen tendre la main vers sa joue… Puis plus rien. Dans son souvenir suivant, il était nu et hagard face aux autres.

Tout en marchant derrière Sy-wen dans les tunnels mal éclairés, Kast se frotta le cou et la joue. À cet endroit, sa peau le brûlait, comme si son tatouage était encore frais. Qu'est-ce que cette fille avait à voir avec tout ça ? Sur le navire de Jarplin, ils avaient partagé une étrange connexion. Le Sanguinaire s'en souvenait dans le moindre détail : la mort des frères Hort, la dague ensanglantée dans sa main, la fraîcheur de la peau de Sy-wen tandis qu'il l'emportait hors de la cambuse. Il revoyait tout cela très clairement. Mais des événements survenus cinq minutes plus tôt, il ne se rappelait rien. Il y avait un trou béant dans sa mémoire.

Et il détestait ça.

Que s'était-il réellement passé ? Pourquoi lisait-il de la peur dans le regard de Sy-wen chaque fois qu'elle lui jetait un coup d'œil par-dessus son épaule ?

Soudain, le passage qu'ils longeaient fut ébranlé par une violente secousse. Kast eut toutes les peines du monde à conserver son équilibre. Devant lui, Sy-wen tomba à genoux. Derrière lui retentit un craquement de mauvais augure, suivi par un énorme nuage de poussière qui balaya le petit groupe. Toussant et larmoyant, Kast aida Sy-wen à se relever. Il voulait lui prêter le soutien de son bras, mais la jeune fille s'écarta de lui dès qu'elle fut sur pied.

— Merci, marmonna-t-elle en évitant son regard.

— La caverne du dragon a dû s'effondrer, lança Flint. Nous ferions mieux de nous dépêcher. Tout ce niveau risque de s'écrouler !

Les compagnons pressèrent l'allure. À présent, ils couraient à petites foulées dans le tunnel sinueux.

L'urgence de sortir du dédale souterrain chassa toute autre considération de l'esprit de Kast. Le Sanguinaire savait reconnaître une priorité et se concentrer dessus. Les réponses aux mystères de la journée devraient attendre.

Une fine poussière flottait toujours dans le passage. Kast distinguait à peine le grand gaillard à la peau noire qui les guidait, mais il entendait parfaitement sa voix.

— La Grotte est notre seul espoir, lâcha Moris, légèrement essoufflé. Priez pour que le canal soit toujours ouvert.

— Nous serons peut-être obligés de nager, fit remarquer Flint. Il n'y a qu'une chaloupe.

— Et Cérite ? s'inquiéta Sy-wen.

— Nous verrons, ma chérie. Après tout ce qui s'est passé, j'ignore si les guérisseurs… S'ils ont eu le temps de soigner le dragon de ta mère.

Kast comprit ce que signifiait l'hésitation du vieux loup de mer. Flint craignait que les guérisseurs aient fui en abandonnant Cérite.

Le rouquin nommé Joach brisa le long silence qui avait suivi la déclaration de Flint.

— Donc, il y a un autre dragon ?

Kast fronça les sourcils. *Comment ça, un « autre » ?*

Personne ne répondit. Pendant un moment, on n'entendit plus que la respiration haletante des compagnons qui couraient dans le tunnel.

Kast commençait juste à se demander si Moris ne les avait pas égarés lorsque, au sortir d'un virage, il fut assailli par un parfum âcre d'herbes médicinales. Mais, sous cette odeur désagréable, il en capta une autre plus familière et infiniment bienvenue – celle de l'océan.

Les compagnons avaient atteint la Grotte. Ils jaillirent du tunnel et s'immobilisèrent sur la plage de galets du lac

souterrain.

Des bassines d'émail rouge gisaient renversées ou brisées sur le rivage. Un seul des huit guérisseurs se tenait encore près du dragon couleur de jade, pataugeant dans l'eau qui lui arrivait jusqu'aux chevilles. Il leva un regard effrayé vers les nouveaux arrivants, et une expression soulagée se peignit sur son visage quand il reconnut Flint.

— Où sont les autres, frère Ewan ? s'enquit le vieux loup de mer.

— Ils ont filé dans les tunnels, répondit le moine en passant une main humide sur son crâne chauve. (Kast remarqua qu'il était aussi rouge qu'une tomate pelée.) L'un d'eux a tenté de s'enfuir avec votre chaloupe, mais le tranchant de mon couteau l'en a vite dissuadé.

— Et le dragon ? demanda Flint, les yeux rivés sur Sy-wen qui était déjà entrée dans l'eau.

La mer'ai posa une main sur le nez de la créature. Trop faible pour lever la tête, Cérite se contenta de lui donner un léger coup de museau.

Joach s'était rapproché du bord, mais il demeurait à une distance prudente de l'énorme animal.

— Il respire toujours, répondit le guérisseur. L'onguent de racerbe a apaisé sa douleur, et il a pu se reposer un peu. Mais je crains qu'il ne s'en tire pas.

— Nous ne pouvons pas rester ici, intervint Moris. Si le dragon est trop faible pour nous suivre, mieux vaut le laisser. Il ne ferait que nous ralentir. Or, la rapidité sera notre seule chance de survie.

— De toute façon, il ne peut pas bouger, ajouta Ewan Dans son état actuel, il mourrait avant d'atteindre le bout du tunnel.

Flint se rembrunit.

— Je lui avais promis de sauver son dragon, marmonna-t-il.

Moris posa une main sur l'épaule du vieux loup de mer, mais ne dit rien.

Kast savait que les mots étaient inutiles. Parfois, la vie n'offrait que des choix cruels. Le Sanguinaire n'en était que trop conscient. Mais il ne pouvait pas rester insensible aux larmes qui baignaient les joues de Sy-wen.

À genoux près de Cérite, la jeune fille pressa sa joue contre la tête du doux géant.

— Donc, il ne reste aucun espoir ? résuma Flint.

Seul le silence lui répondit.

— Je vais le lui annoncer, s'entendit dire Kast, avant même de réaliser que sa langue avait bougé.

Flint lui jeta un coup d'œil légèrement surpris. Puis son expression se fit grave, et il hocha la tête.

Kast se dirigea vers la jeune fille. Il lui semblait soudain que ses jambes étaient de plomb.

Derrière lui, il entendit Ewan soupirer :

— C'est bien dommage que les vertus curatives du sang d'un dragon soient inopérantes sur ses propres blessures.

Personne ne prêta attention au guérisseur jusqu'à ce que Flint demande brusquement :

— Le sang d'un autre dragon pourrait-il aider Cérite ?

Kast ralentit. Le vieux loup de mer avait-il un plan ?

— Certainement, répondit Ewan sur un ton découragé. Mais pour refermer des plaies aussi profondes, il en faudrait une grande quantité, et il ne nous en reste que quelques gouttes dans la pharmacie de l'Édifice.

Kast secoua la tête. Cérite allait mourir. Il continua à marcher au bord de l'eau, faisant jaillir des éclaboussures sous ses pieds.

— Kast, attends ! s'écria Flint.

Le Sanguinaire s'arrêta et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Flint se précipita vers lui, les yeux brillants. Moris le suivit d'un pas un peu plus mesuré.

— Sy-wen, appela Flint sur un ton tout excité. Viens ici.

La jeune fille leva la tête, mais ne se redressa pas.

— Il est mourant, dit-elle avec tant de désespoir dans la voix que Kast fit un pas vers elle.

— Je sais, je sais, mais ce n'est pas le moment de pleurer. Tes larmes ne l'aideront pas. En revanche, je connais quelque chose qui y parviendrait peut-être, insinua Flint.

Sy-wen renifla et s'essuya le nez.

— Quoi ?

— Viens ici. Si tu veux sauver Cérite, tu vas devoir nous

aider.

La jeune fille dévisagea Flint d'un air dubitatif, puis se releva. Joach s'avança pour lui prêter son bras et la guider jusqu'aux autres sur les galets glissants.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Il faut que tu rappelles le dragon.

Kast vit la terreur écarquiller les yeux de Sy-wen. De quoi parlait donc Flint ?

— Je ne peux pas… Je ne sais pas comment faire, bredouilla la mer'ai d'une voix tremblante.

— Comment as-tu fait pour appeler Ragnar'k la dernière fois ? insista Flint.

Sy-wen jeta un coup d'œil à Kast. Le Sanguinaire fronça les sourcils. S'attendait-elle à ce qu'il lui fournisse une réponse ? Puis il réalisa que la jeune fille ne fixait pas son visage, mais son cou. Comme pour le confirmer, elle tendit un doigt vers son tatouage.

Tous les regards se braquèrent sur Kast. Instinctivement, le Sanguinaire recula d'un pas.

— Quoi ? marmonna-t-il. Qu'est-ce qu'il y a ?

Flint avait écarquillé les yeux. Il secoua la tête et rit doucement.

— Ainsi, c'est là que notre petit serpent s'est réfugié.

— Quoi ? répéta Kast, qui comprenait de moins en moins.

Flint le prit par la manche, le fit pivoter et désigna son reflet à la surface immobile du lac.

— Regarde ton tatouage.

Kast se rembrunit. Qu'est-ce que ce vieux fou avait encore… ? Puis ce fut à son tour d'écarquiller les yeux. Il leva une main pour palper le dessin gravé sous sa peau durant sa cérémonie de maturité. Le faucon des mers avait disparu. À sa place s'étalait un dragon flamboyant.

— Que se passe-t-il ? souffla Kast, ébahi.

Flint l'entraîna de nouveau vers Sy-wen et lui expliqua ce dont tous les compagnons avaient été témoins dans la caverne. Plus il avançait dans son récit, plus Kast avait du mal à respirer dans l'air humide de la Grotte.

— Es-tu en train de dire que je me suis changé en dragon ?

Que je suis devenu ce… Ragnar'k ? demanda-t-il d'une voix enrouée par l'incrédulité.

Flint l'ignora.

— Mon enfant, comment as-tu déclenché la transformation ?

Sy-wen refusait de regarder Kast en face.

— Je… J'ai touché son tatouage, expliqua-t-elle en levant la main comme pour reproduire son geste.

— Mmmh. D'une certaine façon, c'est logique, déclara Moris. Ils étaient liés par le serment des Sanguinaires quand Ragnar'k a fusionné avec eux. Son essence a dû être capturée par le sort.

— Un contact physique ! s'exclama Flint, le visage illuminé par un brusque éclair de compréhension. Ragnar'k s'est replié dans le tatouage de Kast dès que Sy-wen est descendue de son dos. De la même façon qu'un contact physique est nécessaire pour maintenir le lien du serment, il doit être nécessaire pour que le dragon conserve sa forme tangible. (Le vieil homme se tourna vers la mer'ai.) Peux-tu le rappeler ?

Sy-wen s'écarta de Kast. Le Sanguinaire était trop abasourdi pour bouger. Il ne parvenait pas à accepter l'idée qu'un dragon soit tapi en lui.

Tripotant le bâton du mage noir, Joach formula la question que tous devaient se poser tout bas :

— Pourquoi voulez-vous faire revenir le dragon ?

— J'ai besoin de son sang, répondit Flint comme si cela coulait de source. Je pense qu'il pourra guérir Cérite.

La nervosité de Sy-wen s'évanouit instantanément.

— Vous y croyez vraiment ?

— Les mer'ai utilisent le sang de dragon aquatique pour soigner leurs blessures, pas vrai ? lança Flint, très calme.

Sy-wen acquiesça, puis jeta un rapide coup d'œil à Kast.

— Mais je ne peux pas lui demander… Lui demander de se retransformer. Et s'il restait coincé dans la peau du dragon ?

Kast redoutait exactement la même chose. Il répugnait à laisser la bête reprendre le contrôle de sa personne. Que ferait-il si elle refusait de regagner son tatouage ?

Puis son regard croisa celui de Sy-wen. Dans les yeux de la jeune fille, il lut de l'espoir et de la peur. Elle ne voulait pas lui demander de prendre ce risque, mais son silence était plus

éloquent que mille prières.

Kast lui saisit le poignet – très vite et un peu brutalement, car il ne voulait pas se laisser le temps de changer d'avis.

— Vas-y, dit-il en approchant sa main de son cou.

Sy-wen se raidit et tenta de se dégager. Il la fixa dans les yeux, et, soudain, des paroles enfouies au plus profond de son être résonnèrent dans son esprit. « *Un jour viendra où nous vous rappellerons, où nous vous demanderons de redevenir nos requins en surface. Prêtes-tu de plein gré ce serment qui liera ton peuple au nôtre ?* »

Tout haut, il répondit dans l'ancienne langue de son peuple :

— Mon sang t'appartient. Répands-le à travers les océans comme bon te semblera.

Sy-wen sursauta. Kast vit quelque chose s'agiter en elle et une étrange expression passer sur son visage. Leurs deux peuples étaient à jamais liés par une promesse et une magie très anciennes. Dans les prunelles de la jeune fille se reflétait la surface d'un océan sous un ciel nocturne.

— Merci, chuchota Sy-wen en cessant de résister.

Kast lui lâcha le poignet, et elle tendit la main vers lui.

En soupirant, il ferma les yeux.

Les doigts de Sy-wen touchèrent sa peau – et il disparut.

Sy-wen était de nouveau juchée sur le dos du dragon, dont la chaleur corporelle traversait son mince pantalon en peau de requin. Les autres avaient bondi en arrière lorsque, à son contact, Ragnar'k s'était déplié sous elle. Les yeux baissés vers eux, la jeune fille sentait des larmes ruisseler sur ses joues et ne comprenait pas pourquoi.

— *Sy-wen*, chuchotait le dragon – et c'était presque un ronronnement, comme s'il goûtait le nom de la mer'ai sur sa langue. *Ma Liée.*

Instinctivement, la jeune fille tendit une main pour lui gratter le cou.

— *Mmmh. C'est bon.* (Ragnar'k s'agita sous elle, puis se raidit.) *Il y a des gens autour de nous*, dit-il sur un ton menaçant.

— Ce sont nos amis.

Il parut accepter cette affirmation et, aussitôt, reporta son attention sur autre chose.

— *Une odeur de sang. Si forte. Et j'ai si faim…*

En reniflant, il baissa la tête et tendit le cou comme pour humer les galets de la plage. Sa voix tonna dans l'esprit de Sy-wen :

— *Le petit dragon sera succulent, j'en suis sûr.*

La mer'ai sursauta. Le cannibalisme n'était pas inconnu parmi les dragons aquatiques.

— Non. Le petit dragon est notre ami, lui aussi.

Flint se rapprocha, flanqué de Moris.

— Sy-wen, peux-tu expliquer à Ragnar'k ce que nous attendons de lui ? Tu es la seule qui puisse le convaincre.

La jeune fille déglutit.

— Ragnar'k, le petit dragon est blessé ; il a besoin d'aide.

La férocité et la faim de son Lié l'assaillirent telle une bouffée d'air brûlant.

— *Il souffre beaucoup. Quand je l'aurai mangé, il n'aura plus mal.*

Sy-wen se força à durcir le ton.

— Non. Je veux qu'il guérisse. Ton sang peut l'aider.

L'intense irritation de Ragnar'k se communiqua à elle – mais au-delà de son agacement, elle perçut une résignation docile.

— *Ma Liée*, se contenta de dire le dragon pour signifier qu'il se plierait à son désir.

— C'est bon, il va le faire, dit Sy-wen à Flint.

Le vieil homme sortit un couteau, mais Ewan le rejoignit en deux enjambées et lui baissa la main.

— J'ai une lancette à saigner. Ça fera une plaie plus petite et plus propre, expliqua-t-il, détaillant l'énorme créature avec des yeux aussi grands que des soucoupes.

Flint acquiesça et lui fit signe qu'il pouvait y aller.

— Apportez-moi deux de ces bassines, ordonna Ewan. Ça devrait suffire pour guérir le dragon.

Sy-wen regarda le guérisseur s'approcher prudemment de Ragnar'k, et l'entendit marmonner quelque chose à propos des planches anatomiques de ses vieux manuels. D'une poche fixée à sa ceinture, Ewan sortit un long tube de verre emmailloté dans

du coton. Une des extrémités de l'instrument était aussi pointue qu'une aiguille. Il leva un regard interrogateur vers Sy-wen.

— Préviens Ragnar'k que ça va faire un peu mal.

— *Mal ?*

— Il vous entend.

Ewan posa une main sur le poitrail de l'énorme créature. Sy-wen sentit Ragnar'k frémir. Elle le calma en lui prodiguant des caresses et en lui envoyant des pensées apaisantes.

Cherchant des points de repère anatomiques sur le cou du dragon, Ewan finit par positionner sa lancette.

— Vous êtes prêts ?

Sy-wen sonda mentalement Ragnar'k et acquiesça.

D'un geste rapide et précis, le guérisseur planta son instrument sous une écaille grosse comme le pouce.

Sy-wen hoqueta et se gifla le cou comme si une ortie de mer venait de la frôler. Ragnar'k ne broncha pas, mais ses paupières se fermèrent à demi. Lui aussi, il avait senti la piqûre. La jeune fille se frotta le cou. Ainsi, elle ne partageait pas que les pensées du dragon…

Elle regarda le sang rouge vif couler le long du tube et se déverser dans la bassine en émail que tenait Flint. Très vite, les deux récipients furent remplis.

— Ça suffit, déclara Ewan.

Il retira sa lancette et pressa son poing sur la plaie.

Moris et Flint portaient chacun une bassine pleine de sang.

— Qu'est-ce qu'on en fait ? s'enquit le vieux loup de mer. On l'étale sur les plaies de Cérite ?

— Non.

Ewan ôta son poing du cou de Ragnar'k et se pencha pour inspecter son œuvre. Satisfait, il hocha la tête, donna une petite tape de remerciement au dragon et se tourna vers ses compagnons.

— Selon les vieux textes qui parlent des mer'ai, le dragon blessé doit boire le sang du donneur, révéla-t-il.

Flint se rembrunit.

— Magnifique.

Moris se contenta de hausser les épaules et d'entrer dans l'eau. Flint le suivit en soupirant. Curieux, Joach leur emboîta le

pas.

Tout se passa sans anicroche. La seule odeur du sang de Ragnar'k parut ragaillardir Cérite. Le dragon couleur de jade leva le museau tandis que les compagnons approchaient avec leurs deux bassines et les déposaient devant sa gueule. Flint et Joach lui soutinrent la tête pendant qu'il buvait avidement.

— Ça suffira ? s'enquit Sy-wen, anxieuse, tandis que Cérite léchait les récipients vides.

— *Mon sang est puissant*, répondit Ragnar'k.

Il disait vrai. En l'espace de quelques battements de cœur, Cérite retrouva la force de dresser la tête tout seul. Il tenta même de ramener ses pattes antérieures sous lui pour se lever. Ses ailes blessées s'ébrouèrent et se déplièrent, renversant Joach dans l'eau.

— Regardez la plaie de sa poitrine ! s'exclama Ewan. Les bords se referment comme les pétales d'une fleur la nuit.

— Alors, il vivra ? demanda Sy-wen en retenant son souffle.

— *Mon sang est puissant*, répéta Ragnar'k avec une pointe de suffisance.

Cérite souffla comme pour ponctuer son spectaculaire rétablissement d'un coup de trompette. Les membranes de ses narines s'ouvrirent tout grand pour laisser affluer l'air dans ses poumons, et il se laissa glisser en arrière jusqu'à ce que l'eau du lac le porte de nouveau.

Flint le détailla d'un œil critique.

— Il vivra, fut son diagnostic. À présent, il devrait pouvoir plonger et rejoindre le Léviathan de ton clan.

— Donc, on peut s'en aller ? demanda Sy-wen en faisant mine de descendre de son perchoir.

Flint leva une main pour l'arrêter.

— Cérite peut s'en aller. (Il fixa la jeune fille d'un regard intense.) Mais toi… Désormais, tu es liée à Ragnar'k. Il est temps que tu rendes Cérite à sa propre Liée.

— Ma mère…

— Oui. Ragnar'k doit suivre un autre chemin. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Sy-wen baissa la tête. Comme elle aurait voulu nier ! Mais elle entendait encore les paroles de Kast : « *Mon sang*

t'appartient. Répands-le à travers les océans comme bon te semblera. » Elle sentait confusément qu'ils n'étaient plus destinés à se séparer. Kast, Ragnar'k et elle étaient enchaînés plus solidement que par n'importe quels fers.

— Alors, où irons-nous ? demanda-t-elle timidement.

Flint se gratta le crâne.

— Nous avons besoin d'un endroit où nous reposer. J'ai une maison sur les falaises aux Ampoulées, au sud de Port Rawl – pas très loin des Récifs Ravagés. J'ai choisi cet endroit pour son isolement. Nous y serons tranquilles pour nous préparer.

— Nous préparer à quoi ? demanda Sy-wen.

Ce fut Moris qui lui répondit.

— À la bataille de Val'loa, le déclenchement des hostilités contre les ténèbres qui se sont emparées d'Alaséa. Selon la prophétie, Ragnar'k doit unir vos deux peuples – les Dre'rendi et les mer'ai – et forger une puissante armée. C'est sur cette légion que reposera le sort de l'île… et de tout le continent.

— *J'ai faim,* coupa Ragnar'k.

Et Sy-wen sentit dans son ventre un vide qui faisait écho à celui de l'estomac du dragon.

— Il faut y aller, dit Flint.

Sy-wen s'apprêta à descendre, mais, une fois de plus le vieil homme leva la main pour l'en empêcher.

— Il vaudrait peut-être mieux que Kast reste sous cette forme pour le moment. La chaloupe n'est pas assez grande pour nous transporter tous ; par contre, si tu montes Ragnar'k…

La jeune fille hésita en se mordant la lèvre.

— *L'océan nourrit le dragon*, argua Ragnar'k.

Parce qu'elle était en infériorité numérique, Sy-wen acquiesça à contrecœur.

Le dragon descendit vers le lac, ses griffes s'enfonçant dans les galets de la plage. Il entra dans l'eau d'un mouvement fluide. Sy-wen glissa ses pieds dans les replis de peau derrière ses pattes antérieures. Ragnar'k étant beaucoup plus gros que Cérite, c'était tout juste si elle parvenait à les atteindre. Mais, dès qu'elle fut en position, le dragon noir resserra ses écailles pour maintenir sa cavalière en position.

Puis il nagea jusqu'à Cérite, qui attendait au milieu du lac.

Les deux créatures s'examinèrent avec méfiance.

— *Petit, tout petit dragon*.

L'insulte fait à son vieil ami hérissa Sy-wen.

— C'est lui qui m'a amenée à toi. Il a failli mourir en me sauvant la vie.

— *Et j'ai sauvé la sienne en lui donnant mon sang. Nous sommes donc quittes*.

Sy-wen fronça les sourcils et laissa filer. Déjà, la chaloupe se dirigeait vers eux. Flint, Moris et le rouquin avaient pris place à bord. En jetant un coup d'œil derrière elle, la mer'ai vit Ewan les saluer de la main depuis le rivage.

Flint surprit son regard.

— Il préfère rester. Il espère nous aider de l'intérieur.

Sy-wen vit bien que le vieil homme s'inquiétait pour le guérisseur, mais il lui fit signe d'avancer pour couper court à toute discussion stérile.

Moris ramait. Il avait baissé le haut de sa robe pour libérer son torse et ses bras musclés. La chaloupe filait derrière les deux dragons, guidée par Flint qui s'était emparé du gouvernail.

— Sy-wen, appela le vieil homme. Si tu dis à Cérite où nous allons, sera-t-il capable d'en informer ta mère ?

— Bien sûr. Il pourra lui répéter le nom de l'endroit. Mais à quoi cela servira-t-il ?

— J'aimerais qu'elle envoie un émissaire à notre rencontre. Il est temps que les mer'ai regagnent ces rivages.

Sy-wen acquiesça et fit signe à Cérite de se rapprocher. Elle ferait ce que Flint lui demandait, mais elle doutait fort que sa mère écoute – et encore plus qu'elle obtempère. Les mer'ai vivaient dans les Profondeurs depuis si longtemps qu'ils ne se souciaient plus ni des ter'restres, ni du monde de la surface.

La jeune fille transmit son message à Cérite pendant qu'ils longeaient le canal qui conduisait jusqu'à la mer. De temps en temps, les murs tremblaient autour d'eux, et de petites vagues se formaient à la surface de l'eau. Mais le tunnel était solide ; il tint bon jusqu'à ce que les compagnons aient émergé à l'air libre.

— *Ça fait mal aux yeux*, constata Ragnar'k en découvrant la lumière du jour.

Sy-wen balaya la cité engloutie du regard. Une statue de femme en robe ample, légèrement de guingois, accueillit les compagnons au sortir de la baie. Elle semblait les fixer avec tristesse. La mer'ai eut l'impression que plusieurs jours s'étaient écoulés depuis qu'elle avait pénétré dans le tunnel avec Kast et Flint.

Ragnar'k dépassa les tours et les dômes à demi submergés. Glissant sur l'eau, les compagnons s'éloignèrent d'une cité qui affrontait désormais une menace bien plus grande que celle des inondations : une corruption capable d'engloutir l'île tout entière. Aucun d'eux n'osait parler de peur d'attirer sur eux l'attention des ténèbres.

Quand ils eurent gagné le large, Moris hissa la voile avec l'aide du rouquin. Sy-wen n'eut que quelques instants pour faire ses adieux à Cérite, et Ragnar'k ne voulut même pas laisser approcher l'autre dragon pour qu'il lui fourre son museau dans la main. Avec un regard blessé, Cérite se détourna et plongea sous les vagues.

Sy-wen avait vu juste. En se liant, elle avait perdu une partie d'elle-même qu'elle ne retrouverait jamais.

Ragnar'k tourna un gros œil noir vers elle.

— Je veux chasser, maintenant.

Flint avait dû entendre le dragon, lui aussi.

— Laisse-le faire ! cria-t-il depuis la chaloupe. Nous avons un long trajet devant nous !

Sy-wen agita la main pour signifier qu'elle avait compris. Entre les omoplates de Ragnar'k, elle saisit le siphon respiratoire dont tous les dragons aquatiques étaient pourvus et glissa l'embout entre ses lèvres. Puis elle tapota le cou de sa monture trois fois pour lui indiquer qu'elle était prête – et réalisa un peu tard que c'était le signal convenu entre Cérite et elle. Mais Ragnar'k perçut l'intention qui avait dicté son geste. Il plongea.

Les paupières internes de Sy-wen se relevèrent tandis qu'elle se penchait sur l'encolure du dragon. Elle regarda Ragnar'k s'étirer de tout son long et s'émerveilla de sa taille. Il devait être au moins trois fois plus gros que Cérite. De chaque côté d'elle, ses ailes étaient pareilles à deux gigantesques ombres noires.

— *Ah, de l'eau fraîche, grouillante de proies…*

Sy-wen se laissa dériver sur les perceptions de son Lié. Tout comme elle avait senti la piqûre de la lancette d'Ewan quand celui-ci avait saigné Ragnar'k, elle sentait l'eau glisser sur les écailles du dragon noir et captait les diverses odeurs qui se mélangeaient dans l'eau : encre de seiche, graisse d'albacore et même poison d'un nid de serpents marins. Elle entendait l'écho des chants de baleines dans le lointain et, plus près, le babil bruyant des marsouins. Elle percevait également la puissance du corps de Ragnar'k, la grâce fluide de ses mouvements – et elle se délectait de ces sensations nouvelles. Comme elle avait été aveugle à l'océan jusque-là !

Puis une odeur étrangement semblable à celle du plus rare des parfums de sa mère parvint à Sy-wen. Elle se demanda ce que c'était.

— *Du sang de requin*, répondit Ragnar'k.

La jeune fille frémit sur le dos de sa monture.

Soudain, le dragon fila vers la gauche. Parce qu'ils partageaient leurs pensées, Sy-wen put anticiper et compenser ce brusque changement de direction. Ragnar'k vira au-dessus d'un banc de récifs et, tendant le cou, enfouit son museau dans les ombres profondes. Quand il releva la tête, un jeune requin des roches mâle était prisonnier de ses énormes mâchoires.

De quelques coups de crocs effilés comme des rasoirs, Ragnar'k tailla sa proie en morceaux. Puis il ratissa méticuleusement la zone pour ne pas perdre une seule miette de la chair succulente. Sy-wen se garda bien de le presser. Elle savourait chaque détail de la chasse : le goût du sang dans sa gorge, la satisfaction d'un estomac plein… Mais surtout, l'harmonie parfaite qui l'unissait au dragon. C'était comme s'ils n'avaient plus qu'un seul cœur, un seul esprit, une seule volonté.

Sy-wen en voulait davantage. Et Ragnar'k le sentit.

— *Je t'en montrerai plus encore*, promit-il. (Lui aussi était ravi par leur union.) *Regarde ça !*

Rapide comme l'éclair, il décrivit un cercle serré, déploya ses ailes et fusa vers la surface.

Sy-wen comprit aussitôt ce qu'il avait l'intention de faire.

Un rire enchanté résonna à l'intérieur de sa tête. Elle n'aurait

su dire si c'était le sien ou celui du dragon.

Mais quelle importance ?

Joach était assis à la proue de la chaloupe, le bâton du mage noir posé en travers de ses genoux. Ragnar'k et la mer'ai avaient disparu depuis un bon moment. Moris avait affalé les voiles pour ne pas bouger jusqu'à leur retour. Le soleil réchauffait le visage du jeune homme. Il lui semblait n'avoir pas savouré cette tiède caresse depuis une éternité.

À la poupe, Flint lança :

— Mais qu'est-ce qui la retient si longtemps ? Nous ne pouvons pas attendre toute la journée que le dragon se remplisse la panse ! Nous avons encore un long chemin à faire avant d'atteindre Port Rawl.

Occupé à confectionner de parfaits rouleaux de corde, Moris se contenta de grogner.

Joach se fichait bien du temps que ça prendrait. Étirant tous ses muscles, il s'allongea en travers de la proue avec un soupir de bien-être – et pria en silence pour que, quelque part dans les contrées d'Alaséa, Elena soit elle aussi en train de profiter du soleil. Fermant les yeux, il rêva que sa sœur était en sécurité. Il n'arrivait pas à s'inquiéter par une si belle journée.

Soudain, il y eut une déflagration liquide sur tribord. Joach se redressa en sursaut, un cri de surprise aux lèvres. La chaloupe tangua follement alors qu'une énorme vague soulevait sa proue. Le jeune homme roula vers la poupe à l'instant où Ragnar'k jaillissait des flots, quelques encablures plus loin.

Son corps dressé à la verticale, telle une tour de muscles et d'écailles étincelante, le dragon s'arracha à l'océan. D'un battement de ses ailes gigantesques, il vira sur le côté, révélant la mer'ai juchée sur son dos. Il prit très vite de l'altitude et survola la minuscule chaloupe, son ombre noire se découpant contre le soleil. Puis il ouvrit grand la gueule et poussa un monstrueux rugissement.

Ce n'était pas un cri de défi, mais de joie.

À en juger par l'expression choquée de Flint et de Moris, leurs visions prophétiques ne leur avaient pas tout révélé. Ragnar'k était bien plus qu'un dragon aquatique.

— Je me fais trop vieux pour ces conneries, marmonna Flint tandis que les occupants de la chaloupe regardaient la créature mettre le cap vers l'ouest et s'éloigner à tire-d'aile.

LIVRE CINQUIÈME

LA SOR'CIÈRE DU MARAIS

25

Plantée au bord de l'immense falaise, Elena observait le paysage embrumé en contrebas. C'était comme si le monde s'achevait là, à la Faille. Aussi loin que portât le regard de la jeune fille, un brouillard d'un blanc sale s'étendait à perte de vue, tel un linceul dissimulant les bourbiers et les fondrières des Terres Inondées. Sur sa gauche, la rivière que les compagnons avaient suivie les trois jours précédents se jetait dans le vide avec un rugissement étouffé et cascadait le long de la paroi avant d'être engloutie par le brouillard.

Flanquée de Fardale, Mycelle rejoignit Elena.

— Les chevaux sont prêts, annonça-t-elle.

— Tante My, tu ne nous as pas dit grand-chose sur ce qui nous attend en bas.

La sourcière posa une main sur l'épaule de sa nièce.

— C'est difficile à décrire. Il faut le voir pour le comprendre. C'est une région âpre, mais non dénuée de beauté.

Elena se détourna de la Faille et suivit Mycelle jusqu'à leurs montures, sur le dos desquelles Er'ril achevait de fixer leurs paquetages. L'étroit sentier taillé à flanc de falaise était trop abrupt, et il décrivait des virages trop serrés pour que les compagnons envisagent de le descendre à cheval. Un caillou roulant traîtreusement sous un sabot suffirait pour précipiter monture et cavalier à la mort. À partir de là, ils conduiraient leurs chevaux par la bride.

Le sentier commençait à un quart de lieue de la cascade.

Er'ril finit de piétiner les braises de leur feu de camp et rejoignit les deux femmes.

— Comment va ton bras ? demanda-t-il à Elena – ainsi qu'il l'avait fait chaque matin des cinq jours écoulés depuis leur départ de Ruissombre.

La jeune fille eut un soupir exaspéré.

— Bien. Les lianes ne poussent plus.

À sa façon bourrue, Mycelle tenta d'apaiser l'inquiétude continuelle d'Er'ril.

— Cessez de poser toujours la même question. Je vous ai déjà dit que, tant qu'elle n'utiliserait pas sa magie, l'étrangleuse ne croîtrait pas.

— Ça ne cause de tort à personne de demander, grommela Er'ril entre ses dents. (Il inspecta le site une dernière fois, puis donna le signal du départ.) Allons-y pendant qu'il est encore tôt. C'est une belle journée pour descendre la falaise.

Mycelle acquiesça. Pour une fois, elle était d'accord avec lui. Ses fourreaux croisés dans le dos, elle ouvrit le chemin avec son hongre à la crinière dorée. Elena avait appris que l'animal répondait au nom de Grisson, et qu'il était fougueux mais totalement dévoué à sa maîtresse.

La jeune fille emboîta le pas à sa tante. Brume ressemblait à un poney à côté des deux autres chevaux – en particulier à côté de l'étalon des steppes qui fermait la marche.

— Dépêche-toi, cheval, le pressa Er'ril.

Il ne s'était pas donné la peine de trouver un nom à l'animal. Mais, loin de s'en offusquer, celui-ci se montrait extrêmement docile depuis leur départ de Ruissombre. Il obtempéra sans même que le guerrier eût besoin de tirer sur sa longe.

Brume était beaucoup moins coopérative. Quand il n'y avait personne sur son dos, la petite jument ne pouvait résister au plaisir de brouter. Elle ne cessait de mordre dans les buissons aux feuilles tendres qui bordaient la lisière de la forêt. Elena devait tirer sur sa longe avec insistance pour la faire avancer.

Bientôt, les compagnons atteignirent le début du sentier.

Mycelle jeta un coup d'œil en arrière.

— À partir d'ici, la pente devient assez raide, mais il n'y a pas trop de cailloux. Regardez quand même où vous mettez les pieds, et avancez prudemment.

Er'ril et Elena acquiescèrent.

Fardale, au pied sûr et léger, prit la tête du petit groupe. Ainsi commencèrent-ils leur descente de la Faille.

La progression s'avéra lente et laborieuse. Les chevaux,

angoissés par la proximité du vide, poussaient des hennissements nerveux et se faisaient prier pour avancer. S'il n'y avait guère de cailloux, la roche était encore couverte de l'humidité déposée par la brume qui s'élevait du marais, la nuit, et les compagnons devaient faire très attention à ne pas glisser. De temps en temps, une alcôve à flanc de falaise leur permettait de s'éloigner du bord, de s'asseoir et de masser leurs mollets endoloris.

Durant l'une de ces haltes, Er'ril passa la main sur la paroi rocheuse.

— Ce n'est pas une cavité naturelle, constata-t-il. Qui a bien pu creuser ces refuges ?

— Les Maraîchins, répondit Mycelle. Des gens rudes qui vivent dans des campements de radeaux à la lisière des Terres Inondées. Ils font le commerce de tout ce qu'on ne trouve qu'ici : plantes médicinales, peaux de reptiles et plumes d'oiseaux exotiques, différents poisons…

— Des poisons ? répéta Elena.

— Oui. C'est la raison pour laquelle j'étais venue ici, à l'origine : pour étudier les poisons spécifiques à celle région. Puis j'ai perçu la présence d'une puissante élémentale tapie au cœur du marais. Les Maraîchins racontent toutes sortes d'histoires à son sujet. Ils disent que d'étranges enfants nus se promènent seuls parmi les fondrières, mais disparaissent lorsqu'on s'approche d'eux. Parfois, un de ces enfants s'aventure dans leurs campements en quête d'informations. Il leur est arrivé d'en capturer un, mais, le lendemain matin, il ne restait qu'un petit tas de lianes et de mousse dans la cage où ils l'avaient enfermé.

L'inquiétude assombrit le visage d'Elena. La jeune fille se gratta le bras gauche – un geste qui n'échappa pas à Mycelle.

— Et les refuges ? insista Er'ril.

— Ce sont les Maraîchins qui les ont taillés dans la roche. Ce sentier est l'une des routes qu'ils empruntent pour se rendre dans les hautes terres et y vendre leurs marchandises, révéla Mycelle.

Le guerrier hocha la tête, apparemment satisfait par cette explication. Pour une fois, Elena se réjouit quand il donna

l'ordre de se remettre en marche. Elle avait eu son saoul de conversations pour la journée.

Lorsque midi arriva, le soleil estival avait séché la pierre du sentier, facilitant la progression, mais ses rayons cognaient impitoyablement sur la tête des voyageurs. Le flanc exposé de la falaise n'offrait ni ombre, ni ruisseaux pour se rafraîchir. En fin d'après-midi, ce fut avec soulagement qu'Elena et ses compagnons virent le brouillard monter lentement du marais et engloutir le bas de la piste. Le soleil déclina à l'horizon, et la température baissa quelque peu.

Mais leur soulagement fut de courte durée. Comme ils perdaient de l'altitude, l'air se chargea d'une humidité oppressante qui plaqua leurs vêtements à leur corps et fit ruisseler la sueur sur leur visage. Le brouillard semblait retenir la chaleur estivale au niveau du sol. Bientôt, ils commencèrent à suffoquer – à cause de l'humidité, mais aussi de l'odeur de pourriture qui montait du marécage.

— Ce sont juste des gaz, expliqua Mycelle en remarquant le nez froncé d'Elena. Tu t'y habitueras.

La jeune fille grimaça d'un air dubitatif et acheva la descente en respirant par la bouche. Même Fardale semblait gêné par la puanteur ambiante. Il lui envoya l'image d'un putois arrosant une piste, et Elena ne put qu'approuver.

Enfin, les compagnons atteignirent le pied de la falaise, et le paysage se déploya devant eux. Pouvoir s'écarter les uns des autres leur procura un certain soulagement et diminua quelque peu leur sensation d'étouffement.

Elena promena un regard à la ronde. Filtrée par les vapeurs nauséabondes, la lumière de cette fin d'après-midi ressemblait à un étrange crépuscule jaune et malsain. Les contreforts de la Faille étaient rocailleux et désolés, ponctués çà et là de maigres buissons épineux. Plus loin s'étendait une mer de ténèbres pareille à un monstre assoupi. D'étranges cris d'oiseaux s'élevaient du brouillard qui la masquait à demi, tandis que des créatures invisibles croassaient et plongeaient dans ses profondeurs. Elena mit un moment à réaliser ce qu'elle contemplait.

Cette bête monstrueuse, c'était le marais.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Déjà, la brume avait englouti la falaise vertigineuse. Les compagnons ne pouvaient plus battre en retraite.

Soudain, Fardale se mit à gronder. Des épées apparurent aussitôt dans les mains de Mycelle et d'Er'ril.

Une forme se détacha de la mer de ténèbres. Comme elle sortait du brouillard, il apparut que c'était juste la silhouette d'un homme. Vêtu d'une veste moulante taillée dans une étrange matière huileuse et chaussé de bottes en cuir gris qui lui montaient jusqu'aux genoux, l'inconnu s'approcha des compagnons. Elena recula instinctivement. L'homme était plutôt jeune, avec des cheveux noirs presque rasés. Au-dessus de son nez cassé, ses yeux bridés lui donnaient l'air ébloui par le soleil. Mais, ce qui effrayait la jeune fille, c'était le côté gauche de son visage. Son oreille avait disparu ; sa joue n'était plus qu'une masse de tissu cicatriciel qui relevait le coin de sa bouche et lui conférait une grimace perpétuelle.

Mycelle eut une réaction opposée à celle de sa nièce. Rengainant ses épées, elle se précipita vers l'homme et l'étreignit avec fougue.

— Jaston ! Douce Mère, que fais-tu ici ? (Avant qu'il puisse répondre, elle se tourna vers Elena et Er'ril, un bras toujours passé autour de ses épaules.) Je vous présente Jaston, le guide qui m'a accompagnée lors de ma visite précédente.

Elena se souvenait de cette histoire. C'était l'homme qui avait failli perdre la vie en essayant de débusquer l'élémentale. Elle le détailla. « Tel est le sort des imprudents qui s'aventurent dans les profondeurs du marais », semblait prévenir son visage ravagé.

Mycelle reporta son attention sur Jaston.

— Que fais-tu ici ? répéta-t-elle.

Le sourire que tenta d'esquisser l'homme arracha un frisson à Elena. Et ses paroles ne firent rien pour calmer l'appréhension de la jeune fille.

— C'est la sor'cière qui m'envoie.

Au coucher du soleil, le traque-sang atteignit le campement abandonné près de la rivière. Il se pencha pour renifler les

cendres éparses. Elles empestaient la sor'cière. L'odeur n'avait pas plus d'une journée, estima Torwren.

Il se redressa et s'approcha du bord de la falaise. Là, il leva le nez pour humer le vent qui soufflait depuis les Terres Inondées. Poison et décomposition, sifflaient les rafales comme un avertissement. Ainsi le marais maintenaient-ils les intrus à distance – avec des menaces de mort.

Torwren s'accroupit et, de ses yeux rouges, tenta de sonder la brume en contrebas. Dès le crépuscule, une épaisse nappe de brouillard se déployait sur le cloaque et montait à l'assaut des falaises cuites par le soleil.

Profitant de l'immobilité du n'ain, sa peau se mit à durcir – ce qu'elle faisait de plus en plus vite chaque fois qu'il cessait de bouger. Telle était la malédiction du Seigneur Noir : si Torwren s'arrêtait trop longtemps, la pierre semi-liquide se solidifierait, et il se retrouverait prisonnier d'une gangue d'éb'ène. Pour ne rien arranger, le durcissement était encore plus rapide quand il ne se nourrissait pas. La pierre avait toujours soif de sang, et cela faisait déjà deux jours qu'il n'avait pas dévoré un cœur palpitant. Mais, dans cette contrée isolée, les proies n'étaient pas légion. Aussi, la peau du n'ain se rigidifiait-elle dès qu'il faisait halte, l'incitant à poursuivre la sor'cière sans relâche.

Torwren se redressa avec difficulté et remua ses membres – plia ses genoux, fit rouler ses épaules. Peu à peu, la pierre redevint fluide, et il put de nouveau bouger normalement.

Il renifla. La piste de la sor'cière filait vers l'est en longeant le bord de la falaise. Il la suivit en s'efforçant de démêler les différentes traces olfactives : celle de la fille, celles des chevaux, celle du loup et celles des deux autres humains. Les animaux avaient une odeur musquée ; la femme dégageait un vague parfum de poison ; l'homme sentait la boue des plaines de Standi et le fer forgé. Torwren plissa le nez. Un métal très ancien.

Secouant la tête, il poursuivit son chemin.

La piste conduisait à un sentier qui descendait la falaise. Surpris, le traque-sang s'arrêta. Il pensait que les compagnons longeraient la Faille jusqu'à la côte. Pourquoi avaient-ils choisi de traverser les Terres Inondées ? Pourquoi bravaient-ils les

innombrables périls du marécage ? L'angoisse serra le cœur de Torwren. S'étaient-ils rendu compte qu'on les suivait ? Espéraient-ils que la puanteur du cloaque recouvrirait leur trace ?

Impossible. Ils n'avaient pas pu le repérer.

Le n'ain se remit en mouvement et, bien qu'il ne se soit arrêté que quelques instants, il dut forcer ses jambes à lui obéir. Il devait vraiment se nourrir au plus vite. Cette pensée lui fit dévaler l'étroite piste tandis que la nuit se répandait à travers le marais en contrebas.

Le traque-sang n'avait pas besoin de lumière pour guider ses pas. Les terribles flammes qui dansaient dans ses yeux suffisaient à éclairer son chemin. Rien ne pourrait l'empêcher de poursuivre la sor'cière.

Pourtant, quelque part dans les profondeurs de sa coquille d'éb'ène, recroquevillée autour de la flamme élémentale blanche qui alimentait la magie noire du traque-sang, une minuscule partie de l'ancien Torwren riait. Elle ne pouvait plus contrôler son corps, mais elle ne se gênait pas pour espionner les pensées et les gestes de cette créature manipulée par le Cœur Noir.

Le seigneur n'ain avait voulu forger des malegardes qui lui obéiraient, des instruments qui feraient ce dont il était incapable : délivrer le Try'sil de sa prison. Il avait échoué et était lui-même devenu un malegarde. Mais, s'il riait, ce n'était pas à cause de l'ironie de la situation – c'était à cause de l'endroit vers lequel il se dirigeait. Comment aurait-il pu prévoir un tel caprice du destin ?

Il se remémora les sages paroles de son père. « *La réponse à tes prières se trouve généralement sous ton nez. Inutile de la chercher plus loin.* »

Comme il avait été aveuglé !

Quelque part au fond du traque-sang s'éleva un rire dément qui l'accompagna pendant toute sa descente vers les Terres Inondées.

Au milieu des lumignons qui maintenaient les insectes nocturnes à distance, Elena était assise en tailleur sur une natte de jonc, lorgnant le contenu de l'assiette posée devant elle. Er'ril

et Mycelle l'encadraient ; Fardale était resté un peu en retrait. La jeune fille ne voyait même pas comment manger les étranges aliments qu'on venait de lui offrir. Devait-elle peler ces bulbes verts avant de croquer dedans ? Et ces fruits jaunes en forme d'étoile ?

Elle jeta un coup d'œil à leur hôte. Jaston versait un mystérieux breuvage dans les chopes de ses invités. À la lumière dansante des lanternes de pierre, ses cicatrices semblaient encore plus affreuses – amas irrégulier de chair rosâtre striée de veines blanches. Quand il se leva pour aller chercher la suite du repas, Elena détourna les yeux. Le Maraîchin dut sentir qu'il la mettait mal à l'aise, car il tira sa capuche sur son front pour dissimuler son visage.

Les sourcils froncés, Er'ril le suivit du regard. Le trajet depuis la Faille jusqu'à la maison de Jaston s'était écoulé dans un silence tendu. Après avoir clamé, à la surprise générale, que c'était la sor'cière qui l'envoyait à la rencontre des compagnons, le Maraîchin avait refusé de leur fournir plus d'explications.

— C'est une longue histoire, que je préfère vous raconter devant un bon dîner, avait-il dit avant de se détourner.

Si Mycelle ne s'était pas portée garante de lui, jamais Er'ril n'aurait accepté de le suivre. Il s'était finalement exécuté à contrecœur, et sa main n'avait pas quitté la garde de son épée pendant tout le chemin.

Par chance, il n'y avait pas loin de la Faille jusqu'à la ville marchande d'Eau-Sèche – même si « ville » était un terme peu approprié pour décrire ce campement de radeaux qui soutenaient des habitations rudimentaires, reliées entre elles par un dédale de ponts de corde et de jetées flottantes. Quelques maisons de brique et de pierre se dressaient sur la terre ferme, mais la plupart des abris étaient des bicoques de toile et de branches mortes construites sur le cloaque. Certaines se nichaient dans les branches des monstrueux cyprès qui surplombaient la ville ; les lumières qui brillaient à leurs fenêtres ressemblaient à des feux follets.

Le temps que les voyageurs atteignent Eau-Sèche, la nuit était tombée. Après avoir laissé leurs chevaux dans une écurie à la lisière de la ville, Jaston les avait entraînés sur le réseau de

jetées flottantes qui se balançaient doucement, soutenues par d'énormes cosses fibreuses.

— Du varech des marais, avait expliqué leur guide en voyant le regard intrigué d'Elena. Il en pousse partout, mais nous le cultivons tout particulièrement à Eau-Sèche. Il nous aide à maintenir la ville à flots.

Sans autre explication, le jeune homme avait poursuivi son chemin. De temps en temps, il agitait la main pour saluer un de ses concitoyens. Ceux-ci étaient des gens à l'air méfiant et aux traits durcis par la rude existence qu'ils menaient. Mais ils n'étaient pas les seuls habitants d'Eau-Sèche. Sur le passage des étrangers, quelques enfants avaient jeté un coup d'œil par l'interstice des rideaux de toile. Un chien, probablement alarmé par l'odeur du loup, avait aboyé un avertissement.

À présent, les compagnons dînaient sur le radeau qui servait de demeure à Jaston. La tombée de la nuit semblait avoir tiré le marécage de sa torpeur diurne. Une véritable cacophonie de croassements, de sifflements et de hululements résonnait dehors. De temps à autre, un grognement venu du cœur du cloaque se répercutait à la surface de l'eau, faisant taire les grenouilles et les oiseaux. Pour que son cri porte si loin, la créature qui le poussait devait être vraiment énorme, songea Elena. Elle frissonna. Même Jaston fronçait les sourcils d'un air préoccupé quand il entendait ce son.

Tandis que l'obscurité s'épaississait, les lumières d'Eau-Sèche s'éteignirent une à une, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une poignée de lanternes allumées travers le dédale de radeaux. Une voix de femme très douce s'éleva dans la nuit. Elle chantait dans un langage inconnu d'Elena – probablement une berceuse, à en juger ses accents mélancoliques. Comme porté par sa mélodie, l'esprit de la jeune fille revint vers les compagnons qu'elle avait laissés à Ruissombre.

— Crois-tu que les autres ont trouvé Méric ? demanda-t-elle tout bas à Er'ril.

— S'il est toujours en vie, sûrement. Kral est un excellent chasseur, et Tol'chuk a l'odorat très développé.

Mycelle, qui était en train de grignoter un fruit à la chair violacée, tapota le genou d'Elena.

— Dans une lune, nous serons fixés. Dès que nous serons ressortis du marécage, j'irai les chercher à Port Rawl.

Elena baissa la tête. C'était maintenant qu'elle voulait savoir ce qui était arrivé à ses amis.

Le radeau oscilla légèrement lorsque Jaston revint, un plateau dans les mains. Une bonne odeur de viande rôtie dissipa temporairement l'inquiétude de la jeune fille. Jaston s'agenouilla sur sa propre natte et déposa le plateau devant ses invités. Même Er'ril, qui n'avait jusque-là manifesté que suspicion envers leur hôte, redressa les épaules avec une mine intéressée.

— Qu'est-ce que c'est ?

Jaston eut un sourire que ses cicatrices changèrent en une hideuse grimace.

— Du filet de python des marais.

Les mains qui se tendaient vers la viande s'immobilisèrent à mi-chemin. Surpris par l'hésitation de ses invités, Jason précisa :

— Il est frais.

Mycelle fut la première à s'emparer d'une tranche de serpent fumant.

— Et, si mes souvenirs sont exacts, tu connais la meilleure façon de le préparer. Pas trop épicé, avec juste un soupçon d'estragon.

À la façon dont Jaston rougit et se concentra sur les tubercules qu'il distribuait, Elena devina que ce souvenir n'était pas anodin pour lui. Mycelle se tourna vers ses compagnons, l'ombre d'un sourire aux lèvres.

— Goûtez. Vous allez voir, c'est délicieux. Ça ressemble un peu à du colin d'eau douce.

Er'ril planta son couteau dans une tranche de python et la déposa sur son assiette. La faim poussa Elena à l'imiter. Elle le regarda mâcher prudemment sa première bouchée, et ce ne fut qu'après avoir vu son air satisfait qu'elle se décida à goûter à son tour. La viande était beaucoup plus tendre et plus parfumée qu'elle ne l'aurait cru. Elle n'eut pas besoin d'autres encouragements pour nettoyer son assiette.

Mycelle passa un morceau de python à Fardale, qui

l'engloutit prestement. Les compagnons se resservirent et continuèrent à manger en silence. Fardale poussa le coude d'Elena avec son museau, et la jeune fille lui lança une deuxième tranche de viande.

Jaston regarda le loup dévorer son repas d'un air méfiant. Mycelle lui avait déjà expliqué la véritable nature de Fardale, mais savoir que l'animal était en réalité un métamorphe n'avait nullement diminué l'inquiétude du Maraîchin.

Er'ril avait déjà englouti trois tranches de python, et il était en train d'attaquer la quatrième quand il se décida à aborder le sujet qui le préoccupait.

— Jaston, nous apprécions ton hospitalité, commença-t-il en s'essuyant le menton d'un revers de main. Mais nous aimerions bien que tu nous parles de la sor'cière, et que tu nous expliques pourquoi elle t'a demandé de venir à notre rencontre.

Jaston baissa sa chope.

— Elle ne me l'a pas demandé directement. Ce matin, un de ses enfants nus et crasseux est apparu sur l'un des radeaux extérieurs d'Eau-Sèche. Il a réclamé à me parler. Quand je suis arrivé, il m'a dit que des visiteurs descendraient la Faille dans l'après-midi, et que je devais aller les attendre au pied de la falaise. Dès que je lui ai tourné le dos, il a disparu. Comme je ne savais pas si c'était important ou non, j'ai décidé de lui obéir. Je ne comprenais pas du tout pourquoi j'avais été désigné pour cette mission jusqu'à ce que j'aperçoive Mycelle. Il y a quelques hivers, nous avons cherché la sor'cière ensemble. (Machinalement, il porta une main à sa joue gauche ravagée.) De toute évidence, elle savait que nous étions liés.

— Et cet enfant ne t'a rien dit d'autre ? insista Er'ril.

— Il m'a donné un message pour vous de la part de la sor'cière. (Le regard de Jaston dériva vers l'obscurité qui s'étendait au-delà des lanternes.) Aux premières lueurs de l'aube, vous pénétrerez dans le marais. Et… je serai votre guide.

— Nous pensions nous reposer une journée avant d'affronter les dangers du cloaque, intervint Mycelle. Nous n'avons pas ménagé nos forces pour arriver ici aussi vite.

Jaston haussa les épaules.

— Le message disait bien : « aux premières lueurs de

l'aube ».

Le goût agréable du python virait à l'aigre dans la bouche d'Elena.

— Comment… Comment a-t-elle su que nous venions ? s'enquit la jeune fille.

— Je suppose que c'est à cause des lianes sur ton bras, répondit Mycelle. La magie de l'étrangleuse doit lui signaler ta position comme un signal lumineux.

— Donc, il n'y a pas moyen de la surprendre dans son antre, grommela Er'ril.

— Si elle ne veut pas que vous la trouviez, vous ne la trouverez jamais – et vous la surprendrez encore moins, grimaça Jaston.

Er'ril se rembrunit.

— De toute façon, ça n'a pas d'importance, déclara Mycelle. À mon avis, la sor'cière ne cherchera ni à se cacher, ni à nous empêcher de l'atteindre. Si elle a marqué Elena, c'est pour être sûre que nous viendrions.

— Et une fois que nous l'aurons trouvée, que se passera-t-il ? demanda Er'ril.

Personne ne répondit. Autour du radeau de Jaston, le marécage croassait et grondait.

Au bout d'un moment, Er'ril se racla la gorge.

— Si nous devons partir à l'aube, il vaudrait mieux que les femmes aillent se coucher. Jaston et moi nous chargerons des préparatifs de départ.

— C'est déjà fait. Après la visite de l'enfant, j'ai empaqueté tout le nécessaire pour une expédition dans le marais et je l'ai chargé à bord de ma bélandre – juste au cas où, révéla le jeune homme.

— Tant mieux, dit Er'ril en se levant. Dans ce cas, allons faire l'inventaire des provisions et de l'équipement.

Mycelle n'avait pas bougé de sa natte.

— C'est inutile, Er'ril. Jaston connaît les environs comme sa poche. Il sait mieux que vous de quoi nous aurons besoin.

Les joues du guerrier s'empourprèrent.

— Je préférerais quand même vérifier. (Il jeta un coup d'œil aux cicatrices de leur hôte.) Même un Maraîchin expérimenté

peut commettre des erreurs.

Jaston se raidit, mais demeura courtois.

— Si l'homme des plaines veut voir ce que j'ai prévu d'emporter, il est le bienvenu à bord de mon bateau.

Il se leva.

— Jaston, tu n'as rien à prouver à ce… ce bouffon, insista Mycelle.

Le Maraîchin tira sa capuche un peu plus bas sur son front.

— Ce n'est pas loin. Nous serons vite revenus.

Jaston et Er'ril s'en allèrent, Fardale sur les talons. Mycelle les regarda s'éloigner en fronçant les sourcils.

— Les hommes, grommela-t-elle entre ses dents. (Elle poussa un gros soupir et se tourna vers Elena.) Maintenant, il faut dormir. La journée de demain sera rude.

La jeune fille acquiesça, se demandant quand l'une de leurs journées ne le serait pas.

Mycelle entraîna sa nièce dehors. En se retournant, elle détailla la cabane de Jaston d'un œil critique : les murs qui semblaient sur le point de s'effondrer, le drap élimé qui pendait devant la fenêtre de l'unique pièce…

— Autrefois, il avait une bien plus belle maison, murmura-t-elle tristement. La vie a été dure pour lui ces dernières années.

— Pourquoi ? demanda Elena.

Accroupie sur le pont du radeau, la jeune fille entreprit de dérouler leurs sacs de couchage.

Mycelle sursauta comme si elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait parlé à voix haute. Secouant la tête, elle rejoignit sa nièce pour l'aider.

— Je crains que ce soit ma faute. Je n'aurais jamais dû essayer de trouver la sor'cière. Mais il était si compétent, si courageux… Et son sourire avait le don de calmer toutes mes appréhensions. Ses cicatrices… (elle agita une main devant son visage) auraient dû être les miennes. Il m'a sauvée en recevant à ma place le crachat empoisonné de la vipère royale. (Elle baissa la tête.) Je l'ai ramené à Eau-Sèche et j'ai aidé à le soigner, mais une partie de lui est morte ce jour-là.

Elena s'interrompit et pivota sur ses talons.

— Que veux-tu dire ?

— J'ai vu la façon dont il regarde le marais. Quand je l'ai connu, il aimait cette contrée comme un homme aime une femme. Il connaissait tous ses visages, tous ses secrets. Il m'a montré des choses qui m'ont coupé le souffle : des étangs remplis d'algues scintillantes aux couleurs de l'arc-en-ciel, des bassins dont les eaux bouillonnantes avaient la propriété d'apaiser les courbatures, des endroits où l'eau était recouverte par de la mousse si épaisse qu'on pouvait marcher dessus… Une fois, nous y avons même fait… (Le sourire rêveur de Mycelle s'évanouit comme elle réalisait à qui elle parlait.) Mais, à présent, le marais l'effraie. C'est sûrement pour ça qu'il vit dans une bicoque pareille. Difficile de s'enrichir quand on a peur de son gagne-pain.

Elena se souvint de la façon dont le visage de Jaston s'était assombri quand il avait entendu les grognements de la créature.

— Alors, pourquoi reste-t-il ici ?

Mycelle haussa les épaules.

— Autrefois, il était très séduisant. (Elle dut lire le doute dans les yeux de sa nièce, car elle insista :) Vraiment. Je pense que ses blessures sont plus profondes qu'il n'y paraît. Le venin n'a pas seulement détruit sa beauté – il l'a privé de sa confiance en lui. C'est pourquoi il reste tapi à Eau-Sèche, trop effrayé pour arpenter le marécage et trop effrayé pour en partir.

Elena médita ces paroles.

— Pourra-t-il nous conduire à la sor'cière ? Il serait peut-être préférable d'engager un guide moins nerveux.

— Non. La sor'cière l'a choisi pour cette mission. Et il a besoin de la mener à bien.

Mais la question de sa nièce semblait préoccuper Mycelle. Elle se détourna.

— À présent, dormons. Nous aurons tout le temps de discuter demain matin.

Elena ne protesta pas. Elle ôta ses bottes et se glissa dans son sac de couchage. Allongée sur le dos près de Mycelle, elle passa en revue tout ce qu'elle avait appris ce jour-là. La brume s'était quelque peu dissipée, si bien qu'elle distinguait vaguement l'éclat des étoiles au-dessus d'elle. Au nord, le ciel était masqué par le mur vertigineux de la Faille et, dans le lointain, une

cascade se découpait contre la falaise noire tel un torrent de vif-argent. Elena se demanda si c'était la rivière que ses compagnons et elle avaient suivie jusqu'à la Faille. Comme elle l'observait, le voile de brouillard se déchira, laissant apparaître un arc de lumière blanche à l'aplomb des chutes.

Mycelle dut entendre le hoquet émerveillé de la jeune fille.

— C'est un arc-de-lune, expliqua-t-elle sur un ton morose. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, le marécage abrite de nombreuses merveilles – une beauté intérieure telle que même ses poisons ne pourront pas la dissimuler éternellement.

Elena garda le silence. Elle savait que sa tante ne faisait pas seulement allusion à l'arc-de-lune.

26

Er'ril fut debout avant même que les rayons du soleil rosissent l'horizon, à l'est. Il n'avait pratiquement pas dormi. La veille, il s'était couché après avoir inspecté la bélandre de Jaston et constaté que leur guide les avait bien équipés. Mais le sommeil s'était dérobé à lui. Il avait passé le plus clair de la nuit à observer le ciel et à écouter la chanson du marais.

Une angoisse sourde l'avait empêché de fermer l'œil. Le voyage qui les attendait s'annonçait périlleux, et Er'ril craignait d'avoir fait le mauvais choix. Pourquoi avait-il si facilement accepté l'idée que la sor'cière était la seule personne capable de sauver Elena ? Il aura il pu emmener la jeune fille à Val'loa et laisser les frères guérisseurs s'occuper d'elle.

Et, désormais, il devait compter avec le Maraîchin envoyé par la sor'cière. Au fil de sa longue existence, Er'ril avait croisé des milliers de guerriers à l'aube d'une bataille. Il avait vu comment l'imminence du combat sapait la volonté et le courage d'un homme, et il percevait une faiblesse similaire chez Jaston. S'il avait insisté pour que le Maraîchin le conduise à sa bélandre, ce n'était pas seulement pour inventorier son équipement, mais pour l'étudier à l'écart de Mycelle. Er'ril n'était pas assez fou pour s'ouvrir de ses inquiétudes à la sourcière. Visiblement, il y avait – ou il y avait eu – entre elle et Jaston quelque chose qui allait bien au-delà des rapports d'une cliente avec son guide.

L'inspection de la bélandre avait confirmé les craintes d'Er'ril. Outre le fait qu'il avait prévu d'emporter beaucoup plus d'armes que nécessaire, Jaston était une véritable boule de nerfs. Le moindre bruit inattendu le faisait sursauter, et, quand Er'ril l'avait accidentellement frôlé, il avait bondi en arrière comme si un serpent venait de le mordre. Il était beaucoup trop

émotif pour faire un bon guide dans une région aussi dangereuse.

Ainsi Er'ril avait-il passé une bonne partie de la nuit à réfléchir. Devait-il suivre cet homme fébrile dans les marais, ou devait-il rebrousser chemin avec Elena et longer la Faille jusqu'à la côte ? Tandis qu'il soupesait ses options, la lune s'était couchée, et les étoiles avaient pâli à l'est. Bien que n'ayant pas trouvé de réponse à ses questions, il avait fini par se lever pour faire face au jour nouveau.

Il contourna prudemment Mycelle et Elena, qui dormaient encore. Toujours vigilant, Fardale leva la tête, mais il lui fit signe de se recoucher et se dirigea vers l'arrière du radeau. Tandis qu'il se soulageait dans l'eau, quelqu'un se racla la gorge derrière lui – pas d'une façon menaçante, mais pour annoncer sa présence. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il aperçut les braises d'une pipe qui brillaient dans l'obscurité.

— Ce n'est que moi. (Er'ril reconnut la voix de leur hôte.) Le soleil ne va pas se lever avant un petit moment, homme des plaines. Tu aurais pu dormir plus longtemps. Je t'aurais réveillé à l'aube.

Er'ril acheva de vider sa vessie et se dirigea vers Jaston. Le Maraîchin était assis en tailleur à même son radeau. Er'ril s'adossa au mur de la cabane. Le grossier assemblage de bois flotté grogna et pencha sous son poids.

— De toute façon, je n'arrivais pas à dormir, dit-il sur un ton bourru.

À en juger par sa tenue et sa voix éraillée par la fatigue, Jaston, lui, n'avait même pas dû se coucher.

— C'est à cause du marais, acquiesça-t-il d'un air entendu. C'est une présence constante. Même quand tu fermes les yeux, sa chanson continue à te hanter.

Un léger frisson le parcourut.

Er'ril se laissa glisser le long du mur et s'assit près de lui. L'homme défiguré lui offrit sa pipe. Il l'accepta, la porta à sa bouche et aspira une longue bouffée de tabac. La fumée envahit ses poumons – une sensation familière qui lui fit fermer les yeux de bonheur. C'était de la bonne feuille de Standi, la meilleure qu'il eût goûtée depuis des lustres. Au vu de son

logement misérable, Jaston ne devait pas souvent avoir les moyens de se payer ce genre de gâterie. Er'ril lui rendit la pipe et, à contrecœur, expulsa la fumée de ses poumons en un long soupir.

Un silence gêné plana entre les deux hommes jusqu'à ce que Jaston se décide à prendre la parole.

— Je sais ce que tu penses, homme des plaines. J'ai vu ta tête hier soir. Tu me prends pour un bon à rien.

Er'ril ne répondit pas. Il ne voulait pas mentir. La sécurité d'Elena était trop précieuse pour qu'il la mette en danger par sentimentalisme.

— J'ai l'habitude. Ça fait déjà cinq hivers que les gens me regardent et me jugent comme toi, poursuivit Jaston. Ils sentent ma peur, et ils me traitent comme si j'avais perdu mes deux jambes. Oh, ils me saluent de loin, mais aucun d'eux ne veut plus m'accompagner dans le marais. Qui serait assez fou pour faire garder ses arrières par un homme dont les mains tremblent ?

Er'ril savait que ces mots devaient ronger le cœur de Jaston depuis longtemps, et que le Maraîchin devait les expulser pour commencer à guérir.

— Quand j'avais dix ans, mon père s'est fait tuer par une mère kroc'an en colère qui lui a arraché le bras. Il est mort avant qu'on puisse ramener sa bélandre à Eau Sèche. (Jaston tira sur sa pipe comme pour raviver les braises de ses souvenirs.) Mais ça ne m'a pas dégoûté du marais. J'ai grandi parmi ses sables mouvants et ses fondrières. Il a toujours été mon école, mon terrain de jeu, et il a fini par devenir mon gagne-pain. Il fait partie de moi aussi sûrement que ma main ou mon pied. Et ne va pas t'imaginer que je sois aveugle à ses dangers. Je le redoute autant que je l'aime. Seuls les défunts peuvent se permettre de ne plus le craindre.

Jaston se tut pour laisser Er'ril s'imprégner de ses paroles. Les braises de sa pipe rougeoyèrent comme il se remplissait les poumons de fumée.

— Que t'est-il arrivé exactement ? finit par demander Er'ril.

— Dans le marais, la vie et la mort sont inextricablement liées. Comme nous tous ici, je m'attendais à succomber dans son

étreinte un jour ou l'autre. (Jaston marqua une pause, fixant sa pipe d'un air morne avant de montrer sa joue gauche.) Mais la mort est facile à affronter. Ceci, en revanche…

Sa voix se brisa.

— Depuis que j'ai été défiguré par le venin de la vipère royale, les enfants me fuient. Les femmes frémissent sur mon passage, et même les hommes ne me parlent que les yeux baissés. J'ai toujours su que le marais était un maître sévère, mais je ne soupçonnais pas l'ampleur de sa cruauté. Me laisser vivre dans cet état… C'est pire que tout. J'ai l'impression de n'être plus qu'un demi-homme.

Du menton, Er'ril désigna le moignon de son bras.

— Ce n'est pas l'intégrité physique qui fait l'homme, répliqua-t-il.

Il se leva. À l'est, l'horizon s'éclaircissait.

— Facile à dire pour toi, marmonna Jaston. Tu ne fais pas peur aux gens.

Les sourcils froncés, Er'ril fit mine de s'éloigner.

Jaston le saisit par la jambe.

— Il faut absolument que je vous accompagne, dit-il comme s'il avait perçu les réserves du guerrier. Rassure-toi : je ne cherche pas à me suicider ni à me prouver quoi que ce soit. Je veux juste répondre à l'appel de la sor'cière. On raconte qu'elle est le cœur du marais. Il y a cinq ans, un jet de venin a détruit ma vie. J'affronterai donc la sor'cière, et je lui ferai payer ce qu'elle m'a infligé… dût-elle me tuer.

Er'ril vit la détermination de Jaston dans ses yeux, et il entendit le tranchant d'acier de sa voix – probables réminiscences de l'homme que le Maraîchin avait été autrefois. Mais des paroles courageuses ne pouvaient enhardir un cœur faible pendant très longtemps. Er'ril ne voulait pas braver le marécage avec cet homme sans avoir la certitude qu'il ne mettrait pas leur mission en danger.

Une petite voix s'éleva derrière lui, le faisant sursauter.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ?

Er'ril fit volte-face. Un petit garçon nu comme un ver se tenait au bord du radeau, un index enfoncé dans la narine droite.

— Il faut y aller, dit-il en sortant le doigt de son nez. Le soleil est déjà levé, et le monstre vient pour vous manger.

Le traque-sang atteignit le pied de la Faille alors que l'aube nimbait l'horizon de rose. Il s'arrêta pour renifler l'odeur de sa proie. La puanteur du marais lui emplissait les narines, menaçant de saturer son odorat. Mais la magie de la sor'cière était pareille à une veine d'argent dans de la roche – claire et nette parmi les myriades d'effluves des Terres Inondées. Ramassé sur lui-même, Torwren s'élança parmi les rochers et les buissons épineux des contreforts, le nez collé à la piste.

La sor'cière était tout près.

Le traque-sang ne connaissait pas la peur. Néanmoins, il avançait prudemment : il ne voulait pas effrayer sa proie. Au lever du soleil, les ombres ne risquaient guère de le trahir.

Devant lui, à travers la brume, il aperçut un amas de bicoques. La piste conduisait d'abord à une écurie de pierre, en bordure de la petite communauté. Torwren capta l'odeur musquée des chevaux qu'il suivait depuis plusieurs jours. Il sourit, la noirceur de ses lèvres faisant ressortir le jaune de ses dents. Désormais, la sor'cière et ses compagnons se déplaçaient à pied. Seule la rapidité de leurs montures avait empêché le n'ain de les rejoindre plus tôt. À présent, ils ne bénéficiaient plus de cet avantage.

Pour plus de sûreté, Torwren contourna le bâtiment et se dirigea vers l'entrée en catimini. S'il tuait leurs montures, la sor'cière et ses compagnons n'auraient plus aucune chance de lui échapper. Il se faufila à l'intérieur. Aussitôt, les chevaux se mirent à hennir et à frapper le sol de leurs sabots. Le plus proche donna dans la porte de son box une ruade sauvage qui résonna tel un coup de tonnerre dans la quiétude matinale.

Torwren devait faire vite avant que l'alarme soit donnée.

Il suivit la piste de la sor'cière jusqu'au deuxième box. Celui-ci était occupé par une petite jument grise, à laquelle un peu de magie s'accrochait comme de la mousse à un arbre. Quand le n'ain ouvrit la porte de son box, elle recula en roulant de grands yeux effrayés.

Une voix flûtée s'éleva sur la droite de Torwren.

— Tu n'as rien à faire ici.

Baissant les yeux, le n'ain vit un petit garçon humain debout dans la paille du box. L'enfant ne portait pas le moindre vêtement et, pire encore, malgré la crasse qui le recouvrait, il ne dégageait aucune odeur. Torwren recula d'un pas pour l'étudier.

— Qui es-tu ? demanda-t-il, la curiosité l'empêchant de lui briser le cou tout de suite.

Le cœur du petit garçon lui donnerait les forces dont il avait besoin pour achever sa poursuite.

L'enfant ôta de sa bouche le brin de paille qu'il était en train de mâchouiller et l'agita sous le nez du n'ain.

— Va-t'en. Ta place n'est pas ici.

Torwren se rembrunit. Il s'était déjà immobilisé trop longtemps. Sa peau durcissait ; sa circulation sanguine ralentissait dans ses membres. Curieux ou pas, il avait besoin de se nourrir.

Il tendit les mains vers le petit garçon. Mais ses doigts de pierre ne se refermèrent que sur un tas de mousse humide. L'enfant avait disparu.

Secouant ses mains pour les débarrasser de la végétation collante, Torwren capta une trace de magie en suspension dans l'air. Il la renifla pour s'en imprégner, mais elle s'estompa trop vite. Il se frotta le nez. Pourquoi cette odeur lui semblait-elle familière, comme une impression de déjà-vu olfactif ?

En jurant, le n'ain sortit du box à reculons. Ses membres rechignaient à lui obéir, mais les chevaux étaient déchaînés et faisaient un raffut infernal. Il ne pouvait pas rester là. De toute façon, la sor'cière était tout près. Peu importait que sa jument vive ou non. Elle ne reverrait jamais cette écurie.

Longeant la lisière de la ville, Torwren se dirigea furtivement vers le marais au sein duquel un millier de créatures s'éveillaient déjà. Il avait l'intention de rester caché jusqu'à ce qu'il découvre l'endroit exact où sa proie se tapissait parmi ce dédale de radeaux et de cabanes.

Mais d'abord…

Sur la berge, au milieu de roseaux piétinés, une vieille femme sortait des pièges à crabes de l'eau peu profonde. Elle tournait le dos à Torwren, qui s'approcha subrepticement. À la

dernière seconde, elle sentit quelque chose derrière elle et fit volte-face. Ses yeux s'écarquillèrent d'horreur à la vue de la monstrueuse créature noire, mais, avant qu'elle puisse crier, une des mains de Torwren la saisit à la gorge. Elle tenta de se dégager et ne réussit qu'à s'arracher les ongles sur la peau durcie du n'ain.

Torwren n'avait pas le temps de jouer avec elle. Serrant le poing, il lui brisa la nuque d'un coup sec, puis traîna son cadavre dans l'ombre d'un cyprès aux branches basses.

Il lui ouvrit brutalement la poitrine et se nourrit très vite. Malgré son grand âge, le cœur de la femme était extrêmement tendre – mais la faim dévorante de Torwren influençait peut-être son jugement. Une fois repu, le n'ain se lécha les doigts pour ne pas perdre une seule goutte du sang de sa victime. Vieux ou pas, il lui réchauffait les os, déliait ses membres et suffirait probablement à alimenter sa flamme intérieure jusqu'à la fin de la poursuite.

Puis Torwren fit rouler le corps dans l'eau. Que la faune du marais partage son festin ! Il se releva et s'essuya les mains sur son ventre. C'était si bon de manger…

Soudain, une vipère suspendue à une branche du cyprès jaillit devant sa figure et voulut le mordre, mais ses crocs venimeux se brisèrent sur la peau de pierre du n'ain. Le serpent aux couleurs vives tomba sur la rive boueuse – mort pour s'être attaqué à une créature encore plus meurtrière que lui.

Torwren l'écrasa sous son talon en pénétrant dans l'eau. Même dans cette contrée hostile, il n'existait rien de plus dangereux qu'un traque-sang.

Sur le pont du radeau, Elena recula face à l'enfant du marais. Le petit garçon ne lui arrivait même pas à la taille et, sur l'insistance d'Er'ril, il avait consenti à s'envelopper d'une couverture. Ce n'était pas celui qui avait accosté Elena à Ruissombre ; toutefois, il lui ressemblait étrangement. Ses cheveux étaient blonds plutôt que bruns, et il avait un nez plus petit, mais quelque chose dans son regard trahissait sa parenté avec l'autre enfant. Comme tous les petits garçons, il avait des yeux brillants de curiosité, mais, derrière ses prunelles, Elena

sentait quelque chose de beaucoup plus ancien qui l'observait.

L'enfant se rendit compte qu'elle le dévisageait. Il lui tira la langue. Surprise, Elena cligna des yeux. Avant qu'elle puisse réprimander le garnement, Er'ril l'appela :

— Elena, monte dans le bateau avec Mycelle. Il faut partir.

Jetant un dernier regard au petit garçon, elle se dirigea vers l'embarcation à fond plat que Jaston appelait une « bélandre ». C'était une sorte de radeau entouré par un plat-bord assez bas. L'homme défiguré se tenait à la poupe, une longue perche à la main. Des ballots de provisions et d'équipement s'entassaient à ses pieds.

Quelques curieux traînaient sur les jetées voisines, observant le départ des compagnons et tendant un doigt vers l'enfant. Tous semblaient savoir que le petit garçon était un serviteur de la sor'cière, et ils s'interrogeaient sur la raison de sa présence. Alors qu'Elena montait dans la bélandre, une voix bourrue résonna à la surface de l'eau embrumée.

— La sor'cière du marais est venue chercher Jaston, déclara un grand homme barbu. Elle va enfin mettre un terme à ses souffrances.

Elena vit les mains de Jaston se crisper sur sa perche. Enjambant quelques outres gonflées, elle rejoignit Mycelle qui s'était installée sur le banc avant. Sa tante s'était raidie en entendant les paroles de l'indélicat. Tandis qu'Elena s'asseyait près d'elle, elle foudroya tous les curieux du regard.

Fardale se tenait à la proue, les pattes avant posées sur le plat-bord. Comme s'il avait perçu la tension ambiante, il tourna la tête vers les deux femmes. Mycelle lui tapota l'arrière-train en un geste rassurant, et il reprit son étude des odeurs du marais.

Er'ril détacha l'amarre de la bélandre et sauta à bord. Il tendit une main au petit garçon, mais celui-ci laissa tomber sa couverture et déclara simplement :

— Je n'aime pas les bateaux.

Puis, nu comme un ver, il sauta dans le marais et disparut sous les eaux vertes.

Jaston manœuvra pour s'éloigner de la jetée.

— Attends ! s'exclama Er'ril en s'accroupissant et en plongeant le bras dans l'eau. Il va se noyer !

Quelques gloussements en provenance du groupe des curieux saluèrent sa réaction, mais ce fut sur un ton impassible que Jaston répliqua :

— Il est né du marais. Il ne peut pas mourir.

Er'ril continua pourtant à sonder l'eau.

— Si vous tenez à garder votre dernier bras, je vous conseille de le sortir de là, intervint Mycelle. Une des premières règles que Jaston m'a enseignées, c'est de ne jamais immerger aucune partie de mon corps dans de l'eau autre que parfaitement limpide.

Er'ril se redressa. L'instant d'après, le dos d'une grosse créature écailleuse creva la surface à l'endroit exact où son bras s'était trouvé. Frustré, l'animal replongea aussitôt.

— Un kroc'an, commenta Jaston. Un jeune.

Balayant la surface du marais d'un regard plus respectueux, Er'ril se laissa tomber sur le banc derrière Elena. Puis il se tortilla pour ôter sa chemise.

La jeune fille admira le mouvement de ses muscles tandis qu'il luttait pour essorer sa manche d'une seule main. Une fois de plus, elle s'émerveilla de la netteté de sa cicatrice. La lame qui lui avait tranché le bras devait être extrêmement bien affûtée. Er'ril n'avait jamais raconté à Elena comment il avait perdu son membre, mais, malgré sa curiosité, le regard de la jeune fille ne s'attarda guère sur son moignon. Très vite, il descendit vers les poils noirs et bouclés qui tapissaient son torse et dessinaient une ligne le long de son ventre avant de disparaître sous son pantalon.

Soudain, Elena se rendit compte qu'Er'ril la fixait. Ses joues s'empourprèrent, et elle détourna très vite les yeux. Le guerrier lui tendit sa chemise.

— Étends-la sur la proue pour qu'elle sèche, s'il te plaît.

Soulagée d'avoir un prétexte pour lui tourner le dos, Elena s'exécuta avec empressement. Fardale renifla le vêtement mouillé qu'elle venait d'étendre sur le plat-bord à côté de lui.

Un bruit de gifle lui fit reporter son attention sur Er'ril.

— Saleté de moustiques ! s'exclama le guerrier, contemplant les minuscules taches rouges à l'endroit où il venait d'en écraser deux sur sa poitrine nue.

— Allume un lumignon, conseilla Jaston. Sinon, nous serons dévorés vivants. Des nuées entières de boissangs tournent autour d'Eau-Sèche ; seul le nuage de fumée de nos bougies les maintient à distance.

Mycelle alluma un bâtonnet à la flamme d'une lanterne, puis l'approcha de la mèche plantée dans un pot en céramique rempli de cire. Une volute de fumée à l'odeur pugnace s'éleva du lumignon, rappelant à Elena celle de la raséra bouillie qu'on utilisait pour apaiser les contusions.

La jeune fille sentit une piqûre dans son cou et se gifla. Elle examina sa main. Une petite goutte de sang maculait son index. Un autre insecte invisible s'attaqua à son bras. Bientôt, hoquets de surprise et de douleur se multiplièrent à l'avant de la bélandre, ponctués par autant de claques vengeresses. Même Fardale gémit et se frotta le museau.

Seul Jaston ne semblait pas affecté.

— Je vis à Eau-Sèche depuis si longtemps que la fumée des lumignons imprègne non seulement ma peau, mais aussi mon sang, expliqua-t-il en maniant sa perche. Les moustiques ne s'attaquent pas aux Maraîchins quand ils ont des cibles toutes fraîches à disposition.

Elena crut détecter une lueur amusée dans les yeux du jeune homme.

En grimaçant, elle écrasa un autre insecte. Elle ne voulait même pas imaginer la traversée du marais dans ces conditions. Mais, bientôt, la fumée odorante forma un nuage autour de la bélandre, chassant les moustiques à l'exception de quelques spécimens très déterminés.

Jaston continuait à propulser lentement son bateau sur l'eau verte du marécage.

— Il existe un baume fabriqué avec l'herbe qui se trouve dans la cire des lumignons, expliqua-t-il. Ce n'est pas aussi efficace, mais c'est mieux que rien. Vous en aurez besoin quand nous atteindrons des courants plus rapides qui nous emporteront trop vite pour que la fumée puisse nous suivre.

Soulagée par la fin de l'assaut, Elena se rassit plus confortablement et étudia le paysage autour d'elle. Eau-Sèche avait disparu derrière un rideau de mousse et de cyprès. La

brume planait au ras de l'eau huileuse, diffusant la lumière jaunâtre du soleil de telle sorte qu'on ne pouvait la fixer longtemps sans avoir mal aux yeux. Des branches basses se tendaient vers la bélandre, mais Jaston les évitait avec beaucoup d'habileté. Elles étaient festonnées de serpents rouges ou jaune vif qui, telles des guirlandes vivantes, se tortillaient la tête pendue dans le vide.

— Ce sont des vipères clémentes, dit Jaston en voyant qu'Elena les observait d'un œil inquiet. Leur morsure fait l'effet d'un fer chauffé au rouge sur la peau, mais elle ne rend malade que pendant un jour ou deux.

— Et vous appelez ça « clément » ? s'étrangla la jeune fille.

— Le venin de la plupart des créatures du marais est mortel. Comparée à d'autres morsures, celle de cette vipère n'est qu'un doux baiser, expliqua Jaston.

Elena se recroquevilla craintivement sur elle-même. Mycelle lui passa un bras autour des épaules.

— Ne t'inquiète pas. Tant que tu ne les déranges pas, les serpents ne s'intéresseront pas à toi.

— Mais nombre d'autres créatures ne sont pas aussi magnanimes, précisa Jaston. Donc, mieux vaut garder les oreilles et les yeux ouverts.

Tandis qu'ils franchissaient une courbe du canal, un parfum douceâtre s'épanouit dans l'air, recouvrant l'odeur de pourriture omniprésente. Alors, Elena se rendit compte qu'elle s'était bel et bien habituée à la puanteur du marais. En lui rappelant sa vallée natale, le parfum de lilas et de jonquilles agit comme un baume sur son esprit.

— Baissez la tête, ordonna Jaston d'une voix tendue.

Mycelle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— C'est une noctule ?

— Oui, et, à l'odeur, sûrement une grosse.

Mycelle se laissa glisser du banc et tira sur le bras d'Elena pour forcer la jeune fille à s'asseoir au fond de la bélandre.

— Reste là, ma chérie.

Fardale les rejoignit pour veiller sur elles.

— C'est bizarre qu'elle soit encore en train de chasser si tard dans la matinée, marmonna Jaston.

Au sortir du virage, la source du parfum douceâtre se révéla à eux. Une fleur violette aussi grosse qu'un veau surplombait le canal. Ses énormes pétales repliés en arrière dévoilaient son cœur. La bélandre était obligée de passer dessous, mais Jaston manœuvra de manière à mettre le plus de distance possible entre la fleur et eux.

Comme ils approchaient de la noctule, Elena comprit l'inquiétude du Maraîchin. La tige de la fleur, aussi épaisse que sa cuisse et étroitement enroulée autour des branches d'un gros cyprès, était festonnée de centaines de lianes épineuses. Dans l'étreinte de ces tentacules végétaux, empalés sur leurs pointes redoutables, la jeune fille aperçut plusieurs oiseaux au plumage blanc et quelques petits animaux à queue touffue. Aucun d'eux ne bougeait. En revanche, les lianes s'enroulaient, se déroulaient et se tortillaient, tels des serpents tirés de leur sommeil par la chaleur diurne. Elena soupçonna que ce n'était pas le soleil, mais l'odeur du sang des compagnons qui venait d'éveiller la monstrueuse plante.

Des squelettes blanchis tombèrent dans l'eau quand la noctule tendit ses appendices avides vers la viande fraîche dont elle avait capté le fumet. Mais Elena vit que les lianes étaient trop courtes pour atteindre la bélandre. Elle s'autorisa à se détendre.

Soudain, un spasme parcourut la noctule. Sa tige rampa le long des branches du cyprès pour rapprocher sa fleur et ses lianes de leurs proies. Un couinement apeuré s'échappa des lèvres d'Elena.

— Baisse-toi, ordonna Mycelle en lui appuyant sur la tête.

Les côtés de la bélandre étaient si bas que la jeune fille vit quand même la noctule ramper vers eux. Des centaines de tentacules, certains plus épais que son bras, firent mine de fouiller le bateau. Jaston les repoussa à l'aide de sa perche tandis que la bélandre glissait à la surface de l'eau verte. Les lianes tentèrent de s'enrouler autour de la perche, mais le bois poli n'offrait aucune prise à leurs épines.

L'une d'elles réussit à franchir la garde du Maraîchin et voulut s'entortiller autour de sa poitrine. Er'ril s'interposa, l'épée à la main. Il y eut un éclair argenté, et l'appendice tranché

net retomba mollement dans l'eau. Jaston remercia le guerrier d'un signe du menton.

Dès qu'ils eurent dépassé la noctule et furent hors de son atteinte, le Maraîchin rinça minutieusement sa perche.

— Ces épines sont enduites de somnifère, expliqua-t-il, et une coupure est si vite arrivée !

Elena se tordit le cou pour observer la plante Carnivore avant qu'elle disparaisse dans le virage. Ses lianes se recroquevillaient de frustration, et ses pétales se refermaient. Elle attendrait la tombée de la nuit pour se rouvrir et tenter d'attirer des proies peu méfiantes avec son parfum. La jeune fille frissonna. Y avait-il dans ce marais une seule chose vivante qui n'essayât pas de manger les voyageurs ?

Bientôt, la bélandre atteignit un canal plus large, où un petit courant s'empara d'elle et l'entraîna paresseusement vers les profondeurs du cloaque. Jaston n'eut plus besoin d'utiliser sa perche pour propulser le bateau – seulement pour le manœuvrer. Sa tâche s'en trouva facilitée, et il devint un peu plus loquace. Elena soupçonnait cependant qu'il parlait pour se distraire plutôt que pour divertir ses compagnons.

Il leur expliqua quelles plantes contenaient des huiles aux vertus curatives et quels fruits étaient mortels dès la première bouchée. Il leur décrivit longuement les mœurs du kroc'an, un des plus gros prédateurs du marais : un Carnivore agressif, aux dents tranchantes comme des rasoirs, qui chassait dans l'eau, mais se reposait sur les berges boueuses. Sa peau écailleuse faisait un excellent cuir, et sa viande était riche en graisse ; aussi était-il une proie très recherchée par les chasseurs.

— Les kroc'an sont monogames et drôlement rancuniers. C'est pourquoi il faut toujours tuer les deux moitiés d'un couple : sans quoi, le survivant vous pourchassera pour venger son partenaire, expliqua Jaston. Mais, le pire, ce sont les femelles qui viennent de pondre. Elles sont capables d'attaquer votre bateau si vous avez le malheur de passer trop près de leurs œufs. La chasse au kroc'an est réservée aux Maraîchins expérimentés.

— Avec un peu de chance, nous n'en rencontrerons pas, dit Elena.

Jaston haussa les sourcils.

— Nous en avons déjà croisé une quinzaine depuis notre départ.

Elena en resta bouche bée. Elle n'avait rien vu.

— Ils se cachent parmi les roseaux. Tiens, en voici un, dit Jaston en le désignant avec sa perche.

Elena mit un bon moment à repérer les deux yeux noirs qui les observaient entre les touffes de jonc. Le museau du kroc'an affleurait tout juste à la surface du marais. Il ne remuait pas davantage qu'une bûche, et l'eau dissimulait la plus grosse partie de son corps, mais sa queue épaisse s'étalait sur la berge derrière lui. Il devait être aussi long que la bélandre.

— Ce n'est qu'un jeune mâle, commenta Jaston en le détaillant. Je doute qu'il se soit déjà accouplé. Un adulte mature peut faire le double de sa taille, et j'ai même entendu parler de spécimens géants capables d'engloutir mon bateau tout entier.

Elena se rapprocha de Mycelle.

Er'ril en avait assez de ces discussions sur la nature.

— Tu sais où on va ? demanda-t-il a Jaston.

L'homme défiguré hocha la tête.

— Ces canaux sont parmi les plus passants. Je peux nous emmener jusqu'à la limite de la zone cartographiée par les Maraîchins. Au-delà, il faudra faire confiance au pouvoir de Mycelle pour nous guider.

— Combien de temps encore avant d'atteindre cette limite ?

— Nous devrions y être d'ici le coucher du soleil. Les chasseurs savent que passer plus d'une nuit dehors, c'est courtiser la mort. « Un jour aller et un jour retour » : telle est la règle primordiale dans le marais.

— Pourquoi ?

— Parce qu'au-delà de la première nuit, le marais a assimilé ton odeur – et il commence à te traquer. Ceux qui ne sont pas revenus au bout de cinq jours sont considérés comme disparus corps et biens. Seuls une poignée d'hommes ont survécu plus longtemps que ça dans le cloaque, et la plupart d'entre eux sont revenus infirmes ou empoisonnés.

— Combien de temps Mycelle et toi avez-vous cherché la sor'cière la dernière fois ? demanda Er'ril.

— Sept jours, marmonna Jaston en fixant ses pieds. Personne d'autre n'avait jamais survécu si longtemps.

— Et, à ton avis, jusqu'où êtes-vous allés ?

Ce fut Mycelle qui répondit.

— Nous nous sommes enfoncés dans le marais pendant trois jours avant d'être forcés de rebrousser chemin. Et, à mon avis, nous n'avons qu'effleuré la lisière de ses sombres profondeurs. Pour atteindre son cœur, il nous faudra deux fois plus de temps.

Er'ril rumina cette information, les sourcils froncés.

— Mais, cette fois, la sor'cière nous laissera passer, fit remarquer Elena en relevant sa manche pour exposer les lianes enroulées autour de son bras. Elle m'a marquée pour m'obliger à venir. Elle ne va pas se cacher ni nous barrer le chemin.

Mycelle acquiesça.

— Peut-être. Mais comment prédire les réactions de quelqu'un qui a passé autant de temps dans cette contrée empoisonnée ?

— Depuis quand vit-elle ici ? s'enquit Er'ril.

— Ça fait plusieurs générations. Des siècles, même. Depuis la formation des Terres Inondées. Certains racontent que c'est elle qui a noyé toute la région.

Elena se redressa, interloquée.

— Comment ça, « noyé » ? Vous voulez dire que cette contrée n'a pas toujours été un immense marécage ?

— Non, répondit Er'ril sur un ton chagrin. Jadis, elle faisait partie des plaines de Standi.

Le traque-sang était accroupi dans l'eau peu profonde, parmi les grands roseaux qui bordaient Eau-Sèche. Il avait contourné la ville de radeaux jusqu'à su pointe sud. À cet endroit, la piste qu'il suivait s'enfonçait dans le marais ; aussi s'était-il arrêté pour réfléchir Pourquoi la sor'cière avait-elle décidé de braver les périls du cloaque alors qu'il aurait été si facile de longer la Faille jusqu'à la côte ? Cela n'avait pas de sens.

Torwren entra dans l'eau verte. Au bout de quelques pas, celle-ci se referma au-dessus de sa tête. Il continua à marcher avec aisance dans la vase qui recouvrait le fond. Le sang qu'il venait de boire réchauffait sa peau et assouplissait ses membres.

Lorsque des algues ou des racines tentaient de s'emparer de lui, il les repoussait en savourant sa vigueur toute neuve.

De gros prédateurs nageaient vers lui, ombres noires dont les crocs découverts brillaient dans l'eau boueuse. Mais, dès qu'ils apercevaient ses yeux rouges, ils se détournaient d'un puissant coup de queue et filaient sans demander leur reste. Quant aux anguilles qui s'entortillaient autour de ses chevilles et remontaient le long de ses jambes, le contact de sa peau les empoisonnait très vite, et leur carcasse flottait mollement jusqu'à la surface.

Torwren avançait, laissant un sillage de mort derrière lui. De temps en temps, il émergeait à l'air libre – non pour respirer, car son corps était au-delà de ces besoins triviaux –, mais pour renifler l'odeur de la sor'cière et vérifier qu'il ne s'écartait pas du bon chemin. Les occupants du marais ne lui opposant que peu de résistance, il progressait rapidement. Bientôt, songeait-il, il rattraperait sa proie et goûterait enfin son cœur.

Le soleil était à son zénith quand Torwren atteignit un courant plus fort que les autres. Il jura entre ses dents. Les flots allaient emporter la sor'cière plus vite que lui-même ne pouvait marcher. Les sourcils froncés, il pressa le pas tandis que le soleil entamait sa descente vers l'horizon, à l'ouest. Mais si le courant donnait un avantage à sa proie, la nuit toute proche était la meilleure alliée du traque-sang. La sor'cière avait besoin de dormir ; lui non. Il en profiterait pour combler son retard.

Tel un rocher qui dévale une montagne sans que personne puisse l'arrêter, Torwren continua à avancer, une détermination inébranlable brûlant dans ses prunelles rouges. Il se demanda une fois de plus pourquoi sa proie avait choisi cette route. Pensait-elle pouvoir le semer parmi les fondrières ?

Il sortit la tête de l'eau et renifla. Sa piste était claire et nette dans l'air humide. Non, jamais il ne perdrait sa trace.

Jamais.

La nuit était tombée quand la bélandre glissa vers un petit îlot. Une corde à la main, Jaston sauta sur la jetée minuscule qui s'avançait à la perpendiculaire de la rive boueuse.

— Nous allons camper ici, annonça-t-il en amarrant son

bateau.

Une cabane de pierre se dressait au sommet d'une petite butte. Elena l'observa avec envie. Elle semblait tellement plus substantielle que tout ce qui l'entourait ! Les rochers qui composaient ses murs avaient dû être amenés par bateau : nulle part dans le marais la jeune fille n'avait vu de matériaux de construction aussi solides. Même la porte semblait taillée dans du ferréol, un arbre inconnu dans cette contrée.

Er'ril descendit de la bélandre et, l'épée à la main, scruta le paysage alentour en quête d'une menace. N'en voyant aucune, il fit signe à Elena qu'elle pouvait le rejoindre. Mycelle suivit sa nièce, leurs paquetages dans les bras, et Fardale ferma la marche.

Jaston prit la tête du petit groupe. D'un coup de pied, il écarta un serpent qui paressait en travers du chemin. Le reptile se réfugia dans un bouquet de roseaux, mais Elena ne put s'empêcher de garder un œil sur l'endroit où il avait disparu tandis que le Maraîchin entraînait ses compagnons vers la cabane. Les serpents étaient notoirement vicieux.

Jaston poussa la porte. Bien que très épaisse, celle-ci ne possédait pas de verrou. D'un autre côté, quel voleur se serait aventuré jusque dans ce coin perdu ? raisonna Elena.

Leur guide leva sa lanterne à bout de bras. Il projeta sa lumière dans tous les recoins, et même sur les poutres du plafond. Son inspection fut rapide : la cabane était vide de tout mobilier, et elle ne possédait pas la moindre fenêtre.

— C'est bon, dit-il en s'effaçant pour laisser entrer les autres.

— Où sommes-nous ? s'enquit Elena, curieuse.

Elle s'avança prudemment dans l'unique pièce. Fardale la dépassa d'un pas léger et, le museau au ras du sol, se livra à sa propre inspection.

— C'est un refuge, un endroit où les Maraîchins peuvent se mettre à l'abri pour la nuit. Il y a en quelques autres en bordure du marais – mais aucun à plus d'une journée de voyage de la Faille.

— « Un jour aller et un jour retour », marmonna Er'ril.

Jaston acquiesça.

— Pour s'aventurer au-delà, il faut être fou ou suicidaire.

Sur ces paroles peu engageantes, les compagnons s'installèrent. Ils déroulèrent leurs sacs de couchage et mangèrent en silence leur dîner de poisson séché et de pain dur.

— Je prends le premier tour de garde, déclara Er'ril en époussetant les miettes de son pantalon.

— Le refuge est en pierre, lui rappela Jaston. Aucun prédateur ne peut y pénétrer. Il est inutile de monter la garde.

Er'ril fixa l'homme défiguré.

— Tu prendras le second.

Elena se glissa dans son sac de couchage, ravie de laisser aux autres le soin de guetter les serpents et les kroc'ans. Même si elle avait passé la journée à se tourner les pouces dans la bélandre, elle était épuisée. La tension de ce voyage en bateau la fatiguait davantage que la descente de la Faille.

Comme elle se remémorait les événements survenus depuis le matin, une question s'imposa à son esprit. Elle roula sur le dos et repéra Er'ril près de la lanterne. Le guerrier s'efforçait de régler la mèche pour baisser la lumière.

— Er'ril, appela-t-elle. Tout à l'heure, tu as dit que ce marais faisait partie des plaines de Standi, autrefois. Comment est-ce possible ?

Mycelle, qui était en train de s'installer dans son propre sac de couchage, s'interrompit pour jeter un coup d'œil au guerrier. Celui-ci poussa un soupir résigné et se lança.

— Avant que le Gul'gotha débarque sur nos rivages, il n'y avait pas de Faille. Cette région était aussi plate que le reste de Standi, et l'Archipel comptait deux fois plus d'îles qu'aujourd'hui. (Sa voix se fit distante ; son regard, mélancolique.) C'était une contrée magnifique, parsemée de collines boisées et traversée par d'innombrables ruisseaux qui coulaient depuis les Dents jusqu'à la côte. Quand j'étais jeune, je venais y chasser le cerf avec mon père. Une fois, même, il y a très longtemps…

Il n'acheva pas sa phrase.

— Et, ensuite, que s'est-il passé ? demanda Elena, l'arrachant à ses souvenirs.

Les sourcils froncés, Er'ril reporta son attention sur la jeune fille.

— Nous étions naïfs, aveugles et sourds à toute possibilité d'invasion. Mais, un jour, le sol trembla, annonçant l'arrivée du Seigneur Noir en Alaséa. C'était comme si la terre elle-même frémissait à son contact immonde. Au début, nous crûmes qu'il s'agissait d'un phénomène naturel. Les séismes étaient assez fréquents dans les zones côtières. Nous fûmes confortés dans notre erreur en apprenant qu'une monstrueuse éruption volcanique avait eu lieu dans le Nord. On nous raconta que le soleil avait disparu derrière un nuage de suie pendant près d'une lune, que des forêts entières avaient été changées en pierre par les cendres et la chaleur. Quand la fumée avait fini par se dissiper, un cône monstrueux se dressait là où il n'y avait qu'un terrain plat auparavant. Noir et nu, il ressemblait à une tumeur sur le profil de la côte.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Le site de Noircastel.

Des hoquets saluèrent cette révélation. Noircastel était le siège du pouvoir gul'gothan, une montagne creuse qui abritait une gigantesque cité souterraine.

Er'ril poursuivit son récit.

— Lorsque les secousses s'apaisèrent, nous pensâmes que le pire était passé. Puis des rumeurs inquiétantes parvinrent jusqu'à Val'loa. On racontait que la montagne vomissait des créatures abominables : des monstres ailés à la peau transparente.

— Des skal'tum, souffla Elena.

Er'ril acquiesça.

— Nos dirigeants voulurent se renseigner. Ils envoyèrent des éclaireurs qui ne revinrent jamais. Le temps de réaliser ce qui se passait, il était déjà trop tard. Le Seigneur Noir était bien installé dans sa forteresse volcanique, et les armées du Gul'gotha arrivaient à bord de flottes qui s'étendaient d'un bout à l'autre de l'horizon. Leur première cible fut Val'loa. Pendant de nombreuses lunes, le sang rougit les eaux de l'Archipel – mais, grâce à notre magie, nous parvînmes à tenir l'envahisseur à distance, expliqua le guerrier, les yeux brillants à l'évocation de ce souvenir glorieux.

Puis le feu de son regard se ternit.

— Hélas ! Le Chi finit par nous abandonner. Un à un nos mages plongèrent leur main dans la lumière pour régénérer leur pouvoir, et, un à un, ils n'en retirèrent qu'un moignon. Le cours de la bataille s'infléchit lentement. Les armées n'aines et les chiens de guerre du Gul'gotha atteignirent la côte ; aidés par les créatures de leur maître, ils marchèrent sur les Dents. Mais, après dix hivers de carnage, Val'loa avait encore assez de magie en réserve pour soutenir un très long siège. Depuis cet ultime bastion, nous luttâmes contre la domination absolue du Seigneur Noir sur nos contrées. Tant que Val'loa tenait encore debout, il restait de l'espoir. (Er'ril baissa les yeux.)

» Puis, un jour, un séisme monstrueux ravagea toute cette région. L'Archipel s'enfonça dans l'océan jusqu'à ce que seuls ses pics les plus vertigineux émergent encore des flots. Une portion de la côte se détacha des plaines et s'affaissa sur elle-même. Elle fut bientôt noyée par les rivières qui se jetaient au bas de la Faille. De l'air chaud remonta par les craquelures du sol, portant l'eau à une température idéale pour la création d'un cloaque, et les créatures qui peuplaient déjà les zones marécageuses en bordure de l'océan se hâtèrent de coloniser ce nouveau territoire. Ainsi naquirent les Terres Inondées.

Un silence pesant accueillit la conclusion de ce récit.

Au bout d'un long moment, Mycelle demanda :

— Et qu'advint-il de Val'loa ?

Er'ril se rembrunit.

— Nous crûmes d'abord que l'île entière allait sombrer. Mais, quand le séisme cessa enfin, les niveaux supérieurs de la cité se dressaient encore à l'air libre. Craignant de nouvelles attaques, les mages cherchèrent à dissimuler l'île pour faire croire au Seigneur Noir que Val'loa avait été engloutie et la Fraternité vaincue. Ils utilisèrent presque tout leur pouvoir résiduel pour créer un champ de dissimulation qui ne pourrait être pénétré qu'à l'aide d'une clé parmi trois existantes. Depuis ce bastion secret, ils espéraient mener une guérilla efficace contre le Gul'gotha. Mais ce fut une grosse erreur. La disparition de Val'loa démoralisa le peuple, qui ne tarda pas à rendre les armes. (L'expression d'Er'ril se durcit.) Ainsi les mages survivants offrirent-ils involontairement la victoire au Seigneur

Noir.

— M-mais comment le Gul'gotha a-t-il fait pour couler cette région ? demanda Elena.

Er'ril haussa les épaules.

— Nous ne l'avons jamais découvert.

Jaston prit la parole pour la première fois.

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, certains pensent que c'est l'œuvre de la sor'cière, murmura-t-il, l'air inquiet.

Er'ril frotta son menton mal rasé et se redressa.

— Quoi qu'il en soit, il se fait tard. Vous devriez dormir.

Personne ne protesta.

Chacun des compagnons s'abîma dans ses pensées en tirant son sac de couchage jusqu'à son menton. Elena ne parvint pas à trouver le sommeil. Son bras gauche la démangeait, et mille pensées se bousculaient dans son esprit. Si la sor'cière du marais était assez puissante pour provoquer un séisme, que pouvait-elle bien lui vouloir ? Et pourquoi avait-elle décidé de se montrer après s'être cachée si longtemps, mutilant ou tuant tous ceux qui la cherchaient ?

De légers ronflements s'élevèrent bientôt dans la pénombre de la cabane. Près d'Elena, Jaston gémit et se débattit contre des agresseurs invisibles. Dehors, le chœur nocturne des prédateurs et de leurs proies était un rappel constant des dangers qui attendaient les voyageurs. Elena rabattit son sac de couchage au-dessus de sa tête pour étouffer cette cacophonie. Elle tenta d'imaginer qu'elle était de nouveau chez elle, dans la ferme de ses parents. Au bout d'un moment, la fatigue eut raison d'elle, et le sommeil engloutit ses appréhensions.

Elle dormit profondément jusqu'à ce que quelqu'un lui saisisse le bras. Un hoquet sur les lèvres, elle ouvrit les yeux.

— Chut, souffla Er'ril en la tirant hors de son sac de couchage.

Elena repoussa ses couvertures et se leva. Elle ne savait pas combien de temps elle avait dormi ; elle sentait juste que minuit était déjà passé et l'aube encore loin.

Er'ril poussa la jeune fille derrière lui et fit face à la porte. Jaston et Mycelle étaient déjà debout. Le premier tenait un long couteau à écorcher, et la seconde avait dégainé ses deux épées.

Près d'eux, Fardale fixait le battant de ferréol, le poil hérissé.

Elena regarda autour d'elle, perplexe. Elle ne voyait vraiment pas où était le danger. Puis elle prit conscience du calme ambiant. Pas un bruit ne troublait la quiétude nocturne – pas un seul croassement, sifflement ou grognement.

Un silence de mort planait sur le marais.

Écartant un rideau de roseaux, le traque-sang prit pied sur l'îlot. Des algues trempées s'accrochaient encore à ses épaules. Sur son passage, quelques grenouilles s'enfuirent à grands bonds apeurés ou plongèrent dans l'eau peu profonde.

La cabane se dressait au sommet d'une petite butte. Il s'en approcha par-derrière et renifla son mur. Malgré l'épaisseur de la pierre, il sentit l'odeur de sa proie. Ses lèvres s'étirèrent en un sourire triomphant. Il avait enfin attrapé la sor'cière !

Torwren contourna la cabane. Pas de fenêtre ni d'autre porte, constata-t-il avec satisfaction. Donc, pas de possibilité de s'enfuir. Sa proie était prisonnière.

Il se dirigea vers l'unique entrée et s'accroupit devant le battant de ferréol. Ici, l'odeur était particulièrement forte. Il se redressa, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que le bateau du Maraîchin était toujours amarré à la jetée. À travers la brume, il vit la bélandre osciller doucement dans la brise nocturne.

Torwren fit face à la porte avec une grimace réjouie. Il savourait déjà sa victoire.

Tournant sa paume vers le haut, il conjura le feu obscur dans sa main. La lueur des flammes se refléta sur son visage de pierre noire. Il détendit violemment le bras. Sous l'impact de sa chair d'éb'ène, la porte explosa en mille morceaux qui traversèrent la cabane telle une nuée de fléchettes. Les débris n'étaient pas encore retombés lorsqu'il traversa le nuage de poussière et entra.

La cabane était vide, à l'exception de quelques sacs de couchage abandonnés à la hâte. Consterné, Torwren fouilla chaque recoin de l'unique pièce – en vain. Il n'y avait plus personne. Le feu obscur ruisselant sur sa peau, il se tourna vers la porte défoncée pour scruter la nuit.

La sor'cière lui avait peut-être échappé cette fois, mais, à présent, il savait qu'elle se méfiait. Bien déterminé à lui prouver ce qu'était un vrai chasseur, il sortit et se dirigea vers le rivage.

Bientôt, songea-t-il en s'immergeant dans l'eau noire du marais. *Bientôt, je goûterai son cœur*.

27

Au loin, une explosion étouffée résonna à travers le marais. Elena n'eut pas besoin de tourner la tête pour savoir qu'elle venait du refuge que les compagnons avaient fui en hâte.

— L'enfant disait la vérité, chuchota Mycelle. Quelqu'un nous poursuit.

Elena resta accroupie dans le fond du bateau tandis que le courant les emportait. Elle fixa l'étrange petit garçon nu qui se tenait debout à la proue. Roux et couvert de taches de son, il était, de toute évidence, l'un des enfants de la sor'cière du marais. Mais, malgré sa saleté, il ne la dégoûtait pas. S'il n'avait pas surgi juste à temps pour les prévenir, les compagnons auraient été acculés par leur poursuivant.

Peu de temps après qu'Er'ril eut tiré Elena de son sac de couchage, quelqu'un avait toqué très doucement à la porte du refuge. Er'ril avait jeté un coup d'œil prudent à l'extérieur. Un enfant aux cheveux de flammes et à l'air très agité se tenait sur le seuil. Il leur avait ordonné de déguerpir le plus vite possible.

— Laissez vos affaires, avait-il sifflé. Les morts n'ont pas besoin de sac de couchage.

Les compagnons avaient d'abord hésité à obtempérer. Puis Mycelle avait soupiré et rengainé ses épées jumelles.

— La sor'cière connaît cette contrée. Si elle nous conseille de fuir, nous ferions mieux d'écouter son messager.

Visiblement soulagé de trouver une alliée, l'enfant lui avait saisi le bras et l'avait tirée vers la porte.

— Le monstre arrive. Dépêchez-vous !

Er'ril était beaucoup moins convaincu. Il avait posé sa main sur l'épaule d'Elena pour la retenir.

Arrivé à la porte, le petit garçon avait levé les yeux vers lui.

— Je fais ça pour sauver ta sor'cière. Si tu tiens à mourir,

reste ici. Mais laisse-la partir.

Elena avait senti que ce n'était pas les paroles d'un enfant, mais celles de la sor'cière du marais qui s'exprimait par sa bouche.

Grommelant entre ses dents, Er'ril avait fini par pousser la jeune fille vers la porte.

Le petit garçon les avait entraînés à l'écart de la jetée.

— Par ici ! avait-il insisté alors que les compagnons rechignaient à le suivre.

Il les avait guidés jusqu'à une embarcation nichée au milieu des roseaux. C'était une barque grossièrement façonnée à partir de lianes épaisses, tressées ensemble et recouvertes de mousse jaune. Elle était plus petite que la bélandre, mais, sans leurs paquetages, les compagnons pouvaient y tenir à l'aise.

Pendant que Fardale reniflait l'étrange bateau, Jaston l'avait examiné d'un air sceptique. Puis il avait haussé les épaules et était monté à bord. Les autres l'avaient imité pendant qu'il cherchait une perche pour manœuvrer la barque. Mais, avant qu'il puisse finir son inspection, le bateau s'était détaché de la berge tout seul et dirigé vers les eaux plus profondes.

Lorsque la détonation retentit, il était déjà loin de l'îlot.

— On avance plus vite que le courant, constata Jaston sur un ton où se mêlaient crainte et émerveillement.

Les compagnons n'avaient plus de lanterne, et le marécage ressemblait à une caverne obscure autour d'eux. Même la lune et les étoiles étaient masquées par le brouillard.

— Il faut être fou pour voyager de nuit dans le marais, grommela Jaston, assis près de la poupe.

Le petit garçon lui jeta un coup d'œil, le visage déformé par une terreur exagérée.

— Alors, il vaut mieux que je rentre tout de suite.

Et il bascula par-dessus bord.

Er'ril tendit instinctivement le bras pour le rattraper. Puis il se ravisa et secoua la tête.

— Je déteste quand ils font ça.

— La sor'cière commence sans doute à fatiguer, lança Mycelle, qui avait pris place à côté d'Elena. Il doit lui falloir une énorme concentration pour diriger un de ses enfants de mousse.

Elle ne peut pas s'occuper de l'un d'eux et guider notre bateau en même temps. Les capacités d'un élémental ne sont jamais illimitées.

— Nous aurions dû être plus prudents, grogna Er'ril. Qui sait si cette histoire de monstre est vraie ?

— J'avais senti quelque chose, révéla Mycelle. Quelque chose de vague mais corrompu. Je ne peux toujours pas dire de quoi il s'agit, mais je suis certaine que notre poursuivant a été touché par la magie noire.

Cette déclaration mit un terme à la conversation. Parler dans l'obscurité mettait les compagnons mal à l'aise, comme si le seul son de leur voix risquait d'attirer d'autres prédateurs.

Le marais ne partageait pas leur appréhension. Très vite, sa petite musique de nuit s'éleva de nouveau dans les ténèbres. Des cris étranges se propagèrent à la surface de l'eau, ponctués de croassements, de bourdonnements et de hululements.

Soudain, quelque chose d'énorme plongea dans le cloaque, soulevant une gerbe d'éclaboussures à un jet de pierre de la barque. Elena se blottit contre Mycelle. Sa tante lui passa un bras autour des épaules.

— Et si tu essayais de dormir ? lui chuchota-t-elle à l'oreille.

Les ténèbres dissimulèrent l'expression incrédule d'Elena. Jamais elle ne trouverait le sommeil en pareilles circonstances.

Tandis que la barque glissait au travers de périls invisibles, les yeux de la jeune fille s'accoutumèrent progressivement à l'obscurité. Celle-ci n'était pas aussi absolue qu'elle l'avait d'abord cru. Au loin, d'étranges lueurs crevaient la brume l'espace de quelques battements de cœur avant de s'estomper. Des nuées d'insectes scintillants survolaient parfois le bateau. De la mousse phosphorescente était drapée sur les branches des arbres qui surplombaient le canal ; ses grands rideaux vert pâle se balançaient doucement au gré de la brise nocturne. À un moment donné, la barque traversa un étang, et les algues qu'elle agita émirent une radiance turquoise dans son sillage.

Les compagnons d'Elena ne perdaient pas une miette de ce spectacle.

— C'est si beau, murmura Mycelle.

— Méfie-toi de la beauté, répliqua Jaston. Dans le marais,

elle sert souvent à piéger les inconscients et à les entraîner à la mort. Souviens-toi du parfum de la noctule.

Comme pour appuyer les dires du jeune homme, une vipère passa devant la proue de la barque, son corps dessinant un ruban écarlate à la surface de l'eau tandis qu'elle s'éloignait.

— Tout de même, c'est bien agréable à regarder, soupira Mycelle.

Ainsi la nuit s'écoula-t-elle. Aucun des compagnons ne ferma l'œil, mais, en l'absence de menace directe, ils purent se détendre et apprécier les splendeurs cachées du marécage. Par moments, Elena comprenait presque l'attachement de Jaston envers cette région hostile.

Enfin, le ciel commença à pâlir à l'est. Et si le soleil fut le bienvenu, sa lumière brisa irrémédiablement la quiétude nocturne.

Autour des compagnons, les arbres étaient devenus si grands que leur cime disparaissait dans la nappe de brume. Leur tronc était aussi large que le refuge de pierre, et leurs racines enchevêtrées saillaient au-dessus de l'eau, créant des arches végétales. Des créatures aux ailes membraneuses et aux griffes aiguës étaient suspendues à leurs branches la tête en bas, visiblement endormies. Des araignées grosses comme des chiens étaient tapies au centre de monstrueuses toiles gluantes, un venin rouge dégoulinant de leurs crocs.

Elena détourna les yeux. Les araignées lui rappelaient trop la Horde de Vira'ni ; elle ne pouvait s'empêcher d'y voir un mauvais présage. Aussi s'appliqua-t-elle à étudier le canal pour se distraire.

L'eau que fendait la barque n'était plus verte, mais noire comme le ciel par une nuit sans étoiles. Une faune inquiétante s'agitait dans ses profondeurs. Des bancs de poissons aux dents si pointues qu'Elena les distinguait à trois ou quatre mètres de distance frôlaient la coque du bateau. Des traînées d'écume marquaient le passage de bêtes invisibles. Une énorme nageoire blanche creva la surface l'espace d'un instant, puis disparut de nouveau.

Un bruit d'éclaboussures attira l'attention d'Elena vers la droite. Un python rayé aussi large que la poitrine d'un og're

s'extirpait de la fourche d'un arbre et se laissait lentement glisser dans le canal. Il n'avait pas encore fini de se dérouler quand les occupants de la barque le perdirent de vue. Mais, partout où se posait le regard d'Elena, le marais grouillait de serpents. Des nœuds de vipères pâles s'entassaient sur la berge tels des monticules de neige, tandis que leurs cousines plus colorées festonnaient les branches des arbres à l'aplomb du canal. Le danger était partout – et pourtant, aucun des habitants du marais ne menaçait directement les compagnons.

— Ils… Ils nous laissent passer, marmonna Jaston.

— C'est la magie de la sor'cière qui doit les maintenir à l'écart, avança Mycelle.

— Et si votre fameuse sor'cière décidait de se montrer moins accommodante après nous avoir rencontrés ? lança Er'ril. Comment ressortirions-nous d'ici ?

Personne ne répondit.

Tandis que la barque s'engageait dans une large courbe, ce qu'Elena avait d'abord pris pour un îlot enfoui sous la mousse ouvrit un énorme œil noir et la fixa pendant quelques secondes avant de s'immerger dans un tourbillon de bulles.

La jeune fille s'enveloppa de ses bras. Même la chaleur du jour ne parvenait pas à dissiper le froid qui lui étreignait le cœur. Sa main droite se glissa sous sa manche gauche pour frotter les lianes qui recouvraient son bras. Sans sa magie, les compagnons n'avaient aucune chance d'échapper au marécage.

Près de la poupe, Jaston se leva pour saisir un fruit pendu à l'une des branches qui surplombaient le canal. Il le laissa tomber à ses pieds et parvint à en cueillir une demi-douzaine d'autres avant que la barque ait dépassé l'arbre.

— Des pommes des marais, dit-il en se rasseyant. Mais je n'en avais jamais vu de si grosses.

Il les distribua à ses compagnons. Sans leurs paquetages, ils n'avaient plus rien à manger ni à boire. Fardale fit rouler un des gros fruits rouges dans le fond de la barque, le poussant du museau et le reniflant avec méfiance. Elena eut besoin de ses deux mains pour tenir le sien. Elle plissa les yeux. Ça ne ressemblait pas du tout aux pommes de son verger natal.

Suivant l'exemple de Jaston, elle mordit dedans. Lorsque ses

incisives percèrent la peau du fruit, un jus sucré dégoulina le long de son menton. La chair de la pomme des marais était croquante et étrangement fraîche. Réalisant combien elle était affamée, Elena dévora le fruit en silence. Elle l'eut bientôt rongé jusqu'au trognon. Mais elle ne s'arrêta pas là : elle mâcha ses pépins et découvrit qu'ils avaient un léger goût de noisette.

L'étau qui lui comprimait le cœur se desserra comme par miracle. Elle avait mangé ! ce minuscule geste de survie dans une contrée aussi hostile suffisait à lui redonner courage. La tension de ses épaules se dissipa. Elle allait survivre à cette journée.

En fin d'après-midi, elle se surprit à s'assoupir tandis que la barque glissait imperturbablement au travers d'horreurs qui auraient pétrifié le plus courageux des hommes. Ne se souciant plus d'être attaquée, elle était désormais capable d'admirer le cycle de la vie dans cette étrange contrée : la mère kroc'an qui gardait jalousement ses œufs, le couple de grues au long bec qui montraient à leurs petits comment pêcher dans le canal, les deux tortues aussi grosses que des rochers qui se tournaient autour avant l'accouplement… Poison et danger omniprésent n'empêchaient pas la vie de continuer.

L'obscurité finit par engloutir de nouveau le marais. Elena cessa de lutter contre le sommeil. Son estomac était plein de patate d'eau, un tubercule aquatique qui poussait en chapelets. Jaston en avait sorti plusieurs du canal. Ce n'était pas très goûté, mais ça calait bien. Repue, la jeune fille s'allongea au fond de la barque, la tête calée sur le flanc de Fardale qui s'était roulé en boule à la proue.

Cette nuit, entourée de ses compagnons, elle se sentait en sécurité. Mais elle soupçonnait que cette tranquillité ne durerait guère. Aussi était-elle bien décidée a la savourer au maximum. Demain serait un autre jour, avec son lot d'inquiétude et de problèmes à résoudre.

En fermant les yeux, Elena se laissa bercer par la chanson du marais.

Le traque-sang marchait dans les profondeurs du marais. Ici, l'eau grouillait de créatures beaucoup plus grosses que lui, mais

qui s'écartaient quand même sur son passage. Leur odorat percevait la corruption de sa peau d'éb'ène, et cela suffisait à les faire fuir.

Torwren fit surface pour humer l'odeur de la sor'cière. Un léger parfum de foudre planait dans l'air. Il n'avait pas tardé à retrouver la trace de sa proie sur l'îlot du refuge. En étudiant la végétation piétinée, il avait compris qu'elle était partie à bord d'un deuxième bateau caché dans les roseaux. Mais même une inspection méthodique de la berge ne lui avait pas permis de deviner qui l'avait aidée.

Il avait été forcé de continuer la poursuite à pied, dans la vase et à travers des algues de plus en plus denses. Il l'avait suivie pendant le reste de la nuit et toute la journée d'après. La façon dont sa trace s'estompait lui disait qu'elle progressait plus vite que lui, et qu'elle était en train de le distancer.

Mais Torwren ne baissait pas les bras. Tant qu'il capterait une odeur, même ténue, la sor'cière ne pourrait pas lui échapper. Elle finirait bien par ralentir ou par s'arrêter – et il la rattraperait de nouveau. Et, cette fois, il serait mieux préparé.

Occupé à ruminer son échec, il ne remarqua pas tout de suite l'énorme prédateur qui avait osé s'approcher de lui. Il ne prit conscience de l'attaque que lorsque la bête fut sur lui. Avant qu'il puisse réagir, des mâchoires puissantes se refermèrent sur sa taille, l'arrachant à la boue. Des crocs dentelés raclèrent sur sa peau de pierre. Ses yeux flamboyants plongèrent dans les gros yeux noirs d'un hideux reptile – un monstre en étudiant un autre.

Le lézard des marais le secoua en donnant de grands coups de queue. Torwren se sentit comme une poupée de chiffon malmenée par un chien enragé. La créature devait peser cinq fois plus lourd que lui. À sa place, un n'ain normal serait déjà mort. Mais il ne risquait pas de se noyer, et sa peau d'éb'ène le protégeait contre les crocs de son agresseur. Aussi se contenta-t-il d'attendre pendant que les griffes de la bête patinaient sur son torse, cherchant vainement un point faible. Comme la plupart des créatures à sang froid, celle-ci était conçue pour attaquer par surprise et tuer rapidement sa proie. Les combats prolongés n'étaient pas dans sa nature. Elle ne tarderait pas à

abandonner la partie.

Torwren avait vu juste. Bientôt, le lézard donna des signes de fatigue. Ce n'était pourtant pas ses efforts qui l'affaiblissaient, mais le poison dont la peau du n'ain était enduite. Sa soif de sang avait recédé face à son instinct de survie ; il ne se démenait plus tant pour déchiqueter sa proie que pour se débarrasser d'elle. Malheureusement pour lui, Torwren ne l'entendait pas de cette oreille. Il s'accrocha au museau de la bête pour empêcher celle-ci de le déloger.

Quelques instants plus tard, le lézard s'immobilisa et flotta mollement jusqu'à la surface. Torwren se dégagea de sa gueule béante. Sur la berge, il repéra un creux peu profond, niché au milieu des roseaux et rempli d'œufs pareils à des rochers mouchetés.

Pas étonnant que la créature l'ait attaqué alors que tous les autres prédateurs l'évitaient soigneusement. Elle cherchait à protéger ses petits – et cela l'avait menée à sa perte. *Stupide bestiole*, songea Torwren en repoussant l'énorme carcasse.

Il huma l'air. Pendant qu'il combattait le reptile, l'odeur de la sor'cière avait encore diminué. En silence, il maudit la femelle lézard et son instinct maternel. Ce devait vraiment être affreux d'être guidé par ses forces incontrôlables – un simple pantin manipulé par des instincts primitifs, songea le n'ain en replongeant dans le marais à la poursuite de sa proie.

Peu avant l'aube, le mâle kroc'an découvrit la carcasse de sa femelle échouée sur la berge. Il la poussa du museau et inspecta leur nid. Les œufs étaient toujours intacts, mais, sans leur mère, les petits ne survivraient pas davantage que s'ils avaient été piétinés.

Levant la tête vers le ciel, le kroc'an poussa un hurlement de douleur et de rage dont l'écho fit taire toutes les créatures du marais plusieurs lieues à la ronde.

Il revint vers sa femelle. Immobile, elle semblait encore plus petite comparée à lui, qui faisait trois fois sa taille. Il enroula sa queue autour d'elle et l'attira tendrement vers lui pour une dernière étreinte. Pendant de longues minutes, il resta allongé contre elle – jusqu'à ce que sa colère prenne le pas sur son

chagrin.

Il se dégagea d'un coup de queue si puissant qu'il cingla le tronc d'un arbre voisin et le cassa en deux. Les narines frémissantes, il renifla le museau de sa femelle pour s'imprégner de l'odeur de la créature qui l'avait tuée.

Puis il entra dans l'eau et se mit en chasse.

Elena fut réveillée par les premières lueurs de l'aube. Elle se redressa et s'étira pour saluer ce jour nouveau. Fardale, qui lui avait servi d'oreiller, s'agita légèrement, mais n'ouvrit pas les yeux. Elle détailla ses compagnons. Ils dormaient tous – y compris Jaston, qui était censé prendre le dernier tour de garde, mais n'avait visiblement pas tenu jusqu'au matin. Assis à la poupe de la barque, le menton ballant sur sa poitrine, le Maraîchin ronflait doucement.

Elena avait une crampe dans le cou ; elle fit tourner sa tête pour la débloquer. Le bateau était encerclé par un mur de brouillard, remarqua-t-elle distraitement. Elle crut d'abord que le nuage vaporeux dissimulait la berge et la végétation alentour, puis réalisa qu'il n'était pas assez dense pour ça. En sursautant, elle promena un regard inquiet à la ronde.

Elle avait dû déranger Fardale, car celui-ci leva la tête, cligna des paupières et bâilla si largement que toutes ses dents étincelèrent au soleil. Il se redressa en scrutant l'eau autour de la barque. Elena le vit se raidir et tourner son regard vers elle. Une image se forma dans son esprit. *Un loup tombe d'une très haute falaise et dégringole dans le vide*.

Elle voyait très bien ce que Fardale essayait de lui dire. Tendant la main vers Mycelle, elle la prit par l'épaule et la secoua. Sa tante s'assit au fond de la barque, instantanément réveillée.

— Qu'y a-t-il, ma chérie ?

— Le marais a disparu, répondit Elena avec un large geste.

La lumière grandissante du jour soulignait la véracité de ses propos. Le brouillard était si mince que le regard portait à une bonne lieue – mais il n'y avait rien à voir. Même l'eau s'était éclaircie, passant du noir profond au bleu clair.

Er'ril et Jaston s'étaient redressés, eux aussi. Le Maraîchin

se racla la gorge.

— Le canal devait déboucher sur un lac, suggéra-t-il sur un ton embarrassé.

Il n'osait pas croiser le regard d'Er'ril : il savait qu'il avait failli à sa mission.

Er'ril poussa un gros soupir. Les bruits du marais résonnaient encore autour d'eux, mais faiblement. La barque devait être très loin de la rive.

Mycelle se détendit.

— La sor'cière fait toujours avancer le bateau. Nous continuons à nous diriger vers elle – peu importe par où nous passons.

— À moins qu'elle ait profité de notre sommeil pour nous perdre, répliqua Er'ril sur un ton dur.

Il jeta un coup d'œil entendu à Jaston. Le Maraîchin continua à fixer l'eau sans réagir, mais Elena vit ses joues s'empourprer.

Soudain, Fardale se mit à grogner. Toutes les têtes se tournèrent dans la direction qu'il observait. Une grosse masse sombre venait d'apparaître devant la barque. Tandis que la chaleur du soleil dissipait la brume, ses contours se précisèrent.

— C'est une île, dit Elena en détaillant les falaises abruptes qui semblaient monter jusqu'au ciel.

— Non, contra Er'ril.

La jeune fille plissa les yeux. Comme ils se rapprochaient des falaises, elle vit que celles-ci étaient en réalité des murs vertigineux qui jaillissaient du lac même. Leur pierre rongée par l'âge et les intempéries disparaissait en grande partie sous des rideaux de mousse. En guise de fenêtres, des trous noirs semblaient fixer les compagnons. D'énormes créatures aux ailes membraneuses, que l'approche de la barque avait dû déranger, surgirent par ces ouvertures en poussant des cris aigus qui donnèrent la chair de poule à Elena.

La jeune fille renversa la tête en arrière. Très loin au-dessus d'elle, elle aperçut des créneaux. Tandis que le bateau contournait l'énorme structure, elle remarqua que les murs s'incurvaient légèrement.

— Je connais cet endroit, siffla Er'ril.

— Vraiment ? lâcha Mycelle en se tordant le cou pour l'embrasser du regard.

— C'est Château Drakk, affirma froidement le guerrier. Ou du moins, ce qu'il en reste. Et ceci est le sommet de sa plus haute tour. Tout le reste de l'édifice a dû être noyé. (Il étudia les murs couverts de lichen, les lèvres retroussées comme s'il voulait mordre.) Quand cette région a été inondée jadis, la seule chose qui m'a un peu consolé, c'était de penser que Château Drakk avait été détruit.

— Pourquoi ? demanda Elena.

Er'ril secoua la tête.

— C'était le siège de la guilde des assassins : une bande d'empoisonneurs et d'étrangleurs qui agissaient dans l'ombre. Les enfants indésirables de nombreuses contrées voisines – les bâtards, les orphelins ou les infirmes – étaient vendus comme du bétail aux seigneurs du château.

— Et que devenaient-ils ?

— Des apprentis assassins, pour la plupart. Mais on racontait que les plus malchanceux servaient de cibles aux autres, pour les aider à parfaire leur entraînement.

Elena ouvrit de grands yeux.

— Et ce n'était que l'une des nombreuses rumeurs qui couraient sur Château Drakk, poursuivit le guerrier sans se départir de son expression orageuse. Certaines affirmaient qu'un véritable trésor était enfoui dans ses sous-sols – l'argent économisé par la guilde au fil des siècles. D'autres évoquaient des armes si dangereuses que seul un assassin expérimenté pouvait les manier sans se blesser.

La courbe de la tour révéla un escalier de pierre qui émergeait du lac et montait jusqu'aux remparts. La barque glissa jusqu'à son pied et s'immobilisa.

En silence, les compagnons fixèrent les marches couvertes de mousse. La température avait beaucoup monté depuis le lever du soleil, et une fine pellicule de sueur luisait sur leur visage.

— Il semble que quelqu'un ait survécu à Château Drakk, commenta Mycelle.

— La sor'cière, ajouta inutilement Jaston.

Aucun d'eux ne fit mine de quitter le bateau jusqu'à ce qu'Elena remarque l'eau qui s'infiltrait dans le fond.

— On coule !

Er'ril et Jaston sautèrent sur l'escalier et tendirent la main aux deux femmes pour les aider à descendre. Fardale les rejoignit d'un bond.

Massés les uns contre les autres, ils regardèrent sombrer leur unique chance d'échapper au marécage. D'énormes nageoires fendirent la surface du lac, convergeant vers l'embarcation qui s'enfonçait dans les flots. Er'ril poussa ses compagnons quelques marches plus haut lorsque l'un des prédateurs fit brièvement surface. Un gros œil noir apparut au-dessus d'une énorme mâchoire garnie de centaines de crocs.

— Apparemment, c'est ici que la sor'cière voulait nous conduire, lâcha Mycelle.

— Et nous garder, maugréa Elena en observant le ballet des nageoires.

Er'ril fit signe à Mycelle de monter.

— Allons voir ce qu'elle attend de nous.

Flanquée de Fardale, la sourcière prit la tête du petit groupe. L'escalier était juste assez large pour que deux personnes puissent l'emprunter de front. Er'ril resta tout près d'Elena tandis que Jaston fermait la marche, protégeant leurs arrières avec son couteau à écorcher.

Ils montèrent en silence jusqu'à ce que le lac soit très loin en contrebas, sans qu'ils aient pour autant l'impression de s'être rapprochés des remparts. Ils devaient faire attention à ne pas glisser sur la mousse ou se prendre les pieds dans les lianes qui recouvraient les marches ; aussi progressaient-ils assez lentement. Midi était déjà passé depuis longtemps quand ils atteignirent enfin le sommet de l'escalier.

Une grande porte métallique se dressait devant eux, leur barrant l'accès à la tour.

Elena leva la tête. Les remparts ne se trouvaient plus que quelques étages au-dessus d'eux. À leur aplomb, un énorme chaudron de cuivre verdi par l'âge était suspendu entre deux piliers couverts de lichen.

Mycelle remarqua la direction du regard de sa nièce.

— Ça sert à verser de l'huile bouillante sur l'ennemi en cas de siège. Si quelqu'un tentait de prendre cette tour, l'escalier se changerait en piège mortel. As-tu remarqué les petites ouvertures dans le mur pendant que nous montions ?

Elena acquiesça. Elle les avait prises pour des trous de souris.

— Les défenseurs les utilisent pour piquer les assaillants avec des lances et les pousser dans le vide, expliqua Mycelle.

Avec une grimace, Elena s'écarta du chaudron et des ouvertures les plus proches tandis qu'Er'ril tentait d'ouvrir la porte. Mais celle-ci était verrouillée.

— Et maintenant ? demanda le guerrier en se tournant vers ses compagnons.

— On pourrait peut-être frapper, suggéra Elena.

Er'ril la fixa comme si elle était demeurée, mais Mycelle se contenta de hausser les épaules.

— Pourquoi pas ?

En secouant la tête, Er'ril dégaina son épée et utilisa le pommeau pour toquer trois fois au battant. L'impact de l'argent contre le fer forgé engourdit les tympans des compagnons et se répercuta sur la surface immobile du lac. Dès que son écho mourut, Er'ril refit face à ses amis.

— Vous avez d'autres idées du même… ?

Le cliquetis d'un loquet se fit entendre derrière lui, le dissuadant d'achever sa phrase. Tous les regards se tournèrent vers la porte. Celle-ci s'ouvrit avec un grincement de gonds rouillés et une insupportable lenteur.

Cette fois, les compagnons n'eurent pas besoin qu'Er'ril leur ordonne de reculer. Le guerrier se plaça devant Elena, son épée pointée vers l'ouverture. Un grondement sourd monta de la gorge de Fardale tandis que Mycelle dégainait ses lames jumelles et que Jaston brandissait son couteau.

Une créature de rêve apparut sur le seuil. Toute en jambes fuselées et en courbes appétissantes, elle s'avança pour saluer ses visiteurs. Elle portait une robe de soie blanche brodée de feuilles vertes, de fleurs jaunes et de lianes qui s'entortillaient délicatement autour de sa silhouette voluptueuse. Ses boucles rousses cascadaient jusqu'à sa taille, encadrant un visage en

forme de cœur. Un sourire chaleureux, dépourvu de la moindre duplicité, étira ses lèvres pleines et fit briller ses grands yeux bleus.

— Salut à vous, voyageurs, dit-elle d'une voix douce. (Sans prêter la moindre attention aux trois épées et au couteau braqués sur elle, elle s'effaça et, d'une main aussi délicate que de la porcelaine, leur fit signe d'entrer.) Soyez les bienvenus. Mes enfants vous ont préparé un repas chaud.

Une délicieuse odeur de miel et de pain frais s'échappait par la porte de la tour, se mêlant à un fumet de bœuf rôti. Mais, si tentante que soit l'invitation de la femme, pas un des compagnons ne bougea.

— Qui êtes-vous ?

Son sourire se changea en une grimace amusée.

— La sor'cière du marais, bien entendu. N'ayez pas peur, je vous en prie. Je ne vous veux aucun mal.

Mycelle fut la première à s'avancer, mais ce fut sur un ton soupçonneux qu'elle répliqua :

— Vous nous pardonnerez si le fait d'avoir ensorcelé une enfant innocente nous fait quelque peu douter de votre sincérité.

La femme parut blessée par ces paroles.

— Je m'excuse pour la grossièreté de mon invitation, dit-elle d'un air subitement grave. Mais j'ai dû mobiliser tout mon pouvoir pour vous envoyer un message jusqu'à Ruissombre, et il était crucial que vous passiez par ici avant de vous rendre à Val'loa.

La mention de la cité engloutie délia la langue d'Er'ril.

— Comment se fait-il que vous sachiez autant de choses sur nous ?

— Entrez. Je vous expliquerai tout pendant le dîner.

Les compagnons ne firent pas mine de bouger.

— Libérez d'abord la petite, exigea Mycelle. Ensuite, nous pourrons parler.

La sor'cière du marais inclina la tête et fit signe à Elena d'approcher.

— Viens ici, mon enfant. Montre-moi tes mains.

Elena consulta Mycelle du regard. La sourcière ayant

acquiescé, elle ôta ses gants et gravit prudemment les dernières marches. Mycelle et Er'ril la suivirent ; sa tante rengaina une de ses épées et lui posa la main sur l'épaule.

Lorsque la jeune fille atteignit la porte, deux lames l'encadraient : l'épée en argent d'Er'ril sur sa gauche, l'épée en acier de Mycelle sur sa droite. Pourtant, elle se retint de frémir quand la sor'cière du marais prit ses mains nues.

Son inquiétude n'était pas fondée. Ce fut avec des gestes très doux que la femme s'agenouilla devant elle pour examiner ses doigts, ses paumes et ses poignets.

Elle commença par sa main écarlate.

— Du feu sor'cier, marmonna-t-elle en jetant un bref coup d'œil vers le soleil, qui descendait vers l'horizon à l'ouest.

En soupirant, elle reporta son attention sur la main gauche d'Elena et tripota les lianes qui la recouvraient. Puis elle joignit les deux mains de la jeune fille entre les siennes et la fixa droit dans les yeux.

— Tu ne connais pas encore la moitié de ton pouvoir véritable, mon enfant, fit-elle tout bas.

Lorsqu'elle se releva, Elena capta une bouffée de son parfum. Celui-ci lui parut étrangement familier.

Avant qu'elle puisse se souvenir où elle l'avait déjà senti, la sor'cière la lâcha, se redressa et pivota vers ses compagnons.

— Je suis désolée, dit-elle en reculant d'un pas. Je ne pourrai pas lever le sort avant la tombée de la nuit.

Les deux épées pointées sur elle se levèrent un peu plus haut.

— C'est la vérité, insista-t-elle. Je n'ai pas dépensé tant d'énergie, je ne vous ai pas fait faire tout ce chemin juste pour vous tuer. J'ai besoin de la magie de cette enfant. Mais, pour m'aider, elle doit avoir accès à ses pouvoirs. (Du menton, elle désigna la main gauche d'Elena.) Je ne lui ai pas envoyé l'étrangleuse pour lui voler sa magie. Simplement, c'était le seul moyen de m'assurer qu'elle viendrait ici et qu'elle m'écouterait. Une fois débarrassée de mon sort, elle choisira si elle accepte de coopérer avec moi ou non. Dans un cas comme dans l'autre, vous serez libres de partir. Tout ce que je lui demande, c'est d'écouter ma requête.

Les épées s'écartèrent légèrement.

Mycelle fut la première à parler, et ce fut à Er'ril qu'elle s'adressa.

— Elle est la seule à pouvoir lever le sort qui pèse sur Elena. Ça ne nous coûte pas grand-chose de l'écouter en attendant le coucher du soleil.

Er'ril se rembrunit, mais il savait que le problème n'était pas de ceux qu'on peut résoudre par la force. Il baissa son épée.

Le sourire chaleureux s'épanouit de nouveau sur les lèvres de la sor'cière.

— Parfait. Entrez donc, et nous bavarderons autour d'un bon dîner.

Elle précéda les compagnons à l'intérieur de la tour. Sa démarche était si gracieuse qu'Elena se sentit plus empotée qu'une vache à côté d'elle. Elle examina d'un air envieux la silhouette élancée de la femme et sa cascade de cheveux roux. Les paroles de Jaston lui revinrent en mémoire. *« Méfie-toi de la beauté. Dans le marais, elle sert souvent à piéger les inconscients et à les entraîner à la mort. »*

Succédant à l'escalier inondé de soleil, le hall de la tour lui parut bien sombre et confiné. Mais ce ne fut pas sa fraîcheur qui la fit frissonner. Dans cet espace clos, Elena capta de nouveau le parfum de la sor'cière et reconnut son odeur douceâtre. Elle revit l'énorme fleur violette qui sentait si bon et les malheureuses créatures prises dans son étreinte mortelle. En silence, elle prononça son nom : *noctule*.

Er'ril examinait la femme assise face à lui. Contrairement à ses compagnons, le guerrier n'avait pas d'appétit pour les mets délicats qui s'étalaient sur la table en chêne massif : l'assortiment de pain noir et de confitures, les fines cosses de haricots des marais baignant dans une sauce au beurre et au citron, les steaks de sanglier grillés à point. Il se contentait de siroter une chope de bière brune en étudiant leur hôtesse.

La sor'cière avait attaché ses boucles rousses avec un ruban vert pour superviser le service. Elle s'était présentée sous le nom de Cassa Dar, mais n'avait rien dit de plus pendant qu'elle vérifiait la cuisson du gibier ou remuait le contenu d'une marmite. Une fois les assiettes remplies, elle s'était installée

face à Er'ril, mais n'avait plus eu d'yeux que pour la jeune fille assise à côté de lui.

Elena grignotait une tartine de confiture aux fruits rouges. À la crispation de ses épaules, Er'ril devinait que le regard de la sor'cière lui pesait. Mais elle n'avait nul besoin de s'en faire. Mycelle avait pris place de l'autre côté d'elle. La jeune fille était en sécurité entre les épées de ses deux protecteurs.

Quant au reste de leur groupe, Fardale était allongé par terre à droite de la sor'cière, et Jaston se tenait très raide sur sa chaise à gauche de leur séduisante hôtesse, faisant de son mieux pour dissimuler le côté abîmé de son visage.

Les seuls autres occupants de la pièce étaient les serviteurs de Cassa Dar : trois jeunes garçons en pantalon brun et chemise blanche. Plantés devant l'âtre dans lequel crépitait un bon feu, ils surveillaient la table comme des vautours, attendant qu'une chope ou une assiette se vide pour la remplir de nouveau.

Enfin, la sor'cière du marais reporta son attention sur Er'ril.

— Tu brûles de me poser tant de questions, homme des plaines ! Je dois mettre ta patience à rude épreuve. Peut-être devrais-je parler pour te soulager.

— Vous vous méprenez, répliqua Er'ril. Tout ce que je veux, c'est qu'Elena soit débarrassée de votre enchantement. Je me fiche de vos histoires comme d'une guigne.

Loin de se vexer, Cassa Dar eut un sourire amusé.

— Donc, tu n'es pas curieux de savoir pourquoi une sor'cière vit à Château Drakk ?

Le guerrier la fixa sans répondre.

— Lui, peut-être pas, mais moi si, intervint Mycelle. Comment êtes-vous arrivée dans ce marais ?

Cassa Dar tourna son regard vers la sourcière.

— Arrivée dans ce marais ? répéta-t-elle. J'ai toujours habité ici. C'est le marais qui est venu à moi.

Mycelle fronça les sourcils.

— Voulez-vous dire que vous étiez déjà ici avant que la région soit inondée ?

— Et même bien avant. Je suis entrée dans la guilde des assassins comme apprentie, une dizaine d'hivers avant le grand cataclysme.

Une expression choquée se peignit sur le visage de tous les convives.

— Mais… Ça veut dire que vous avez plus de cinq siècles – que vous êtes aussi vieille qu'Er'ril. C'est impossible ! À moins que… Qu'un pouvoir quelconque prolonge votre existence.

Cassa Dar haussa les épaules.

— Mon sang est riche en magie élémentale. Mais vous connaissez la nature et la force de mon pouvoir. Bien que considérable, il ne saurait arrêter le vieillissement.

— Alors, comment… ? s'étonna Mycelle.

Cassa Dar leva une main.

— Vous faites une fixation sur des détails.

— En effet, dit froidement Er'ril. Si vous dites la vérité, prouvez-le. Montrez-nous votre marque d'assassin.

Il s'attendait à ce que Cassa Dar invoque une excuse quelconque pour se dérober. Au lieu de quoi, elle se pencha vers une des épaisses chandelles qui éclairaient la table et inclina la tête sur le côté. D'une main, elle rabattit son épaisse chevelure sur son épaule gauche, révélant le tatouage caché derrière son oreille droite : une dague ensanglantée tracée à l'encre rouge et noire. Une tige s'enroulait autour de la lame, et une petite fleur se détachait sur le manche.

— De la belladone, révéla Cassa Dar. J'étais une empoisonneuse.

Er'ril eut une grimace dégoûtée qui n'échappa pas à son interlocutrice.

— Le poison n'est qu'un instrument – une arme, comme ton épée ou la magie d'Elena. Pourquoi le juges-tu si durement ? Son utilisation requiert autant de compétence que le maniement de ton épée. Quelle quantité d'orteigne faut-il pour neutraliser un homme au lieu de le tuer ? Quelles plantes tuent rapidement et sans souffrances, et lesquelles prolongent l'agonie de leurs victimes ? Comme doit-on traiter une lame pour qu'une simple égratignure garantisse l'infection ou la mort immédiate ? (Du menton, Cassa Dar désigna les plats posés sur la table.) Et comment prépare-t-on des poisons que la langue ne peut détecter ?

L'expression horrifiée de ses invités lui arracha un sourire.

— N'ayez crainte. Je vous ai dit que je ne vous voulais pas de mal, et je n'ai qu'une parole. Si je souhaitais votre mort, j'aurais déjà pu vous tuer d'un millier de façons. Donc… Si tu as fini de me tester, Er'ril, peut-être pourrions-nous passer à des sujets plus pertinents.

Le guerrier ne se laissa pas troubler.

— Encore une question. Que sont devenus les autres membres de votre méprisable caste ?

— Ma méprisable caste ? répéta Cassa Dar en haussant un sourcil. Décidément, tu es bourré de préjugés, homme des plaines. Sache que le maître de ce château avait une âme aussi noble que la tienne. Il payait pour recueillir les enfants abandonnés d'Alaséa et de maintes autres contrées. Il nous nourrissait, nous vêtait, soignait nos blessures et nous donnait une éducation. Il a fini par se sacrifier pour libérer les survivants de la guilde pendant que les eaux montaient et envahissaient le château. C'est pourquoi je ne te permets pas de remettre son œuvre en cause.

— Son œuvre ? Il créait des tueurs !

— Les académies martiales font-elles autre chose ? Vous enseignent-elles à utiliser vos épées pour tricoter des pull-overs ? Dérober une vie d'un coup d'épée n'est pas plus noble que de le faire en mélangeant de la poudre à une boisson. Le résultat est toujours le même : la mort.

— Et les rumeurs disant que les enfants les plus faibles servaient de cibles aux autres ?

— Ce n'était que cela : des rumeurs. Dans notre bibliothèque, j'ai lu l'histoire de la guilde depuis la construction de Château Drakk. Les assassins ont toujours servi leur pays et leur seigneur aussi loyalement et justement que n'importe quel chevalier. Les anciens formaient un conseil qui débattait du bien-fondé de chaque mission avant de l'accepter. Nous ne tuions pas pour satisfaire les caprices de petits seigneurs souhaitant se débarrasser de personnes gênantes.

— Donc, vous poignardiez des gens au milieu de la nuit, mais vous le faisiez noblement ? ricana Er'ril.

— Certaines difficultés doivent être aplanies avec la plus grande discrétion. Parfois, un bataillon d'hommes en armes

n'est pas le meilleur moyen de régler un problème. Parfois, mieux vaut un couteau bien placé ou une petite dose de poison pour faire disparaître un fauteur de troubles. (Du menton, Cassa Dar désigna Mycelle.) Parfois, de petites fioles de jade permettent de prévenir bien des dangers futurs.

La sourcière écarquilla les yeux.

— Vous connaissez donc ma mission ?

Cassa Dar fit signe à l'un des serviteurs d'approcher.

— Vous avez rencontré mes enfants, dit-elle en lui posant la main sur l'épaule. Ce sont des agrégats de mousse et d'illusion. Ils me servent d'yeux et d'oreilles dans le marais, voire au-delà. Je n'ignore pas grand-chose de ce qui se passe sur mon territoire – la cité de Ruissombre incluse. Quand une autre sor'cière est arrivée, j'ai observé, écouté… et acquis la conviction que sa magie constituait peut-être une chance de salut.

— Pour qui ? demanda Mycelle, méfiante.

Cassa Dar leva une main.

— Chaque chose en son temps. Mais je peux d'ores et déjà vous dire que vos amis ont échappé à la destruction de la Citadelle et embarqué sur une barge à destination de la côte.

Elena, qui était affalée sur sa chaise, se redressa brusquement.

— Ils ont trouvé Méric ?

— L'el'phe ? Oui. Il était blessé mais toujours vivant. Je crains de ne pouvoir vous donner plus de détails. Projeter mon pouvoir à une telle distance sape mes forces. Sachez néanmoins que lorsque vos amis ont fait écrouler la Citadelle, quelque chose s'en est échappé – une créature qui vous traque depuis lors.

— Celle qui a essayé de nous attaquer au refuge ? devina Jaston.

Cassa Dar acquiesça.

— Je n'ai pas réussi à l'identifier. Je sais juste qu'elle était noire et difforme. Sa magie brouille ma vision. Depuis que vous lui avez échappé, elle est devenue plus méfiante et reste cachée dans l'eau. Je l'ai perdue quelque part dans les profondeurs du marais. Mais peu de créatures sont capables de traverser cette région sans mon aide.

Er'ril sentait croître en lui un respect involontaire pour cette femme qui, au fil des siècles, avait su affûter son don élémental et en faire un outil formidable. Mais pouvait-il lui faire confiance ? Il regretta que Kral ne soit pas là pour lui dire si elle mentait ou non.

— Alors, pourquoi nous avez-vous aidés ?

— Pour proposer un marché à votre sor'cière, répondit Cassa Dar.

— Quel genre de marché ?

— Je lèverai mon ensorcellement quoi qu'elle décide, mais je peux aussi lui fournir un instrument précieux pour lutter contre le Cœur Noir. Tout ce que je lui réclame en échange, c'est une minuscule promesse.

Er'ril plissa les yeux.

— Laquelle ?

— Quand vous en aurez terminé avec cet instrument, vous le ramènerez dans sa contrée d'origine, à sa place légitime.

— Où ça ? demanda Elena.

Cassa Dar se leva et fixa tristement la jeune fille.

— Avant de commencer à négocier, je dois dissiper toutes mes illusions.

Elle se secoua comme pour faire tomber un vêtement déboutonné. Des morceaux de lianes et des plaques de mousse se détachèrent de son corps, révélant sa véritable apparence.

Face aux compagnons se tenait une créature difforme, trapue et livide. L'âge courbait son dos, et ses seins affaissés pendaient jusqu'à sa taille. Son visage était si ridé qu'on avait du mal à en distinguer les traits. Mais dans ses yeux noirs brillait toujours l'intelligence de la sor'cière nommée Cassa Dar.

Er'ril sut tout de suite à qui il avait affaire. Il avait déjà combattu de telles créatures quand le Seigneur Noir était arrivé en Alaséa.

— Vous êtes une n'aine !

Elena vit Fardale et Jaston reculer précipitamment. Le loup gronda et se réfugia de l'autre côté de la pièce. Bientôt, tout leur petit groupe se trouva rassemblé face à Cassa Dar, à l'abri derrière la massive table de chêne.

— Oui, je suis une n'aine, admit la sor'cière, le visage tourné pour ne pas exposer sa hideur à la lumière des chandelles. (Même sa voix avait perdu toute douceur ; son timbre rocailleux écorchait les oreilles des compagnons.) Mais, tout comme vous avez méjugé les assassins il y a quelques minutes, vous êtes en train de méjuger mon peuple.

— Oserez-vous prétendre que vos armées n'ont pas ravagé nos contrées ? cracha Er'ril, sa lame d'argent à la main.

Cassa Dar baissa la tête.

— Non. Mais, avant de porter des accusations, écoutez-moi. Je…

— Nous n'avons pas de temps à perdre avec votre méprisable histoire, coupa Er'ril sur un ton brûlant. (Ses joues étaient rouges de colère. Jamais Elena ne l'avait vu aussi agité.) J'ai vu un de mes cousins se faire tailler en pièces par les chiens de guerre que vos seigneurs tenaient en laisse. Ils ont ri de l'entendre hurler. Et vous me demandez de vous écouter ? (La voix du guerrier monta dans les aigus.) Puisse votre peuple être maudit à jamais !

Elena vit Cassa Dar frémir et courber le dos sous cet assaut verbal. Quand elle releva la tête, des larmes ruisselaient sur ses joues ravinées.

— Si ça peut te soulager, nous avons déjà été maudits, homme des plaines. (La douleur était presque palpable dans sa voix rauque.) Nous l'étions avant même de débarquer sur vos rivages.

Avant qu'Er'ril puisse recommencer à cracher sa bile, Elena lui posa une main sur le bras. Le guerrier la foudroya du regard, et elle dut se raidir pour ne pas flancher.

— Moi, j'ai envie d'entendre son histoire, dit-elle doucement.

Er'ril ouvrit la bouche pour protester. Elle lui pressa le bras.

— J'ai *vraiment* envie de l'entendre.

Er'ril se dégagea en acquiesçant, comme s'il n'osait pas prononcer une seule syllabe de peur d'exploser. Alors, Elena se tourna vers la sor'cière.

— Je vous écoute.

La créature hocha la tête, mais ne dit rien. Après avoir pris quelques instants pour rassembler ses idées, elle se lança.

— Jadis, dit-elle à voix basse, nous vivions en paix dans les montagnes au sud du Gul'gotha. Nous forgions des armes et des outils dont nous faisions le commerce avec les communautés humaines du Nord. Parfois, même, nous traversions l'océan pour aller les vendre dans les contrées alentour. Tel est le souvenir que je garde de mon peuple et de mon pays natal. Je me revois encore courir dans les tunnels où je jouais à cache-cache avec mon frère. J'entends encore notre mère nous gronder et notre père nous encourager. Je me souviens du chant des marteaux qui frappaient sur les enclumes, de son écho qui se répercutait à travers la vallée, des flammes d'une centaine de forges brillant comme des étoiles au flanc de la montagne.

Le regard dans le vague, la n'aine marqua une pause. Quand elle reprit la parole, ce fut d'une voix beaucoup plus dure.

— Mais, un jour, tout changea. Une équipe de mineurs de fond découvrit une veine d'un minerai nouveau, des lieues en dessous de la surface. Jamais encore ils n'avaient vu de pierre semblable, plus noire que du charbon et résistante à tous leurs outils. Bien déterminés à l'extraire, ils l'attaquèrent avec l'instrument suprême du royaume : le Try'sil, ou marteau de tonnerre. On racontait que son métal imprégné de magie pouvait briser n'importe quelle pierre. Et cela se révéla exact. Les mineurs remontèrent leur découverte à la surface et la baptisèrent « éb'ène ». Tous les seigneurs n'ains en réclamèrent un morceau pour le façonner et prouver leur dextérité. Des coupes, des assiettes, des épées et même des statues furent ainsi fabriquées.

» Nous devions payer très cher ce subit engouement. Au contact de la pierre, notre peuple se transforma. Notre royaume lui-même ne fut pas épargné. Le sol devint stérile. Des volcans se formèrent ; des séismes se succédèrent sans interruption ou presque. Des cendres et des gaz toxiques obscurcirent le ciel. Des créatures venimeuses – les mul'gothra et les skal'tum – surgirent d'abîmes profondément enfouis sous la montagne.

» Puis le Seigneur Noir apparut, comme sorti des boyaux de la terre. Certains dirent que c'était un n'ain qui avait succombé à la magie noire de l'éb'ène ; d'autres affirmèrent qu'il venait de l'intérieur de la pierre, et que les mineurs l'avaient libéré de sa

tombe minérale en creusant. Personne ne connaissait sa véritable nature, mais chacun se rendait compte que la corruption se répandait peu à peu au sein de notre peuple. Certains tentèrent de la combattre ; d'autres préférèrent s'enfuir. Mes parents me vendirent aux assassins, non pour l'argent que ça leur rapporterait, mais pour me mettre à l'abri. Je fus envoyée en Alaséa avant que le Seigneur Noir referme l'étau de son pouvoir sur les contrées n'aines.

Cassa Dar tourna son regard vers Er'ril.

— Moi aussi, j'ai vu ce qu'il était advenu de mon peuple. C'est une armée n'aine qui mit le siège à Château Drakk, massacrant mes professeurs et mes amis Quand elle arriva avec ses cohortes de monstres, je vis la mort dans les yeux de ses guerriers, et je sus qu'ils étaient sous l'emprise de l'éb'ène, jusqu'au dernier. Les anciens de la guilde réclamèrent l'aide des hameaux voisins pour la repousser, mais nos messagers se firent injurier et cracher à la figure. Autant pour la prétendue noblesse de cœur des Standi !

C'était au tour de la sor'cière de s'échauffer. Elle foudroya Er'ril du regard.

— Mais leur mesquinerie leur coûta très cher. Car dans les rangs de l'armée n'aine qui assiégea Château Drakk se trouvait un garde noir. Si les malegardes sont liés à leurs talismans d'éb'ène, les gardes noirs ne font qu'un avec la pierre – et cela les rend presque invulnérables. Nous attaquâmes l'épouvantable créature avec toute notre magie et toutes les armes de notre arsenal, mais aucune ne parvint à percer sa peau. Tel un ouragan, elle nous balaya en tuant tous ceux qui se dressaient sur son passage. Pendant que nous montions nous réfugier dans les étages supérieurs de la tour, elle descendit au sous-sol. Moi seule devinai son véritable objectif. Moi seule connaissais l'arme qu'elle tenait dans son poing noir. Elle était venue à Château Drakk avec le Try'sil.

— Pour quoi faire ? demanda Elena alors que la sor'cière marquait une pause.

Cassa Dar essuya la sueur qui perlait sur son front, comme si elle revivait les événements qu'elle était en train de raconter.

— Vous avez une carte ?

Er'ril acquiesça, les sourcils froncés. Cassa Dar fit signe aux jeunes garçons de débarrasser un coin de table. Ils s'exécutèrent avec célérité.

— Fais-nous voir ça, hommes des plaines.

Er'ril sortit le parchemin, le déplia sur la table et le lissa du tranchant de la main. Son regard disait clairement qu'il était intéressé par le récit de la sor'cière : après tout, il s'agissait de l'histoire de son pays natal. La curiosité avait eu raison de sa rage.

Cassa Dar se pencha au-dessus de la carte.

— À travers le monde, il existe différents points où la magie intrinsèque de la terre affleure la surface, formant des noyaux d'énergie. Suivez les falaises nord et sud de la Faille jusqu'à l'endroit où elles se rejoignent, à l'ouest, dit-elle en les indiquant d'un index crochu. Vers quoi pointent-elles ?

— Les Dents ? hasarda Er'ril, qui ne comprenait pas bien où la sor'cière voulait en venir.

Cassa Dar soupira, comme exaspérée par un enfant un peu lent à comprendre.

Elena plissa les yeux.

— Elles pointent vers le Grand Croc du Sud.

Le regard de la n'aine se braqua sur elle.

— Très bien ! la félicita-t-elle. (Elle tapota la carte d'un ongle jaune et craquelé.) Le Grand Croc du Sud est l'un de ces noyaux d'énergie – tout comme son jumeau. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi les mages avaient jadis construit leur académie à Nidiver dans l'ombre du Grand Croc du Nord ?

Elena se souvint du soir où son oncle lui avait offert l'amulette de jade qui lui permettait de communiquer avec sa tante Fila.

— Mon oncle Boln disait que c'était à cause de la magie élémentale dont le site était imprégné.

Cassa Dar hocha la tête.

— Et c'est la même chose pour Château Drakk. Telle l'eau libérée par la fonte des neiges, un flux d'énergie extrêmement puissant s'écoule depuis les deux Crocs, formant des ruisseaux et des torrents qui se répandent ensuite dans les basses terres. Château Drakk a été bâti sur l'un d'eux – un courant qui

alimente toute cette région jusqu'à l'Archipel.

— Mais quel rapport avec la formation du marais ?

— J'y viens. Vois-tu, je mis du temps à comprendre pourquoi le garde noir arpentait les sous-sols du château avec le plus grand trésor de notre peuple dans son poing inique. Aussi décidai-je de le suivre. Me prenant pour une guerrière de son armée, il m'ignora et poussa son exploration jusqu'à des souterrains naturels dont même les fondateurs de la guilde devaient ignorer l'existence. Il avançait d'un pas très sûr, comme s'il suivait une piste. Finalement, il s'arrêta dans une immense caverne. Sur le sol de celle-ci se détachait une veine d'argent pur.

Cassa Dar leva les yeux de la carte.

— Mais je vis bien que le métal n'était pas ce qu'elle contenait de plus précieux. Mon sang entendait chanter la magie dont elle était gorgée. Même si je ne contrôlais que très imparfaitement mon pouvoir, j'étais capable de reconnaître une source d'énergie à l'état pur.

» Avant que je puisse réagir, le garde noir s'avança et abattit le Try'sil sur la veine d'argent. L'impact fit trembler le monde entier et exploser la veine. La magie élémentale se répandit dans la caverne, m'imprégnant de pouvoir brut. Quand les secousses s'apaisèrent enfin, ce pouvoir déborda littéralement de moi. Je réalisai très vite que les lianes et la mousse qui jaillissaient de la pierre m'obéissaient – que je pouvais les plier à ma volonté. Alors, j'attaquai le garde noir. Je savais que cette créature était une abomination, une injure faite à la nature, et qu'elle devait être arrêtée. Mais sa peau d'éb'ène la rendait imperméable à ma magie. La végétation ne peut pas étrangler la pierre.

» Sans me prêter aucune attention, le garde noir brandit de nouveau le Try'sil et frappa la veine, déclenchant un séisme encore plus violent que le premier. Je vous jure que j'entendis la terre se fendre sous ce second coup. Et je compris que si le marteau de tonnerre s'abattait une troisième fois sur la veine, il la sectionnerait complètement, et ces contrées seraient perdues.

» Tandis que je m'acharnais sur le garde noir, mes lianes découvrirent de minuscules craquelures dans sa peau fendillée

par la réverbération des impacts du Try'sil. Je poussai les plus fines d'entre elles à s'insinuer dans son corps pour le détruire de l'intérieur. Quand il s'écroula, agonisant, le Try'sil lui échappa des mains et tomba sur sa tête. Son casque de pierre se fendit, révélant son visage. À l'approche de la mort, le n'ain était enfin délivré de l'emprise du Seigneur Noir. Il tourna vers moi un regard hanté par les horreurs qu'il avait commises. (Cassa Dar ferma les yeux et prit une profonde inspiration.)

» Je connaissais ce n'ain. (Elle rouvrit les yeux et fixa Er'ril comme pour le mettre au défi de douter d'elle.) C'était mon propre frère, celui avec qui je jouais jadis dans les tunnels de notre montagne natale. Tandis que l'eau montait autour de nous, ce furent ses remerciements étranglés qui finirent par me chasser de la caverne. J'étais si bouleversée que je ne pensai même pas à ramasser le Try'sil – seulement à m'enfuir.

Épuisée par son récit, Cassa Dar se laissa tomber sur sa chaise.

— Le marteau de tonnerre gît toujours ici, dans les sous-sols de Château Drakk où il attend son prochain maître.

— Le Seigneur Noir n'a jamais essayé de le récupérer ? s'étonna Elena.

— Non. Il l'a utilisé et abandonné – comme il l'a fait avec mon peuple. (Cassa Dar fixa intensément la jeune fille.) Mais je pense que ta magie peut le tirer de sa tombe aquatique. Je te montrerai comment procéder à une condition.

— Vous voulez que je promette de le ramener dans votre pays natal, dit Elena, se souvenant de la requête initiale de la sor'cière.

Cassa Dar acquiesça.

— Utilise son pouvoir pour briser la puissance d'éb'ène du Cœur Noir. Venge mon peuple, puis ramène le Try'sil au Gul'gotha. Selon la légende, du moment que le marteau de tonnerre regagne notre royaume, notre peuple survivra. Prions pour qu'elle dise vrai.

Elena perçut la douleur de la sor'cière.

— Mais pourquoi ne le ramenez-vous pas vous-même ? objecta-t-elle.

Cassa Dar baissa la tête.

— J'aimerais bien. Hélas ! Quand j'ai utilisé mon pouvoir pour attaquer le garde noir, ma magie s'est mélangée à celle de la veine d'argent qui venait d'éclater, liant mon esprit à cette contrée. C'est ainsi que j'ai pu vivre si longtemps. (Elle eut un sourire las.) Je ne suis plus seulement une n'aine : je fais partie de ce marais. Et je ne pourrai jamais le quitter.

La mine chagrinée d'Elena lui arracha un gloussement.

— Inutile d'avoir pitié de moi, mon enfant. J'adore cette région. Quand je dis que ces agrégats de mousse sont mes enfants, je ne mens pas : je les considère vraiment comme tels. Le marais s'est développé à partir de moi ; je chéris chacune de ses plantes et de ses créatures. Ma place est ici. Il m'arrive parfois de me sentir seule, mais je ne suis pas malheureuse, loin de là.

Le silence retomba dans la pièce. Personne ne savait plus quoi dire.

— Je vais essayer de faire ce que vous me demandez, déclara enfin Elena. Si j'en ai la possibilité, je ramènerai le Try'sil au Gul'gotha. Mais… (Elle leva sa main gauche.) Je n'y arriverai pas sans ma magie. Pouvez-vous annuler votre sort ?

Cassa Dar repoussa sa chaise et se leva.

— Non. (Tandis que les compagnons ouvraient de grands yeux choqués, elle enchaîna :) Tu vas le faire toi-même. Tu en as toujours eu le pouvoir.

— Mais, si je conjure ma magie, les lianes vont se remettre à pousser, protesta Elena.

— Viens. Je vais te montrer comment faire.

Cassa Dar entraîna ses invités vers un escalier qui montait au sommet de la tour. Lorsque Elena émergea à l'air libre, elle fut surprise de trouver le ciel aussi clair. Des étoiles brillaient de mille feux, et un croissant de lune se découpait très nettement sur le velours de la nuit. Autour du château, une épaisse nappe de brume recouvrait le marais, mais la tour elle-même culminait plus haut que les nuages, comme si elle voulait toucher la voûte céleste de ses créneaux.

Elena prit une profonde inspiration. En l'absence de gaz toxiques, l'air avait un parfum presque sucré.

— Ça pue ici, commenta Jaston en fronçant le nez.

— C'est parce que tu n'as jamais senti d'air normal, sourit Mycelle en lui donnant une tape sur l'épaule.

Tandis que les compagnons admiraient la vue, Cassa Dar s'approcha d'Elena en se dandinant sur ses jambes courtaudes.

— Que t'ai-je dit quand j'ai examiné tes mains, tout à l'heure ? demanda-t-elle.

Elena se souvint des paroles chuchotées qu'elle avait dû être la seule à entendre.

— Vous m'avez dit que je ne connaissais pas encore la moitié de mon pouvoir.

La sor'cière acquiesça et s'agenouilla près d'elle.

— C'est la vérité. (Elle prit les deux mains d'Elena dans les siennes.) Pourquoi n'utilises-tu que ta main droite pour manipuler ta magie ?

La jeune fille fronça les sourcils.

— Que voulez-vous… ?

— Parce qu'un mage ne peut porter le don du Chi que dans une seule main, coupa Er'ril.

Cassa Dar lui jeta un coup d'œil ironique.

— Mais ce n'est pas de Chi qu'il s'agit là. Ce n'est pas un mage qui se tient devant moi. Après votre arrivée à Ruissombre, j'ai consulté des parchemins et des manuscrits très anciens dans la bibliothèque du château. Certains scribes rapportent que Sisa'kofa détenait deux formes de magie – le feu sor'cier du soleil et le feu glacial de la lune.

— Nous le savons, répliqua Er'ril. Elena a déjà utilisé les deux. Quand elle se régénère à la lumière du soleil, elle porte le pouvoir du feu et, quand elle se régénère au clair de lune, elle porte le pouvoir de la glace.

— D'accord, mais savez-vous que Sisa'kofa portait les deux *en même temps* ? (Cassa Dar parut se délecter de la surprise des compagnons.) Je cite : « Tels les deux côtés d'une pièce, la sor'cière de l'esprit et de la pierre brandissait sa magie sauvage – flammes dans la main droite, glace dans la gauche. »

— C'est impossible, protesta Er'ril.

— Avez-vous seulement essayé ? demanda Cassa Dar en dévisageant tour à tour chacun de ses interlocuteurs. Mmmh. C'est bien ce que je me disais…

Pendant que les autres débattaient de son pouvoir, Elena étudia sa main gauche et les lianes qui l'enveloppaient. Er'ril avait sûrement raison : une telle chose devait être impossible. Avant que quiconque puisse intervenir ou que ses propres craintes puissent l'en dissuader, la jeune fille leva sa main gauche dans la lumière blafarde de la lune et appela le feu glacial à elle.

L'instant d'après, elle poussa une exclamation étouffée en voyant disparaître sa main. Les lianes se détachèrent de son bras et tombèrent à ses pieds, aussi mortes que si on avait sectionné leurs racines.

— Elena ? lança Er'ril, alarmé, en réalisant ce qu'elle était en train de faire.

Tremblant de tout son corps, la jeune fille baissa le bras. Et sa main manquante réapparut.

Horrifiée, elle leva ses deux mains vers le ciel. À présent, la droite et la gauche étaient assorties. Toutes deux avaient la teinte écarlate de la magie sanglante.

28

Lorsqu'il atteignit le lac au cœur des Terres Inondées, le traque-sang put enfin accélérer. Dans les canaux étroits, l'enchevêtrement de racines et l'accumulation de débris avaient entravé sa progression. Mais le fond du lac était en argile molle, et seuls l'encombraient quelques arbres déracinés que de récentes inondations avaient entraînés jusque-là.

Bien que plus dégagé, ce nouveau paysage aquatique n'était pas dépourvu d'énormes prédateurs – des bêtes à la queue puissante et aux nageoires effilées. Un bouquet de tentacules jaillit soudain des eaux noires et s'enroula autour de la tête de Torwren ; une bouche pareille à un bec tenta de sectionner son oreille. Il ne se donna même pas la peine de la repousser. Le poison de l'éb'ène tua son agresseur en moins de temps qu'il ne lui en fallut pour faire trois pas. La créature se détacha mollement de lui. D'autres habitants du lac s'approchèrent, intrigués, mais demeurèrent à une distance prudente. Un banc de poissons bleu phosphorescent passa tout près de lui et, dans un éclair lumineux, fila tel un vol d'hirondelles effrayées.

Mais les yeux flamboyants du n'ain ne virent rien de tout ceci. Décidé à rejoindre sa proie le soir même, il continua à patauger dans la boue. Bientôt, le lac devint si profond que même sa vision magique eut des difficultés à percer l'eau noire devant lui. Il remonta à la surface pour humer l'air. La brise lui apportait toujours un parfum de foudre. La sor'cière n'était pas loin.

Luttant pour faire flotter son corps de pierre, Torwren scruta les environs du regard. Au loin se découpait une énorme structure spectrale. Il plissa les yeux. La magie noire affûta sa vision, lui permettant de traverser le brouillard nimbé de clair de lune. Une tour de pierre recouverte de mousse jaillissait de

l'eau et se tendait vers le ciel.

Torwren cessa de pédaler et se laissa couler. Elle était là ! L'odeur de la sor'cière flottait sur les courants d'air nocturne qui soufflaient depuis l'antique bâtiment. Dès que ses pieds s'enfoncèrent dans la boue, il se remit à avancer. Il savait exactement où il allait. Cette fois, il resterait caché dans l'eau. Il ne donnerait pas à sa proie l'occasion de le sentir et de s'échapper.

Une forme énorme le dépassa. La pénombre du lac masquait sa silhouette. Seuls une ondulation des ténèbres liquides et l'éclat d'un œil révélèrent brièvement sa présence. Puis elle disparut.

Le traque-sang n'avait peur de rien. Il poursuivit son chemin.

Au bout d'un moment, l'eau devint si profonde que même sa peau d'éb'ène éprouva la pression ambiante. L'obscurité se fit totale. Aussi ne vit-il le château submergé que lorsque celui-ci se dressa brusquement sous son nez.

Les premiers étages étaient à demi enfoncés dans la vase. Un éboulis marquait l'endroit où des béliers de siège avaient ouvert une brèche dans le mur d'enceinte. Torwren escalada les gravats et se retrouva dans la cour intérieure. Devant lui béait une large porte dont les doubles battants avaient été défoncés à coups de haches et de piques. Quelques éclats de verre saillaient encore sur le pourtour des fenêtres, leur donnant l'aspect de gueules garnies de crocs.

Il entra dans le grand hall. Le sol était jonché de meubles et d'ossements humains qui tombèrent en poussière sous ses pieds. Des algues pendaient aux torchères ; du varech s'était insinué entre les dalles et ondulait doucement dans l'eau. Au-dessus de sa tête, un lustre ouvragé dégoulinait de mousse noire qui se tendait vers lui à la manière de doigts avides.

Comme il se dirigeait vers l'escalier, des crabes détalèrent sur son passage, et un homard d'eau douce fila se réfugier derrière un grand vase de porcelaine. Des bancs de poissons s'enfuirent devant l'intrus. Une autre créature à tentacules lui projeta un nuage d'encre verte à la figure et profita de cet écran pour disparaître.

Arrivé au pied du grand escalier, Torwren marqua une pause. Il voulait monter, gagner les étages supérieurs où se trouvait la sor'cière, mais, tout au fond de lui, une présence ténue le poussait vers le bas. Un instant, il imagina qu'un trésor l'attendait dans les sous-sols.

Les sourcils froncés, il secoua la tête et ignora la petite voix entêtante qui résonnait en lui. C'était absurde. Son trophée se trouvait en haut, dans la direction opposée.

Le traque-sang entama la longue ascension vers la surface du lac. Un rictus féroce chassa son hésitation momentanée. Quelque part au-dessus de sa tête l'attendait son véritable trésor – le cœur savoureux de sa proie.

Elena baissa les bras. À ses pieds gisaient les restes de l'étrangleuse qui l'avait menacée pendant des jours. Malgré son soulagement d'en être débarrassée, la jeune fille trouvait sa libération beaucoup trop coûteuse. Elle examina sa main gauche. Des spirales rouges tourbillonnaient lentement sur sa peau.

Quand elle releva la tête, elle vit qu'Er'ril la fixait d'un air horrifié. Le guerrier pourtant stoïque avait toujours évité de toucher sa main droite quand elle ne portait pas son gant. À présent que ses deux mains étaient souillées par la magie sanglante, Elena avait l'impression qu'une barrière venait de se dresser entre eux.

Tant qu'une de ses mains avait été normale, elle avait pu s'accommoder de son héritage, se dire qu'elle était moitié femme et moitié sor'cière. Mais, en voyant l'expression choquée d'Er'ril, elle comprit qu'une partie d'elle-même était morte avec l'étrangleuse. Tout comme Cassa Dar avait dû révéler la n'aine en elle, les circonstances l'obligeaient à renoncer aux illusions dont elle s'était bercée jusque-là. Elle n'était pas une femme ordinaire. Elle était une sor'cière.

Ses yeux se remplirent de larmes. Elle tomba à genoux.

Mycelle la rejoignit, se laissa tomber près d'elle et la prit dans ses bras.

— Ne pleure pas, mon enfant, chuchota-t-elle. Tu es assez forte pour surmonter cela. Tu as l'intelligence de ta mère et la

volonté de ta tante Fila.

— Mais… J'ai si peur, sanglota Elena, incapable de soutenir le regard de la sourcière.

Mycelle la lâcha et essuya ses joues baignées de larmes. Puis, sans la moindre appréhension, elle saisit les deux mains rouges de la jeune fille et les leva entre elles.

— Ces mains ne sont pas des malédictions. Ces mains sont tes ailes. Comme un oisillon qui, en équilibre précaire au bord du nid, hésite à se lancer dans le vide, tu finiras par surmonter ta peur et par apprendre à voler. (Elle se pencha vers Elena et la fixa droit dans les yeux.) Sans ses ailes, le faucon ne serait pas le faucon. Sans ta magie, tu ne serais pas ce que tu es. Ne redoute jamais ce qui te permettra de t'élever au-dessus des autres.

— Mais… Je n'ai rien demandé, gémit Elena.

Mycelle s'assit sur ses talons face à la jeune fille.

— Tu n'es plus une enfant, Elena. Dans la vie, il arrive parfois que des responsabilités te tombent dessus alors que tu n'es pas préparée à les assumer. Grandir, c'est accepter le fardeau de ces responsabilités et le porter de ton mieux – faire ce qui doit être fait, que cela te plaise ou non.

Elena ravala ses larmes tandis que Fardale lui poussait le bras du museau. Leurs regards se croisèrent, et les yeux ambrés du si'lura lui envoyèrent des images. *Des loups qui se tiennent tous ensemble. Des femelles qui s'occupent des petits d'autres femelles pendant que celles-ci chassent. Des mâles qui font équipe pour terrasser un cerf.* La jeune fille comprit le message. Elle n'était pas seule pour porter son fardeau. Elle faisait partie d'une meute.

Elle caressa la joue de Fardale en le remerciant silencieusement. Puis elle prit une profonde inspiration et se releva. Mycelle l'imita, une main posée sur son épaule.

Un instant, elle dévisagea Er'ril sans rien dire. Le guerrier avait retrouvé son impassibilité habituelle, mais, dans ses yeux, Elena discernait une lueur d'inquiétude.

Cassa Dar se rapprocha d'eux.

— Je suis désolée, mon enfant. Je ne voulais pas te bouleverser de la sorte.

— Ce n'est pas votre faute, répliqua Elena. Je l'aurais appris

tôt ou tard.

La n'aine acquiesça. Subitement, elle fronça les sourcils et jeta un coup d'œil préoccupé à la ronde.

— Un problème ? s'enquit Elena.

Cassa Dar continua à scruter la nuit brumeuse.

— Je ne sais pas trop, marmonna-t-elle sans bouger. J'ai cru sentir une menace, mais elle a aussitôt disparu.

Er'ril donna un léger coup de coude à Mycelle.

— Et vous, vous sentez quelque chose ?

La sourcière plissa les yeux.

— Ce château est trop imprégné de magie. Mon pouvoir ne s'y retrouve pas.

Tous se tournèrent vers Cassa Dar. Celle-ci demeura figée encore un moment, puis secoua la tête et pivota vers les compagnons.

— Je n'aime pas ça. Mieux vaut que vous récupériez le Try'sil et que vous partiez au plus vite. Venez. (Jetant un dernier coup d'œil par-dessus son épaule, elle se dirigea vers l'escalier.) Nous devons descendre dans les niveaux inondés.

Elle rebroussa chemin jusqu'aux cuisines, où ses serviteurs avaient déjà nettoyé la table, et continua à s'enfoncer vers le cœur de la tour. Elena et les autres la suivirent. Au bout d'un long couloir incurvé, ils débouchèrent sur un escalier en spirale.

— Par ici, dit Cassa Dar. C'est assez long, mais beaucoup moins fatigant que la montée.

Er'ril resta près d'Elena tandis qu'ils attaquaient la descente. Toujours méfiant, il avait posé la main sur le pommeau de son épée.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, Elena, dit-il à la jeune fille. Tu es libérée de la malédiction de l'étrangleuse. Rien ne nous empêche de repartir pour la côte à l'aube.

— Non. Le Try'sil nous sera peut-être très utile pour affronter le Seigneur Noir. Ce serait idiot de ne pas l'emmener. Et puis j'ai donné ma parole.

Er'ril hocha la tête comme si Elena venait de réussir un test. Une bouffée de colère assaillit la jeune fille. Ils poursuivirent la descente en silence. Devant eux, Mycelle et Jaston conversaient tout bas avec la sor'cière. Fardale fermait la marche, telle une

ombre furtive.

À mi-chemin, ils tombèrent sur un jeune garçon qui les attendait avec des boissons fraîches et un plateau de fromages. Ils se reposèrent quelques minutes. Mycelle s'approcha d'Er'ril et d'Elena, qui s'étaient assis sur les marches.

— J'ai parlé avec Cassa, annonça-t-elle en s'installant entre eux.

— Elle a encore senti quelque chose ? s'inquiéta Elena.

Mycelle lui tapota le genou.

— Non. Tout a l'air calme.

— Alors, de quoi avez-vous discuté ? s'enquit Er'ril.

— Je suis intriguée par la façon dont elle a fusionné avec cette contrée. J'ai beaucoup voyagé, notamment le long de la côte, mais je ne connais aucun endroit où les poisons naturels sont aussi nombreux, aussi virulents que dans ce marais. Et vous pouvez me faire confiance : je m'y connais en la matière.

— Où voulez-vous en venir ?

Mycelle baissa la voix.

— J'ai une théorie. Je pense que le marais est un reflet de l'esprit de Cassa. Quand la terre a absorbé une partie de son essence, elle a également absorbé ses connaissances – et les a utilisées pour se protéger.

— Je croyais que la magie élémentale était juste du pouvoir à l'état brut, objecta Elena. Est-il possible qu'elle possède une intelligence – la capacité d'interprêter les souvenirs de Cassa et de les mettre à profit ?

Mycelle haussa les épaules.

— Je l'ignore, mais j'aimerais bien le découvrir. (Du menton, elle désigna l'endroit où, quelques marches plus bas, Jaston et Cassa Dar bavardaient avec animation.) Et, apparemment, je ne suis pas la seule à m'intéresser à notre hôtesse.

En réponse à quelque chose que Jaston venait de dire, Cassa Dar s'esclaffa. Le Maraîchin grimaça et continua à parler en ponctuant son discours de gestes expansifs. Toute gêne avait déserté son visage. Face à une créature aussi difforme et ridée que la n'aine, ses cicatrices ne lui paraissaient plus aussi honteuses.

Elena jeta un coup d'œil à sa tante. Celle-ci observait Jaston

et Cassa Dar en pinçant les lèvres.

— Nous nous sommes assez reposés, déclara-t-elle en se redressant. Je voudrais récupérer ce fameux marteau et partir aux premières lueurs de l'aube. Le chemin est encore long jusqu'à la côte.

Ils reprirent la descente en silence. Chacun d'eux était perdu dans ses pensées.

L'escalier semblait n'avoir pas de fin. Elena commençait à se demander si elle verrait un jour le bas des marches quand celles-ci s'élargirent brusquement – assez pour laisser passer tout un bataillon marchant de front.

Peu de temps après, les compagnons débouchèrent dans une salle immense, au plafond couvert de fresques décrépites. Quatre lustres en cuivre piquetés de taches de vert-de-gris pendaient dans le vide. Mais, en guise de sol, seule la surface noire du lac reflétait fresques et lustres.

Elena et les autres s'immobilisèrent sur la dernière marche à sec. Deux torches marquaient l'endroit où l'escalier s'enfonçait dans l'eau. Leur lumière flamboyante n'atteignait pas l'autre bout de la pièce.

— Et, maintenant, que suis-je censée faire ? demanda Elena en fixant le miroir obscur du lac.

Cassa Dar s'approcha de sa démarche pataude. Un de ses fils – un petit garçon totalement nu – la suivait de près. Arrivée face à Elena, la sor'cière le poussa devant elle.

— Je sais où est caché le Try'sil. En creusant avec les mains de mes enfants, j'ai mis près d'un siècle à retrouver et à déblayer le passage jusqu'à la caverne où le garde noir l'avait laissé tomber. Mais seul un être né d'une femme pourra empoigner son manche et le remonter.

— Êtes-vous en train de dire que quelqu'un doit descendre là-dedans ? lança Er'ril.

Cassa Dar acquiesça, les yeux rivés sur Elena.

— Moi ? couina la jeune fille, choquée.

— Oui. (Cassa Dar posa une main sur l'épaule du petit garçon.) Un de mes enfants te guidera.

— Mais comment vais-je respirer – ou même y voir dans cette boue ? protesta Elena.

— Je vais te montrer. J'ai eu des siècles pour m'entraîner.

Cassa Dar fit signe à son fils. Sans hésiter, celui-ci entra dans le lac.

— Approchez-vous, dit la sor'cière aux compagnons. Regardez.

Tous s'agenouillèrent sur la dernière marche. Un peu plus bas, la silhouette nue de l'enfant brillait dans l'eau noire. Sa chair dégageait une phosphorescence verte, d'une teinte identique à certaines des mousses que les compagnons avaient admirées dans le marécage.

— Il m'a fallu de nombreux hivers pour réussir à croiser une vessie natatoire avec un champignon local, et fabriquer un de mes enfants à partir du résultat, expliqua Cassa Dar.

Elle agita sa main au-dessus de l'eau.

Sous le regard intrigué des compagnons, des bulles s'élevèrent de la peau lumineuse de l'enfant, comme si elles sortaient de ses pores. Quand leur bouillonnement s'apaisa, une poche d'air s'était formée autour du petit garçon.

Mycelle jeta un coup d'œil à la sor'cière.

— Pouvez-vous élargir suffisamment cette poche pour englober quelqu'un d'autre ?

— Je n'y suis jamais parvenue, répondit Cassa Dar. Mon pouvoir seul est insuffisant. (Elle se tourna vers Elena.) Le tien, en revanche…

— Que dois-je faire exactement ? demanda la jeune fille, nerveuse. Vous savez, je contrôle à peine ma magie…

— Ce n'est pas de maîtrise dont tu auras besoin ; juste d'énergie pour alimenter ma création.

Cassa Dar agita de nouveau sa main. L'enfant ressortit de l'eau, trempé, mais nullement affecté par la froideur glaciale du lac.

— Et comment dois-je m'y prendre pour alimenter votre création ? demanda Elena.

Du menton, Cassa Dar désigna le petit garçon.

— Il a besoin de ton sang.

— Une petite minute, intervint Er'ril. J'ai entendu assez de sornettes. Même si ce que vous racontez est vrai, je refuse qu'Elena descende au fond de ce lac pour ramasser un marteau.

Et si vous croyez que…

— Comment dois-je le lui donner ? coupa Elena, ignorant le guerrier.

— Entaille-toi la paume et prends-lui la main, répondit Cassa Dar. Je me charge du reste.

Elena se souvint des fois où elle avait partagé son sang avec oncle Boln et Er'ril pour les guérir. Cassa Dar ne lui demandait pas de manipuler sa magie, mais seulement de partager son pouvoir, comme elle l'avait fait avec les deux blessés. Hochant la tête, elle sortit sa dague de sor'cière. La lame jeta des reflets argentés dans la lumière des torches.

Er'ril lui saisit le poignet.

— Je ne peux pas te laisser prendre ce risque.

— L'homme des plaines a peut-être raison, intervint Mycelle. Ça me paraît trop dangereux pour ce que ça pourrait nous rapporter.

Elena fixa les deux adultes et se dégagea un peu brusquement.

— Je dois assumer mes responsabilités, répliqua-t-elle, renvoyant à la figure de sa tante les paroles que celle-ci avait prononcées un peu plus tôt.

De la pointe de sa dague, elle s'entailla la paume gauche. Le sang s'accumula aussitôt dans la plaie, plus sombre que la souillure écarlate sur sa peau.

Elle pivota. L'enfant nu s'était rapproché et levait sa petite main vers elle. Elle fit mine de la prendre et, au dernier moment, se ravisa. En le dévisageant, elle reconnut le petit garçon qui l'avait accostée dans les rues de Ruissombre : même cheveux couleur de boue, même petit nez retroussé. Elle se souvint de la dernière fois où elle l'avait touché.

— Cette fois, je ne te ferai pas de mal, lança l'enfant, comme s'il avait lu dans ses pensées. Je te le promets.

Elena hésita. En qui pouvait-elle avoir confiance ? Devait-elle écouter Er'ril et Mycelle, ou la sor'cière qui venait de lui révéler une nouvelle facette de son pouvoir ? Elle scruta les yeux du petit garçon pendant quelques instants et, soudain, prit sa petite main de ses doigts ensanglantés.

Elle allait avoir confiance en elle-même.

Er'ril regardait Elena frissonner dans l'eau qui lui arrivait aux genoux. Pendant que Cassa Dar finissait ses préparatifs, la jeune fille s'était déshabillée, ne gardant que ses sous-vêtements. Si elle claquait des dents, ce n'était pas seulement à cause du froid, devinait Er'ril. Pourtant, toutes les protestations du guerrier n'avaient servi qu'à raffermir la résolution d'Elena – et, à présent, tous ses conseils tombaient dans l'oreille d'une sourde.

— Au début, tu vas geler, expliqua Cassa Dar debout dans l'eau à côté de la jeune fille. Mais dès que la bulle d'air t'enveloppera, tu te réchaufferas.

Elena acquiesça.

La sor'cière enveloppa de sa main les doigts entrelacés de la jeune fille et du petit garçon.

— Tant que vous serez dans l'eau, reste près de lui et ne le lâche surtout pas, recommanda-t-elle.

Elle dévisagea Elena, puis passa lentement ses mains sur la chair nue de son fils. Au contact de ses paumes ridées, une vive lumière jaillit de la peau de l'enfant. Satisfaite, elle hocha la tête.

— C'est bien plus de pouvoir qu'il n'en faut, marmonna-t-elle. Et avec quelques gouttes de ton sang à peine. (Elle se redressa et sortit de l'eau à reculons.) Pas étonnant que le Cœur Noir ait peur de toi.

— D-dois-je y aller maintenant ? demanda Elena.

— Oui, mon enfant. Mais ne te précipite pas. Donne à la bulle d'air le temps de se renforcer autour de toi.

Le regard d'Elena croisa celui d'Er'ril. Le guerrier lut la peur de la jeune fille dans ses yeux ; il sentit combien elle était vulnérable et sut que, s'il tentait de nouveau de la dissuader, elle céderait. Il ouvrit la bouche pour la retenir, mais son cœur l'en empêcha. Il se rapprocha du bord de l'eau.

— Courage. Je sais que tu peux y arriver.

Elena lui sourit faiblement. Un mélange de fierté et de détermination lui fit redresser les épaules. Guidée par le petit garçon, elle descendit l'escalier et s'enfonça dans le lac.

Er'ril frissonna en voyant l'eau noire se refermer sur elle. Il dut se retenir de plonger pour la ramener à la surface. Il serra le

poing si fort que ses ongles mordirent dans sa chair.

— Tout se passera bien, dit Mycelle.

Mais sa voix tremblante trahissait son inquiétude.

Assis près d'Er'ril, Fardale lui poussa la main du museau. Lui aussi avait besoin d'être rassuré. Er'ril se força à rouvrir le poing et caressa machinalement la fourrure du loup.

— Elena peut y arriver, répéta-t-il.

Il regarda la lumière de l'enfant du marais s'intensifier sous l'eau. Vu de l'extérieur, le tableau silencieux formé par le petit garçon et la jeune fille ressemblait à un numéro de mime sur une scène brillamment éclairée. Elena avait beaucoup de mal à rester près de l'enfant. Celui-ci ne semblait pas le moins du monde affecté par l'eau qui l'entourait ; il se tenait sur les marches comme il l'eût fait à l'air libre, tandis qu'Elena s'accrochait désespérément à son bras pour ne pas perdre l'équilibre ou remonter à la surface.

Soudain, une nuée de bulles phosphorescentes jaillit de la peau du petit garçon, masquant la scène aux yeux d'Er'ril. Le guerrier retint son souffle jusqu'à ce que l'eau se calme et qu'Elena réapparaisse. À présent, une énorme poche d'air éclairée de l'intérieur enveloppait l'enfant et la jeune fille. N'étant plus ballottée par les eaux du lac, celle-ci avait retrouvé son équilibre – mais n'avait pas lâché la main de son jeune compagnon. Elle était trempée et visiblement secouée ; pourtant, le soulagement se lisait sur son visage. Le sort de Cassa Dar fonctionnait.

— C'est difficile et ça mobilise toute ma concentration, dit la n'aine en s'agenouillant au bord de l'eau. Mais le pouvoir de la petite est riche et malléable. Nous réussirons.

Depuis les profondeurs du lac, Elena leva la tête vers eux et agita la main. Er'ril et Mycelle lui rendirent son salut. Alors, elle laissa le petit garçon l'entraîner toujours plus bas dans l'escalier. Leur lumière s'estompa tandis qu'ils descendaient dans les entrailles inondées du château.

Puis elle disparut tout à fait.

Le mur d'eau qui entourait Elena et le petit garçon distordait la partie submergée du château. C'était comme regarder le

monde à travers un miroir de fête foraine, songea la jeune fille. Quand des poissons s'approchaient d'eux, la courbe de la bulle déformait leur silhouette. Des yeux énormes les fixaient quelques instants avant d'être propulsés au loin par un coup de queue minuscule.

Des traces de frayeur coulaient encore dans les veines d'Elena, mais elles étaient noyées sous un flot d'excitation. La jeune fille se promenait au fond d'un lac. Qui d'autre pouvait se vanter d'avoir fait une chose pareille ?

Bouche bée, elle étudia les ruines alentour. Elle aurait dû regarder où elle mettait les pieds sur les marches incrustées de varech et de mousse, mais les vestiges du château mobilisaient toute son attention. Les murs étaient couverts de tapisseries qui ondulaient légèrement sur le passage des deux explorateurs. Des lampes à huile ouvragées servaient de cachettes à des créatures minuscules qui filaient s'y réfugier à leur approche. Sur chaque palier se dressait une table de pin sculpté, encore intacte après plusieurs siècles passés dans l'eau saumâtre. Certains meubles tombaient en poussière sous la pression du liquide déplacé par la bulle d'air.

La peur initiale d'Elena n'était plus qu'une vague inquiétude quand elle aperçut son premier crâne. Les habitants du lac avaient depuis longtemps rongé la chair qui le recouvrait jadis, si bien que le blanc de l'os se détachait crûment contre le vert des algues. La jeune fille hoqueta et porta sa main libre à sa bouche pour étouffer un cri.

— Tu me fais mal, protesta le petit garçon.

Reconnaissante pour cette distraction, Elena baissa les yeux vers lui.

— Je suis désolée, dit-elle en desserrant les doigts que, dans sa terreur, elle avait instinctivement crispés sur ceux de son guide.

— Tu vas en voir beaucoup d'autres. Les assassins se sont battus férocement pour garder leur château. (Soudain, le petit garçon tendit l'index vers une anguille aussi longue que quatre hommes qui passaient non loin de leur bulle.) Regarde comme c'est joli !

Son exubérance juvénile surprit Elena. Cassa Dar avait

pourtant expliqué aux compagnons que ses enfants étaient davantage que de simples golems. Bien que forgés par sa volonté et incapables de lui désobéir, ils disposaient d'une intelligence rudimentaire qui déterminait leur comportement individuel. La sor'cière pouvait les diriger et communiquer avec eux, mais leur personnalité influait sur la façon dont ils exécutaient ses ordres.

— Cassa, vous m'entendez ? appela Elena. Sommes-nous encore loin ?

Le petit garçon leva son visage vers elle.

— Elle dit que oui. (Tout en parlant, il se cura le nez.) Bientôt, nous devrons changer d'escalier. Puis ce sera tout droit jusqu'aux sous-sols.

Après avoir examiné le produit de ses fouilles avec intérêt, il se pencha et passa son index au travers de la bulle pour le nettoyer dans l'eau du lac. Elena frémit, s'attendant à ce que la poche d'air éclate comme un ballon crevé, mais rien ne se produisit. Le sort de Cassa Dar ne pouvait être brisé si facilement.

Le petit garçon lécha son doigt mouillé.

— Plus bas, nous quitterons l'escalier de la tour et traverserons le château proprement dit jusqu'à l'escalier qui conduit aux niveaux inférieurs, précisa-t-il.

Il continua à descendre en fredonnant tout bas.

Soudain, une forme énorme passa au-dessus de la tête d'Elena, traînant derrière elle des tentacules couverts de ventouses et aussi épais que la cuisse de la jeune fille. Celle-ci frémit et rentra la tête dans les épaules, mais la créature passa sans s'intéresser à la bulle et à ses occupants.

— Ne fais pas ta poule mouillée, la rabroua le petit garçon. Cassa ne laissera pas les monstres nous faire de mal.

Elena déglutit et acquiesça. Elle dut de nouveau se forcer à décrisper sa main.

— Par ici, bougonna le petit garçon en désignant une porte sur le palier suivant. Nous devons traverser le quartier des domestiques, longer les cuisines et suivre le hall principal jusqu'à l'escalier de derrière. Et je commence à avoir faim. Tu n'aurais pas du gâteau sur toi, par hasard ?

— Je crains que non, répondit Elena, de plus en plus dubitative quant à l'efficacité de son guide. Mais on pourra peut-être en manger après avoir terminé.

— J'adore mettre plein de crème sur le mien, lui confia l'enfant, comme si c'était un secret de la plus haute importance.

Et, ouvrant la porte, il l'entraîna dans le château proprement dit.

Plus ils avançaient, plus Elena se réjouissait qu'il l'accompagne. L'ancienne forteresse des assassins était un véritable labyrinthe de salles, de couloirs et d'alcôves. Seule, la jeune fille n'aurait pas tardé à se perdre parmi cette multitude de tours et de détours.

Elle marchait en prenant bien garde à ne pas poser les yeux sur les squelettes, humains ou non, qui gisaient de plus en plus nombreux sur le sol. Ce qui ne l'empêcha pas d'apercevoir un gros crâne dont elle identifia instantanément la forme. En frémissant, elle rasa le mur opposé pour passer le plus loin possible de lui. Elle ne se souvenait que trop bien de ses rencontres avec les redoutables Carnassires du Cœur Noir. Les skal'tum hantaient encore ses cauchemars. Elle pressa le pas en se réjouissant que cette bataille-ci appartienne à un passé depuis longtemps révolu.

Le temps qu'ils atteignent le hall principal, le fredonnement du petit garçon commençait à taper sur les nerfs d'Elena.

— Cassa, il est vraiment obligé de faire ça ? lança la jeune fille à la cantonade.

L'enfant leva les yeux vers elle et lui tira la langue.

— Tu n'étais pas obligée de rapporter.

Il poussa un soupir bruyant et voûta les épaules d'un air boudeur – mais, au moins, il se tut.

Elena le suivit jusqu'à l'escalier de derrière. À partir de là, les ténèbres liquides s'épaississaient. L'eau noire semblait aspirer la lumière à la manière d'un prédateur avide.

— Il faut vraiment qu'on descende ? demanda le petit garçon sur un ton plaintif.

Elena lui pressa la main et acquiesça.

— Oui, il le faut vraiment.

Un murmure se propageait à travers l'eau – l'écho de voix lointaines. Torwren s'arrêta et tendit l'oreille pour déterminer sa provenance. Cela faisait déjà un moment qu'il errait dans le château sans réussir à localiser l'escalier de la tour. Il avait perdu un temps précieux à revenir sur ses pas et à escalader des piles de détritus.

Puis il avait capté les voix. Espérant qu'elles venaient de plus haut et qu'elles l'aideraient à trouver son chemin, il avait décidé de les suivre. Mais l'acoustique du lac jouait des tours à ses oreilles de pierre. Suivre un écho ne lui garantissait nullement de progresser dans la bonne direction, et il n'avait pas d'autre indice auquel se fier dans ce dédale englouti.

Soudain, il aperçut un escalier droit devant lui. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Ce devait être celui de la tour. Comme pour confirmer son pressentiment, des bribes de phrases lui parvinrent de nouveau.

Il grimaça dans l'eau noire, effrayant une grosse truite qui s'était trop approchée de lui. Enfin, il touchait à son but ! Il força ses jambes à se remettre en mouvement. La rigidité de sa peau d'éb'ène ne cessait d'empirer. Il ne s'était pas nourri depuis deux jours, et la pierre était assoiffée. Mais ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'il se repaisse du cœur de la sor'cière et recouvre ses forces au centuple.

Il se dirigea vers la voûte qui donnait sur l'escalier. Quand il la franchit, son sourire ravi se figea. Les marches étroites ne montaient pas plus haut : elles descendaient à partir de cet étage. La consternation immobilisa Torwren. Il n'était pas sur le bon chemin.

Puis les voix résonnèrent une nouvelle fois. Le n'ain tourna la tête. Dans un espace aussi confiné, il ne pouvait se méprendre : les bribes de conversation provenaient d'un niveau inférieur. Il plissa les yeux pour mieux scruter les ténèbres de l'escalier. Ne distinguait-il pas une vague lueur, beaucoup plus bas ?

Torwren fit un pas en avant et se ravisa. Il n'avait pas le temps de satisfaire sa curiosité. La sor'cière se trouvait au-dessus de lui, dans la tour. Il ne pouvait pas se permettre d'explorer le reste du château envahi par les eaux. Mais, comme

il reculait, quelque chose en lui s'agita avec vigueur.

En bas… En bas… En bas…, lui soufflait un instinct pressant. De nouveau, l'image d'un trésor enfoui s'imposa à son esprit. On aurait dit une arme… Non, un trophée. Un désir brûlant de s'en emparer se répandit dans ses veines.

Torwren secoua la tête. Son objectif, c'était la sor'cière, pas un mystérieux trésor. Pourtant, il ne se décidait pas à quitter l'escalier. Il n'était pas prisonnier de sa peau durcie, mais de sa propre hésitation. Peut-être n'était-il pas obligé de lutter contre cet étrange élan. Peut-être pouvait-il concilier ces deux objectifs. Si les propriétaires des voix ne connaissaient pas le chemin de la tour, il pourrait toujours se nourrir d'eux avant d'affronter sa proie – satisfaire simultanément sa faim et sa curiosité.

Sa décision prise, le traque-sang commença à descendre l'escalier. En lui, quelque chose poussa un long hurlement de joie.

Elena devait se mouvoir avec la plus grande prudence. Au lieu de regarder autour d'elle à travers la bulle, elle gardait les yeux rivés aux gravats qui jonchaient le sol de la cave. Les algues dont ils étaient couverts risquaient de la faire trébucher à chaque pas. Elle ne pouvait pas prendre le risque de tomber et de lâcher la main de l'enfant. Si la poche d'air venait à se rompre, le poids de l'eau les broierait instantanément.

Aussi son guide et elle progressaient-ils avec mille précautions entre les rochers et autres cailloux. La provenance de tous ces débris leur apparut bientôt. Le mur du fond avait explosé, révélant la caverne obscure qui s'étendait au-delà.

— Nous ne sommes plus très loin, annonça le petit garçon. Le Try'sil se trouve dans les souterrains, un niveau plus bas.

Elena acquiesça. Ils se soutinrent mutuellement pour franchir l'ouverture aux bords déchiquetés. Comme ils pénétraient dans la caverne, l'enfant jeta un brusque coup d'œil par-dessus son épaule.

— Quelque chose approche. Dépêche-toi !

Le cœur d'Elena bondit dans sa gorge tandis que son guide l'entraînait dans les ténèbres. Pour ne pas lâcher sa main, elle

n'eut d'autre choix que de suivre le mouvement.

— Attends ! siffla-t-elle tout bas. Que se passe-t-il ?

— Cassa n'en est pas sûre. À cette profondeur, ses perceptions ne sont pas très nettes. Et puis elle commence à fatiguer. Elle a besoin de toute sa concentration pour alimenter le sort. (Le petit garçon tira sur le bras d'Elena.) Si elle peut sentir notre poursuivant, c'est qu'il ne doit pas être loin derrière nous.

Elena n'eut pas besoin que l'enfant insiste davantage. Si elle avait su où ils allaient, elle l'aurait probablement dépassé. Ils zigzaguèrent entre les doigts de pierre qui jaillissaient du sol et ceux qui se tendaient vers eux depuis le plafond.

— Par ici ! ordonna le petit garçon sur un ton paniqué.

Il dévala un toboggan de pierre qui débouchait sur une vaste salle souterraine.

À travers le mur d'eau qui l'entourait, Elena promena un regard à la ronde. Cette caverne-là était éclairée par une rivière étincelante qui fendait son sol en deux – la veine d'argent que Cassa Dar avait décrite. La magie élémentale qu'elle contenait dégageait une lumière vive, mais d'intensité inégale : très forte dans le fond, très faible du côté d'Elena et de l'enfant. La rupture se produisait au milieu de la caverne, à l'endroit où la veine avait été sectionnée. Le cadavre d'un n'ain gisait non loin de là.

Le petit garçon tira sur le bras d'Elena.

— Va ramasser le Try'sil, vite !

Elena sentit que les mots qui sortaient de sa bouche n'étaient plus les siens, mais ceux de Cassa Dar. Elle le suivit jusqu'au corps dont la chair semblait, curieusement, avoir été épargnée par les prédateurs aquatiques. Comme elle s'en approchait, elle réalisa que c'était une statue de pierre noire. Sa silhouette trapue et ses membres épais semblaient intacts. Sa tête, en revanche, était fissurée et laissait entrevoir l'éclat blanc d'une boîte crânienne.

— Mon frère, lâcha le petit garçon.

Malgré sa panique, le chagrin de Cassa Dar était palpable.

L'enfant désigna un objet abandonné près de la tête de la statue.

— Le Try'sil.

Elena s'agenouilla pour ramasser l'arme. Celle-ci était, sans aucun doute possible, très ancienne et de facture n'aine. Son manche en bois sculpté de runes, aussi long que celui de la hache de Kral, se terminait par une tête métallique nimbée d'un éclat rouge, comme si elle avait été forgée dans du sang.

Elena hésita. Elle ne pouvait pas soulever cette arme massive avec une seule main, et elle n'osait pas lâcher le petit garçon. À tout hasard, elle empoigna le Try'sil de sa main droite et, serrant les dents, tira de toutes ses forces. À sa grande surprise, le marteau se souleva aussi facilement qu'un vulgaire balai. Elle le brandit, la lumière argentée de la veine se reflétant dans ses prunelles.

— Attention ! hurla soudain l'enfant. Derrière toi !

Elena fit volte-face juste à temps pour voir un monstre émerger du toboggan. Elle crut d'abord que la statue du garde noir était revenue à la vie. Mais, comme l'intrus s'avançait, la vue de sa silhouette difforme lui fit écarquiller les yeux. À n'en pas douter, il s'agissait de l'abominable créature qui, selon Cassa Dar, s'était échappée de la forteresse de Ruissombre et poursuivait les compagnons depuis lors.

— Encore un garde noir, gémit le petit garçon. Comment est-ce possible ?

Le chasseur s'approcha. Malgré la distorsion provoquée par l'eau, Elena le reconnut. C'était un n'ain à la peau d'éb'ène, comme le frère de Cassa Dar. Ses lèvres retroussées dévoilèrent des dents jaunes lorsqu'il grimaça et demanda :

— Où est la sor'cière ?

Sa voix était à demi noyée, mais ses paroles restaient distinctes.

Elena et l'enfant reculèrent. Malheureusement, le n'ain s'interposait entre eux et la sortie. La bulle d'air se mit à grandir, comme pour englober la créature, et Elena sentit la main du petit garçon trembler dans la sienne.

— Que fais-tu ? lui demanda-t-elle.

L'enfant brillait de plus en plus fort. À travers sa peau, Elena pouvait presque distinguer les lianes et la mousse qui composaient son corps. Quelle que soit la magie à l'œuvre, elle

sapait l'illusion créée par Cassa Dar.

— J'essaie de te donner la place de manœuvrer, hoqueta le petit garçon, des larmes scintillant sur ses joues.

— Pour quoi faire ?

— Tu dois combattre le garde noir. Utilise le Try'sil.

Le souffle d'Elena s'étrangla dans sa gorge. Le n'ain était tout en muscles, en os et en pierre ; il devait peser dix fois son poids. Comment pouvait-elle le combattre avec son seul marteau ? Sa magie lui aurait peut-être donné une chance de le vaincre, mais, ne devant pas lâcher la main du petit garçon, elle n'avait aucun moyen de se couper la paume et de libérer son pouvoir.

Elena brandit le Try'sil devant elle. La relique n'aine semblait robuste, mais elle ignorait comment invoquer son pouvoir. Elle continua à reculer tandis que la poche d'air enflait autour d'elle.

Le garde noir pénétra dans la bulle, une large grimace aux lèvres. Sa peau d'éb'ène se mit à grésiller, et l'eau qui le recouvrait s'évapora.

— Dites-moi où est…

Il s'arrêta, comme pétrifié. Il leva le nez et renifla pendant quelques instants. Puis ses yeux semblables à deux puits flamboyants se fixèrent sur Elena.

— Toi ! (Son rictus s'élargit.) C'est toi, la sor'cière !

D'une main tremblante, Elena leva son marteau un peu plus haut.

Le n'ain plissa les paupières comme pour jauger la menace. Soudain, ses yeux s'écarquillèrent, et les flammes diminuèrent au fond de ses orbites. Il fit un pas vacillant. Une petite voix, telle une volute de fumée, s'échappa de ses lèvres.

— Le Try'sil, hoqueta-t-il. Enfin !

Sans lâcher la main d'Elena, l'enfant se planta devant elle.

— Souviens-toi de ton héritage, seigneur n'ain, et lutte contre l'emprise du Cœur Noir ! tonna-t-il avec la voix de Cassa Dar. Laisse-nous passer !

— T-trop forte, souffla la petite voix.

Les flammes grandirent de nouveau dans les yeux de la créature.

— Lutte ! rugit l'enfant. Pour notre contrée, pour notre

peuple !

Le feu vacilla dans les prunelles du n'ain.

— Je ne peux pas… (Soudain, son regard se tourna vers Elena.) Prends garde, gémit-il d'une voix vibrante de chagrin et de culpabilité. Prends garde à la Légion !

Puis ses yeux s'embrasèrent. Deux colonnes de magie noire jaillirent de ses orbites et fusèrent jusqu'au plafond de la caverne.

Elena et le petit garçon reculèrent précipitamment. D'expérience, la jeune fille savait que la dernière étincelle de résistance venait de s'éteindre dans la poitrine du n'ain.

— Il n'est plus là, marmonna l'enfant en se serrant contre elle.

Le regard brûlant du monstre se braqua sur les deux silhouettes qui tremblaient face à lui. Un sourire cruel étira ses lèvres de pierre. Avant qu'Elena puisse réagir, il se jeta sur elle.

La jeune fille abattit son marteau à l'aveuglette. *Trop tard*, pensa-t-elle. Mais, curieusement, son adversaire avait bondi au ralenti, comme si quelque chose le retenait. Le Try'sil eut le temps de décrire un arc de cercle et de le toucher à la tête.

Avec une force surprenante, le petit garçon tira Elena hors du chemin de la créature massive qui chargeait tel un bélier. Le n'ain tendit une main pour saisir sa proie, mais son geste fut trop lent. Elena et l'enfant plongèrent sur le côté et eurent toutes les peines du monde à conserver leur équilibre. Ils ne se touchaient plus que par le bout de leurs doigts. Elena rajusta sa prise sur la main du petit garçon et sur le marteau de tonnerre ; puis elle fit de nouveau face au monstre.

Le garde noir pivota et porta une main à sa tête. Un morceau de son crâne de pierre tomba sous ses doigts. Le Try'sil s'était montré à la hauteur de sa légende. Il avait toujours le pouvoir de briser l'éb'ène.

Tandis que le monstre palpait sa blessure, Elena mordit violemment son pouce droit sur le manche du marteau. Conscient du pouvoir de la relique, son adversaire se montrerait désormais plus prudent. Elle avait besoin de sa magie. Ses incisives crevèrent sa peau, et le goût cuivré du sang envahit sa bouche. Elle se concentra.

— Non ! s'exclama le petit garçon. Ne conjure pas ton pouvoir ! Ta magie est encore trop incontrôlable ; elle risque de perturber mon sort. Mais tu viens de me donner une idée.

Le n'ain détacha un autre fragment d'éb'ène de sa tempe et le laissa tomber en sifflant :

— Tu vas me le payer !

Sans autre avertissement, il chargea.

Elena fit mine de fuir.

— Ne bouge pas ! cria le petit garçon.

Soudain, la poche d'air s'effondra autour d'eux. La pression de l'eau s'engouffrant dans le vide ainsi crée fit trembler le château jusqu'à ses fondations.

Elena hurla, mais l'eau s'arrêta à quelques centimètres de son nez. Elle ne fut ni noyée, ni écrasée. Le garde noir, en revanche, se retrouva aplati sur le sol de la caverne.

Le petit garçon tira sur le bras d'Elena.

— Viens, la pressa-t-il. Il ne faut pas rester ici.

Ils contournèrent le n'ain qui, bien que sonné, se redressait déjà sur les genoux.

— Je vais tenter de le retarder, dit Cassa Dar par la bouche de l'enfant tandis qu'ils fonçaient vers la sortie. Je dois pouvoir mettre à profit les dégâts causés par le Try'sil.

Elena n'eut pas besoin d'autres encouragements. Le petit garçon et elle traversèrent la caverne aussi vite que leurs jambes purent les porter. À mesure qu'ils montaient l'interminable escalier, le souffle de la jeune fille se changeait en brûlure dans sa poitrine. Mais elle ignora la douleur et laissa sa terreur l'emporter toujours plus haut.

Depuis le sous-sol du château, un rugissement furieux se lança à leur poursuite.

— Que se passe-t-il ? aboya Er'ril.

Cassa Dar était toujours agenouillée au bord de l'eau. Sa peau ridée dégoulinait de sueur, et ses épaules tremblaient d'épuisement. Accroupi près d'elle, Jaston lui avait posé une main pleine de sollicitude dans le dos.

— Cesse de lui crier dessus ! cracha-t-il en foudroyant le guerrier du regard. Ne vois-tu pas qu'elle est à bout de forces ?

— Jaston, nous avons besoin de savoir : Elena est-elle toujours vivante ? demanda Mycelle, qui se tenait à côté d'Er'ril.

— Oui, croassa la sor'cière. Elle est en train de fuir. Je fais mon possible pour alimenter sa bulle d'air et retarder son poursuivant. (Des larmes coulèrent sur ses joues.) Je suis désolée. Je ne voulais pas mettre sa vie en danger. Mais mon peuple…

Secouée par de gros sanglots, elle ne put achever sa phrase.

Jaston lui frotta le dos.

— Vous ne pouviez pas savoir. Inutile de culpabiliser. (Il leva les yeux vers Er'ril.) Et toi, si tu veux qu'elle sauve la gosse, soutiens-la au lieu de l'accabler !

Er'ril ravala une réplique cinglante. Le Maraîchin avait raison. Pour l'instant, la sécurité d'Elena dépendait de Cassa Dar, et, même si cela le contrariait, il n'avait pas d'autre choix que de l'accepter. Incapable d'imaginer la bataille qui faisait rage sous les eaux noires du lac, il pria pour le salut d'Elena et lui envoya mentalement tout son soutien.

Les minutes s'écoulèrent, interminables. Les cris de frustration que réprimait le guerrier ne tardèrent pas à lui brûler la gorge. Ses mains se mirent à trembler. Au fil de leur long voyage, Elena avait pris beaucoup d'importance à ses yeux. Il ne la considérait plus seulement comme une sor'cière et l'unique espoir d'Alaséa. En cet instant d'impuissance absolue, il devait admettre qu'il n'éprouvait pas juste une inquiétude paternelle à son égard.

Er'ril déglutit. Il ne voulait pas nommer l'autre sentiment que la jeune fille lui inspirait. Ce n'était pas le moment. Il devait se tenir prêt à intervenir en cas de besoin.

À ses pieds, Cassa Dar gémit.

— Je ne peux pas l'arrêter. J'essaie de le ralentir, mais sa peau de pierre est plus venimeuse que tous mes poisons. Et, quand je tente d'infiltrer mes lianes par le trou dans sa tête, il les arrache avant qu'elles puissent prendre racine.

— Et Elena ? s'enquit Er'ril – sans crier cette fois.

— Elle remonte vers nous… Mais le garde noir la poursuit, et il gagne du terrain.

Le guerrier serra les dents et tira son épée. Mycelle avait déjà

dégainé les siennes, et Fardale grondait en fixant la surface du lac.

Er'ril brandit sa lame d'argent.

Reviens-moi, Elena ! Vite !

29

Elena courait en boitant et en utilisant le Try'sil comme une béquille. Quelques minutes plus tôt, elle s'était tordu la cheville sur une pierre descellée. Si elle ne s'était pas rattrapée contre le mur, elle aurait lâché la main du petit garçon et dégringolé les marches. En elle, la douleur le disputait à la terreur. Ses poumons la brûlaient ; elle avait un point de côté et se retenait de hurler chaque fois qu'elle posait le pied par terre. Pourtant, son cœur affolé l'incitait à accélérer encore.

— Il arrive, dit le petit garçon près d'elle.

Cassa Dar avait cessé de s'exprimer par la bouche de l'enfant ; elle consacrait tous ses efforts à ralentir leur poursuivant. Le petit garçon courait en suçant son pouce, les yeux écarquillés par la peur.

— Je ne veux pas mourir, marmonna-t-il.

Elena ne s'attendait pas à ce que les enfants de mousse manifestent un quelconque instinct de survie.

— Tu ne mourras pas, dit-elle avec une assurance qu'elle était loin de ressentir.

Elle pressa le pas, traînant le petit garçon derrière elle. Ils avaient déjà traversé le château et regagné l'escalier de la tour ; à partir de là, elle connaissait le chemin puisqu'il n'y avait plus qu'à monter jusqu'à la surface du lac.

L'enfant luttait pour suivre l'allure, mais ses jambes étaient beaucoup plus courtes que celles de la jeune fille.

— Ne me laisse pas, gémit-il.

— N'aie pas peur. Je ne t'abandonnerai pas, promit Elena.

Quelques instants plus tard, le petit garçon se raidit.

— Il est juste derrière nous.

Elena ne se donna même pas la peine de regarder par-dessus son épaule. Elle se pencha et, tirant sur le bras de l'enfant, jeta

celui-ci sur son dos.

— Accroche-toi ! cria-t-elle sans lui lâcher la main.

Le petit garçon poussa un glapissement effrayé, mais lui passa son autre bras autour du cou.

Utilisant le marteau pour contrebalancer le poids de l'enfant, Elena redoubla de vitesse. Par chance, son jeune compagnon était plus léger qu'un petit garçon humain. Sa cheville palpitait de douleur, mais la terreur enflammait son sang et lui faisait gravir les marches d'un pas bondissant comme celui d'un cerf. Du temps où elle vivait encore dans la ferme familiale, Joach et elle avaient l'habitude de faire la course entre les pommiers du verger. Et, même si son frère avait une foulée plus longue, elle le battait régulièrement. Elle mobilisa toutes ses forces restantes pour la dernière ligne droite.

Au-dessus d'elle, les ténèbres liquides s'éclaircirent soudain. Elle distingua la tache jaune formée par les torches qui encadraient l'escalier, à la surface, et s'autorisa un instant de soulagement.

Puis le petit garçon lui hurla dans l'oreille :

— Il est là !

Elena jeta un coup d'œil derrière elle. Le monstre noir et trapu se trouvait encore quelques dizaines de marches en contrebas, mais il grimpait trois fois plus vite qu'elle. Des lianes tentaient de s'insinuer dans le trou de son crâne ; il les arrachait par poignées sans même ralentir. Ses yeux flamboyants repérèrent Elena. Il accéléra.

Parce que la jeune fille ne regardait pas où elle allait, son pied glissa sur une plaque de varech. Elle tomba sur les marches, entraînant le petit garçon avec elle.

L'enfant fut le premier à se relever.

— Vas-y ! hurla Cassa Dar par sa bouche. Nage jusqu'à la surface. Mon fils va retenir le garde noir !

Tandis qu'il prononçait ces mots, des larmes coulèrent sur les joues du petit garçon. Il ne voulait pas rester.

Elena hésita. Pouvait-elle abandonner cet enfant terrifié ?

Puis les petits doigts lâchèrent les siens.

— Vas-y, répéta le petit garçon d'une voix étranglée.

La poche d'air rétrécit rapidement autour d'eux tandis que le

monstre chargeait. Ne voulant pas que l'enfant se sacrifie en vain, Elena plongea à travers la bulle. Elle prit appui sur les marches pour se propulser vers le haut, et la pression de l'eau fit le reste. Derrière elle s'éleva un rugissement de colère qui la poursuivit jusqu'à la surface.

Avant que la jeune fille réalise ce qui lui arrivait, Er'ril l'entoura de son bras et la tira au sec. Mycelle la soutint tandis que sa cheville cédait sous elle. Lâchant le marteau de tonnerre, Elena se tourna vers Cassa Dar qui, agenouillée au bord de l'eau, dirigeait le petit garçon dans son combat contre la créature.

— Comment va votre fils ? lui demanda-t-elle.

La n'aine tremblait de tout son corps. Elle ne répondit pas.

Accroupi près d'elle, Jaston leva les yeux vers Elena et secoua la tête.

— Elle est trop faible.

— Ne t'inquiète pas pour ça, dit Mycelle. Cet enfant n'est pas réel, Elena.

La jeune fille pinça les lèvres.

— Donne-moi ma dague.

Mycelle se baissa pour ramasser l'arme parmi les vêtements de sa nièce, précisant néanmoins :

— Nous devons battre en retraite vers le sommet de la tour et nous regrouper pour affronter le garde noir.

— Non, contra Elena.

Et elle s'entailla la main gauche – celle qui avait tenu le petit garçon, celle qui était imprégnée de magie lunaire.

Soudain, il y eut une explosion liquide à la surface du lac. La jeune fille pivota sur sa cheville valide. Le n'ain d'éb'ène venait de surgir de l'eau. Une de ses mains était crispée sur la gorge du petit garçon. D'innombrables lianes jaillissaient du corps de l'enfant et, se tortillant comme des tentacules, cherchaient à trouver une prise sur la peau du monstre. Mais la bataille était perdue d'avance, car, au contact de la pierre, elles se recroquevillaient et mouraient.

Elena leva le bras. Du sang coula de sa paume entaillée. Aux endroits où les gouttes rouge foncé touchèrent l'eau, de la glace se répandit à la surface du lac. La jeune fille se concentra sur la magie qui coulait dans ses veines et, d'une poussée mentale,

l'embrasa. Un jet de flammes bleues fusa de sa main. Elle le dirigea vers le n'ain d'éb'ène.

L'impact du feu glacial étourdit le garde noir et l'arrêta net.

Le pouvoir se déversait depuis le cœur d'Elena et le long de son bras en vibrant d'allégresse. Non seulement la jeune fille ne cherchait pas à le retenir, mais elle l'accompagnait, l'aiguillonnait de toute sa volonté. Elle n'était pas capable de tisser un sort subtil ? Tant pis. Sa magie à l'état pur ferait l'affaire.

Un cri monta de sa gorge tandis qu'elle projetait son pouvoir vers le n'ain. Le lac gela autour du garde noir, l'emprisonnant dans son étreinte glaciale. Seuls la tête du monstre, le haut de son torse et un de ses bras dépassaient encore de la gangue bleutée qui l'enveloppait. Elena laissa sa magie se déverser par l'entaille de sa main jusqu'à ce que le lac soit entièrement gelé. Alors seulement, elle ferma le poing pour étancher le torrent de feu glacial.

Sa vision s'éclaircit. Elle cligna des paupières pour libérer ses cils collés par le givre et inspecta son œuvre. Le petit garçon était toujours pendu au bout du bras gelé du n'ain. Aucun des deux ne bougeait.

Elena tomba à genoux, ses larmes traçant des sillons brûlants sur ses joues glacées.

— Tu as réussi, dit Er'ril en s'agenouillant près d'elle.

Les yeux écarquillés d'émerveillement, Cassa Dar se redressa avec difficulté. Elle chancelait d'épuisement, mais, aidée par Jaston, elle se dirigea vers le Try'sil abandonné sur une marche. Le Maraîchin ramassa le marteau afin qu'elle puisse l'examiner.

— Mon enfant, tu as accompli un miracle, marmonna-t-elle en caressant le manche ouvragé de la relique avec un respect infini.

Elena ne répondit pas.

Mais à quel prix ? se demanda-t-elle, fixant le petit garçon mort qui ne mangerait plus jamais de gâteau avec plein de crème dessus.

Fardale fut le premier à remarquer que quelque chose n'allait pas. Les yeux rivés sur le lac, il se mit à grogner.

Tandis que Mycelle aidait Elena à renfiler ses vêtements, Er'ril s'approcha du loup et étudia la surface du lac. Il ne vit rien d'étrange ; le monstre noir était toujours prisonnier de l'étreinte de la glace. Il posa sa main sur l'échine de Fardale et remarqua que les poils du loup étaient hérissés.

— Tu as senti quelque chose ?

Fardale recula à l'instant où un craquement sec résonnait dans l'immense hall.

Tous les compagnons sursautèrent et se relevèrent d'un bond. Er'ril crut d'abord que c'était la glace qui se fendait, mais il réalisa très vite qu'il se trompait.

Le n'ain d'éb'ène se fissurait de toutes parts. Les bouts de son crâne épais rebondirent sur ses épaules, tintèrent en touchant la surface gelée du lac et se fracturèrent en morceaux encore plus petits. Son bras tendu se cassa. Quand il éclata au contact de la glace, les compagnons virent qu'il était creux – comme si le n'ain tout entier n'était qu'une coquille vide. Bientôt, seul le torse du monstre émergea encore du lac, tel un œuf noir incrusté dans la glace.

Fardale continua à grogner.

Er'ril n'était pas certain que le lac abrite encore un danger quelconque, mais il en avait plus qu'assez de Château Drakk.

— Je n'aime pas ça, déclara-t-il. Fichons le camp d'ici.

Cassa Dar avait fini d'envelopper le Try'sil dans une cape. Elle le confia à Mycelle.

— Il vaudrait mieux, oui, acquiesça-t-elle en jetant un coup d'œil aux restes du garde noir. Je sens une odeur déplaisante dans l'air.

Comme pour lui donner raison, une détonation monstrueuse fit trembler la tour sur ses fondations. Un des lustres qui surplombait le lac se détacha avec un crissement de vis arrachées et alla s'écraser sur la glace parmi une pluie de plâtre.

Er'ril repoussa Elena derrière lui. La jeune fille sautilla pour ne pas prendre appui sur sa cheville blessée.

— Va-t'en ! hurla le guerrier. Vite !

Au centre du lac gelé, le torse du n'ain venait d'éclater. Tels les pétales d'une fleur noire, la pierre se recourba en arrière. Du cœur de cette abominable chrysalide émergea une brume

sanglante, bientôt suivie par une masse pâle comme un cadavre. Celle-ci se tortilla pour échapper à son cocon d'éb'ène. Son corps, aussi gros qu'un cheval de trait, tomba mollement sur la glace.

Elle roula sur elle-même, suintant une vapeur rouge par tous ses pores. Puis elle déplia des ailes encore humides et un long cou sinueux. Ses gros yeux blancs aveugles se tournèrent vers les compagnons. Ses narines énormes reniflèrent l'air. Ouvrant sa gueule, elle poussa un gémissement aigu.

Er'ril n'attendit pas qu'elle réussisse à s'orienter.

— Remontez, ordonna-t-il aux autres.

— Prenez la double porte sur le prochain palier, cria Cassa Dar qui, soutenue par Jaston, luttait pour gravir l'escalier. C'est un raccourci.

— Nous n'avons pas le temps ! s'époumona Mycelle.

Ils n'avaient pas gravi douze marches que la créature poussa un second cri encore plus strident que le premier. Trop faible pour s'envoler, elle se dressa sur un grouillement d'appendices semblables à des serpents et utilisa ses ailes pour se propulser vers les compagnons. Son corps massif avançait lentement, mais ses étranges pattes la précédaient, telles des vipères tendues vers leur proie.

Er'ril poussa Elena contre le mur tandis que des tentacules inquisiteurs lui palpaient les jambes. Il les sectionna promptement avec son épée, mais, à l'endroit où ils l'avaient touché, son pantalon se mit à fumer. Les appendices tranchés continuaient à se tordre sur le sol. Il les écarta d'un coup de pied rageur.

De l'autre côté de l'escalier, Mycelle couvrait la laborieuse retraite de Cassa Dar et de Jaston. Ses lames jumelles décrivaient des moulinets si rapides qu'elles étaient pratiquement invisibles à l'œil nu. Er'ril fut très impressionné par sa dextérité et par son efficacité. Quelques gouttes d'acide éclaboussèrent sa peau nue, mais elle ne leur prêta aucune attention.

Inspiré par la sourcière, Er'ril se plaça dos aux marches et entreprit de les remonter à reculons tout en poussant Elena derrière lui. Leur progression était lente ; les appendices

empoisonnés ne cessaient de surgir autour d'eux.

Soudain, Mycelle glapit de douleur. Jetant un coup d'œil vers elle, Er'ril vit qu'un épais tentacule s'était enroulé autour de sa taille. Une de ses lames lui avait échappé ; l'autre était prisonnière de tentacules plus petits. Elle ne pouvait rien faire pour se dégager.

Er'ril avisa l'arme qui était tombée aux pieds de Jaston.

— Ramasse l'épée de Mycelle ! hurla-t-il au Maraîchin. Libère-la !

Les yeux écarquillés d'horreur, Jaston ne réagit pas davantage que s'il avait été pétrifié.

Maudissant la couardise du Maraîchin, Er'ril poussa Elena pour la faire accélérer. Mais la jeune fille glissa sur une plaque de mousse et dégringola quelques marches. Des flammes bleues dansaient le long des doigts de sa main gauche.

— Elena !

— Je peux le ralentir ! cria la jeune fille en levant déjà sa main. Occupe-toi de Mycelle !

Un jet de feu glacial fusa de ses doigts et frappa la créature à l'instant où celle-ci atteignait le bas de l'escalier. La force de l'impact arrêta la charge du monstre et le fit glisser en arrière. Ses tentacules reculèrent avec lui, libérant l'espace qui séparait Er'ril de Mycelle.

Le guerrier se précipita et abattit son épée sur l'appendice qui immobilisait la sourcière. Une douleur atroce tordait le visage de celle-ci. Ses vêtements fumaient ; quand Er'ril parvint enfin à la libérer, il vit que l'acide avait traversé sa chemise et attaqué sa chair.

Il foudroya Jaston du regard.

— Aide-la à monter.

Le Maraîchin s'arracha à son hébétude et entoura Mycelle d'un bras tandis que Cassa Dar les précédait dans l'escalier.

Fardale, qui, faute d'arme, était resté en retrait de la mêlée, aboya soudain et redescendit en flèche. Er'ril fit volte-face. Elena se tenait face à un mur de tentacules déchaînés. En arrosant les appendices de son feu glacial, elle réussissait à les maintenir à distance – mais rien d'autre. Aux endroits où ses flammes bleues la touchaient, la chair pâle du monstre virait au

rouge et résistait avec son propre feu intérieur.

La jeune fille était en train de perdre la bataille et un des tentacules rampait au plafond, au-dessus de sa tête. L'appendice qu'elle n'avait pas vu se tendit vers son dos vulnérable.

Fardale s'élança pour protéger Elena. Il se propulsa dans les airs d'un bond puissant et referma ses mâchoires sur le tentacule. En atterrissant quelques marches plus bas, il recracha l'appendice qu'il venait d'arracher. Les poils de son museau étaient roussis, et sa langue pendante avait viré au noir.

Elena changea de main, espérant sans doute que le feu réussirait là où la glace avait échoué. Elle avait déjà entaillé sa main droite, et des flammes écarlates dansaient dans sa paume. Elle les projeta vers la bête. Son feu sor'cier avait jadis percé les défenses d'un skal'tum ; pourtant, il ne produisit guère d'effet sur ce nouvel adversaire. La créature hurla et glissa de nouveau en arrière. Mais là où les flammes magiques l'avaient frappée, sa chair pâle noircit, apaisant leur brûlure. Et elle demeura indemne.

En remontant, Fardale croisa Er'ril qui descendait rejoindre Elena.

— Le Seigneur Noir connaît tous tes tours. Il faut fuir pendant que nous le pouvons, dit le guerrier sur un ton pressant.

Elena l'ignora. Son visage dégoulinait de sueur, et elle était livide. De nouveau, elle leva sa main droite. Les flammes s'intensifièrent, changeant son poing en soleil miniature tandis que sa magie s'accumulait entre ses doigts crispés.

Er'ril ne voyait pas ce qu'elle cherchait à faire.

— Elena ?

Brusquement, la jeune fille détendit le bras et libéra son pouvoir d'un seul coup. Le feu sor'cier frappa, non le monstre, mais la patinoire qui s'étendait sous ses appendices enchevêtrés. Et le lac explosa. Un nuage de vapeur envahit la pièce comme la glace redevenait eau en l'espace d'un battement de cœur.

La créature ne s'attendait absolument pas à ça. À travers la vapeur, Er'ril la vit agiter désespérément ses tentacules et ses ailes pour tenter de se rétablir – en vain. Elle sombra.

— Bien joué, dit Er'ril sur un ton admiratif.

Mais Elena n'en avait pas fini. Levant sa main gauche, elle projeta une lance de feu glacial. La vapeur se mua en brume, et le lac gela au-dessus de l'endroit où le monstre avait coulé. Une fois de plus, sa surface se changea en patinoire.

Elena baissa le bras et se tourna vers Er'ril, les yeux encore flamboyants.

— Maintenant, on peut y aller. Je ne sais pas combien de temps la glace tiendra – assez pour qu'on puisse s'échapper, j'espère.

Elle tenta de monter l'escalier seule, mais ses jambes cédèrent sous elle. Er'ril dut lâcher son épée pour la rattraper.

Jaston apparut soudain de l'autre côté de la jeune fille. Son regard croisa celui du guerrier. Ses yeux brillaient de honte, mais aussi de détermination. Il soutint Elena pendant qu'Er'ril ramassait et rengainait son épée.

— C'est bon, je la prends, dit froidement le guerrier.

Il souleva la jeune fille et attaqua la montée. Jaston attendit quelques instants avant de lui emboîter le pas.

Cassa Dar, Mycelle et le loup les attendaient sur le palier suivant.

— Par ici, dit la sor'cière en ouvrant une double porte massive. Ce couloir conduit à l'escalier extérieur.

Er'ril suivit Fardale dans le passage. Le loup avait dressé les oreilles pour guetter un danger éventuel. Derrière le guerrier, les pas de ses compagnons résonnaient contre les murs de pierre. Et, au creux de son bras, Elena se blottissait contre sa poitrine.

— Tu t'es bien débrouillée, lui chuchota-t-il.

La jeune fille épuisée leva la tête.

— Tu as dit quelque chose ?

— Non. Accroche-toi. Nous serons bientôt sortis de ce maudit château.

Une secousse monstrueuse ébranla la tour. Le sol tangua sous les pieds d'Er'ril, qui faillit s'écrouler. Il reprit son équilibre à l'instant où une détonation atteignait ses oreilles.

— La créature a réussi à se libérer, dit Elena. Pose-moi.

Le guerrier l'ignora. Il était hors de question qu'il la lâche de

nouveau – pas avant qu'elle soit en sécurité.

Au bout du couloir, Cassa Dar s'efforçait d'ouvrir la porte secrète.

— De l'autre côté se trouve l'escalier qui grimpe à l'extérieur de la tour, celui que vous avez emprunté à votre arrivée.

Elena ôta le bras qu'elle avait passé autour du cou d'Er'ril.

— Ici, je ne risque rien, dit-elle au guerrier inquiet. Va monter la garde avec tante Mycelle.

Er'ril acquiesça et la déposa à terre. Puis il se pencha vers elle pour lui soutirer une promesse à la force du regard.

— Ne sors pas avant mon retour.

La jeune fille hocha la tête. Satisfait, il rebroussa chemin pour rejoindre Mycelle et le loup, qui s'étaient arrêtés pour protéger les arrières du groupe.

Jaston se tenait dans l'ombre de la sor'cière du marais, le visage baissé et le regard lointain. Visiblement anxieuse, Cassa Dar jacassait sans discontinuer.

— Les assassins utilisaient cette porte pour prendre à revers les maraudeurs qui tentaient de gravir l'escalier extérieur, expliqua-t-elle en s'acharnant sur la serrure. Autrefois, nombreux étaient les brigands qui…

Le pêne céda enfin avec un claquement audible, et le battant s'entrouvrit. Cassa Dar se redressa en s'essuyant les mains.

— Et voilà, c'est fait !

Jaston rappela les autres d'une voix légèrement fêlée.

— La porte est ouverte !

Pendant que le reste du groupe les rejoignait, Cassa Dar tira le lourd battant. Une petite brise nocturne s'infiltra dans le couloir. Dehors, il faisait encore noir, mais la lune s'était couchée depuis longtemps.

— Le jour ne va pas tarder à se lever, déclara la sor'cière. C'est toujours avant l'aube que la brume est la plus épaisse.

Elena dut s'en remettre au jugement de la n'aine. Pour sa part, les ténèbres lui semblaient si impénétrables qu'elle avait du mal à croire à l'existence du soleil, et encore plus à son retour.

— Nous ferions mieux de nous dépêcher, dit Mycelle. J'ai

entendu quelque chose dans le couloir au moment où Jaston nous appelait.

Comme pour lui donner raison, un hurlement strident s'éleva dans le passage.

— Il est tout près, siffla Er'ril. Sortez, vite !

Les compagnons se précipitèrent dehors et dévalèrent les marches. Er'ril resta en arrière pour fermer la porte. Il tira de toutes ses forces. Malgré l'obscurité, Elena vit les veines saillir sur ses tempes, les muscles de son bras se gonfler. Mais le battant était coincé.

— Er'ril ?

— N'approche pas, Elena !

Mycelle posa une main sur l'épaule de sa nièce pour lui intimer silencieusement d'obéir.

— J'ai besoin de temps pour construire un bateau, dit Cassa Dar depuis le bord de l'eau. Il faut absolument fermer cette porte.

Un second hurlement de rage résonna dans le couloir. Puis le cri de la bête changea de tonalité. Elle avait repéré Er'ril.

Le guerrier redoubla d'efforts. Une brume rougeâtre s'échappa par l'ouverture de la tour. Elena porta un poing à sa bouche. Le monstre devait être sur Er'ril.

Soudain, un tentacule jaillit du passage et s'enroula autour du cou du guerrier. Celui-ci hoqueta. Désarmé, il ne put que griffer l'appendice qui tentait de l'étrangler.

Avant que quiconque ait le temps de réagir, Jaston chargea en brandissant son couteau à écorcher. Il rejoignit Er'ril en un éclair et frappa sauvagement le tentacule. Du sang acide lui éclaboussa la main et le bras. Il poussa un cri – non de douleur, mais de rage. Libérant enfin la tempête qui couvait en lui depuis cinq hivers, il s'acharna sur l'appendice jusqu'à ce qu'Er'ril parvienne à se dégager.

— Aide-moi, éructa le guerrier.

Ensemble, ils repoussèrent le tentacule et, bandant leurs muscles, parvinrent à refermer la porte. Adossé au battant, Er'ril tapota l'épaule de Jaston.

— Merci.

À cet instant, quelque chose s'écrasa contre la porte. Le choc

fut si violent qu'il projeta Er'ril en avant. Le guerrier fit des moulinets désespérés, mais son seul bras ne lui suffit pas pour se retenir. Jaston tenta de le rattraper ; en vain. Il bascula dans le vide.

— Er'ril !

Elena courut vers le bord de l'escalier. Le guerrier était tombé dans le lac – et, malgré la brume, elle voyait d'énormes nageoires dorsales se diriger vers les ondulations qui marquaient son point de chute.

La tête d'Er'ril réapparut. À grandes ruades vigoureuses, le guerrier tenta de se propulser vers les marches. Mais son infirmité faisait de lui un piètre nageur. Les prédateurs se rapprochaient rapidement.

— Ne t'inquiète pas, dit Cassa Dar en rejoignant Elena.

Elle agita un bras au-dessus de l'eau. À l'unisson, les nageoires se détournèrent et s'enfoncèrent sous l'eau.

— Je n'ai pas le temps de construire un bateau, marmonna la sor'cière. Il va falloir que j'improvise.

Sur ces mots, elle se jeta dans le vide et atterrit sur le ventre à la surface du lac. Mais elle ne coula pas. Une myriade de lianes et de mousses phosphorescentes jaillit de sa chair.

— Je vous avais bien dit que je n'étais plus une simple n'aine.

Son corps disparut à l'intérieur du radeau qui se formait autour d'elle.

— Dépêchez-vous, dit-elle d'une voix étouffée. Montez à bord.

Les compagnons hésitèrent. Aucun d'eux n'était très enthousiasmé par cette embarcation façonnée à partir du corps d'une vieille femme. Puis une nouvelle commotion fit trembler l'escalier de la tour lorsque la bête se jeta de nouveau contre la porte.

Er'ril nagea jusqu'au radeau et se hissa dessus.

— Qu'est-ce que vous attendez ?

Sans plus se faire prier, Elena et les autres rejoignirent le guerrier. Dès qu'ils furent tous à bord, l'embarcation se détacha de l'escalier et fila à travers le lac, gagnant rapidement de la vitesse. La voix de Cassa Dar monta de l'assemblage de lianes.

— Je ne vais plus pouvoir vous parler très longtemps.

Fardale renifla le radeau, les oreilles frémissantes et la tête penchée sur le côté.

— Nous propulser mobilise toute ma magie élémentale, et plus je m'éloignerai de la tour, plus mes forces diminueront.

Er'ril défit sa chemise trempée, libérant son bras du tissu qui lui collait à la peau. Il vérifia que le fourreau de son épée lui ceignait toujours la taille.

— Pourrez-vous nous faire traverser le lac ? demanda-t-il.

— Oui, mais, après ça, je devrai rentrer à Château Drakk – regagner le centre de mon pouvoir. De là, je pourrai vous guider jusqu'à la côte.

— Et la bête ? demanda Elena.

— Je ne crois pas qu'elle s'attardera très longtemps dans les parages. Avec un peu de chance, juste assez pour que vous vous perdiez dans les profondeurs du marécage.

Mais Cassa Dar espérait en vain. Une explosion pareille à un coup de tonnerre se répercuta à la surface du lac. Tous les regards se tournèrent vers le château. La tour noire se dressait derrière eux telle une île ténébreuse – et contre sa pierre noire se détachait une forme blanche nimbée par la lumière des étoiles.

— Elle a défoncé la porte ! s'exclama Mycelle, horrifiée.

Depuis la proue du radeau, Elena vit la créature prendre son envol, ses ailes gigantesques se déployant ainsi que des voiles et fendant la brume comme les nageoires des prédateurs aquatiques avaient fendu la surface du lac. Mais, cette fois, la jeune fille savait qu'un geste de Cassa Dar ne suffirait pas à les sauver.

Elle baissa les yeux vers ses mains. Ses paumes étaient toujours rouges, mais sa peau avait pâli. Elle avait déjà dépensé le plus gros de son pouvoir.

Levant la tête, elle regarda le monstre virer sur l'aile et piquer vers le radeau. Ses tentacules effleuraient la surface du lac et y traçaient des sillons. Un peu plus tôt, quand Elena était à l'apogée de son pouvoir, il avait résisté à sa magie. Que pouvait bien accomplir la jeune fille avec le peu d'énergie qui lui restait ? Sans doute pas grand-chose. Pourtant, elle dégaina sa dague de sor'cière.

Er'ril se tenait à la poupe du radeau, torse nu et l'épée à la main. Tout près de lui, Mycelle jaugeait la vitesse de la bête et celle de Cassa Dar. Elle voyait bien qu'ils ne distanceraient pas leur poursuivant.

Comme s'il avait senti le regard de la sourcière, Er'ril lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Sa mine contrite disait clairement qu'il était désolé. Il savait que les compagnons n'en réchapperaient pas. Ce qui ne l'empêcha pas de brandir son épée pour vendre chèrement sa peau.

Elena était bien décidée à en faire autant. Elle s'entailla les deux paumes, puis rengaina sa dague. Posant ses mains en coupe sur ses genoux, elle regarda le sang s'accumuler dans leur creux et ouvrit le barrage de son pouvoir. Sa magie se répandit dans ses veines. Chacune de ses mains se mit à briller : la droite d'une féroce lueur écarlate, la gauche d'une radiance bleu glacier.

Telles étaient les deux faces de son pouvoir – l'une et l'autre réduites à l'impuissance. La jeune fille les fixa amèrement. Soudain, ses yeux s'écarquillèrent. *Et si… ?*

Elle se leva d'un bond, si brusquement que le radeau tangua. Déséquilibré, Er'ril grogna et lui jeta un coup d'œil irrité par-dessus son épaule. Mais elle n'eut pas le temps de lui expliquer ce qu'elle comptait faire. Le monstre était déjà sur eux.

Lorsqu'il les survola, ses tentacules saisirent l'embarcation et l'entraînèrent. Er'ril et Mycelle bondirent en abattant leurs épées. Pendant qu'ils s'acharnaient sur les appendices, Elena vit l'un d'eux s'enrouler autour de Fardale et le soulever dans les airs.

Jaston s'élança par-dessus le bord du radeau, son couteau entre les dents. Il réussit à agripper le tentacule des deux mains, puis le lâcha de la gauche pour récupérer son arme. Tandis que l'acide rongeait sa paume droite, il scia l'appendice, un cri figé sur ses lèvres. Quand il parvint enfin à le sectionner, il dégringola dans le lac avec Fardale.

Elena savait que tout ceci n'était qu'un test, une façon de jauger les compagnons. Elle leva les yeux vers le ciel nocturne. La bête planait sur ses ailes gigantesques. Ses yeux pâles étudièrent les occupants de l'embarcation et s'arrêtèrent sur la

jeune fille. Une intelligence maléfique se tapissait dans ses prunelles. Alors, Elena sut que le Seigneur Noir guidait ce monstre et l'observait par son intermédiaire.

La créature détailla la jeune fille pendant quelques instants encore. Puis elle replia ses ailes contre son corps et piqua vers elle en poussant un cri de triomphe.

— Tout le monde à terre ! glapit Elena.

Elle ne se donna pas la peine de vérifier que les autres lui obéissaient. À partir de là, elle savait que l'issue de la bataille dépendait entièrement d'elle.

Elle leva les bras – pas seulement le droit ou le gauche, mais les deux. Joignant ses mains rouges, elle entrelaça ses doigts. Cette fois, elle n'unissait pas la femme et la sor'cière, mais le feu glacial et le feu sor'cier !

Tendant ses poings vers le monstre, elle lui projeta sa magie à la tête. Son pouvoir jaillit avec tant de force qu'elle partit en arrière et dut se camper sur ses pieds écartés pour ne pas tomber.

Un torrent de foudre, de vent et de flammes se déversa d'elle, faisant hurler le ciel et le lac. Un grondement de tonnerre se répercuta à la surface de l'eau.

Elena connaissait le nom de ce pouvoir ahurissant. *Le feu céleste*. Il frappa la bête de plein fouet et l'arrêta net. Telle une mouche prise dans de l'ambre, la créature resta suspendue au centre d'une toile d'éclairs qui crépitèrent sur sa peau, d'un tourbillon de vents sauvages qui déchiquetèrent ses ailes et d'un maelström de flammes qui noircirent sa chair. Elle se tordit au centre de la conflagration d'énergies, hurlant et remuant ses tentacules.

Elena propulsa toute sa magie résiduelle vers le monstre. Enfin, la peau de celui-ci se fendilla ; ses tentacules se racornirent et ses ailes se changèrent en cendres. Avec un dernier cri perçant, il s'abîma dans le lac.

Les vagues provoquées par sa chute firent tanguer le radeau de plus belle, renversant les compagnons. Quand le roulis s'apaisa, Er'ril se redressa et jeta un coup d'œil vers Elena pour vérifier qu'elle était saine et sauve. En appui sur un coude, la jeune fille lui fit un simple signe du menton. Les mots étaient

superflus.

Une voix appela à l'aide. Mycelle rampa jusqu'au bord du radeau et aida Jaston à se hisser à bord. Le Maraîchin traînait le loup trempé derrière lui. La fourrure de Fardale était calcinée sur de larges bandes, mais il respirait encore.

Tandis que le feu céleste s'apaisait, Er'ril rejoignit Elena et l'aida à s'asseoir.

— C'était quoi, cette magie ? lui demanda-t-il.

— Du feu céleste, répondit la jeune fille d'un trait.

Er'ril la fixa, puis prit ses mains et les examina l'une après l'autre. À présent que leur peau était redevenue blanche, il ne manifestait aucune répugnance à les toucher. Il reporta son attention sur le visage d'Elena.

— Comment… ? souffla-t-il, émerveillé.

— Tu m'as dit qu'autrefois les mages ne pouvaient manipuler la magie que d'une seule main, répondit Elena en serrant celle du guerrier pour plus d'emphase.

Er'ril acquiesça et ne la lâcha pas.

— Mais moi, je peux me servir des deux. Et, puisque ça n'était jamais arrivé depuis Sisa'kofa, je savais que le Seigneur Noir ne pouvait pas être prêt à encaisser une attaque combinée. Alors, j'en ai profité. (Elena sourit timidement à Er'ril.) Mais j'avoue que je ne m'attendais pas à un tel feu d'artifice.

Le guerrier l'attira contre lui et la serra très fort.

— Tu ne cesseras donc jamais de me stupéfier ?

Elena se laissa aller dans son étreinte, savourant la chaleur et le parfum de son corps – souhaitant que ce moment ne finisse jamais.

Puis le lac se souleva, et une vague monstrueuse faillit renverser le radeau. Er'ril et Elena furent arrachés l'un à l'autre. Une tête énorme, brûlée et noircie, jaillit de l'eau à bâbord.

Sa gueule s'ouvrit, révélant les milliers de crocs pointus qui garnissaient ses mâchoires. Ses yeux ratatinés dans leurs orbites balayèrent l'embarcation. Elle n'y voyait plus, mais elle sentait toujours sa proie. Son long cou sinueux se tendit vers Elena.

La jeune fille hurla et leva les mains, mais il ne lui restait pas la moindre goutte de pouvoir. Er'ril se jeta sur elle, la plaquant au fond du radeau et lui faisant un bouclier de son corps.

Soudain, une nouvelle vague fit tanguer l'embarcation et l'écarta violemment de la bête. Er'ril redressa le buste pour voir ce qui se passait. Elena se tordit le cou.

Une tête écailleuse aux mâchoires grandes ouvertes venait de surgir du lac. Ses dents, aussi longues que l'avant-bras de la jeune fille, étincelaient dans la lueur verdâtre de la mousse.

Le prédateur poussa un rugissement terrible. D'un coup de sa queue puissante, il se propulsa hors de l'eau. Ses mâchoires se refermèrent sur le cou du monstre pâle avec un claquement sec.

La créature du Seigneur Noir poussa un cri d'agonie et se débattit dans la gueule du gigantesque reptile. Mais elle était déjà très affaiblie par l'assaut magique d'Elena. Le prédateur la secoua violemment jusqu'à ce que sa tête s'affaisse au bout de son cou sinueux. Alors, il tourna un gros œil noir vers le radeau et ses occupants, puis replongea en emportant sa proie.

— Un kroc'an mâle, lâcha Jaston.

— Est-ce Cassa qui l'a appelé pour nous sauver ? s'enquit Elena.

La voix de la n'aine s'éleva faiblement sous elle.

— Non, chuchota-t-elle. Ma magie n'y est pour rien.

Jaston se redressa et, planté au bord du radeau, scruta l'eau noire. Ses vêtements mouillés lui collaient au corps. Il se tourna vers les autres sans plus chercher à dissimuler ses cicatrices.

— Je connais bien les kroc'an. Le rugissement que ce mâle a poussé avant d'attaquer… C'était un cri de vengeance. (Il reporta son attention sur le lac.) Les créatures de ce marais s'y entendent pour survivre, dit-il sur un ton plein de fierté.

Elena sentit qu'il ne parlait pas seulement du kroc'an et, à voir le sourire triste de Mycelle, elle comprit que sa tante soupçonnait également le double sens des paroles du Maraîchin. Jaston restait meurtri dans sa chair, mais quelque chose de vital venait de guérir en lui.

En soupirant, Elena observa la surface de l'eau redevenue immobile. Elle se souvint de ce que Mycelle lui avait dit à Ruissombre, dans la chambre du Poney peint : « Toutes les guerres ne se gagnent pas avec des épées ou de la magie. » Elle étudia ses mains blanches. C'était une idée plutôt réconfortante.

Les adieux furent difficiles. Deux jours s'étaient écoulés depuis la bataille contre le garde noir et, malgré les horreurs que recelait le marais, Elena savait que ses nouveaux amis lui manqueraient. Leur alliance avait été forgée dans les flammes les plus brûlantes. Mais, à présent que leurs blessures étaient pansées et leur plan au point, les compagnons pouvaient se mettre en route vers la côte.

Au lever du soleil, ils se rassemblèrent sur une île au bord du lac. Pendant qu'Er'ril chargeait leur bateau et que Fardale le gênait en fourrant son museau partout, Mycelle et Elena s'attardèrent auprès de Jaston et de Cassa Dar. La sor'cière avait promis de les guider directement jusqu'à la côte.

— Tu pourrais venir avec nous, suggéra Mycelle à Jaston.

Le Maraîchin secoua la tête.

— Il faut que je m'occupe de vos montures.

Il avait offert de récupérer les chevaux restés à l'écurie d'Eau-Sèche et de se joindre à une caravane se dirigeant vers la côte. Elena ne voulait pas abandonner Brume. La petite jument grise ferait un très mauvais cheval de bât – elle s'arrêterait tous les cinq pas pour brouter et refuserait de bouger avant d'avoir l'estomac plein. Non, elle ne pouvait pas rester dans le marais.

Jaston s'écarta de Mycelle. Les épreuves endurées à Château Drakk avaient transformé le jeune homme. Il ne ressemblait plus du tout au Maraîchin maussade que les compagnons avaient rencontré au pied de la Faille. À présent, il se tenait très droit, parlait sur un ton affable et ne cherchait plus à dissimuler ses cicatrices.

— Et puis, ajouta-t-il, ma place est ici.

Elena vit que ces mots blessaient sa tante, tout comme le coup d'œil que Jaston jeta à la sor'cière en achevant sa phrase. Mycelle se détourna tristement et redressa les épaules. Son regard était résigné. Certaines flammes ne pouvaient être ravivées, même s'il restait encore une étincelle.

— Dans ce cas, nous ferions mieux d'y aller tout de suite, dit la sourcière avec un entrain forcé.

Elle s'éloigna en se tenant le flanc à l'endroit où l'acide de la créature l'avait brûlée. Mais Elena soupçonna que sa plus

grande douleur ne venait pas de cette blessure.

Ainsi Mycelle et Jaston se séparèrent-ils – plus que des amis, moins que des amants. Restée seule avec le Maraîchin et la sor'cière, Elena étreignit chaleureusement le premier avant de se tourner vers la seconde. Cassa Dar avait repris l'apparence d'une beauté aux cheveux roux. Ses doigts pâles et fins saisirent les mains gantées d'Elena.

— Tu portes en toi l'héritage de Sisa'kofa, dit-elle gravement. Tu tiens un pouvoir considérable dans tes mains. (Elle posa une paume sur la poitrine de la jeune fille.) Mais ta véritable puissance te viendra toujours du cœur. Ne l'oublie pas.

Les yeux d'Elena s'embuèrent.

— Et je t'en prie..., poursuivit Cassa Dar, n'oublie pas non plus la promesse que tu m'as faite. Tu es le seul espoir de mon peuple.

Elena acquiesça.

— Je veillerai à ce qu'un jour le Try'sil regagne sa place légitime.

La sor'cière sourit, et elles s'étreignirent. L'illusion tissée par Cassa Dar était si parfaite que, même en la tenant dans ses bras, Elena ne pouvait discerner la n'aine dissimulée sous sa magie végétale.

Enfin, les compagnons se séparèrent.

Le groupe d'Elena monta à bord du bateau et s'y installa. Avec une légère secousse, l'embarcation s'éloigna de la berge, propulsée par le seul pouvoir de Cassa Dar.

Assise à la poupe, Elena pivota pour jeter un dernier regard à ses nouveaux amis. Tous deux se tenaient sur la berge, agitant le bras en signe d'au revoir. La jeune fille surprit Cassa Dar à glisser sa main dans celle de Jaston, et elle sourit. Ainsi, Mycelle n'était pas la seule à s'intéresser au Maraîchin...

Ce geste affectueux n'échappa pas non plus à la sourcière. Le rouge lui monta aux joues, et ce fut mécaniquement qu'elle agita la main pour saluer Cassa Dar et Jaston. Très vite, elle se détourna pour discuter d'un détail avec Er'ril, baissant la tête pour ne plus voir la scène qu'elle laissait derrière elle.

Elena se réjouit que sa tante n'eût pas vu ce qui se passa ensuite. Comme le bateau franchissait une courbe du canal,

Cassa Dar leva une main vers la joue de Jaston. À l'endroit qu'elle toucha, les cicatrices du Maraîchin s'évanouirent, gommées par sa magie végétale.

Jaston se palpa le visage en écarquillant des yeux émerveillés. Et, quand il reporta son attention sur Cassa Dar, Elena distingua une émotion nouvelle dans son regard – une lueur indiquant que l'affection de la sor'cière n'était pas à sens unique.

Elena sourit par-devers elle et reporta son attention sur le canal, droit devant elle. Jaston avait toujours dit qu'il aimait le marais. Il tenait là une chance unique de le prouver.

Assis près de la proue, Er'ril massait son cou à vif avec forces jurons et un onguent que la sor'cière lui avait donné. Là où le tentacule de la bête l'avait pris à la gorge, sa peau était rouge et cloquée. Quand il eut terminé, il fixa une compresse sur la plaie et s'installa plus confortablement.

— Je serai content de laisser cette contrée maudite derrière moi, grommela-t-il.

— Et moi donc ! chuchota Mycelle en jetant un dernier coup d'œil par-dessus son épaule.

Elena lui posa une main sur le genou. Aucun onguent au monde ne pouvait apaiser cette douleur-là. Tout ce que pouvait faire la jeune fille, c'était soutenir moralement sa tante.

Mycelle lui agrippa la main et ne la lâcha plus.

Le voyage vers la côte s'annonçait très long.

30

Six jours après leur départ de Château Drakk, Elena prit pied sur la terre ferme pour la première fois depuis une éternité – ou, du moins, ce fut ce qu'il lui sembla. Son équilibre était un peu précaire après tout ce temps passé à marcher en terrain marécageux ou à naviguer sur un radeau. Ajustant son paquetage sur ses épaules, elle testa prudemment la cheville qu'elle s'était tordue dans l'escalier de Château Drakk. Seul un léger pincement s'attardait, comme un écho de sa douleur initiale.

Près d'elle, Fardale s'étira les pattes et le dos. Il était visiblement ravi d'échapper à l'exiguïté du bateau et de retrouver la lumière directe du soleil après la brume omniprésente dans le marais. Elena étudia les bandes de fourrure pelée sur son poitrail. Ses brûlures étaient en bonne voie de guérison. L'onguent de Cassa Dar avait fait des miracles.

Er'ril rejoignit la jeune fille, frémissant comme son paquetage frôlait son cou bandé. Mycelle descendit prudemment du bateau. C'était elle qui souffrait des blessures les plus graves ; l'anneau à vif autour de son ventre lui faisait encore mal.

Par chance, les compagnons n'avaient pas beaucoup de route à faire – une demi-journée de marche, tout au plus. Un vieil ami d'Er'ril possédait un cottage isolé sur les falaises, un endroit où ils pourraient se cacher et reprendre des forces. La perspective de faire un repas chaud et de dormir dans un vrai lit était une puissante motivation. Mais pas la seule. Car, dans moins d'une demi-lune, Mycelle devrait se rendre à Port Rawl pour chercher le reste de leur groupe. Elena avait hâte de revoir Kral, Tol'chuk, Mogweed et Méric. Ils lui avaient tous beaucoup manqué.

Er'ril prit la tête de la petite procession pour cette dernière

étape de leur long voyage depuis Nidiver. Tandis que le soleil grimpait dans le ciel, il entraîna ses compagnons en direction du sud-est, vers l'océan.

Le terrain se mit à monter sous leurs pieds à mesure qu'ils quittaient la zone marécageuse et pénétraient dans les collines. La faune et la flore changèrent rapidement. Bientôt, ils entendirent des oiseaux chanter et virent des lapins traverser le chemin à petits bonds. L'air s'emplit d'un parfum d'herbe fraîche et de jonquilles. Sur le bas-côté apparurent des buissons de chèvrefeuille bourdonnants d'abeilles. L'été régnait encore sur le paysage, mais les cosses des laiterons pendaient comme des têtes d'ivrognes, annonçant sa fin proche.

Vers midi, les compagnons franchirent une crête, et l'océan se déploya soudain devant eux. Elena le fixa, bouche bée. C'était comme si le monde s'achevait au-delà des falaises. D'un horizon à l'autre s'étendaient des eaux turquoise dont rien ne venait troubler la monotonie, à l'exception de quelques îles vertes enveloppées de brouillard.

— La pointe de l'Archipel, annonça Er'ril en les désignant.

… Et leur prochaine destination, songea Elena avec lassitude. Elle poussa un soupir. Demain serait un autre jour. Pour l'instant, elle allait profiter de la tiédeur du soleil, du parfum iodé de la brise et oublier temporairement qu'elle était une sor'cière. Elle s'interdit même de baisser les yeux vers les gants en peau de daim qui dissimulaient ses mains rouges.

Er'ril proposa une halte. Il distribua leurs dernières rations de viande séchée et de pain dur. Ce fut un repas assez morose jusqu'à ce que Mycelle offre à Elena une poignée de baies qu'elle venait de cueillir sur un buisson voisin. Les yeux de la jeune fille s'écarquillèrent. Des ampoulées ! Elle les prit et les fourra avidement dans sa bouche. Les fruits étaient sucrés et acides en même temps. Sa mère en faisait pousser dans le jardin familial, et préparait d'excellentes tartes avec ceux qui échappaient à la gourmandise d'Elena.

La jeune fille promena un regard à la ronde. D'autres petits buissons épineux piquetaient le versant des collines. Elle grimaça, révélant des dents tachées de violet. La suite du voyage ne s'annonçait pas si terrible.

Pendant qu'Elena finissait son dessert, Mycelle se tourna vers Er'ril.

— Ce vieil ami qui habite sur les falaises… On peut lui faire totalement confiance ?

Le guerrier acquiesça. Il remballa leurs écuelles, puis s'assit sur ses talons face à Mycelle.

— C'est un frère de l'Ordre, expliqua-t-il en frottant machinalement son moignon. J'ai une foi absolue en sa loyauté, et je n'hésiterais pas à remettre ma vie entre ses mains.

Mycelle le dévisagea un moment avant de répliquer :

— Mais, cette fois, il ne s'agit pas seulement de votre vie.

Er'ril jeta un bref coup d'œil à Elena.

— Je connais mon devoir, marmonna-t-il. À défaut d'avoir confiance en cet homme, ayez au moins confiance en mon jugement.

Mycelle se leva lentement pour ménager son ventre blessé.

— Mais c'est le cas.

Les yeux du guerrier s'écarquillèrent. Pour masquer sa surprise, il se dépêcha de boucler son havresac.

— Alors, remettons-nous en route avant qu'il fasse nuit.

Ils finirent de traverser les collines et atteignirent un sentier qui longeait la côte sans grands dénivelés, ce qui facilita leur progression. L'endroit était plutôt désert ; ils ne croisèrent que quelques vaches aux paupières lourdes qui paissaient dans les champs, et un chariot dont le conducteur les salua en soulevant son chapeau. Malheureusement, il roulait dans la direction opposée à la leur.

Aussi les compagnons poursuivirent-ils leur chemin à pied. Le crépuscule tombait déjà quand un petit cottage apparut dans le lointain, au sommet d'une haute falaise qui surplombait la mer. Avec son toit de chaume et ses murs de pierre, il parut à Elena plus accueillant qu'un palais.

Un chien aboya et se précipita à la rencontre des compagnons. Mais, dès qu'il sentit Fardale, il battit en retraite. Quelques chèvres remarquèrent la présence d'un loup parmi elles ; avec un bêlement apeuré, elles s'écartèrent de lui. Seule une famille de canards se dirigea vers le petit groupe en se dandinant et en cancanant pour réclamer des croûtes de pain.

Elena sourit aux volatiles, mais Er'ril les écarta d'un coup de pied. Il traversa le jardin et toqua vigoureusement à la porte du cottage.

Pendant un moment, personne ne répondit, et Elena craignit que l'ami du guerrier ne soit pas là. Puis des pas résonnèrent à l'intérieur. Du fond du cottage, quelqu'un tonna :

— Va ouvrir, morbleu !

Er'ril sourit.

— Ça, c'est frère Flint, chuchota-t-il à Elena. Toujours de mauvais poil, mais un cœur grand comme l'océan.

L'objet de l'interpellation bourrue du dénommé Flint ouvrit enfin la porte. Il était roux et à peine plus petit qu'Er'ril. Le guerrier le salua du menton sans le reconnaître – et, l'espace de deux battements de cœur, Elena ne le reconnut pas non plus. Puis elle ouvrit grand les yeux, bouscula Er'ril et se jeta au cou du jeune homme choqué.

— Euh…, bredouilla celui-ci en se raidissant.

Elena s'écarta de lui et le dévisagea. Il avait grandi d'une tête depuis l'automne précédent, et un début de barbe ornait son menton. Elle lui adressa un sourire rayonnant tandis que des larmes de joie dégoulinaient sur ses joues.

— Joach, tu ne reconnais pas ta propre sœur ?

Le jeune homme cligna des yeux.

— Elena ? dit-il sur un ton hésitant. (Enfin, il réussit à faire abstraction de ses cheveux coupés et teints en noir.) Elena !

Il la souleva et la serra si fort qu'elle crut qu'il allait lui briser deux ou trois côtes. Pourtant, elle ne protesta pas et ne lui demanda pas de la lâcher. Elle se contenta de savourer son étreinte d'ours. Dans ses bras, elle redécouvrait la force de leur père ; dans sa chaleur, l'amour de leur mère. Unis par leurs larmes, ils étaient de nouveau une famille.

— Comment… ?

Elena riait et pleurait à la fois. Elle voyait flou et n'arrivait pas à former une phrase cohérente. Elle serra son frère encore plus fort. Il n'était pas l'émanation d'un songe cruel, un fantôme condamné à disparaître à son réveil. Durant les lunes écoulées depuis leur séparation, elle avait souvent rêvé de lui – mais, cette fois, il était bien réel.

— Comment as-tu… ? hoqueta la jeune fille, incapable de s'arrêter de pleurer.

Joach leva une main et lui caressa la joue.

— Calme-toi.

Un homme barbu et grisonnant apparut sur le seuil du cottage. Il tenait une pipe entre ses lèvres serrées.

— Il semble que vous vous connaissiez déjà, dit-il sur un ton bourru.

Joach desserra son étreinte autour de sa sœur, mais ne put se résoudre à la lâcher. Un bras passé autour de ses épaules, il la présenta au nouveau venu.

— C'est ma sœur Elena, dit-il avec un large sourire.

— La sor'cière, oui. Je m'en doutais un peu.

L'homme salua Elena du menton et lui donna un mouchoir pour sécher ses larmes. Puis il balaya du regard le reste du groupe. Ses yeux s'écarquillèrent à la vue de l'énorme loup. Une fois remis du choc, il fit signe aux compagnons d'entrer – comme s'ils arrivaient tout juste d'une ferme voisine.

— J'ai failli t'attendre, Er'ril.

Joach allait se détourner quand Mycelle, qui était jusque-là restée cachée derrière Er'ril, fit un pas en avant. Il sursauta.

— Tante My ? bredouilla-t-il, stupéfait. Que… Que fais-tu ici ?

Il lâcha sa sœur pour étreindre la sourcière.

Elena sourit. Un instant, elle avait oublié qu'un autre membre de leur famille assistait à cette réunion.

Comme Joach ouvrait les bras, Mycelle leva une main pour l'arrêter.

— Du calme, mon petit. Je ne suis pas en état de supporter le traitement que tu viens d'infliger à ta sœur. (Elle se pencha et l'étreignit doucement, puis s'écarta de lui. Ses yeux se remplirent de larmes.) Tu as tellement grandi, dit-elle en reniflant.

— Flint, coupa Er'ril avec sa brusquerie habituelle. Où as-tu péché ce garçon ?

— C'est Moris qui l'a trouvé à Val'loa, répondit son vieil ami avec un geste insouciant. Mais c'est une longue histoire, et j'ai un ragoût sur le feu. Il va brûler si je ne le surveille pas.

Avant que les compagnons puissent entrer, un rugissement monstrueux se répercuta à travers les collines. Ils se figèrent.

Er'ril porta la main à son épée. Tous pivotèrent vers l'océan.

Une énorme créature ailée jaillit de dessous le bord de la falaise et fonça droit vers le cottage.

— Un skal'tum ! s'écria Elena.

Joach enveloppa sa sœur de ses bras.

— Non, El. N'aie pas peur.

Er'ril et Mycelle dégainèrent. Fardale se mit à grogner.

Flint joua des coudes pour passer entre eux.

— Vous êtes plutôt du genre nerveux, pas vrai ? (Il détailla la sourcière de la tête aux pieds et eut une moue approbatrice.) Venez, fit-il en désignant les falaises du menton. Mon ragoût attendra. J'ai envoyé une messagère rallier des troupes ; apparemment, elle revient plus tôt que prévu. Et ça ne me dit rien qui vaille.

Er'ril emboîta le pas à son ami.

— Que se passe-t-il, Flint ? demanda-t-il, les yeux plissés et l'air méfiant.

Les yeux levés vers le ciel, Elena n'entendit pas la réponse du vieil homme. Ce n'était pas un suppôt du Seigneur Noir qui planait sur les courants d'air marins, mais une stupéfiante créature aux écailles noir irisé et aux griffes d'argent. Le soleil qui se couchait derrière elle la parait d'une aura étincelante. Elle vira sur l'une de ses ailes gigantesques et rebroussa chemin vers l'océan.

Le bras de Joach autour de ses épaules, Elena suivit machinalement Er'ril. Elle renversa la tête en arrière pour suivre le vol puissant et gracieux de la créature qui se découpait contre le ciel crépusculaire. Bouche bée, elle la regarda se poser au bord de la falaise en creusant de larges sillons dans le sol.

La créature s'immobilisa à l'aplomb de l'océan et tourna sa tête majestueuse vers les compagnons. Ses yeux cobalt les étudièrent tandis qu'ils s'approchaient d'elle.

— C'est le dragon Ragnar'k, expliqua Joach.

Elena repéra une silhouette féminine juchée sur le dos de la créature. Ses cheveux verts ondulaient autour de son visage, telles les branches d'un saule. Joach agita le bras pour la saluer,

et elle lui retourna la politesse.

— Et ça, c'est Sy-wen, une mer'ai.

Elena haussa les sourcils. Les mer'ai étaient censées être des créatures mythiques, mais, après tout ce que la jeune fille avait vu au cours de ses pérégrinations, elle ne mettait nullement en doute la parole de son frère.

Er'ril et Flint étaient plongés en grande conversation. Tandis qu'ils se dirigeaient vers le dragon et sa cavalière, Elena se rapprocha d'eux pour entendre ce qu'ils disaient. Elle vit le visage d'Er'ril s'assombrir, comme pour imiter le ciel.

— Ainsi, Val'loa est perdue, lâcha-t-il, consterné. Et mon frère…

Sa voix se brisa. Il ne put achever sa phrase. Son regard se fit lointain. Jamais Elena ne l'avait vu aussi désemparé.

Flint mâchonna le tuyau de sa pipe.

— Je le crains. On m'a rapporté que des skal'tum avaient été repérés, tournant dans le ciel au-dessus de l'Édifice. Des marins racontent avoir aperçu d'autres bêtes étranges dans les eaux voisines, et le nombre de bateaux portés disparus a quintuplé depuis peu. Apparemment, le Seigneur Noir a décidé d'anéantir toute opposition. Pour récupérer le Journal Sanglant, il va nous falloir toute une armée.

Les compagnons avaient atteint la falaise. Ils s'arrêtèrent à une distance prudente du dragon, bien que celui-ci se soit déjà désintéressé d'eux pour reporter son attention sur l'océan. Le regard d'Elena croisa brièvement celui de Sy-wen. La mer'ai la salua de la tête. Elena estima qu'elles avaient à peu près le même âge.

— Comment ça s'est passé, petite ? lança Flint. Tu as pu convaincre ta mère de nous aider ?

— Cérite était déjà rentré ; il lui avait transmis votre requête. (D'un large geste, Sy-wen désigna l'océan.) Et voici sa réponse.

Au-delà des brisants, l'eau bleu marine dessinait de longues ondulations que rien ne venait troubler.

Elena vit les épaules de Flint s'affaisser.

Puis la mer'ai toucha l'échine du dragon. En réponse à ce signal muet, Ragnar'k tendit le cou et poussa un rugissement qui se répercuta le long des falaises.

Elena frémit et s'appuya contre Joach.

Lorsque Ragnar'k se tut, des centaines de têtes écailleuses crevèrent la surface paisible de l'eau.

— Des dragons aquatiques, souffla Elena, émerveillée.

Tels des joyaux épars sur le velours de l'océan, d'autres reptiles de taille et de couleur variées jaillirent des flots. Chacun d'eux portait un cavalier au bras levé.

— Ma mère vous envoie ses salutations et une promesse de soutien, lâcha Sy-wen avec l'ombre d'un sourire.

Plus loin encore, de monstrueuses créatures apparurent, telles des îles couvertes d'anatifes, crachant des geysers par les trous de leur dos. Les gerbes liquides captèrent la lumière du couchant et la diffractèrent en arcs-en-ciel jusqu'à l'horizon.

Flint lâcha un sifflement impressionné.

— Tu as réussi, Sy-wen, marmonna-t-il en tripotant la petite étoile d'argent plantée dans son oreille. Tu as ramené les mer'ai des Profondeurs. Les prophéties se rejoignent et s'entremêlent cette nuit. (Il se tourna vers Er'ril.) Le sens-tu ? Au prochain lever de soleil, la guerre sera sur nous.

Ses paroles glacèrent le sang d'Elena.

Soudain, Ragnar'k poussa un grondement mélodieux qui fit sursauter la jeune fille. Les autres dragons reprirent en chœur, sur une tonalité qui se fondit à la perfection avec le bruit du ressac. C'était une chanson qui unissait les créatures à l'océan. Mais, dans son écho, Elena entendit les tambours de la guerre, le fracas des épées sur les boucliers et les trompettes sonnant la charge.

Tandis que la lumière faiblissait autour d'eux, Joach chuchota à l'oreille de sa sœur :

— Ils sont là pour toi, Elena.

Ces paroles ne consolèrent nullement la jeune fille. Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle savait qu'à partir de cet instant rien ne serait plus jamais pareil.

Comme s'il avait senti sa détresse, Fardale s'approcha du bord de la falaise et ajouta sa voix au chœur des dragons – un long hurlement qui monta très haut dans les aigus. La solitude poignante de son cri serra le cœur d'Elena.

Joach glissa sa main dans celle de la jeune fille et la pressa.

Elena lui rendit son geste en silence. Quoi qu'il puisse arriver, songea-t-elle en écoutant le hurlement de Fardale, elle ne l'affronterait pas seule.

Main dans la main, le frère et la sœur regardèrent l'océan virer au noir avec la mort du jour. La chaleur de leur amour coulait entre eux, plus forte que n'importe quelle magie écarlate.

C'est sur cette image d'Elena contemplant son armée draconique que je dois achever cette partie de mon récit. Bientôt, le sang des héros rougira l'océan, les traîtres révéleront leur vrai visage et les frères prendront les armes pour s'affronter. Mais n'est-ce pas le cas durant toutes les guerres ? Pour l'instant, reposons-nous donc et faisons comme si nous n'entendions pas le grondement des tambours à travers celui de l'océan.

Demain, il sera bien assez tôt pour que saignent les contrées d'Alaséa.

Fin du tome 2